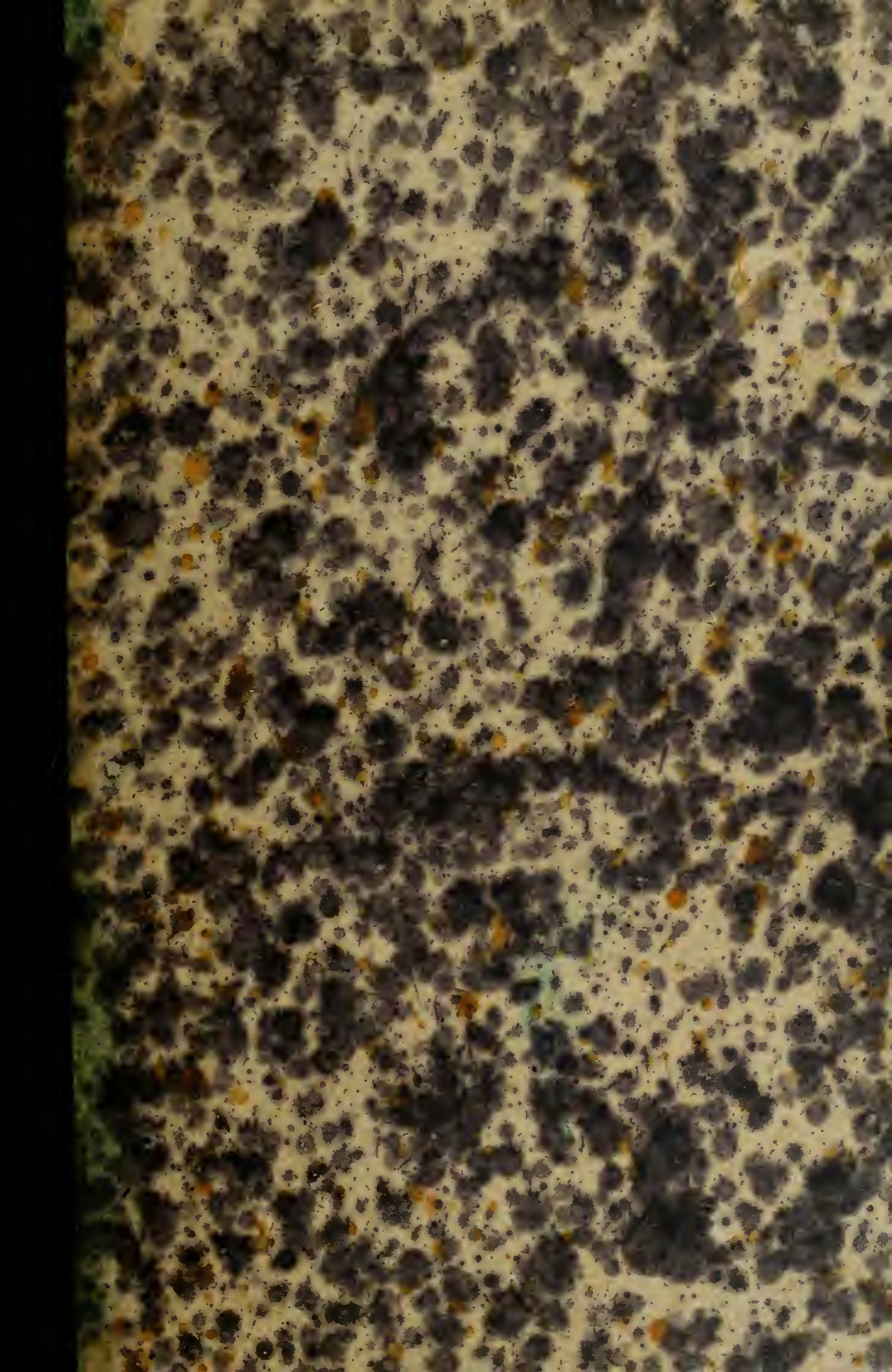


LA SYLPHIDE

LA SYLPHIDE

MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS.

PREMIÈRE SÉRIE.

TOME II.



PARIS

AUX BUREAUX DE LA SYLPHIDE

CITÉ DES ITALIENS.

1840

A MESSIEURS

BARON DE BAZANCOURT, ROGER DE BEAUVOIR,
RAYMOND BRUCKER,
J. CHAUDES-AIGUES, PITRE-CHEVALIER, TAXILE DELORD,
FÉLIX DERIÉGE, ALFRED DES ESSARTS,
EMMANUEL GONZALÈS, LÉON GOZLAN, GEORGES GUÉNOT-LECOINTE,
CHARLES CALEMARD DE LAFAYETTE,
STÉPHEN DE LA MADELEINE, ÉDOUARD OURLIAC,
JULES ROBERT, SAMUEL ROGER,
MARQUIS DE SALVO, EDMOND TÉXIER-D'ARNOUT.

A MESDAMES

BARONNE SOPHIE CONRAD, BARONNE MARIE DE L'ÉPINAY,
COMTESSE FÉLICIE DE NARBONNE-PELET.

Le Directeur

DE VILLEMESSANT.

TABLE DES MATIÈRES.

FIN



LA SYLPHIDE

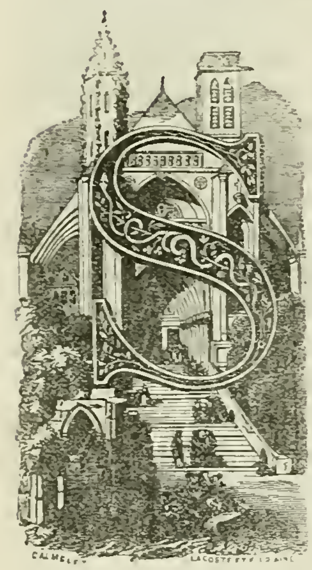
Chapeaux de Mme Dasse, 38, rue de Richelieu, *Fleurs de* Mme Lainé, rue de Richelieu, 108, *Robes et schal de* Delisle, rue de Choiseul, *façons de* Mme Debaisieux, rue Ste Anne, 44, *Sous-jupes bouffantes* Oudinot Lutel, 27, Place de la Bourse, *Canezou de* Mlle Lenormand, Bard des Capucines, 5, *Gants* Mayer, Passage Choiseul, 32

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17

LA SYLPHIDE

MODES, LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS.

INTRODUCTION.



Six mois se sont écoulés depuis le jour où, pour la première fois, nous avons mêlé notre parole timide à toutes ces grandes et éloquentes voix de la presse périodique. Alors nous étions encouragé par l'espoir du succès; maintenant, nous pouvons le dire sans orgueil, ce succès a dépassé notre attente. Le public a rendu justice aux nombreux efforts que nous avons faits dans le but de nous concilier ses sympathies; il sait que nous n'avons jamais passé sous silence aucune question un peu importante dans les modes, les arts, la littérature ou le théâtre; et il ne nous reste, en commençant ce second volume, qu'à faire des vœux pour que l'avenir nous soit aussi favorable que le passé.

Ce n'est pas nous, d'ailleurs, qui faiblirons en chemin; ce n'est pas nous qui reviendrons sur nos pas dans ce nouveau et laborieux pélerinage que nous allons entreprendre au milieu des pittoresques féeries de la mode, de la littérature et du grand monde. — Déjà nous avons été honoré de la collaboration active de MM. Roger de Beauvoir, Raymond Brucker, Emile Deschamps, Léon Escudier, Alphonse Esquiros, Alfred des Essarts, Arnould Frémy, Guénot-Lecointe, Arsène Houssaye, Lottin de Laval, le marquis de Salvo, etc., etc.; de M[mes] J. d'Abrantès, la baronne Sophie Conrad, Anna des Essarts, Juliette Lormeau, Julia Michel, la vicomtesse de Narbonne-Pelet, Clémence Robert; enfin, de tout ce qui brille et de tout ce qu'on aime dans la presse et dans le roman. Voici qu'au frontispice de ce nouveau volume, Léon Gozlan inscrit le premier son nom; après lui, le baron de Bazancourt, Emmanuel Gonzalès, Al-

phonse Karr, Jules Sandeau, Frédéric Soulié, et d'autres écrivains jeunes d'imagination et de cœur, nous prêteront l'appui de leur réputation et de leur talent.

Mme la baronne Marie de l'Epinay traitera la mode avec ce goût, cette grace et cet esprit que l'on aime tant dans ses livres, et qu'on a tant regretté quand cessa de paraître *la Gazette des Salons*, journal de modes, dont Mme Marie de l'Epinay avait fait une adorable causerie de femme élégante et de femme du monde. La Sylphide, aidée de tous les charmes du style et de toute la finesse des aperçus de sa noble collaboratrice, va ressusciter et continuer *la Gazette des Salons*, et elle espère qu'à ce titre les hauts et puissans abonnés de Mme Marie de l'Epinay deviendront les siens.

Bien loin donc de déchoir avec le temps, le temps nous entraîne vers des améliorations incessantes aussi bien pour le fond que pour la forme. Ce second volume l'emportera encore sur le premier par toutes les richesses du luxe typographique. Pour l'embellissement de nos pages nous avons acquis l'alphabet monumental de MM. Lacoste père et fils qui est assurément, en ce genre, le chef-d'œuvre de la gravure contemporaine ; c'est encore à MM. Lacoste que nous devons d'admirables vignettes, des lettres ornées d'un charmant style et des ornemens d'un goût parfait. Nous n'épargnerons rien pour que nos encadremens et nos titres soient d'accord avec toutes ces enjolivures de l'art. Nos gravures de modes sont confiées à de très habiles mains, nos portraits d'artistes, tous dessinés d'après nature, seront traités avec un soin spécial, et indépendamment de ces promesses qui seront tenues avec fidélité, car nos lecteurs n'ont contracté, avec nous, l'habitude d'aucun mécompte, on peut être sûr que nous n'en resterons pas là, et que tant que l'art et le luxe progresseront dans notre beau pays de France, nous n'aurons jamais dit notre dernier mot.

Paris, 4 juillet 1840.

Le directeur de la Sylphide,

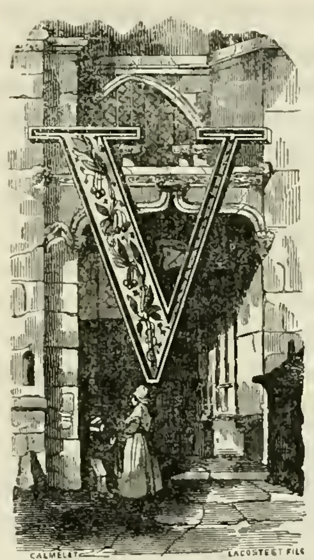
DE VILLEMESSANT.





A Madame ***

4 juillet 1840.



Vous aussi, madame, vous avez abandonné ce pauvre Paris et vous êtes allée chercher sous d'épais ombrages le repos et la fraîcheur qu'on ne trouve plus ici. Cependant, toute dédaigneuse soyez-vous de *la grande ville*, il vous faut encore en entendre parler; car, disons-le, que deviendrait une jolie femme qui resterait six mois étrangère à toutes ces délicieuses distractions qui composent la vie parisienne; ne se croirait-elle pas au désert de Sahara? Cependant, ne pensez point, je vous prie, que cet exorde soit de ma part un reproche mal déguisé, et que je me repente de la promesse que je vous ai faite; non, madame; j'aurai, au contraire, tout le plaisir possible à vous entretenir des joies mondaines que vous avez quittées; je vous dirai nos modes les plus nouvelles et les plus distinguées; je vous dirai la forme de ces robes charmantes que vous portez avec tant de grace; je vous dirai comment vos beaux cheveux doivent être ornés pour plaire davantage; de quelle façon vos jolis pieds doivent être chaussés; et je ferai tant et si bien, qu'au jour où vous rentrerez dans nos murs, il vous semblera n'en être pas sortie. Vous voyez que je m'impose une tâche pleine et entière, et je n'invoque dans votre esprit, comme garant de mes promesses, que le souvenir du passé! C'est au nom de ce même passé que je réclame à mon tour cette aimable et bonne indulgence avec laquelle vous me gâtiez autrefois. Vous le voyez, je ne pouvais choisir une plus séduisante messagère, et ma jolie Sylphide mérite bien les honneurs qu'on lui rend : elle qui n'effleure de ses ailes que les plus gracieuses choses, doit trouver accès près de vous.

Que vous dirai-je de nos modes aujourd'hui? Hélas! avec les fleurs s'évanouissent les parfums, et chaque matin Paris perd les roses de son parterre, qu'on lui arrache à grand renfort de chevaux et de postillons : c'est vous dire que la Mode, elle aussi, va porter ses trésors loin de nous. Elle n'est cependant pas si ingrate envers les fidèles de sa capitale qu'elle ne leur laisse encore

de quoi faire une ample moisson. D'ailleurs, ne gardons-nous pas tous les bons faiseurs, et n'est-ce pas là un musée où nous voyons renaître chaque jour les plus jolies créations?

Mme Seguin a, dans ce moment, une charmante collection de capotes et de chapeaux en paille de riz; c'est sans contredit les deux genres de coiffures qui se portent le plus à cette époque de la saison. Sur les pailles de riz, rien n'est plus gracieux qu'une écharpe écossaise aux nuances un peu claires, ou des ornemens tout blanc, soit en fleurs, soit en crêpe. Les capotes en dentelles sont de la plus haute élégance; on les orne d'une guirlande de fleurs; la nuance lilas est très en vogue. — Beaudran qui, ainsi que vous le savez, est une autorité en fait de modes, pose quelquefois sur ses capotes blanches et transparentes une rose en crêpe ponceau, ce qui est d'un fort joli effet avec une toilette toute blanche, relevée par une broche et des bracelets en coraux. Pour ces robes blanches, Palmire a imaginé des corsages qui en rehaussent l'élégante simplicité; ils sont en cœurs assez ouverts, et plissés sur des coulisses qui forment éventails : cette forme élargit la poitrine et sied à ravir. A ces robes, qui sont toujours en organdi ou en mousseline claire, Palmire adapte des manches à deux bouillons, séparés par un poignet, qui descendent jusqu'à mi-bras et rendent indispensables ces charmans gants lacés de Mayer, qui a porté l'art de ganter à sa dernière perfection; et, disons-le, il n'y a pas de toilettes parfaites, si les gants ne sont pas en harmonie avec le reste. *Les gants et la chaussure...*, un homme d'esprit et de goût disait que pour lui c'était toute la révélation de la femme distinguée.

En fait de lingerie, ce qui m'a semblé le plus nouveau est un fichu-pélerine avec un petit collet, qui se termine par deux longues écharpes, le tout garni de dentelles et venant se nouer derrière la taille. Ce genre de fichu ne peut convenir qu'aux femmes grandes et à la taille élancée; et je dirai à ce propos que les femmes doivent toujours moins s'arrêter à la mode du jour qu'à la mode qui leur sied : les blondes, les brunes, les grandes, les petites femmes, ne peuvent porter ni les mêmes couleurs, ni les mêmes formes. Cette réticence me ramène tout naturellement à parler des volans, genre de garniture qui est devenu un écueil pour la diversité des tailles; car, je le répète, toutes les femmes ne peuvent ou ne doivent point porter des volans; aussi est-ce avec cette entente de bon goût, que l'on retrouve toujours chez nos bonnes couturières de Paris, qu'elles ont imaginé cette variété innombrable dans la manière de garnir les robes. Quoi de plus joli pour une femme de taille moyenne que deux bouillons séparés par des entre-deux de points à jour ou ces larges plis brodés d'une petite valenciennes, qui sont d'une simplicité si élégante! Les jupes ornées sur le devant sont aussi très convenables pour les petites femmes, qui doivent laisser aux plus grandes les hauts volans et tout ce qui fait masse et rapetisse.

Depuis que l'on a étendu la spécialité des châles et que l'on ne se contente plus du *classique cachemire*, cette branche d'industrie a pris une extension prodigieuse : la nuance et le tissu des châles, varient à l'égal de la nuance et du tissu des étoffes employées à faire les robes; il est cependant à remarquer que les châles en tissu de soie, portés par les femmes de la haute société, sont plutôt choisis dans les couleurs foncées : j'en excepte les châles blancs; pour les cachemires, les fonds gros-bleu ou noirs semblent avoir la préférence, du moins c'est ce que j'ai cru remarquer au milieu des beautés de ce genre que possède la maison Rosset, si connue pour être le rendez-vous privilégié des femmes de haute distinction. Je ne quitterai pas le chapitre des châles, sans vous dire un mot d'un objet qui s'en rapproche, je veux parler des écharpes revenues à la mode cet été avec une espèce de fureur; on en fabrique dans tous les genres possibles, mais j'ai remarqué qu'il fallait déjà un peu se défier de celles à quadrille écossais, qui sont peut-être un peu déchues du type de bon goût qui les distinguait d'abord; il en est ainsi de toutes les jolies choses, elles plaisent à tous et tous s'en emparent; je crois que, pour le moment, l'écharpe habillée que l'on doit conseiller à une femme vraiment élégante, est une écharpe en organdi, encadrée d'une large rivière entremêlée de légères broderies d'or et frangée de fils blancs et or; pour les soirées à la campagne, ces écharpes sont ravissantes. — On s'occupe beaucoup des costumes d'amazones, c'est le moment ou jamais, cependant je n'ai pas remarqué de changemens bien notables dans ce genre de toilette demi-masculine : les corsages sont toujours plats et ouverts sur le devant pour la plupart, laissant voir une chemisette plissée, boutonnée par six petits boutons de corail ou de perles; le col de la chemisette est carré et rabat sur la cravate que le bon goût exige être noire ou ponceau foncé; les manchettes sont unies et montant très haut sur le poignet; après bien des essais pour varier la coiffure, on est revenu aux chapeaux d'hommes, qui, s'ils ne sont point gracieux, sont encore à ce qu'il paraît ce qu'il y a de plus commode. Quelquefois la robe d'amazone est ornée sur le corsage et jusqu'au bas de la jupe de légères passementeries; mais plus souvent on les porte tout unies. Le seul objet vraiment de luxe obligé pour ce costume est la cravache, on en fait maintenant un objet d'écrin, et la cravache de Mme de M***, qui est la femme de Paris qui monte, sans contredit, le mieux à cheval, n'a pas coûté moins de douze mille francs! L'or le plus artistement ciselé et les pierres les plus précieuses forment à la poignée un assemblage délicieux.

Voilà ce que j'avais mis en réserve pour mon bulletin de modes d'aujourd'hui, madame, et cependant je ne le terminerai pas sans vous parler de deux spécialités qui, certes, doivent trouver leur place ici; d'abord, des nouveautés de tous les genres qui viennent chaque jour se succéder dans les fashio-

nables magasins de *la Boule d'Or*, que vous visitiez si souvent pendant votre séjour à Paris. Tout ce qu'il y a de gracieux, d'élégant, se trouve réuni dans ces magasins, dont la renommée s'étend tous les jours davantage, renommée qui leur est due à des titres incontestables. Ensuite, je vous dirai un mot des magnifiques bronzes de M. Thomire, dont l'art semble arrivé à son apogée; rien de plus grandiose que les modèles qu'il nous offre, modèles où le travail et la perfection du dessin ne le cèdent en rien l'un à l'autre; aussi M. Thomire est-il devenu le fournisseur obligé de tous ces beaux appartemens que l'on décore aujourd'hui avec tant de luxe et de style.

Mme MARIE DE L'ÉPINAY.



CE QUE COUTA UNE PÊCHE*.



Depuis la présentation de Samuel Bernard à Louis XIV dans les jardins de Versailles, tous les financiers mettaient pour condition tacite autrefois, lorsqu'on avait recours à eux pour quelque gros emprunt, qu'on leur ménagerait sans affectation l'honneur d'une entrevue avec le roi. L'exigence était forte; beaucoup de courtisans la trouvaient monstrueuse, même sous le règne de Louis XV, où l'on commençait à se relâcher un peu de la rigoureuse étiquette du règne précédent. Cependant comme il fallait payer les dettes de la cour, quelque fierté qu'on eût, on finissait par fermer les yeux sur les prétentions de tous ces hommes d'argent et le scandale se consommait.— On connaît, par tradition, l'immense fortune du financier Bourei. Où l'avait-il gagnée? c'est un mystère: peut-être dans le sel, peut-être dans les grains, peut-être dans les fournitures, peut-être avec rien, supposition la plus probable de toutes; car l'argent est comme l'huile, il n'y a qu'à en battre long-temps et avec adresse quelques gouttes pour en former des montagnes d'écume.

Bourei, le financier était, on ne sait combien de fois, millionnaire; et à l'époque peu puritaine de sa prospérité, c'était sous le roi Louis XV, on disait qu'il la dépensait bien. Il faut entendre par là qu'il avait sa petite maison du faubourg, de nombreux amis à sa table, ses grandes entrées dans les coulisses des théâtres lyriques, chevaux, équipages et fines soirées dans ses salons où l'or de ses coffres semblait avoir germé en arabesques le long des murs. Nous ne

* Cette nouvelle, de même que tous les articles que publie *la Sylphide*, étant entièrement inédite, ne pourra être reproduite sans l'autorisation du Directeur et de M. Léon Gozlan.

répèterons pas avec son siècle qu'il ouvrait une voie heureuse à ses revenus en les faisant écouler ainsi ; mais nous regretterons toujours la perte des caractères comme le sien dans notre société sans caractères. Aujourd'hui, le financier enrichi cache son or dans ses capitaux et ses capitaux dans le fond bien ténébreux de la province ou, ce qui est pis, dans les souterrains des banques étrangères. Ce sont des fortunes ternes ; nul ne les voit, pas même ceux qui les possèdent ; ils lèguent aux enfans des inscriptions sur Vienne ou sur Amsterdam ; et les enfans n'en jouissent pas plus que les pères. Tout se réduit à quelques chiffres qu'on se passe de main en main. On est mathématiquement riche. Plus de grandes folies à faire parler toute l'Europe, et, ce qui vaut mieux, à faire travailler les artistes. Que de tableaux ! que de tapisseries ! que de meubles ! n'exigeaient pas ces palais d'orgueil ou de plaisir construits par la finance ! Nous lui devrons encore pendant cinq cents ans ces milliers de dieux domestiques dont nous parons nos cheminées et nos tablettes. Les hommes d'argent avaient imaginé et payé cela quelques années avant la révolution, ce terrible déménagement pendant lequel on a cassé le nez à tant de petits amours et les doigts à tant de jolies bergères. Et que ne leur doit pas aussi la littérature ! Ils se laissaient copier si complaisamment par les romanciers et si facilement mettre en scène par les poètes, et sans se fâcher ! Ils riaient les premiers de leur embonpoint chinois, de leurs gros galons d'or, de leur figure ronde et de leurs propos si pesamment alambiqués. Quel plaisir aurait-on aujourd'hui à voir reproduit sur la scène un banquier vêtu de noir, causant avec un avocat de son espèce des droits électoraux. — Entraîné dans d'excessives dépenses, Louis XV eut recours toute sa vie, comme son grand aïeul, aux emprunts les plus ruineux ; tout déplorable qu'il fût, ce moyen résistait parfois. Les remboursemens ne s'étaient pas effectués en toute occasion avec l'exactitude convenue. Beaucoup de financiers reculaient devant le téméraire honneur de prêter leurs pistoles au roi, effrayés de la menace lointaine d'une banqueroute.

A cette époque de doute sur la solvabilité de la cour, il fut proposé à Bourei de prêter un certain nombre de millions à Louis XV, dont les coffres avaient été mis à sec par des dépenses imprévues, comme si, roi ou particulier, de telles dépenses ne devraient pas se prévoir les premières. Après avoir stipulé les garanties de l'emprunt, Bourei ajouta qu'il ne consentirait à obliger la cour, car le nom du roi n'était jamais prononcé ouvertement dans ces sortes de marchés, si on ne lui accordait pas la faveur d'être présenté au roi. Il tenait singulièrement à un honneur dont ses descendans auraient le droit de s'énorgueillir un jour. Ne pouvant leur laisser un nom illustré par les armes ou sous la toge, ni même un nom grand dans les lettres, il trouverait un dédommagement à l'obscurité de son origine dans l'immense retentissement que donnerait à sa vie la haute distinction dont il était jaloux. — Le négociateur pour la cour suspendit sur-le-champ la transaction ; il n'osa, avec raison, prendre sur lui de laisser espérer à Bourei une satisfaction si démesurée. Être présenté au roi Louis XV, parler au roi ! mais que de gentilshommes de l'origine la meilleure n'auraient pas obtenu, sans des motifs de la plus profonde gravité, l'honneur sollicité par le simple financier Bourei.

Cependant l'intermédiaire officieux rapporta au gouverneur du palais et celui-ci au premier ministre le désir de l'orgueilleux prêteur. Prenant le roi dans un moment de bonne humeur, le premier ministre tenta d'aborder la difficulté.

Quoique très large en matière de mœurs, le roi Louis XV, il ne faudrait pas s'y tromper, n'était pas plus maniable sur l'étiquette que Louis XIV et bien d'autres rois dont la popularité a fait son temps. Louis XV refusa net d'abord ; c'était un fâcheux précédent à établir; les gentilshommes ne s'encanaillaient que trop chaque jour ; l'exemple aggraverait le mal, et le mal était des plus tristes. Chaque chose a sa place à garder : les pins ne descendent pas dans la vallée, les astres restent à leur place. J'ignore si le roi se servit entièrement de ces deux comparaisons; mais, après avoir opposé un refus formel à la fantaisie de Bourei, il se montra peu à peu moins difficile ; enfin il consentit à l'entrevue. Le vide de ses coffres plaidait aussi bien éloquemment pour le financier jaloux de le voir et d'échanger avec lui quelques paroles. L'autorisation ne fut pourtant pas donnée sans réserve. Bourei ne serait pas reçu avec la plus simple formule d'étiquette, on ne l'annoncerait pas, il ne serait pas noté d'avance sur le livre des réceptions, on ne le présenterait pas au sortir de la messe ; mais le roi, en se promenant à Marly, permettrait à Bourei de l'aborder et de lui offrir ses hommages.

Le lendemain, si ce n'est le jour même, les millions du financier étaient portés sans bruit aux Tuileries. Des deux parts, la transaction était dûment consentie.

Je voudrais pouvoir dire fil à fil toutes les émotions répandues dans l'ame de Bourei, lorsqu'il fut conduit à Marly, et placé au milieu de l'allée par où devait passer le roi, qui, probablement, se préoccupait beaucoup moins de la rencontre. — Quelle opération de finance avait-elle jamais tant fait battre son cœur sous son ample gilet de satin à raie d'or? Humann, dont l'admirable ciseau dissimule l'âge et l'embonpoint, n'existait pas encore. Comment le regarderait le roi ? Que lui dirait le roi? Oh ! prévoir ses paroles, afin d'arranger dans sa tête une réponse triomphale, comme on les rapporte dans l'histoire, qui évite souvent aux gens la peine de les faire.

Lorsqu'il vit venir lentement vers lui Louis XV, appuyé sur son jonc à pomme d'or, Bourei perdit et son enthousiasme raisonneur et ses plus ingénieux projets de soutenir la conversation tant souhaitée. Ses jambes ondulèrent comme les arbres plantés près de lui ; il eût été incapable de faire une addition, tant son sang-froid l'avait quitté. Il s'en remit au hasard, et, le chapeau à la main, le corps arrondi autant que le dessin de sa surface le permettait, il attendit le passage de Louis XV. Les princes jouaient en ce moment au mail; et les dignitaires avaient compris que l'intention du roi était d'être seul. Décidé au sacrifice que la nécessité lui imposait, le roi voulut s'acquitter de son engagement avec la meilleure grace possible. S'arrêtant devant Bourei, il ôta son chapeau et lui dit : — « Monsieur Bourei, je me promets le plaisir d'aller manger une pêche à votre campagne, puisque vous m'avez rendu visite à Marly. »

Et le roi était déjà loin que Bourei, foudroyé de bonheur, n'avait pas encore trouvé une réponse à la haute et singulière marque d'estime qu'il venait de recevoir. Le roi de France lui avait promis d'aller manger une pêche à sa maison de campagne ! Cela veut dire, calculait-il, que le roi déjeunera chez moi ! Je ne sais rien d'aussi beau, d'aussi généreux, d'aussi grand dans l'histoire de France. Quel magnifique prince ! Il ne savait pas que Mme de Sévigné en disait autant de Louis XIV, après avoir dansé avec lui.

En rentrant à Paris, il fit part de son bonheur à tout le monde ; il écrivit à ses correspondans sa réception à Marly; le soir, dans les coulisses de l'Opéra, il

n'était question que de l'honneur fait à Bourei. Les danseuses le voyaient déjà ministre. Dans le bonheur, nous sommes tous un peu danseuses. Bourei n'aurait pas été loin de partager leur opinion. — La nuit fut belle sur l'oreiller ; le lever du soleil le vit plus calme, tout aussi heureux, mais plus réfléchi. Le roi, murmurait-il, m'a promis de venir manger une pêche à ma campagne. Mais je n'ai pas de campagne. Il faut donc que j'en achète une. Je ne puis décemment le recevoir dans une chaumière ou dans un potager de procureur. C'est un château qu'il me faut; et un beau château, un château près de Paris, du côté de Versailles ou de Fontainebleau. Où le trouver ? Allons à la recherche d'un château, allons ! Il sauta en bas du lit, ordonna qu'on mît des chevaux à sa voiture, et il s'élança sur la route de Versailles, plein d'impatience et d'espoir.

On ne voyait pas alors comme de nos jours les grandes propriétés traînées à l'encan judiciaire : la terre de famille restait dans la famille comme y restaient le portrait de l'aïeul, le fauteuil et les bijoux de l'aïeule. Bourei sonna vainement à toutes les grilles de châteaux entre Paris et Versailles ; aucun n'était à vendre. A peine rencontra-t-il plus loin. mais trop loin de la route, des propriétés d'une certaine étendue. Il renonçait d'ailleurs bien vite à s'en rendre acquéreur en voyant les médiocres proportions des bâtimens, pauvres habitations de gentillâtres ruinés, établis là pour être plus près de Versailles, le grand rendez-vous des solliciteurs. Ses excursions se tournèrent du côté de Fontainebleau. Rien non plus sur cette longue rue de dix-huit lieues. Les bords de la Seine lui offriraient peut-être la propriété qu'il cherchait avec tant d'inquiétude et d'ardeur ; il s'y porta sans délai, car l'hiver allait finir et la saison des pêches se rapprochait d'autant. Même absence de maisons de campagne dignes de recevoir un roi dans ce rayon nouveau qu'il parcourait pas à pas et le front découragé. Ce n'est pas que les domaines seigneuriaux manquassent, mais pour quelle raison lui en vendre, quand, certes, les grandes familles ne connaissaient pas ces affreux reviremens de fortune dont elles sont maintenant frappées presque tous les vingt ans ? — Bourei en maigrit ; cette pêche le poursuivait nuit et jour ; il en rêvait ; elle se posait sur sa poitrine comme le cauchemar. Il n'y a pas de petits chagrins, pas de petites douleurs. Ce n'est pas le mal qui entre dans le cœur. c'est le cœur qui s'élargit au point de se déchirer ou se réduit à rien pour entrer dans la forme que prend le mal ; Alexandre écartelait son cœur quand il désirait posséder le monde; Bourei l'étouffait dans l'intérieur d'une pêche. Quelle envie a eue le roi, se disait-il parfois dans la déception de ses courses. Puis il se reprenait pour dire : Mais c'est un si grand honneur pour moi !

Un jour que, fatigué de la parfaite inutilité de ses pas, il avait traversé tout rêveur la forêt de Sénart et celle de Rougeaux, l'une et l'autre peuplées de riches domaines dont tout son or ne le rendait pas maître malgré ses prières et ses propositions, il arriva à un endroit qui domine la Seine, et touche à un petit village de chaume nommé Nandy. Le ciel, l'espace, l'horizon n'ont rien de plus majestueux. Derrière vous la forêt de Rougeaux, à vos pieds la Seine dont les méandres écumeux serpentent depuis des siècles sans se tarir, et au loin une poussière de bois, de châteaux, de bois et de châteaux encore, comme si tout cela était venu après le soleil sur la pluie. Rois, poètes et femmes ne rêvent rien de plus riche et de plus coloré.

Puisque personne ne veut me vendre un château, s'écria-t-il, à l'aspect de ce

beau paysage, j'en ferai bâtir un ici, dont je rendrai tous les autres jaloux. Ici même; et un château royal, s'il en fut. Peu de jours après il achetait sans peine le bois où il avait projeté d'ériger sa construction seigneuriale. Les architectes, les maçons, les jardiniers, les peintres mirent bientôt la main à l'œuvre, et ne la retirèrent que lorsque le château et ses deux cents croisées, ses fossés, son parc, ses parterres, ses pavillons, eurent couvert un nombre prodigieux d'arpens. Il avait semé l'or, et les merveilles étaient sorties de terre ; car aucun sol ne résiste à cette marne et à cet engrais. Au même endroit où Bourei avait failli se noyer de désespoir il pouvait maintenant contempler du haut de son belvédère l'immense horizon de ses forêts. Les pêches ne furent pas oubliées : réunissant en un seul tous les vergers qu'il avait achetés pour agrandir sa propriété, il ne manqua pas plus de pêchers que de pêches à offrir au roi. Son vœu le plus ardent consista alors à rappeler à Louis XV la promesse qu'il lui avait faite, il y avait un an.

Depuis un an, le roi, toujours de plus en plus endetté, au lieu de rembourser Bourei, s'était engagé envers lui pour d'autres sommes. On le trouva moins absolu lorsqu'il fut question d'accorder une seconde audience à Bourei, de son côté moins timide à la solliciter. Cette fois il ne fut pas reçu en plein vent et comme à la dérobée ; il se montra à Versailles, dans un salon royal.—« Sire, osa dire Bou- » rei, la pêche est mûre ; mon château compte sur l'illustration de votre visite, » promise, si votre Majesté s'en souvient, dans le parc de Marly. » Sans remarquer ce que signifiait le mot pêche venu à travers la phrase de Bourei, Louis XV comprit à peu près que le financier lui rappelait une visite qu'il avait probablement consentie à faire à son château.

— « Très bien, monsieur Bourei, lui dit-il, en passant dans une autre salle; nous » irons bientôt chasser dans votre parc. »

Autre honneur plus considérable, se dit Bourei; ce n'est plus une pêche que le roi viendra cueillir dans mon domaine, c'est une chasse qu'il veut y faire. Une chasse !

Avant de raconter les nouveaux embarras où fut jeté Bourei par ce changement d'idée survenu dans l'esprit du roi, il faut dire ici que le financier, quelque puissamment riche qu'il fût, avait englouti d'effrayantes sommes dans l'achat des terrains sur lesquels son château s'était élevé. Les restes en subsistent encore à l'endroit que nous avons indiqué ; et un pavillon est encore debout pour attester l'honnête orgueil de ce financier au grand cœur. Toutes construites en marbre et en pierres de taille, les caves du château, de ce beau château qu'on démolit pendant la révolution, ont résisté à la pioche : il aurait fallu employer la mine. De distance en distance dans les bois qu'il acquit autour de son domaine, on aperçoit encore au dessus de hautes herbes, des bornes milliaires placées là afin d'indiquer les mesures parcourues par ses équipages particuliers. Cette ligne de bornes s'étendait de Paris jusqu'à son château de Bourei. La route ouverte par lui au milieu du bois, et que devait fouler la voiture de Louis XV, se voit encore là où les herbes sont plus rares. On dirait une voie romaine : la révolution a déjà fait des antiquités parmi nous.

Louis XV était déjà bien vieux quand il s'engageait si témérairement à savourer une pêche en se promenant dans les jardins de son financier, et il était de cinq ans plus vieux encore lorsque Bourei, qu'on lui présentait pour la troisième fois, mais cette fois aux Tuileries, lui rappelait avec une assurance respectueuse la flatteuse espérance qu'il lui avait donnée d'aller chasser dans son parc.

Cette fois, Louis XV se souvint parfaitement de sa promesse; mais avec un esprit infini et ce ton ravissant qu'il avait puisé dans ses conversations avec les plus spirituelles femmes du monde; il fit remarquer à Bourei qu'il était bien vieux pour chasser sur les terres des autres. Cependant il l'assura que s'il persistait, il était prêt à ratifier ses paroles malgré l'âge et le besoin du repos. — Confus de tant de bontés, Bourei se jetta à genoux, et protesta que si quelque chose pouvait le consoler de n'avoir pas eu l'honneur de voir le roi poursuivre le cerf dans son domaine, c'étaient à coup sûr les paroles qu'il venait d'entendre.— « Relevez-vous, M. Bourei, lui dit ensuite le roi, et assurez Mme Bourei que dès » que mes graves atteintes de goutte m'auront quitté, j'irai faire la médianoche » à votre château, puisque la chasse m'est interdite. » —Bourei se releva et accompagna le roi qui entrait dans ses petits appartemens.

Je n'ai plus rien à désirer sur la terre, pensa Bourei en quittant les Tuileries pour regagner son hôtel. Sa Majesté s'est excusée de n'être pas venue chasser chez moi et elle s'invite d'elle-même à une médianoche à mon château. La pêche à cueillir dans mon jardin, ce n'était qu'un déjeûner, la chasse un dîner; mais la médianoche, c'est le souper et le bal. Sa Majesté couchera chez moi, comme Louis XIV coucha chez le prince de Condé, à Chantilly, et chez le duc de Montmorency, à Écouen.

Nous avons dit les sommes ruineuses dépensées par l'excellent Bourei à la construction de son château; nous y ajouterons, outre celles qu'il continuait à prêter au roi, les sommes qu'il prodigua pour remplir son parc de cerfs et de sangliers. Sa fortune se trouva largement compromise; mais l'ambition l'avait poussé de vague en vague jusqu'au milieu de la haute mer: il était moins naïf maintenant dans son désir de recevoir chez lui le roi. Pourquoi Sa Majesté n'anoblirait-elle pas ce qu'elle avait touché? Pourquoi le château Bourei ne deviendrait-il pas, le lendemain de la visite du roi, une petite seigneurie, et le maître du château quelque chose aussi? Il existait des exemples de moins justes élévations. Comme cette idée souriait à Bourei!

Une réflexion pourtant l'inquiétait; le roi lui avait dit: — « Monsieur Bourei, » assurez madame Bourei que j'irai faire la médianoche à votre château. »—Madame Bourei! le roi me croit donc marié? Comment, pourquoi le détromper? Et d'ailleurs, comment donner une médianoche sans femme? Quelle femme viendra á ma soirée si je n'ai pas une femme? Puis-je introduire Sa Majesté au milieu des danseuses de l'Opéra? Je serais un homme perdu de mœurs, je serais déshonoré.—Après tout, se dit Bourei, il est peut-être temps de fermer ma carrière trop dissipée de jeune homme: j'ai eu un célibat assez agité. L'erreur du roi ne serait-elle pas un avertissement de la Providence, qui m'appelle à contracter un mariage pur, honnête, et à goûter les joies sacrées de la famille?

Au bout de ses raisonnemens et de ses réflexions, Bourei trouva le mariage, car le mariage est comme la mort; il est rare qu'il se fasse long-temps attendre. Bourei se maria. Ce fut un grand scandale dans les coulisses de l'Opéra. On se moqua de la fin ridicule du financier; on le chansonna dans *le Mercure*; il rougit un peu; il se résigna ensuite; enfin, il osa se montrer en public avec sa moitié légitime.

—Vienne le roi maintenant! s'écria Bourei, j'ai une femme pour lui faire les honneurs de la médianoche où il s'est invité.

Louis XV eut des rhumatismes après la goutte, de mauvaises digestions entre la goutte et les rhumatismes ; sa santé ruinée ne se relevait pas. Chaque fois que Bourei voulait parler de la médianoche au ministre, le ministre répondait : « Sa » Majesté ne quitte plus Versailles ; dès qu'elle ira mieux, on songera à lui re- » mettre en mémoire votre fête. »

En attendant, la fortune du financier déclinait comme la santé du roi. Les deux règnes finissaient. Enfin, Bourei apprit un jour, avec toute la France, que le roi était mort de la petite vérole.

Bourei faillit aussi en mourir.

Il était écrit, dit-il en pleurant, que le roi ne mettrait pas le pied à mon château. Ni pêche, ni chasse, ni médianoche ! et je me suis marié ! ajoutait plus bas Bourei.

Pourtant le désir qu'avait eu le roi de manger une pêche chez Bourei avait ruiné le financier.

Si ceux qu'égarera une partie de chasse aux limites de la forêt de Rougeaux, voient blanchir, entre les rameaux de la clairière, la toiture aiguë d'une construction charmante, ils auront, devant leurs yeux, tout ce qui reste de la colossale construction de Bourei : le pavillon qui porte son nom.

Pardonnez-lui : il aima son roi ; et, sans sa folie, personne ne connaîtrait le financier Bourei. LÉON GOZLAN.

Théâtres.



ARIS est mort pour le théâtre : Duprez se fait applaudire à Bordeaux avec un enthousiasme qui tient presque de la folie. Mlle Rachel va se rendre à Lyon ; à Londres, Mme Gras-Dorus est la reine de tous les concerts et de toutes les fêtes, et le violon de Théodore Hauman a bien vite fait oublier dans le cœur et l'imagination des gens de goût les fantaisies norwégiennes d'Ole-Bull. Virginie Déjazet continue à courir la province sur les ailes d'or de la gaudriole, et Odry raconte tous les soirs la pittoresque histoire des *Saltimbanques* aux buveurs de faro de Bruxelles. Tandis donc que nos grands artistes en tout genre font leur curée dans les départemens, nous tâchons, dans ce Paris rendu si maussade par les beaux jours, de nous ennuyer le moins possible. M. Léon Pillet a gagné son procès contre M. Spontini. Maintenant que cette affaire est jugée, il faut convenir que de part et d'autre on a eu des torts, que la direction de l'Opéra n'a point assez accordé, et que le compositeur demandait trop. *Fernand Cortès* n'en est pas moins un opéra sacrifié aux intempéries de la saison, à la voix de Massol et aux ignorantes exigences des classiques de la Chambre. — Les débuts de Marié à l'Académie Royale semblent soumis aux immuables lois du flux et du reflux ; il avait baissé dans la *Muette*, il s'est relevé dans les *Huguenots*.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



LA SYLPHIDE

Chapeau de dentelle de Bruxelles et Marabouts Ornés de (Leclere)
Dentelles de (Violard); *Robes de* (Mme Debaisieux) *Écharpe en taffetas glacé de*
(Delisle) *Gants ornés de* (Mayer)

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17



A Madame ***

11 juillet.



JE ne sais, madame, quel temps vous aurez le jour où cette lettre vous parviendra, mais en vérité à l'heure où je vous l'écris, il me semble que les *terribles* prédictions pour l'année 1840 vont commencer à s'accomplir. Le vent souffle, la pluie bat mes vitres, brise mes pauvres fleurs, et le froid me force à quitter mes légères robes de la saison, pour en revêtir de plus chaudes ; n'est-ce pas un sinistre augure, et de quel orage cette bouderie du ciel est-elle le précurseur? L'avenir nous l'apprendra... En attendant, permettez-moi de vous apprendre que vous ne serez jamais mieux et plus gracieusement coiffée qu'avec les chapeaux de dentelles de Bruxelles, ornés de marabouts tels que les fait faire Mme Leclère ; ces chapeaux, si on les double en taffetas de couleur, doivent avoir pour ornemens des marabouts de la même nuance que la doublure ; si le transparent est blanc, les marabouts doivent l'être également. Ces chapeaux se recommandent pour promenade de l'après-dîner. Vous remarquerez sans doute que l'on a un peu fait justice de cette exagération de dimension minime que l'on semblait avoir adoptée pour les chapeaux, au commencement de l'année ; les femmes ont pensé, et avec raison, que, dans ce siècle de poésie, elles perdaient infiniment à se découvrir ainsi le front, *siége de la pensée*, que les poètes aiment toujours à entourer d'un chaste voile ; aussi ne voit-on plus une seule femme vraiment distinguée avoir la moitié du visage en dehors de son chapeau. Il suffit de visiter les ateliers de Mlle Laure Farcoz, connue par son bon goût, pour se convaincre de la vérité de mon observation. Toutes ses modes ont cette proportion qui est le cachet de la distinction, et aucunes autres ne les surpassent en élégance et en fraîcheur ; il y a dans la pose des fleurs, plumes ou rubans qui ornent les chapeaux de sa maison, une entente de bonne grace qu'il est plus facile d'admirer que de décrire. Les femmes très riches et très à la mode portent cette année des chapeaux tout-à-fait forme *cottage*, en paille cousue extrêmement grossière, ornés de velours et d'une plume de couleur. On pourrait

dire *luxe et pauvreté* en voyant cet assemblage bizarre; cependant cette mode n'est pas dénuée d'un certain charme pour être de bon goût; les ornemens de ces chapeaux doivent être pris dans les nuances foncées, le gros bleu et le grenat sont les couleurs à adopter. — Je ne sais si l'essai s'en soutiendra, mais je vois nos couturières qui, chaque jour, nous font faire un pas vers les manches plates; on les orne bien encore du haut, autant que l'on peut, pour dissimuler leur nudité, mais n'est-il pas à présumer que ces ornemens tomberont un à un, et que la manche restera dans toute sa simplicité; j'oserais presque dire que le jour où tombera le dernier volant, la dernière ruche, enfin le dernier accessoir des manches, sera un jour néfaste pour plusieurs! Les beaux bras sont choses rares, et il y aura de vives contestations... Que nos bonnes faiseuses se tiennent pour averties. Mme Debaisieux me paraît avoir, autant que possible, obvié à l'inconvénient que je vous signale ici, avec un bon goût et un art tout particuliers; elle sait enjoliver les manches plates des robes de sa façon, de manière à satisfaire toutes les exigences, et les femmes dont les bras n'ont point la perfection voulue pour porter la *manche plate*, dans toute l'étendue du mot, trouveront dans le talent de Mme Debaisieux des ressources qui ne laisseront pas deviner le côté faible de leur personne; il en est de même de la coupe de ses robes auxquelles elle sait, tout en leur conservant l'apparence nouvelle de la mode, donner la forme qui convient à chaque taille; c'est un talent qu'on ne saurait trop apprécier. — N'avez-vous point été enchantée des gants de Mayer que je vous ai fait parvenir, et connaissez-vous rien de plus élégant que ces ornemens qui accompagnent le poignet d'une façon si gracieuse? Depuis long-temps aucune innovation ne s'était propagée avec autant de promptitude, c'est que le bon goût est inné chez nous, et que ce qui est vraiment joli, est bientôt apprécié de tous. — Que vous dirai-je des coiffures en cheveux; elles sont de nature si variée, qu'il serait difficile de leur assigner un genre bien arrêté, le seul point sur lequel il y ait unanimité est la place du chignon, *aussi bas que possible*... Voilà le cri de la mode, après cela, libre à vous de composer ce chignon avec des nattes, des coques, des torsades, etc., cela dépend du goût de votre coiffeur; les cheveux de devant sont indistinctement à l'anglaise, à la Berthe, en rideaux. J'ai même aperçu quelques jeunes et jolies figures coiffées à la chinoise. Les grandes épingles *à la vénitienne* ont plus de vogue que jamais, il y en a pour tous les genres de toilette; on en voit un grand nombre dans ce moment à grosses têtes de corail.

Les étoffes glacées qui semblaient un peu abandonnées reprennent faveur et se partagent l'honneur de fournir les robes de promenade avec les soies écossaises et quadrillées; j'ai vu chez Delisle, et ce nom ne résume-t-il pas tout ce qu'il y a d'élégant, j'ai vu des étoffes faites pour séduire les plus raisonnables d'entre nous, aussi n'y résiste-t-on guère, car une femme est sûre, lors-

qu'elle porte une robe acquise chez M. Delisle, d'avoir toujours en nuance, en dessin, en tissus, ce qu'il y a de plus distingué et de meilleur goût; il en est de même de tout ce que l'on trouve chez lui, depuis la sévère robe de grand'-mère jusqu'à la légère et brillante écharpe de jeune fille. Sans faire beaucoup de chemin, je puis, en sortant de chez Delisle, faire faire à votre imagination une halte dans un séduisant magasin tout rempli de transparence, d'objets vaporeux et délicats, sans lesquels vous ne voulez plus vous habiller aujourd'hui, objets devenus indispensables et qui ont causé plus d'une insomnie féminine. Je veux parler des dentelles de Violard. Car, il faut bien l'avouer, sans ce dernier ornement il n'y a pas d'élégance possible : robes, châles, écharpes, chapeaux, bonnets, tout se recouvre et s'orne de dentelles; la nuance, le genre d'étoffe, tout convient à la dentelle, ou plutôt la dentelle convient à tout; n'importe où vous la poserez, elle sera bien placée. Il y a cependant un certain choix à faire qui consiste à assortir le genre de dentelle qui s'harmonie avec telle ou telle partie de la toilette, et c'est pour se guider dans ce choix, qu'il faut visiter la maison de M. Violard, où sont réunies tant de richesses introuvables ailleurs.

Pardonnez à l'air doctoral, que je vais prendre, mais je me rappelle qu'en vous parlant tout-à-l'heure de coiffure, j'ai omis de vous recommander l'huile d'Alcibiade de M. Boucherau, qui donnera à vos cheveux ce lustre, qui est un de ses plus grands charmes et qui, en outre, par sa composition, les garantira de tous les inconvéniens qui peuvent les atteindre. Sachez-moi gré, je vous prie, de mon ordonnance; car, quoique la chevelure d'Absalon ait causé sa mort, exemple qu'on peut offrir comme consolation aux chauves, je vous engage à soigner sans cesse cette belle partie de vous même, qui est, à mon gré, une des plus séduisantes chez une femme.

Je voudrais avoir un long bulletin de causeries à ajouter à celui de ma *fashion*; mais les causeries, elles aussi, se sont envolées au loin! Les plus rapprochées à ma connaissance sont celles des *Eaux d'Enghien*, fort à la mode cette année et où se réunit la meilleure et la moins aventureuse partie de notre société parisienne; une grande partie de nos célébrités littéraires s'y sont donné rendez-vous, et on y fait de l'esprit chaque soir en fendant les eaux de son lac dans d'élégantes gondoles qui, au besoin, rappelleraient les nuits vénitiennes. Les châtelains des environs reçoivent nombreuse société; on joue la comédie, on forme des tableaux parlans, ce qui nécessite des costumes et donne naissance à mille inventions ingénieuses.

Dans une des belles villas qui avoisinent Montmorency, on a imaginé de représenter une pastorale en plein jour, dans des jardins qui sont magnifiques; l'essai a parfaitement réussi, et bergers et bergères se sont promis de renouveler ce plaisir qui avait attiré grand nombre de Ménalcas et de Tityres. Nous voilà re-

montant vers ce bon M. de Florian, qui ne se doutait pas, j'en suis certaine, qu'on ressaisirait la houlette au dix-neuvième siècle... Si nous quittons le poignard pour le mouton, les Antonys seront beaucoup moins dangereux.

On nous annonce le départ, pour les eaux d'Allemagne, d'un de nos écrivains aussi célèbre par ses œuvres que par sa haute origine ; il va là étudier des mœurs dont il nous rendra compte ensuite, je l'espère, avec le style remarquable que lui connaissent tous ses lecteurs. — George Sand recommence, dit-on, un drame. — Nos gens graves sont fort occupés ici du plus ou moins de chemins de fer qui doivent sillonner la France ; ceci ne vous importe guère, n'est-il pas vrai ? Quant à moi, j'accorderais mon vote à celui de ces chemins qui me donnerait la facilité d'aller vous dire en dix minutes ce qu'il me faut deux heures pour vous écrire ; et quel charme n'aurais-je pas à vous conter ceci à l'ombre de nos grands chênes, où il me semble vous voir effeuillant une fleur en pensant aux absens.... Il ne manque au tableau que le page du roi Saint Louis épiant la jolie Brigitte.

MARIE DE L'******



UNE ROBE DE NOCES.

PREMIÈRE PARTIE.

A Madame la comtesse de ***



Vous avez quitté Paris, madame la comtesse, et vous êtes allée dans votre beau château sur les bords de la Loire chercher l'air et la fraîcheur que le soleil, avec ses rayons brûlans, nous refuse, à nous autres pauvres habitans de la ville, qui ne pouvons comme vous, un beau matin, prendre la fuite et dire : *A mon château.* — Il nous faut rester ici et entendre une à une toutes les voitures qui s'éloignent, il nous faut donner un dernier sourire et un dernier regard à tous ces visages qui s'en vont comme font les feuilles d'une fleur, lorsqu'un vent trop fort a passé. Aussi, est-il besoin de vous le dire? Paris est triste, maussade, ennuyeux à périr. Vous n'êtes plus là, mesdames, et il a perdu sa gaîté, sa joie, comme il a perdu ses trésors. — Je ne vous demande pas si la campagne est belle, si le ciel

est bien. et si votre château aux tourelles gothiques, aux pierres noircies par le temps, est toujours majestueux et solennel au milieu de ces arbres qu'il domine, et dont les cimes, quelque élevées qu'elles soient, semblent des bras de petits enfans qui cherchent à s'élever ; je ne vous demanderai pas si vous vous promenez le soir dans vos longues allées sablonneuses, ou si vous vous laissez aller au courant de l'eau sur votre jolie barque pavoisée ; — ce serait me donner trop de regrets, et peut-être un de ces jours vous me verrez frapper à la porte de votre château comme un pélerin, et vous demander quelques jours d'hospitalité. Jusque-là, j'attends et j'espère ; et je vous envoie, madame la comtesse , l'expression de mon respectueux hommage.

En partant, quand je vous serrais la main, bien triste de vous dire adieu, vous avez été assez bonne pour exiger que je vous donnasse des nouvelles de ce pauvre Paris. — C'est bien de penser aux absens ; aussi les absens vous le rendent. — Des nouvelles, je n'en sais pas ; peut-être parce qu'il n'y en a pas ; mais je connais une histoire qui a un mérite à mes yeux, et qui l'aura aux vôtres, celui d'être vraie : il n'y a pas de grands événemens et de grandes scènes de drame à la façon des histoires de nos jours ; il y a des pensées, des sourires et des larmes venues du cœur. N'est-ce pas là toute la vie ? — On me l'a dite bien bas, cette histoire ; elle s'est passée il y a maintenant quelques années ; mais vous connaissez les personnes et vous les voyez tous les jours ; aussi je vous dirai des noms de ma fantaisie, et vous tâcherez de deviner. — Vous avez tant de volonté, d'esprit et de perspicacité, que vous y parviendrez certainement ; et moi je suis si faible, qu'au besoin, peut-être, je vous aiderais un peu.

Transportez-vous donc dans un salon où vous verrez une femme âgée et trois jeunes filles. L'une des trois jeunes filles a dix-huit ans et s'appelle Rachel ; les deux autres ont, l'une douze ans, l'autre quinze.— La femme âgée tenait dans ses mains les deux mains de Rachel, et la regardait avec cette joie et cet orgueil d'amour maternel qu'aucune expression ne saurait rendre.

La porte s'ouvrit et un jeune homme entra.

Celui qui eût observé Rachel, eût vu son visage se colorer d'une rougeur subite, et eût compris que ses mains avaient tressailli dans celles de sa mère.

Le jeune homme s'avança, tendit la main d'abord à la mère, puis à Rachel :

— Comment vous trouvez-vous ce soir, Rachel ? lui dit-il.

La jeune fille lui sourit.

— Je suis un peu en retard, ajouta-t-il, mais mon père m'a retenu avec lui.

Je ne vous rapporterai pas ici la conversation qui suivit ; elle fut ce que sont toutes les conversations ; mais je vous parlerai des deux jeunes gens.

Arthur (c'est le nom du jeune homme) était fiancé à Rachel ; ils avaient

été élevés ensemble, et ils s'aimaient tous deux sans s'être aperçus peut-être du moment où cet amour avait pris naissance. — Arthur s'était livré pendant une année à cette fougue première de la jeunesse, il connaissait déjà la vie, ses plaisirs, ses tristesses, et, quoique bien jeune, son expérience le ramenait près de Rachel avec enthousiasme ; car là tout était pur, calme et béni ; l'amour de cette jeune fille était comme un second baptême que son ame recevait, et ses yeux ne pouvaient s'éloigner du front candide de sa fiancée ; mais, cependant, Arthur avait quelque chose de soucieux et de triste : une pensée secrète, un souvenir peut-être.

Quant à Rachel, c'était la pureté d'un ange sur le visage d'une jeune fille. Lorsqu'Arthur lui avait dit : Je vous aime, elle l'avait cru sans un doute, sans un soupçon pour le présent ou pour l'avenir; et puis elle s'était mise à l'aimer aussi, lui disant naïvement toutes ses pensées. — La vieille mère était triste, comme l'est toujours une mère quand approche cette heure solennelle qui doit décider de toute la vie et de tout le bonheur de son enfant. En les regardant tous deux, elle essuyait en silence une larme qui avait mouillé sa joue. Ce mouvement fut aperçu par ses enfans ; ils se mirent à genoux près d'elle : la tendre mère les serra tous sur son cœur, et prenant à deux mains la tête de Rachel, dont les longs cheveux bouclés cachaient presque entièrement le visage, elle dit d'une voix basse, comme craignant d'offenser par un doute celui auquel elle allait confier son enfant : — Arthur, vous l'aimerez toujours ? — Bonne mère ! sa prévoyante tendresse demandait à Arthur d'aimer toujours ; Rachel ne lui avait demandé que d'aimer.

Un moment de silence succéda à cette interrogation d'amour maternel ; le jeune homme avait répondu en s'agenouillant à côté de Rachel. — La vieille femme, dominant de sa tête blanche et vénérable toutes ces jeunes têtes inclinées devant elle, reprit d'une voix plus ferme :

— Je l'ai nourrie de mon lait, j'ai guidé ses premiers pas, je lui ai fait prononcer son premier mot, j'ai formé son cœur ; tout en elle est mon ouvrage. — La voilà, grande et belle, et bonne, je vous la donne ; Arthur, aimez-la ; mais à votre amour de jeune homme, mêlez quelque chose de l'amour d'une mère ; veillez sur elle, écartez les larmes de ses yeux, les nuages de son front, n'agitez pas son ame, faites-lui un bonheur facile et paisible. — Tenez, ajouta-t-elle d'une voix émue en prenant sa fille sur son cœur, et en baisant les boucles de ses cheveux, — elle m'appartient encore, mais son bonheur n'est déjà plus à moi ; c'est vous qui en disposez.

Et le regard pénétrant de la mère semblait vouloir sonder l'ame du jeune homme. Arthur baissa un instant les yeux devant ce regard éloquent, mais quand il les releva, un sentiment inconnu s'empara de tout son être ; jamais il n'avait éprouvé ce qu'il éprouvait alors : — il pleura.

Oh ! comme Rachel l'aima pour ses larmes !

On annonça une visite. — Quelques minutes après, Arthur sortit. En descendant l'escalier, il passa la main sur son front brûlant.

— Il le faut !... dit-il, et ce soir même.

Il se dirigea vers la rue Saint-Honoré. Plusieurs fois il s'arrêta comme s'il était en proie à de tristes réflexions ; quelques minutes après, il reprenait sa marche. — Quand il fut arrivé devant le nº 290, il leva la tête.

Auprès d'une fenêtre du quatrième étage, une jeune fille était assise ; elle respirait l'air du soir, et son regard inquiet était fixé sur l'extrémité de la rue. Cette jeune fille s'appelait Marie. — Elle souriait aussi comme Rachel, mais son sourire était triste, car elle semblait souffrir ; elle était orpheline et pauvre ; sa mère, en mourant, comme elle pauvre et seule, ne l'avait confiée qu'à Dieu.

Arthur l'avait vue un jour ; sans doute qu'il avait trouvé que ses traits étaient réguliers, que ses grands yeux avaient un regard triste et doux, que ses cheveux blonds étaient brillans et soyeux, et que les plis de sa robe noire laissaient deviner une taille fine et gracieuse, car il revint souvent. — Elle avait seize ans ; le jour où il la vit pour la première fois, elle pleurait ; et depuis ce temps, elle ne pleura plus : elle aima. — Arthur était beau, riche, heureux ; on eût dit qu'il avait pris pour lui, outre sa part de bonheur, celle destinée à l'orpheline, et que ce n'était que justice de la lui rendre.

Marie crut à ses paroles. Elle était si heureuse de croire, et elle remercia le ciel.

Depuis quinze jours, Arthur n'était pas venu ; chaque jour elle passait une grande partie de sa journée penchée à sa fenêtre, épiant chaque passant qui, d'un air distrait, la regardait et continuait son chemin. Quand le jour finissait, Marie disait : — « Il viendra ce soir. » — Et quand le soir faisait place à la nuit, elle disait : — « Il viendra demain. »

Elle était lasse d'espérer, la pauvre enfant ; son cœur se serrait, ses yeux se remplissaient de larmes qui coulaient une à une sur ses joues, et glissaient sur sa robe noire, sans qu'elle fît aucun mouvement pour les arrêter.

Mais, oh ! joie, oh ! bonheur !! — Elle vient d'apercevoir Arthur. — Elle s'élance vers l'escalier et tombe dans les bras du jeune homme.

— Oh ! ne me quittez plus... murmura-t-elle, j'en mourrais !

Puis, tenant toujours ses deux mains dans les siennes comme pour bien s'assurer qu'il ne pouvait plus s'éloigner, elle l'entraîna vers un métier à ouvrage qui était dans un coin de sa chambre, et, comme un enfant souriant au milieu de ses larmes, elle lui dit :

— Elle est finie, regardez, la voilà, ma robe de noce. — Je serai bien belle, n'est-ce pas ? aussi belle qu'heureuse ; on me croira riche comme vous. —

Moi, moi seule, je saurai tout ce que je dois à votre amour ; mais de temps en temps, mon ami, vous me permettrez de révéler mon secret ; de dire : j'étais pauvre, il m'a aimée, lui qui était riche.

Arthur restait immobile, pâle, les yeux fixés sur la robe, et ses lèvres tremblaient d'une émotion qu'il ne pouvait maîtriser. Il essaya de parler, mais les mots s'éteignirent sur sa bouche. — Il était en proie à une souffrance cruelle.

Marie s'aperçut enfin de sa pâleur, de son trouble ; et tout le sang de la pauvre fille reflua vers son cœur ; elle ne fit pas une question, ne laissa pas échapper un soupir, ne versa pas une larme, mais resta glacée regardant Arthur ; celui-ci soutint son regard, car il ne voulait rien lui cacher.

Marie se laissa tomber sur une chaise, se couvrant le visage de ses mains : Arthur s'assit doucement auprès d'elle. — Marie, lui dit-il, veux-tu avoir la force de m'entendre ? — Je l'essaierai, dit-elle.

Arthur reprit : — Je veux que tu saches tout... je vais... me marier.

Un faible gémissement s'échappa de la poitrine de Marie, car elle comprit bien que cette union projetée n'était plus avec elle ; — au bout d'un instant, elle releva la tête et dit : — Quelle est la femme qui a le malheur de se fier à vos sermens ?

— Accuse-moi, Marie, dit Arthur, j'aime mieux tes reproches et ta colère que tes larmes. — Ecoute, tu sais si je t'ai aimée ; j'aurais voulu te consacrer ma vie, te donner mon nom, tout ce que je possède ; Dieu est témoin de la vérité de mes paroles. J'ai voulu braver tous les obstacles pour rester près de toi, Marie ; la lutte entre moi et le monde a été terrible ; j'ai combattu longtemps ; je suis vaincu. Mon père s'opposait irrévocablement à notre union ; sa malédiction eût plané sur ma tête et sur la tienne ; la maison paternelle nous eût été fermée, mes sœurs se seraient retirées à ton approche, car on leur a dit de fuir l'étrangère qui entrait de force dans une famille qui la repousse : le monde dont tu ignores les usages n'eût pas voulu de toi, la société où je vis t'eût rejetée de son sein ; — enfin, Marie, comprends-tu ce qui nous sépare ?

— Que me demandez-vous de comprendre ? reprit douloureusement Marie en tournant vers le jeune homme son visage trempé de larmes ; que je suis pauvre, que je suis orpheline, que je n'avais au monde que votre amour... que je ne l'ai plus !... Arthur, j'ai compris ! !

— Pauvre Marie, dit Arthur en joignant presque ses deux mains ; mais je voudrais te faire sentir qu'il n'y avait pas de bonheur possible pour toi dans cette union, que ton cœur eût été blessé, froissé, déchiré à chaque minute du jour, que le monde n'eût compris ni ton innocence, ni mon amour, que nous eussions souffert tous les deux.

— J'aurais pris pour moi seule votre souffrance et la mienne, reprit Marie doucement, mais au moins vous m'auriez aimée.

— Oh ! Marie, dit Arthur en se laissant tomber à ses genoux, je t'aimais comme un fou, je ne réfléchissais pas ; — pauvre femme que j'ai trompée, pardonne-moi !

Marie ne répondit pas, mais elle laissa la tête d'Arthur se reposer sur ses genoux, et ses larmes coulèrent sur les cheveux du jeune homme. — Ils souffraient bien tous les deux. Long-temps la jeune fille parut absorbée dans sa douleur ; puis, agitée comme si elle eût été en proie à une lutte intérieure, elle s'écria d'une voix contractée :

— Elle doit être bien riche et bien belle, elle, que le monde vous permet d'aimer ; — mais seulement... promettez-moi de ne jamais lui parler de Marie ; ne livrez pas mon amour et mon malheur à sa pitié.

Arthur respira. Il n'aurait jamais pu prononcer le nom de Rachel devant cette pauvre fille, et dans cette chambre témoin de ses premiers sermens ; il lui eût semblé insulter à la douleur de l'une et ternir le bonheur de l'autre.

— Vous reverrai-je jamais ?... reprit Marie qui s'efforça de donner à sa voix du calme et de la résignation. — Arthur hésita : il n'osait répondre. — Mon Dieu !... s'écria Marie, tout est donc fini ! — La douleur avait dépassé ses forces et son cœur se brisait. — Oui.... Adieu Marie !... adieu ! dit Arthur, je ne veux plus tromper personne. — Ils pleurèrent encore ensemble ; — le mot d'*adieu* fut prononcé une dernière fois et Marie resta seule. — Tout-à-coup elle se leva et saisit un portefeuille qu'Arthur avait laissé sur la table : elle ne l'ouvrit pas, car elle devinait ce qu'il pouvait contenir ; — et lorsqu'Arthur sortait par la porte de la rue, le portefeuille tomba à ses pieds.

La rougeur subite qui avait couvert le front de Marie s'effaça bientôt et ses joues pâlirent sous ses larmes. Elle regarda lentement autour d'elle, arrêtant les yeux sur sa petite chambre si nue et si délabrée, elle soupira ; puis, se tournant vers la robe tendue sur le métier : — Je la vendrai, dit-elle, et après... après, je mourrai, j'espère.

Arthur était rentré chez lui. — Il passa la nuit dans une cruelle agitation. — Le lendemain il alla chez sa fiancée, mais il était triste et pensif malgré lui. Deux jours se passèrent. Il y avait un bal chez la mère d'une amie d'enfance de Rachel, et toute la journée la jeune fille y pensa. — Lorsqu'Arthur entra, elle alla à lui toute joyeuse : — Arthur, dit-elle, venez voir la jolie robe que ma mère m'a donnée.

Arthur avait tressailli. — Il venait de reconnaître la robe brodée par Marie.

— Ce souvenir me poursuit donc jusqu'ici, dit-il en lui-même ; et il s'éloigna pour cacher son trouble. Baron DE BAZANCOURT.



Beaux-Arts

Académie Royale de Musique.

M. MÉCÈNE MARIÉ.



Il se passe, au sujet de M. Mécène Marié, des choses si étranges à l'Académie-Royale, que ceux qui ont entendu ce chanteur à l'Opéra-Comique et qui n'ont point encore assisté à ses débuts sur notre première scène, se demandent, avec une sorte d'inquiétude, comment il a pu, de médiocre qu'il était à la place de la Bourse, se faire presque l'émule de Duprez à l'Opéra. On a entendu, il est vrai, des voix étouffées et mal à l'aise dans de petites musiques, vibrer avec puissance dans des partitions d'un style plus large; ce n'est point le cas de Marié. Je veux bien qu'il ait été détestable dans *la Fille du régiment*, dont le rôle n'avait pas été écrit exprès pour sa voix, mais en conscience valait-il beaucoup mieux dans *la Symphonie*, composée rigoureusement pour faire ressortir ses moyens et briller ses plus belles notes? Le changement de scène ne suffit donc pas à expliquer le problématique succès de M. Mécène Marié ; je dis problématique, parce qu'on ne se joue pas impunément de l'opinion et du goût publics, comme on le fait depuis trois semaines à propos d'un ténor de province. Il y a, je ne sais quelle bienveillante étoile opiniâtrement attachée à cet homme : il arrive à Paris, riche pour tout talent des innocens bravos de Metz : vite, deux théâtres se le disputent, et celui qui le gagne n'est pas moins pauvre que celui qui le perd. Alors, tout doucement, une transformation s'opère dans la poitrine et dans le larynx de ce prodige : de ténor qu'il était le soir, il se réveille basse le lendemain, et à peine avait-il eu le temps de se réjouir ou de se plaindre de cette inespérée clé de *fa* qui lui tombait du ciel, que déjà il perdait quelques notes graves pour en gagner autant dans les gammes supérieures, et qu'à son insu encore, il se métamorphosait en baryton. — Comment, de basse et de baryton M. Mécène Marié est redevenu ténor? C'est une de ces mystérieuses énigmes dont le mot n'appartient qu'à la Providence.—Les inégalités de la vocation du chanteur sont la fidèle image des inégalités suprêmes de son talent. Comme on pourrait croire par ce que je viens de dire et par ce que j'ai à dire encore, que je critique Marié avec autant d'acharnement que le glorifient les jugeurs et les journaux du lustre; je vais poser quelques questions, résultat direct des faits, et jouer à pair ou non cette réputation de hasard.— Est-ce un chanteur digne de notre première scène, celui qui se fait applaudir dans *la Juive* et presque siffler dans *la Muette?* Qui, même dans ses opéras à succès, chante un acte quelquefois seulement un air ou

une scène à peu près bien, et le reste d'une façon déplorable? Qui tantôt ralentit le mouvement, tantôt le précipite, qui jette à droite et à gauche les notes éclatantes de sa voix et espère échapper à la médiocrité par le tapage? Qui de plus ne rachète les graves inconvéniens de son physique par aucune noblesse d'attitude ou de regard, et qui joue à peu près comme il chante? Est-ce un chanteur, celui qui ne peut arriver sans épuisement à la dernière phrase de son rôle, dont la méthode est tellement nulle que très souvent l'haleine lui manque? Est-ce un chanteur enfin, celui qui s'estimerait perdu d'honneur, si, dans le cours d'une représentation, il ne donnait pas, par menu plaisir, un assez bon nombre de notes fausses, et s'il ne commettait pas au moins deux ou trois canards? — Ainsi pourtant s'est déroulée la pittoresque histoire de Marié.

Ce colossal virtuose de Metz n'a ni physionomie, ni jeu. Il possède une voix qui entre profondément dans les oreilles, mais qui ignore le chemin du cœur : on l'applaudit. — Il chante faux : on l'applaudit encore. — Il dénature des airs, des morceaux entiers : on l'applaudit toujours. — Au beau milieu d'une gamme ou d'une vocalise, voici un couac ébouriffant qui s'épanouit ; le parterre baisse la tête, met ses mains éraillées dans ses poches huileuses, et retient son souffle ; mais deux ou trois mesures après, M. Mécène Marié lâche son *la* de poitrine ou son *ut* de tête, et les frises de l'Opéra sont ébranlées par un cataclysme de bravos. — Comment qualifier de pareilles avanies? — Ceux qui ont entendu, de sang froid, Marié dans *la Juive*, *Guillaume-Tell*, *la Muette* et *les Huguenots*, trouveront dans les lignes qui précèdent le résumé exact de leurs impressions. Marié a de la voix, ce n'est pas sa faute, car cette voix, il la dirige mal, et il s'en sert sans ame et presque sans goût ; mais il manque de méthode, parce qu'il ne veut pas se donner la peine, ou qu'il est incapable d'en avoir une : ainsi engagé dans la fausse voie d'un succès de contrebande, il n'en sortira plus que par une chute. — J'ai dit la vérité tout entière sur Marié ; elle s'éloigne considérablement de toutes les fables et de tous les puffs que l'on accrédite chaque matin sur son compte ; j'en aurais beaucoup à écrire encore, s'il me fallait expliquer combien l'Opéra s'abaisse en cherchant à élever cet artiste qui, à force de faire des faux pas, tombera lourdement un de ces soirs. Laissons donc les claqueurs l'applaudir, laissons les journaux, qui dînent avec des billets, applaudir les claqueurs, ce n'est pas nous qui voulons la mort des pêcheurs ; mais gardons-nous des sympathies de la claque, gardons-nous de l'indulgence qui est la dernière des vertus que l'on doive conseiller au public de l'Opéra, et n'oublions pas que l'Académie-Royale n'est point un théâtre d'élèves, mais un théâtre de maîtres. Il peut bien quelquefois suffire d'avoir une belle voix pour obtenir l'insigne honneur d'un début sur la noble scène de la rue Lepelletier, mais M. Mécène Marié fera bientôt, sans doute, cette triste expérience qu'on n'y reste pas quand on a pour tout gage de son talent qu'un pauvre *la*, fût-il même de poitrine.

P. S. Cet article était terminé quand Marié a paru dans *Robert*. N'ayant point assisté à cette représentation, j'ai consulté les compte-rendus qu'en ont faits différens journaux. J'ai vu, entre autres, dans *la Presse*, feuille parfaitement indépendante, surtout en matière de théâtres, que Marié avait été très faible aux deux premiers actes de ce chef-d'œuvre, mais qu'il s'était relevé avec honneur dans les deux derniers; ailleurs j'ai lu que *Robert* était le triomphe de cet inexplicable ténor, et j'ai été agité par de profondes incertitudes. — Mon

article était fait, comme jadis le siége de l'abbé Vertot, et voilà que cet inespéré triomphe de Marié menaçait de ruiner de fond en comble tout l'édifice de mes argumens. J'ai été trouver alors une grande et spirituelle artiste, en laquelle j'ai foi, et ses réponses ont plus que jamais augmenté mes doutes. Elle m'a écrit ce matin : — « Entendez encore Marié dans plusieurs rôles avant de publier cet article. » — J'ai désobéi. Que ma grande et noble artiste me pardonne !

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Il y a quelques jours, on parlait beaucoup à l'Opéra, du double engagement de Mlle Taglioni et de Mlle Cerito. Aujourd'hui il n'est guère plus question que de Mlle Cerito, mais il n'est pas de merveilles que l'on invente, pas de rêves d'or qu'on ne publie sur le compte de cette sylphide de dix-huit ans. — Duprez est de retour de sa tournée dans les départemens, et Mme Gras-Dorus, que Londres nous a rendue toute chargée de couronnes, a déjà fait sa rentrée dans *Robert* au bruit des bravos qui l'accompagnent partout. — Mme Nathan-Treillet est toujours en province. Mlle Nau va partir pour les eaux des Pyrénées; quant à Mme Stoltz qui est à Paris, on en parle moins que si elle était en représentations à Philadelphie ou à New-York. — MM. Alex. Dumas et Laurey viennent de perdre leur procès contre MM. Marliani et Dormoy; mais les choses n'en resteront pas là : il va y avoir appel, et, pour cette fois, on nous promet, sans remise, des révélations qui seront curieuses.

BIBLIOGRAPHIE.

Nous connaissons peu d'œuvres aussi poétiques, aussi bien senties et pensées que *les Vierges folles* de M. Alphonse Esquiros. Comme dit l'auteur, c'est un regard mélancolique jeté sur des infortunes de toutes les heures; ce sont les graves dissertations de Parent Duchâtelet et de M. Bérand, réduites aux dimensions populaires des *Guêpes*. M. Alphonse Esquiros nous promet d'autres petits livres sur des sujets non moins dignes d'intérêt, non moins touchans que ses *Vierges folles*; nous l'engageons de toutes nos forces à ne pas manquer de parole; il y a long-temps que M. Alphonse Esquiros a droit à toutes nos sympathies.

Entre tous les volumes de vers dont notre époque abonde, il en est un surtout qui mérite d'être cité et d'être lu. Victor Hugo, notre grand poète, avait lu avant nous les *Grains de sable* de Mme Clara-Francia Mollard. La lettre qu'il a écrite à cette dame, sa sœur en poésie, commence glorieusement le livre, et ne permet plus de le fermer quand on y a jeté les yeux. Il y a, en effet, dans les vers de Mme Mollard une vigueur de pensées, un éclat d'images et de style qu'on n'est point habitué à rencontrer dans les œuvres de son sexe. Dans ce livre, qui est son premier, le poète a épanché toute son ame; ses souvenirs, ses émotions sont là pêle-mêle, dans un beau désordre. C'est avant tout une œuvre de cœur; la raison viendra toujours trop tôt pour jeter des cendres sur ce feu du ciel, et pour assujétir aux lois de sa volonté symétrique, toute cette luxuriante superfétation de l'amour.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



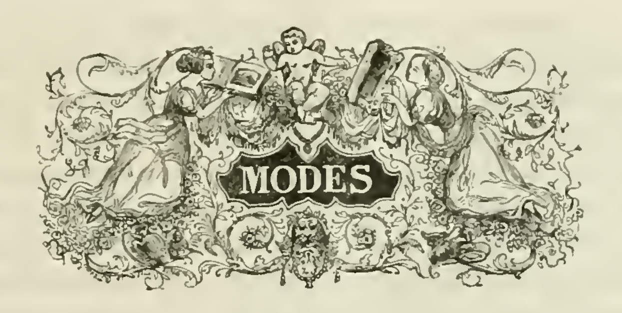
Numa del

Tome 2e N° 29

LA SYLPHIDE

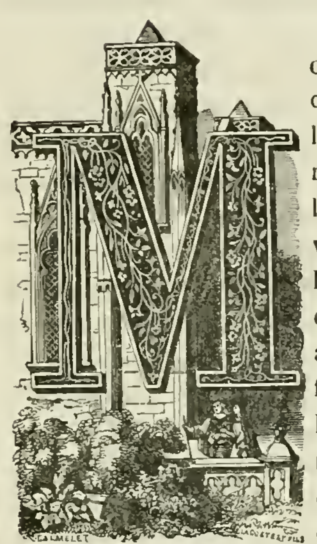
Robe et dentelles de (Me Ferrières Penona) Fleurs de (Me Laroue) Gants (Mayer) Sous-jupes (d'Oudinot-Lutel)

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17.



A Madame ***

18 juillet.



Moi aussi, madame, j'ai été au moment de quitter ce pauvre Paris, et peu s'en est fallu que cette lettre ne fût datée des eaux de Saint-Alban, où mille séductions m'attiraient, et vers lesquelles les gens soigneux de ma santé et de mes plaisirs voulaient m'entraîner. Saint-Alban, comme vous le savez, est situé près de Roanne, sur les bords enchantés et poétiques de la Loire : comme site, aucun lieu ne peut offrir de plus pittoresques effets, et la nature a placé là toutes ses coquetteries les plus raffinées; aussi les jolies femmes, Dieu me garde de faire un rapprochement avec la coquetterie de la nature, les jolies femmes, dis-je, et une grande partie de la haute société se sont donné rendez-vous à Saint-Alban, afin d'éprouver l'efficacité de ses eaux, dont la réputation est devenue incontestable, et que beaucoup de gens préfèrent à présent à ces bains fameux qu'il faut aller chercher si loin, et qui prennent tant d'argent et tant de temps..... Mais nécessité fait loi, et malgré toute mon envie de courir les champs, force m'a été de rester ici et de me contenter, pour le bien de ma personne, d'acheter les eaux de Saint-Alban au dépôt de la rue Neuve-des-Petits-Champs, qui est devenu presque aussi célèbre que Saint-Alban lui-même.

Pour mon compte, je me suis consolée de la petite privation du voyage en pensant que mon séjour ici me mettrait à même de continuer à vous instruire de nos phases *fashionables*. Je vous dirai donc qu'il n'est pas besoin de fouler aux pieds les prés et les vallons pour se rassembler un ravissant bouquet des fleurs simples et délicates qui s'y trouvent : Mme Lainné, notre habile fleuriste, compose dans ce moment des couronnes et des bottes de fleurs

des champs, dont l'imitation est digne de l'admiration la plus vive ; c'est l'art porté au dernier degré en ce genre ; aussi voit-on ces fleurs employées comme ornemens sur les coiffures élégantes et recherchées qui sortent des ateliers de Mme Dasse, dont la maison, par sa tenue de bonne compagnie et les modes distinguées qui s'y font, est une des plus appréciées par les femmes du monde. Mme Dasse fait surtout dans ce moment de petites coiffures en dentelles pour les réunions d'été, qui sont d'une séduction extrême, ornées des fleurs légères dont je vous parlais plus haut. Hélas! mais en ce monde on ne peut point toujours se parer de fleurs brillantes, et que vient un temps où il faut avoir recours aux sombres habits, je vous citerai, à cet effet, les magasins de deuil de M. Dufresne, où l'on trouve toutes les ressources imaginables pour l'affligeant et inévitable costume noir. Ce qui tient à la nouveauté en laines, soieries, étoffes composées, cachemires, etc., se trouve dans les magasins de M. Dufresne ; on peut s'y pourvoir en un instant en deuil et demi-deuil le plus complet, soit qu'on le veuille simple, soit qu'on le veuille recherché ; et c'est un heureux renseignement à avoir pour un moment où il est rare que l'on ait, pour son compte, le courage de s'occuper soi-même de sa toilette.

Pour passer à un sujet moins grave, et qui cependant ne laisse pas que d'avoir un vif intérêt pour notre amour-propre national, je vous dirai un mot de l'horlogerie de M. Benoit, qui, d'un commun accord, surpasse, ou tout au moins égale l'horlogerie de Genève. Outre l'excellence de l'inaltérable précision de ses mouvemens, M. Benoit a des modèles de montres et de pendules d'une élégance et d'un goût qui ne peuvent manquer de lui assurer un succès toujours croissant. C'est à nous de le remercier d'avoir donné à cette branche d'industrie une perfection qui ne nous laisse plus rien à envier à nos voisins. — Ne devons-nous pas les mêmes éloges à M. Laboche-Boin, pour la recrudescence d'élégance qui chaque jour gravit les marches de son *escalier de cristal?* On peut affirmer que dans son genre cette maison est la première de Paris. Nulle autre part on ne trouvera cette perfection, cette pureté de forme et cette entente d'exécution qui se concentrent dans les porcelaines et les cristaux de *l'escalier de cristal*. Il faudrait vingt pages pour vous énumérer ces magnifiques services, ces vases grandioses et ces mille fantaisies que l'on voit chez M. Laboche ; les Anglais eux-mêmes, qui ont le droit d'être difficiles en fait de porcelaines, rendent hommage à M. Laboche et confessent que les fameuses rocailles de Windsor ont trouvé leurs pareilles.

Le temps semble reprendre sa belle humeur, et la chaleur, qui nous avait si brusquement quittées, fait mine de revenir ; c'est le moment de vous rappeler les sous-jupes si légères de M. Oudinot, dont l'adoption rapide s'explique par l'ampleur toujours croissante des jupons. Les sous-jupes de crinoline-Oudinot

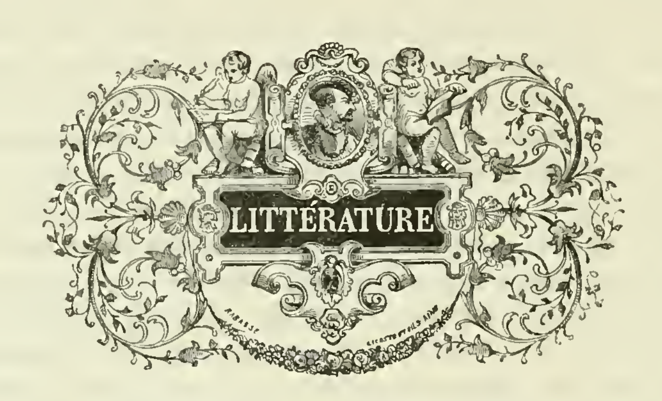
sont devenues une partie inhérente de la toilette des femmes qui savent ce qui leur sied le mieux, et nul doute que bientôt on ne pourra plus s'habiller convenablement sans cet accessoire aussi élégant qu'agréable à porter. — Il en est de même des corsets de M. Josselin ; je ne crois pas qu'il y ait une femme qui, après avoir eu recours à son talent, puisse se satisfaire avec un autre corset ; car nous savons toutes combien cet objet demande de soins pour habiller avec grace sans apporter la moindre gêne au corps et dans les mouvemens. M. Josselin, qui a su obvier à tous les inconvéniens du corset ordinaire, s'est acquis une réputation qui n'a plus besoin d'être célébrée.

Je pense que vous n'aurez point omis dans votre trousseau de voyage les pantalons à la *grecque*, dont le bas est serré à la cheville par un poignet et bordé d'une petite dentelle ; c'est une mode qui a le mérite d'être aussi gracieuse qu'utile pour les courses alpestres. Une de mes amies vient de se faire préparer un costume de *touriste*, tout en nankin, avec des ornemens de velours noir ; l'effet en est charmant : la robe a la forme des amazones ; le corsage, plat et montant, est garni, ainsi que la jupe, sur le devant, de boutons de velours noir. Pour compléter cette toilette vraiment distinguée, le chapeau est en grosse paille cousue, avec des ornemens de velours noir et une grosse plume lourde, de nuance paille. — La lingerie est toujours la fureur du moment, et la broderie étend partout son empire ; les femmes de la société ont même un peu abandonné la tapisserie pour broder des écharpes, des mouchoirs, et ce qui est surtout de la haute fashion, pour broder des *services de thé*, au crochet, en coton de couleur et or. Chaque femme veut donc rapporter de sa *campagne extrà-muros* son service de thé brodé par elle, et il y a assaut de travail et de goût entre ces dames. — On porte beaucoup ici les canesons en mousseline très claire avec les manches longues et flottantes, qui se mettent par dessus des robes blanches ou de couleurs, dont le corsage est assez décolleté et les manches fort courtes ; c'est une bien ancienne mode, que l'on fait revivre comme beaucoup d'autres. Il y a aussi de ces canesous tout en application de dentelles qui sont d'un grand luxe. Nous sommes au siècle des exhumations, et on vient d'en faire les honneurs aux étoffes de Barèges, que l'on avait reléguées dans l'oubli le plus profond ; on en voit beaucoup cette année d'unies ou de quadrillées, et les femmes les plus élégantes en font des redingotes doublées de soie légère, serrées à la taille par de longues ceintures flottantes qui me paraissent des toilettes fort gracieuses. — Les manches plates boutonnées depuis le poignet jusqu'à la moitié de l'avant-bras sont très en vogue ; on les termine en bas par une manchette formant un bouillon, invention fort seyante à la main. — Les tabliers sont plus en faveur que jamais ; j'en ai remarqué dont les broderies or et soie étaient d'une richesse extraordinaire : les fonds noirs sont les plus distingués, et il est d'usage d'assortir avec le tablier

des mitaines de filet vert, brodées également soie et or. On porte ces tabliers sur des robes de mousseline blanche chez soi, en petite réception du soir.

Ne serez-vous pas, madame, lorsque vous aurez lu cette lettre, tout aussi au courant de nos us et coutumes du jour, que si vous n'aviez pas quitté votre hôtel du faubourg Saint-Honoré? Cependant, avant de clore mon épître, je dois répondre aux plaintes que vous vous *permettez* d'adresser à cet air vivifiant des montages qui vous ranime, dites-vous, mais vous hâle et vous gâte le teint. En vérité, c'est grand dommage, je l'avoue, et je m'en affligerais avec vous si je ne savais point toutes les ressources que possède M. Guerlain pour remédier à de tels inconvéniens. Adressez-vous donc à lui, et vous retrouverez toute la fraîcheur de votre joli visage, comme vous trouviez cet hiver en explorant ses magasins, tous ces délicieux parfums qui rappellent à s'y méprendre les senteurs de nos plus douces fleurs. J'espère qu'en vous enseignant cette fontaine de Jouvence, je me vais attirer de votre part mille bénédictions.

MARIE DE L'******.



UNE ROBE DE NOCES.*

SECONDE ET DERNIÈRE PARTIE.

A Madame la comtesse de ***

Rachel ne s'aperçut heureusement de rien.

— N'est-ce pas, dit-elle, en montrant la robe qui était étalée sur un divan, elle est bien belle ?

Arthur ne répondit pas.

— Monsieur, ajouta Rachel en souriant et en prenant un air de grande di-

* Voir la précédente livraison, page 16.

guité, vous n'oublierez pas, j'espère, que j'ai l'honneur de danser la première contredanse avec vous ?

— Non..... non..... je ne l'ai point oublié, dit Arthur d'un air distrait. A ce soir, chère Rachel, mon père m'attend.

Et il s'éloigna rapidement. — Lorsqu'il fut dans la rue, il respira librement, car il n'avait plus peur que son émotion ne vînt à trahir son secret.

— C'est une chose affreuse, dit-il, qu'un remords. Dans cette robe faite par Marie, et que le hasard a jetée dans les mains de Rachel, il y a la volonté de Dieu. Elle meurt peut-être de faim, pensa-t-il... Je ne puis cependant la laisser ainsi sans secours aucuns; il faut que je la revoie encore, que je la supplie d'accepter ce que je voulais lui offrir comme de la main d'un frère... Pauvre Marie ! se dit-il encore en lui-même, j'ai été dur et cruel. — Agité par toutes ces pensées, il se dirigea vers la rue Saint-Honoré, et bientôt il arriva devant la porte de la maison qu'habitait Marie. — Il monta d'un pas rapide le tortueux escalier et ouvrit brusquement la porte de la chambre ; mais il ne trouva qu'une femme âgée assise devant une table.

— Marie !.... s'écria Arthur. — Ce fut le seul mot qu'il put prononcer.

— Monsieur demande sûrement la jeune fille qui demeurait ici il y a quelques jours et que j'ai remplacée, dit l'étrangère.

Il fit signe que oui.

— Elle a quitté cette chambre.

— Où est-elle ?

— On ne sait pas, dit la vieille en secouant la tête d'un air presque malveillant.

— Elle est partie seule ?

— Seule, sans doute.

— A pied ?

La vieille leva la tête.

— Certainement, reprit-elle, à pied ; elle n'avait pas demandé sa voiture. — Elle accompagna ces paroles d'un d'un gros rire.

— Où est-elle maintenant ? dit Arthur une seconde fois, mais si bas que la vieille femme ne l'entendit pas, et il sortit.

Il resta quelques instans indécis et inquiet sur le seuil de la maison, regardant de tous côtés avec un vague pressentiment de douleur ; puis il se jeta dans le premier cabriolet qu'il rencontra.

Une heure après, il était au bal.— Le salon était éblouissant de lumières, de fleurs, de parures. — L'orchestre jouait les quadrilles les plus nouveaux et les valses les plus tourbillonnantes. Arthur debout, dans une embrasure du salon, regardait sans le voir et le comprendre le spectacle brillant et animé qui

se déployait devant lui. — Un de ses amis vint, en lui frappant sur l'épaule, le tirer de sa rêverie.

— Sortez de vos sombres méditations, mon cher Arthur, lui dit-il, et tournez vos yeux vers cette porte.

En effet, Rachel entrait belle, parée et souriante. Elle s'assit près de ses compagnes. Aussitôt un essaim de danseurs l'entoura ; elle refusa toutes les invitations. — Je suis priée, répondait-elle avec une joie secrète ; et des yeux elle cherchait Arthur, car l'orchestre commençait à jouer les premières mesures d'un quadrille.

— C'est ma mère qui me l'a donnée, disait Rachel à une de ses amies qui admirait les broderies de sa robe, elle est bien belle, n'est-ce pas ?

Arthur s'approchait ; il entendit ces paroles, et pour la seconde fois il vit cette robe qui apparaissait à chaque instant devant ses yeux comme un remords implacable. — Il s'arrêta. — Il était pâle.

Le quadrille commença. — Rachel resta seule sur la banquette où elle était assise ; et cependant elle voyait Arthur, elle l'appelait de son regard si tendre et si doux ; lui il était toujours immobile à quelques pas devant elle ; pas un geste, pas un mouvement ne répondait à ses regards. Rachel ne comprenait rien à ce silence, à cette immobilité. — Qu'avait-il ? — A quoi pensait-il donc ? — Pas à elle sans nul doute ; pourquoi l'oubliait-il ainsi ? — Elle devint triste tout-à-coup, et des larmes brillèrent dans ses yeux. Pour la première fois, une pensée amère se glissa dans son cœur à côté du nom d'Arthur. — Si j'osais l'appeler !... se dit-elle. La musique fait tant de bruit, peut-être qu'on ne me remarquerait pas... et alors elle l'appela tout bas de sa voix la plus douce. — Il ne bougea pas : on eût dit une statue.

— Vous ne dansez pas, mademoiselle, dit un jeune homme en s'arrêtant auprès de Rachel.

Elle rougit, hésita et balbutia : — Mon danseur m'a oubliée.

— Permettez-moi de réparer cet oubli, reprit le jeune homme.

La jeune fille jeta encore un regard suppliant sur Arthur, essuya rapidement une larme qui brillait sur ses longs cils noirs, et suivit son danseur.

Arthur souffrait horriblement. — Celui qui eût touché ses mains, les eût senties brûlantes comme du feu. C'est un enfer, dit-il ; — et il se précipita dans un salon où l'on jouait, pour chercher à fuir les pensées qui l'absorbaient. Il s'approcha de la table, s'assit, jeta de l'or devant lui ; les cartes glissaient entre ses doigts sans fixer son attention. — Il pensait à Marie... d'abord il la voyait pâle, suppliante, lui tendant les bras ; puis une aigreur secrète se mêlait à sa douleur. Il s'irritait contre elle. — Elle veut souffrir, se dit-il, pour m'empêcher d'être heureux ; — puis tout-à-coup lui apparaissait aussi la gra-

cieuse figure de Rachel ; alors tous ses remords s'évanouissaient, et son cœur battait d'amour.

Son nom répété à plusieurs reprises à son oreille, l'arracha à ses rêveries fantastiques.

— Arthur, Arthur, lui disait un de ses amis, cesse donc de jouer, tu perds la tête ; si ton père apprenait les folies que tu viens de faire ; où trouveras-tu l'argent nécessaire pour payer une somme aussi considérable ?

— J'ai donc beaucoup perdu ! s'écria Arthur consterné. Mon Dieu !... surtout que Rachel ignore...

— Sois tranquille, reprit l'ami ; je connais un usurier qui n'est voleur qu'à demi, tu as huit jours pour payer, nous arrangerons cela le plus convenablement possible, remets-toi de ce trouble et de cette agitation Mais au même moment une voix de femme murmura à l'oreille d'Arthur : avant huit jours vous aurez ma dot.

— Il se retourna. — Rachel !... s'écria-t-il, ah ! Rachel !... pourrez-vous croire ?...

Rachel, pâle, la poitrine oppressée, les yeux humides de larmes, était debout devant lui. — Silence !... murmura-t-elle, votre main, et que tout soit oublié ! Elle s'appuya sur lui, et posant sa main tremblante sur l'épaule d'Arthur, elle l'entraîna dans un autre salon. Arthur serra convulsivement la main de Rachel, et lui dit tout bas d'une voix qui trahissait sa douloureuse émotion. — Ne mettez plus cette robe, Rachel, je vous en supplie, elle porte malheur.

Trois jours s'étaient passés, depuis la scène que je viens de vous raconter, sans qu'Arthur pût avoir la moindre nouvelle de Marie. — C'était un dimanche, Rachel était seule, elle était triste, et ses yeux avaient une expression de mélancolie, étrangère jusque-là à son jeune et joyeux visage. — C'est qu'en quelques jours elle avait fait du chemin dans la vie, et malgré elle, elle se souvenait encore de la scène du bal qu'elle ne pouvait comprendre. — La porte de la chambre s'ouvrit et on annonça la sœur Marthe.

Rachel leva les yeux vers la sœur grise, et lui dit avec une expression de douce bonté : — Il y a bien long-temps, ma sœur, que je ne vous ai vue.

— C'est qu'il y a beaucoup de malades à l'hôpital, répondit la jeune sœur, et nous ne pouvons nous éloigner ; on m'a envoyée aujourd'hui pour demander à madame votre mère, qui est la bienfaitrice de notre maison, quelques ornemens dont nous avons besoin pour le reposoir que nous allons préparer à la porte de l'hôpital.

— Un reposoir, dit Rachel, ah ! oui..., c'est aujourd'hui la *Fête-Dieu*. — Cela fait du bien à nos pauvres malades, quand le bon Dieu s'arrête si près d'eux, ajouta la sœur.

— Que voulez-vous, ma bonne sœur?

— Quelques flambeaux d'argent, mademoiselle, et si vous pouvez un peu de mousseline ou de tulle pour le devant de l'autel.

— Tenez, dit Rachel en se levant, prenez les flambeaux de ma chambre, et gardez-les, ma sœur : car, après avoir brûlé à côté de la croix, ils ne peuvent plus servir à éclairer la glace dans laquelle je regarde chaque soir ma toilette; ensuite.....

Rachel s'arrêta; une idée subite venait de la frapper, et une teinte de tristesse encore plus prononcée passa sur son front; elle s'éloigna à pas lents.—Quand elle revint, elle tenait à la main la robe de bal que lui avait donnée sa mère.

— Je ne veux plus la mettre, dit-elle tout bas, elle porte malheur; et elle ajouta : — Tenez, sœur Marthe, prenez cette robe, coupez-là comme vous voudrez, et ornez-en l'autel du reposoir.

— Cette robe est bien belle, dit Marthe, en hésitant à la prendre; mais Rachel secoua tristement la tête, et la sœur prit la robe en silence.

— Marthe, dit ensuite la jeune fille, savez-vous que je vais me marier?

— Oui, mademoiselle, je fais des vœux bien sincères pour que vous soyez heureuse.

— Et vous, ma sœur, êtes-vous heureuse?

— Je suis tranquille.

— Tranquille, répéta Rachel; et sa tête se pencha sur sa poitrine, une larme brilla dans ses yeux. — La sœur s'éloigna.

Quelques heures après, Rachel, sa mère et Arthur marchaient dans la rue; toutes les maisons étaient tendues de draps ou de tapisseries; partout des fleurs et des emblêmes pieux. — Bientôt ils arrivèrent au reposoir de l'hôpital; Rachel avait promis à Marthe d'y aller. La jeune fille s'inclina pieusement avec sa mère; Arthur la regardait avec émotion. — Tout-à-coup il tressaillit et une pâleur étrange couvrit son visage.

— C'est un songe, dit-il en passant ses deux mains sur son visage, un songe affreux; encore cette robe!... toujours cette robe!... Dieu ne veut donc pas qu'on oublie.

Et ses yeux restèrent fixés sur l'autel; le nom de *Marie* s'élevait en feston de fleurs au dessus du reposoir. Il cacha sa tête dans ses mains. Les passans disaient : — « Le bon jeune homme, il prie. » — Celui qui lit au fond des cœurs disait : — « Le coupable a des remords. »

Mais des chants viennent de retentir; des roses effeuillées jonchent la terre, l'encens s'élève en flocons parfumés; tressaillez dans vos couches brûlantes et fiévreuses, malades de l'hôpital! Dieu qui console et qui guérit, bénit votre demeure... toutes les têtes s'inclinent, et l'hymne sacré chanté par des voix de jeunes filles retentit dans les airs. — Cependant, près du reposoir

quelques mots se prononcent tout bas ; des groupes s'éloignent silencieusement et s'agitent. On fait place à un malheureux qui vient réclamer un asile dans la demeure des pauvres. Le brancard s'était arrêté près du reposoir.

— Qu'il reçoive la bénédiction de Dieu, dit la sœur Marthe ; tout à l'heure les portes s'ouvriront.

Mais pendant que ces saintes paroles se prononcent, le rideau qui couvre le brancard se soulève doucement, et une pâle figure de jeune fille se penche languissamment vers l'autel. Des cheveux blonds tombaient en désordre sur ses épaules nues ; ses mains étaient jointes ; ses grands yeux bleus se levaient vers le ciel, et ses lèvres murmuraient quelques mots de prière. — Rachel et Marthe se sentirent émues en la regardant.

Tout-à-coup la jeune fille étendit son bras amaigri, et saisisissant convulsivement les draperies de l'autel : — Ma robe de noce !... s'écria-t-elle d'une voix contractée, ma robe de noce !...

Et elle baisait les lambeaux de tulle qu'elle avait arrachés.

La procession venait de s'éloigner. — Marthe voulut faire écarter le brancard pour que la malade ne pût pas atteindre à l'autel.

— Pauvre femme en délire, dit-elle.

Mais Rachel avait deviné ; elle venait de comprendre la scène du bal.

— Donnez-lui, donnez-lui cela, dit-elle à sœur Marthe ; elle n'est pas en délire ; elle n'est que malheureuse.... ah ! bien malheureuse, la pauvre fille !

Et elle essuya les larmes qui s'échappaient involontairement de ses yeux. — La pauvre malade pressa la robe contre son cœur et l'inonda de ses larmes.

— Mes pressentimens ne m'ont donc pas trompée, dit-elle ; je devais trouver un ami le jour où je porterais cette robe ; Dieu vient à moi ; il m'appelle....

Et elle joignit ses deux mains qui tremblaient, priant avec ferveur...

Les portes de l'hôpital s'ouvrirent. L'on transporta le brancard dans une des salles.

Rachel pleurait pour elle et pour Marie. Toutes deux souffraient. Arthur était appuyé contre un mur, pâle, tremblant ; il regardait la scène terrible qui se passait devant lui. — Il vit Rachel qui s'approchait, son cœur se glaça, la jeune fille saisit son bras et l'entraîna rapidement ; elle franchit le seuil de l'hôpital, puis s'arrêtant dans la salle d'entrée où l'on venait de déposer le lit de la pauvre malade :

— Arthur, dit-elle d'une voix étouffée au milieu de ses sanglots qu'elle ne pouvait plus contenir, Arthur, n'avez-vous rien à dire à cette infortunée ?

Arthur tomba à genoux près du lit. — La jeune malade poussa un cri, et lui tendit ses mains.

— Mon Dieu ! dit-elle, merci.... je croyais mourir sans le revoir ; maintenant... faites de moi ce que vous voudrez.

Arthur restait immobile, à genoux, sa tête cachée dans ses mains jointes, placé entre ces deux femmes, dont, pour lui, l'une était le passé, et l'autre l'avenir; son cœur se brisait en silence, s'humiliant devant elles et devant Dieu; mais des sœurs grises s'avancèrent; elles venaient chercher la malade pour la transporter dans la salle qui lui était destinée.—Marie serra convulsivement la main d'Arthur; puis elle se laissa emmener sans faire un mouvement... Cependant au moment où elle touchait la porte, une idée parut la frapper; elle se pencha hors du lit :

— Mademoiselle, dit-elle d'une voix faible, en se tournant vers Rachel, c'est pour vous qu'il m'a abandonnée... il ne vous a pas trompée... c'est bien vous... qu'il aime!!

La porte se referma comme elle achevait ces mots.

Arthur et Rachel restèrent seuls, — tous deux pleuraient.

Quelques instans après, Marthe entra.

— L'émotion cruelle que vient d'éprouver la pauvre fille, dit-elle, a épuisé le peu de forces qui lui restait; elle a demandé un prêtre. Dans quelques minutes, son existence sera finie, — prions pour elle.

— Oui, dirent ensemble les voix des deux jeunes gens, prions pour la pauvre Marie.

Huit jours après, un brillant mariage se célébrait à l'église de l'Assomption, c'était celui d'Arthur et de Rachel.

Voilà cette histoire, madame la comtesse; elle est triste, et elle est vraie.— Vous connaissez Arthur, vous connaissez Rachel.

Baron DE BAZANCOURT.





Revue des Théâtres.

Voici, grace aux soins intelligens de M. Léon Pillet, l'Académie royale plus que jamais en voie de succès et de prospérité. Avec cet habile administrateur qui promet à l'Opéra les splendides destinées du *Journal de Paris* qui est mort, on ne sait plus à quoi s'en tenir sur les règles les plus vulgaires de la direction d'une entreprise dramatique. On se souvient peut-être que la semaine dernière, après avoir assez long-temps suspendu notre jugement sur le compte de M. Mécène Marié, nous nous hasardâmes à dire franchement et complètement notre avis sur ce chanteur. Cet avis, il est vrai, était loin d'être favorable, mais après tout il se trouva fondé puisque la presse fut, en quelque sorte, unanime dans ses critiques, et que les journaux qui, jusque là, s'étaient montrés les plus chauds partisans de M. Marié, ne pouvant fermer leurs oreilles à l'évidence, convinrent qu'il avait été *détestable* dans *Robert*. A l'appui de ce que j'avance, je citerai, comme exemple, *la France musicale*, assez apte à prononcer en ces sortes de matières. Or, en présence des conseils de la presse, que décide M. Pillet, qui estime et honore la presse comme un de ses enfans qu'il n'est plus?—Il n'hésite pas, il engage M. Marié aux appointemens de vingt-cinq mille francs sans préjudice des feux. Cet engagement de M. Marié va, selon toute apparence, valoir à l'Opéra la perte de Mario qui désire depuis long-temps entrer aux Bouffes. Et voilà comment administre l'ex-commissaire du roi, l'ex-rédacteur en chef du *Journal de Paris*, le maître des requêtes en service ordinaire ou extraordinaire, peu importe! — Marie Taglioni est au milieu de nous, elle va passer comme une ombre à l'Académie royale. Ceci me remet en mémoire une nouvelle preuve de l'habileté de M. Pillet. Dans le procès de M. Alexandre Dumas avec les Italiens, on se rappelle que pour justifier l'absence d'une partie adverse, on a dit que M. Marliani était à Londres avec mission d'engager Mlles Taglioni et Cerito; presqu'en même temps l'Académie royale faisait annoncer ailleurs qu'elle avait chargé de ce soin M. de Boigne. Maintenant, lequel de M. Marliani ou de M. de Boigne était l'ambassadeur accrédité de l'Opéra à Londres. M. Léon Pillet s'est bien gardé de le dire, d'où il faut conclure que le maître des requêtes qui gouverne les maillots de soie et qui donne le *la* aux chœurs de la rue Lepelletier, fait de la diplomatie en partie double, ce qui lui procure l'occasion de se faire

doublement jouer. — Mlle Cerito ne vient pas encore, et si les événemens ne marchent pas mieux, elle ne viendra pas du tout. — Duprez va faire sa rentrée dans *les Martyrs*, mais il ne se presse guère, et cela, peut-être, afin de ne pas tirer trop brusquement M. Mécène Marié de son rêve d'or.

La Comédie-Française est toujours abandonnée sans merci au décret de Moscou et à M. Buloz ; c'est assez dire que la Thalie édentée agonise, et qu'un jour ou l'autre nous serons convoqués à ses funérailles. Les vieux ont fini par céder leur place aux jeunes, mais non leur part dans les dividendes de la subvention ; on débute beaucoup sur les planches vermoulues de la rue Richelieu. A ces débuts, nous ne gagnons rien, nous avons des noms inconnus au lieu de talens anonymes, voilà tout. — M. Hippolyte Lucas qui tient plus que jamais à être directeur du Théâtre-Français, quoiqu'il ignore que cette misérable sinécure ne rapporte que dix mille francs, a proféré l'autre jour dans *l'Artiste* une hérésie qui mériterait d'être relevée et confondue en détail, si la place ne manquait ici. M. Hippolyte Lucas est d'avis que pour remettre à neuf tous les Crispins rapés, tous les paillasses en guenille qui s'intitulent comédiens ordinaires du roi, il n'y a qu'à prendre une centaine de mille francs sur les fonds que le budget alloue à la littérature. On voit que pour discuter sérieusement une proposition semblable qui n'est qu'une lourde flagornerie à l'adresse de MM. les sociétaires, il faudrait entrer dans des considérations qui excéderaient de beaucoup les limites de cette causerie. Je me borne donc à prendre date, quitte à revenir plus tard sur ce chapitre si l'heure et la place me paraissent propices. Toutefois, M. Lucas me permettra de lui répéter ce qu'il sait mieux que moi sans doute : que l'ingratitude est la vertu domestique du théâtre, et que MM. les comédiens ordinaires seront toujours infiniment moins émus de ses éloges que de la plus mince critique qu'il se permettra à leur encontre.

Cette semaine ne finira pas sans que l'Opéra-Comique nous donne l'*Opéra à la cour*, pastiche arrangé pour Mme Eugénie Garcia qui, à la satisfaction de tous, rentrera dans cette pièce, et pour quelques autres de ses camarades. — Le Vaudeville ne se borne pas à ennuyer le public, il ennuie même ses pensionnaires et tout dernièrement ce n'est qu'au moyen d'un procès que cet excellent Arnal a pu obtenir de M. Trubert ses appointemens d'un mois. — Le Gymnase a fait relâche pendant quarante ou cinquante heures pour remettre sa salle à neuf ; elle est maintenant fort convenable, le cintre a été peint par M. Ciceri, avec la délicatesse et le charme qui caractérisent le pinceau de cet artiste. La pièce la plus nouvelle du répertoire a pour titre *Mon gendre!* C'est un succès qui en attend d'autres. — Il y a encore eu une première représentation cette semaine, au charmant théâtre du boulevart Montmartre, et cette fois la réussite a été complète. *Le Hochet* est une très spirituelle étude de mœurs au dix-huitième siècle, au siècle des panniers, des mouches et des éventails. Le sujet n'est pas précisément neuf au théâtre ; on y a déjà souvent exploité ces petits jeunes gens, dont les hommes ou les femmes se servent pour dissimuler un amour sérieux, lesquels petits jeunes gens deviennent à leur tour amoureux et maîtres au détriment de celle ou de celui qui les emploient. Telle est en peu de mots l'intrigue de la nouvelle pièce des Variétés, intriguée et dialoguée très spirituellement, qui a pour auteur M. Léon, et qu'on a applaudi beaucoup plus que si elle eût été de M. Scribe. G. GUÉNOT-LECOINTE.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

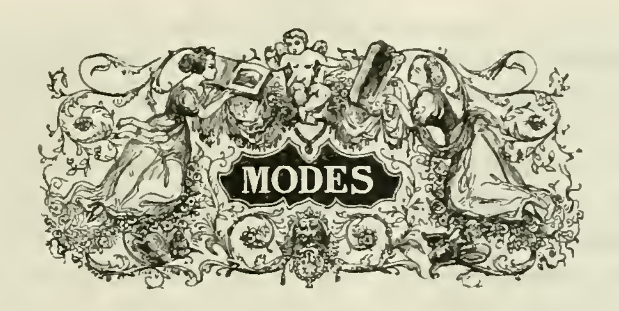


EUGENIE GARCIA

LA SYLPHIDE

DIRECTION RUE D'HANOVRE, 17.

Lith de Thierry freres



A Madame ***

25 juillet.



Vous me demandez quelques ensembles de toilette, madame ; rien n'est plus facile à satisfaire que ce désir : je vous dirai donc comment une femme vraiment distinguée doit composer son costume, et vous nommerai quelques uns des bons faiseurs qui doivent contribuer à l'élégance de ce costume. Je ne vous parlerai pas de la toilette à faire en sortant du lit, attendu que c'est toujours le joli peignoir blanc orné de bouillons de mousseline, ou celui en jaconas de couleur, garni de bandes festonnées, qui font les frais de la parure de *l'avant-midi*. Plus tard, pour ce qu'on appelle promenade du matin à pied, ou en voiture, une redingote en soie écossaise, ornée devant de trois rangées de boutons en passementerie, montant en tablier sur la jupe jusqu'à la ceinture, puis remontant sur le corsage en formant l'éventail ; le corsage plat derrière et devant, les manches demi larges avec un large poignet en *brassart*, venant presque jusqu'au coude et boutonné par sept ou huit boutons. Un mantelet de poult de soie brodé, garni d'une grosse ruche *chicorée* en étoffe pareille; puis un chapeau de paille cousue avec ornemens de velours vert. La toilette de promenade du soir doit être plus parée : une robe en organdi de nuance claire, garnie de trois volans bordés de dentelle ; un canezou blanc élégant et brodé comme les sait faire Mme Ferrières-Penona, orné de ses points d'Alençon, placés avec le goût qu'on ne connaît qu'à elle seule ; un mantelet de poult de soie blanc garni d'angleterre et retenu par des nœuds de rubans blancs; un chapeau en paille de riz orné de dentelles et d'une branche de *raiponce* lilas tombant sur le côté, et dont la pose gracieuse doit faire reconnaître la main de Maurice Beauvais, le modiste en renom dans la bonne compagnie. La

toilette de soirée, car nous avons encore des soirées, doit être une robe en organdi, brodé blanc et or, ou ponceau et or; on peut la relever par des attaches et une parure complète en coraux, montés par le fameux Pradher, le bijoutier à la mode, et dont le talent justifie la vogue. Par dessus ce costume, il est indispensable de se munir du burnous d'été de Mme Ferrières-Penona, en mousseline brodée, doublé d'une soie légère et garni de dentelles, qui forment un charmant mélange avec les houppes et les torsades de soie dont le burnous est orné. Point n'est besoin de vous dire que la coiffure doit être en cheveux ou bien un de ces petits et légers bonnets de dentelles, qui n'ont du bonnet que le nom, et qui s'ornent des plus délicates fleurs des champs.

Ajoutez à ces toilettes les sous-jupes de crinoline-Oudinot, les ombrelles-*marquises* de Verdier, chez lequel nos *lions* font assaut pour les cannes, et vous serez au niveau de la plus haute *fashion*.

J'ai vu apparaître ou plutôt reparaître une ancienne mode à laquelle je crie anathème : c'est celle des peignes élevés, qui m'ont toujours semblé la plus disgracieuse chose du monde. On a beau les enrichir d'or, de camées, de corail, c'est toujours, à mon avis, un ornement qui dépare la tête d'une femme, et qui lui ôtera toute cette grace antique dont approche la coiffure d'aujourd'hui. Si ma faible voix s'élève pour blamer les hauts peignes, en revanche elle louera aussi fort que se pourra les jolies mitaines de peau de couleur, que l'on garnit dans le haut de petites ruches de tulle; rien n'est plus joli que ce genre de mitaines pour porter avec les manches demi courtes des robes transparentes. Quelques femmes fort élégantes portent des tuniques de mousseline brodées sur des jupes pareilles, probablement en souvenir des tuniques de bal, si à la mode cet hiver. J'ai remarqué l'autre soir une femme extrêmement distinguée, qui portait, avec une toilette de mousseline toute blanche et tout unie, une écharpe de velours noir; c'était, je vous assure, d'un charmant effet et du meilleur goût. Je ne doute pas que cet essai ait beaucoup d'imitatrices; la fraîcheur des soirées nécessite absolument quelque chose de chaud sur les épaules, et on ne peut, à mon gré, rien choisir de plus richement simple qu'une écharpe de velours.

A propos de velours, les enfans sont charmans cette année avec leurs petits spencers faits de cette étoffe, dont les manches courtes laissent à découvert leurs jolis bras. Nulle part on n'habille les enfans avec autant de goût qu'à Paris, les petites filles surtout; cependant depuis que l'on a adopté pour les garçons l'habit de *matelot*, ils ont beaucoup plus de grace qu'autrefois; une chose qu'on n'est point encore parvenu à perfectionner, c'est leur coiffure, et les chapeaux qui leur sont destinés, avec ces ornemens de plumes, cocardes, glands ou rosettes, me paraissent la plus hideuse mode qui existe. Les *aristarques* de la mode ont, à mon sens, un grand tort, c'est celui de louer, à tort

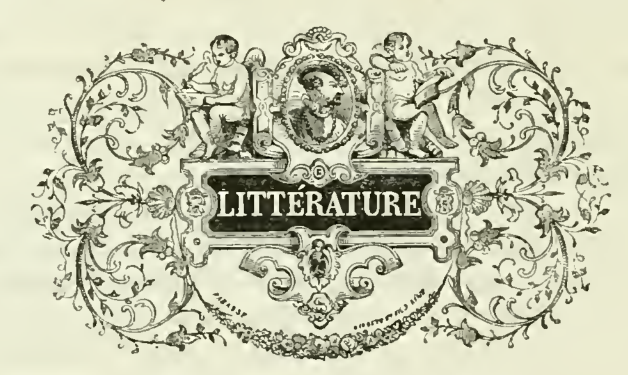
ou à travers, tout ce qui est *à la mode*... Il semble que ce mot, à lui seul, comporte le bon goût, la grace et la distinction ; loin de là!... *la mode* est souvent *fort laide*, et si, au lieu d'aduler et d'encenser cette frivole déesse, on lui disait quelquefois ses vérités, elle hésiterait un peu dans ses innovations, consulterait les *anciens* de son royaume et discuterait, en son conseil privé, les caprices si souvent renaissans auxquels elle nous soumet. N'êtes-vous point de mon avis, madame, et ne croyez-vous pas qu'une censure de *la mode* serait d'un bon effet dans notre siècle de lumières, où nous ne devons rien adopter en aveugles, où nous analysons tout, même les découvertes les plus utiles, *à preuve* cette eau *Brocchieri*, pour laquelle j'ai vu d'honnêtes gens prêts à s'arracher les yeux; je ne sais si celle du docteur Chapelain, à laquelle on attribue à peu près les mêmes propriétés, fera naître d'aussi violens orages? Jusqu'à présent, je la vois généralement adoptée et préconisée, c'est presque avouer qu'elle est infaillible ; quant à moi j'en ai pu apprécier les merveilleux effets sur un chasseur auquel un coup de feu avait occasioné une hémorragie, laquelle s'arrêta à l'instant à la suite de l'application de l'eau du docteur Chapelain. Ne riez pas de mes ordonnances, madame, et ne vous écriez pas que chacune de mes lettres contient quelques recettes médicales ; puisque nous retournons en arrière, rappelez-vous que les belles châtelaines, vos ancêtres, avaient toutes en leur manoir une salle consacrée, que l'on nommait *la pharmacie*, et où de leurs nobles et blanches mains elles pansaient les pauvres de leurs domaines; c'est en souvenir de cet antique usage qu'après avoir égayé vos loisirs, par mes *fashionables* descriptions, j'arrive insensiblement à vous enseigner l'art de paraître aussi *bonne* que *belle*.

Je pourrais, avec ces deux mots pour thème, vous faire une morale de six pages, mais les moralistes sont quelquefois ennuyeux, et ma plus grande crainte étant de vous déplaire, je passerai à quelques sujets plus gais. Vous dirai-je les succès de Mlle Taglioni? ils sont toujours les mêmes... Pourtant, croiriez-vous que dans notre rieuse et moqueuse ville on a imaginé une caricature, représentant un lapin ou un lièvre savant (je ne suis pas bien sûre lequel des deux), costumé en bayadère ; le maître dudit quadrupède le tient par une corde nouée autour du cou, et devant de nombreux assistans lui crie : *Saute pour la France... Saute pour la Prusse...* Il passe ainsi en revue toute l'Europe, et la bête finit par sauter pour la Russie ! Malgré cette petite amertume que la préférence pour *l'autocratie* nous a fait concevoir contre l'incomparable danseuse, les poches de l'Opéra se sont bien trouvées de son apparition à Paris; un grand nombre de gens de la haute société ont quitté leur terre pour venir assister à ses quelques représentations, et la salle de la rue Lepelletier a brillé d'un éclat comparable à celui de ses plus beaux jours de l'hiver ! Ce retour éphémère avait ranimé notre pauvre et déserte ville, qui tressaillait d'aise à re-

voir ses enfans ingrats lui revenir et lui demander encore du plaisir pour un instant. A propos de plaisirs, pourquoi ne vous parlerai-je pas de ceux qui nous restent, à nous, gens fidèles au sol parisien? pourquoi ne vous dirai-je pas que le *Chalet* est un charmant concert où s'exécute une excellente musique, et *Tivoli* un frais jardin où l'on est enchanté d'aller respirer sous d'épais ombrages et s'amuser des divertissemens multipliés qui s'y trouvent? Paris a la propriété du Phénix, rien ne s'y anéantit; ce que vous détruisez d'un côté renaît de l'autre...; ôtez lui ses joies bruyantes, ses lustres, ses brocards de l'hiver, il vous offrira ses bals champêtres sous des dômes de verdure, ses parures simples et légères, les plaisirs de ses *villegiatures*. Des salons de Paris, la comédie et l'opéra ont passé dans la villa B...... rendez-vous de nos artistes les plus en renom. Paris est le grand foyer de lumière d'où s'échappent les rayons qui vont vivifier tout ce qui l'entoure; on pourrait à Paris appliquer la devise du soleil!

Je ne vous demande pas si vous faites de la musique, je croirais commettre un crime en en doutant un instant. Ici nous sommes au *Schubert*, et ses mélodies se trouvent sur tous les pianos; j'ai remarqué aussi les romances de Mlle *Duval Colart*, jeune artiste qui annonce un grand talent déjà justifié par de précédens succès.

MARIE DE L'******



LES DEUX VOISINS.



Sur la fin du dernier siècle, c'est-à-dire vers 1785, la rue Santo Guiseppe, à Gênes, rue excentrique et presque déserte, offrait de la hauteur voisine un coup d'œil enchanteur, car elle ne formait guère qu'une suite de jardins clos par des haies vives dont l'aspect réjouissait la vue. Deux ou trois maisonnettes rompaient seules la monotonie un peu mélancolique de cette double nape de verdure, et les arbres séculaires qui les encadraient d'une manière pittoresque, présen-

taient un tableau à demi champêtre dont plus d'un peintre de paysage avait exploité l'ensemble et les détails.

Le propriétaire de l'une des maisons isolées au milieu de ces bosquets, où tous les rossignols de la contrée semblaient s'être donné rendez-vous pendant les tièdes nuits du printemps, était un bon bourgeois nommé Nicolo, qui vivait, avec économie, du produit d'une petite rente que lui avait laissée son père, ancien musicien dont la réputation avait jeté quelque éclat dans sa ville natale. Le bourgeois dont il s'agit avait déjà touché cette portion de la vie qui penche vers le déclin; il végétait paisiblement dans la maison qui l'avait vu naître, sans autres occupations que celles dont son jardin lui fournissait le prétexte, sans soucis de l'avenir qui ne pouvait rien déranger au cours de sa solide et modeste existence, sans regrets du passé qui ne lui représentait qu'une suite assez fastidieuse de journées identiquement semblables les unes aux autres, sans les variations que chaque saison y avait annuellement apportées.

Cet homme avait, quelques vingt ans avant l'époque dont nous parlons, contracté une alliance avec le propriétaire de la maisonnette la plus voisine, c'est-à-dire que les deux propriétés, arbres et moellons, avaient trouvé convenable de se réunir, car l'intérêt seul avait été consulté dans ce mariage. Plusieurs enfans en avaient été successivement le résultat; mais, semblables à ces plantes maladives que le moindre souffle flétrit sur leur tige, les fruits d'un hymen aussi misérablement assorti sous les rapports du sentiment étaient tombés avant d'avoir fleuri sous le rameau paternel. En d'autres termes, le propriétaire de la rue Santo Guiseppe avait perdu deux enfans en bas âge sans que sa tranquillité d'ame en fût notablement troublée, et sa femme élevait alors, avec des soins infinis, quoique peu judicieux, le troisième qui avait cinq ans, et dont le tempérament débile inspirait de trop justes appréhensions.

Cet enfant était presque abandonné à la tendresse maternelle qui veillait sur sa chétive existence. Quant à son père, il avait, comme on l'aurait dit en français, « fait son deuil » de la catastrophe inévitable dont sa progéniture était menacée; il la considérait avec un chagrin d'habitude comme vouée à la mort prématurée qui avait moissonné les deux premières victimes, et il trouvait à cet uniforme sentiment d'inquiétudes quotidiennes d'amples distractions, et des consolations parfaitement efficaces dans les soins qu'exigeaient les deux propriétés conjointes par mariage.

Mais il n'est point de positions, quelque sûres qu'elles paraissent, qui soient à l'abri de ces modifications qu'entraine la marche du temps. Le propriétaire s'était arrondi d'un côté; mais l'enclos qui bordait sa maison de l'autre côté appartenait à un riche voisin, qui avait toujours fait la sourde oreille aux propositions d'achat qui avaient été risquées par son limitrophe. Une querelle survint entre eux, et le voisin, par forme de représailles ou de spéculation,

fit bâtir une maison contre celle de son ennemi, dans l'alignement de la rue.

Notre propriétaire vit avec un morne désappointement les constructions surgir peu à peu en s'engraînant dans son immeuble; il suivait d'un regard désolé la formation des fenêtres qui allaient s'ouvrir et dominer son jardin, où il ne pourrait plus désormais faire un pas sans subir l'inspection permanente et souvent indiscrète d'un voisin qui entrerait jusqu'à un certain point dans les innocens mystères de sa vie intime.

Nicolo, qui n'avait plus d'autre pensée que celle du dommage dont il était la victime, passait incessamment la revue de tous les inconvéniens qui pouvaient résulter d'un voisinage incommode, et il arriva, comme c'est assez l'ordinaire en pareille circonstance, qu'aucun des cas prévus et redoutés ne se présenta quand la maison fut achevée et mise en location. — Les habitans qui s'y installèrent se composaient d'un vieux garçon et de sa gouvernante, les deux personnes les plus paisibles et les moins curieuses qu'il fût possible de souhaiter pour voisins. Nicolo, à demi consolé, se félicitait déjà d'avoir échappé aux chances qui menaçaient l'indépendance de ses promenades et de ses petites allures intérieures, lorsque, deux ou trois jours après l'installation des nouveaux venus, il entendit, sur le soir, les sons d'un violon dont le voisin jouait à merveille. Tout autre que Nicolo eût pris plaisir à écouter les modulations savantes et les études que l'inconnu exécutait avec une rare perfection. Mais le propriétaire avait été violoniste lui-même, c'est-à-dire que sa jeunesse s'était consumée, sous la direction de son père, dans l'étude du violon, dont il avait lui-même donné des leçons, et auquel il avait dit un éternel adieu en héritant du patrimoine qui suffisait à son ambition. Il y avait quinze ans que le propriétaire n'avait touché un archet, et loin de prendre le moindre plaisir à écouter les mélodies improvisées qui interrompaient si énergiquement le silence de sa solitude, il lui sembla que le sommeil le gagnait plus tôt que de coutume, et il passa à pester contre son voisin tout le temps que celui-ci consacra aux exercices dont il semblait faire l'objet d'un délassement plutôt que d'un travail.

Les jours suivans ce fut bien pis : le musicien joua de son violon pendant toute la soirée et fit même des quatuors avec quelques amis. Nicolo tomba dans une mélancolie profonde; il se livrait parfois à des accès de dépit qui troublaient le repos de la famille. Le propriétaire au désespoir chercha les moyens d'imposer silence à son bruyant voisinage et n'en trouva pas de meilleur que celui d'élever autel contre autel. Il tira d'un étui tout poudreux l'*Amati* de son père et se mit à jouer avec frénésie tous les passages de concertos qui étaient restés dans sa mémoire. Mais cet expédient n'obtint d'autre résultat qu'un surcroît de peines pour Nicolo, car le voisin continuait paisiblement ses exercices, et Nicolo, forcé comme auparavant d'entendre de la musique, avait en outre le désagrément surérogatoire de celle qu'il faisait lui-même.

Le triste propriétaire sentait bien que la persévérance du remède extrême qu'il employait pouvait seule triompher des habitudes musicales de son voisin ; mais l'état de surexcitation nerveuse où le jetèrent ses deux ou trois essais infructueux ne lui permit pas de continuer une guerre dont il était vraisemblable qu'il paierait tous les frais. — Ce fut alors que, dans le paroxisme de l'un des accès de colère qui l'obsédaient à chaque instant, Nicolo conçut, non sans quelques remords, le barbare projet d'imposer à son propre fils le supplice dont il avait gémi lui-même pendant vingt années de sa vie. Ce dessein monstrueux lui fut inspiré par le hasard, ce tyran de l'existence humaine, et voici comment.

Un soir qu'il avait inutilement essayé de couvrir avec son violon les sons de l'instrument rival et qu'il se promenait dans un découragement plein d'amertume sur la terrasse de sa maison, il entendit le petit Nicolo qui promenait l'archet sur son *Amati* dont il tirait des accords à faire grincer les dents d'impatience. L'ex-musicien, charmé de trouver un prétexte pour exhaler la bile qui le suffoquait, courut dans sa chambre pour arracher son violon des mains de l'enfant et le punir vertement de sa témérité. Mais en franchissant deux à deux les marches de l'escalier, sa résolution se modifia dans le choix de la punition, et quand il fut arrivé en face du délinquant, il s'écria d'une voix de tonnerre :

— C'est donc ainsi, petit drôle, que vous touchez à ce diable d'instrument, et sans ma permission encore ! Eh! bien, dès demain, monsieur, vous apprendrez à jouer du violon ! A votre âge j'exécutais déjà un concerto de Corelli (d'infernale mémoire); mais nous travaillerons pour réparer le temps perdu. — Je voudrais bien savoir, ajouta mentalement le propriétaire exaspéré, comment le voisin s'accommodera des gammes que je lui ferai jouer pendant trois ou quatre heures par jour.

Nicolo tint parole et l'enfant, malgré les représentations de sa mère qui craignait pour l'organisation délicate de son fils, commença son éducation musicale. — Mais les résultats de cette détermination prise *ab irato* furent loin de répondre aux prévisions du père. Le petit Nicolo, loin de montrer les dégoûts qu'éprouvent la plupart des enfans en présence des premières difficultés de l'art, les aborda et les combattit avec une ardeur qui étonna tout le monde. Bientôt ses dispositions se développèrent avec une telle énergie que Nicolo se félicita sincèrement du hasard qui avait mis en lumière une vocation si décidée. — Les progrès de l'enfant tenaient du prodige. Non seulement il semblait deviner ce qu'on lui enseignait, mais il faisait entendre parfois, avec une inconcevable perfection, des études sur des difficultés dont son père ne soupçonnait pas l'existence. Nicolo se perdait en conjectures sur un pareil phénomène, lorsqu'il s'aperçut, un soir en revenant plus tôt que de coutume de la

maison de son beau-père, que son fils entretenait des communications mystérieuses avec l'ennemi du repos de sa famille.

Le voisin qui n'avait pas été le dernier à remarquer les données extraordinaires de l'enfant, les secondait en secret pour l'amour de l'art, et rectifiait les enseignemens parfois erronés que l'élève recevait d'un maître inexpérimenté. Lorsque Nicolo s'éloignait de la maison, l'enfant et le voisin montaient sur la terrasse qui surmontait les deux habitations et se livraient ensemble à une étude, dont les résultats frappaient d'admiration jusqu'à l'habile musicien qui les provoquait. Le propriétaire, en surprenant l'une de ces entrevues, trouva la clé du mystère jusqu'alors inexplicable des progrès de son fils... mais on comprend que dès ce moment le voisinage perdit tous ses inconvéniens.

Le lendemain, le violoniste faisait son entrée dans la maison de son ancien ennemi en qualité de maître de son fils. Le reste appartient à l'histoire de l'art; car cet homme se nommait Rolla, et l'enfant remplit, quelques années plus tard, le monde entier de sa gloire, sous le nom de Nicolo Paganini.

STÉPHEN DE LA MADELAINE.



Revue des Théâtres.



Que vous dirai-je de l'Opéra? L'Opéra aujourd'hui, ce n'est plus M. Duponchel, ni même M. Habeneck; encore moins M. Léon Pillet; ce n'est ni Auber, ni Duprez, ni Donizetti, ni Meyerbeer, c'est Marie Taglioni, la gitana, la sylphide, l'ombre, la bayadère; c'est Marie Taglioni qui se repose à peine sur les planches de l'Académie-Royale, pour s'envoler bien vite vers les pays du Czar. Moi aussi je pourrais m'écrier comme tant d'autres poètes du feuilleton :

.... Manibus date lilia plenis:
Purpureos spargam flores !............

« Donnez des lys à pleines mains; je veux répandre à profusion les camélias

» et les roses! » — Mais à quoi bon recommencer un roman ou un poème tant de fois écrit? J'aime mieux vous apprendre que très sérieusement Duprez boude l'Opéra : Marié y est peut-être pour quelque chose ; dans tous les cas, M. Léon Pillet, l'administrateur habile y est pour beaucoup. Vous ignorez sans doute que par suite d'une indisposition, Duprez est revenu de Bordeaux à Paris, vingt-quatre heures après l'expiration de son congé. M. Pillet ne s'est aucunement formalisé de cette contravention, il s'est borné à condamner le chanteur à quatre mille francs d'amende. Duprez s'en est vengé en tombant malade tout de bon, et voici que maintenant, par ordre de la faculté de médecine, il se promène, la canne à la main, fort peu soucieux de savoir ce que deviennent *les Huguenots* ou *les Martyrs*. Qu'on dise donc que M. Léon Pillet ne dirige pas admirablement l'Opéra?

Londres n'a point assez de Mme Dorus ; on la rappelle pour un *festival*, et les Anglais vont encore en jouir pendant quelques semaines à nos dépens. — Il m'est revenu que j'étais tombé dans une erreur grave au sujet de Marié : ce n'est pas vingt-cinq mille francs que gagne cet incomparable ténor à l'Académie-Royale, c'est *trente-cinq mille* !... Mon erreur ne prouve qu'une chose, c'est que la direction de notre premier théâtre lyrique est capable de commettre toutes les sottises. Il m'est aussi revenu qu'un certain nombre de ces dames avaient été très mécontentes des quelques lignes fort inoffensives consacrées dernièrement au talent et à la voix de M. Mécène Marié. — Critiquer un aussi bel homme!... ont-elles dit. Il est vrai qu'en parlant de la doublure de Duprez, je ne m'attendais pas à entrer en lice avec un Appollon du Belvédère. Si les beaux hommes arrivent à l'Opéra, les femmes laides ou belles s'en vont. Mme Nathan-Treillet n'a point été engagée ; Mme Stoltz est malade ; Mlle Nau est dans les Pyrénées ; sauf Mme Dorus, nous sommes livrés aux débutantes : Mlles Julian et Dobrée font tous les honneurs du répertoire avec Mmes Elian Barthélemy et Wideman, qui débutent, je crois, depuis la révolution de 1830. — En fait de danseuses, on oublie Mlle Cérito ; Mlle Pauline Leroux ne revient pas, Lucile Grahn est toujours malade, Fanny Elssler continue son pélerinage triomphal aux Etats-Unis, et, par forme de compensation, on nous prodigue le printemps éternel de Mlle Noblet et les mollets anonymes de Mlle Fitz-James. Ce délabrement général dans la jeunesse, les voix et les mollets de l'Académie-Royale a fait vivement sentir à M. Pillet le besoin de remettre sa salle à neuf; et le Théâtre-Français, qui, en cette circonstance, se pique de rivalité par hasard, va en faire autant. On dépensera, dit-on, quelques soixante mille francs à l'Opéra ; à la Comédie-Française, on ne connaît pas le chiffre, mais il faut espérer que M. Lucas ne proposera point encore à MM. les comédiens l'ingénieux expédient de prendre les capitaux nécessaires à leur badigeonnage sur les fonds d'encouragement aux lettres.

D'ailleurs, les choses empirent rue Richelieu ; après les vieux et mauvais comédiens, nous avons les débutantes jeunes et mauvaises : depuis la semaine dernière la catastrophe s'est compliquée de deux premières représentations de vaudevilles qui avaient très probablement été refusés à l'Ambigu. *Eudoxie ou le Meunier de Harlem* n'a d'autre mérite que les cheveux blonds, le visage rose et blanc et la gentille personne de Mlle Doze, et on conviendra sans peine que M. Théaulon n'est aucunement responsable de la beauté de Mlle Doze. *Japhet à la recherche d'un père* est un vol fait par MM. Scribe et Vanderburch au capitaine

Marryat qu'ils ont rendu ridicule et ennuyeux pour avoir le lâche plaisir de ne l'être pas seuls. Explique qui pourra ces contrastes étranges dont la caducité de la Comédie Française abonde ! MM. les comédiens ordinaires ouvrent leurs fenêtres et leurs portes, leurs coulisses et le trou du souffleur aux vaudevilles de MM. Théaulon et Scribe, et ils ferment jusqu'aux lucarnes de leurs greniers, et ils placent des gendarmes sous leur vestibule, et ils s'entourent d'un cordon sanitaire pour échapper aux tragédies académiques et péruviennes de M. Viennet.

Vous croyez être quitte de M. Scribe, n'est-ce pas? Hélas! il vous attend à l'Opéra-Comique; nous tombons de Scribe en Scribe; les Grecs au moins avaient autrefois de la variété dans leurs catastrophes, ils tombaient de Carybde en Scylla. Il est vrai que M. Scribe est ici accompagné de circonstances aggravantes, c'est-à-dire de M. de Saint-Georges. Qu'on juge après cela de ce que peut être *l'Opéra à la Cour*; méchant conte d'enfant qui déshonorerait la littérature, si la littérature pouvait avoir quelque chose de commun avec les œuvres de M. de Saint-Georges. Tout cela est bête, languissant, maussade; tout cela sent l'eau sucrée et la fleur d'orange. Aussi est-ce en vain que MM. Grisar et Boïeldieu ont essayé de coudre sur cette doublure inconsistante des airs et des morceaux d'ensemble extraits de chefs-d'œuvre épars, dans le seul but de prouver sans doute qu'un chef-d'œuvre ne mérite ce nom qu'à la condition expresse qu'il ne sera pas mutilé. Au surplus, l'Opéra-Comique n'avait pas compté sur un succès de fond avec ce pastiche, il avait seulement espéré un succès d'auteur et il l'a obtenu. Mais pourquoi l'Opéra-Comique, je le demande, affecte-t-il de se donner de la sorte des allures italiennes? Mme Eugénie Garcia est française en dépit de son nom italien; M. Botelli, le débutant, s'appelle Bouteiller sur le registre de sa paroisse, et Chollet qui est resté chanteur français de nom et d'école, n'en a pas moins eu une grande partie des honneurs de *l'Opéra à la Cour*, dont certes nous ne parlerions plus sans lui et Mme Eugénie Garcia.

Je crois donc utile de signaler, pendant qu'il en est temps encore, ces tendances de l'Opéra-Comique vers un abus de mots et de caractère qui lui serait tôt ou tard essentiellement préjudiciable. Il importe que notre Opéra-Comique demeure national puisqu'on le paie pour cela, et je ne saurais accorder trop d'éloges à la fermeté de M. de Rémusat qui a coupé court aux intrigues qui voulaient faire de cette belle salle Favart le patrimoine de la troupe italienne.

Je souhaite de tout mon cœur que les Bouffes restent toujours à l'Odéon, quand ils ne nous rendraient d'autre service que celui d'empêcher cette absurde combinaison d'un *second Théâtre-Français*. Faites-moi donc, en passant, le plaisir de me dire où est le *premier*? — Donc l'Odéon est mort pour la tragédie et la comédie, de même que la Porte-Saint-Martin, pour le drame échevelé et les dagues du moyen-âge. La Porte-Saint-Martin et M. Balisson de Rougemont, cet honnête mélodramaturge, devaient mourir ensemble. A propos de ce double décès, n'est-ce pas une chose effroyable de songer que M. de Rougemont est mort chargé de plus de pièces qu'il n'avait d'années? Maintenant, mes deux théâtres, et vous aussi, mon estimable auteur, qui fûtes un homme de lettres et un homme de bien, dormez en paix! Dormez de ce même éternel sommeil auquel s'abandonnera bientôt *Lénore* du Gymnase, drame qui n'est pas un vaudeville, vaudeville qui serait peut-être une comédie, œuvre sans nom, jouée par

Bocage qui ne sait plus sur quelle scène de Paris ou du monde promener les douleurs d'*Antony*.

Je ne sais en vérité par quel fil sortir de ce labyrinthe de pièces nouvelles qui me poursuivent avec le fantastique cortége de leurs contorsions et de leurs grimaces : au Vaudeville, *la jolie Fille du faubourg* et *les Caprices*, deux nouveautés sur lesquelles il y a au moins une lourde chute, ce qui n'est pas trop, en raison des habitudes entêtées de M. Trubert ; aux Variétés, *le Fin Mot* qui égaie le répertoire avec *le Hochet d'une Coquette* ; au Palais-Royal *Bob ou le Forgeron de Saint-Patrick*, vaudeville politique où il y a une machine infernale et des flonflons, au demeurant, *olla podrida* très divertissante, grace à l'esprit de MM. Paul Duport et Deforges ; enfin à l'Ambigu, qui monte sur des échasses et devient littéraire depuis le trépas de la Porte-Saint-Martin, *la Croix de Malte* par M Foucher, mélodrame où les beaux sentimens de la religion sont au prises avec les non moins beaux sentimens de l'amour, pour être finalement conciliés comme toutes les choses se concilient au théâtre : par un mariage. —Nous voilà au bout ; faites comme moi : respirez et dites merci !

Du monde imaginaire du théâtre, entrons, s'il vous plaît, pour quelques instans, dans le monde réel de la littérature et des arts. — On a beaucoup parlé, il y a quelques semaines, d'une rencontre fortuite de MM. Eugène Pelletan et Bonnaire, dans le jardin de George Sand. Seulement, avec ou sans dessein, on dénaturait alors les faits. Il est bien exact que l'aggression était venue de la part de M. Bonnaire qui avait cru, à l'exemple de l'âne de la fable, devoir exercer sa vengeance au moyen d'un coup de pied ; mais ce qui est non moins exact, c'est que M. Pelletan, mis par cette attaque d'apothicaire en état de légitime défense, démontra à l'âne, dans une argumentation très nerveuse, que le lion n'était pas mort. Cette première leçon a même si bien réussi au spirituel écrivain, qu'il a, comme vous savez, voulu profiter des rares dispositions de son élève pour lui en donner une seconde en police correctionnelle. Ce procès qui promet d'être curieux, acquerra encore un nouveau degré d'intérêt par la présence, aux débats, de M[e] Théodore Bach, qui plaidera pour M. Eugène Pelletan. M[e] Bach viendra à Paris à l'issue du procès criminel de M[me] Laffarge.

Tout finira donc par des chansons, il faut bien l'espérer ; il n'y a guère que le monument de Napoléon qui ne nous promette pas les mêmes agrémens. — Autour de moi, j'entends tout le monde médire de M. Marochetti. — Donner le monument de Napoléon à un étranger : premier grief ; l'accorder à un étranger à l'exclusion de tout concours : second grief. Sur le premier grief je répondrai : Dans ce dix-septième siècle dont vous nous fatiguez les oreilles, Colbert, le grand, l'immortel Colbert ne fit-il pas venir de Rome, Bernini ? Sur le second, je me permettrai de faire observer que tout en se plaignant de l'absence du concours, aucun artiste ne se met en frais pour prouver au ministre qu'il a tort. On connaît le projet de M. Marochetti, on le critique et on fait bien ; mais où sont donc, je vous prie, les projets meilleurs ? où sont même les projets plus mauvais que le sien ?

On fait grand tapage d'un projet de M. Azémar. Qu'est-ce que M. Azémar, d'abord ? et ensuite, qu'est-ce que son projet ? A juger de l'homme d'après le projet c'est bien peu de choses. Vous ne voudrez certainement pas croire que M. Azémar n'a inventé ni mausolée, ni cénotaphe, ni monument, ni statue, ni

cheval, ni cariatide, ni piédestal, il a eu la pyramidale idée de peindre les trois grandes phases napoléoniennes sur les verrières blanches de la coupole des Invalides et de son soubassement. On pourra mettre au dessous tout ce que l'on voudra, M. Azémar n'y tient pas. Au besoin, pourvu qu'il ait ses vitraux peints, il se contenterait d'une guérite. A côté de M. Azémar, M. Marochetti n'est-il pas un Michel-Ange ? — Et en vérité vous êtes bien venus de vous plaindre ! car cette réputation à la porte de laquelle des ministres vont frapper aujourd'hui, cette réputation, c'est vous qui l'avez faite. Personne ne connaissait M. Marochetti, lorsqu'il y a trois ou quatre ans, il exposa dans la cour du Louvre sa statue équestre d'Emanuel-Philibert. Et tous vous allâtes faire une station admirative devant ce bronze colossal ! Et les bourgeois de Paris qui s'ameutent quand un flâneur contemple pendant deux minutes une girouette sur une cheminée, vinrent en foule saluer Emanuel-Philibert ! Les mouleurs se le disputèrent, nos cheminées, nos étagères, nos pendules furent embellies de ce guerrier à cheval, et il ne vint à l'esprit de nul d'entre vous de demander ce que c'était que ce héros. Tant mieux, car il aurait fallu répondre : — Vaincus, vous venez applaudir votre vainqueur, cet Emanuel-Philibert dont vous êtes enchantés d'avoir fait une pendule, a battu les armées de France à Saint-Quentin ; il a participé à cette même victoire qui a valu à Madrid son Escurial, et c'est pour cela encore que Turin lui a décerné ce trophée de bronze dont vous vous êtes arraché les miniatures et que vous avez vu partir, ignorans que vous êtes, avec tant de regrets !...—On nous a souvent reproché, en France, que nous écrivions mal l'histoire ; on devrait bien nous répéter plus souvent que nous ne la savons pas du tout.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

BIBLIOGRAPHIE.

Sous le titre de *l'Abbé Olivier*, Mme Clémence Robert a réuni dans un livre du plus haut intérêt, toutes les beautés, les grandeurs, et aussi toutes les difficultés, les souffrances de la vie du prêtre catholique au dix-neuvième siècle. On y trouve une étude profonde de cette existence à part, avec le caractère particulier qu'elle a dans notre âge, et une entente parfaite de ses sentimens et de ses tristesses intimes, jointe à des détails curieux et attachans. — Cet ouvrage étant, avant tout, d'actualité, le *prêtre* catholique est placé en regard de l'*industriel* et du *journaliste*, ces deux puissances matérielles et intellectuelles de notre âge. Il ne faut donc demander à ce livre aucune déclamation contre le célibat des prêtres, que l'auteur estime, au contraire, un des points de doctrine qui rehausse le plus leur état. L'amour de *l'Abbé Olivier* pour la jeune Marie-Rose est pris à un point de vue nouveau et élevé. Il est donc bien vrai de dire que partout dans ce roman les investigations les plus hardies se réunissent à la plus délicate observation des convenances.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



LA SYLPHIDE

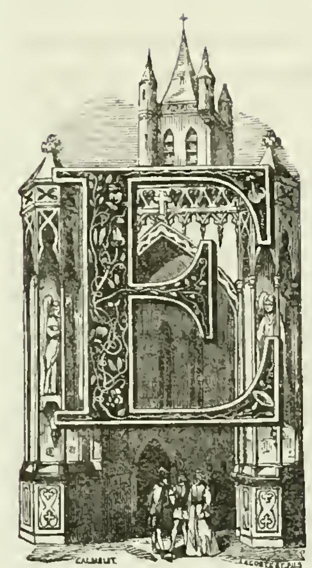
Robe de (Palmire) Capote de crêpe de (Mme Elie) Fleurs de (Mme Lainné)

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17.



A Madame ***

1er août.



Et vous aussi, madame, vous êtes aux eaux de Spa, et c'est au milieu de cette corbeille toute resplendissante de fleurs, de gaze et de jolies femmes, que vous voulez que ma *Sylphide* dépose à vos pieds son tribut! Au fait, vous avez raison, car où pourrait-elle être la mieux venue? elle qui vous apporte le moyen d'être plus belle encore que vous ne l'êtes; elle qui vous dévoile tous les secrets de la fashion parisienne; qui vous dit nos causeries, nos plaisirs présens et ceux que nous préparons pour votre retour; elle qui vous parle chiffons, bals, théâtres, romans, n'a-t-elle pas droit de cité en quelques lieux que vous vous trouviez? Toutes ces séduisantes nouveautés ne sont-elles pas dignes de faire sensation? Aussi suis-je bien tranquille sur l'accueil que vous ferez à ma diaphane voyageuse, et fussiez-vous à rêver sur les bords murmurans de la Vesdre, fussiez-vous au grand jour du samedi, belle et parée pour le bal de la Redoute; rien ne vous retiendra, j'en suis sûre, pour ouvrir les dépêches de ma jolie messagère, toutes parfumées des senteurs de France! Et à propos de senteurs, comment avez-vous trouvé le dernier envoi que je vous ai fait des merveilles de Guerlain? Il est impossible lorsqu'on parle de parfums, que son nom ne soit pas le premier qui se présente à l'imagination; il est impossible aussi qu'en rencontrant de frais visages, que ni les veilles de l'hiver, ni le hâle de l'été n'ont altérés, on ne devine pas que c'est à ses découvertes précieuses qu'est dû ce bienfait qui, sans lui, serait encore regardé comme une chose impossible. Il est donc vrai et juste de proclamer que chez lui seul se trouvent ces heureuses compositions qui, d'une manière

incontestable, conservent la beauté et la font naître en partie sur les figures qui en sont dépourvues ; car, avouez avec moi, que la plus laide femme du monde, si sa peau est unie et veloutée, si son teint est blanc et reposé, aura toujours un charme séduisant et préférable à beaucoup d'autres. Nous savons toutes que les lotions et les crêmes de Guerlain ont cette inappréciable propriété à laquelle il doit, à juste titre, sa réputation européenne.—Je ne sais de quel œil vous lirez certaine nouvelle qui, quoique encore à son aurore, n'en est pas moins une chose avérée , une chose qui, chaque jour, prendra pied de plus en plus. Il s'agit, hélas ! il faut bien vous le dire... Il s'agit... de la chute de la guipure ! Voilà le grand mot lâché. Maintenant jetez un regard de triste regret sur ces ornemens chéris, arrachez-les de dépit de dessus les belles jupes de soie qu'ils ornaient si bien ; criez anathème sur le caprice de la mode, sur son humeur tournant à tous vents, le fait n'en restera pas moins un fait... Plus de guipure, il ne nous reste qu'à lui adresser, comme épitaphe, le vers de Malherbe :

Et rose elle a vécu, ce que vivent les roses.

Puis à nous consoler dans les magasins de Mme Doucet, ou vous trouverez des dentelles vieilles qui font fureur. Vous y verrez aussi de ravissantes applications de points de Bruxelles, dont les dessins créés par elle, appartiennent exclusivement à sa maison, ce qui double leur prix en en faisant des ornemens exclusifs qu'on ne verra pas porter à tout le monde.—Après avoir médit de la mode, il est bon cependant de lui rendre justice lorsqu'elle le mérite, et c'est un devoir que je remplirai à propos des jolis chapeaux de forme Louis XIII, inventés par Mme Séguin et qui n'ont rien perdu de leur vogue de cet hiver. Mme Séguin, dont le talent semble renaître plus frais et plus vivace à chaque renouvellement de saison, a su varier pour sa charmante création des chapeaux Louis XIII, les étoffes et les ornemens, de manière à en faire une nouveauté d'été, sans rien changer à cette forme gracieuse que toutes les femmes distinguées s'étaient empressées d'adopter. Au reste, en tout ce qui concerne les modes de sa façon, Mme Séguin trouve un encouragement dans la classe de la haute société qui doit lui prouver combien ses efforts et son art merveilleux ont d'admiratrices.— Le véritable talent est toujours en honneur parmi nous autres Françaises, renommées pour notre bon goût ; partout où nous le trouvons, nous nous en emparons, demandez plutôt à Palmire, cette inimitable couturière, combien de belles et nobles épaules elle emprisonne dans les corsages dont la coupe ne se retrouve nulle part ; demandez aussi à M. Batton, l'habile fleuriste, combien de fois il voit ravager par de blanches mains son parterre artificiel ? Il n'est pas jusqu'à notre transfuge sylphide, (de l'Opéra entendons-nous), qui ne soit venue moissonner roses, muguets,

jasmins, et aux branches du jardin de M. Batton ! Hélas ! pourquoi faut-il que de si ravissantes couronnes, que des bouquets si pleins de vie et de vérité aillent se flétrir sous le ciel glacé de la Russie !

Une nouvelle, qui me paraît occuper assez sérieusement notre monde industriel, est l'établissement de la maison de commission de M. *Giraud* ; outre l'extension considérable qu'il donne à son genre de spéculation, l'énorme fonds de capitaux qui forme la base de son entreprise, semble lui assurer une priorité incontestable sur ses devanciers ; aussi dit-on que nombre de rivaux parmi lesquels on cite la maison *Lassalle*, conçoivent quelques inquiétudes sur le monopole que pourrait, avec avantage, exercer M. Giraud.

Vous le voyez, madame, je ne puis me défendre de mêler toujours à mes lettres une teinte de gravité ; aujourd'hui je laisse de côté les ordonnances d'Hippocrate pour vous parler commerce, cela vous prouve que je suis de mon siècle, et que hardiment j'aborde tous les sujets : à vous de juger comment je m'en tire...

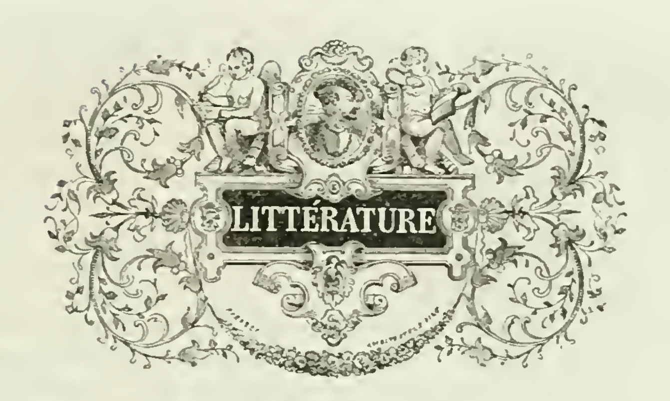
Maintenant et toujours par suite de mon système, je vous parlerai de la dernière représentation de Mlle Taglioni ; et d'abord je vous dirai les toilettes *à part* que j'y ai remarqué. On y voyait un grand nombre de canezous de mousseline, de dentelles qui, ainsi que je vous l'ai dit dans une de mes dernières lettres, étaient portés sur des jupes blanches et de couleur. Outre ces canezous, il y avait aussi beaucoup de spencers d'étoffe de soie et de velours, les nuances prédominantes étaient le vert orné de boutons en or et l'orange avec des boutons d'argent ; pour les demi-deuil les spencers noirs ou gris avec ornemens de jais et dentelles noires étaient du plus joli effet. Quelques grandes toilettes étaient en poult de soie blanc, le haut des corsages orné de dentelles, le bas de la jupe garni de volans découpés à l'emporte pièce. Beaucoup de coiffures en cheveux avec des guirlandes de fleurs des champs. L'été étant une époque, pendant laquelle il est de bon goût de porter fort peu de bijoux, on s'en dédommage par le luxe des broches et des bracelets, ornemens admis dans le négligé, comme dans les grandes parures. J'ai remarqué à l'Opéra un nouveau modèle de bracelet, qu'on nomme l'*ordre de la Jarretière*, c'est une bande d'or qui semble se nouer sur le poignet et qui porte, écrit en petites pierres précieuses, la légende : *Honni soit qui mal y pense*. Ces bracelets sont tout-à-fait nouveaux, ainsi que les broches à glands. Les miniatures sont toujours fort en vogue, plus le portrait qu'elle représente est ancien plus il a de mérite ; à présent qu'on n'attache plus assez de prix à la noblesse pour payer des parchemins, on achète des ancêtres pour les faire monter en broches ou en bracelets ; bienheureuses les nombreuses familles ! J'en connais une qui a déjà vendu deux oncles et trois cousins germains, oubliés depuis des années dans le fond

d'un tiroir. Pour compléter les toilettes de spectacle on porte beaucoup de châles de dentelles doublés en soie de nuances claires.

A parler vrai, je vous dirai qu'à cette dernière représentation de Mlle Taglioni, les toilettes élégantes étaient assez clair-semées et je n'ai pu recueillir un plus grand nombre d'observations quant à la fashion. Le reste du spectacle a été assez satisfaisant. On a commencé par le deuxième acte de *la Juive*. Marié a une belle voix, mais il chante sans méthode, et le dirai-je, souvent faux, il ne se doute pas de la manière de dire le récitatif. On a été très maladroit dans les louanges données à Marié ; le public trop prévenu en sa faveur, par certains journaux, est venu l'entendre avec l'esprit de critique qui est toujours prêt à s'exercer sur celui dont on n'a entendu faire que des éloges, il valait mieux le laisser juger : sans antécédens, on eût été beaucoup plus indulgent. Dans le troisième acte de *la Fille du Danube*, Mlle Taglioni a paru plus aérienne que jamais, elle a dansé un pas ravissant, qui a excité les plus vifs applaudissemens. Ensuite est arrivé le premier acte des *Huguenots*, et là, Marié a été d'une faiblesse extraordinaire, tandis que Dérivis et Alizard ont fait un très grand plaisir. La soirée s'est terminée par le bal masqué de *Gustave*, où Mlle Taglioni a dansé un pas de *la Gitana*, qui m'a paru une délicieuse chose, cependant je préfère *la cachucha*. Quoique quelques amateurs aient pensé, comme moi, sur ce point, la majorité a paru fort satisfaite, et les applaudissemens et les bouquets sont venus couvrir la danseuse à laquelle on a redemandé deux fois le même pas... Ensuite le brillant météore chorégraphique nous a fait ses adieux non pas pour remonter vers les cieux, mais tout prosaïquement pour prendre la poste.

Parmi les joies qu'a fait naître ici le passage de Mlle Taglioni, il en est une qui nous est spécialement réservée : c'est celle de recevoir son portrait d'une ressemblance sans égale. L'actif et soigneux directeur de *la Sylphide* a profité du séjour de la belle danseuse, à Paris, pour faire dessiner, par M. Jules Bourgarel, un portrait charmant qui, sous tous les rapports, ne laisse rien à désirer. M. Guénot-Lecointe, pour seconder l'empressement à nous plaire qui anime toujours M. de Villemessant, a promis de se charger de la biographie qui doit accompagner le portrait. Tout cela c'est vous dire que vous aurez une image gracieuse dont l'historique sera tracé avec un esprit fin, distingué, et un talent d'écrire que nous connaissons si bien.

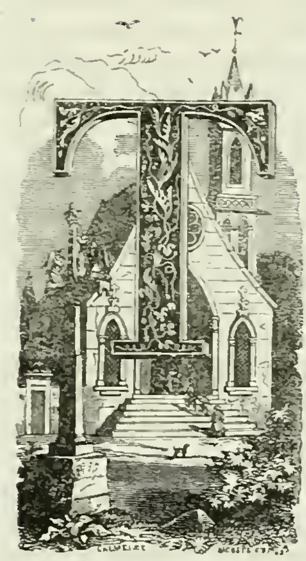
MARIE DE L'******



BADEN-BADEN.*

A. M. de Villemessant.

25 juillet 1840.



Trois fois déjà je suis venu aux eaux de Bade, et je puis dire qu'à mes trois visites, j'ai vu ce pays dans des appareils bien divers. La première fois, si ma mémoire n'est pas infidèle, c'était en 1823 : la petite ville de Bade me parut ravissante, simplement parée de tous les charmes de ses bois et de tous les enchantemens de sa nature sauvage et rêveuse. J'aimais le luxe de ses collines boisées, le charme attaché aux souvenirs de ses vieux châteaux, et je goûtai alors dans cette romantique vallée de Bade, des jouissances qu'on ne peut rendre en aucune langue. Pendant le peu de temps que j'y passai, il me sembla que je retrempais dans ce séjour heureux, cette vie monotone qu'on traîne de ville en ville, de société en société, de plaisir en plaisir : vie, habitudes, dissipations qui usent du même coup l'imagination et le cœur.

La seconde fois, c'était après la révolution de juillet. Bade s'était embellie de plusieurs hôtels, qui avaient, hélas ! remplacé les vieux arbres entourant la petite vallée et la place du *Casino*. La société avait fixé ses heures d'abandon comme celles de l'étiquette et du luxe. La mode avait agi de même et l'industrie allemande était venue modestement prendre place à côté de quelques magasins français aux affiches pompeuses. On y voyait de riches équipages, de beaux chevaux, des femmes vêtues avec une élégance extrême, des hommes en toilettes de ville ; enfin Bade, à ma seconde visite et suivant ma manière de voir, avait perdu sa chère et primitive physionomie. Vainement je cherchai les impressions que j'y avais reçues quelques années auparavant. Le prestige de cette forêt qui couvrait tant de belles ruines, prestige qu'aucun embellissement artificiel ne pouvait lui

* Cet article étant la propriété de *la Sylphide*, ne pourra être reproduit.

rendre, avait disparu à mes yeux. Pour revenir à mes premières idées, pour jouir de ce dont je me rappelais avoir joui, il fallait quitter le centre de ce bosquet qui entoure la grande construction centrale où se réunissent les étrangers, les curieux, les malades, les joueurs, les jolies femmes, les spéculateurs, le petit monde de Bade, et me réfugier dans les environs qui n'avaient pas encore été atteints par la nouvelle civilisation badoise. Ce centre ou cette place, ornée des deux côtés de boutiques en bois parmi lesquelles s'élève la tribune de l'orchestre, offrait déjà, à ma seconde visite, le spectacle d'une ville à la mode. On voyait le long de la promenade des étalages de toutes sortes ; ce n'était pas pour jouir de l'admirable vallée de Bade qu'on s'y rendait, c'était pour se montrer ; en effet, ce Casino, cet amphithéâtre du grand salon et cette enceinte qu'on avait choisie pour rendez-vous, étaient la scène où chacun étalait son jeu social, sa petite vanité, ses sentimens de circonstance, son admiration de commande, son esprit vrai ou faux. Le restaurant, le café, et surtout le *rouge et noir* dominaient tous les autres objets extérieurs ; les beautés de la nature venaient en sous-ordre, on les oubliait même pour rechercher les plaisirs analogues à ceux qu'on goûte dans les salons de Paris ; et comme la politique alors se ressentait vivement du choc de la révolution de juillet, elle venait déposer la bile engendrée par une défaite, ou la vanité d'un triomphe dans ce lieu également fait pour calmer les passions, et adoucir les peines. Les environs de Bade étaient pourtant dans l'état ou je les avais laissés ; l'art n'avait pas encore osé profaner ces beaux sanctuaires de la forêt Noire ; lorsqu'on allait les visiter, on pouvait juger du contraste avec le séjour des bains qui avait déjà emprunté à la vie sociale tous ses artifices et son fard. Les courses au vieux château, à Eberstein, à la maison de chasse, à la cascade, à la vallée de Gernsback se faisaient comme des pélerinages par les amans du genre romantique et de la poésie allemande.

Pour la troisième fois me voici à Bade, où depuis neuf ans je n'avais pas mis le pied. Avant d'arriver à l'hôtel principal, j'ai vu des deux côtés une quantité de maisons très élégantes, la colline à droite parsemée de blanches villas, et partout ces écriteaux : *maison meublée, hôtel garni, appartement à louer, un premier pour un garçon, un second pour une famille, écurie et remise, etc., etc.* J'ai cru qu'une colonie française avait remplacé les sujets des anciens margraves de Bade. Au lieu des vieux arbres qui décoraient l'entrée de la ville des eaux, je vois des petits jardins, des *cottages* à l'anglaise, des fleurs et des potagers ; plus loin, quelques écoles avec cette enseigne : *pensionnat de demoiselles* ; le long de la petite rivière qui traverse la ville, de nouveaux hôtels, l'hôtel de Russie, l'hôtel de l'Europe, l'hôtel d'Angleterre, la maison Rouge, la maison Jaune, la maison Blanche, le salon d'exposition des beaux-arts, jusqu'à un dentiste parisien!... et partout des marchandes de modes aux affiches pompeuses : *élève de Palmire, élève de Baudran* ; enfin des selliers anglais, des antiquaires, des restaurans et des marchands de nouveautés. Toute l'ancienne vallée de Bade, si gracieusement ombragée par ses arbres touffus groupés autour de la grande place, est transformée en quartier parisien, et soigné par des Allemands francisés, ce qui est une puissante garantie de la propreté des maisons. Ces vertes collines qui couronnaient avec l'ombre de leurs chataigneraies et de leurs chênes le jardin de la grande duchesse Stéphanie, sont toutes stupéfaites des maisons qui les couvrent, à côté des chemins qui vont *civiliser* la forêt en attendant de nouvelles

rues. A l'aspect de tant de métamorphoses, j'étais tenté d'emprunter le langage de Fabricius, honteux du luxe qui avait envahi Rome. Où sont-ils, me disais-je, ces bons paysans de Baden-Baden, qui ne travaillaient que pour avoir le nécessaire? Où sont-ils ces bons bourgeois badois qui ne songeaient jamais à marchander à la manière française et italienne? Où est-elle cette hospitalité qu'autrefois on accordait d'une manière si simple à tous les étrangers? Le luxe qu'on apporte ici de France avec les mœurs, les usages, les modes, le langage d'Outre-Rhin, cette soif immodérée du lucre ont tout changé; on pourrait bien se tromper maintenant, et prendre Bade pour un faubourg de Paris.

Mais d'où venez-vous, monsieur, me demanda un jour un habitué de l'endroit, qui ne pouvait s'expliquer mon étonnement? Ne savez-vous pas qu'on ne se rend à Bade que pour s'amuser comme on s'amuse à Paris? et mieux encore, car ici on joue plus librement : on danse au mois de juillet dans un beau salon aux doubles accords de l'orchestre et de la roulette ; on voit des *lionnes* et des *tigresses* qui arrivent de tous les côtés de l'Europe dans tout autre but que celui de prendre les eaux. Que voulez-vous ? nous avons plus que jamais besoin d'émotions fortes mais passagères, de spectacles nombreux, de jouissances variées. A notre gré nous ne dépensons pas la vie assez vite, et il nous faut courir partout où l'on aime le jeu, la danse, la table, les sentimens à peu de frais, une société à laquelle on se mêle sans sympathie et que l'on quitte sans regrets. A quoi bon continuait le même homme à la mode qui vient tous les ans à Bade, ces rêveries d'autrefois, ce bonheur de la campagne, cette poésie vide d'intérêt matériel? Vous chercherez en vain ici l'ancienne petite ville de Bade toute modeste, osant à peine élever quelques maisons au pied de son église par respect pour ce vieux bois qui protégeait le château de ses ducs, et le sanctuaire de Dieu; vous chercherez en vain ces anciens usages, ces mœurs simples des vieux habitans de Bade. On trafique aujourd'hui sur tout; on spécule sur les passions et les plaisirs des autres, et les Allemands eux-mêmes cèdent à ce flux civilisateur, et trouvent très profitable d'abandonner leurs anciens usages pour suivre ceux des étrangers ; aussi entendez-vous tout le monde parler français. — A Bade, les commissionnaires, les personnes qui servent dans les hôtels parlent français, et tout le monde achète en français, paie en français, salue à la française, quelquefois à l'anglaise, car la langue anglaise autorise souvent à demander des prix plus avantageux; et l'autre jour, pour vous raconter ce qui arrive de temps en temps, M. M...., riche banquier du grand duché, était furieux de ce qu'une dame française, qui tient restaurant, voulait le tromper de 7 fr. en lui en demandant 15 le lendemain d'un dîner, dans l'espoir que le candide Germain aurait oublié ce qu'il avait mangé la veille. Mais elle ne savait pas à quel calculateur elle avait affaire, et M. M.... solda son compte exact d'après la carte, et donna le surplus en anathèmes contre la morale des restaurans français. D'ailleurs, tout se passe *honnêtement* au sein de la colonie ambulante; rarement on est obligé à se conformer aux usages allemands, et de se servir de la langue du pays. Comment voulez-vous après cela que la ville de Bade ait pu conserver son ancienne physionomie. Le vieux château a été dernièrement arrangé de manière à pouvoir y aller faire un repas fin, une partie délicieuse dans de belles voitures à quatre chevaux. En effet on peut se rendre à Eberstein comme on va aux *Cascine* à Florence; Gersback sera bientôt le pendant de la vallée de Bièvre; on aura soin de donner à tous les environs de

Bade le même aspect qu'aux environs des grandes villes, car il faut se croire partout chez soi.

J'ai donc pris la fuite à Lichtenthal et, en traversant Bade pour m'y rendre, j'ai vu avec une douleur insigne que presque à chaque pas les maisons avaient prosaïquement remplacé les parterres fleuris et les arbres verts, et que les rues se prolongeaient de la sorte jusque vers l'endroit des anciens bains de rivière. A force de maisons et de grands hôtels, on veut faire de Bade une ville de luxe, une capitale des plaisirs d'été ; on pense à y loger cette population flottante qui quitte au mois de mai les grandes places, les rues magnifiques, les hôtels dorés, les spectacles où on étouffe, les salons où on a déjà fait tant d'apparitions dans les *raouts* d'hiver, dans les concerts pour les pauvres, pour les exilés, pour les orphelins, pour les grands et petits talens ; talens qui se font entendre en hiver à Paris, au printemps à Londres, en été dans les eaux minérales, en automne dans les villes de province, pour recommencer avec l'hiver ce cycle éternel.

Il faut donc loger l'aristocratie devenue démocratie, la démocratie devenue aristocratie, la finance qui appartient à toutes les classes, et qui, si elle ne prend point le pas, prend au moins la parole en tout et sur tout; il faut loger et bien héberger ce pêle-mêle qui se rencontre sans se heurter comme autrefois, mais au contraire qui s'efface à merveille dans cette fusion qui entraîne l'Europe entière, impuissante à garder quelque reste des siècles passés !

Si les villes de l'antiquité, sans en excepter Rome, ont été dans leur berceau bien moins que Bade, pourquoi l'ancienne demeure des margraves et des électeurs ne deviendrait-elle une ville très étendue qui serait allemande en hiver, française, russe, italienne, anglaise, américaine en été?... Les populations s'accroissent de jour en jour, et l'émigration en Amérique n'est pas en proportion de cette pépinière d'hommes et de femmes que la paix à tout prix qui est l'axiôme politique de notre dix-neuvième siècle, protége et fait grandir tous les jours. Ainsi il faut bâtir *ubicumque*, dans les villes, dans les campagnes, sur les collines, dans la plaine, bâtir comme à Paris de petites chambres pour loger de grands seigneurs, abattre les hôtels magnifiques pour construire des cabinets qu'on vous persuade être des salons élégans et confortables, métamorphoser, en un mot, le siècle des qualités en celui des quantités.

Mais qu'importe ! me voici à Lichtenthal, faubourg de Bade, si Bade devient jamais une grande ville ; joli petit village qui peut avoir une réputation, une existence par son propre mérite tant que Bade n'envahira pas son domaine modeste. — Aux pieds de mon humble demeure coule la petite rivière de l'Oelbach qui fait assez de bruit pour m'endormir, pas assez pour me réveiller, et juste ce qu'il faut pour donner un accent à cette campagne ravissante, où un poète cueillerait à pleines mains toutes les fleurs de poésie qui s'épanouissent mystérieusement dans les solitudes de la forêt Noire. Moi qui ne m'entends pas en poésie, je me borne à vous annoncer simplement le lieu de ma demeure autour de laquelle il y a encore de bons paysans allemands qui se préservent, sans le savoir peut-être, de la contagion sociale qui a envahi Bade.

Il y a aussi des eaux minérales à Lichtenthal, mais elles sont encore pures. La maison de jeu n'a pas, Dieu merci, porté ses tapis verts près de cette source, et les enfans du village, le long de la grande allée, restent toute la journée autour d'une petite fontaine qui paraît faire partie d'une jolie crèche, pour offrir l'eau la

plus limpide aux promeneurs des deux sexes qui ont besoin de se désaltérer. On a tant de foi en cette eau transparente et salutaire, que souvent un amant dans sa fièvre, un joueur dans son désespoir viennent auprès des enfans arracher le verre de leurs mains dans l'espoir de calmer leurs souffrances !.... Pauvre jeune homme ! pourquoi n'est-il pas venu, lui aussi, demander au nouveau Léthé l'oubli de ce grand malheur qui l'a fait se suicider hier ? Ce grand malheur, vous l'imaginez bien, l'a frappé au salon du *rouge et noir*. Il en est sorti ruiné ; et alors, croyant que sa vie était dans son or qu'il venait de dépenser d'une façon si folle, il voulut aussi la jeter au vent avec son dernier napoléon. En traversant la place, il rencontra des femmes qui riaient, des jeunes gens qui fumaient, d'autres qui ordonnaient leur souper, d'autres qui attendaient leurs chevaux ; ici, des gens heureux ; plus loin des gens qui espéraient l'être bientôt..... Et il dit adieu à tout ce monde riche et content, lui désespéré et pauvre ! Et il n'avait pas encore atteint l'extrémité du parc, et à peine la façade de l'hôtel de Bade blanchissait-elle devant ses regards éblouis et pleins de vertiges, que son crâne volait en éclats sous la détente d'un pistolet. Il y eut un moment d'émotion ; on se demanda quel était cet infortuné jeune homme, si jeune et si beau qui s'était tué de la sorte. On sut qu'il était Français. On parla de ce funeste événement comme d'une chose qui arrive souvent en pareil cas, et puis on oublia le cadavre pour se plaindre du temps qui contrariait le bal sur les vertes pelouses du Casino.

Je suis à Lichtenthal le *tu solus peregrinus* pour tout ce qui se passe dans les salons dorés de Bade où se rencontrent tous les plaisirs ; mais en revanche, je suis heureux d'entendre tous les jours une musique céleste, un chant mélodieux qui purifie chaque sentiment par l'élévation de la pensée. Savez-vous d'où viennent cette musique, ces chants des anges qui après avoir suivi les ondulations des collines semées de bruyères fleuries et de fraises parfumées vibrent à mes oreilles comme l'écho d'une harpe éolienne? Ce divin concert s'exhale d'un cloître de femmes, ce sont les accens des religieuses de Lichtenthal, de l'ordre de Citeaux, soumises à une règle sévère et pourtant heureuses, très heureuses de cette vie contemplative au milieu des fleurs qu'elles soignent sous le double sanctuaire des collines qui sont leur bois sacré. Ces pieuses vestales, versées dans les arts, aussi bonnes musiciennes que peintres, font hommage de leurs talens au Créateur dont elles embellissent le culte avec leurs chants et leurs tableaux. Leur bonheur, si différent du bonheur vulgaire, est rarement compris par la société des eaux de Bade et n'est pas du tout apprécié par ceux qui abandonnent leur vie aux charmes d'un jeu de hasard. Pourtant, bien des personnes qui fréquentent cette belle église du couvent, qui viennent à la pointe du jour écouter la douce mélodie des sœurs de Lichtenthal, accompagnée par le chant du rossignol, sortent de la demeure de Dieu ineffablement émues et quelquefois les yeux pleins de douces larmes ! Schreiber a fait une description charmante du couvent de Lichtenthal, mais tout ce qu'on en pourra dire ne sera jamais qu'une esquisse bien pâle de la réalité, et je préfère consacrer quelques lignes à sa partie historique.

Irmengard, fille de Henri le Beau, et petite-fille de Henri le Lion, après avoir perdu, en 1243, son époux, Germain, cinquième margrave de Bade, songea à fonder une œuvre pieuse pour le repos du défunt et pour son propre salut. Du haut de l'antique château des princes ses aïeux, plongeant son regard dans la vallée solitaire que baignent les eaux de l'Oelbach, elle choisit pour y faire

bâtir un couvent de femmes et une petite église, le paradis terrestre qu'on nomme la vallée de Lichtenthal. Là Irmengard fit transporter les restes de son époux, et là elle passa le reste de ses jours dans les plus austères pénitences. — Ce monastère si ancien, qui durant la guerre de succession de la branche d'Orléans fut sauvé de la dévastation générale des troupes incendiaires de Melac, par une circonstance extraordinaire qu'il serait trop long de raconter ici, a échappé de même à la sécularisation des biens de l'église en Allemagne, grace au grand-duc Charles-Frédéric qui voulut qu'on respectât l'asile où reposent les cendres de ses aïeux... Au fond de cette vallée chérie, si reposée et si sainte qu'on y voudrait rêver toujours, il n'y a pourtant pas que ce couvent, que cette musique et que cette église, où se voient les tombeaux de plusieurs margraves et leurs statues en bois sculpté, couvertes d'anciennes armures, et cette chapelle gothique qui dresse silencieusement ses ogives à côté de l'église et où s'élève la statue de Rodolphe le Long, le géant des margraves; il y a encore la grande et bienfaisante institution des orphelins et des orphelines fondée en 1834 dans l'enceinte même du couvent. Le fondateur de cette institution est un homme dont le nom est célèbre en Angleterre, et vous ignorez le seul trait de sa vie qui le recommande à la postérité.

On se souvient, je n'en doute pas, de la réputation immense des deux tailleurs allemands qui firent les beaux jours des dernières années de ma jeunesse : Stulz à Londres, et Staub à Paris. Or, Georges Stulz était né dans le village d'Oremberg près de la vallée de Lichtenthal, dans un de ces petits coins de la terre, où la nature se plaît à enfanter les génies, car Stulz en fait de tailleurs était un génie. Fils d'un simple paysan, parcourant à pied l'Europe, comme font les jeunes Allemands qui vont de ville en ville apprendre quelque métier, le pauvre Stulz, après avoir été apprenti d'un tailleur à Strasbourg, puis à Francfort, impatient de voir une grande ville, vint à Londres.—Là son talent se développant avec son goût, il fut connu et protégé par trois des premiers dandys, alors il se logea à New-Bond-Street, et bientôt on ne parla plus de Pitt ni de Fox, on parla de Stulz, la plus grande célébrité parmi les tailleurs de l'Europe. Le vieux Vestris, quoique Italien, disait qu'il était le premier homme de la France; Stulz, à bien meilleur droit, pouvait dire qu'il était le premier tailleur du monde. Un élégant anglais, un lion, que vous dirai-je? même les membres les plus respectables de la chambre des communes, les lords les plus fashionables et les plus importans, considéraient Stulz comme une nécessité. Porter un habit de Stulz était un devoir indispensable dans une ville où le code des convenances, les lois de la mode n'admettent ni exception, ni contrôle. Georges Stulz était donc le seul despote à Londres, l'oracle de cent mille personnes qui devaient être habillées par lui; et lorsque sur le continent ce fut un ton de se costumer à l'anglaise, lorsqu'un habit, une redingote, un pantalon fait au delà du Pas-de-Calais, devint le *sinè qua non* de la vie élégante, alors de Naples, de Saint-Pétersbourg, de Vienne, de Rome, de Washington, de Paris surtout, on adressait avec force sollicitations des commandes à M. Stulz. Le nom de Stulz a été respecté à la douane, ce qu'il envoyait à ses commettans étant de *première nécessité*. Le chevalier Stulz, car le fils du petit fermier d'Oremberg était déjà décoré, échangeait ses précieux coups de ciseaux contre des poignées de guinées ou de napoléons; on payait à M. Stulz une redingote, ou un habit, aussi généreusement qu'on paie de nos jours à Rubini ses

cavatines, ses roulades à Mme Gras-Dorus, ses mazourkes à Marie Taglioni. Cependant Stulz, très bon chrétien en dépit de sa fortune, n'oublia jamais les manières qui convenaient à son état; toujours poli avec les gentlemen, aimable avec les lords, respectueux avec les comtes et les marquis, plus encore avec les ducs, il suivait en tout le code de l'étiquette anglaise, code aussi sévère que celui de Pekin. Stulz se fit donc aimer et estimer de la sorte, et personne ne songea à lui en vouloir de s'être aussi prodigieusement enrichi.

En 1832, Stulz dut payer son tribut à la nature. Moins heureux que le cordonnier du grand Frédéric, personne ne fit son oraison funèbre, pas même les dandys de Hyd-Park qui lui devaient une partie de leur succès et de leurs conquêtes! Mais ce que n'a pas fait l'ingratitude des hommes, les dernières volontés de Stulz l'ont fait; le tailleur a légué à la postérité un souvenir qui vaut le plus bel éloge. A la veille de quitter la vie, quand déjà son cœur ne battait plus que pour le lieu de son berceau, le chevalier Stulz voulut qu'une partie de ses richesses fût employée à fonder dans l'enceinte du couvent de Lichtenthal un asile pour les orphelins, et les orphelines de son pays et des villages voisins; il pensa que la Providence lui ayant donné les moyens d'être le soutien de ceux qui n'en avaient aucun dans le monde, il devait s'attirer leurs bénédictions en leur léguant son or pour les élever et leur donner un état. On jeta donc en 1834, d'après la volonté de Stulz, les fondemens de son œuvre pieuse, et bientôt le monument fut debout et prêt à recevoir ses jeunes hôtes. Oh! que M. Stulz aurait été heureux s'il avait pu entendre les accens de reconnaissance de ses enfans! Le premier tailleur de l'Europe qui donnait audience aux plus grands seigneurs n'aurait certainement pas dédaigné d'habiller lui-même ses orphelins! Deux maîtres intelligens, d'un caractère doux et d'une morale parfaite, choses qui ne sont pas rares en Allemagne, furent désignés pour prendre soin de soixante orphelins et orphelines accourus à l'appel hospitalier de Stulz, la première année que fut ouvert l'établissement. Des deux maîtres, maintenant il n'en reste qu'un. M. Baumann, qui dirige seul l'éducation de ces enfans, appartient à la société des piétistes, il vient me trouver souvent, je vais avec lui visiter les orphelins, je me plais à converser avec ce jeune maître, calme, heureux, rêveur; je tâche de comprendre son langage rempli des plus belles images, quelquefois je le devine sans le comprendre, mais j'admire ce cœur excellent que tout le village appelle *frommer mann*, l'homme sage, l'homme pieux, l'homme intègre; je lui porte même envie, car il est si aimé de tous ses enfans qu'il ne changerait pas son état, cependant bien peu lucratif, pour la plus belle position sociale. Croyez-vous en effet que ce soit peu de chose d'être aimé de soixante orphelins dont il est le père, le protecteur, l'ami, le guide? La gratitude de ces ames novices, les caresses de ces enfans qui se groupent autour de lui pour lui dire, *nous vous aimons*, lui font éprouver un bonheur qui n'est comparable à aucun autre. Vous ne comprenez pas cela, peut-être; les voyageurs qui sont ici ne comprennent pas non plus cette espèce de bonheur qui n'a aucun prix, si on veut de l'éclat et des plaisirs mondains; mais venez à Lichtenthal, causez avec M. Baumann, visitez le refuge des orphelins, lisez le nom de Stulz qui en décore le frontispice, et puis entrez dans l'église du couvent dont les voûtes saintes incessamment retentissent des accens des religieuses et de leurs invocations matinales, et vous vous inclinerez avec respect devant la mémoire du chevalier Stulz, le pâtre d'Oremberg, le premier tailleur de l'Europe et du monde,

le bienfaiteur de son pays natal; vous aimerez M. Baumann, le modèle des piétistes, vous vous intéresserez au sort des orphelins, et votre cœur battra plus doucement en écoutant les voix des sœurs de Lichtenthal confondues dans les hymnes d'amour au Très-Haut, et vous prierez avec elles, et vous direz que plus heureux qu'Horace dans ses solitudes de Tibur, j'ai bien fait de choisir cette vallée pour asile, car moi aussi j'ai ma part de ce bonheur !

Marquis DE SALVO.

BIBLIOGRAPHIE.

Mme Marie de l'Epinay, née de Bradi, vient de publier un livre qu'on lit beaucoup dans le grand monde, et qu'on lira davantage encore. *Clara de Noirmont* est un charmant volume où l'auteur a prodigué tout ce que son imagination a de grace, tout ce que son esprit a de généreux et de fin, tout ce qu'il y a dans son style de coloré et de pittoresque. Dans ce roman, qui est bien plutôt une touchante histoire, Mme Marie de l'Epinay se livre parfois sans pédantisme et sans ennui à des considérations profondes sur notre société et notre manière d'être ; l'élément poétique n'exclut pas chez elle la philosophie, et *Clara de Noirmont* remue un certain nombre d'idées qui très certainement germeront plus tard et porteront leurs fruits. Nous n'aborderons pas l'analyse de l'œuvre de Mme Marie de l'Epinay; le charme de la raconter, et le désir de la bien dire nous feraient copier le roman.

Il n'existe pas dans la librairie contemporaine de succès comparable aux *Français peints par eux-mêmes* qu'édite Curmer avec tant de goût et de luxe. Loin de ralentir la vogue de cette belle publication, le temps ne fait que l'accroître, et tous les jours elle gagne sous le double rapport de la littérature et de l'art. Les dessins, les vignettes, les lettres ornées sont d'un style parfait ; la gravure sur bois le dispute au crayon, et il y a presque autant d'esprit dans les types de Charlet et de Gavarni que dans ceux des spirituels écrivains des *Français*. Le *Prisme*, que Curmer a joint depuis quelque temps aux *Français*, complète avec bonheur l'ensemble de cette piquante galerie de mœurs.

Concerts Vivienne.

Jeudi prochain, une grande solennité musicale aura lieu aux concerts Vivienne. M. Hector Berlioz y fera exécuter, par l'excellent orchestre de M. Fessy, sa *marche funèbre* et sa *grande symphonie héroïque* des trois jours : deux chefs-d'œuvre que nous avons à peine entendus au milieu du tumulte des tambours et du pêle-mêle des cortéges, et qui promettent de réunir un auditoire nombreux et choisi dans la belle salle et les jardins parfumés de la rue Neuve-Vivienne.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



LA SYLPHIDE

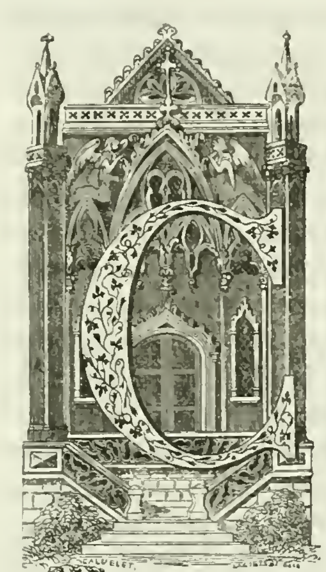
Costumes (d'Humann) Fichu, Amazone plissé à jabot (Doucet) Cravaches de (Verdier)

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17.



A Madame ***

8 août.



C'est une jolie chose qu'un mariage, madame, surtout lorsque la mariée est jeune et charmante comme celle qui vient de s'unir à M. le comte D***. Tout semble devoir sourire dans la vie à deux du mariage, lorsqu'on la commence ainsi parée de fleurs fraîches et brillantes ! Je vous parle de fleurs parce qu'au milieu des élégantes toilettes nuptiales de la jeune comtesse, c'est peut-être ce qu'il y avait de plus remarquable et vous n'en serez pas étonnée lorsque je vous aurai dit que ces fleurs ravissantes sortaient de la maison toute aristocratique de Mme Lainné. Laissez-moi vous en faire la description, quoique je sache d'avance que mes paroles ne pourront vous rendre qu'imparfaitement le gracieux ensemble que produisaient ces fleurs si naturelles qu'on aurait voulu les cueillir. Pour la messe, c'était une guirlande *rosière* de roses blanches-*Taglioni*, posée assez basse sur le front et remontant à la hauteur des oreilles pour accompagner le derrière de la coiffure et retenir le voile qui venait avec ses plis diaphanes, compléter cette pudique et virginale coiffure de jeune fille. Pour le soir, Mme Lainné avait formé deux branches, composées des mêmes roses, entremêlées de bruyères légères et de deux grappes de diamans placées au milieu ; trois branches semblables retenaient au bas de la jupe les volans de dentelles d'Angleterre. Le lendemain du mariage, c'était une guirlande composée de roses rosées et de citronelle, qui descendait en grappe sur le cou ; le devant de la jupe de la robe était orné en tablier de deux guirlandes semblables, ainsi que la chevalière du corsage. Outre ces deux parures de noces, on a bien voulu me faire voir celles qui les accompagnaient, c'était une ravissante parure en reines Marguerites, mêlées et assorties, avec un goût que rien ne peut vous exprimer ; puis une

autre composée de trois roses laitues d'un admirable travail, et telles qu'on les pourrait offrir à une jeune et jolie reine ; venaient ensuite des cartons remplis de plumes de marabouts blancs et de séduisantes fantaisies sur lesquelles je garderai le secret, car je les crois destinées à un grand succès cet hiver, et il faut leur laisser toute cette fleur de nouveauté, qui doit encore grandir la réputation de Mme Lainné. Pour ce fashionable mariage, les soieries venaient toutes de la maison de *la Barbe-d'Or*. Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de vous dire alors que tout était beau et du meilleur goût, nous savons depuis long-temps à quoi nous en tenir à ce sujet, et nos grand'mères, qui parlaient déjà avec admiration du beau magasin de la rue des Bourdonnais, nous ont transmises leurs droits pour les belles galeries de la rue de Richelieu. Aussi M. Delon voit-il se succéder chez lui les générations de jolies femmes, comme elles voient se succéder, dans ses magasins, à chaque renouvellement de saisons, ces belles et gracieuses étoffes, ces châles de soie aux nuances brillantes, ces écharpes riches et légères, véritables types de distinction. Votre journal favori, LA SYLPHIDE, vous envoie aujourd'hui un délicieux modèle d'amazone, où vous reconnaîtrez la main habile d'Humann, qui est, sans contredit, devenu un des premiers tailleurs de Paris ; il faut un grand talent pour rendre gracieux ce vêtement semi-masculin adopté par les femmes pour monter à cheval, et peu de tailleurs y réussissent ; mais Humann sait lui donner une bonne grace qui ne se retrouve que dans sa coupe, et nos élégantes le savent bien ; elles n'ont, au reste, qu'à suivre en cela l'impulsion qu'inspire le bon goût et la voie qui leur est tracée par les plus raffinés lions dont Humann est le tailleur préféré. Puisque me voilà anticipant sur le terrain de ces messieurs, je ne laisserai pas échapper l'occasion de vous parler (ce que vous pourrez, d'ailleurs, transmettre aux beaux de votre connaissance), de vous parler, dis-je, des cannes de Verdier dont le luxe semble s'accroître chaque jour ; il en est de même de ces élégantes cravaches qu'il fait façonner avec tant de goût et de légèreté, et où la matière, telle précieuse soit-elle, le cède encore à la beauté et à la finesse du travail. Verdier compte dans sa noble clientelle les noms les plus beaux et les plus riches.

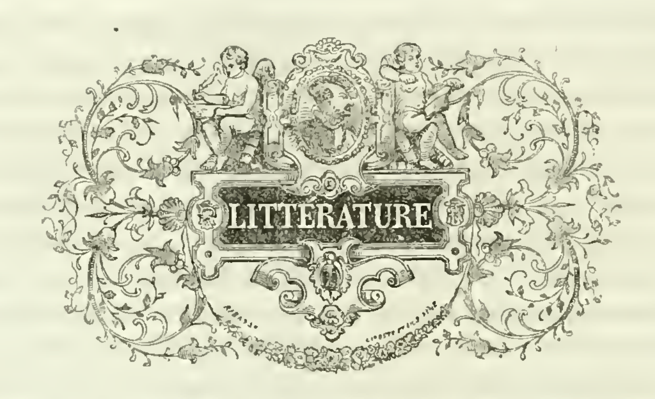
Je suis bien aise que vous soyez de mon avis et que vous trouviez, comme moi, que les fleurs placées tout-à-fait de côté sur les chapeaux ou posées en couronnes sur la passe, sont d'un joli effet ; il y a dans cette manière de poser les fleurs, quelque chose de simple et d'inattendu, qui se rapproche de la nature et que je trouve on ne peut plus gracieux. Les fleurs ont l'air d'être là comme par hasard, déposées par la main qui vient de les cueillir, et n'est-ce pas ce que vous vous direz en voyant le charmant envoi que vous fait Mme Dasse ? Avec quel mélange d'art et de coquetterie elle a su envelopper dans la gaze transparente de vos capotes les fleurs les plus jolies ! Comme ces

chapeaux de paille de riz ornés de fruits délicats et de transparentes dentelles sieront bien à votre visage ! Partout vous reconnaîtrez ce goût exquis qui préside à ses modes et qui les font aussi retrouver partout où il y a des femmes élégantes, des femmes dont les belles épaules s'abritent sous les magnifiques cachemires de Rosset. Vous voilà, il me semble, tout aussi émerveillée que nous des miracles que produisent les corsets de Josselin ! Eh quoi ! dites-vous, point de gêne, point d'embarras, il a beau faire chaud, je ne sens aucune fatigue dans mes habits... Voilà le secret de M. Josselin, madame, c'est de vous faire paraître toujours habillée sans que vous vous en aperceviez, c'est de vous laisser toute la souplesse que vous devez à votre belle taille, et d'être cependant soutenue ; voilà encore, vous dis-je, le secret de M. Josselin, qui est tout simplement un grand talent.

Vous allez peut-être me reprocher de prendre un peu le monde à l'envers, et par la chaleur caniculaire à laquelle nous sommes depuis huit jours en proie, vous trouverez assez mal à propos que je parle de fourrures ; mais que voulez-vous ? l'autre soir en traversant la rue de la Paix, je n'ai pu m'empêcher d'entrer dans les beaux magasins de M. JuliusHanff, que plus d'une fois déjà j'avais remarqués. Nous y viendrons, d'ailleurs, assez vite, croyez-le bien, à cette époque de pelisses et de manchons, qui est aussi celle des plus beaux spectacles et des plus pompeux raouts, et à coup sûr ce n'est pas une faute que de signaler à l'avance toutes les riches pelleteries de M. Julius Hanff : ses martres zibelines, ses martres du Canada, son hermine et toutes ces peaux plus ou moins précieuses dont le luxe et l'usage nous sont si familiers. M. Julius Hanff, qui se pique d'honneur avec nos plus habiles marchandes de nouveautés et de modes, a inventé une charmante pelisse de femme pour sortie de théâtres ou pour promenade, que je me priverai, pour aujourd'hui, du plaisir de vous décrire, afin de laisser à l'hiver qui s'approche toute la primeur, tous les aventages et les profits de cette ingénieuse et fort élégante découverte. Sans rancune donc pour les fourrures. — Une autre fois, pour vous consoler, je vous parlerai tout à mon aise des belles porcelaines, des cristaux limpides, des verres de Bohême et de Venise, qui font des magasins artistiques de M. Lahoche-Boin, au Palais-Royal, un véritable musée.

Adieu, on vient me chercher pour entendre lire les vers de Jasmin, le poète gascon, perruquier à Agen ; on les dit pleins d'esprit, de gaîté, de grace et de sentiment. Dans ma première lettre, je vous parlerai des productions de cette muse patoise.

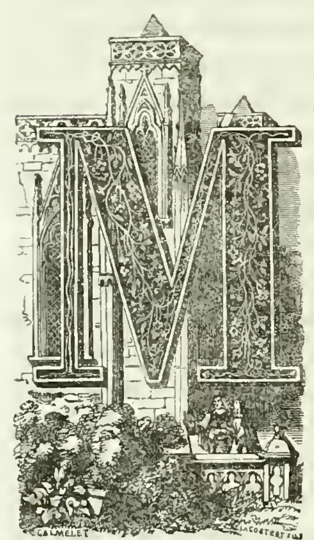
Baronne MARIE DE L'******.



LE VENGEUR DES NOBLES.

CONFIDENCE D'UNE MÈRE A SON FILS.

PREMIÈRE PARTIE.



MON pauvre Gabriel, je vais donc te laisser à la merci de cette mer pleine d'écueils et d'orages qu'on appelle le monde, et dont je voulais te sauver en te gardant toujours sur mon sein, en te faisant humble et petit, en t'enfouissant comme un trésor précieux dans ce village ignoré. Hélas! la destinée a été plus forte que moi. C'est en vain que j'ai voulu creuser un souterrain pour y emprisonner ou plutôt y cacher notre vie à tous les regards. Quand l'aiglon a une seule fois entrevu le ciel transparent, il veut s'élancer dans l'espace, et ne baisse pas sa fauve paupière devant l'éclat du soleil. Dois-je te l'avouer, après tout? je suis fière de ta résolution. Une mère est toujours femme, et elle ne peut s'empêcher d'être flattée par le démon de la vanité dans son amour pour son fils. Seulement, il me vient maintenant au cœur une grande crainte. Je t'ai élevé pour la solitude, Gabriel; tu as grandi dans l'ignorance des choses de la vie; tu as vécu dans ton ame, avec la prière et l'amour, mais ton esprit est novice et sauvage comme celui d'un enfant. J'ai fait une grande faute, j'ai commis un crime, peut-être: car je devais penser que je ne vivrais pas éternellement, et qu'au jour où le guide de ta jeunesse te manquerait, tu serais comme un hôte étranger au milieu des hommes, et qu'ils ne voudraient peut-être pas t'accueillir en frère. Toi, digne de vivre auprès du trône de Dieu, mêlé aux immortelles phalanges du ciel, tu pourrais périr de lassitude et d'humiliation sur le seuil d'un paysan, et maudire alors le nom de ta mère. Gabriel! pardonne-moi. Cette heureuse ignorance, que je rêvais pour ta vie isolée, deviendrait un danger et un

vice pour ta vie active. Tu irais, poitrine découverte, comme une dupe héroïque, au devant des lâchetés et des hypocrisies félonnes du monde, et j'attendrais, moi, qu'on te rapportât blessé sur ton bouclier. Non; je serais coupable de ne pas t'instruire, de ne pas t'éclairer du peu que je sais sur cette terrible et difficile science de la vie. Je dois redresser ta jeune intelligence éblouie et faussée par des fantasmagories idéales. Dans le monde, tu trouveras plus de ronces hérissées sous tes pas que de fruits d'or se balançant sous tes lèvres. Ici tu as eu le grand malheur de vivre matériellement avec des paysans sournois et grossiers, et, en rêve, avec les demi-dieux, dont les vertus chimériques ont tourné ton enthousiasme en exaltation ridicule et creuse. Il est donc temps de déchirer le fatal rideau qui te cache la vérité, et de te montrer le miroir ou se reflète la face positive et vraie de la vie humaine, Ce n'est point, du reste, en professeur que je t'ouvrirai les portes de mon cœur; je n'entends rien aux démonstrations scolastiques, et l'Évangile a toujours été mon seul code de morale; ce que tu vas lire au bas de ces lignes, c'est tout simplement un secret de famille qui peut te servir en même temps de leçon d'histoire. Seulement, ne méprise pas trop, dans la loyauté de ton cœur, les hommes que je vais te faire connaître, quand tu verras germer dans leur ame le levain de cette perfidie humaine que tu reproches à nos paysans; la trahison se cache mieux sous des formes qui ne devraient appartenir qu'aux archanges de Dieu. Que ce triste récit t'aprenne à marcher toujours droit et franchement dans la ligne du devoir et à ne te jouer jamais de l'amour d'une femme, car c'est là un trop sanglant holocauste pour pouvoir espérer le pardon du ciel. Si ton oreille est toujours ouverte au cri de ta conscience, le bonheur descendra sur toi et le baume que la religion versera sur tes plaies les guérira toutes, puisqu'elle a pu endormir le remords de mes fautes et me permettre de vivre pour toi.

Cette histoire me paraît déjà bien vieille : il me semble que la chaîne de fer des années s'est magiquement détendue pendant long-temps, ou que je suis restée engourdie dans un sommeil sans rêves, et je m'étonne de n'être pas, à cette heure, décrépite et ridée, la figure jaunie, le corps brisé et ployé sur un long bâton. C'est que tant de jours ont passé depuis, sans que les voiles funéraires de leurs brouillards ou les flots de lumière de leur soleil aient lavé sur mon cœur la tache de la honte; sans que mes prières aient pu détacher de mon front cette inexorable couronne d'épines que le malheur y a plantée! O jours douloureux! consumés dans le travail et les larmes, et que j'ai comptés, minute par minute, aux battemens de cœur, chacune de vos heures m'a été versée comme une goutte de plomb par la main de Dieu! — Si tu savais, mon Gabriel, comme je tremble et je rougis de faire le terrible aveu qui frissonne au bout de ma plume. C'est qu'il me faudra baisser désormais les yeux devant toi, mon enfant, et que c'est là un bien épouvantable sacrifice, vois-tu, le plus épouvantable de tous, que de se condamner soi-même au mépris de son enfant. Mais je dois accepter sans peur toutes les humiliations et ne pas arrêter lâchement le bras prêt à laisser tomber sur moi la pierre de l'opprobre. Tu sauras tout, Gabriel, et peut-être auras-tu plus de pitié et de pardon dans l'ame pour ta mère qu'elle n'en a trouvé pour elle-même dans son cœur.

Ton amour pour Juliette te fera mieux comprendre ma faute et mes douleurs; car, sache-le bien, l'amour a passé dans l'histoire de toutes les femmes. C'est toujours là le crime ou la vertu, l'intrigue ou l'héroïsme de leur vie; le secret de

leur pensée, la santé ou la maladie de leur cœur. C'est par l'amour qu'elles sont heureuses et par l'amour qu'elles sont malheureuses. Elles vivent par l'amour comme les fleurs par l'air et le soleil. La femme qui n'aime pas se flétrit au premier ouragan : c'est un être sans sexe qui n'a ni la beauté, ni l'esprit, ni la grace de la femme. Elle porte un jupon et voilà tout.

N'est-il donc pas juste, en effet, que les femmes trouvent un refuge dans ce doux tabernacle de l'amour aux heures où les hommes sont enrôlés au profit de la vie active et extérieure, de la vie civile; n'est-il pas naturel que celles dont l'esprit n'est pas discipliné aux calculs de l'ambition et aux frénésies de la politique cherchent une compensation dans les tendres chimères de l'ame. Hélas! quand j'étais jeune fille, on traçait autour des femmes un cercle de fer encore plus étroit qu'aujourd'hui. Esclaves indolentes, vouées au couvent ou aux plaisirs du monde, elles vivaient dans une odieuse ignorance. On cherchait à tarir en elles les sources de l'intelligence divine : la morale du temps défendait de leur apprendre à écrire. L'écriture, cette science perfide qui permet à une femme de répondre aux billets doux, était proscrite, et la haine de toute science fêtée comme une vertu. A en croire les galans du jour, la moindre tache d'encre eut perdu de réputation les doigts blancs et effilés d'une jolie femme. L'époque allait éclater pourtant où mes sœurs ne s'effraieraient pas de si peu, et boiraient stoïquement un verre de sang humain, au pied de l'échafaud de leur père, quittes à s'évanouir après; une époque où ces femmes si frêles et si blanches se noirciraient les doigts aux cartouches, coucheraient sur la terre glacée, enveloppées dans une capote de soldat, et renouvelleraient, nobles et pâles héroïnes, les miracles des temps anciens. Leurs nerfs devaient bientôt s'aguerrir.

Pour moi, hélas! mon esprit fut sevré de bonne heure; mais l'éducation à la fois libre et puritaine que je reçus ne me sauva pas du gouffre et ne me rendit pas plus heureuse. Que je me suis repentie souvent d'avoir été si orgueilleuse de ma science précoce et d'avoir cru avec une si naïve confiance que l'étude des livres m'avait donné l'expérience de la vie et m'avait préparée contre les embûches de l'esprit du mal. Hélas! mon père avait su faire mûrir des idées dans ma jeune tête, mais il avait oublié l'éducation de mon cœur. Du haut des cieux seulement, ma pauvre mère pouvait veiller sur mon ame et la garantir de toute blessure. Les coquettes hypocrisies des jeunes filles m'étaient inconnues. Ma franchise de sentimens m'interdisait toute défiance à l'égard des autres. Je croyais aux paroles des lèvres comme aux paroles du cœur, et je ne savais pas soulever le masque des fausses pensées. Mon père m'aimait d'un amour profond, mais sans faiblesse, et que les signes extérieurs trahissaient rarement. Pour moi il eût donné sa vie: il me sacrifia à son honneur. Sa bonté était froide, et sa vue vous glaçait comme les brumes d'hiver. Des nuages semblaient toujours s'épaissir sur son large front, et quand il marchait, on eût dit que son pied ne devait jamais fouler que les pampres de l'automne.

Ma naissance avait emporté dans une tombe le dernier lambeau de son bonheur terrestre, en coûtant la vie à la seule femme qu'il eût aimée, à ma mère. Ce souvenir m'était fatal. Depuis lors on ne le vit plus sourire, et souvent, à de folles heures d'angoisse et d'oubli, ses bras repoussaient mes caresses innocentes comme celles d'un meurtrier. Tu le vois, Gabriel, du premier jour où ma tête blonde d'enfant se pencha joyeuse hors du berceau, une horrible fatalité pesa sur mon

front. J'étais vouée au malheur ! Qu'avais-je fait au ciel pour qu'il me jetât ainsi toute frêle et tout aimante dans les bras d'un de ces hommes rigides et stoïques, taillés en fer dans l'empreinte des médailles antiques, dont le cœur inflexible garde éternellement la ride d'un souvenir, dont l'orgueil probe et austère ne sait point plier, fût-ce devant la hache du bourreau, dont l'oreille est d'acier pour les prières du repentir !

Mon père tirait vanité de son origine plébéienne ; sa famille était noble de quatre cents ans de bourgeoisie avérés. Il avait à soutenir le poids d'une vertu de tradition et passée en proverbe. Tous ses aïeux s'étaient légué la considération publique comme un patrimoine sacré et inaliénable. La couronne de chêne semblait inamovible sur leurs fronts. Lourde responsabilité que celle d'un nom ainsi honoré ; tâche difficile que celle de ne pas rester au dessous de si nobles exemples ! Je crois voir encore mon père se promener à pas lents dans le grand salon carré de notre maison de l'île Saint-Louis, au milieu de ces beaux meubles d'ébène incrustés d'ivoire et des tapisseries de damas violet. C'est là qu'il vivait au milieu d'une famille de portraits qui semblaient le protéger de leurs conseils et de leurs inspirations, et le suivre gravement du regard. Quand j'étais enfant, ces figures si pâles et si sérieuses me faisaient grand'peur, car je pensais toujours les voir descendre, au premier moment, de leurs immenses cadres sculptés, et venir m'entourer ; alors je me cachais derrière mon père et je les épiais bravement du coin de l'œil, courage qui servit du moins à graver impitoyablement dans ma mémoire les moindres traits de ces farouches croquemitaines. Et plus tard encore, quand l'enfant fut devenue jeune fille, je n'entrais jamais sans émotion dans cette galerie historique de notre race. C'est que pour une femme il y avait quelque chose de mystérieux et de terrible dans ces visages de marbre, sur lesquels ne se glissait la teinte d'aucuns sentimens, qui semblaient tous avoir dépouillé l'humanité pour s'idéaliser comme la personnification rigoureuse de la justice. On devinerait à la première vue que le droit, le devoir, la loi avaient été toute la croyance, toute la passion, toute la religion de ces hommes ; aussi l'héritier de leur sang et de leur pensée aimait-il à s'entourer de leur magique influence, et en contemplant ces vrais héros, éprouvés par la lutte constante du bien et du mal, il sentait qu'il n'était pas seul au monde, qu'un passé glorieux planait sur lui, et que son nom valait une fortune et une noblesse de prince.

Et pourtant qui lui eût dit cela en face, eût-ce été son meilleur ami, lui eût fait un de ces cruels outrages qui ne se pardonnent pas en ce monde.

Ma mère, fille noble, avait été maudite et déshéritée par ses parens pour s'être *mésalliée* à mon père, simple bourgeois de Paris. Sa généalogie roturière ne valait donc pas une fortune et une noblesse de prince.

Telle était la plaie, toujours saignante, au cœur de mon père ; le continuel souci de son esprit avait pris racine dans cette mortelle offense. Mais il ne voulut pas laisser son cœur couler en vaines larmes devant les bourreaux qui l'avaient pressuré et meurtri sans pitié sur leurs parchemins jaunis ; il voulut que chacune de ses larmes fût sanglante et rejaillît sur un de ses ennemis, que chacun de ses cris de douleur blessât leur orgueil comme un coup d'épée eût déchiré leur poitrine.

Pendant que les prêtres laissaient tomber leurs prières sur le front pâle de ma mère qui venait de mourir, mon père s'agenouilla devant les portraits de ses

ancêtres, comme pour implorer leur avis, et se demanda froidement et avec calme, si les priviléges de la noblesse étaient réellement justes ou injustes. Dans le secret de son ame, il manda à la barre du tribunal dont il se constituait le juge suprême, toute la grande famille féodale. Après deux heures d'une méditation douloureuse et terrible, pendant laquelle il chercha à écarter de son esprit le voile de l'égoïsme, la question fut résolue en dernier ressort. En son ame et conscience, il avait condamné à mort l'aristocratie. Toute la caste passait par le même jugement, ou peut-être était enveloppée dans la même haine.

Dès lors la fièvre révolutionnaire saisit ce fier cerveau. Il but à la coupe impure de toutes les idées nouvelles, et une fois l'esprit aveuglé par les doctrines démagogiques, il poursuivit inflexiblement, jusqu'au terme le plus rigoureux, la logique de ses opinions. Pour lui, l'homme disparut alors devant l'humanité comme autrefois devant la loi. Il fit abstraction de l'homme au profit du principe ; plus tard il devait faire abstraction de Dieu au profit de la morale. Pourtant il n'avait pas mis Dieu à l'index dans mon éducation : car il prétendait que la religion était la morale des femmes et la meilleure sentinelle de leur vertu, puisque le sentiment savait, mieux que la logique, faire brèche dans leur cœur. Tu vois, par cet exemple et celui du père de ta Juliette, que la tolérance est familière à tous les hommes véritablement honnêtes. Du reste, la glace de son caractère ne se fondait que pour moi en paroles douces et tendres.

Quand une maladie me clouait sur un lit de douleur, il veillait nuit et jour à mon chevet, et j'étais sûre, en me réveillant, de rencontrer son regard attaché sur moi avec amour. Alors les traits fermes et durs de son visage semblaient s'amollir et se dilater dans une inquiète expansion, et il était réellement beau ainsi ; tu le comprendras facilement, toi qui as vu cette noble figure dont le magnifique caractère de gravité et de haute dignité accuse la portée d'un esprit supérieur. Que de fois je t'ai fait contempler dans ce précieux médaillon que la mort seule fera passer de ma poitrine sur la tienne, le regard lumineux et plein de franchise austère auquel mon père soumettait les hommes comme à une pierre de touche infaillible, et ce front large et blanc, terrible arsenal de pensées funestes, et toute cette face de marbre qui paraissait devoir éclater et se briser plutôt que de s'émouvoir dans un sentiment de pitié et de pardon.

Notre maison était une solitude plus murée qu'un couvent, un véritable tombeau dans lequel je me trouvais ensevelie vivante. Quel univers triste et borné on me donnait là à parcourir ! Ces grandes murailles grises et désolées qui se baignaient dans un éternel brouillard, ces vastes salles, ces hauts plafonds, ce triste jardin sans verdure, cet horizon sombre et monotone auquel mes regards étaient condamnés, faisaient glisser sans cesse en mon ame de sombres nuages. Je n'étais heureuse que par la prière, seule passion que mon père m'eût permise et que la solitude fortifiait en moi. Il ne craignit pas de détourner les ferveurs de mon ame sur cet amour idéal, Dieu, qui, selon lui, devait me sauver des faiblesses de la terre. A cette tolérance j'ai dû de connaître les ineffables béatitudes de la religion, qui seule a pu cicatriser mes remords. Ainsi, telle était ma vie de jeune fille : je priais Dieu tandis que mon père pensait à briser l'autel. Je veillais avec tendresse sur ma chère famille de fleurs, attendant qu'un rayon de soleil tombât du ciel bleu sur notre carré de jardin et fît fleurir les feuilles au bout des branches, tandis que mon père se disait qu'il faudrait arroser de sang ces terribles se-

mences de la moisson révolutionnaire et féconder ce terrain civique avec des cadavres pour en faire surgir des enfans purs et dévoués à la démocratie. Chaque jour, ces idées maudites rendaient son visage plus sombre.

Il m'embrassait plus rarement encore, et souvent il se prenait à regretter, même devant moi, de ne point avoir un fils, un héritier qui pût porter glorieusement son nom, être le bras exécuteur de ses rêves, une ame qu'il eût initiée à tous les secrets de sa pensée et à qui il eût confié le soin d'achever sa tâche de justice implacable, le jour où il serait tombé de lassitude. Alors, je pleurais, moi, pauvre jeune fille qu'il jetait ainsi à la porte de tous ses vœux, et lui, ayant pitié de mes larmes, les essuyait avec un baiser et rendait un mélancolique sourire à mes lèvres avec une douce parole.

C'était une vie d'inquiète et indécise attente, où, sans être malheureuse, j'étais triste, comme si le phare lointain d'un pressentiment m'eût éblouie et fait deviner l'avenir dans les ténèbres de mon cœur. L'heure qui allait décider de la fortune de ma vie approchait.

Chaque matin, j'avais l'habitude de me rendre dans le cabinet de mon père vers dix heures. A cette heure seulement m'était ouverte la porte du sanctuaire. Chaque fois, je surprenais le sévère jurisconsulte accoudé sur ses livres chéris, immobile comme une statue, pétrifié dans ses graves réflexions. Je tombais, ombre légère et riante au milieu de ce cabinet solennel, dont la grande cheminée de marbre noir portait une colossale pendule en bronze doré, ornée de l'inévitable Thémis, si fort à la mode à cette époque chez tous les gens de robe. L'histoire avait fait les frais du décor de la tapisserie : là, Brutus condamnait ses fils au supplice des traîtres ; ici, Hippocrate refusait les présens d'Artaxercès ; plus loin, Caton offrait son suicide en sacrifice à la déesse de la Liberté, et Sénèque se faisait ouvrir les veines dans son bain. De hautes fenêtres à petits carreaux tombaient jusqu'à terre de larges rideaux bruns qui arrêtaient la lumière du jour au passage et faisaient sommeiller dans un continuel crépuscule tous les héroïques personnages dont je viens de te parler.

Un matin, donc, j'entrais gaîment dans le sombre cabinet, et j'allais embrasser mon père, quand je m'arrêtai, tout interdite et toute honteuse, en apercevant, penché sur le bureau de travail, un beau jeune homme qui venait de tourner doucement la tête en m'entendant entrer. Contrairement à la coutume générale, de longs cheveux blonds encadraient gracieusement son visage frais et rose, ses yeux bleus semblaient caresser et sourire trop vaguement, peut-être ; mais ses lèvres minces et pâles semblaient s'aiguiser incessamment pour le sarcasme, cette morsure envenimée de l'orgueil aux abois.

Sous ce premier regard dont il m'enveloppa tout entière, je me sentis singulièrement troublée, et je dirais presque humiliée. Jusqu'alors je n'avais réellement pas vu d'autre homme que mon père. Je ne saurais compter pour quelque chose les passans de la rue ; c'étaient pour moi des hommes de pierre ou des ombres, car je n'allais à l'église que les yeux baissés et la figure cachée sous un long voile. Un compliment, loin de me plaire, m'effrayait ; loin de me faire lever la tête, me faisait hâter ma marche. Plus d'une fois j'avais entendu une douce voix de jeune homme admirer la petitesse chinoise de mon pied, ou deviner, sous ma mantille de soie noire, la souplesse de ma taille ; mais pas une main n'avait effleuré le bout de mon gant. J'étais donc une véritable enfant. Sur ce coup d'œil

rapide je devins femme. Je fus subjuguée, du moment où, pour la première fois, le hasard m'eut fait regarder cet homme en face. Je restai clouée à ma place. Je ne sais quel étrange rêve agitait mon esprit, mais il me semblait que cet étranger était mon maître, et qu'il me souriait comme un roi à son esclave. J'étais à la fois heureuse et effrayée, et je sentais les larmes monter à mes paupières. Que te dirai-je, Gabriel ? mon cœur était à lui, et sans le regarder, je le voyais. Ces souvenirs minutieux ont encore pour moi un charme douloureux que je ne saurais définir.

Ce jeune homme était vêtu simplement ; mais sous son costume bourgeois perçait une distinction remarquable. Son port de tête démentait la qualité grossière de ses habits. Son frac anglais, d'un noir douteux, était boutonné jusqu'au menton ; mais l'aisance aristocratique de ses mouvemens ennoblissait cet extérieur pauvre. Tout autre, avec une pareille friperie sur le corps, eût eu l'air d'un poète râpé ; lui était beau comme un ange.

Mon embarras le fit d'abord sourire, puis le troubla lui-même. Pour me rendre quelque assurance, il baissa lentement la tête et reprit son travail, comme un inférieur qui n'a pas droit d'occuper votre attention, et feignit de ne plus prendre garde à moi.

Mon père qui, pendant cette scène muette, était resté debout contre l'angle de la cheminée, sourit, me tendit la main et me baisa au front. En ce moment un rayon de soleil se glissa entre les rideaux bruns et vint tomber sur nous, éclairant d'une joyeuse auréole le drame de cette chambre silencieuse qui venait de conquérir un nouvel hôte. Mon père se tourna vers le jeune homme et lui dit doucement :

— Ne craignez pas d'être indiscret, Monsieur ; à partir d'aujourd'hui, vous êtes un enfant de la maison. Vous allez être au courant de mes affections comme de mes affaires. Mes rêves les plus chers vous seront connus, puisque vous devez tenir la plume sous l'inspiration de ma pensée, comme eût fait mon fils, si j'en avais eu un. Vous voyez, Monsieur, mon unique enfant, l'orgueil de ma vie et la joie de cette demeure solitaire. C'est un trésor que je garde tout entier pour moi, le seul ; quant à ma vie, à ma fortune, à mes veilles, tout cela est acquis à la patrie, vous le savez.

Je rougis. Le jeune étranger s'inclina profondément.

— Monsieur va s'asseoir à notre table, continua mon père en me regardant. Le malheur l'a éprouvé sans relâche jusqu'à cette heure ; il faut espérer qu'il obtiendra ici une trêve de ce cruel ennemi. Camille, fais bon accueil à mon jeune secrétaire ; il m'est recommandé par une main bien chère, par mon ami d'enfance, le plus honnête homme que je sache au monde, le chirurgien Delbois, qui guérit maintenant nos pauvres blessés en Amérique. Octave est aimé de lui comme un fils, m'écrit-il ; cette amitié me le rend déjà cher. Sa jeune imagination égaiera d'ailleurs l'ennuie de tes longues soirées, et te fera meilleure compagnie que le radotage d'un vieux rêveur comme moi. Vous voyez ma confiance en vous, Monsieur, ajouta-t-il. Je mets ma fille sous l'égide de votre honneur. Il faut que pour vous ce soit toujours une sœur.

Le jeune homme s'inclina une seconde fois ; moi, je fis de mon côté une révérence bien cérémonieuse et bien gauche. Il sourit. Je devins rouge comme une cerise et me trouvai plus sotte qu'auparavant. Une gêne mystérieuse s'établit

entre nous. J'avais peur de regarder le protégé de M. Dubois; si l'on m'en eût demandé la cause, je n'aurais su que répondre; mais le fait est que je tremblais et que je souffrais d'une souffrance bien heureuse. Si mon père eût pu devenir femme en ce moment comme le prophète Tirésias, il eût eu peur de ce glacial accueil. Cet embarras réciproque, à la fois hypocrite et naïf, était le précurseur d'une sympathie profonde. L'homme dont le regard m'avait ainsi troublée ne pouvait plus être à mes yeux ni frère, ni le secrétaire de mon père; pour moi, il devait être Octave.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite à la livraison prochaine.)

STANCES.

A Madame ***

Encor vous, encor vous, et toujours ma pensée
Vit de ce souvenir, son plus chaste aliment...
Des terrestres désirs enfin débarrassée
Mon ame rajeunie et vers vous élancée,
Se retrempe aux flots purs du divin sentiment.

Du livre de l'amour j'ai tourné chaque page
Impatient lecteur qui court au dénoûment;
Mais devenu plus calme et sans doute plus sage,
Aujourd'hui je reviens à ce tendre passage,
Où l'on est amoureux sans espoir d'être amant.

Ainsi ne craignez rien; mon amour est un vase
Qui garde le parfum des intimes douleurs.
Je ne parlerai pas, madame, avec emphase
Des heures de tristesse et des heures d'extase,
Et nul ne connaîtra le secret de mes pleurs.

Vous recevrez ces vers surpris à ma paresse
Dans votre Thébaïde aux abords fréquentés...
Vous les lirez encore humides de la presse
Sans savoir seulement qu'ils sont à votre adresse
Et que mon cœur les a pour vous seule dictés.

De vos secrets pensers, quel que fut le jour, l'heure,
Jamais je n'ai troublé le saint ravissement....
J'ai comme un étranger franchi votre demeure,
Et jamais un regard, un mot, un son qui pleure
N'ont de ma passion révélé le tourment...

Auprès de vous toujours la même indifférence
Viendra m'envelopper de son manteau glacé.
Je ne demande rien, pas même l'espérance,
Et je veux vivre au fond de ma chère souffrance,
Retournant dans mon cœur le trait qui l'a blessé.

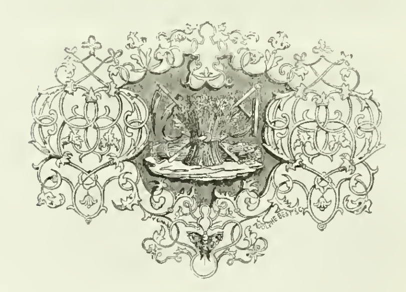
Et faut-il l'avouer, cette fièvre constante,
Ce calme désespoir de mon cœur dévasté,
Ce feu qui de lui-même en mon sein s'alimente,
Cette grande douleur sans cesse renaissante,
Ont comme des parfums d'austère volupté.

Je ferai de mon ame un temple solitaire
Où votre souvenir sera toujours debout....
Et d'ailleurs s'il est vrai que l'amour sur la terre,
L'amour pur comme au ciel est un divin calvaire,
Eh ! bien, j'y porterai ma croix jusques au bout.

Et toujours et toujours votre charmante image,
Douce apparition, rêve de tous mes soirs,
Aux jours d'abattement soutiendra mon courage,
Et je verrai partout votre pâle visage
Qu'encadrent les bandeaux de vos longs cheveux noirs.

Mais aussi quelquefois, quand déborde mon ame,
Je voudrais espérer et vous dire tout bas :
Que l'amour sans espoir est un fardeau, madame....
Et si je ne dis pas le secret de ma flamme,
C'est que mon cœur est fier et que je n'ose pas.

ED. TEXIER-D'ARNOULT.





LA COLONNE DE JUILLET.

Le théâtre nous a laissés tranquilles la semaine dernière, il a craint la concurrence des fêtes de juillet et il n'a pas eu tort. En effet, tandis qu'à l'une des extrémités de Paris, l'Opéra et la Comédie-Française fermaient leurs portes pour recrêpir leurs murs à défaut de leurs troupes, à l'autre extrémité, un cirque s'improvisait, un temple égyptien élevait ses monstrueux pilastres qu'il couronnait de la façon la plus bizarre, d'un attique grec, d'un fronton romain et d'une frise renaissance. Nous avons assisté à cet étrange spectacle, à cet enterrement qui ressemblait à une hécatombe païenne, à cette cérémonie funèbre où il n'y avait ni recueillement, ni douleur, où le temple, l'amphithéâtre, les uniformes, tout était décoration et mensonge comme au théâtre. Nous avons eu notre part de la poussière, des tambours, de la musique et des alertes, et aujourd'hui, bien reposé, bien remis de nos éblouissemens et de nos migraines, nous interrogeons nos souvenirs, tout ce qui nous a ému, tout ce qui nous a frappé, tout ce que nous avons entendu, tout ce qu'on a dit et fait autour de nous, et de huit ou neuf heures de fièvre dans notre grande ville, il nous reste à peine à l'heure qu'il est une étincelle de poésie. Les os de ces pauvres victimes, hier encore çà et là épars dans Paris, reposent maintenant sous les mêmes voûtes. Tout est dit sur juillet et ses morts sublimes. Théophile Gautier nous a envoyé d'Espagne, en strophes et en alexandrins, leur oraison funèbre par la poste ; demain nous pourrons aller au Louvre sans fouler une tombe sur notre passage ; dans la prochaine revue que l'on passera au Carrousel, l'ombre plaintive de Farcy demandant un tombeau depuis dix ans, n'errera plus autour de l'hôtel de Nantes. Cet immense sacrifice de notre révolution dort tout entier sous la colonne de juillet.

Si donc je ne parle pas de toutes les contradictions et de tous les sacriléges de ces funérailles héroïques qui, par tant de côtés, ressemblaient à une mascarade ; si je ne dis pas tout ce qu'avait d'irréligieux ce sarcophage chrétien sous un monument de Memphis, les anges et les sphinx hurlant d'être ainsi accouplés ; si je n'ajoute point que la cérémonie n'était pas finie encore, que d'ignobles goujats aux ordres des entrepreneurs du deuil enlevaient déjà toutes les toiles peintes, toutes les guenilles rapiécées qui cachaient les échafaudages ; si je n'interroge pas les générations de merciers, les familles de concierges, ces femmes en bonnets, ces hommes en bottes ferrées, suisses des ministères, domestiques de M. le comte de Rambuteau ou amis intimes des commissaires de polices, qui se pressaient sur les gradins privilégiés, pour leur demander à quelles complaisances municipales ils devaient leurs billets qui se vendaient quinze francs aux alentours de la Bastille ; c'est pour arriver plus vite au fait et pour consacrer quelques lignes à l'inauguration de la colonne.

On sait que l'idée du monument est dû à M. Bavoux, l'emplacement à M. Thiers je crois, l'exécution à M. Alavoine d'abord, et après son décès à M. Duc. M. Alavoine, en son vivant (cet homme vivait beaucoup), avait d'autant plus de titres à édifier une colonne, qu'il était l'architecte de notre plus jolie salle de spectacle, celle des Variétés. Le bronze de juillet a été coulé par MM. Soyer et Ingé ; mesuré dans toute sa hauteur, c'est-à-dire depuis le niveau de la place jusqu'à la tête du génie, il excède de trente pieds la colonne de la place Vendôme. Maintenant, d'après ce calcul et sans même avoir vu la nouvelle colonne, il est facile de se rendre compte des proportions. Il y a tant de socles de granit, de marbre et de bronze superposés les uns aux autres que la colonne de la Bastille semble moins élevée que celle de la place Vendôme, sans compter que le diamètre en est infiniment moindre, ce qui ne l'empêche pas d'avoir un chapiteau considérablement plus épanoui et qu'on prendrait volontiers pour un parapluie de famille. Etouffée de la sorte entre sa tête et sa base, le bronze absorbé par le marbre, la colonne s'amincit encore à ce point qu'on a presque envie de croire que le monument c'est le piédestal de marbre blanc.

Sauf la base, tout est étique dans la colonne : le lion de M. Barye, qui sort en ronde-bosse et avec un assez douteux avantage sur le bronze du socle, ressemble au lion malade de La Fontaine ; les coqs des angles, qui rappellent misérablement les aigles impériales, en dépit de leurs crêtes retroussées, n'ont pas l'air très bien portans ; j'excepterai de cette critique les ornemens de M. Marbœuf, qui, par bonheur, appartiennent à la nature morte. On dit beaucoup de bien des génies du chapiteau, qui sont de M. Moine ; je ne sais jusqu'à quel point nous devons approuver ces génies qui écartent les jambes d'une façon athlétique ; outre que ce chapiteau, qui dans la perspective a l'air d'être corinthien, n'est plus d'aucun ordre lorsqu'on le voit de près.

Quant à la grille qui entoure la plate-forme, elle est anguleuse et tourmentée comme une balustrade de Louis XV. Nous voici au génie de M. Dumont ; c'est du style académique et du plus pur encore! Mais mon Dieu ! ce pauvre génie qui ressemble à un Mercure déguisé, est maigre et efflanqué comme un vélocipède ou un cheval de race. Ce génie-là est au moins poitrinaire. Enfin que voulez-vous ! dans cette œuvre nationale, il n'y a pas jusqu'à l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui n'ait voulu commettre aussi sa petite faute ; les noms des com-

battans sont burinés sur le fût dans deux ou trois ordres alphabétiques, de telle sorte que si l'on en veut trouver un, il faut, à moins d'un hasard heureux, en lire cinq cent trois autres dont on n'a que faire.

Ce qui accroît encore la mesquinerie vraiment désespérante de la colonne de juillet, c'est le voisinage colossal de l'éléphant dont le plâtre noirci et crevassé reste encore là, debout, pour narguer ce bronze qui étincelle à sa place. La colonne de juillet a coûté 1,172,000 fr. : bonne ou mauvaise, c'est au moins une œuvre finie. L'éléphant lui a coûté un million, et ce n'est qu'un moule dont on fera du plâtre un de ces jours Où donc est-il le moraliste qui jadis s'abandonnait à une tirade élégiaque sur les palais de Zénobie? et qu'il se lève de sa noble tombe, s'il l'ose, La Bruyère, pour venir nous empêcher d'être fiers d'être Français en regardant l'éléphant! G. GUÉNOT-LECOINTE





Ce qu'il y a de plus positif dans ce qui se passe aujourd'hui à l'Opéra, livré de fond en comble aux machinistes, aux maçons et aux rapins, c'est que M. Léon Pillet commence à douter de son entreprise, de sa direction, de son habileté même, hier encore tant vantée par certains journaux. En effet, détournons un instant notre pensée des ceintres enfumés, des loges décrépites et des banquettes vermoulues de l'Académie Royale, et reportons-la sur la troupe. La troupe, en vérité, est dans le plus complet désarroi ; le chant et le ballet sont également pris par la gorge et par les jambes, et l'administration malade, comme son personnel, en est réduite, hélas! à fonder toutes ses espérances pour la réouverture sur *le Diable amoureux*. Il me paraît fort douteux d'abord qu'un ballet sauve l'Opéra, et ensuite, dans l'état actuel des choses, je me demande avec une inquiétude profonde, quelle danseuse aura à supporter les pirouettes et les entrechats de ce succès : Mlle Pauline Leroux? — Mais Mlle Pauline Leroux est-elle bien véritablement rétablie, et puis, si elle l'est, comme je le désire, offre-t-elle toutes les garanties d'un premier talent? — Vous voyez donc bien que votre *Diable amoureux* ne vaut pas la peine qu'on en fasse une arche de salut, et que vos ennuyeux *Martyrs*, en dépit de Duprez et de Mme Dorus, n'auront jamais la force d'attendre qu'un succès moins contestable vienne les effacer du répertoire.

C'est alors qu'en désespoir de cause, M. Pillet est parti pour Ems, afin de vaincre l'obstination de Meyerbeer, qui ne veut pas se dessaisir d'une partition à laquelle il met la dernière main. Si même je suis bien informé, l'illustre compositeur apporterait à son consentement des conditions un peu dures. Convaincu, comme nous tous, que le nombre des chanteurs est infiniment restreint à l'Opéra, et ne pouvant, en fait de voix de femmes, se contenter de la voix de Mme Dorus, il exige, préalablement à la mise en répétitions de son nouvel opéra, l'engagement de Mme Viardot-Garcia. Or, les événemens semblent prendre à tâche de le servir : Mme Garcia est de retour à Paris ; elle ne se fera entendre cette année sur aucune scène d'Italie, et pour complaire à Mlle Grisi, elle n'est pas engagée aux Bouffes. — Il reste à savoir si les exigences de Mme Viardot-Garcia ne seront pas un peu trop princières ; et dans le cas où M. Pillet et Mme Garcia tomberaient d'accord, il n'est pas inutile de dire dès aujourd'hui qu'en signant son engagement avec l'Opéra, Mme Viardot signera, selon toutes les apparences, l'arrêt de mort de sa voix.

Il faut qu'on ne perde pas le souvenir que Mlle Falcon a succombé à la peine, que Duprez lui-même a vu ses puissans moyens ébranlés par les excès de la musique moderne, et qu'infailliblement, si elle entre à l'Académie Royale, Mme Garcia, qui ne possède ni la poitrine de Cornélie Falcon, ni les poumons de Duprez, ne manquera pas de faire tôt ou tard naufrage dans un troisième chef-d'œuvre de l'auteur des *Huguenots*.

Interrogez les dilettanti de la génération qui a précédé la nôtre : on criait à l'Opéra du temps de Laïs, de Nourrit père et de Dérivis, on criait du temps de Mme Branchu ; mais tous ces chanteurs, hommes et femmes, étaient autrement constitués que les nôtres : c'étaient de vrais Hercules. — Je le dis donc, l'engagement de Mme Viardot-Garcia à l'Opéra, s'il se réalise, sera une calamité pour elle, et cependant Meyerbeer y tient : je voudrais savoir ce qu'en pense M. Pillet, qui ne la tient pas encore.

Il n'y a plus à en douter, les Bouffes passeront leur saison prochaine à l'Odéon, ce qui n'empêche pas que M. L'Henry, l'ancien caissier du théâtre de l'Opéra-Comique ne soit en instance auprès du ministre pour obtenir son consentement à une nouvelle combinaison qui amènerait l'une après l'autre toutes les troupes de Paris au faubourg Saint-Germain. Une voiture appartenant à l'administration transporterait chaque matin les costumes et accessoires nécessaires à la représentation du jour. La propriété du privilége serait divisée en dix parts ayant des droits égaux. Il en serait attribué 2 à l'entrepreneur M. L'Henry, 1 au Théâtre-Français, 1 à la Porte-Saint-Martin, 1 aux Variétés, 1 au Vaudeville, 1 à l'Ambigu-Comique, 1 au Palais-Royal, 1 au Gymnase, 1 à la Gaîté, aux Folies-Dramatiques ou au Cirque. La combinaison consiste par conséquent à donner aux habitans du faubourg St-Germain tous les spectacles de tous les théâtres, et en même temps à économiser les frais d'une troupe. Cependant, dans les devis du projet, une somme de 24,000 fr. est affectée à l'institution de primes qui seraient tirées tous les mois au sort entre les artistes qui auraient pris part aux représentations de l'Odéon.

***

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



LA SYLPHIDE

Bonnets Robes de (Me Ferrière Pénona) 9, Rue du Mail

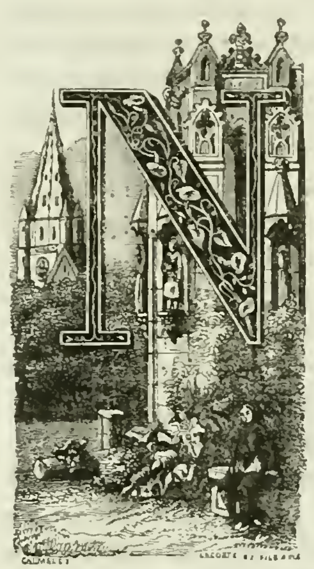
Sous Jupes (d'Oudinot Lutel)

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17



A Madame ***

15 août.



N'AYANT point l'esprit tourné à la médisance, aujourd'hui, madame, j'ai résolu de vous envoyer un bulletin de *modes pur sang*, c'est-à-dire de vous tracer un itinéraire de la *fashion*, de sorte qu'en le livrant à votre couturière, elle puisse, telles éloignées de Paris fussiez-vous toutes deux, habiller votre gracieuse personne comme le pourraient faire Mmes Palmire ou Debaisieux. Les grandes chaleurs, ainsi que vous le pensez sans peine, ont fait disparaître tous vestiges de spencers, mais aussi, une fois que le bon goût s'était accoutumé à la vue d'un corsage tranchant de couleur avec la jupe, il fallait trouver moyen de perpétuer cette innovation, au moins pendant quelque temps encore. Pour cela faire, Mme Ferrières-Penona créa ces charmans canezous de lingerie dont je vous ai si souvent fait l'éloge. On en trouve chez elle, maintenant, qui forment la plus élégante parure du monde. Il sont en organdi de l'Inde bouillonné. Chaque bouillon est séparé par des bandes de tulle brodé; les manches courtes sont également bouillonnées; de jolis boutons en corail garnissent le devant du canezou et le dessus du bras; on place les boutons sur les entre-deux. Le même genre de canezous se fait en tulle, alors les entre-deux sont en mousseline brodée à jour. Ces canezous se nomment *à la Victoria*. La façon des corsages de robes ne varie pas à cette époque; on porte toujours le corsage *à châle renversé*, assez décolleté; les deux pointes du châle venant se croiser à la ceinture après avoir formé le cœur au milieu de la poitrine; d'autres sont plats, montant en guimpe par derrière, et plissés devant à partir de l'épaule jusqu'à la ceinture; ces corsages sont toujours fort découpés du milieu de la poitrine et descendent en pointe à la ceinture; il y a encore les corsages à pointe, plats et décolletés, pour grande toilette, sur lesquels s'ap-

pliquent les *berthes* de dentelles; puis, les corsages *amazone* plats et montans, avec le petit revers par derrière et les trois rangées de boutons devant; ces corsages sont du plus grand négligé. — Les jupes, excepté celles des robes du matin, sont toutes garnies; les volans, les biais, les rouleaux et les bouillons se partagent la vogue; les volans s'emploient de préférence pour les robes d'été légères et transparentes; les biais et les rouleaux sont réservés pour les robes de soie; cependant, on peut aussi leur appliquer des volans, ce qui en fait tout de suite des robes fort élégantes; on les enjolive le plus possible dans le haut du bras, mais il y en a aussi qui sont dénuées de tout ornement et n'en sont ni plus jolies, ni plus gracieuses; ce qui atténue un peu tout ce que cette mode peut avoir de disparate, surtout dans les premiers temps où l'œil n'y est point encore accoutumé, c'est l'usage de l'écharpe adopté généralement. Par ce moyen, la nudité de l'avant-bras et de l'épaule est dissimulée, et l'écharpe donne de la grace à la taille; les manches *à la Gabrielle* sont aussi assez bien portées et elles sont particulièrement jolies lorsqu'on les fait demi longues et qu'on les accompagne de mitaines de filet ou de gants ornés fabriqués par le gantier Mayer.

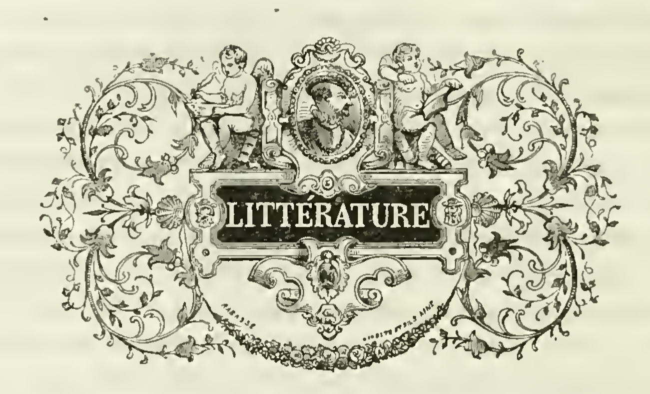
Vous le voyez, il ne vous reste maintenant qu'à faire tailler d'après mes indications, et vous aurez la mode dans son apogée. Seulement comme la plus élégante toilette doit une partie de son lustre au bon goût de la coiffure qui l'accompagne, permettez-moi de vous indiquer quelques uns des jolis chapeaux que j'ai vus chez Maurice Beauvais, auquel nous devons comme remercîmens particuliers la pose toute distinguée et gracieuse des plumes à plat comme on les porte cette année. Choisissez donc entre un chapeau de crêpe blanc, orné d'une longue plume, posée à plat sur la passe, et venant se perdre en boucles par derrière; un autre, de nuance paille, sur lequel est jetée une de ces guirlandes de fleurs mêlées et délicates des montagnes, que M. Maurice Beauvais va en herboriste habile nous chercher au loin; un autre d'un pâle bleu de ciel que recouvre comme un nuage transparent une voilette de dentelle, et le tout portant un véritable cachet d'aristocratie. Les chapeaux ont généralement la passe plus grande qu'à l'entrée de l'été et leur dimension me paraît d'une convenance qui se maintiendra sans doute quelque temps ainsi; les fonds sont toujours assez petits, mais coupés de manière à ce que le chapeau ne soit pas par trop en arrière, ce qui donnait aux femmes une encolure si disgracieuse. Jusqu'à présent les ornemens des chapeaux se font toujours en étoffe pareille et en dentelle, mais l'on parle bien sourdement de reprendre les rubans pour cet hiver et de partager la vogue de la dentelle avec la blonde, que nous trouvons beaucoup trop dédaignée. La question des rubans est encore problématique. J'ai vu chez M. Maurice Beauvais des coiffures toutes moyen-âge, qui vous enchanteraient si je vous en donnais un avant-goût, mais

il est encore trop tôt pour vous divulguer ces précieux mystères de velours, de perles et de gaze dont l'apparition est réservée aux premières solennités de l'hiver. Lorsque je vous parlais tout à l'heure de la proscription des rubans, je ne comprenais point dans cet ostracisme, les rubans de velours dont on fait un grand usage pour les chapeaux de paille, et qui servent même en lingerie. Je voyais ces jours-ci chez Mme Ferrières-Penona de charmans bonnets du matin en mousseline brodée et dentelles, surchargés de petites boucles de velours violet de la largeur d'un doigt, ce qui produisait un fort joli effet; dans le même magasin j'ai remarqué des peignoirs brodés d'une grande élégance, des grands châles et écharpes de mousseline, enrichis des broderies les plus fines, des berthes et sabots en dentelles vieilles d'un travail exquis, des fichus à pointes tombantes, des cols brochés, des manchettes, sur des modèles tout-à-fait nouveaux. Quelle plus charmante innovation que les stores de croisées en mousseline brodée au crochet dont les dessins représentent des kiosques, des oiseaux et des personnages en costumes orientaux; ces stores m'ont paru destinés à un grand succès de bonne compagnie. Ce mot *de bonne compagnie* me fait penser à celle que l'on rencontre toujours aux magasins de deuil du *Sablier*. On ne s'étonnera pas que la profusion et le choix d'objets de deuil que l'on trouve dans cet établissement lui attire une aussi belle clientèle.

Les bottines-guêtres sont la chaussure du moment; on en fait en toutes nuances, mais les plus usitées sont le gris et le puce. — En vous parlant de la manière de garnir les jupes, j'ai oublié de mentionner une jolie invention due à Mme Debaisieux; cette invention consiste à ne garnir que le bas du devant de la jupe jusqu'aux genoux; la garniture peut se composer de volans ou de bouillons : on en place trois l'un au dessus de l'autre, montant en tablier; l'extrémité des garnitures est cachée sous des nœuds, qui ensuite continuent à monter jusqu'au corsage. — La lingerie prépare pour cet hiver des robes de bal en tulle, organdi, mousseline, brodées en or et soie, quelques unes en tulle sont même enrichies de perles et de grains de coraux, semés dans le corps de jupes et montés en franges. Point n'est besoin de vous dire que pour que toutes ces richesses de broderies ne se perdent pas dans les plis ramassés des jupons, les sous-jupes de crinoline-Oudinot sont indispensables.

Adieu; j'ai fait comme l'abeille, qui s'en va prendre à chaque rose son miel et son parfum; j'ai pris à chacune des plus belles fleurs de la *fashion* ce qu'elle avait de plus suave, et je vous l'envoie. — Vous m'avez demandé le nom d'un bon facteur de pianos; j'ai pris des informations, et je m'empresse de vous envoyer celui de M Hesselbein, dont les instrumens ne laissent rien à désirer, tant sur la qualité du son que sur l'ensemble de l'harmonie; ils ont en outre le précieux avantage de conserver l'accord.

Baronne MARIE DE L'******.



LE VENGEUR DES NOBLES.

CONFIDENCE D'UNE MÈRE À SON FILS.

SECONDE PARTIE.



La journée fut remplie par le souvenir de cette première entrevue, et je m'endormis, l'esprit bercé par des songes rians. Le lendemain, quand j'entrai chez mon père, je trouvai son jeune secrétaire seul, penché comme la veille sur des papiers épars, d'une main soutenant son front, de l'autre... j'allais me retirer, quand je crus m'apercevoir qu'il contemplait un portrait. Ce ne pouvait être qu'un portrait de femme. Le démon de la jalousie m'emporta sur son aile, sans doute; car, je ne sais comment cela se fit, mais je me trouvai tout à coup près de lui, et me penchant curieusement sur son épaule, je regardai... C'était mon portrait, mon portrait à moi; je fus éperdue — de joie ou de peur, je l'ignore, mais je mis ma main sur ma poitrine pour étouffer les battemens de mon cœur, espérant me retirer comme j'étais entrée, sans bruit, tout doucement... Vain espoir : j'étais prise au piége. Octave se retourna, il ne fit pas un geste pour me retenir, mais il dirigea sur moi ce même regard amoureux et suppliant qu'il attachait sur mon portrait. Nos mains se touchèrent, elles étaient brûlantes, et le frissonnement passionné de ce contact monta jusqu'à mon cœur. Tous deux, nous baissâmes les yeux comme de concert, n'osant nous regarder et tremblans comme la feuille que le vent détache de sa tige. Soudain je pâlis d'une pâleur mortelle, et je sentis que j'allais tomber dans les bras d'Octave, qui se tendait convulsivement vers moi. Déjà il se levait de son fauteuil; j'eus peur, et faisant un effort terrible pour échapper au danger, je m'enfuis comme une folle. Il m'avait nommée Camille, et moi j'avais entendu le nom d'Octave murmurer et se glisser de mes lèvres contractées : virginal aveu d'amour!

Il n'osa ni m'arrêter, ni me suivre. Je revins, la tête perdue, dans ma chambre, et là je pleurai à chaudes larmes, et je m'agenouillai devant mon crucifix pour demander pardon à Dieu, comme si je l'avais offensé. J'aimais et je croyais être aimée.

A partir de ce jour, l'intelligence de nos âmes fit fleurir l'arbre de notre bonheur. Malgré la réserve que je m'imposais, notre passion s'enflammait à chaque geste, à chaque regard, à chacune de ces mille étincelles magnétiques qui sont les étoiles de l'amour. Les moindres paroles s'épanouissaient en tendres allusions et tombaient comme une douce rosée sur mon cœur. La fleur de ma vie ouvrait son calice. Toutes les joies touchantes du premier amour, je les recueillais dans leur chasteté naïve. Sans nous rien dire, nous nous entendions à merveille pour rendre les heures plus douces et plus rapides à mon père, et pour chasser les sombres nuées qui ridaient son front. Notre vie si calme était remplie par tous ces petits incidens, qui deviennent pour les amans de grandes aventures. Les divins enfantillages de la passion occupaient à la fois notre cœur et notre esprit. Les rêves de la nuit doraient l'avenir. J'aurais voulu pouvoir offrir à Octave quelque sacrifice éclatant comme gage de mon amour, et je souhaitais que nous fussions toujours ensemble ainsi. J'étais bien fière d'avoir trouvé mon *prince Charmant*, comme les petites reines persécutées des contes de fées. Je comparais notre vieille maison à ces donjons sans issue, où un enchanteur jaloux retenait captives ces belles éplorées, aux longs cheveux d'or, aux dents de nacre, à la taille impalpable, aux yeux de velours. Puis, je me disais que les barreaux de fer de mon cachot s'étaient changés en guirlandes de roses et de primevères, et la vieille maison, qui sommeillait autrefois comme le palais de la Belle au bois dormant, me semblait s'être réveillée toute joyeuse, toute éblouissante, toute pleine de mélodie. Je ne la reconnaissais plus, et je m'étonnais d'avoir été si long-temps triste dans ces vastes chambres, où je rêvais maintenant avec tant de bonheur à Octave. Puis, quand le ciel était bien pur, nous descendions au jardin avec mon père, et chaque douce parole que nous lui adressions était pour nous un aveu. La sympathie de nos joies et de nos douleurs, les larmes que nous arrachait la même lecture ou le même événement, le regard que nous jetions à la même étoile solitaire au ciel, tout contribuait à fortifier l'intime communauté de nos ames. Mais hélas! l'Eden riant de notre félicité allait bientôt se dépouiller de ses fleurs, et perdre ses parfums; le palais enchanté de l'amour devait s'écrouler comme tous les rêves trompeurs de la vie.

Les pioches révolutionnaires s'aiguisaient dans le silence. La traînée de poudre des encyclopédistes avait pris feu. Il ne s'agissait plus de faction hostile à un ministre, mais d'une levée de tous les esprits contre les principes éternels de la monarchie. Chaque jour était un siècle, chaque séance de l'assemblée nationale une bataille ou plutôt un procès gagné sur les institutions du passé, aux dépens duquel on flattait l'avenir. Bientôt on devait voir les jacobins destituer Dieu et puis le rétablir en fonctions, supprimer et autoriser tour à tour la religion. Mon père s'était jeté au plus fort de la mêlée. Sa parole était un tocsin de détresse pour le peuple et une mitraille incessante pour l'aristocratie. Octave, dont le caractère paraissait doux et timide, s'effrayait de cette hardiesse fanatique, et me faisait part de ses inquiétudes et de ses regrets. Il me parlait du courage de nos rois, de la splendeur de leur cour, du sang versé pour la France par leur brave

noblesse, de l'infamie qui s'attachait toujours au nom des sujets rebelles, — et comme, en disant cela, son regard s'allumait, toute sa noble figure rayonnait magnifiquement, je le contemplais sans l'écouter, et j'admirais sur parole tous ses raisonnemens dans la foi naïve et sincère de mon cœur. Il avait d'autant moins de peine à me convertir à ses principes, que ceux de mon père m'avaient toujours épouvantée.

Quand ce dernier revenait aigri et fatigué de l'assemblée, il s'assayait taciturne au coin du foyer, comme un lion blessé. Nous devinions facilement que la tribune lui avait manqué sous les pieds, et alors Octave cherchait à lutter avec ce gladiateur vaincu. Une seule objection fouettait la verve de mon père. Il oubliait aussitôt son interlocuteur et laissait son esprit chevaucher, la bride sur le col. Octave profitait de ces momens de lassitude pour provoquer les plus complètes révélations sur les plans révolutionnaires.

— Monsieur, lisez les lois, lui dit un jour mon père. Notre jurisprudence est un arsenal diabolique. Vous faites grand bruit des priviléges et franchises des provinces; ce sont à mes yeux les anneaux d'airain d'un collier d'esclavage. Chaque loi est une pointe de fer enfoncée dans les chairs du peuple. Le corps de ces lois est un véritable cilice politique, ou plutôt un filet perfide tendu par les araignées du pouvoir et dans lequel la nation se débat en vain. Nous, ses mandataires, nous devons proscrire tout ce passé odieux qui lui mettait le pied sur la gorge et la laissait violer tour à tour par la royauté et par les parlemens.

— Pourtant, monsieur, me direz-vous, s'écria Octave, qui a rendu la France noble, glorieuse, immortelle; qui lui a fait conquérir, au prix de ses veilles et de son sang, l'unité, cet inestimable diamant de la couronne? Qui a pensionné ses poètes et ses industriels? Qui l'a guidée au combat de son épée et l'a fécondée pendant la paix par sa justice? Qui a donc fait tout cela, monsieur, si ce n'est la famille des Bourbons? Ah! la France est un patrimoine chèrement acheté, et il serait cruel d'exercer un ostracisme aveugle contre ces majestés qui ont été les images de Dieu sur la terre.

— Bien, jeune homme, répondit en souriant mon père. Vous parlez avec la franche et enthousiaste poésie de votre âge; j'aime cette loyauté qui prouve que vous n'avez voulu voir encore que le côté doré de notre histoire. Mais en ce temps, l'expérience doit instruire les hommes de grand matin. Ainsi donc, écoutez-moi. Vous me parlez des veilles et du sang que vos rois ont sacrifiés au bonheur de la France. Eh! bien, moi, monsieur, mes yeux se sont usés, mes traits se sont jaunis et ridés sur les parchemins où sont inscrits les actes des parlemens, et j'ai compté une à une les gouttes de sang et de sueur dont le peuple a payé chaque baiser des maîtresses, chaque ode des poètes, chaque courbette des courtisans de ces rois. Si vous le voulez, j'additionnerai pour vous le prix d'un sourire de Gabrielle d'Estrées; si vous le voulez, je vous dirai comment Louis XIV, Louis le Grand, a battu monnaie sur son coffre-fort vide, lorsqu'au milieu de son palais de Versailles, bâti de pièces d'or, il se vit à la veille de faire banqueroute.

— Je vous écoute, monsieur, répondit froidement Octave.

— Ce n'est pas moi qui parle en ce moment, c'est l'histoire. Louis XIV, ce roi qui fit légitimer ses bâtards par édit du parlement, affama son peuple pour pensionner royalement ses fils, déifiés princes de par l'adultère.

— Ce fait est sujet à contestation, je pense ?

— Nullement, monsieur. Vous pouvez lire dans les Mémoires du duc de Saint-Simon, quatre pages naïves, qui sont une terrible accusation au sujet des famines artificielles. Le roi fit mieux que d'engraisser ses enfans avec la faim de son peuple. La charité municipale était venue au secours des pauvres : le roi vola le produit de cette aumône. La lèpre de la mendicité troua tous les habits et les changea en haillons, dessécha tous les corps et les rendit livides comme des cadavres. Le roi mit un impôt sur ces haillons et força ces squelettes ambulans à courber leur dos nu sous la corvée. Il inventa que la pauvreté n'était pas un malheur, mais une industrie, et le bâton des officiers royaux *acheva* les moribonds.

En entendant ces terribles paroles, je poussai un cri comme si mon père eût blasphémé Dieu. Octave avait tressailli, et je l'entendis murmurer : — Que vous a donc fait la royauté pour la calomnier ainsi! — Mais mon père continuait toujours avec son même sang-froid étrange :

— Le duc de Bourbon fit mieux encore que le roi des dragonnades. La vue des mendians déplaisait à sa noble maîtresse, Mme de Prie. On leur fit faire la chasse par des archers suisses ; on leur marqua les bras avec le feu ; enfin, au milieu des fêtes splendides de Chantilly, le contrôleur daigna écrire ces lignes atroces : *Devant être couchés sur la paille et nourris au pain et à l'eau, les pauvres tiendront moins de place.* Pendant ce temps la noblesse s'ameutait à la curée des faveurs, et empoisonnait de ses flatteries l'esprit et le cœur du jeune roi Louis XV.

Mon père se tut et se retira dans son cabinet. Nous restâmes seuls, Octave et moi. Ses lèvres pâles étaient crispées par un amer sourire, comme le jour où je l'avais vu pour la première fois ; mais bientôt cette expression dédaigneuse se perdit dans la tendresse de son regard. Sa voix devint plus émue et presque tremblante en me proposant de descendre au jardin avec lui. Quand nous fûmes sous les arbres chétifs qui se mouraient de consomption sur ce coin de terre stérile, il me parla longuement de son amour et des mille projets qu'il ébauchait dans son esprit pour notre bonheur futur. Le poison de ses espérances énivrantes descendait doucement dans mon cœur, je l'écoutais attendrie. Quant tout-à-coup, au moment où l'ombre de la nuit venait de laisser tomber son voile sur nous, il saisit mes mains avec un transport frénétique, imprima sur chacune un baiser de feu et disparut. Cette folie me laissa long-temps rêveuse, et jusqu'au lendemain je crus sentir la flamme de ces deux baisers brûler mon sang. Quelques jours après, une nouvelle discussion fit sortir les lames du fourreau.

— Quand les meubles de la maison craquent de vieillesse, disait mon père, il faut faire maison nette ; quand les murailles tremblent sur leur base, il faut faire du logis un feu de paille. Aux grands maux les grands remèdes. En politique comme en morale, la peine du talion est chose juste : la noblesse a dévoré le peuple pendant dix siècles, le peuple doit avoir sa revanche.

— Ceci est un cri de révolte, répliqua Octave, et la révolte est un crime.

— Il n'y a point de crimes en politique, monsieur ; des erreurs tout au plus. La justice est éternelle et inexorable ; le temps ne légitime rien à ses yeux. Or, il n'est pas juste que l'aveugle fouaille sans cesse le chien qui le fait vivre, qui le guide et lui lèche les mains.

— Voilà une théorie qui vous mène droit à la Bastille.

— La Bastille est un anachronisme aujourd'hui. On n'emprisonne pas un peuple. Les flancs de la Bastille ne sont plus assez larges, et ses geôliers mourraient à la peine s'ils devaient mettre les fers aux pieds de tous ceux qui partagent mes opinions. Quand une nation a brisé ses vieilles chaînes, ces chaînes s'allongent en barricades et s'effilent en épées.

— Le peuple n'oserait pas. .

— Le peuple osera tout, car la noblesse aura peur. Il trouvera son courage dans la lâcheté de ses suzerains. La royauté ne pourra acheter de boucliers assez forts pour la garantir ; elle pâlira sur son trône au premier murmure, et si elle tire un coup de fusil, la balle retombera sur elle et la frappera au front.

Après avoir ainsi réfuté les objections d'Octave, mon père nous quitta pour se rendre à l'assemblée. Le jeune secrétaire le suivit du regard jusqu'à la porte, mais d'un regard sombre et hautain qui me parut étrange. Le dédaigneux sourire qui contractait habituellement ses lèvres à la suite de ces discussions, reparut plus altier encore, et m'effraya ainsi qu'une menace ; mais dès qu'il se fut aperçu de mon trouble, son visage changea d'expression comme par magie, et ses yeux se fixèrent sur moi calmes et tendres.

— Ce sont là de cruelles paroles pour une ame aussi douce que la vôtre, n'est-ce pas, Camille, et ces pensées de haine et de vengeance doivent vous effrayer comme des fantômes évoqués par un mauvais esprit. Quand on est aussi parfaitement bonne et aussi naïvement belle que vous, ma bien aimée, on ne saurait comprendre ces horribles violences; tant, pour un noble cœur, c'est un besoin naturel que de pardonner et d'aimer! Vous ne condamneriez pas ainsi, vous, un pauvre roi qui n'a pas d'autre sort que d'être trop honnête homme ; vous ne penseriez pas à puiser de l'audace dans sa résignation pour lui faire payer les crimes prétendus de ses pères, et pour rougir vos mains blanches du sang de ses blessures. Vous n'iriez pas insulter dans leur fils tous ces rois endormis au fond de leurs tombes de marbre, et pourtant...

— Il est des hommes sans pitié, murmurai-je d'une voix tremblante, car j'accusais mon père.

— Oui, sans pitié, reprit Octave, et qui ne trouveront pas de pitié autour d'eux, quand le vent du malheur viendra glacer leur ame. Mais, en vérité, c'est folie à moi d'attrister votre esprit de pareils discours, quand je pourrais vous parler de notre bonheur à venir. Vous êtes la fée que Dieu a mise dans mon paradis, et vous avez pris une trop large place dans mon cœur pour qu'il ne soit point inhospitalier à toute pensée qui ne vient pas de vous ou qui ne va pas vers vous. Souvent je me demande avec douleur si vous croyez bien à la puissance de mon amour ; je voudrais pouvoir vous en donner une de ces preuves éclatantes que les châtelaines d'autrefois exigeaient du dévoùment héroïque de leurs chevaliers. Je voudrais être seul avec vous dans un désert pour vous porter comme une enfant dans mes bras pendant de longues heures, et empêcher que vos petits pieds ne se déchirassent aux sables étincelans !

Je souriais à toutes ces folles paroles qui tombaient comme des caresses de ses lèvres et qui se gravaient à jamais dans mon cœur. Mon Octave me paraissait si noble et si beau que je ne m'étonnais nullement de lui paraître si belle. Je l'aimais trop pour pouvoir douter de son amour. J'étais sincère parce que j'étais confiante, et faible parce que j'étais heureuse. Mais plus il s'apercevait de ma

faiblesse et plus grandissait l'emportement de sa passion. Quand il me vit baisser les yeux sous son regard, il me supplia de lui laisser au moins emporter cet espoir qu'il se serait pas seul à souffrir de son amour ou à lui devoir son bonheur ; il me demanda, au nom de Dieu, de lui dire enfin si je l'aimais : et comme je ne sais quel vague effroi retenait cet aveu sur mes lèvres, il tomba à genoux devant moi et pleura. Je ne pus résister à ses larmes, et me penchant vers lui, je murmurai à son oreille ces trois mots divins : *Je vous aime!* — Aussitôt sa tête se redressa fière et rayonnante, ses yeux brillèrent d'un éclat singulier, il éleva lentement son visage rose comme celui d'un chérubin, et ses lèvres touchèrent les miennes.

Autant ses larmes m'avaient émue, car j'ignorais qu'un homme pût pleurer, autant cette témérité m'indigna ; c'était pour ma chasteté sauvage une insulte et presque un crime. Je repoussai Octave avec force, et je jetai un cri de surprise et de fierté blessée. Mes mains tremblaient de frayeur. J'étais rouge de honte et de colère.

Il se releva aussitôt, le regard humide et repentant, et me supplia de lui pardonner une audace qui trouvait son excuse dans l'enivrement de son amour. Je baissai les yeux sans pouvoir répondre. Il s'éloigna d'un air morne et consterné. Pendant plusieurs jours nous restâmes ainsi contraints et froids l'un envers l'autre. Nos promenades avaient cessé; je ne voyais plus Octave qu'à l'heure des repas. Nous nous parlions à peine, et seulement pour ne pas éveiller les soupçons de mon père. Je demeurais, tout le jour, dans ma chambre, immobile devant ma fenêtre ouverte; j'avais oublié la prière et le travail, mon cœur et mon esprit étaient ailleurs. Souvent je passais de longues heures à regarder un oiseau essayer ses petites ailes dans l'espace qu'il peuplait tout entier pour moi, jusqu'au moment où il se perdait à l'horison. Parfois ma pensée s'attachait aussi à quelque nuage rose qui se berçait dans l'air bleu, et quand il fuyait tout à coup, je m'écriais involontairement : Petit nuage rose, où vas-tu? et pourquoi me laisses-tu seule? Mais le nuage ne m'écoutait guère, et au lieu de me prendre sur son aile, il rejoignait l'oiseau. Alors seulement je sortais de ma rêverie et j'étais tout étonnée de sentir mon visage baigné de larmes, comme si mon cœur eût lutté contre quelque douleur réelle. Pourtant je n'avais aucun sujet de tristesse ni de joie ; mais je restais plongée, malgré moi, dans une sorte de marasme indifférent que le souvenir d'Octave me donnait seul la force de secouer. Parfois j'oubliais la scène de ce baiser fatal qui m'avait effrayée comme un pressentiment, je rebâtissais tous ces rêves du cœur qui me semblaient l'avenue riante du bonheur, mais, hélas ! je ne pouvais les achever. On eût dit qu'un vide affreux, un mystère effroyable se cachait au fond de ces songes trompeurs.

Du reste, j'avais religieusement gardé le secret de cet amour, qui mettait un si grand intérêt dans ma vie calme et solitaire. Octave était bien sûr de ma discrétion; il savait bien que je ne prendrais jamais mon père pour confident, et qu'au fond de l'ame je ne lui tenais pas rigueur. Néanmoins je voyais sa tristesse s'accroître chaque jour. Quand il me parlait, il devenait soudainement pâle, et sa voix tremblait. L'instinct de l'amour me faisait deviner sur son visage les traces de larmes secrètement versées. Cette sympathie de souffrances, cette douleur muette et résignée, me touchèrent; un jour vint où je me reprochai ma cruauté. Hélas! c'est presque toujours la pitié et la générosité qui livrent à un amant le

cœur d'une femme ! Pour les hommes, au contraire, la séduction est bien souvent un calcul. Octave avait compté, lui, sur ces combats intérieurs, sur cet ennui profond, sur cette compassion involontaire, pour affaisser ma résistance. Il me semblait que j'étais tombée dans les ténèbres d'une prison, après avoir entrevu les éblouissantes clartés d'un paradis ouvert devant moi. Mon ame était inquiète et ne pouvait plus épancher ses vagues tristesses. Je cherchais à me créer des torts. A chaque instant, je jugeais plus sévèrement ma conduite envers Octave, et toujours ces examens de conscience finissaient par les mêmes paroles : Je le fais souffrir pour m'avoir trop aimée !

Voilà où en était réduit mon courage, lorsqu'un jour, je remarquai avec surprise le silence opiniâtre que gardaient pendant le dîner Octave et mon père. Je pensai que la séance de l'assemblée avait été fort orageuse, et que tous deux craignaient de me rendre témoin de la discussion qui devait infailliblement s'élever entre eux. J'avais pressenti la vérité. A peine eus-je quitté le salon, que j'entendis la douce voix d'Octave murmurer quelques paroles auxquelles mon père répondit avec violence. Je revins sur mes pas et j'écoutai toute tremblante. Ce que je pus comprendre de ce dialogue brisé, c'est que mon père avait prononcé un discours terrible qui ruinait les priviléges de la noblesse et qui avait produit une vive impression.

— Prenez garde à vous, lui dit Octave en riant, vous avez renversé la ruche d'un coup de poing ; mais les abeilles ont conservé leur dard et leur venin.

— Que me fait la haine et l'exaspération des nobles, répondit mon père avec cet accent de colère froide qui m'effrayait toujours. Je les méprise trop pour les craindre. Ils ne peuvent toucher à mon honneur ; et ma conscience n'appartient qu'à moi.

— Qui sait l'avenir ? reprit Octave. Il est tant d'armes invisibles et empoisonnées pour frapper au cœur d'un homme !

— Je suis pauvre et je n'ai pas peur de la mort, continua mon père. Comment pourraient-ils donc blesser un homme qui n'est ni un fripon ni un lâche. Je suis invulnérable, monsieur.

En ce moment, je rouvris la porte du salon. Le singulier sourire d'Octave reparut sur ses lèvres. Ce sourire fatal renfermait le secret de l'avenir, mais pouvais-je le deviner !

Mon père ne tarda pas à nous laisser seuls. Aux battemens de mon cœur, je compris qu'il allait se passer entre nous une de ces scènes graves et solennelles qui emportent les destinées. Octave s'approcha de moi lentement et me dit d'une voix sourde, mais calme :

— Vous êtes inflexible, mademoiselle. L'ame de bronze de vos pères s'est cachée sous ces traits si doux, sous ce front blanc et pur, et dans ce regard bleu qui pour moi reste froid et sévère. Pourtant j'ai trouvé un moyen d'obtenir mon pardon.

— Et quel est ce moyen, monsieur ? demandai-je toute troublée.

— Tout coupable a droit au pardon en se punissant lui-même. Je me suis condamné à l'exil. C'est une punition cruelle, croyez-le, Camille.

— Que voulez-vous dire, monsieur ? m'écriai-je, attendrie déjà par l'émotion de sa voix.

— Je veux dire, mademoiselle, reprit-il froidement, que je vais partir....

— Partir ! vous Octave !

Le sang se glaça dans mes veines. Je fus atterée et comme étourdie par ce coup de massue. Ce départ était le seul malheur que je n'avais pas prévu dans mes rêves les plus sombres et les plus invraisemblables. En effet, l'imagination désolée s'exerce toujours à lutter contre des infortunes impossibles, mais elle vous laisse sans défense contre les piqûres d'épingle de la réalité. Je m'étais si fort accoutumée à regarder Octave comme l'hôte de notre vie, que je n'avais jamais songé au jour où il faudrait nous séparer. Je ne pouvais lui répondre ; la voix mourait dans mon gosier.

— Oui, continua-t-il, je souffre trop ici. Peut-être l'absence guérira-t-elle la douleur que je suis venu chercher dans cette maison ; d'ailleurs le cœur ne bat plus dans la poitrine des cadavres glacés, et il m'est permis d'espérer dans la mort un remède suprême.

Je voulus lui crier : Épargnez-moi, Octave, épargnez-moi ! mais je ne pus que tendre vers lui, en suppliante, mes mains jointes.

— Je devrai tout au moins à cet exil mon pardon, poursuivit-il impitoyablement, car vous ne pouvez me le refuser. Croyez que j'ai un mortel regret de vous avoir offensée, et accordez-moi ma grace. Les vierges romaines saluaient de leurs doigts roses les gladiateurs qui allaient mourir. Soyez bonne comme elles. Songez que nous ne nous reverrons plus en ce monde ; et que si jamais un miracle de Dieu nous réunissait sous le même toît, nous serions des étrangers l'un pour l'autre.

Je restai pétrifiée dans mon angoisse. J'écoutai ces paroles comme le condamné à mort doit écouter les prières du prêtre qui le conduit à l'échafaud.

— Vous l'avez voulu ainsi, ajouta doucement Octave.

O mensonge ! Qu'avais-je donc voulu ainsi ? Le perdre, ne plus le voir, chasser tous mes joyeux rêves, souffler sur mes illusions, ne plus vivre que de souvenirs ! Ah ! cela n'était pas. Certes, je ne vis point l'abîme sur le bord duquel j'allais me pencher, mais je l'aurais vu que j'eusse fermé les yeux.

— Vous ne partirez pas, m'écriai-je donc à mon tour, en cherchant à maîtriser le tremblement nerveux de mes membres. Vous ne pouvez partir, vous m'avez dit que vous m'aimiez. Ce départ serait une trahison : dites-moi que c'était une feinte de votre cœur.

— Je resterai, si vous *l'ordonnez*, répondit-il en appuyant avec affectation sur ce dernier mot.

Le suppliant, en se voyant maître de mon cœur, devenait tyran. — Je vous *l'ordonne*, Octave, dis-je avec un sourire mouillé de larmes, car j'étais émue et effrayée de prendre cet accent d'autorité, d'exercer pour la première fois cette souveraine dictature de la femme qui est si dangereuse. Le sceptre n'est-il pas une chaîne plutôt qu'une arme pour les mains débiles, et ne faut-il pas payer bien cher le droit de donner des ordres ? Mais alors, je ne pensais pas à réfléchir ; j'aimais. Qu'était la vie pour moi, si je perdais Octave ? — Mais pourquoi resterai-je, dit-il, si vous ne me permettez pas de vous parler de mon amour. — Je ne veux pas que vous partiez, répondis-je encore avec cet immuable entêtement que je tenais de mon père. Et je regardai Octave pour m'assurer qu'il ne se faisait pas un jeu de ma douleur.

Tout-à-coup les pas de mon père retentirent lourdement au bas de l'escalier.

— Eh! bien, pour-me prouver que c'est bien la voix de votre cœur que je viens d'entendre, murmura très vite Octave, consenlez à venir ce soir au jardin, quand l'ombre aura monté de la terre au ciel.

— Je n'oserai jamais, fis-je épouvantée.

— Alors pourquoi donc me retenir ici? s'écria-t-il d'un ton farouche. Serez-vous satisfaite de me voir mourir sous vos yeux?

La main de mon père allait toucher le bouton de la porte.

— Pour Dieu, silence, monsieur, dis-je à Octave d'une voix étouffée. Je consens à tout, mais ayez pitié de mon honneur.

La porte s'ouvrit et mon père entra.

— Vous parliez bien haut, mes enfans, dit-il avec douceur.

— Comme vous aujourd'hui à l'assemblée, répondit Octave.

— Et que disiez-vous de si intéressant à Camille, mon ami?

— Je lui répétais que vous ne vous défiez pas assez de la noblesse et que votre sécurité vous portera malheur. Toutefois, les prophètes ne vous auront pas manqué.

— Je souhaite que vous soyez un faux prophète, Octave, mais en tous cas, vous ne serez jamais un faux ami.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite à la livraison prochaine.)

Théâtres.

On annonce pour lundi de la semaine où nous allons entrer la réouverture de l'Académie-Royale par *les Martyrs*, avec Duprez et Mme Dorus; mais qu'on se rassure; *les Martyrs* ne nous ennuieront pas long-temps, Mme Gras-Dorus étant engagée au festival de Birmingham, qui aura lieu dans la seconde quinzaine du mois de septembre. La décoration de l'Opéra est, dit-on, rouge et or. On s'accorde à dire beaucoup de bien du rideau, qui est de M. Cambon, et qui représente Louis XIV entouré de sa cour, accordant le privilége de l'Opéra. — L'administration de l'Académie-Royale, qui avait fait une première faute en engageant M. Marié, a tenu à en commettre une seconde en n'engageant pas M. Wermelen, que les Rouennais viennent de rappeler à grands cris. — L'événement de la semaine à l'Opéra-Comique est le début de Mme Anna Thillon dans *la Neige*.—Le public a accueilli de la façon la plus favorable cette cantatrice charmante qui fut pendant si long-temps la providence du théâtre de la place Ventadour, sous les traits de Lucie et de Suzanne. — Aux Variétés, *la Femme de mon Mari* et *les Matelots et les Matelottes* sont deux succès de très bon aloi, garantissant pour long-temps encore la foule à ce charmant théâtre qui n'a qu'un défaut, celui de donner douze mille francs à un aussi triste acteur que M. Brindeau. — Les pièces nouvelles du Vaudeville meurent sur son affiche; on ne va pas même les entrevoir dans la salle. — A propos du Gymnase, on parle beaucoup des funestes effets du magnétisme sur M. Scribe; l'académicien a broché un vaudeville endormant, on l'écoutera de même, de la romantique aventure de Mlle Nathalie et de sa mère. Encore une mère! Qui nous délivrera des mères d'actrices? — Les concerts Vivienne sont en veine de succès. M. Hector Berlioz a donné cette semaine un second et magnifique concert qui avait attiré l'élite de la société parisienne; la salle et les jardins étaient combles, et l'administration nous promet pour une de ces nuits un bal qui sera presque vénitien.

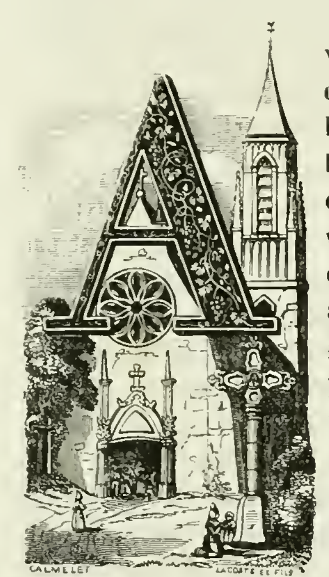
***

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



A Madame ***

22 août.



VEZ-VOUS du feu dans votre grand château, madame ? Quant à moi, je vous assure très fort qu'à l'heure où je vous écris, j'en ferais si ce n'était la honte qui me retient ! Je me désole pour vous de ce temps hors de saison, parce qu'il me semble vous voir avec votre petite mine attristée, regardant piteusement vos gazons humides, vos fleurs abattues et vos grands arbres pleurant de larges gouttes sur ces allées finement sablées que vos petits pieds effleurent à peine. Puis, dites-moi, par ce vilain temps, que faites-vous de vos airs coquets que vous dissimuliez si adroitement derrière ces charmans évantails de Clamorgam ? Avouez-le, vous leur devez plus d'un succès, quand vous cachiez à demi vos beaux yeux à l'ombre de ces brillantes peintures si richement enchâssées ; quand l'ivoire à jour de leurs branches venait rivaliser avec la finesse de vos doigts, ou que leur laque dorée en faisait ressortir la blancheur ; alors vous sentiez tout le prix de ce complément à votre toilette et vous faisiez là bas comme l'on fait ici : vous votiez mille remercîmens et mille tributs d'éloges à M. Clamorgam, dont le talent avait su mettre dans vos mains une arme de plus pour plaire. On prépare des toilettes pour les courses du Champ-de-Mars, et Mme Leclère a fait pour ces jours-là de charmans chapeaux demi-toilette et demi-saison qui auront un grand succès, car ils réunissent la simplicité requise par le bon goût pour les assemblées en plein air, et l'élégance qui distingue la femme comme il faut. Mais hélas ! le temps permettra-t-il de mettre au jour ces jolies modes, et pourquoi notre automne se prépare-t-il sombre et pluvieux pour venir mettre obstacle à nos dernières velléités de parures légères

et transparentes. Aussi les robes de soie se montrent déjà très nombreuses, et quoi qu'il soit difficile de rien préciser encore, on peut presque annoncer que les brochures, les raies, les carreaux seront d'une dimension très mesurée. On portera, comme l'année dernière, des jaspés, des pointillés, etc. Ce qui tombera sans doute considérablement, seront les écossais, car voilà trois fois dans ma vie où je vois l'écossais prendre avec fureur et tomber de même ; c'est le sort des spécialités, et ce genre d'étoffe, avec ses nuances tranchées et voyantes, peut se ranger dans la classe des choses excentriques. Comme mode qui tombe, je suis fâchée d'avoir à vous annoncer la chute prochaine du corail ! l'imitation l'a tué ! Tout ce qui, dans la classe peu distinguée de la société, a pu se mettre au cou des graines d'Amérique, du verre rouge ou même de la semence de corail, l'a fait ; pourvu que ce soit rouge, cela suffisait ; vous sentez que c'est le cas de retourner le vers fameux et de dire :

Tel brille au premier rang qui s'éclipse au dernier !

Aussi maintenant, à moins d'avoir des coraux remarquables, ou par leur grosseur, ou par la manière dont ils sont taillés, on n'en porte plus ; c'est dommage, car le soir, au bal, avec une robe de crêpe bleu, rien n'est plus élégant ; mais comme je l'ai dit cependant, les femmes qui auront de beaux colliers en corail, les porteront encore avec distinction. Je ne suis point étonnée du bien que vous me dites de l'envoi d'horlogerie qui vient de nous être fait par M. Benoît, directeur de l'horlogerie de Versailles ; tous ceux qui s'adressent à M. Benoît ont les mêmes éloges à lui donner, et il est de l'honneur national de soutenir de toute sa puissance la branche d'industrie que M. Benoît vient d'élever à un si haut point de perfection. Il est maintenant évident qu'il n'a plus de rivalité à redouter avec les mouvemens si vantés de nos voisins, et ses montres de platine sont incontestablement aussi supérieures que les plus beaux produits de Genève ! Voilà comme, en France, tout arrive à gagner le niveau étranger, et c'est à nous à nous grouper auprès des artistes de talent, qui font que notre patrie n'a point à craindre de rivaux ; M. Benoît, qui vient de remporter une de ces victoires, mérite et obtient les encouragemens et la sympathie dus à sa persévérance et à ses talens.

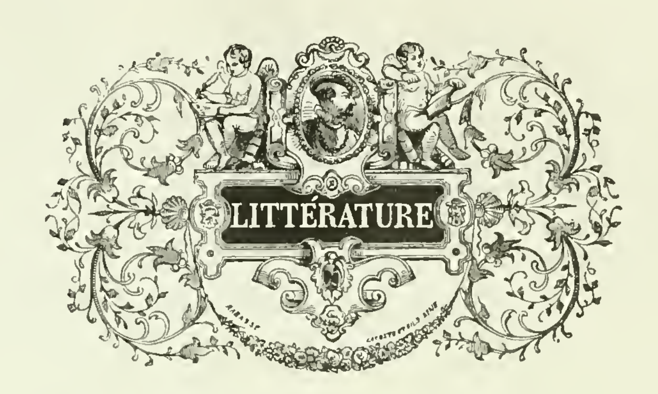
Nous sommes ici dans le calme le plus stagnant en fait de *fashion*, les mères de famille vivent dans l'espoir des couronnes gagnées par leurs enfans dans les colléges ; les pères *fourbissent leurs armes* pour les chasses qui vont ouvrir ; le peu de gens qui reste ici va nous quitter incessamment pour deux mois, et *tous* se disposent aux vacances ; grands et petits voient arriver avec joie la fin du mois ! Les femmes emportent force peignoirs pour leurs voyages ; beaucoup sont en cachemire, doublés, parce que la saison qui s'avance nécessite, à la campagne surtout, des vêtemens plus chauds ; les pei-

gnoirs en cachemire blanc, doublés en taffetas de couleur, sont ravissans; j'en ai vu un tout doublé de soie violette, avec les accessoires pareils, qui m'a paru la chose la plus distinguée du monde; on devait l'accoupler à un charmant bonnet de dentelle, orné de velours violet, ce qui promettait la plus séduisante demi-toilette possible. En général, rien ne dénote le bon goût d'une femme comme l'harmonie dans les couleurs, l'uniformité dans le costume me semble être toujours en rapport avec l'uniformité dans les idées, et les femmes qui pensent et agissent bien, mettent à leurs vêtemens cet esprit d'ordre qui les rendent si remarquables dans la société. Si j'étais homme, la manière de se mettre des femmes influerait beaucoup sur mon opinion en ce qui les concerne; autant je fuirais celles qui mélangent les couleurs, portent un chapeau rose avec une robe verte, un bonnet lilas avec une écharpe *multicolor*, autant je me rapprocherais de celles qui, vêtues de nuances douces, uniformes, préfèrent le blanc ou le noir à cet étalage bariolé qui les fait ressembler à des *bannières*. Au reste, j'ai toujours entendu les hommes de la haute société tenir à peu près ce langage, et ceux-là mêmes qui s'entendent le moins en toilettes féminines et ne sauraient rien préciser dans ce genre, ont une intuition du bon ou du mauvais goût en *chiffons*, qui est une chose toute particulière.

Nous venons ici de célébrer la *Sainte-Marie*; c'est une fête dans presque toutes les familles, où il est rare qu'il ne se trouve pas une personne de ce nom. La veille de ce jour, les marchés aux fleurs sont vraiment une ravissante promenade, et Paris tout entier semble un vaste jardin: invariablement on rencontre, dans tous les quartiers, de gros bouquets ou des caisses de fleurs. Cette année, il a été de mode d'offrir des paniers de fruits, et rien n'était plus joli que ces élégantes corbeilles où les fruits de toutes les espèces étaient mélangés avec une mousse bien verte et bien fraîche. Outre les fleurs naturelles, il se fait aussi à cette époque une grande consommation de fleurs artificielles, et j'ai vu à ce propos un envoi qui était destiné à une femme en deuil, et où, entre autres fleurs se distinguait la *rose violette* de Mme Lainné, la fleuriste en vogue. Cette rose délicate et de la nuance la plus ravissante, vient apporter une bien heureuse diversion aux fleurs portées jusqu'à présent pendant les deuils et dont la nature ne variait pas du tout. Toutes les femmes vraiment élégantes voteront des remercimens à Mme Lainné pour l'embellissement qu'elle vient d'introduire dans leur toilette, car la *rose violette* peut également se porter en costume ordinaire; avec du blanc, elle sera charmante et me semble destinée à un vrai succès. Toujours même triomphe pour les plumes plates sur les chapeaux *paillassons*; il y en a aussi de fort jolis pour les jeunes personnes, doublés en poult de soie et bordés de ruches *chicorée*; le *bleu de roi* est la nuance la mieux portée pour ce genre de coiffure.

Il me semble que je vous ai dit bien des choses aujourd'hui, madame, et que

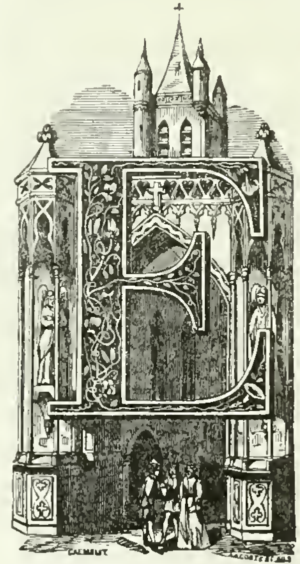
ma lettre est de nature assez variée pour satisfaire à toutes les exigences ; vous y trouverez de la mode, de la causerie, voir même *quelques réflexions philosophiques* ; n'est-ce pas de quoi satisfaire tous les goûts ? Je l'espère, et me reposant dans cette sécurité, je vous quitte pour aujourd'hui. M. DE L'******.



LE VENGEUR DES NOBLES.

CONFIDENCE D'UNE MÈRE A SON FILS.

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.



Elle vint bien vite cette nuit fatale ! Oh ! jusqu'à mon dernier soupir je me rappellerai chaque minute de cette heure qui a marqué comme un crime dans ma vie. Paris s'endormait. L'ombre m'enveloppait comme un linceul. Des lambeaux de nuages noirs rayaient le ciel et s'accrochaient aux angles des maisons voisines. L'air était imprégné de cette chaleur lourde et humide, funeste rosée du tonnerre, qui oppresse le cœur comme le clapotement des vagues sur les grèves de la mer. Le vent sifflait avec un bruit lamentable ; mais rien ne pouvait effrayer ma passion insensée. Je descendis furtivement le grand escalier, retenant mon souffle à chaque pas et n'osant regarder derrière moi, car il me semblait toujours qu'une main de marbre allait se poser sur mon épaule et m'arrêter. Le frôlement de ma robe me faisait tressaillir. Enfin, j'arrivai dans le jardin. Octave m'attendait, immobile contre le mur. Il me prit brusquement dans ses bras et m'entraîna vers un banc de gazon où nous avions coutume de nous asseoir. — Oh ! si vous n'étiez pas venue ! dit-il d'un son de voix profond.

Il jeta son manteau sur le banc de gazon, et s'agenouillant devant moi, il me regarda avec adoration. — Que vous êtes belle ! murmura-t-il.

Je levai les yeux en souriant, car le cœur d'une jeune fille se laisse facilement énivrer par le poison de la vanité ; mais quelle fut ma surprise ! C'était bien la voix d'Octave que j'entendais ; c'était bien son noble visage que je devinais malgré les ténèbres; mais Octave ne portait plus le pauvre costume de secrétaire intime de mon père. Il était magnifiquement vêtu comme ces grands seigneurs qui se trouvaient parfois sur mon passage à l'église. Des boutons de diamans brillaient sur son habit de velours noir. Des manchettes de dentelle tombaient sur ses mains blanches. Qu'il était beau ! et l'avouerai-je, je l'aimai mieux ainsi que sous ses vêtemens modestes de chaque jour. Je cédai, malgré moi, à cet instinct impérieux qui pousse toujours vers le clinquant et l'oripeau les esprits les plus faibles et les plus naïfs. La beauté physique, l'éclat extérieur n'ont-ils pas toujours, pour nous autres, pauvres femmes, des poésies magnétiques qui nous font rêver la beauté morale ? Pourquoi les enfans et les jeunes filles raffolent-ils de l'uniforme ?

Je sus gré à Octave de cette transformation singulière comme d'une attention délicate, et ne songeai point à lui en demander compte. Que m'importait, d'ailleurs, ce mystère, si c'était un mystère ? Pouvais-je penser à autre chose qu'à mon amour ? J'oubliai même de demander à Octave pourquoi il avait exigé cette entrevue, ou peut-être n'en eus-je pas le courage. Je devinais trop bien sa réponse.

Pourtant il gardait le silence, mais il réchauffait mes mains froides dans les siennes, il me pénétrait l'ame de ses regards, sa tête s'appuyait frémissante sur mes genoux ; il parlait à mon cœur et à mes sens par ses caresses éloquentes. Mon sein se gonflait, oppressé. Des larmes involontaires montaient à mes yeux. Je me sentais heureuse et j'avais peur. Pourquoi ? Dieu seul le sait, lui qui a mis dans notre ame ces vagues terreurs, augures du malheur. Ma pensée s'alourdissait. Des idées confuses glissaient dans mon cerveau. Le vent apportait à nos oreilles les hurlemens importuns des chiens vaguant dans les rues désertes. Puis, tout-à-coup, les sons faux et criards d'un violon de noce, vinrent mêler à ce concert leur harmonie discordante. Non, je ne pourrais te dire l'impression cruelle que je ressentis en entendant ces clameurs plaintives qui dominaient les notes fêlées du ménétrier, dans le silence de la nuit. Je pensai qu'à la même heure, une jeune ouvrière, aimée et honorée dans sa famille, riait et dansait aux bras de son mari, sans nul souci des vains rêves de l'avenir, et qu'une pauvre mendiante, exténuée de faim, se couchait peut-être dans le ruisseau pour ne plus se relever. J'enviais presque la joie vulgaire de la jeune fille qui pourrait dire devant tous sans rougir : « J'aime cet homme qui le premier a pressé mes lèvres sur ses lèvres : car c'est mon mari. » Elle pouvait être fière d'aimer; elle était épouse. Moi, je devais cacher mon amour dans la nuit, car il était coupable. Dans ma rêverie, j'avais oublié Octave. Je ne pus m'empêcher de m'écrier tristement :

— A quelques pas d'ici danse une jeune fille heureuse.

— Heureuse ! fit Octave avec un rire amère. Dans huit jours son mari la battra, et dans six mois elle se jettera à l'eau ou tendra la main aux passans.

— Où donc est le bonheur ? dis-je alors en frissonnant.

— Dans l'amour, Camille, répondit-il avec passion. Il ne faut pas le chercher ailleurs. C'est l'amour qui donne le courage, l'ambition, la gloire; c'est lui qui fait un dieu d'un homme et un ange d'une femme ; c'est lui qui a hérité de la baguette des fées et qui sait changer le grenier en palais et la misère en richesse ;

c'est lui aussi qui nous venge, ajouta-t-il d'une voix sombre, mieux que le poignard et le poison.

Octave avait repris toute son assurance qui exerçait sur moi une étrange fascination. Je l'eusse mieux aimé troublé, ému, rêveur comme moi, mais je tremblais sous son regard et sa parole, mais je n'osais résister à ses brûlantes étreintes; car c'était un de ces hommes résolus auxquels tout obstacle donne une énergie nouvelle.

— Oui je vous aime, s'écria-t-il, je vous aime, Camille, d'un amour égoïste, absolu, jaloux : si un homme devait effleurer seulement vos longs cheveux de ces lèvres je le tuerais. Je vous aime parce que vous êtes aussi douce et aussi naïve que belle, parce que vous avez vécu dans la solitude, ignorante même des caresses d'une mère, et n'aimant que Dieu. Oh ! que vous êtes différente de ces femmes du monde dont l'amour hardi se couronne de diamans, se glisse derrière les charmilles embaumées, se traîne en gondoles, ou danse le menuet sous les yeux de toute une cour, parce que l'amour pour elles n'est que plaisir, trafic ou vanité. Vous êtes si chaste et si pure que je me sens meilleur en vous voyant ; vous êtes si belle, que je comprends la félicité éternelle des anges agenouillés devant Dieu. Vous êtes Dieu pour moi, et vous voir, c'est le bonheur et la vie.

Oh ! misérables ames que nous sommes ! Octave, en me parlant ainsi, renouvelait vingt fois l'offense pour laquelle j'avais cru devoir l'exiler de mon cœur, et je ne le repoussais plus. Je sentais sur mon front la flamme de son haleine, et je me cachais le visage de mes deux mains, comme font les enfans, croyant me bien défendre ainsi contre ces transports qui brûlaient mon sang.

— Loin de vous, je souffre, Camille, reprit Octave, et pourtant votre souvenir est au fond de toutes mes pensées. Partout où je vais, dans les fêtes et dans les lieux déserts, je suis triste, parce que je porte partout mon amour avec moi. Le monde entier, à mes yeux, est renfermé dans ce coin de jardin sombre et dépouillé, où je sens battre ton cœur contre mon cœur, trembler ta main dans ma main, où je puis boire le souffle de tes lèvres, en te disant : je t'aime !

En même temps, il m'enleva dans ses bras. L'éclair d'un désir furieux passa dans son regard. On eût dit qu'il saisissait une proie. Tout son corps frémissait.

— Camille ! cria sa voix avec un accent indéfinissable.

J'eus peur ; mais ses bras me pressèrent dans une étreinte plus violente. Un soupir s'échappa de ma poitrine oppressée, et ma tête se pencha sur son épaule, tandis que mes yeux cherchaient encore le ciel.

Une seule étoile y brillait au dessus de nous, et menacée par un cercle de nuages noirs qui se rétrécissait de plus en plus, il me vint une idée étrange. Je pensai que c'était ma mère qui, sous la forme d'une blanche étoile, veillait sur moi par l'ordre de Dieu. Mais presque aussitôt l'étoile sombra sous les nuages. Je me dis alors que le ciel se fermait pour moi, que tout m'abandonnait, et je fermai les yeux. Octave appuya ses lèvres sur mes paupières abaissées.

Pourtant mon bon ange luttait encore pour mon salut. Je rouvris les yeux, en tressaillant, et j'entrevis soudainement, comme une autre étoile protectrice, une clarté dans les ténèbres. C'était la petite fenêtre du cabinet de travail de mon père, dont la lumière d'une lampe faisait flamboyer le vitrage. Je crus voir tomber sur moi le regard courroucé du rigide patriote, prêt à me juger. Je raidis mes

bras contre la poitrine d'Octave, pour me dégager du cercle de fer dans lequel il me tenait enchaînée, et je me levai droite, éperdue. L'effroi chassa la passion de mon cœur, et alors seulement je compris ma faute. Mon père n'avait pas encore achevé sa veille laborieuse, il travaillait, dans la paix de sa conscience, calme, heureux, rêvant peut-être à sa fille qu'il croyait endormie d'un chaste sommeil, et sa fille veillait, elle aussi, elle veillait pour son déshonneur ! Je ne pus que tomber à genoux et tendre mes mains vers la fenêtre étoilée, en criant : pardon, mon père, et vous merci, mon Dieu !

Mais aussitôt les bras d'Octave se glissèrent autour de ma taille et me relevèrent doucement, tandis que l'insensé me demandait : Qu'as-tu donc, Camille ?

Je lui montrai du doigt cette fenêtre qui scintillait toujours dans la nuit comme un phare de sauvegarde.

— Eh ! bien, dit Octave.

— Eh ! bien, monsieur, ne comprenez-vous donc rien ? Mon pére est encore debout, vous dis-je. Un soupçon peut lui venir. S'il voulait bénir le sommeil de sa fille, s'il voulait déposer sur son front le baiser du soir, s'il entrait dans ma chambre et qu'il la trouvât déserte...

Je sentis une sueur glacée sur tous mes membres, à cette horrible pensée.

— Enfant ! fit Octave avec un singulier sourire. Et il me pressa plus passionnément sur sa poitrine en ajoutant : Rassurez-vous, Camille ! pourquoi ces vaines frayeurs ? ne suis-je pas là pour te défendre...

— Contre mon père, n'est-ce pas ? m'écriai-je avec un accent de mépris.

— Oui, contre votre père, répondit-il dûrement. Puis il essaya d'adoucir le sens odieux de cette parole en continuant d'une voix moins farouche : — Contre Dieu, contre le monde entier !

— Laissez-moi, monsieur, repris-je avec effort. Vous me faites horreur.

J'espérais me sauver en irritant son orgueil.

— Vous ne m'échapperez pas, dit-il froidement.

Tout mon sang reflua vers mon cœur.

— Qu'espérez-vous donc, monsieur ? murmurai-je ; me retenir de force, peut-être ? Ce serait là un noble triomphe !

— De force ou de gré, vous resterez ici, Camille, car je vous aime.

La peur joignit mes mains tremblantes. Le front pâle, je fixai mon regard troublé sur la fenêtre, redoutant de voir ma dernière espérance s'éteindre dans l'ombre. La fenêtre rayonnait toujours.

— Ah ! dis-je avec égarement, vous ne m'aimez pas comme je vous aimais, Octave. Vous m'aimez, parce que vous me trouvez belle ; je suis l'idole de vos yeux, mais non pas la maîtresse de votre cœur, puisque vous n'avez pas pitié de mes larmes.

Il ne répondit pas.

— Encore une fois, monsieur, m'écriai-je indignée, si vous n'êtes pas un lâche, si vous ne voulez pas porter la main sur une femme, livrez-moi passage.

Il resta immobile devant moi et il posa brutalement sa main sur mon épaule, comme pour me repousser.

— Vous me faites mal, monsieur, lui dis-je alors avec douceur. Toute mon énergie était brisée et affaissée par cette lutte horrible.

— Et moi, dit Octave, croyez-vous que je ne souffre pas ? A mon tour, écoutez-

moi. Vous me dites que vous m'aimez. Et qu'appelez-vous donc amour? Est-ce m'aimer que de me laisser brûler vos mains de mes baisers, caresser votre doux visage de mes regards, frôler vos cheveux de ma joue ardente, et quand la passion bout dans mes veines, de me dire : Détournez-vous de ma route, monsieur, et livrez-moi passage. Et vous croyez que sur ce mot, moi qui vous tenais palpitante contre mon cœur, j'ouvrirai les bras comme un esclave soumis, et que je vous laisserai partir, sans savoir si jamais nous nous reverrons ainsi seuls dans la nuit? Oh! non; on ne joue pas ainsi avec mon amour. Ce manége de coquette doit me trouver inflexible; et, d'ailleurs, je ne vois pas ce qu'il y a de si noble et de si courageux à m'accabler de votre colère, en m'appelant monsieur! moi qui tout-à-l'heure était agenouillé devant vous, et que vous appeliez Octave!

Lâche cœur! je trouvai presque qu'il avait raison; mais je voulus combattre ma propre faiblesse, et je répondis :

— Si je jette un seul cri, mon père sera dans ce jardin avant que vous ayez pu songer à un moyen de fuite.

— Croyez donc votre bon génie! fit Octave en ricanant; mais n'oubliez pas qu'il deviendra aussitôt votre juge et votre bourreau. Ce sera là un étrange témoin pour notre rendez-vous d'amour. En l'appelant à votre secours, c'est la mort que vous appelez sur votre tête, car il vous tuera.

— Que m'importe de mourir! m'écriai-je avec désespoir, si je meurs innocente!

La lumière vacilla sur le vitrage, tandis qu'une ombre s'y dessinait.

— Vous ne mourrez pas, Camille; car je tuerais votre père avant que sa main effleurât votre robe.

— Si jamais vous m'avez aimée, fis-je épouvantée, en saisissant avec violence le bras d'Octave, jurez-moi que vous ne toucherez pas à un cheveu de mon père. Voulez-vous donc que je sois une fille parricide!

Eh! bien, alors, c'est lui qui me tuera, dit Octave, car je serai lâche devant votre père, Camille. Et puisque vous ne m'aimez plus, la mort me sera douce, et cette mort, du moins, ne vous causera ni larmes ni remords.

— Ah! vous n'avez pas de pitié, m'écriai-je. Tout mon courage fondait en larmes, et je me sentais défaillir.

— Camille! murmura Octave.

Par un dernier effort, je regardais la fenêtre lumineuse. Sa clarté s'éteignit tout à coup comme ces étoiles qui tombent de la couronne azurée du ciel. Je ne sais comment cela se fit, mais je retombai à moitié évanouie dans les bras d'Octave. Il avait frappé sur mon cœur avec le nom de mon père, et cette terreur qui devait me sauver, m'avait perdue. Le talisman que j'invoquais avait servi d'arme pour briser ma résistance...

Qui oserait deviner les effroyables sensations qui déchirèrent toutes les fibres de mon cœur, le lendemain de cette nuit maudite? J'étais comme étourdie de ma chute et je ne voyais pas clair dans mon malheur. D'abord je souffris cruellement à la vue d'Octave, lui qui n'avait pas craint de me sacrifier comme une victime à la fièvre de ses désirs. Un instant je crus le haïr. Mais bientôt, la générosité naturelle à nos pauvres ames l'emporta sur mon ressentiment. Je cessai de regretter ma faiblesse, dans l'espoir qu'elle serait un lien sacré qui attacherait la vie d'Octave à la mienne. C'est ainsi que je commençais à enterrer mes re-

mords dans le secret de mon cœur, mais Dieu me réservait un coup terrible qui devait les réveiller

Trois jours s'étaient écoulés; le soir de la quatrième journée, le dîner fut triste et silencieux. Une pensée secrète semblait préoccuper l'esprit d'Octave et de mon père, et retenir les paroles sur leurs lèvres. Tout à coup ce dernier se leva brusquement et dit:

— Faites vos adieux à Camille, Octave! puisque ce départ est malheureusement nécessaire, il ne faut pas épuiser notre courage en frais de sensiblerie. Les larmes ne signifient rien dans les crises de la vie, elles prouvent tout au plus l'irritabilité du système nerveux chez ceux qui les versent. Vous savez quels regrets vous allez laisser dans deux cœurs qui vous ont sincèrement aimé. Une balle anglaise vous attend peut-être là-bas, mais il est beau de mourir pour une cause héroïque.

Je ne pouvais croire aux paroles que j'entendais; mes yeux s'attachèrent avec l'expression d'un étonnement désespéré au visage pâle d'Octave. Il évita mes regards.

— Monsieur Octave nous faire ses adieux? dis-je d'une voix tremblante.

— Delbois est dangereusement malade, répondit mon père; comme il se trouve seul au milieu d'étrangers, les soins d'un ami lui sont nécessaires. Octave, en obéissant ainsi sans retard et sans hésitation à la prière d'un homme qui ne sera peut-être plus qu'un cadavre à son arrivée, remplit un devoir sacré. On ne doit jamais marchander avec son dévoûment.

Les mortelles douleurs font monter à l'ame une audace singulière. Au lieu d'abattre votre courage, elles soufflent dans tout votre être un esprit de révolte. La blessure ouverte dans votre cœur irrite votre orgueil; vous éprouvez alors une joie sombre et amère à lutter pied à pied, pour garder un lambeau d'espoir ou pour aspirer tout votre malheur; vous vous énivrez avec délices de tout le fiel qui vous est versé, vous voudriez que la nature fît mugir la voix de ses tempêtes pour sympathiser avec l'orage de votre ame. Enfin, votre front se relève électriquement pour faire face à l'ennemi, quitte à être foudroyé comme celui de l'archange. Dieu sans doute me donna la force d'écouter sans mourir les paroles de mon père, et de répondre hardiment:

— M. Octave oublierait-il que nous aussi, nous sommes ses amis, et que son héroïsme nous coûtera des larmes cruelles? Il est de belles actions que tout homme n'a pas le droit d'accomplir.

Ces mots étaient une énigme pour mon père; mais je voulais entendre la voix d'Octave, m'assurer qu'elle ne tremblait pas, qu'elle était calme comme son visage, que pas un tressaillement ne troublait la paix de son cœur; mais ses lèvres ne daignèrent pas s'entr'ouvrir. L'habile tortureur laissait à mon père les fatigues des phrases banales et le regardait avec son abominable sourire.

— Pardonnez à l'indiscrétion dê ma fille, reprit ce dernier, ou plutôt regardez-la comme une preuve de l'affection de sœur qu'elle vous a vouée. Pour moi, je vous blâme, mon enfant, ajouta-t-il en me jetant un coup-d'œil sévère; Octave agit en honnête homme; il n'abandonne ses amis, tranquilles et heureux, que pour aller consoler de ses paroles ou de ses larmes un ami malheureux, abandonné, prêt à mourir. Lui reprocher une si noble et généreuse action, ce serait faire preuve d'un bien misérable égoïsme! Partez, Octave, nous vous sui-

vrons de cœur dans ce long voyage, et votre souvenir ne cessera pas d'habiter cette maison, de vivre dans nos pensées et d'errer sur les lèvres de Camille, quand elle priera Dieu.

Oh ! l'horrible supplice ! nous étions heureux et tranquilles, avait dit mon père, tranquilles et heureux ! si j'avais pu d'un mot ou d'un geste lui montrer la vérité fatale qui tremblait dans mon cœur, ses cheveux eussent blanchi comme ceux d'un vieillard. Octave, disait-il, devait nous laisser un doux souvenir. Hélas ! c'était le souvenir de la honte et du déshonneur qu'il devait nous laisser ! Il allait, le lâche bourreau, mouiller de quelques larmes le linceul ou la tombe d'un ami, et son départ assassinait une femme. Ces reproches, que mon père accusait d'indiscrétion, n'avais-je pas bien chèrement acheté le droit de les adresser à Octave ; mais que pouvais-je dire encore? Le frémissement convulsif qui secouait mes membres était une parole assez désespérée, mais cet homme, si jeune et si beau, n'avait pas de regard pour ma souffrance. La présence de mon père, qui croyait en moi plus qu'en Dieu, clouait sur mes lèvres le cri de ma honte. Je baissai la tête, comme si j'eusse senti mes pieds s'enfoncer lentement dans le froid sépulcre et je fermai les yeux. Le condamné ne ferme-t-il pas les siens quand sa tête a touché le billot!

— Venez avec moi, Octave, dit mon père, je veux vous remettre tous mes papiers pour Delbois et nos amis d'Amérique.

Je restai immobile et froide comme une statue de marbre. Quand le bruit de leurs pas s'éteignit, je crus que la vie se retirait de moi. Le coup qui m'avait frappée était au dessus de mes forces. Tous mes rêves, tous mes espoirs, toutes les joies du passé tombaient à la fois de leur piédestal pour se faner dans une mare de sang. Car je ne voyais plus qu'une chose au milieu du vide qui se faisait autour de moi, c'était la mort, le suicide ! Pouvoir mourir avant de perdre l'estime de mon père, avant de devoir m'agenouiller devant sa colère, voilà le bonheur suprême que j'ambitionnais ! Mais quand je pensais que peut-être il me tuerait de sa main, un froid mortel glaçait jusqu'à la racine de mes cheveux.

Te dirais-je pourtant la dernière et lâche illusion qui se tenait tapie au plus profond de mon ame? Eh ! bien, oui, j'osai encore penser que la cruauté d'Octave n'était qu'un jeu, une épreuve, que sais-je, moi ; le motif d'une semblable trahison me semblait si incompréhensible que je ne pouvais y ajouter foi. Toute ma vie se cramponna à cette pensée qui était sa planche de salut ; à force de la caresser dans mon esprit, je fus persuadée. Je passai de mon profond désespoir à une joie insensée ; je riais de ma terreur ; j'attendais qu'Octave vînt implorer mon pardon. J'épiais son retour.

Folle que j'étais ! Il parut enfin, mais il traversa le salon sans me voir. Mon cœur ne battait plus. Je courus vers Octave et pris ses mains dans les miennes, sans rien dire. Il me repoussa. Je me laissai tomber à ses pieds, pâle et mourante, en lui disant d'une voix éteinte : — Il est donc bien glorieux de tuer une pauvre fille qui a commis le crime de vous aimer. Oh ! je voudrais mourir ici, pour vous laisser un plus libre passage.

Il me regarda avec une attention singulière. — Votre crime n'est pas de m'avoir aimé, répondit-il. — Quel est donc ce crime? m'écriai-je ; que vous ai-je fait? de quoi m'accusez-vous? pouvez-vous me condamner sans me dire au moins pour quelle faute je meurs? et de quelle faute me suis-je rendue coupable,

si ce n'est de cet amour? On vous aura trompé, Octave, soyez en sûr. Oh! dites-moi la vérité. Je me justifierai. Vous avez bien cru ceux qui m'ont accusée. Ne me croirez-vous pas, moi qui vous aime et qui pleure à vos pieds?

Octave souriait en m'écoutant. — Comme elle ressemble à son père, dit-il absorbé dans une pensée profonde, et qu'il m'est doux de voir le sang de cet homme tressaillir devant moi dans les veines de son enfant; l'honneur de cet homme s'humilier et s'avilir devant moi dans les prières et les sanglots de sa Camille!

La parole, le geste, le regard, tout en lui s'exaltait dans un tel sentiment de haine, que je fus épouvantée. Il reprit son sang-froid et me répondit doucement: — Personne ne vous a accusée, Camille. Pourtant Dieu lui-même ne pourrait vous justifier d'un crime qui n'est pas le vôtre, mais que vous devez expier par le malheur de votre vie entière.

Tout ce que je pus comprendre de ces phrases obscures, c'est que Octave était inflexible. — Ainsi donc, lui dis-je, vous avez tout oublié. Notre amour n'est plus même un souvenir. — Notre amour! répliqua-t-il froidement. Vous ai-je jamais aimée, Camille. Je vous l'ai dit, il est vrai, mais deviez-vous me croire?

Le sang me monta au visage sur le coup de cette insulte, et je me relevai droite en regardant l'assassin jusqu'au fond des yeux. — Vous êtes un lâche lui criai-je. — Ah! reprit-il avec joie, l'ame de votre père s'éveille enfin en vous. Dieu soit loué; c'est ce que j'attendais. Il m'eût été pénible de terrasser une victime sans résistance; mais voilà le rugissement de la lionne qui commence! — La lionne se laissera frapper par vous, monsieur, fis-je avec dédain. — Je ne suis pas un manant, mademoiselle, et j'attendrai que votre père vienne m'ouvrir lui-même cette porte si bien gardée. Il trouvera peut-être votre affection de sœur un peu exagérée.

Cette froide ironie me révolta. La lutte avait épuisé mes forces; ma voix sanglota dans des larmes soudaines. — Non, m'écriai-je, il est impossible que ce départ soit une vérité! Pardonne-moi, Octave, si j'ai pu te croire coupable de cette lâcheté. Tu ne saurais me repousser ainsi, dans cette maison dont chaque pierre est un témoin que mon amour pourrait invoquer; sainte demeure où je suis née, où j'ai vécu chaste et innocente; autel de mes prières d'enfant, qui pour moi se convertira en prison ou en tombe, si vous m'abandonnez, Octave. N'est-ce pas ici que vos regards furtifs ont troublé mon cœur, que vos paroles d'amour ont murmuré à mon oreille, que vous m'avez poursuivie de vos soupirs et de vos larmes, sous l'œil de mon père. Hélas! toute cette maison est peuplée de cet amour qui m'a perdue. Et s'il faut, pour vous toucher, faire appel à mon déshonneur, ajoutai-je en entraînant avec force Octave vers la fenêtre ouverte, c'est en vous montrant ce jardin où j'aurais dû mourir, que je vous demanderai si vous serez sans pitié!

Ma vie était suspendue à ses lèvres. Son cœur fut remué; l'émotion brisa l'affreux sourire qui crispait les coins de sa bouche. Je fis un dernier effort. — Là, sous ces arbres, il y a un terrible secret, la honte d'une famille. Ici, dans ton cœur, Octave, il y a l'honneur de cette famille. Tu peux faire grace ou tu peux condamner. Si moi seule je devais souffrir de ton arrêt, je ne t'implorerais pas. Si je te prie à genoux, Octave, si je pleure comme une pauvre misérable sans ame, c'est pour le nom sans tache de mon père. L'amante ne te retient pas, c'est la fille coupable qui embrasse vos pieds, monsieur, pour que son crime ne re-

tombe point, comme une flétrissure impie, sur la vertu de son père. — Votre père, interrompit Octave, dont le regard redevint glacé, j'aurais tort, en effet, d'oublier ce que je lui dois. Il a tenu dans sa parole tout l'avenir de ma vie. — Savez-vous, ajouta-t-il en chiffonnant avec distraction le bout de ses manchettes, que vous joueriez à ravir la tragédie bourgeoise, ma chère amie !

Tout était fini entre nous. L'orgueil de ma race se réveilla dans mon cœur.

— Puisque les larmes que répand une femme sur la poussière de vos bottes, ne sont pour vous qu'un sujet de sarcasme, allez, monsieur, je vous précéderai, lui dis-je. Je vous ouvrirai moi-même cette porte. Je ne ramperai plus sur mes genoux, je ne me laisserai plus outrager, mais je saurai mourir, en expiation de votre crime.

— Je vous aime ainsi, répondit-il. La faiblesse des femmes les fait trop fortes. Votre fierté me rend tout mon courage.

Je marchai d'un pas ferme devant lui. Ma main ouvrit, sans trembler, la porte de la rue. Quand Octave eut touché le pavé du pied, il se retourna. Mon cœur se brisa à ce moment suprême.

— Camille, je t'aime, me dit-il de sa voix d'or; mais une nécessité impérieuse me chasse de cette maison. Tu ne me crois pas : j'ai mérité cette défiance. Mais voici un gage de ma dernière parole. Cet anneau est à toi. Consulte-le quand tu voudras m'appeler à ton secours. Le chaton renferme un nom et une adresse.

Je ne répondis pas, mais chaque mot de cet adieu se grava dans mon cœur. Je regardai Octave s'éloigner : c'était ma vie qui s'en allait. A chacun de ses pas, ma poitrine était plus oppressée. Quand il eut dépassé l'angle de la rue, j'eus à peine la force de pousser la porte pour me cacher aux regards curieux des passans, et je m'affaissai contre le mur du corridor.

Mon père me trouva évanouie, froide, la tête cachée sous mes cheveux épars.

— Souffres-tu? me demanda-t-il avec inquiétude.

— Le froid m'a saisie, répondis-je.

La chaleur était extrême. Mon père hocha la tête. J'avais le délire. Quand je me réveillai de ma douleur, l'anneau, que je ne croyais pas avoir accepté, serrait un de mes doigts de son cercle d'or, et je le portai frénétiquement à mes lèvres.

EMMANUEL GONZALÈS.





Lith par Ch Vogt

Anna Thillon

LA SYLPHIDE

DIRECTION RUE D'HANOVRE, 17

Lith. de Thierry Frères.

ARTISTES MODERNES.

IX.

Mme Anna Thillon.



u commencement de la Restauration, une très honorable famille anglaise, dont la fortune avait été gravement compromise par les dernières guerres de l'Empire, vint s'établir au Havre. Cette famille, dont le chef était mort aux Indes, se composait d'une mère et de ses deux filles, l'une fort jeune, l'autre encore enfant. Par un de ces hasards que la Providence jette au milieu des actes les plus ordinaires de notre vie pour contribuer à l'exécution suprême de ses desseins, le banquier chargé du soin des revenus de cette intéressante famille, était président de la Société philharmonique, récemment fondée au Havre par M. Thillon, chef d'orchestre du théâtre. Peu à peu, les rapports du financier avec ses clientes s'entourèrent de je ne sais quels charmes sympathiques qui en firent un ami de la maison. A force d'admirer chaque jour ces deux blondes filles aussi belles que rêveuses, il sut que l'aînée, élève de Cramer et des autres grands maîtres de l'époque, possédait déjà un fort remarquable talent sur le piano, et que la cadette, trop jeune pour avoir aucune vocation bien décidée, aucune notion précise de l'art, se plaisait à gazouiller incessamment, sans but, et comme une véritable fauvette qu'elle était. — Un jour, entre autres, à Londres, tandis qu'elle chantait, sans y songer, la ballade d'*Obéron*, un homme qui passait demanda la permission d'entrer, prit la petite fille sur ses genoux, puis, entre deux baisers pleins d'effusion, lui dit :

— Bel ange, tu seras artiste !

L'homme portait le nom illustre de Carle-Maria de Weber, et il mourut peu de temps après ; l'enfant s'appelait Anna.

Le banquier donc ne manqua point d'apprendre à M. Thillon ce qu'il savait de ces deux jeunes et intéressantes musiciennes, et M. Thillon, à son tour, brûla du désir de les connaître. Les liaisons se font vite en province, surtout entre artistes et gens de cœur : le chef d'orchestre de la Société philharmonique ne tarda pas à être aussi bien accueilli de la famille anglaise que le banquier lui-même. Les dispositions précoces de la petite Anna et les merveilleuses qualités de voix qui, prématurément se développaient en elle, le surprirent au point qu'il demanda, comme une grace, à sa mère, de diriger son éducation musicale. Cependant Anna, dont le cœur s'échauffait de plus en plus au contact du feu sacré, faisait des progrès rapides ; l'étude fécondait, épanouissait dans une sève exubérante ces semences précieuses que la nature avait mises en elle. Bientôt elle en sut assez pour se faire entendre, avec sa sœur, à la Société philharmonique où l'on applaudit, tout à la fois, le talent miraculeux et les graces enfantines des deux blondes filles d'Albion. Ce fut un beau jour que celui-là, car de cet instant,

la jeune virtuose tressaillant sous le tumulte magnétique des bravos, posa un pied sur l'avenir, en murmurant au fond de son cœur : — Il m'appartient.

Qu'ajouterai-je? Avec chaque nouveau soleil, M. Thillon voyait grandir son Anna en savoir et en beauté ; si bien qu'un soir il tomba en adoration devant elle, à l'exemple de Pygmalion devant sa statue, et demanda sa main. Mais la blonde Anna, devenue femme, ne s'était pas pour cela complètement faite artiste, du moins au gré de son mari ; et M. Thillon, à tous les désirs de son épouse chérie, qui se sentait violemment entraînée vers le théâtre, lui manifestait des craintes, exagérées sans doute, mais qui faisaient de profondes blessures aux espérances de l'artiste. Lasse enfin, non pas de travailler toujours, mais de toujours attendre, Mme Anna Thillon dit à son maître :

— Essayons ! J'ai du courage et de la confiance pour nous deux et il me tarde de connaître le dernier mot de ma destinée.

Ils partirent donc pour Clermont, pélerins de l'amour et de l'art, tout pleins des souvenirs du passé, des émotions ineffables du présent, et s'abandonnant du fond de l'ame aux rêves de l'avenir. — Durant six mois, Mme Thillon, fauvette égarée loin de son nid, remplit les montagnes de l'Auvergne de ses douces cantilènes ; mais par delà les montagnes, par delà les vallées, sa voix avait un écho, et Ponchard, frère du chanteur et directeur du théâtre de Nantes, accourut bien vite pour lui faire signer un engagement dans sa troupe.

C'est seulement à Nantes que Mme Anna Thillon a pris sur la scène le rang qui convient à son originalité si suave, à son talent si frais. Pendant deux ans, les Nantais n'ont pas cessé de l'applaudir dans les rôles de l'opéra-comique et du grand opéra qu'elle a abordé avec un égal bonheur : *l'Ambassadrice* et *le Cheval de Bronze* étaient surtout ses triomphes, et elle a laissé dans *le Barbier*, *le Mauvais OEil*, *la Juive* et *le Domino noir* de très gracieux souvenirs. — Le départ de Mme Thillon fut considéré par la jeunesse dorée et par les amateurs du théâtre de Nantes comme une calamité publique. Mais un pareil talent, ainsi à son début et dans toute la fraîcheur de ses années premières, ne pouvait demeurer en province, et M. Anténor Joly eut hâte de l'attacher au théâtre de la Renaissance.

Ici commence, à vrai dire, l'histoire artistique de Mme Anna Thillon ; en moins de trois années, cette blanche étoile de l'Opéra-Comique avait opéré sa révolution, elle avait parcouru ce cercle sacramentel dont Paris est le dernier point ; ainsi tous ses efforts et ceux de son mari, ainsi toutes leurs espérances communes s'étaient magnifiquement réalisées. Car ce serait une injustice de passer sous silence la part réelle que peut, que doit même revendiquer M. Thillon dans les succès de sa femme. Il ne faut point oublier qu'il a été son seul maître, au Havre, à Clermont et à Nantes ; que c'est lui qui lui a tout enseigné, depuis le chant et les traditions scéniques, jusqu'à la langue française, dont elle ne connaissait encore que quelques mots, même après son mariage. Toutefois, la venue de Mme Thillon ne pouvait être un événement dans une ville comme Paris, qui fait tant de bruit à elle seule, qu'elle ne peut entendre les bruits qui s'élèvent autour d'elle. Quand la jeune cantatrice parut dans *Lady Melvil*, il y eut dans la foule une sorte de murmure approbateur. — D'où vient-elle? comment se nomme-t-elle? — C'était déjà la moitié d'une réputation. — *L'Eau merveilleuse* fut pour MmeThillon une occasion admirable de déployer tout ce qu'il y a en elle de coquetterie charmante et d'esprit. On ne demanda plus d'où elle venait, mais tout

le monde voulut aller la voir et l'entendre, et Gavarni croqua sa silhouette, en attendant, ce qui lui arrivera un de ces jours, que Dantan moule sa statuette. Aujourd'hui c'est le tour de deux de nos amis, Jules Bourgarel et Charles Vogt, jeunes artistes d'imagination et de cœur, qui viennent d'achever son portrait d'une ressemblance adorable *. — Vint ensuite *Lucie de Lammermoor*, et l'opéra de Donizetti, cela est incontestable, a fait la fortune artistique de Mme Thillon, qui elle-même a procuré pendant quelques mois, dans son rôle de Lucie et dans ses deux rôles de *la Chaste Suzanne*, des recettes considérables à ce pauvre théâtre de la Renaissance, qui, malgré cela, n'a pu vivre, parce que dès son premier jour, il avait été frappé de discrédit et d'impuissance en réalisant la province au milieu de Paris. — Après le désastre de la Renaissance, l'Opéra-Comique a songé à attirer à lui le débris charmant qui errait çà et là dans nos chefs-lieux de France au souffle capricieux du destin.

L'Opéra-Comique est selon moi la dernière phase ascendante de la fortune de Mme Thillon. *La Neige*, rajeunie pour elle par M. Auber, nous l'a montrée ce qu'elle est, ce que je lui souhaite de toujours être, gracieuse, enjouée, blonde et belle, affichant quelquefois un adorable embarras de gestes et de paroles, chantant et vocalisant avec une grace et une légèreté qui lui sont propres, en un mot, ayant son talent, son individualité, sa réputation et son succès à elle. C'est une de ces natures privilégiées et rares qui possèdent une double puissance sur le public. On est subjugué par la beauté de Mme Thillon avant de l'être par sa voix, et elle n'a point encore ouvert la bouche qu'on a envie de crier bravo ! à ses lèvres de corail et à ses grands yeux de velours. — Deux opéras nouveaux, dit-on, s'achèvent exprès pour sa voix ; en attendant, sans cesser de travailler avec son mari, Mme Anna Thillon prend des leçons de trait de Bordogni, et déjà l'on a pu se convaincre, dans son passage de la Renaissance à l'Opéra-Comique, des progrès notables que lui a fait faire l'habile professeur italien. C'est dans la salle où chantèrent Mmes Favart et Saint-Aubin, belles toutes deux, toutes deux gracieuses et spirituelles, qu'il convenait que Mme Anna Thillon, blonde fée au long regard, à la voix angélique, leur sœur peut-être, dans cette relation intime et mystérieuse des générations entre elles, vînt enchanter nos oreilles et charmer nos cœurs, à cette même place où un demi-siècle auparavant, nos pères tressaillaient d'aise et battaient des mains. Levez-vous donc, ombres tutélaires de Clairval, de Michu, de Narbonne et de Chenard ; vous aussi, blancs fantômes de la Dugazon chérie, d'Adeline sa sœur et de cette Carline qu'ils aimaient tant, écartez le marbre rompu de vos tombes, soulevez vos gazons flétris, et venez, revêtus de vos plus beaux habits de fête, parés et radieux comme aux soirs de vos plus éclatans triomphes, assister au spectacle de votre doux Opéra-Comique qui ressuscite sous les traits divins de Mme Anna Thillon. G. GUÉNOT-LECOINTE.

* *La Sylphide* publie aujourd'hui même ce portrait, qui est sa propriété.

Théâtres.

Il n'a été question durant toute cette semaine, dans le grand monde, que de la réouverture de l'Académie royale restaurée par MM. Cambon et Cicéri, et de la rentrée de Duprez. Le manque d'espace nous force, à notre grand regret, d'ajourner l'article que nous avions préparé sur cette réouverture. Réservant donc notre jugement et notre critique, nous nous bornerons pour aujourd'hui à constater que la salle rajeunie de l'Opéra, qui est d'une extrême richesse, sinon d'un goût parfait, était comble aux deux premières représentations de Duprez, *les Martyrs* et *les Huguenots*. Duprez a encore chanté *Guillaume* vendredi ; par conséquent, il a paru trois fois en huit jours; il semble que c'est beaucoup trop. Quoi qu'il en soit, Duprez nous est revenu avec sa voix bien reposée, plus fraîche, plus vibrante et plus dramatique que jamais. Duprez est le premier chanteur du monde. Il est juste de comprendre dans nos éloges le beau talent et la voix si souple et si perlée de Mme Gras-Dorus. On ne saurait trop le répéter, la fortune de la direction actuelle de l'Opéra est tout entière entre les mains de ces deux grands artistes. — Mlle Julian a fort bien chanté le rôle de Valentine, il lui manque encore l'énergie et l'ame ; espérons que ces deux qualités lui viendront. — Dérivis, dans le rôle du comte de Nevers, a fait beaucoup de plaisir, à l'inverse de Serda, qui a chanté ou plutôt déchanté comme on ne se le permet pas en province. — On annonce que Duprez va aborder *Robert* ; c'est à coup sûr un nouveau triomphe qu'il se prépare, car Duprez n'est pas homme à se fourvoyer. — Mlle Rachel est à Lyon, où elle obtient les plus grands succès. — Aux Variétés, toujours du monde en dépit de la chaleur. — M. Roger de Beauvoir achève, pour le théâtre de la place de la Bourse, une pièce tirée du charmant roman qu'il a publié dans *le Siècle*, sous le titre du *Neveu du Meunier*. Il ne fallait rien moins qu'un écrivain et un homme d'esprit comme M. Roger de Beauvoir pour rendre à la joie et au succès ce triste théâtre qu'on nomme le Vaudeville. ***

Concerts et fêtes d'été.

La foule profite des derniers jours que la bande noire des entrepreneurs et des maçons laisse à ce beau parc de Tivoli qui, bientôt, disparaîtra pour faire place à un quartier nouveau, comme a disparu l'ancien Tivoli sur les gazons duquel s'est élevé la rue de Londres et les bureaux du chemin de fer de Saint-Germain. Il y avait affluence ces deux derniers dimanches, et, sans aucun doute, si le temps le permet, la réunion sera nombreuse et brillante à la fête italienne qu'on nous prépare pour samedi 22 août. M. Pontet, le directeur de Tivoli, n'épargne aucune peine, aucune dépense, pour que son magnifique jardin devienne le rendez-vous de la bonne et de l'élégante société. — Ce que nous venons de dire des fêtes de Tivoli, s'applique également à celles du Ranelagh qui n'a plus, lui aussi, que quelques bals à offrir à ses nombreux habitués. — Les mercredi, vendredi et dimanche les concerts Vivienne continuent à être très fréquentés, et l'orchestre de M. Fessy ne cesse de faire des progrès en exécution et en ensemble. L'administration des concerts Vivienne annonce depuis quelque temps sur son affiche une *fête de nuit*, que nous aurons sans doute au premier soir, et qui nous donnera un avant-goût des joyeuses fêtes de l'hiver.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



LA SYLPHIDE

Chapeaux de (Maurice Beauvais) Fleurs de (Mme Lainné) Robes de Mr (Debaisieux) Sous Jupes (Oudinot) Marquise de (Verdier)

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17.



A Madame ***

29 août.



Je me sens l'esprit tout disposé à vous parler modes aujourd'hui, Madame, et à entrer avec vous dans les détails minutieux de mon avant-dernière lettre. Il me semble que vous en tirâtes un assez bon profit, pour que je ne craigne point de vous en envoyer une pareille. Quoique nous soyons fort *pauvres* en modes à cette heure, la réouverture de l'Opéra a cependant fait éclore quelques jolies choses. J'ai remarqué de petits chapeaux en crêpe à bords relevés et ornés de plumes, qui me révélaient le talent de Mme Lejay, dont l'ancienne maison, en suivant la nouvelle impulsion et en quittant le rez-de-chaussée pour le premier, a prouvé que l'adoption des idées nouvelles était compatible avec le goût distingué que l'on a toujours remarqué dans ses modes. Mme Lejay avait fait aussi pour cette solennité des capotes de gaze toute diaphane ornées de plumes posées à plat. Les coiffures en dentelles et fleurs dominaient ; ces coiffures se posent toujours fort en arrière et les fleurs touchent le menton ; la plupart de ces bonnets ont des barbes qui descendent presque au bas du buste. J'ai aperçu un bonnet en dentelles noires de deuil, orné de *la rose violette* de Mme Lainné, qui était d'un très bon effet. On fait dans ce moment de fort jolis chapeaux en paille d'Italie, dont je vais essayer de vous donner la description : la passe est, comme elles le sont toutes, assez courte du front, très descendante des côtés, et coupée carrément : un tout petit liseré de velours borde cette passe et une bande de velours de la largeur de deux doigts est appliquée dessus à la distance d'un doigt du bord : un biais de velours en torsade est gracieusement posé sur le fond du chapeau et vient faire un nœud écharpe sur le côté ; le bavolet est également en velours ;

le complément de ce chapeau vraiment élégant est un oiseau de paradis ; les velours foncés sont seuls bien employés pour les modes : *gros-bleu*, *gros-vert*, *grenat marron*, sont à peu près les seules nuances distinguées. Pour le matin, on fait *des coiffes* de lingerie en dentelles, tulles et rubans, auxquelles on tâche de donner une forme *campagnarde* en élevant un peu le fond et en laissant les papillons presque plats. Je ne terminerai point ce paragraphe de coiffures sans vous parler de Mlle Laure Farcoz, modiste à laquelle on s'accorde généralement à trouver beaucoup de goût ; nul doute que son mérite, qui est réel, ne la conduise bientôt dans la route que parcourent déjà nos notabilités fashionables ; il n'y a rien de tel que de bien faire pour arriver au pinacle. — On porte des redingotes en gros de Naples rayé couleur sur couleur, qui sont fort jolies ; le corsage est à dos plat, les devans plissés de l'épaule jusqu'à la ceinture ; la jupe, excessivement ample et longue, est ouverte devant, et les deux montans garnis d'une grosse ruche chicorée en étoffe laissant apercevoir une jupe d'organdi garnie d'un seul volant assez bas, festonné à dents de loup et tuyauté au gros fer ; le haut des poignets et le haut des manches est orné de ruches pareilles à celles qui garnissent le devant de la jupe, mais moins grosses ; la taille est serrée par une longue ceinture de rubans assortis de couleur à la robe. La même façon de robe se porte en mousseline blanche avec des ruches de tulle, ou quelquefois, ce qui est fort élégant, les devants de la redingote, et souvent tout le tour, sont ornés d'une haute broderie en laine verte ou de couleurs variées ; on les porte aussi brodés en blanc ; avec cette toilette, lorsqu'elle est toute blanche, les rubans écossais ou chinés sont indispensables ; on cherche alors à les assortir à la nuance du chapeau ou de l'écharpe. Lorsque ces redingotes sont en mousseline, on garnit le haut du corsage d'une petite ruche en tulle ou d'une dentelle descendant en colerette ; lorsqu'elles sont en soie, on porte par dessus un fichu à revers dont les pointes descendent jusqu'à la ceinture. Voilà à peu près, en fait de robes, la seule nouveauté du moment ; du reste les corsages plats à cœur, ceux plissés et croisés, ceux plissés droit, se soutiennent toujours ; les manches offrent toutes les dimensions, depuis celles plates tout-à-fait jusqu'à celles larges et flottantes ; les canezous blancs et transparens sont plus en vogue que jamais ; et les jupes offrent toujours, comme garnitures, les volans, les biais, les bouillons. — La mode a vraiment une élasticité toute particulière, et elle permet de porter dans ce moment tout qui sied le mieux, dans les formes comme dans la nature des étoffes et de leurs dessins. La maison Deslile, qui certes est une autorité dans son genre, est une preuve évidente de ce que je vous dis ; là, on trouve les étoffes les plus fêtées par nos grand'mères, comme celles les plus nouvelles de nos jours : le *pékin fleureté*, avec ces colonnes autour desquelles grimpent ces gracieuses branches de feuillages ; le *chiné*, le *flambé*, etc., sont entassés pêle-mêle avec le *pointillé*, l'*armure*, le

barège, le *satin rachel* et le crêpe *mazagran*; soit que vous soyez grande ou petite, on vous offre de petits ou de grands dessins, et l'on n'est astreint à aucun genre particulier; de cette facilité à se mettre selon sa tournure et son visage, résulte une élégance presque générale très remarquable, il faut maintenant qu'une femme ait bien mauvais goût pour ne point savoir choisir sa toilette. — On porte pendant les grandes chaleurs des écharpes en mousseline ou en organdi toutes garnies de dentelles qui sont fort élégantes sur les toilettes blanches; les écharpes l'emportent décidément sur les châles, qui cependant vont reparaître avec les premiers froids; ce sera toujours des cachemires ou des châles de satin et de velours doublés.

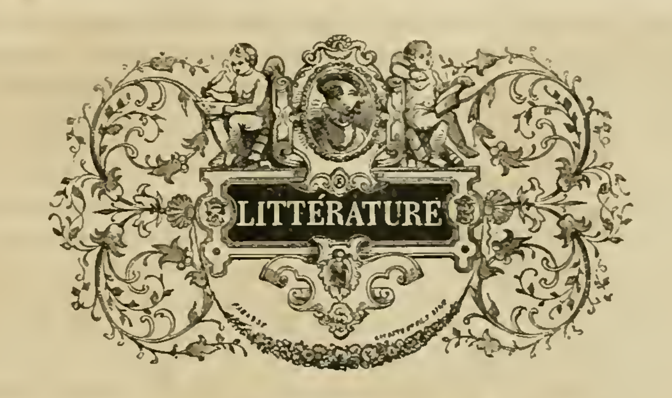
Les gants à la mode sont brodés et lacés, d'autres sont fermés au poignet par des boutons doubles en pierres précieuses, de sorte que l'on a trois ou quatre paires de boutons qui servent pour tous les gants. Permettez-moi de vous donner ici deux ou trois modèles de toilettes, qui vous montreront en gros, ce que je viens de vous décrire en détails. — *Robe du matin* en mousseline ou cachemirienne *bleu de roi*; corsage plat montant, avec quatre rangs de boutons en velours noir montans en évantail, le corsage légèrement à pointe; manches tout-à-fait plates, boutonnées jusqu'à la moitié de l'avant-bras par des boutons également en velours noir; petit col en guipure; chapeau *paillasson* orné de velours bleu; manchettes en batiste unie; bottines-guêtres noires. — *Toilette de promenade du soir*: robe de mousseline, la jupe garnie de trois volans, ornés en bas d'une broderie à dessins de feuillages courans et bordés d'une petite dentelle; au dessus de chaque volant une broderie faite sur le corps de jupe et pareille à celle des volans; corsage demi-guimpe, bouillonné à bracelets brodés; manches demi-larges; chapeau en paille de riz orné de branches de feuilles de chêne et de glands; longue écharpe de soie gros-vert garnie de hautes franges turques. — *Toilette de dîner*: jupe en organdi rose, garnie de deux volans festonnés à larges dents; canezou *à la Victoria*, avec garniture de boutons en perles, manches courtes, bouillonnées justes au bras; mitaine de filet blanc brodées en or; longue et flottante ceinture de taffetas rose effilé; coiffure en cheveux, avec de longues épingles vénitiennes en perles. — *Toilette de soirée*: robe en organdi brodée de gros pois en coton blanc entourés d'un cordonnet en or, la jupe relevée sur le côté par un gros bouquet de fleurs des champs; corsage carré et plissé décolleté, garni autour en haut de deux bouillons d'étoffe pareille à la robe et séparés par un chef en or; les manches fort courtes, ornées de deux bouillons pareils à ceux du corsage; ceinture flottante blanche et or; gants demi-longs, bordés d'une petite gance d'or terminée par deux glands en or; coiffure bandeaux retenus par un cercle d'or sur le front; dans le chignon, placé très bas derrière la tête, un bouquet de fleurs des champs. Voilà, madame, quatre ensembles de toilettes où vous trouverez de

quoi glaner, en les imitant vous serez sûre d'être en harmonie avec la parfaite compagnie et le parfait bon goût. Pas n'est besoin d'ajouter, que pour donner la dernière main à ces parures, la sous-jupe Oudinot est de toute nécessité.

Une spécialité qui doit trouver place ici, Madame, est la spécialité embrassée par M. Tachy, *au Père de famille.* M. Tachy a réuni dans sa maison *tout* ce qu'il est possible d'imaginer en fait d'objets pour confectionner les travaux à l'aiguille dont il est tant d'usage pour les femmes élégantes de s'occuper maintenant. Tous les ouvrages en tapisseries, broderies sur cannevas ou sur étoffe, bourses, filets, applications de velours, broderies en laine, soie, chenille, se trouvent échantillonnés chez M. Tachy; ces mêmes ouvrages sont enseignés avec un soin tout particulier. Entre les plus commodes et les plus ravissantes choses que l'on trouve dans la maison de M. Tachy, je citerai ce qu'il appelle une *mercerie*, c'est un élégant petit coffre où est renfermé l'assortiment le plus complet de tout ce dont une femme peut avoir besoin pour travailler pendant le courant d'une année : fil, soie, laine, aiguilles, épingles, petits instrumens de travail, dé, ciseaux, etc., enfin tout ce que l'imagination la plus ingénieuse peut créer, se trouve dans ces *merceries*, auxquelles le nom sied à ravir. Viennent ensuite les sachets magnifiques pour serrer les châles, les mouchoirs et les gants, sachets parfumés des admirables senteurs de Guerlain, dont on ne saurait trop recommander l'usage aux belles Parisiennes, qui peut-être négligent trop l'usage des parfums. M. Guerlain, les sait composer d'une manière si suave, il leur laisse si bien tout l'arôme de la fleur, qu'il semble que l'on respire le parfum d'un bouquet nouvellement arraché du jardin. De cette façon, les émanations embaumées des compositions de M. Guerlain n'ont point le danger d'agir sur les nerfs, au contraire, ils entourent d'un prestige plein de charme l'habitation d'une femme distinguée et la font deviner avant de la voir. L'habitude des odeurs est très en usage parmi les dames anglaises, prenons-leur donc cette mode, à elles qui nous en prirent tant d'autres. J'arrive au bout de mon papier, Madame, sans avoir pu vous dire un mot de causeries, je me réserve ce plaisir pour la prochaine fois, ainsi que celui de vous décrire une ravissante toilette de mariée que j'ai vu ce matin et que je reverrai ce soir.

Baronne MARIE DE L'******.





UNE CONFESSION.*

A M. le comte de C******



Vous rappelez-vous, mon ami, nos conversations d'il y a quelques années où nous jouions avec les idées les plus saintes, les plus sacrées et les plus austères, comme des écoliers avec leurs cerceaux et leurs toupies, où, sans avoir rien vu, rien lu, rien appris, notre imagination courait à bride abattue dans le champ tout grand ouvert des témérités contemporaines. Quels naïfs malfaiteurs nous faisions ! Quels innocens coupables, en vérité !... Comme nous étions bien les fils de ce quart de siècle dont le berceau , comme celui de Moïse a surnagé à la surface des eaux après la tempête... Génération expiatoire qui a fait ses premiers pas au milieu des débris d'une société disparue et qui cherche depuis vingt-cinq ans son chemin sans pouvoir le trouver. — Nos pères, vieux soldats qui avaient oublié Dieu pour l'Empereur, nous avaient appris autrefois, en nous berçant sur leurs genoux, les chansons de Béranger en guise de prières ; nous avions bien entendu s'entre-choquer à nos oreilles des mots étranges de liberté et d'indépendance, et pendant ce temps-là, les vieilles traditions des ayeux étaient balayées par l'ouragan philosophique. — Dans l'intervalle qui sépare l'enfance de la jeunesse, nous avions vu tomber une couronne et toute une royale génération disparaître. — Le trône avait suivi l'autel. — Les rois s'en étaient allés après les dieux. — Et nous autres, héritiers de la logique voltairienne, à la vue de cet étrange spectacle, au lieu de pleurer et de gémir, nous riions, nous chantions, nous trouvions la partie intéressante et nous mettions à tort et à travers sur la rouge ou la noire de cette

* Ce fragment est extrait d'un roman que l'auteur publiera cet hiver.

roulette des événemens. Si, par hasard, on nous parlait de Dieu, nous haussions les épaules et nous disions comme le poète : *Il n'est plus rien par delà les étoiles*; nous savions qu'il ne faut que trois planches de sapin pour racommoder un trône; nous injurions les femmes sans souvenir de nos mères, nous plaisantions de tout, nous chantions sur tout, nous faisions des paradoxes et quelquefois des calembours.

Mais comme nous avons été punis, tous tant que nous sommes, de cette folie et de ces extravagantes illusions!... L'impitoyable logique des faits et des idées nous a forcés de rentrer peu à peu, chacun à son tour, dans le difficile sentier des obligations humaines. Le premier moment de délire passé et l'âge de raison venu quoiqu'un peu tard, nous avons été contraints de reconnaître les lois éternelles qui régissent le monde. Les Sicambres de vingt ans ont courbé la tête devant les grandes choses autrefois profanes ; extatiques athées, nous avons frissonné à la pensée que le ciel pouvait être vide... Révolutionnaires de salon, nous nous sommes soumis aux idées d'autorité et de supériorité sociales... Don Juans en sucre d'orge, notre ame s'est fondue sous le regard de la première femme qui a bien voulu nous sourire; enfin, mon ami, il faut le dire , quoi qu'il en puisse coûter à notre amour-propre, nous sommes meilleurs que nous voulions le paraître.

Ainsi, ne pleurons donc plus sur nos rêves envolés, sur nos croyances évanouies, notre ame n'a pas perdu l'épanouissement des premiers jours, et elle abrite encore l'harmonieuse couvée des illusions de la jeunesse ; en vain, nous avons voulu arracher brin à brin les premières fleurs de la vie, elles ont rejeté de plus vigoureuses pousses sur cette terre féconde du cœur arrosée par nos larmes. — Le bouclier du septicisme nous a fatigués sans nous défendre, nous l'avons délaissé comme une armure inutile; l'homme, quoi qu'il fasse, est toujours homme et il ne peut échapper à la domination des éternels sentimens que Dieu a déposés en lui.

Vous connaissez ma vie dans ses plus humbles détails, je suis arrivé jusqu'à vingt-cinq ans sans avoir jamais éprouvé pour les femmes autre chose qu'une curiosité vague et observatrice. Les plus belles, et les plus charmantes, et les plus aimées produisaient sur moi le même effet que les grandes choses de l'art.... les belles statues par exemple. —Je les aimais pour la beauté plastique des formes, la grace des contours, la sévérité du dessin ; j'avais pour ces créatures si frêles, si délicates et si gracieuses une sorte d'admiration payenne, un amour de peintre et de statuaire.... Je me souviens d'avoir dit un jour à un amoureux qui me montrait la femme de ses rêves : —Mon cher monsieur, elle est belle, mais les épaules sont mauvaises et le bras n'est pas *attaché*...—En un mot, je n'avais jamais compris dans toute sa plénitude ce sentiment divin qui s'appelle l'amour.... et qui transporte la pensée dans les plus lointaines sphères de l'idéalité.... J'étais fier de mon indifférence philosophique et vraiment il y avait de quoi...; car j'avais vu avec le calme et le sang froid d'un artiste qui contemple un tableau, les femmes les plus renommées de la société parisienne. Je les avais toutes analysées comme on fait d'une étude académique, notant les défauts, signalant les qualités et ne comprenant de la femme que le côté matériel, à la manière des Orientaux. Jusque là, comme vous voyez, les femmes n'avaient été pour moi qu'un objet de curiosité toujours nouvelle, quelque chose de suave comme une

fleur et de moins beau que les Vénus grecques. J'étais, selon que vous le jugerez convenable, un stupide nabab indien ou un jeune payen du temps d'Alcibiade.

Cette appréciation, quelque ridicule qu'elle puisse paraître, n'a rien d'exagéré : jamais le regard ou le sourire d'une femme ne m'avaient fait frissonner ; jamais je n'avais connu ces longues extases, ces mystiques élans de l'ame à travers les nuages d'or de l'infini. Je me demandais quelquefois la cause des larmes de Saint-Preux, et je ne comprenais rien à la douloureuse mélancolie d'Obermann.

Il y a deux mois environ, je fus présenté à Mme de X., que je ne connaissais pas... C'est une femme du ton le plus aimable, dont la beauté ne frappe pas tout d'abord quoiqu'elle soit d'une nature très distinguée. — Mme de X. est grande, bien faite et a dans son maintien une dignité facile qui n'a aucun rapport, je vous prie de le croire, avec la raideur des grandes duchesses de l'arrière-boutique ; sa figure pâle est empreinte d'une rêveuse tristesse qui la fait aimer à la première vue. — J'éprouvai, aussitôt que je la vis, une émotion indéfinissable dont je ne saurais pas encore me rendre compte, et lorsque, pour la première fois, son regard rencontra le mien, je baissai les yeux involontairement et me pris à rougir sans savoir pourquoi ; vous l'avouerai-je, mon ami, en dix minutes j'étais changé. Je ne vous dirai pas par quels secrets rapports s'était opérée cette subite transformation, mais ce qui est bien certain, c'est que, lorsque je quittai Mme de X..., j'en étais profondément amoureux.

Quel philosophe ! quel grand connaisseur du cœur humain pourra venir expliquer le mystère de l'amour ? Est-ce un sentiment immortel qui sommeille dans le cœur de l'homme et se développe sous l'influence d'un regard comme la fleur entr'ouvre son calice aux premiers baisers du soleil ? Est-ce un vulgaire caprice qui naît do rien et qui meurt de tout ? Est-ce une certaine disposition de l'ame qui se sent attirée vers une autre ame par ce fluide aimanté dont parlent les mystiques ? Résoudra qui pourra le problème. Saint Martin et Emmanuel Swendenborg se sont perdus dans les détours des digressions psychologiques pour expliquer ce phénomène inexplicable. Tous les grands sentimens ont une source inconnue. L'idée de l'amour échappe à l'analyse comme l'idée de Dieu.

Dans les quinze jours qui suivirent cette première entrevue, j'éprouvai un bien-être inconnu ; je me sentais attaché à la vie par un lien invisible. J'étais débarrassé de ces idées mélancoliques dont le retour périodique accablait mon ame. Ma pensée, qui, depuis quelques années, retombait continuellement sur elle-même comme le rocher de Sysiphe, s'était élancée tout d'un coup vers cette femme céleste rencontrée par hasard. Je la voyais partout et toujours, avec ses joues pâles, ses cheveux noirs et ses yeux dont le regard pénétrait si avant dans mon cœur. Je ne vivais plus que par elle et pour elle... ; et je l'associais malgré moi à tous les actes de ma vie. En songeant à Mme de X..., je bâtissais les rêves les plus étranges et les plus enthousiastes. J'aurais fait dix lieues pour lui apporter la fleur qu'elle aimait... J'aurais donné quinze années de ma vie pour causer une heure avec elle ; je me sentais cette foi robuste, cette foi héroïque dont parle l'Ecriture ; cette foi qui soumet tout, qui exhausse les vallées et applanit les montagnes.

J'allai la revoir plusieurs fois ; elle me recevait avec cette grace qui ne l'abandonne pas un instant ; elle me parlait de ses jours d'enfance, des douleurs de sa jeunesse et des religieuses coutumes de sa Bretagne ; le timbre métallique de sa

voix résonnait à mon cœur comme une musique bien-aimée. J'étais si ému que je craignais de ne pouvoir retenir mes larmes dans mes paupières ; quelquefois j'aurais voulu tomber à ses genoux, lui demander pardon de mon amour et donner un libre cours à mes pleurs... Mais je n'osais remuer...; j'articulais des mots sans suite... des phrases inachevées. Je balbutiais comme un collégien qui récite sa leçon ; je me trouvais petit et je me méprisais presque en me comparant à elle. O puissance de l'amour ! est-ce donc un de tes effets d'enlever à l'homme jusqu'à la conscience de sa propre valeur !

Quand je revenais chez moi, j'étais triste et désolé... son image me poursuivait partout... En vain je voulais l'engloutir à tout jamais dans l'oubli le plus profond de mon cœur, cette image douce et pâle reparaissait toujours à la cîme de mes souvenirs. Bientôt ma souffrance devint si insupportable, que je m'habituai à regarder cet amour comme une expiation... Quelquefois, je rappelais à moi toute mon énergie, je me relevais pour lutter contre la domination tyrannique de cette pensée toujours présente... Je faisais des efforts inouïs pour terrasser cet implacable souvenir, mais cette révolte impuissante ne servait qu'à me donner une idée de ma faiblesse. J'étais comme un esclave qui a tenté de briser ses chaînes et qui retombe plus triste et plus énervé qu'auparavant.

Un soir, je résolus de tenter un grand coup.... Je me connaissais assez pour savoir que je n'oserais jamais lui parler de mon amour.—Je pris un terme moyen et je lui écrivis ; oui, mon ami, je lui envoyai une lettre par la poste, comme un clerc de notaire ou un sous-lieutenant d'infanterie... Cette lettre, maintenant que j'y songe, était un vrai chef-d'œuvre de stupidité sentimentale.—Je lui adressai quatre pages de banalités qu'elle aura sans doute à peine parcourues... et j'avais tout un poème dans mon cœur... Le lendemain, je pris mon courage à deux mains, je retournai chez elle, elle m'accueillit comme par le passé, me parla de ma lettre et m'engagea à renoncer à mes *enfantillages*... Je ne sais, en vérité ce que je lui répondis tant j'étais troublé et hors de moi..... mais je suis à me demander aujourd'hui comment, en la quittant, je ne me suis pas fait sauter la cervelle.

A l'heure où je vous écris, elle a quitté Paris ; elle est allé passer les derniers jours de la belle saison dans un château de la Beauce ou de la Normandie. Si nous étions encore au temps des transformations pastorales, je crois que je me déguiserais en paysan pour la voir glisser le soir dans quelque allée, rêveuse, respirant les parfums des premières brises de l'automne, ou suivant d'un œil distrait les ramiers noirs égarés dans l'azur du ciel.

Après son départ, je suis allé voir la maison qu'elle habitait aux environs de Paris. — Je ne vous dirai pas l'immense tristesse qui s'empara de mon ame à la vue de ces contrevans fermés, de ce jardin morne et solitaire où je m'étais quelquefois promené avec elle... La campagne elle-même, si belle et si florissante à cette époque de la saison, m'apparaissait comme une de ces grandes solitudes désolées qui semblent frappées par la main de Dieu... Je restai long-temps à contempler cette demeure dont l'aspect abandonné réveillait en moi des souffrances assoupies, et, vaincu par la douleur, je m'enfuis en jetant un dernier regard sur ce tombeau de mes espérances.

Je ne vous demande pas ce que vous penserez de moi après la lecture de cette lettre, vous me plaindrez parce que vous m'aimez et que vous savez que je

souffre..... Cet amour sans espoir est si profondément enraciné dans mon cœur, que la haine et même le mépris de Mme de X..... ne pourraient un instant l'ébranler : les grandes impressions ne meurent pas au cœur de l'homme, et la souffrance est l'éternel aliment de l'amour.

Adieu, ne m'oubliez pas et aimez-moi, ARTHUR.

EDM. TEXIER-D'ARNOUT.



Restauration de la salle de l'Opéra.

Il est incontestable que la salle de l'Opéra, restaurée, dorée et argentée comme elle l'est aujourd'hui, offre un aspect majestueux et solennel : le premier sentiment que l'on éprouve en y entrant a quelque chose de recueilli et de grave ; ces magnifiques colonnes, ces chapiteaux et ces entablemens qui étincellent, ce plafond mythologique, plein de nuages, d'allégories, de belles lignes architecturales et de fleurs, ce velours et ces tentures rouges de l'intérieur des loges ne manquent assurément pas d'un certain caractère de grandeur et de richesse. Placez dans ces stalles et à tous ces étages superposés les uns au dessus des autres, la cour enrubannée de Louis XIV, non pas du Louis XIV dévot, mais du Louis XIV de Mme de Lavallière, avec ses maréchaux, ses ducs, ses marquis, ses intendans et ses artistes, ses fermiers généraux et ses grands écrivains, Mme de la Sablière, Mme de Sévigné, et au dessus d'elles, Ninon de Lenclos, la plus belle et la plus adorée de toutes ; et peut-être vous croirez-vous à Versailles qui aura élargi l'enceinte de son théâtre pour mieux fêter son grand roi. Mais si vous écartez de votre imagination tous les prestiges du souverain, si de ce dix-septième siècle où vous vous étiez endormi avec tant de charmes, vous vous réveillez dans le dix-neuvième, alors vous maudirez les ha-

bits noirs et étriqués de notre génération, les toilettes bourgeoises de nos duchesses, et vous direz que, pas plus que les banquiers d'aujourd'hui ne valent les traitans d'autrefois, pas davantage l'Académie Royale, telle qu'on vient de nous la refaire, ne convient à notre luxe et à nos mœurs. On croirait, en vérité, qu'incapables, en fait d'art surtout, de rien produire par nous-mêmes, nous ne pouvons vivre que d'emprunts, et que ce n'est qu'en fouillant dans les anciens âges que nous trouvons moyen d'embellir et de cultiver le nôtre.

J'approuve, comme beaucoup d'autres, l'idée d'associer l'histoire au théâtre, et je préfèrerais infiniment le rideau classique actuel de l'Opéra à l'ancienne toile juive qui n'était, tout au plus, qu'une fantaisie sans but; si cette fois encore on ne s'était évertué, comme à plaisir, à donner de fausses notions aux spectateurs. Au bas du tableau de M. Gosse, on lit cette inscription : — « Le roi Louis XIIII » autorise, par lettres patentes du mois de mars 1672, le sieur Lulli à établir » une académie royale de musique dans sa bonne ville de Paris. » — Après cela, il n'est pas un seul des agens de change abonné à l'Opéra, qui ne se persuade savoir admirablement son histoire, et qui ne soit convaincu que le genre lyrique date, en France, de l'an de grace 1672. J'en demande pardon à MM. les agens de change, mais c'est une erreur manifeste, et les académiciens de la rue Lepelletier ont commis là deux fautes énormes : un anachronisme d'abord, et ensuite une injustice criante. Ce fut l'abbé Perrin qui imagina, le premier, de donner des opéras français à l'imitation de ceux d'Italie, et qui obtint, en 1669, un privilége du roi pour fonder une académie royale. Il est même assez curieux que ce soit un prêtre qui ait donné à notre France son théâtre le plus mondain. Il est vrai que douze ou treize ans après, l'abbé Perrin s'étant brouillé avec ses associés, céda son privilége à Lulli, en 1672. Ce n'est donc pas au Florentin Lulli, mais au Lyonnais Perrin que la France doit son Opéra. Cette rectification vaut bien la peine qu'on la signale.

Quant au rideau, qui retrace et consacre l'acte important de la fondation d'une académie royale de musique sous Louis XIV, je ne sais vraiment s'il mérite un examen sérieux; la bordure est en disproportion totale avec le tableau, qui n'offre que des tons secs et ternes dans le voisinage des ornemens bleus et or du cadre; la frange dorée du bas achève d'écraser les couleurs; enfin, la scène de M. Gosse, où j'ai remarqué un bon nombre de perruques en crins de cheval et de jambes raides, produit l'effet d'une aquarelle perdue sur une monstrueuse tapisserie. Cependant, avec un peu de bonne volonté, tout cela s'explique : le tableau est de M. Gosse, et l'encadrement de M. Cambon. Or, M. Cambon ne s'est nullement occupé de savoir ce que son confrère avait fait, et pas davantage de raccorder ses ornemens avec le sujet principal. C'est encore là un des incomparables profits des collaborations. J'allais oublier de dire qu'au dessus du tableau figure l'écusson royal aux doubles LL, supporté par des renommées qu'abritent des aigles, symboles des victoires du Rhin, de ces victoires qui faisaient dire à l'effronté Despréaux :

Grand roi cesse de vaincre ou je cesse d'écrire!

Pour ce qui est de la salle, les ornemens en ont été composés par MM. Cambon et Derchy. Les balustres de la première galerie sont entièrement dorés sur fond rouge; les attributs du théâtre sont peints en je ne sais quelle couleur jau-

nâtre sur le devant des premières loges ; les secondes sont ornées de masques et de rinceaux dans le même style ; je serais embarrassé de dire ce que représentent les troisièmes. Le plafond, œuvre de M. Zara, est divisé en quatre parties, indiquées par les entrecolonnemens dont les tambours et ceux des avant-scènes sont peints en une sorte de point de tapisserie orientale, tout exprès inventé par M. Debret, et qui manque absolument de noblesse. — Les quatre grandes divisions du plafond, séparées par autant de portiques romains, représentent des scènes allégoriques de l'Olympe.

Dans la partie, directement située au dessus du rideau, la Gloire couronne la Poésie, et au dessous on lit, dans un cartouche, les noms de Benserade, Perrin et Quinault.—Isaac de Benserade qui s'était fait un fort estimable nom par son sonnet de *Job*, à cette époque de littérature facile où un sonnet valait un long poème, s'était, en outre, acquis une grande renommée dans les ballets ; il mourut au mois d'octobre 1690, poursuivi jusqu'à son dernier soupir par la déplorable passion des coqs à l'âne. J'ai déjà parlé de Perrin qui s'éteignit en 1680, ne laissant après lui que de méchans ouvrages, entre autres une traduction en vers de l'*Enéide*. Huit ans après, Quinault, le grand Quinault, l'auteur de *Roland* et d'*Armide*, qui avait été domestique et qui finit par être académicien, suivit Perrin dans la tombe. — Dans la partie opposée du plafond, Terpsichore et ses sœurs se livrent à leurs danses passionnées, et dans le cartouche brillent en lettres d'or les noms de Beauchamp, Ballon et Pécourt ; tous ces sauteurs-là, hormis peut-être le sieur Ballon, premier danseur de S.M. Louis XIV, sont entièrement morts pour l'histoire. — Dans la partie de gauche, en regardant la scène, les divinités païennes qui présidaient à la peinture, resplendissent au millieu de leurs nuages blancs et bleus ; à leurs pieds on lit : Torelli, Vicarini, Milet Francisque. Les deux premiers, je l'imagine, ne sont connus de personne ; ils peignaient sans doute des fleuves et des palais grecs qui se sont perdus dans la nuit des temps, avec les perruques à marteaux et les souliers à boucles ; quant au dernier, me voici encore contraint de présenter mes excuses à MM. les décorateurs et les agens de change, mais il ne s'appelait pas Milet Francisque, il portait le nom de Francisque Milé : né à Anvers en 1644, il devint professeur à notre école royale de peinture et mourut à Paris en 1680. — La division de droite est consacrée à l'apothéose de la Musique. Les noms de Rossi, de Gambert et de Lulli sont inscrits dans le cartouche. De ces trois compositeurs nous ne connaissons guère que Jean-Baptiste Lulli, le meilleur violoniste et le plus grand musicien de son époque, né à Florence et mort à Paris en 1687. Sous les portiques intermédiaires sont peintes en grisaille, la Poésie, la Musique, la Danse et la Peinture ; aux angles supérieurs, des génies accroupis, dont la carnation lie de vin rappelle les satyres et les faunes de Jordaens, relèvent d'énormes tapisseries pour laisser voir des nuages bleus et des divinités roses : c'est du Boucher tout pur ; au dessous, d'autres génies, couleur de plâtre, tiennent des guirlandes dans lesquelles sont scrupuleusement tressées toutes les roses et toutes les marguerites de Watteau ; enfin, dans les tympans des petits ceintres, qui surmontent les entrecolonnemens, brillent des soleils avec la devise du grand roi, NEC PLURIBUS IMPAR, tenue par des attributs romains qui représentent la Guerre et la Victoire, l'Abondance et la Paix, le Théâtre, les Arts, au fait, à peu près tout ce que l'on veut.

J'ai décrit beaucoup de choses à propos du plafond de M. Zara, et cependant

je n'ai point parlé de ses rosaces immenses, de ses bustes, de ses vases de fleurs, de ses galeries marbrées et de ses médaillons, enfin des mille ornemens qui fourmillent dans son décor. Vu du parterre, le plafond de M. Zara, qui d'ailleurs appartient à l'école de Lebrun, satisfait le regard par une harmonie assez bien entendue de composition et de couleur, mais cela ne l'empêche pas d'avoir certaines apparences de lourdeur, de surcharge et de pêle-mêle qui deviennent de moins en moins irrécusables au fur et à mesure que l'on s'en rapproche.

Le foyer est affreux, c'est un long corridor, sombre, mesquin, marbré comme un établissement de bain ou un salon de restaurateur; moins le plafond qui est de M. Cicéri, on y chercherait en vain un vestige d'art ou de goût. J'ai entendu critiquer ce plafond, mais il me semble, à moi, que la composition et l'exécution en sont d'une légèreté rares, le vert et l'or y dominent, et peut-être le jugerait-on mieux, si le foyer de l'Opéra était éclairé par des girandolles et des lustres plus éclatans que les façons de lampes sépulcrales qui y brûlent.

En somme, la restauration de l'Opéra n'a fait ni reculer ni avancer l'art chez nous; elle l'a laissé au point où elle l'avait pris, c'est-à-dire dans un état presqu'incurable de torpeur et d'impuissance. Si cette restauration pouvait prouver quelque chose, elle démontrerait que nous avons poussé très loin aujourd'hui le talent de consacrer des sommes considérables à des travaux très imparfaits, et que la promptitude et la médiocrité sont deux vertus qui s'allient merveilleusement chez nos artistes. Par malheur, les questions d'art ne sont pas des questions de temps, et la décoration d'une salle de spectacle ne saurait s'assimiler, dans aucun cas, à une course au clocher. Qu'ajouterais-je? Ce n'est point assez que les résultats soient mauvais, s'ils ne sont pas détestables; la conception, l'idée première elle-même, vicieuse dans son principe, a été faussée chemin faisant; on a voulu rendre à César ce qui appartenait à César, sans réfléchir que la construction de l'Opéra s'oppose aux ornemens dans le style de Louis XIV; on a voulu continuer l'école de Lebrun, et au milieu du labeur, le pinceau a tourné, s'est empâté, est devenu boursoufflé et mignard; d'une décadence on est tombé dans une autre, et l'on a fait un pastiche où Louis XIV et Louis XV hurlent d'être accouplés. — La moralité de cette histoire qui ressemble tant à une fable, est celle-ci: Le replâtrage de l'Opéra a coûté une centaine de mille francs.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Académie Royale de Musique.

L'Académie-Royale présentait un douloureux spectacle mercredi dernier. Alexis Dupont faisait, dans le rôle du *Comte Ory*, ses adieux au parterre, qui, je vous jure, ne l'a pas rappelé. On dit que M. Alexis Dupont va consacrer au service de l'Eglise la voix qu'il n'a plus à l'Opéra. Il a raison.

Soyez *chantre* plutôt, si c'est votre métier!

Mlle Nau, par charité sans doute, avait supprimé beaucoup de ses moyens, afin d'être, autant que possible, d'accord avec M. Alexis Dupont. Quant à Mlle Elian, dans le rôle du page, je lui conseille d'y renoncer, ou bien je l'engage à demander tout de suite une place d'enfant de chœur quelconque à Notre-Dame-de-Lorette ou à Saint-Roch. — Cette rare réunion de talens était applaudie par une réunion non moins rare de claqueurs, de femmes de chambre et de marchands de billets. Il eût été difficile de trouver dans la salle au-delà d'une demi-douzaine de paires de gants, en y comprenant les miens.

DE VILLEMESSANT.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



LA SYLPHIDE

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17



A Madame ***

5 septembre.



RESTEZ sous vos grands arbres, madame, restez au bord de vos frais ruisseaux, et prenez en pitié les pauvres habitans de la capitale à l'heure où je vous écris! Si vous voyiez ce ciel sans nuages, ces toits brûlans et ces pavés poudreux, combien vous béniriez la Providence qui vous donne des voûtes de verdure et des tapis de gazon! Nous vivons vraiment ici depuis quelques jours dans une atmosphère digne de l'Afrique, et un Bédouin ne s'y trouverait point dépaysé; c'est le cas de dire que nous n'avons rien perdu pour attendre, et que si le chaud est arrivé un peu tard, il n'a point laissé en route de sa bonne volonté. C'est à peine si un peu d'air, glissant sous nos balcons, vient agiter les stores de nos fenêtres; aussi passons-nous les jours étendues sur des divans, et telle que pourrait le faire la femme la plus *orientale* de l'univers! Vous comprenez que pour s'étendre ainsi au beau milieu du jour, avec une toilette *qui attend des visites*, le corset de M. Josselin est seul admissible, car il est le seul qui permette de prendre toutes les positions sans qu'il en résulte de gêne et sans que l'apparence de la parure en souffre. On ne saurait trop remercier M. Josselin du soin qu'il apporte au bien-être et à l'élégance des formes par la façon précieuse de ses corsets.

Cette recrudescence du chaud a chassé les quelques chapeaux d'étoffes épaisses qui s'étaient déjà montrés; on revient plus que jamais aux capotes transparentes de Mme Seguin, qui excelle si bien dans ce genre de modes; j'ai vu, sorties de ses magasins, une capote bouillonnée, soufre, ornée de trois lys d'eau, qui était charmante; une autre en dentelle et crêpe blanc, non moins élégante. Ce que l'on remarque dans les modes de Mme Seguin, c'est la dis-

tinction et le bon goût, deux élémens qui lui assurent toujours un brillant succès.

Je ne saurais vous signaler aujourd'hui aucun changement dans la coupe des robes; la saison est trop avancée pour qu'on se permette des innovations qui passeraient inaperçues, et chaque couturière attend, pour mettre au jour ses idées nouvelles, que l'heure de la grande métamorphose ait sonnée, c'est-à-dire que les cloches de la Toussaint aient appris à nos belles fugitives que le plaisir n'est plus aux champs, mais bien parmi nous. Toute la variété des robes consiste donc dans la manière de les orner, et c'est là où se reconnaît le génie d'une bonne faiseuse; j'ai remarqué que M[me] Debaisieux possédait parfaitement ce talent, et qu'une robe ornée par ses mains paraissait une nouveauté toute charmante, quoique la forme en soit la même que celle adoptée par la mode; elle a le mérite de savoir choisir et placer les accessoires d'une façon toute gracieuse. Si je ne craignais de vous voir me rejeter aux calendes grecques, je vous dirais un mot des beaux cachemires de M. Rosset; mais vous allez crier que par le temps qui court, vous ne voulez entendre parler que gaze et mousseline... Hélas! madame, ne faites point comme la cigale de la fable et pensez un peu à l'avenir...; pensez aux soirées fraîches de l'automne, à vos belles et frileuses épaules, et hâtez-vous de faire un choix dans la maison Rosset, tellement en vogue aujourd'hui, qu'une femme distinguée ne peut plus aller ailleurs chercher ces cachemires moelleux, aux dessins si riches et si variés.

En dépit de toutes les créations, les cachemires resteront toujours un des plus beaux ornemens de la toilette des femmes vraiment élégantes, et personne ne comprend mieux cette exigence que M. Rosset, à en juger par la beauté des châles qu'offre l'assortiment de sa maison. Il est toujours bon, je l'ai dit souvent, de s'adresser aux fournisseurs spéciaux de chaque chose, c'est pourquoi après avoir cité M. Rosset pour les cachemires, je nommerai M. Mayer pour la spécialité des gants. Il paraît que je ne suis pas seule à faire son éloge et qu'une dame bien plus haute que moi a su apprécier son talent comme gantier. Il ne s'agit de rien moins que de l'impératrice de Russie qui l'a fait venir à Ems pour prendre mesure de son *impériale* main, et de celle de la princesse Olga, et lui a commandé cent douzaines de paires de gants!! C'est un succès, comme vous le voyez, qui me dispense de tout commentaire! Il m'en resterait beaucoup à faire sur la maison de M. Dufresne, si connue pour sa spécialité de deuil; chacun sait combien dans ce moment douloureux où on vient de perdre un objet aimé, il est cruel de penser au soin de sa toilette. M. Dufresne a su comprendre toute cette délicatesse, et la moindre explication suffit pour que le deuil le plus complet, le plus simple, ou le plus riche vous parvienne sans que vous soyez obligée de vous en occuper. Puis, si on va soi-même chez M. Dufresne, on est frappé du ton exquis qui règne

autour de vous, chacun respecte le triste motif de votre douleur et semble y prendre part; c'est un mérite si rare que ce sentiment des convenances, que je me plais à vous le signaler. A propos d'indication, il en est une bien précieuse à donner aux habitans des provinces qui souvent n'ont point à Paris de correspondans en état de choisir les objets en tous genres dont il peuvent avoir besoin; c'est donc leur rendre un vrai service que leur indiquer la maison de commission Giraud, établissement tout de confiance, créé par un homme de capacité et de bon goût; les personnes qui composent déjà sa nombreuse clientelle ont trouvé en M. Giraud la promptitude et l'intégrité portées au plus haut degré.

Ne vous ai-je point promis, madame, la description d'une jolie robe de mariée? je suis de parole, en voici le détail : — Le matin, une robe de gros de Naples blanc, garnie de deux volans, ou plutôt de deux biais simples, découpés à dents fort larges, bordées d'un effilé et peu creuses; ce biais ou volant est seulement froncé en pince au dessus de chaque dent, ce qui lui fait prendre la forme d'une coquille, et produit le plus joli effet que vous puissiez imaginer. Le corsage à pointe, plat jusqu'à la moitié de la poitrine et le haut froncé en draperie, les draperies venant se perdre de chaque côté dans une nervure; la coiffure en barbes de dentelles d'Angleterre. Le soir, une robe de crêpe blanc avec trois volants de points, relevés sur le côté par trois bouquets de reines marguerites à feuillages de velours; sur la tête, une couronne en fleurs semblables; pour bijoux des diamans. Il y avait à ce mariage, qui se faisait à la campagne, un fort beau souper, dont le service en porcelaines et cristaux, avait été offert par une vieille parente en présent de noces à la mariée; je ne saurais vous dire la magnificence de ce service qui sortait de chez M. Lahoche-Boin, les peintures en étaient admirables et rappelaient le vieux Sèvres, les cristaux rivalisaient avec ceux de Bohême. La maison de M. Lahoche-Boin se recommande depuis si long-temps aux gens de goût, sous le nom de *l'escalier de cristal*, qu'il est inutile d'en faire l'éloge; cependant en voyant la variété et la quantité des merveilles qui ornent ses magasins, on se sent toujours saisi d'une admiration nouvelle.

Puisque vous me dites que vous allez aux bains de Boulogne, permettez-moi de vous charger de mes complimens pour M. le baron d'Ordre, un des poètes les plus distingués de la province, et qui, bien qu'il soit d'un âge avancé, conserve encore toute la fraîcheur de la jeunesse. Ses vers, dont la facture est irréprochable, sont pleins de sentiment et de chaleur; on aime à les relire parce qu'on y trouve sans cesse des images vraies et touchantes, et qu'on ne se lasse pas de la poésie qui vient du cœur. Baronne MARIE DE L'******.



DIABLERIE.

1729



C'était vraiment une nouveauté piquante que le bal de l'Opéra, ouvert pour la première fois en 1716 par ordre du tyran aimable qui s'appela le Régent. Là, moyennant un écu, tous les lundis, mercredis et samedis, l'on pouvait venir causer familièrement avec les marquises les plus nobles, les plus belles, les plus spirituelles de la cour, les conduire à la danse, s'associer à leur charmant libertinage, si coquet, si parfumé d'ambre, couronné de fleurs et drapé de soie; s'introduire enfin dans cette antichambre commune, sur laquelle s'ouvraient les portes des boudoirs les mieux fréquentés. Ce plaisir, trop dévergondé peut-être, fut menacé de disgrace, quand succéda au ministère du duc de Bourbon l'administration dévote du cardinal de Fleury. Mais si l'éminence emprisonna les appelans et réduisit les rentes, elle respecta le bal; il fut impossible d'en éviter les séductions avec une simple grace suffisante, suivant la doctrine alors en faveur du vénérable Molina.

On touchait à la fin de janvier 1729. Des flots étincelans de plumes, de satin, de paillettes s'agitaient, se tourmentaient comme une mer que bouleverse l'orage, au bruit des symphonies de Philidor et de Francœur. Vous savez comme elle est excitante à l'oreille, enivrante au cerveau, la voix d'un orchestre qui chante en cadence sous l'archet de ses violons, qui verse sur vous par les ouvertures sonores de ses flûtes et de ses trompettes des gammes pressées, des ritournelles haletantes, dont les basses guident vos pas, dont l'harmonie exalte vos désirs, surtout quand vous avez une main blanche dans vos mains, quand vous serrez sur votre poitrine une poitrine passionnée, qui vous communique son souffle et

sa vie.... Eh! bien, deux cents musiciens ébranlent la salle, mille femmes, toutes belles, toutes jeunes enlacent de leurs bras de jeunes hommes éperdus. Aussi néglige-t-on le menuet et la sarabande antique, et cette masse brillante tourbillonne-t-elle avec rage, emportée par un infernal *fandango*.

Au sommet de l'escalier qui conduisait de la salle de danse aux couloirs, deux personnes contemplaient un instant le coup d'œil du bal. L'une était une Italienne très accorte, dont un corsage de satin noir lacé par devant serrait la taille, et qui, sous sa robe de mousseline peinte, laissait voir une jambe fine et un pied prodigieusement svelte et léger. L'autre, jeune étourdi de quinze à seize ans, aux mouvemens brusques, à l'humeur pétulante, portait l'habit de Scaramouche, et serrait de fort près sa dame, qui du reste ne s'en formalisait pas.

Tout-à-coup un bel Espagnol, en habit bleu de ciel, enjamba lestement l'escalier, aborda les nouveaux venus la toque à la main, et dit à Scaramouche d'une voix flutée :

— Bonjour, l'abbé.

— Ah! pour le coup tu as menti, mon noble hidalgo, répliqua celui-ci contrefaisant l'accent railleur de Polichinelle; à moins que tu ne veuilles engager dans les ordres cette jolie Tyrolienne que j'ai sous le bras.

—Vraiment, vénérable chanoine. Ne soupais-tu pas hier au soir chez la comtesse de Férioles? N'es-tu point parti dans la voiture du maréchal d'Huxelles, le vieux Titon de cette Aurore très édentée? Ne couches-tu pas, mon pauvre comte, sous les vieilles housses que des amis te donnent, tant tu grelottes la nuit, quand tu ne trouves pas d'un côté ou d'un autre à te blottir sous la plume d'un édredon?

— Qui t'a si bien instruit, beau masque, s'écria l'abbé comte de Bernis, en saisaissant son interlocuteur aux épaules?

— Je suis le diable, et tu deviendras cardinal, Scaramouche bien-aimé, fit l'inconnu en pirouettant sur le talon.

C'était là un véritable démon du dix-huitième siècle, plein de politesse et d'enjoûment, un démon comme devaient être ceux qui se cachaient pour séduire les hommes sous l'enveloppe des Parabère et des Châteauroux. Sa pirouette achevée, il s'approcha de la fraiche bergère des Alpes que conduisait l'abbé, et d'une voix mielleuse :

—Certain seigneur, poursuivit-il, portait un nom magnifique et ne possédait pas un sou. Il épousa la fille d'un financier, toucha sa dot, et partit sans consommer le mariage, oubliant le quolibet sentencieux du bon Henri IV, que vous savez. Mais le prince de Soubise, qui connaît mieux son histoire de France...

— Je vous fais grace du reste de l'anecdote, gentil Satan.

La dame dit; Satan se tut.

En effet, l'abbé de Bernis conduisait, pendant cette nuit, au bal de l'Opéra, la fille du banquier le plus célèbre de la régence, Marie-Anne Crozat, qu'avait abandonnée le comte d'Evreux, son mari, colonel-général de cavalerie, le jour même de leurs noces, et que le prince de Soubise avait consolée de son mieux.

— Oui, s'écria l'esprit malin après un moment de silence, je m'appelle Astaroth; je suis le diable des intrigues, des passions à la mode, des actrices, des dévotes, des coquettes, des abbés de cour et des maris trompés. Tous ces hommes, toutes ces femmes, les uns si ardens à l'attaque, les autres si promptes à la réplique, tout ce monde des petits-soupers, qui roule sur l'or, qui s'enivre de

vieux vins de France et s'endort dans les bras du plaisir, ce sont mes sujets, les plus belles créatures du ciel, mes sujets, à moi, qui ne changerais pas mon sceptre pour celui de la glorieuse intelligence, qui guide les étoiles au firmament...

L'ange des ténèbres alors se prit à poursuivre dans la foule, de son œil de lynx, chacun des êtres affolés qui se ruaient en cadence, et les montrant de son doigt fluet et mince, il déroulait devant ses interlocuteurs je ne sais quel tableau bizarre d'arlequinades et de crimes, de bouffonneries triviales, de vengeances sanglantes et d'adultères de bonne société. Sa voix tremblait, sa parole devenait retentissante, figurée comme l inspiration d'un poëte; l'ivresse de l'orgueil enflait sa poitrine et colorait ses joues; il saisit le bras de Scaramouche, et décrivant de sa main un cercle autour de lui :

— Cherche, ajouta-t-il, dans toute l'étendue qu'embrassent tes regards, parmi cette multitude de zéphirs qui agitent si amoureusement là-bas leurs ailes de papillons, cherche l'existence la plus triste et la plus solitaire, et je trouverai sur elle quelque anecdote à la Rabutin, quelque aventure saisissante à te raconter.

— Voyons, fit le jeune comte, que dis-tu de ce petit domino paille, à la couronne de bleuets, qui se penche languissamment sur sa loge et semble s'abandonner à de sombres regrets?

Astaroth se prit à rire comme un fou, et passant du sublime au plaisant avec cette facilité sceptique qui caractérise ses pareils:

— Tu choisis bien, parbleu, répondit-il; car son masque de velours cache le minois séducteur d'Antoinette d'Estaing, marquise de Saint-Sulpice, sous la robe de laquelle le duc de Bourbon et le comte de Charolais mirent un pétard, après l'avoir enivrée chez madame de Prie. On lui fit les vers suivans:

Le grand portail de Saint-Sulpice,

. . . .

Scaramouche écoutait, le diable avait disparu.

Le lendemain de cette étrange rencontre, comme Mme d'Évreux, assise auprès de son feu, se reposait des fatigues de la nuit, un homme se présenta devant elle, portant sous son bras une petite cassette, comme les Juifs avaient accoutumé. Elle fut surprise de cette visite que personne n'avait annoncée; mais l'individu mit fin à son étonnement en lui disant:

— Madame, je suis le démon que vous connaissez.

Alors la comtesse put examiner à son aise la figure du suppôt de Satan, que certaines ames militantes de ce monde eussent trouvée passablement de leur goût. Ses traits, comme on pense bien, n'avaient plus ni la fraîcheur de la jeunesse, ni le calme de l'innocence. Il avait été beau, mais son œil brillait d'un feu cynique, mais la circonférence en était gonflée par les veilles et les fatigues, et quand un sourire venait à contracter ses lèvres, elles laissaient voir deux incisives blanches et crochues, qui le faisaient ressembler à un satyre au commencement d'une orgie. Du reste, c'était toujours le même diable, sachant vivre à quelque chose près, et pour son âge assez bien conservé.

Il mit sa cassette aux pieds de la dame, l'ouvrit, et découvrant à ses yeux les bijoux les plus riches et les plus artistement travaillés, de grosses perles orientales, des diamans où miroitait la lumière en reflets éblouissans, il l'observa avec curiosité, secoua la tête et dit:

— Il va vous paraître assez nouveau, sans doute, qu'un pur esprit se passionne pour les charmes d'une simple mortelle. Mais je me place au dessus de ma position, et je vous aime comme un diable, et vous poursuis depuis deux ans, avec fureur, à la ville, en voyage, au bal, dans ces fêtes bruyantes par lesquelles vous préludez, aimables humains, aux châtimens que la justice divine vous prépare en enfer. — Je ne m'arrêterai pas long-temps aux préliminaires, madame ; mes occupations ne me permettent pas la périphrase, et mon habitude de lire au fond des consciences me pousse toujours droit au fait. — Toutes les femmes que j'ai prises pour maîtresses, je les ai comblées de richesses, je leur ai procuré une ineffable vie de plaisirs : du nombre se trouvent Aspasie, Phrynée, Laïs, et l'incomparable Ninon de l'Enclos. Je pourrais vous énumérer les autres, mais vous ne comprendriez pas leurs noms hébreux, cophtes, arabes, chinois ou autrichiens. — Eh ! bien, mon amour pour elles n'égala jamais celui que je ressens pour vous. Jugez par là, madame, des prodiges que j'opèrerais en votre faveur. Oui, dites un mot, fit le démon en poussant du pied la cassette, et ces bijoux vous appartiendront, et de toutes les femmes vous deviendrez la plus heureuse, la plus constamment adorée.

Le premier sentiment de la comtesse d'Evreux, en voyant les richesses contenues dans le coffre de son amant, avait été la joie. Elle eut peur à l'entendre parler; elle chercha à lui trouver le pied fourchu du diable ; mais l'inconnu était doué d'une jambe irréprochable, couverte d'un bas de soie parfaitement tendu, et la déclinaison de son pied se contournait à ravir sous la boucle de diamans qui réunissait les attaches d'un soulier merveilleusement svelte, d'un vrai soulier d'abbé. Elle résolut néanmoins de l'éloigner sans scandale, et répondit :

— Vous allez vite en affaire, démon bien-aimé des dames; vos discours sont un peu de l'autre monde, et vous semblez ignorer les précautions oratoires si utilement employées parmi nous. Cependant, comme je vous crois de qualité et de vielle race, je ne veux pas vous congédier sans espérance. Revenez dans huit jours : d'ici-là je réfléchirai.

Astaroth reprit sa boîte, recommanda le silence, comme première condition de l'accomplissement de ses promesses, tira sa révérence et disparut.

Le président de Tunis, un des frères de Mme d'Evreux, n'avait que trois défauts mignons, pour lesquels le persécutait l'injuste fortune. Il aimait les femmes, le vin et le jeu : goûts fort naturels, puisqu'il était homme, robin et presque grand seigneur. Toutefois, ses billets s'escomptaient à vingt-cinq pour cent, et ses créanciers prenaient avec lui un ton de plus en plus impertinent. La comtesse choisit pour conseil ce magistrat vénérable, et lui conta son aventure, ajoutant qu'il y avait bien deux millions de valeurs dans la cassette du soupirant.

A ce mot le président se jeta au cou de sa sœur *bien-aimée.*

— Ah ! chère amie, lui dit-il, où sont les hommes capables de faire de pareilles galanteries? Et tu n'as pas accepté sur l'heure? Que veux-tu de mieux? Des plaisirs inconnus, la protection du diable et deux millions ! ! Oh ! jour du ciel, deux millions pour payer *nos* dettes et jouer un brelan d'enfer ! N'est-ce pas le paradis que t'offre Satan?

Mme d'Evreux fut persuadée.

Cependant l'esprit malin tint parole, et huit jours après, à la même heure, avec la même boîte et de la même manière que la première fois, il se présenta

devant la comtesse qui le reçut avec un aimable sourire, et le fit asseoir auprès d'elle, dans un petit boudoir circulaire, dont les glaces, les divans, le jour mystérieux sollicitaient au plaisir. Mais l'enveloppe humaine sous laquelle se cachait l'ange des ténèbres, n'avait plus le sourire et le regard de sa première visite. Il était soucieux et austère; par sa bouche, un torrent de fiel semblait prêt à déborder. Il rompit enfin le silence et d'un accent courroucé :

— Madame, demanda-t-il, que vous avais-je recommandé? la discrétion, je crois.

— C'est vrai, joyeux Astaroth.

Astaroth bondit, s'élança du divan et vint s'accroupir sur son coffre au milieu de l'appartement.

— Eh! bien, s'écria-t-il, M. de Tunis ne sait-il pas tout, proposition et promesses? Ne suis-je pas compromis aux yeux de tous les mousquetaires, de tous les cadets, évêques et petits-maîtres de la France, moi, le génie par excellence des habiles séductions, qui n'aurai pu gagner une femme qu'en lui montrant de l'or comme un épais financier. Mais le nom d'Astaroth est un nom perdu, un nom qui fera sourire de pitié les nonnains et les moines, que la cour de Satan poursuivra éternellement de ses sarcasmes et doit écraser de mépris. Prenez garde, madame, hurla le diable en agitant sa perruque à frimats, une première révélation, çà été pour moi le déshonneur et mon amour vous pardonne; une seconde, pour vous, ce serait la mort, une mort prompte, terrible, que vos prières ne détourneraient pas. Adieu, noble comtesse : au revoir dans l'autre monde!...

Et l'esprit disparut.

Le soir même, sur le témoignage d'un laquais de madame d'Evreux, une gageure de mille louis fut adjugée au chevalier de Fiesque. Il avait parié de faire succomber avec de l'or la femme de Paris qui en possédait le plus.

Quant à la comtesse, elle tomba dans une noire mélancolie. La duchesse de Mazarin lui ayant arraché l'aveu de ses peines et le récit de son aventure, ses inquiétudes redoublèrent. Elle devint d'une pâleur et d'une faiblesse excessives et mourut au bout de six mois, laissant la réputation d'une des femmes les plus accomplies de son temps.

Quelques jours après son enterrement, deux officiers de mousquetaires se battaient en duel derrière la caserne de la Bastille. Un d'eux tomba : c'était le chevalier de Fiesque, le diable malencontreux de cette histoire; l'autre s'appelait baron de Chastel, frère de l'infortunée comtesse, et l'aîné des fils de M. Crozat.

Extrait des Mémoires inédits de l'abbé de Voisenon, communiqué par

FÉLIX DERIÈGE.



LES ARTISTES A BADEN-BADEN.

A M. de Villemessant.

25 août 1840.

GÉNÉRALEMENT, à Paris, on se fait d'étranges idées sur les villes de bains; les artistes, plus que d'autres, sont sujets à s'y méprendre, et moi-même je suis à peine revenu de l'erreur commune qui porte à croire que le bonheur suprême existe aux eaux, et que l'on peut impunément, sans tomber dans le désespoir ou dans l'ennui, se promener, danser, perdre son argent ou entendre de la musique pendant douze grands mois de l'année. Il serait au moins superflu de vous faire la description de Baden-Baden après M. le marquis de Salvo; mais je vous parlerai des artistes, des ressources qu'ils trouvent dans cette ville et les alentours, de la manière dont on s'y amuse; et maintenant que la saison touche presque à son terme, mes remarques, portant sur un ensemble de faits accomplis, ne manqueront peut-être pas d'un certain intérêt, qui les fera bien venir.

Il est deux points sur lesquels il me paraît indispensable de fixer l'attention : d'abord, le nombre de nos artistes, instrumentistes ou chanteurs, augmente tous les jours dans une proportion effroyable; et quand je dis *nos artistes*, je me trompe; je devrais écrire *les artistes de tous les pays* qui, de même que les hirondelles, se forment en bandes à certaines époques des saisons, et émigrent en caravanes compactes, voyageant d'ailleurs en fort mauvais accord, partout où il y a du soleil, de l'or et des gens qui n'ont rien à faire. Voyez plutôt : au mois de décembre, nous avons à Paris une nuée d'hirondelles italiennes, françaises, belges, bohémiennes, allemandes, anglaises, espagnoles, qui jouent du violon, du piano, du violoncelle, qui chantent ou qui ne chantent pas. Avril, au milieu des dernières brumes de l'hiver, laisse percer un vague rayon de son soleil sans chaleur, vite les hirondelles prennent leur vol pour aller s'abattre sur la Tour ou les toits aristocratiques du West-End. Trois mois après, quand Londres est dépeuplé et ne conserve plus que ses dieux protecteurs, que les immuables pénates de ses foyers, le brouillard et le gin, les hirondelles s'échappent encore, et, passant par dessus la France sans daigner saluer de l'aile le plus mince clocher de village, elles tombent en nuées désolantes comme les sauterelles d'Égypte sur ces pauvres petits duchés d'Allemagne, où de pauvres petites altesses ont de pauvres petits bourgs, qu'elles commettent l'enfantillage d'appeler des capitales. Puis enfin, avec les derniers jours de septembre, il faut dire adieu au Rhin; alors comme l'automne n'est pas encore fini et que l'hiver cependant tarde à venir, les hirondelles, toutes plus ou moins prises au dépourvu, se disséminent un peu à droite, un peu à gauche, vont rendre visite à leur famille ou voir leurs enfans en nourrice, à moins qu'elles n'aillent faire un tour en Russie. Le plus grand nombre, contraint de revenir au quartier général de Paris, se livre dans la solitude à l'intéressant exercice des

gammes chromatiques et achromatiques, jusqu'à cette heure si impatiemment attendue où recommencent les soirées et les concerts. Telle est aujourd'hui l'existence des artistes sans en excepter un, depuis les plus illustres jusqu'à ceux qui vendent leurs instrumens et mettent leur garde-robe en gage, pour tenter la chance en Europe, au lieu de suivre le conseil de La Fontaine et d'attendre la fortune dans leur mansarde.

Quant à la vie du grand monde qui est le second fait utile à constater, elle est à peu de chose près la même. A peine les jeûnes du Carême ont-ils mis un terme aux splendides raouts et aux réceptions officielles, que chacun fait ses préparatifs pour quitter Paris : ceux-ci vont à leur campagne, ceux-là partent pour les eaux ; ces derniers, qui ne veulent ou qui ne peuvent aller ni à la campagne ni aux eaux, ferment leurs persiennes et font la cuisine chez eux, jusqu'à ce qu'une bonne idée leur tombe du ciel ou leur monte de la loge du portier. Au demeurant, toute cette société de cachemires et de gants jaunes s'évanouit avec le retour des roses. J'approuve de tout mon cœur les barons ou les comtes qui possèdent des châteaux dans la Normandie ou dans la Beauce, et qui, pendant une bonne moitié de l'année, vont y chasser sur leurs terres, y pêcher à la ligne, et parfois rêver tristement au règne défunt des galanteries féodales. Au moins ces gens-là se reposent de leur paradoxale existence de l'hiver; petit à petit, le tintement des contredanses et le grondement monotone du piano s'éloignent de leur oreille; ils oublient les Bouffes et leurs fioritures, l'Opéra et son tapage; entourés de délices patriarchales, ils ne font plus de la nuit le jour: ils se couchent quand la lune projette sa pâle et vacillante lumière sur leurs tourelles lézardées, ils se lèvent aussitôt que l'aurore fait trembler la rosée aux chênes majestueux de leur parc. Doux sommeil! réveil plus doux! Aussi, lorsque revient novembre et qu'une chaise de poste les dépose dans la cour de leur hôtel, voyez comme ils sont dispos et frais, et avec quelle nouvelle et juvénile ardeur ils vont s'abandonner aux frénétiques joies de l'hiver! Je vous le dis, ces comtes et ces barons sont les heureux du siècle, et ils se portent mieux, croyez-le bien, que tous leurs amis qui ont été se guérir de maux qu'ils n'avaient pas, à Wiesbaden ou à Aix-la-Chapelle.

Mais hélas! il faut l'avouer, pour beaucoup de personnes, les eaux tiennent lieu du manoir qui leur manque, et cette manie des eaux thermales est dégénérée chez nous en une véritable contagion. Nous avons en France presque autant de villes de bains que de départemens. Il doit y en avoir en Suisse; il y en a à coup sûr en Sardaigne, elles ne manquent pas en Belgique, et l'Allemagne en regorge. — Aller prendre les eaux en France, fi donc! c'est mauvais genre puisqu'on ne sort pas de chez soi. — La bonne société ne fraie point avec les Savoyards. — La Belgique, c'est toujours la France. — Et la foule de se porter dans les duchés de Bade et de Nassau, en Prusse, en Autriche, que sais-je? partout en Allemagne où il y a une bicoque et une mare.—Tout ce monde-là qui n'a d'autre maladie, je vous le répète, que celle de ne point posséder de terre, se soucie infiniment moins de se baigner ou de boire de mauvaise eau ferrugineuse que de danser, de faire de la politique ou des conquêtes, en un mot que de continuer sous le soleil d'Allemagne, ce qu'il faisait à la clarté des girandolles de Paris. On enjambe donc cent cinquante ou deux cents lieues pour se retrouver avec ses connaissances du faubourg Saint-Honoré ou de la Chaussé-d'Antin,

et M. de V... finit dans le salon de réunion de Baden-Baden le roman qu'il avait commencé dans le boudoir de Mme de L... rue Saint-Dominique.

Réduite à ces proportions, la vie des bains n'est autre chose que la vie parisienne d'hiver, moins les calorifères et les burnous; et comme on danse beaucoup dans nos salons, comme on y fait, hélas! beaucoup de musique, les artistes ont été tout naturellement portés à croire qu'ils ne seraient pas moins bien reçus que les ménétriers dans le grand-duché de Bade. Ce que je vais dire pourra n'être pas fort à l'avantage de nos lions et de nos lionnes émigrés sur les rives pittoresques du Rhin, mais les artistes se sont trompés de la façon la plus grossière: à Baden-Baden, où je suis, on va au bal et très peu au concert; on préfère le plus méchant quadrille à la symphonie la plus admirable; en fait de musique, on ne jure que par Musard et Strauss.

Vous allez crier à l'exagération: attendez quelques minutes, je vous prie. Listz est venu à Baden-Baden, Listz, le poète rêveur du piano, tout chargé de l'or de la Grande-Bretagne, de son sabre de Pesth et des louanges entièrement gratuites de Paris, où il a donné un concert pour rien, afin de n'avoir pas la honte de le faire payer moins d'un louis; eh! bien, Listz s'est fait entendre deux fois et à peine comptait-il autour de lui un auditoire d'improvisateur italien ou de joueur de flûte. Où Listz n'a pu glaner, que voulez-vous que d'autres aient recueilli? Thalberg, le grand Sigismond Thalberg est arrivé à son tour, mais il lui a suffi d'un coup d'œil pour pressentir son public; comme Jérémie, il a versé d'abondantes larmes sur Jérusalem, et il a pris la fuite incognito. Le célèbre violoniste Théodore Hauman devait donner un concert avec Henri Herz; mais le jour même où ce concert devait avoir lieu, Herz a reçu la triste nouvelle de la mort de son père, qui l'a immédiatement contraint de partir. — De tout ceci il résulte que les honneurs de la saison ont été en grande partie pour Ole-Bull qui a donné deux concerts, l'un à Baden-Baden, et l'autre au théâtre de Wiesbaden. Ole-Bull était accompagné d'une jeune et jolie cantatrice que vous avez, plusieurs fois, entendue cet hiver, dans les salons et chez Henri Herz. Mlle Marie Willès a très gracieusement secondé le violoniste norwégien; à Wiesbaden surtout, elle a beaucoup été applaudie dans le grand air de *Roberto d'Evreux*, et dans un duo de *Torquato Tasso*. Je n'oublierai pas de vous dire que la toilette de Mlle Marie Willès a obtenu presque autant de succès que sa voix, parmi les Russes et les Anglais qui encombrent le duché de Nassau. — Ponchard nous annonce un concert pour jeudi; je doute qu'il soit plus heureux que ceux qui l'ont précédé, d'autant plus que tout le monde ici répète que Ponchard, qui est un excellent professeur, ferait mieux de nous donner de bons élèves, que de chercher à nous prouver qu'il ne chante plus.

Voilà Baden-Baden pour les artistes, Baden-Baden en déshabillé, Baden-Baden tel que l'ont fait notre civilisation ennuyée et nos usages absurdes. Encore, remarquez bien, s'il vous plaît, que sans l'impératrice de Russie qui a parcouru toutes les sources thermales avoisinant le Rhin, les artistes n'auraient même pas trouvé en Allemagne cette quasi hospitalité, dont certes ils ne se vanteront pas. Or, il est au moins douteux que l'impératrice vienne tous les ans à Bade; après cela je vous laisse à vous-même le soin d'apprécier la perspective qui s'offre aux artistes, grands et petits, dans cette terre classique de la flânerie, de la verdure et des contredanses

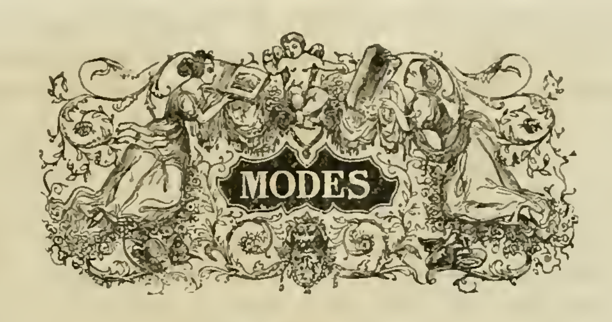
Comte DE *****.



L'Académie royale va reprendre *Stradella* avec Mme Stoltz : c'est donc pour que ce malheureux opéra tombe une seconde fois? — On annonce, pour le 6 de ce mois la réouverture du Théâtre-Français qui inaugurera sa salle restaurée par un drame que M. Eugène Sue a coupé dans un de ses romans : *Latréaumont*. Voici maintenant que l'on procède à la rue Richelieu comme au boulevart; on ne fera plus des comédies ou des mélodrames qu'avec des livres. — La reprise de *Joconde* profite autant, malgré la chaleur, à l'Opéra-Comique que les débuts de Mme Thillon. —Aux Variétés, les pièces nouvelles se suivent avec les succès; il y a long-temps qu'une administration dramatique n'avait donné de pareils exemples d'activité et d'intelligence. La rentrée de Vernet a encore augmenté la foule à ce charmant théâtre, et l'hiver n'arrivera jamais assez vite pour nous permettre d'assister à toutes les nouveautés joyeuses qu'il tient en réserve. — La rentrée d'Achard au Palais-Royal et le prochain retour de Déjazet entretiennent le public dans la douce habitude qu'il a prise de cet agréable rendez-vous.— Le Vaudeville infecte les restaurans à trente-deux sous de ses billets au rabais, sans compter pour cela un garçon perruquier de plus au nombre de ses spectateurs.

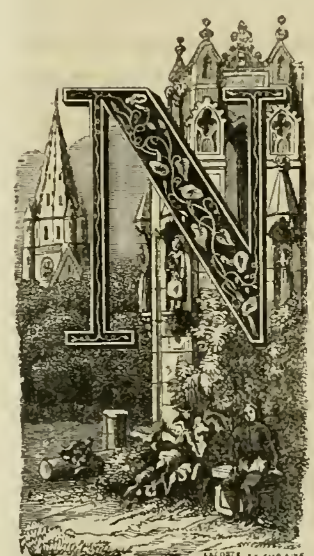
Dimanche dernier, il y a eu au Ranelagh une grande matinée musicale et dramatique, au bénéfice de la caisse d'association des artistes dramatiques. Dérivis et Mlle Dobrée ont fort bien chanté un duo de *Fernand Cortez*. Après ce succès, Dérivis a encore trouvé moyen de se faire applaudir dans *l'Ange déchu*. Le surplus des bravos a été partagé entre Mme Potier, qui a fait beaucoup de plaisir dans la cavatine de *Robert*; Henri, dans des couplets de *Régine*, et Achard dans des romances de Mlle Loïsa Puget. — A propos de Mlle Loïsa Puget, cette dame, qui n'a pu attirer personne à ses concerts de l'hiver dernier, en donne un, samedi 5, au Ranelagh. Elle veut, cette fois, tenter la chance *extrà-muros*. Nous n'en sommes pas moins portés à croire que Mlle Loïsa Puget serait plus sûre de la fortune si elle faisait donner son concert par un autre, et surtout si elle n'effrayait pas d'avance le monde, en annonçant sur son affiche qu'elle chantera ses romances elle-même. ***

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



A Madame ***

12 septembre.



Nous *vivons dans un monde incertain et fatal...* Je me rappelle qu'au temps où je faisais des vers, madame, j'en avais fait un qui disait cela, et je l'applique aux tristes choses qui nous entourent, choses qui viennent chaque jour troubler notre repos et mettre en fuite les élémens poétiques dont nous avons tant besoin, nous autres pauvres écrivains, qui voulons du calme et du silence pour recueillir nos pensées fugitives et vous les transmettre. Hier, au milieu des clameurs de l'émeute qui naissait et du tambour qui battait, je me demandais ce que deviendrait mon courrier d'aujourd'hui, et je me voyais déjà ainsi à la discorde au lieu de deviser avec vous sur les jolies fantaisies du jour ; mais Dieu aidant, la bourrasque me paraît passée, ou tout au moins assez calmée pour que je rouvre les ailes de ma Sylphide et que je l'envoie vous porter mon bulletin de la semaine. Le fait le plus nouveau est l'annonce de la prochaine ouverture des magasins de soieries de Thiébaud-Guichard et compagnie, qui doivent occuper le rez-de-chaussée de l'hôtel qui forme l'angle de la rue de Grammont et du boulevart : la situation, comme vous le voyez, est des plus avantageuses, et je sais de bonne part que le contenu vaudra bien le contenant ; on parle de dessins et de dispositions de brochés qui ont été créés spécialement pour cette maison, et qui donneront à ses nouveautés un cachet tout particulier. Je connais bon nombre de femmes qui retardent leurs acquisitions jusqu'à l'ouverture de ces magasins, qui aura lieu du 25 au 30 de ce mois. En parlant soieries, je me trouve tout naturellement portée à rappeler à votre souvenir la maison de M. Delon, *à la Barbe-d'Or ;* c'est une si ancienne renommée, qu'il n'est pas besoin de l'indiquer aux per-

sonnes de bon goût ; cependant je viens de voir, chez lui, *des robes de corbeilles* si jolies, que j'en suis tout enchantée. Le fond de ces robes est un gros grain magnifique, de nuances très variées, sur lequel sont jetés des bouquets brochés en relief, aux couleurs naturelles, d'une délicatesse et d'un brillant admirables ; ces robes sont les plus jolies que j'aie vues dans ce genre; elles sont dignes de porter les belles dentelles de Mme Ferrières-Penona, dont la maison de haute lingerie occupe un rang si élevé dans la *fashion aristocratique*. C'est sans doute pour ne point mentir à cette dénomination, que Mme Penona nous prépare le manteau Louis XIV, dont je ne veux pas vous déflorer la surprise en vous détaillant tout ce qu'il aura d'attrayantes séductions : je puis seulement vous prédire que jamais création plus élégante ne sut orner même vos épaules, et que vous aurez autant de plaisir à vous en voir parée, qu'à regarder votre joli visage sous la forme gracieuse d'un des chapeaux de Beaudrant ou de Maurice Beauvais, ces deux oracles de la mode ; je vois d'ici le séduisant effet que produira, à la sortie des Italiens, votre toilette composée d'un manteau Louis XIV et d'une de ces coiffures historiques que Maurice Beauvais exécute avec ce talent de précision et de bonne grace qui n'appartient qu'à lui : car M. Beauvais ne fait point du métier, il fait de l'art, et se livre à une étude consciencieuse des modes du temps passé, ce qui assure à ses coiffures la certitude de faire époque. Je vous disais bien que ce célèbre modiste voulait relever le règne des rubans, il suffisait pour cela qu'il les employât dans ses créations, et l'on voit déjà chez lui les rubans à reflets changeans, ceux si légers à bords de dentelles, et une nouveauté toute charmante qui est le ruban peluche à fleurs. Comme je vous l'avais prédit, les blondes reprendront aussi faveur sur les coiffures de l'hiver ; il est juste que chaque saison ait sa dentelle, et celle de soie qui, disons-le, sied infiniment mieux que celle de fil, devait reprendre un rang dont on l'avait un peu trop éloigné ; Maurice Beauvais a fait faire des blondes pour sa maison, dont les dessins égyptiens rehaussés d'or et d'ornemens de couleur sont du plus magnifique effet.

Je suis heureuse de voir par vos lettres et vos demandes d'envoi que vous avez compris certain paragraphe d'un de mes derniers bulletins concernant l'article des parfums, et c'est avec plaisir que j'ai été choisir dans les magasins odorans de M. Guerlain, tous les objets que vous désiriez ; je vous recommande en particulier la *lotion de Gowland*, *l'eau de Toilette* et *la pâte aux Quatre Semences* pour la conservation de votre teint que vos courses d'amazone doivent un peu endommager. Puisque, je le vois, vous faites cas de mes recommandations et que vous avez aussi, sur mes avis, adopté les sous-jupes d'Oudinot, sans lesquelles il n'y a plus de tournures possibles, permettez-moi de vous parler d'une semblable spécialité, qui ne le cède en rien à la première pour la légèreté et le moelleux du bouffant ; je dois ajouter, et ceci sous le manteau de la cheminée,

que les sous-jupes à tournure de M. Delannoy, rue Montmartre, 182, ont l'inappréciable avantage d'être d'un prix modéré auquel toute bourse peut atteindre. Pour un objet de toilette, dont la vanité ne saurait tirer aucun parti puisqu'il est occulte et qu'il ne sert en rien à l'éclat extérieur de celle qui le porte, il était essentiel d'en modérer le prix, sans cependant lui ôter du mérite de l'usage auquel il est destiné; M. Delannoy a résolu ce problème, il a fait pour nous des jupes légères, bouffantes et solides que nous pourrons nous procurer, sans trop écorner la caisse de *nos fonds secrets*, ou sans trop faire crier anathème à des maris grondeurs! A propos de maris, j'espère que la magnifique canne de Verdier que j'ai envoyée au vôtre a dû faire sensation dans vos environs; elle était des plus belles de ce fameux faiseur, le premier dans son genre, comme l'est dans le sien M. Richard-Laurent. Les hommes condamnés à l'éternel habit noir semblent, on le dirait, chercher à se dédommager de leur sombre costume du soir sur les brillantes couleurs qu'ils adoptent pour leur vêtement du matin. Rien donc de plus riche, de plus brillant, de plus varié que les robes de chambres de Richard-Laurent, auquel la mode a donné droit de créer, d'innover, pour ce vêtement *d'avant midi*. Aussi toute *l'aristocratie du dandysme* s'adresse-t-elle à M. Richard-Laurent avec une aveugle confiance pour ce *déshabillé* auquel les jeunes gens d'aujourd'hui attachent une grande importance.

Le soin de la toilette de l'intérieur m'a toujours paru une chose très essentielle, surtout en ménage; on ne comprendrait peut-être pas combien d'époux ont dû l'affaiblissement de leur affection mutuelle à l'abandon et à la négligence dans laquelle ils laissaient leur personne vis-à-vis l'un de l'autre; il faut, hélas! que notre nature fragile soit un peu prise par les yeux, le cœur seul ne suffit pas; aussi dirai-je toujours à une femme : — Soignez-vous, parez-vous pour votre mari, il est le premier auquel vous devez chercher à plaire. Mais les femmes comprennent cela, et je les vois vêtues chez elles de la manière la plus gracieuse : dans ce moment elles portent des robes blanches en organdi à manches courtes ou demi-courtes, le corsage bouillonné *à la Victoria*; de petits tabliers verts ou lilas, garnis d'effilés, et des mitaines de soie de nuance assortie au tablier : souvent la jupe est garnie de deux ou trois bouillons rubannés avec nœuds de la nuance du tablier, superposés l'un au dessus de l'autre. Les jupes, en général, se portent un peu moins amples; les manches plates, froncées et coulissées depuis le haut jusqu'en bas, sont fort en vogue. — Les écharpes de soie de couleur, toutes bordées de *chicorée* pareille, ont pris une grande extension; c'est une fantaisie que les femmes s'accordent pour achever la saison d'été. — Il y a aussi comme nouveauté les chapeaux en crêpe brodés de soie plate; je ne pense pas que cette mode, surtout à l'époque où elle paraît, prenne une grande extension : elle est lourde et de peu d'effet. La mode de

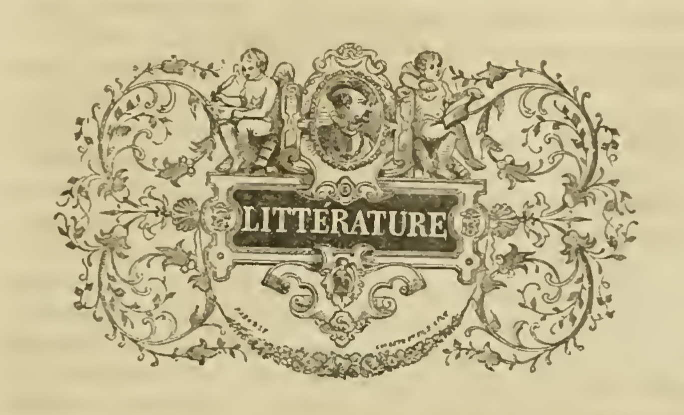
poser les plumes à plat ne se ralentit point; il y a tout à présumer qu'elle se conservera cet hiver sur les chapeaux de velours et de satin.

Puisque je suis sur l'intéressant chapitre des modes, permettez-moi, madame, de rappeler à votre souvenir l'ancienne et opulente maisou Lemonnier, dont la réputation est traditionnelle dans le quartier Saint-Honoré. Les magasins de Lemonnier-Pelvey sont le rendez-vous de la meilleure compagnie et de la plus haute élégance, et certainement il n'y a pas exagération de ma part à dire que ce sont plutôt des salons que des magasins. Là, jamais la mode n'est en arrière, jamais non plus elle ne se pique d'être en avance; ce qui l'empêche de tomber dans ces aventureux hasards et ces tentatives malheureuses de quelques autres maisons. Lemonnier-Pelvey, dans ses créations toujours gracieuses et fraîches, toujours coquettes et élégantes, se conforme, avant tout, aux goûts, aux caprices charmans et au tact exquis de son aristocratique clientelle. Une autre fois, je ne me bornerai pas à des généralités; nous aborderons ensemble quelques détails; je vous dirai ce qu'a fait et ce que prépare Lemonnier-Pelvey : ses chapeaux, ses capotes, ses coiffures de tout genre; ce jour-là, je vous jure, j'écrirai vite et le temps passera de même.

En vous parlant tout à l'heure, madame, des précautions à prendre pour votre teint, et de la nécessité de soigner sa personne dans l'intérieur de sa maison, je pensais à la négligence de plusieurs mères, qui s'occupent à peine d'un des soins les plus urgens pour une jeune fille, qui est celui des dents. Il faut bien le dire : point de beauté véritable sans de belles et blanches dents! De combien de manières les poètes et les romanciers n'ont-ils pas chanté *les perles, la nacre, l'ivoire encadrée dans deux lèvres de roses et de corail!* Si l'art du parfumeur nous est si utile, combien ne l'est pas plus encore celui du dentiste! Vous qui habitez la province, madame, enseignez donc à ceux qui viennent à Paris chercher l'utile et l'agréable, enseignez-leur, dis-je, le dentiste par excellence, M. Hattute, passage des Petits-Pères, 5. Aux coquettes, vous direz qu'en sortant de ses mains elles auront un attrait de plus; aux poltronnes, que ses opérations chirurgicales sont faites si habilement et si légèrement, qu'on s'en aperçoit à peine. A défaut de science, je ne puis, vous le comprenez, entrer dans certains détails médicaux que je traiterais sans doute fort mal, mais je dis ce que j'ai vu et ce que beaucoup m'ont répété.

J'ôte mon grave bonnet de docteur pour vous dire adieu, madame, à vous la femme aux blonds cheveux, à la robe diaphane et aux dents de perles, que *tous* aiment à voir sourire!

Baronne MARIE DE L******.



PHYSIOLOGIE DE LA VALSE.

Qu'y a-t-il de plus lourd et de plus gauche que la philosophie, et que peut-on voir de plus vif et de plus gracieux que la valse? Cependant la philosophie et la valse nous viennent toutes deux de l'Allemagne, patrie commune de Hegel et de Strauss. Le premier nous enseigne, en paroles obscures et souvent inintelligibles, à nous connaître, nous et la nature qui nous environne; le second, tout en se servant du langage le plus séduisant et le plus facile à comprendre, nous engage, au contraire, à nous oublier nous-mêmes dans l'enivrement de la danse. Ce n'est pas l'Allemagne seule qui nous offre une telle contradiction. Selon les sages lois de la nature, il appartient aux beaux-arts de réprimer les élans d'un caractère naturel trop impétueux, ou d'exciter à la gaîté les peuples posés et flegmatiques. Ce privilége est particulièrement réservé à la musique et à la danse, et l'on peut affirmer que le caractère des danses et des chansons populaires se trouve toujours en opposition directe avec le caractère général et les habitudes de la nation. Chez les peuples sérieux, les chansons sont gaies et les danses vives; chez les peuples légers et joyeux, les chansons portent un cachet mélancolique, les danses sont lentes et peu animées.

Qu'y a-t-il encore de plus mesuré et de plus grave dans ses mouvemens qu'un Espagnol, et quoi de plus varié et de plus vif que son *fandango* et son *bolero*? Voyez les danses des peuples bouillans, d'origine slave: elles sont sérieuses; écoutez leurs chants, ils sont tous mélancoliques. Les airs nationaux des Napolitains et des Vénitiens, les deux races les plus vives de l'Italie, se chantent presque tous en mineur. La danse nationale des Français, la contredanse —

sans remonter même au *menuet*, de grave mémoire — est si monotone et si pacifique dans son allure, qu'en la voyant exécuter pour la première fois on se demande si l'on est réellement au milieu de la nation la plus folle et la plus agitée de l'Europe. Dans les romances françaises, vous entendrez toujours quelques phrases mélancoliques. Nous passons sous silence la musique des couplets de vaudeville et des chansons satiriques; elle ne prend pas naissance parmi le peuple, et n'a d'ailleurs aucune importance. Il serait impossible de retenir ou de fredonner cette musique sans les paroles spirituelles et piquantes qui l'accompagnent.

La valse est une spécialité incontestable de l'Allemagne. Toute la jeunesse de ce pays, dispersée dans ses vingt-cinq universités, jeunesse qui passe toute la semaine assise à ses cours, a besoin de trouver le dimanche une distraction capable d'effacer en un instant les ennuis de six jours consacrés à étudier Hegel et une science aride et fatigante. En Allemagne, si on n'aimait pas la valse on oublierait de rire, on oublierait de s'amuser et peut-être d'aimer. Le caractère flegmatique des Allemands exige à toute force cette danse étourdissante et impétueuse. Une autre preuve certaine de ce besoin d'une danse vive et gaie dans un pays habité par un peuple froid et sérieux, c'est le transport avec lequel la valse fut reçue en Angleterre, où elle avait été introduite par le duc de Devonshire. Les Anglais avaient beau construire des machines à vapeur, se promener en pyroscaphes et en wagons, lire leurs interminables journaux, ils s'ennuyaient et baillaient. La valse parut : tout se mit à tourner, et les timides Anglaises, qui rougissent quand on leur offre à table une *cuisse* de poulet, ces mêmes Anglaises se lancèrent dans la valse avec fureur ; elles valsèrent avec tout le laisser-aller des Allemandes.

Schiller, dans une de ses poésies les plus connues, s'élève impitoyablement contre la valse; il dit qu'une danse pareille ne convient point à une nation décente, grave, sérieuse et profonde comme les Allemands. Ces lignes du poète immortel ne prouveront autre chose à la postérité la plus reculée, sinon que Schiller fut le plus anti musical des fils de Teutonia et qu'il ne comprit nullement les effets et l'influence d'un art sur un autre art. Heureusement, aucun des nombreux imitateurs de Schiller ne l'a copié dans ses invectives contre la valse; il faut dire, pour l'honneur de l'Allemagne, que les écrivains d'aujourd'hui traitent tout différemment ce sujet. L'un d'eux dit : « La valse rend parfaitement nos idées sur l'amour pur et chaste d'une union conjugale, deux êtres s'avancent en se tenant embrassés, ils rencontrent bien des obstacles dans leur course, mais ils parviennent facilement à les vaincre par l'harmonie qui règne dans tous leurs mouvemens. N'est-ce point là la parfaite image d'une union conjugale qui se prolonge durant toute la vie, malgré les épreuves et les contrariétés qui entravent la carrière des époux? C'est d'ordinaire au bal et pendant une valse qu'une jeune fille en Allemagne confesse sans honte les sentimens les plus secrets et fait l'aveu d'un amour qu'elle n'avait confié jusqu'alors qu'à elle-même. Une preuve de la signification pure et chaste qu'on donne à la valse en Allemagne, c'est que plus une jeune fille est innocente, plus elle se livre avec facilité à cette danse séduisante sans que personne n'y trouve à redire ; tandis que de voir valser une femme mariée y produit toujours une impression fâcheuse, surtout depuis qu'on a adopté la manière de valser d'aujourd'hui. » — Après cette définition du sens profond qu'on at-

tache à la valse, nous comprenons le caractère changeant de sa musique. Pareille à la vie humaine, tantôt gaie, tantôt triste, la valse contient en elle-même des parties d'un genre tout différent; elle est tantôt douce, tantôt gaie, tantôt pensive, tantôt tendre, tantôt belliqueuse, et après avoir subi tous ces changemens, elle revient à son idée première, à son thème fondamental. — Ainsi, dans la valse, il y a unité et liaison, et c'est par cette raison qu'une valse, introduite dans une musique d'opéra, produit toujours une forte impression sur les auditeurs; tout le monde la comprend, parce qu'elle ne manque jamais d'exprimer une idée profonde en langue générale. Quelle ravissante mélodie que la valse de *Freyschutz* et celle de la *Fille du Danube*, que la gracieuse Taglioni exécute dans les airs! Les tableaux vivans, si fort à la mode à Pétersbourg sont représentés sur le Grand-Théâtre de cette ville, au son des valses de Strauss et de Labitzky; aussi ces valses pleines d'originalité et de grace vivifient les tableaux; elles animent le chant dans l'opéra, la danse dans les ballets, et pénètrent jusqu'au fond de l'ame, quelle que soit la disposition dans laquelle on se trouve, parce que chacune d'elles renferme, comme la vie humaine, de la tristesse et de la joie, de la tendresse et de la force.

Toutes les valses ne sont pas néanmoins taillées sur le modèle de celles de Strauss; elles ont souvent une physionomie et un type bien différens, et une valse renferme quelquefois un récit tout entier. Je citerai pour exemple l'une des créations les plus connues de Weber, le morceau qu'il a intitulé lui-même l'*Invitation à la valse*. C'est un petit poème tout entier. On croit voir le danseur s'approcher de la danseuse, la saluer respectueusement et solliciter la faveur de valser avec elle. Il profite de l'entraînement de la valse pour lui déclarer l'amour qu'elle lui inspire. Elle lui répond avec la réserve qui convient à son sexe. Il redouble de passion; elle finit par l'écouter et se livre à tout ce que cette danse a de délirant et de voluptueux. Il la ramène enfin à sa place et reprend pour la remercier, le langage décent qu'imposent le monde et ses obligations. — Il y a encore des valses lentes et mélancoliques; on ne les danse pas, mais on les joue sur le piano et on les écoute dans les concerts L'immortel Beethoven nous en a donné de magnifiques preuves : elles sont à la valse ce que sont les poésies de Béranger à la chanson. Il y en a une que toute l'Allemagne, d'un commun accord, a nommée la *Valse du Désir* (Sehnsuchts Walzer). On l'entend partout; elle apparaît comme un ange gardien dans les instans de douleur, quand le regard se tourne involontairement vers le ciel et que la pensée dépasse au loin les limites des montagnes vaporeuses, au-delà desquelles une jeune imagination va chercher l'être chéri dont le sort l'a séparé, ou bien encore l'idéal céleste qu'elle s'est créé.—Si vers le soir vous vous trouvez dans cette triste disposition de l'ame et si vous éprouvez un penchant invincible à la mélancolie, mettez-vous à votre piano, jouez la valse de Beethoven, et bientôt vos yeux se rempliront de larmes; continuez à la jouer et vous vous sentirez soulagé; votre cœur se livrera à une sensation pleine de douceur : vous espérerez. Il est à remarquer que cette valse ne se composait, dans le principe, que de deux parties; tout-à-coup on la joua partout avec une troisième. On n'a jamais su qui a fait cette troisième partie; elle a sans doute pris naissance au milieu du peuple qui compléta ainsi l'œuvre du grand compositeur. La *Dernière Pensée* de Weber est également une valse du genre sublime, une ode musicale. — Les valses de Strauss ont leur caractère

spécial, mais pour en donner une juste idée. il faudrait raconter la vie folle et insouciante du Viennois. Quiconque a été dans la capitale de l'Autriche, conviendra que là seulement on peut voir des gens parfaitement satisfaits de leur existence. Sur les bords rians du Danube, dans une contrée fertile, au milieu d'une foule d'établissemens destinés uniquement aux amusemens populaires, tout le monde rit, tout le monde danse, tout le monde s'amuse. Il faut cependant se garder de croire que la joyeuse population de Vienne soit entièrement étrangère à la vie intellectuelle : bien loin de là, à Vienne plus qu'ailleurs, vous trouverez de l'imagination, des talens créateurs et des esprits poétiques toujours prêts à admirer ce qui est beau et à apprécier ce qui est bon; mais il faut convenir que cette imagination, ces talens, cet esprit sont principalement portés à embellir la vie matérielle et que c'est par cette raison que tout le monde, à Vienne, s'occupe de musique, art si éminemment sensuel et sans lequel l'existence serait froide et décolorée. Au milieu d'une population aussi musicale, des mélodies nouvelles et originales doivent sans cesse prendre naissance, et on les entend partout, dans les rues, aux promenades, à toutes les assemblées. Que reste-t-il à faire à Strauss, ce génie de la valse ? Comment ne saisirait-il pas de son archet magique toutes ces mélodies ? et comment ne les fondrait-il pas dans ses valses ? Aussi ces dernières portent-elles toutes l'empreinte du caractère joyeux du Viennois, ainsi que de la sensation agréable que nous éprouvons chaque fois que nos vœux les plus chers sont remplis. Aucun tourment, aucun chagrin n'agite Strauss ; il ne désire rien, il ne vit que de chants, et par le moyen de ses inimitables valses, il transporte ses auditeurs dans cet état indéfinissable qui précède un doux sommeil et que les faiseurs de prose de ce monde ont nommé l'assoupissement. Ne cherchez pas dans Strauss la mélancolie du désir qui fait tendre les bras vers un avenir lointain. Jouir du présent, voilà toute son ambition ; Il n'en connaît pas d'autre : mais n'est-ce pas là la plus douce philosophie ?

Baronne SOPHIE CONRAD.





LA SYLPHIDE

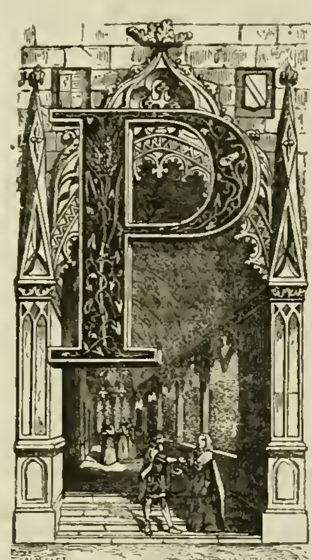
DIRECTION RUE D'HANOVRE, 17.

Lith. de Thierry frères

ARTISTES MODERNES.

X.

Marie Taglioni.



PERSONNE ne croira sans doute qu'il entre dans nos intentions de recommencer ici, à la suite de tant d'autres plus habiles, une appréciation artistique du talent et des succès de Marie Taglioni. Il suffirait des regrets universels qu'après son départ elle a laissés parmi nous, du vide opéré à l'Opéra par son absence et que jusqu'à ce jour personne n'a pu ou n'a osé remplir ; il suffirait de cette religion de souvenir et d'amour, dont nous entourons la gracieuse fée de près ou de loin, pour prouver à la dernière évidence que Marie Taglioni tient toujours dans ses blanches mains le sceptre chorégraphique, et que comme Calypso entre ses nymphes, elle continue à dépasser de la tête toutes ses sœurs en Terpsichore. Oui, la Gitana bienaimée domine en souveraine le genre qu'elle a créé ; venue en France après le règne de cinq ou six écoles, celles-ci usées par le temps, celles-là, par le ridicule plus inexorable encore que les années, ce ne fut point autour d'elle qu'elle chercha ses exemples et ses maîtres ; son père seul eut le droit de lui donner des leçons : son imagination et son cœur firent le reste.

Douée d'un admirable instinct poétique, Marie devina, par ce qu'on n'avait point essayé encore, tout ce qui lui restait à faire, et, loin de reculer devant une aussi rude tâche, elle puisa de nouvelles forces dans les difficultés même de l'entreprise, pour la pousser victorieusement vers cette régénération qui lui était assignée dans l'avenir. L'un après l'autre, les abus ou les traditions vicieuses disparurent sous son pied homérique ; à la lourdeur et au ton raide des mouvemens elle fit succéder les graces aériennes ; pour nous elle renouvela les poses et le divin sourire de la statuaire antique, et ce ne fut pas sans exciter d'unanimes surprises qu'elle nous enseigna, par ses prodiges de tous les soirs, que la chasteté des allures, la dignité du maintien, le doux prestige de la rêverie pouvaient parfaitement se concilier avec la robe de gaze, les roses et le maillot de soie de la danseuse. Ce qui distingue avant tout Marie, ce qui la place au premier rang dans l'art qu'elle cultive avec tant de charmes et dont elle a si adorablement reculé les limites, c'est cette pudeur presque angélique, ce parfum d'innocence, cette ineffable retenue du désir qu'elle a su apporter au milieu de l'ambre et des cantharides du théâtre. Si Dieu et ses saints pouvaient nous pardonner la danse, je ne doute pas que ce serait à la considération de Marie Taglioni, et je suis certain que les anges et les amours, fraternellement confondus, lui feront un

escalier de leurs ailes lorsque, nouvelle sœur de charité, elle montera prendre sa place au paradis.

Quoi qu'il en soit, il est incontestable que notre chère et blonde danseuse possédait dès le premier jour toutes les qualités merveilleuses et la ravissante individualité qui élèvent aujourd'hui sa réputation si haut ; je veux bien admettre que, depuis, l'étude, l'expérience et la diversité des tentatives ont perfectionné, modifié peut-être ses moyens ; mais il n'en demeure pas moins évident que les vocations, du genre surtout de celle de Marie Taglioni, ne sauraient venir de la terre, elles descendent en ligne directe du ciel. Il peut bien y avoir des maîtres pour diriger ces organisations d'élite, mais je défie qu'on trouve quelque part un professeur pour les créer. Comment donc expliquer alors les peines sans nombre, les obstacles en quelque sorte insurmontables que Marie eut à vaincre pour se révéler sur notre première scène lyrique ? Qui dira pour quel motif, pour quelle suprême raison d'Etat, celle qui devait être à la fois la gloire et la fortune de l'Académie royale, fut obligée, pélerine de grace et de poésie, de se morfondre dans la rue et de frapper trois fois à sa porte avant qu'elle s'ouvrît devant elle?

Et remarquez bien que Marie n'était déjà plus une débutante ; son apparition avait ému l'Autriche, la Bavière et le Wurtemberg ; Vienne, Munich et Stuttgardt avaient battu des mains à cette fée toute blonde et toute légère, que l'Allemagne philosophique et rêveuse, l'Allemagne qui se plaît beaucoup plus aux richesses du fond qu'aux délices de la forme, admirait sans trop la comprendre. — Ainsi, en 1822, Vienne l'avait vu paraître pour la première fois sur le théâtre de la Porte-d'Italie, dans un ballet de son père : *La Réception d'une nymphe au temple de Terpsichore*, dont Rossini avait arrangé la musique.— A Munich, elle inaugura en 1825 le théâtre, en remplissant le principal rôle dans un ballet ayant pour titre : *La Nouvelle Amazone.* — L'année suivante, elle se rendit à Stuttgardt où elle se fit applaudir jusqu'en 1829. Durant cet intervalle, chaque hiver elle venait á Paris, et deux fois elle s'en retourna les larmes aux yeux et le désespoir dans le cœur, et ce ne fut que la dernière année, qu'à force de priéres, elle obtint de M. de Larochefoucault la permission de débuter dans un pas de deux du *Sicilien*, ballet d'Anatole, avec son frère, qui, depuis, est devenu premier danseur et maître de ballets au Théâtre-Royal de Berlin.—Pour Marie, paraître c'était réussir. Au mois de janvier 1830 elle entra triomphalement à l'Opéra, effaçant toutes ses rivales, faisant honte aux administrateurs stupides qui, après avoir eu le triste courage de l'éconduire, l'avaient accueillie malgré eux, et régénérant, pythonisse aux transparentes aîles, le culte d'un art trop long-temps perverti.

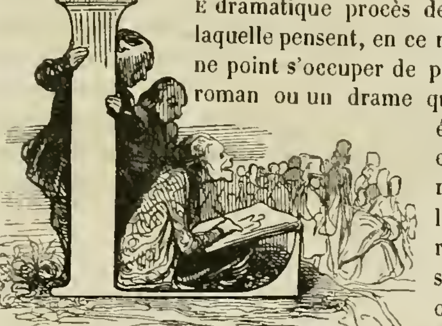
Dans le cours de sa brillante carrière chez nous, Marie a compté plus de couronnes encore que de créations. Faut-il rappeler combien de bravos, d'éloges et de fleurs lui ont valu ses divers rôles dans *le Dieu et la Bayadère*, *Guillaume-Tell*, *Robert-le-Diable*, *Nathalie*, *la Sylphide*, *la Fille du Danube* et *la Révolte au Sérail?* — Nous nous promettions de la conserver et de l'applaudir encore pendant longtemps, lorsqu'en 1837, n'ayant malheureusement pu s'entendre avec l'administration nouvelle, dont M. Duponchel était le chef, Marie Taglioni se crut obligée d'abandonner l'Opéra. Un engagement lui fut bien vite offert de la part du czar, dont depuis plusieurs années elle excitait la convoitise ; et à peine arrivée à Pé-

tersbourg, son engagement, qui n'était d'abord que de trois ans, fut renouvelé sur l'heure même pour cinq. Ainsi fut irrévocablement consommée, pour un certain laps de temps au moins, la catastrophe chorégraphique de l'Opéra.

Mais en dépit des chaînes d'or que le czar a faites à notre sylphide, malgré la courte durée à Pétersbourg des saisons dramatiques, qui n'embrassent que l'hiver, c'est-à-dire du 1er octobre au 1er mars, Marie n'en est pas moins incessamment obsédée par le désir de revenir au milieu de nous. En vain son père a composé pour elle en Russie ses plus beaux ballets : *Miranda*, *la Gitana*, *la Créole*, *l'Ombre* et *l'Ecumeur de Mer*; en vain, comme l'oiseau du ciel qui la jalouse, elle parcourt l'Europe tant que durent les mois du soleil et des fleurs, volant de Londres à Dublin, et de Dublin à Hambourg; en vain de royales amitiés l'honorent, et la grande-duchesse de Mecklembourg, sœur de l'impératrice de Russie, qui lui a donné une parure de turquoises de plus de 15,000 fr., veut la revoir tous les ans à Doberran, capitale de son duché romantique; en vain des majestés et des altesses lui sourient à l'étranger, Marie Taglioni songe toujours à la France, à son ciel bleu, à ces chauds et passionnés soirs de l'hiver. Que lui importe d'être une blanche fille du Nord, d'être née à Stockholm? c'est à Paris qu'elle veut vivre, c'est à Paris qu'elle veut qu'on l'aime et qu'on la couronne. Ainsi, un autre poète, Torquato Tasso, rêva jusqu'à sa dernière heure le triomphe du Capitole.

G. GUÉNOT-LECOINTE.





Le dramatique procès de Mme Lafarge est la seule chose à laquelle pensent, en ce moment, ceux qui ont le bonheur de ne point s'occuper de politique. Trouvez donc, en effet, un roman ou un drame qui puisse lutter avec les péripéties étranges, pressées, romanesques, que chaque jour les estafettes ou la poste nous apportent de Tulle au grand galop? A défaut des yeux qui ne sauraient percer l'espace, toutes les pensées sont fixées sur une cour d'assises : on joue à pair ou non l'innocence de Mme Lafarge; tandis que des agens de change se ruinent à la Bourse sur la question d'Orient, des Anglais parient

trois contre un pour l'acquittement, et qui plus est pour la réhabilitation de Marie Capelle.

Après cela demandez des nouvelles de l'ouverture du Théâtre-Français, de la rentrée de Mlle Rachel, de la reprise de *Stradella*, de la voix de plus en plus anonyme de Mme Stoltz ou des mollets non moins inconnus de Mlle Fitz-James. Contes jaunes que tout cela ! Encore une fois le vent n'est pas au théâtre, il n'y a plus qu'une scène tragique en France, c'est celle que préside M. le conseiller Barny dans le département de la Corrèze. Il faut donc laisser passer cette fièvre de la curiosité et de l'attente, bien plus impérieuse en vérité ! que la justice du Roi et même que celle de Dieu.

Une autre fois donc je vous parlerai du monde de la littérature et des arts ; nous irons nous asseoir dans une stalle et apprécier tout à notre aise la restauration plus ou moins bien entendue du Théâtre-Français. Nous demanderons à M. Léon Pillet comment il dort et comment il dîne ; si Fanny Elssler revient, s'il est vrai qu'il nous ménage pour cet hiver l'odieuse surprise d'un opéra nouveau de M. Donizetti ?... — Quant à nous, nous avons reçu des nouvelles de Lucile Grahn ; la charmante fée est toujours aux eaux de Bourbonne, et elle commence à former quelque espoir de guérison. Dérivis, lui, qui n'a jamais été malade pour nos plaisirs, prend un congé d'un mois jusqu'au 10 octobre. La province, certainement, ne le laissera pas tranquille ; et, dans tous les cas, nous sommes sûr que les vacances de Dérivis ne seront perdues ni pour sa voix ni pour son art.

Nous aurions aussi voulu rendre compte d'une première représentation, et par conséquent d'un nouveau succès au théâtre des Variétés ; mais force nous est de remettre à une autre fois nos éloges du *Chevalier du Guet*, car il nous reste à peine assez de place pour annoncer aux artistes, nos amis et nos frères, le retour à Paris de Théodore Hauman, qui a trouvé en Belgique un digne appréciateur de son admirable talent dans la personne du roi. Théodore Hauman est aujourd'hui chevalier de l'ordre Léopold. Ainsi se trouve réalisé déjà une partie du vœu formé par nous, lorsque *la Sylphide* publia, il y a quelques mois, la biographie de ce célèbre violoniste.

Tivoli annonce chaque dimanche sa dernière fête ; il n'est, hélas ! que trop vrai que la fin de la saison sera le terme de l'existence de ce beau parc ; aussi, comme de vrais enfans que nous sommes, nous nous prenons à regretter ce que bientôt nous n'aurons plus ; nous nous empressons d'aller faire des promenades d'adieu à Tivoli. Sterne, en vérité, dans ses pérégrinations sentimentales avec ou sans l'illustre caporal Trimm, était moins désolé que nous quand nous dansons une contredanse ou que nous tirons à l'oiseau bleu. — Les concerts Musard, sous l'habile contrôle de l'administration nouvelle, se relèvent de jour en jour. Il y a foule presque tous les soirs. D'ici au 10 octobre, nous assure-t-on, la salle d'hiver sera construite sans nécessiter aucun relâche, et on l'inaugurera par un grand concert de M. Hector Berlioz. ***.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



LA SYLPHIDE

Robes à la religieuse de (Melle Augustine) Étoffes de (Delisle) Sous Jupes (Delaunoy) et (d'Oudinot) Bonnets de dentelles de (Me Dasse) Portières Héraldiques de (Mr Tachy) au Père de Famille.

DIRECTION RUE D'HANOVRE, 17



A Madame ***

19 septembre.



Il vous souvient peut-être, madame, de ce temps heureux où, petites filles, nous lisions toutes deux, au coin d'un bon feu d'hiver, blotties dans un même grand fauteuil, ces contes de fée si merveilleux, pour lesquels nous n'avions ni assez d'yeux, ni assez d'oreilles. Vous souvient-il des brillantes descriptions des palais occupés par les princesses de ces contes, palais que nous revoyions dans nos rêves, mais que jamais la réalité n'avait montrés à nos regards? Eh! bien, ce que nous aurions cherché en vain à cette époque, l'art et le talent nous l'offrent aujourd'hui. Un architecte, M. Lemaire, dont le génie a plus de pouvoir que toutes les baguettes magiques créées par Perrault, vient de faire bâtir *une maison d'or!* Ne criez pas à l'exagération, c'est ainsi qu'on s'exprime ici, lorsqu'il s'agit du magnifique hôtel que M. Lemaire a fait élever au coin de la rue Laffitte et du boulevart. Vous dire l'aspect de cette maison, qui attire les regards de tout Paris, serait difficile. Figurez-vous une tente de satin blanc, revêtue d'un réseau d'or : des encadremens de portes ornés des sculptures les plus admirables; des fenêtres d'un seul panneau de glace, dont la limpidité cristalline reflète et laisse apercevoir les dorures et le luxe des ornemens de l'intérieur; les balcons faits d'une dentelle d'or aux dessins les plus délicats forment une transparente ceinture à tout ce prestigieux ensemble d'une élégance et d'un style dont on n'avait pas d'idée jusqu'à présent. On ne saurait trop louer et encourager l'habile novateur, dont le nom va devenir à jamais célèbre, et lui demander de ne point s'arrêter en si beau chemin sur la route nouvelle qu'il vient d'ouvrir à l'art architectural, et qui contribue si puissamment à l'embellissement de notre beau

Paris. Honneur aux artistes de progrès! M. Lemaire doit occuper une des premières places parmi eux. Cette maison, tout excentrique, va être habitée par tout le haut commerce, et les notabilités de la *fashion* y viennent fixer leur résidence. Je n'ai pas besoin de vous dire alors comment ma SYLPHIDE y a choisi *son nid*, nid tout de plumes, de fleurs et de parfums; c'est dans ce sanctuaire, qui semble créé pour sa diaphane personne, que LA SYLPHIDE repliera ses blanches ailes derrière les riches portières héraldiques en velours et tapisserie de M. Tachy, surmontées de son écusson, à elle la noble fille du ciel; c'est devant ces brillans panneaux de glace qu'elle essaiera, avant de vous les transmettre, les ravissans bonnets de Beaudrant, les chapeaux si pleins de goût de Mme Dasse, et les élégantes robes d'Augustine; c'est dans ce prestigieux séjour qu'elle ornera ses bras délicats et son long col de cygne des bijoux merveilleux de M. Jannisset, et qu'elle réglera, combinera, décidera les arrêts qui doivent vous faire belle cet hiver. Dans ce nouveau séjour, où LA SYLPHIDE va se trouver entourée de tous les élémens à son usage, elle sera plus que jamais à portée de vous instruire des projets futurs de *cette Mode,* si inconstante et si fugitive, qu'il faut vraiment la saisir au vol; aussi lui entendrez-vous souvent battre des ailes, car elle veut que rien ne lui échappe : *fashion*, bruits de ville et de théâtres, curieuse et parleuse comme son sexe, elle voit tout et répète tout. Le premier soin de LA SYLPPIDE va être de vous envoyer une belle lithographie représentant son nouveau gîte. On aime à peupler son esprit de l'image des lieux habités par ceux que l'on préfère, et l'accueil que la jolie messagère reçoit de vous lui donne le droit de s'arroger ce titre.

Voilà un vilain froid, qui fait fuir les derniers buveurs d'eau et les baigneurs les plus intrépides; on ne pense pourtant point à rentrer encore dans Paris, mais on s'achemine vers les châteaux qui sont encombrés de belles visiteuses et de *chasseurs diligens*. Le costume de ces derniers ne varie pas, c'est toujours l'habit ou la jacquette de drap rouge ou vert avec boutons de métal ou de nacre, et la casquette-*jockey*. Les femmes élégantes qui suivent habituellement la chasse à cheval, portent l'amazone en velours, gros violet ou gros bleu, avec boutons de jais noir; les manches tout-à-fait plates, boutonnées du poignet au coude; la colerette plissée plutôt que le col rabattu. Rien n'est plus joli pour le retour de chasse que les robes-*religieuses* inventées par Mlle Augustine; il y a dans cette forme, semi-robe, semi-peignoir, un laisser-aller charmant pour la campagne; on peut les faire également en soie ou en étoffe de laine unie, ce qui, en les doublant, forme un vêtement chaud et approprié à la saison. Sous ces robes ouvertes, les sous-jupes de M. Delannoy sont indispensables, en ce qu'elles empêchent les deux montans de la robe de se rejoindre, ce qui avait toujours lieu jusqu'à présent et annulait l'effet gracieux

du pardessus tranchant sur le dessous blanc. Plus la vogue des jupes bouffantes de M. Delannoy prend de l'extension, plus on en apprécie les avantages, et chaque jour ne peut qu'accroître ce succès, qui marche de pair avec celui des sous-jupes de M. Oudinot.

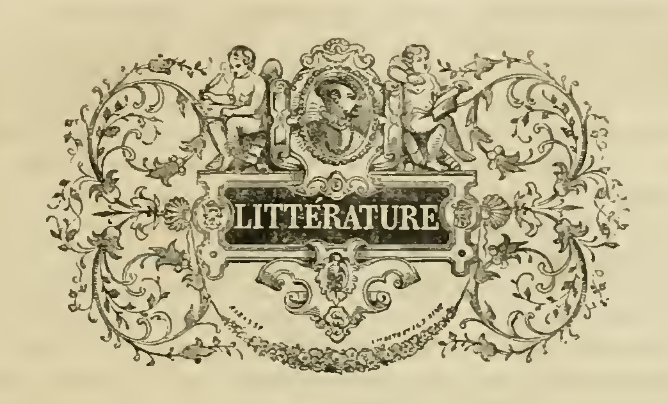
Malgré les bruits de guerre, les appréhensions de bourse, l'hiver s'annonce comme devant être on ne peut plus brillant; les préparatifs de nos fameux faiseurs et faiseuses sont de la plus haute élégance. On prépare des robes de soirées entièrement en *points*, cousues appliquées, sur des dessous de satin blanc, lilas, bleu, rose; ces robes sont ouvertes devant; le bas de la jupe est garni d'un gros bouillon en satin de nuance pareille à la doublure, qui vient garnir aussi, en s'amoindrissant, les deux montans de la jupe; sur ce bouillon, sont posées, de distance en distance, des rangées de grosses perles blanches; ces toilettes produisent le plus bel effet et ne seront portées que par la haute aristocratie. On fait également des écharpes de *points*, doublées de même, qui se mettront avec ces robes, seulement ce sera une large bande de *points* qui les garnira tout autour, au lieu d'être un bouillon de satin. Les perles, ainsi qu'il en était déjà l'année dernière, domineront dans les parures de cet hiver; les coraux seront aussi employés, comme je vous l'ai déjà dit, mais seulement ceux taillés en camées.

La lingerie s'occupe de broderies en coton et or sur des organdis des Indes, qui sont une magnifique chose. J'ai vu une robe, toute brodée en zig-zags réguliers, au crochet, or et ponceau, qui faisait le plus bel effet du monde. Le luxe des mouchoirs s'accroîtrait encore si c'était possible, j'en ai remarqué d'excessivement distingués en batiste la plus fine, bordés d'un large ourlet, simplement surmonté d'une rivière assez étroite, faite avec du fil d'or; point de dentelles ni autres ornemens.—Il est un joli accessoire de toilette que l'on nomme *colliers orientaux* et qui se font tout bonnement à Paris et dans beaucoup de salons, par de blanches mains toutes françaises. Ce sont des petites boules de bois léger que l'on recouvre d'un travail de soie ponceau et séparées de distance en distance par des boules d'égale grosseur en or ou imitation d'or mat. Ces colliers sont terminés par deux glands à longues franges en soie or et ponceau. C'est surtout aux jeunes personnes que je signale ces colliers qui sont d'une simplicité fort élégante, qu'elles peuvent faire elles-mêmes dans leurs loisirs, aidées des conseils éclairés de M. Tachy.

Nous voilà donc, madame, en voie de fortifications... Nous raisonnerons bientôt poternes, bastions, créneaux, chevaux de frises, comme les dames du moyen âge; la garde nationale va se trouver métamorphosée en autant de chevaliers défendant leurs murailles, et cela va nous donner un petit air d'héroïnes de citadelles qui ne nous messiera pas du tout. En attendant que l'on pose la première pierre de cette muraille d'enceinte, dont l'étendue me paraît

digne de celle des Chinois, les esprits sont toujours préoccupés du drame du Glandier, drame dont chaque nouvel acte fait naître des émotions nouvelles; on me contait, à propos de cet empoisonnement célèbre, qu'à l'époque où se jugea le procès de la Brinvilliers — empoisonnement non moins célèbre — les journaux se bornant à quelques feuilles qui ne dépassaient guère les barrières de Paris, les provinces reculées ignoraient quelquefois pendant des mois entiers les nouvelles de la capitale. Or, il advint qu'un ami de la malheureuse marquise arriva à Paris de je ne sais quelle ville éloignée, trois ou quatre jours après son exécution. Ainsi qu'il en avait l'habitude il se rendit chez elle le jour même de son arrivée à l'heure du dîner; il avait déjà franchi le seuil de la porte de l'hôtel et se trouvait au milieu de la cour, lorsque le concierge le rappela : — Monsieur, où allez-vous? — Chez Mme la marquise de Brinvilliers. — Mais, monsieur... — Ah! je sais qu'elle y est toujours à cette heure-ci. — Mais monsieur ne sait donc pas..... — Quoi, rustre? — Que madame la marquise.... a été exécutée pour avoir empoisonné tel, tel, tel.... — Ah bah! eh bien j'avais beaucoup d'amitié et d'estime pour elle, mais j'en rabats beaucoup, oh! j'en rabats beaucoup... Que diable, où vais-je aller dîner alors?—Voilà ce qui s'appelle prendre les choses philosophiquement.—La littérature sommeille, ou plutôt veille, mais veille dans le silence et le recueillement, pour laisser échapper plus tard les fruits recueillis à l'ombre des grands arbres, sur la cime des rochers alpestres ou au bord des tranquilles ruisseaux. Le poète rêveur et penseur ramassant chaque feuille jaunie et chassée par le vent d'automne, y lit inscrite une pensée triste ou rieuse, qu'il confie à un album fidèle, dont il nous donnera plus tard les pages détachées; je pourrais à ce sujet commettre quelques indiscrétions, car plusieurs poètes ont bien voulu m'initier à ces mystères poétiques, où l'ame et l'esprit ont tant de part, et je pourrais entre autres vous dire le titre d'un charmant volume que va publier une de nos jeunes poètes, Mlle Mélanie de Grandmaison, dont la plume nous a déjà révélé toute la grace et le talent, mais ce titre est le secret de la jeune fille, laissez-la vous le dire elle-même, il aura bien plus de prix à vos yeux. On répète un vaudeville en trois actes de Mme Ancelot; M. Paul Fouché fait un drame sur un sujet corse; le spirituel traducteur des œuvres de Faust s'occupe aussi de la confection d'un drame... Vous allez me dire que je ne parle que pour l'avenir, mais l'avenir n'est-ce pas l'espérance? et si vous connaissez quelque chose de mieux que cela, dites-le moi.

Baronne MARIE DE L'******



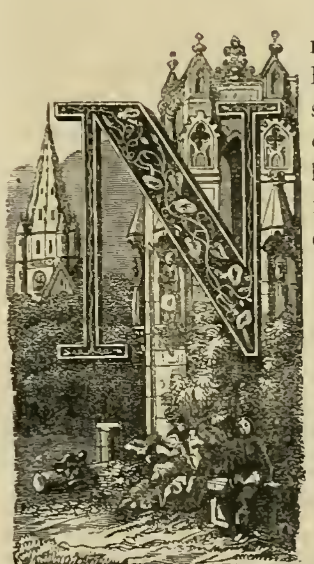
LA SYRÈNE.

FANTAISIE D'ART.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Le Vautour.



NEUF heures venaient de sonner à l'église de San-Benedito ; une chaise de poste s'arrêta dans une rue silencieuse, où une seule maison semblait veiller encore à cette heure déjà indue pour les paisibles bourgeois d'un des quartiers les plus retirés de Venise. — Un homme descendit de la voiture ; entra dans la maison, ordonna brièvement qu'on eût à lui préparer à souper, à lui réserver un lit, à lui porter du feu ; et se jeta sur un immense sofa sans plus tenir compte des gens qui se trouvaient là, que s'il ne les eût pas aperçus. — Cette maison était donc un hôtel ; la pièce où s'impatronisait si cavalièrement l'étranger, servant de salle d'attente à tous les voyageurs, précédait la salle à manger, et, dans la salle à manger, un certain luxe rare dans les auberges d'Italie, satisfaisait raisonnablement le regard. — L'arrivant à qui l'on venait d'apporter du feu, et qui avait méthodiquement bourré une énorme et bizarre pipe turque au long cou d'ambre, se mit à aspirer et à rendre la fumée par larges et fréquentes bouffées, jusqu'à ce qu'il eût répandu autour de lui un épais nuage, où il sembla s'enfermer pour narguer l'examen des autres voyageurs. Après cette première hostilité contre la curiosité de ses voisins, il s'étendit complètement sur le sofa, leva les yeux au plafond, les ferma bientôt, et sembla dormir, en continuant à savourer le féroce tabac dont l'âpreté saisissait à la gorge les plus intrépides fu-

meurs. La vulgarité du détail de tout ceci n'empêcha pourtant pas que l'attention de toutes les personnes présentes dans le salon commun se concentrât promptement sur l'impertinent inconnu. Pour lui, il ne daigna même pas interrompre du regard l'analyse, à coup sûr peu bienveillante, dont il devenait le très problématique objet. Il laissa donc aux plus lents tout le loisir d'étudier sa personnalité insolite et bizarre, et aussi celui de se rendre compte de l'impression qu'elle produisait.

C'était un homme de trente ans, plus vieux dans sa pensée que dans ses années ; anguleux de tout point, grand assez, maigre et musclé sur les os ; un de ces hommes dont la force gît dans l'élan, le bond et l'élasticité des attaches ; — belle et robuste vigueur de tous les âges, qu'on rencontre souvent chez les gens de montagnes, en de petits vieillards secs, éternels et de fer. Ses cheveux étaient blonds ou à peu près, dans cette teinte hardie, affectionnée de Rubens ; mais pour sa barbe, taillée en pointe et précisément à la Van Dyck, elle passait sous une gradation vaguement fondue, du blond au fauve, et du fauve au roux brûlé, par le ton le plus chaud. Un front impudent, des yeux gris-clair d'une beauté vague et d'une impatiente énergie, un nez aquilin, long et mince, à l'aile mobile et détachée, une bouche pleine de sarcasme et pourtant sans sourire, toutes les accentuations d'un caractère irascible, impérieux et passionné, — la pétulance et la vie exubérante du détail, dans un ensemble usé et presque flétri, — c'était là une figure peu avenante, une figure éminemment contractible et heurtée, et qui, malgré tout, avait encore son charme : une certaine grace sauvage, et, pour ainsi dire, brutale.

Tel était l'hiéroglyphe que déchiffraient lentement, et chacun selon sa mesure, tous les braves voyageurs interrompus dans leur insignifiante causerie, par l'arrivée de l'inconnu. Le caractère le plus saillant de cette tête était cependant facile à saisir, et tous avaient déjà compris son analogie véritable avec une tête d'oiseau de proie. L'un d'eux allait à coup sûr trouver une formule générale à toutes ces observations individuelles, et avait déjà dit à demi-voix, avec une ironie contrainte et comme timorée : « Ovulpaïo *, » lorsqu'un domestique de l'hôtel ouvrit la porte, une lettre à la main, et demanda haut, en entrant : — Il signor Ovulpaïo ? — L'inconnu bondit du sofa avec une élasticité de chat sauvage, se redressa devant le voyageur qui venait de pressentir avec une si étrange exactitude le nom qu'on lui donnait, et lui fit baisser les yeux sous un regard d'un instant qui perçait à jour. — C'était un regard aigu, magnétique ; dardant avec une indicible puissance ce fluide impérieux qui réalise la fascination et que personne n'a le droit de nier, parce que chacun en a plus ou moins, dans sa vie, subi la mystérieuse influence. Du reste, le voyageur était pâle encore, et n'avait pas osé lever de nouveau les yeux, que déjà il signor Ovulpaïo marchait vers la porte, prenait le pli qu'on venait lui remettre, et en brisait négligemment le cachet, comme s'il n'eût point mis la moindre intention dans son regard, comme s'il ne se fût point aperçu de la commotion rapide que ce regard avait si visiblement produite.

Au même instant, un nouveau personnage entrait au milieu du commun si-

* Vautour.

lence. — C'était un joli jeune homme, mis à la dernière mode de France, d'une coquetterie quelquo peu féminine, adorablement ganté, et au demeurant d'une beauté assez insignifiante. A peine eût-il jeté un coup d'œil sur les convives qui allaient probablement partager son repas, qu'il s'avança, avec un cri de surprise vers celui qu'on venait de désigner sous le nom du seigneur Ovulpaïo, en lui tendant la main.

Les deux amis prirent place devant une table à deux couverts.

— Tu t'ennuies donc et tu voyages? dit Alexandre, le nouvel arrivé; eh! bien, Léon, car c'est, je crois, Léon qu'on te nomme quelquefois, tu arrives à propos! Cette nuit, plaisir et joie chez la déesse de ce pays. Elle s'ennuie, la pauvre fille; elle a du chagrin. Enfin, nous allons au bal et je t'y présente. Tu feras connaissance avec la plus séduisante créature de l'Italie. Méfie-toi! elle fascine, elle enivre, elle endort, elle tue! Vous feriez un drôle de couple à vous deux; moi, j'en suis fou. C'est la Syrène. — J'allais t'offrir de t'y conduire aujourd'hui, répondit Léon, et il montra à son ami le billet qu'il venait de recevoir.

Après l'avoirparcouru, Alexandre avait regardé la suscription : — Ovulpaïo!... s'écria-t-il, c'est donc toi le Vautour? c'est toi le personnage mystérieux, satanique et fatal, qui a dévoré, il y a trois mois, le cœur de notre pauvre Syrène? Vous vous étiez mutuellement fascinés? J'aurais dû m'en douter. Je m'en serais douté si j'y avais songé! et je ne m'étonne plus; mais tu as tué son amant, un bien beau capitaine, quand tu as quitté pour elle cette délicieuse petite duchesse qui t'idolâtrait? — Ah! pardieu, mais depuis que je suis ici je n'entends parler que du Vautour, fit l'Ovulpaïo.

Tu viendras donc, ne fût-ce que pour voir son nouvel amant? dit Alexandre. — Qui ça. — Un grand raide. — Il l'aime? — Fou! — Elle? — Non. — Je le savais. — Fat! Je crois t'avoir dit que ta figure ne me revenait pas ce soir?

Alexandre se leva gravement, fut se mirer dans une glace, et revint en disant : — Ma foi! l'Ovulpaïo me semble difficile! — Partons! dit le Vautour. — Et ils partirent.

II.

La Syrène.

La villa Bianca déroulait à trois lieues de la ville son double éventail de peupliers. Quel rêve de poëte ou d'amant eût valu ce divin caprice éclos pour l'amour et la poésie, dans la plus délicieuse vallée transalpine, au souffle d'un désir de celle qu'on nommait la Syrène? C'était, tout à l'entour d'un petit palais arabe, et sous les terrasses touffues qui le ceignaient de fleurs, une mer de feuillée, onduleuse et chantante. Les tièdes brises d'automne, tout embeaumées des parfums du pin d'Italie, de l'oranger, du citronier, — humides encore des baisers de l'Adriatique, — enivrans de souvenirs et d'arômes, berçaient en mille endroits d'innombrables hamacs de verdure où ruisselaient en notes clapotantes les vagues mélodies du soir. La campanule bleue grimpait aux colonnettes d'un kiosque aérien; la grande mauve baisait de ses lèvres rosées le pied d'une nymphe de Canova; des chèvrefeuilles touffus dardaient leurs mille langues changeantes dans les découpures à jour d'un pavillon mauresques; d'odorantes giroflées des-

sinaient leurs arabesques d'or sur des fonds de verdure; la serpentile diaprée mêlait ses bizarres festons sous une dentelle ogivale de pierre, aux fantaisies des vitrails coloriés d'un boudoir perdu dans l'ombrage ; d'énormes cactus, couleur d'aurore, empourpraient le gazon; sur le gazon, des cygnes égaraient leur couvée d'albâtre en quittant les bassins où une Léda antique trempait des pieds charmans; qu'un cygne vînt alors lécher le beau corps grec, la plume ne le cédait pas au marbre de Paros, et le groupe d'un instant réalisait l'amoureuse poésie de la fable payenne, et les grenadiers, les magnoliers, les myrthes, les jasmins jonchaient le sol ou émaillaient les bassins de fleurs ; et les étoiles, ces fleurs du ciel, endormaient sur les gazons ou berçaient sur les eaux leurs rayons allanguis.

Cependant, tandis que les apprêts de la fête animaient le palais, tandis que des milliers de verres coloriés, s'allumant à la fois, étoilaient le feuillage; dans un coin sombre encore, couchée sur des jonchées de roses, à demi vêtue dans son peignoir de gaze entr'ouvert, — la Syrène pleurait.

Que pleurait-elle, la pauvre fille, la splendide beauté? Quel vague ennui ignoré d'elle-même, trempait ainsi son œil que la volupté seule avait noyé tant de fois? Pourquoi pleurons-nous tous sans cause, sans le savoir, sans le vouloir? — Si sa jambe nue, plus ravissante que celle de *la nymphe de Canova*, si sa gorge que la gaze ne couvre déjà plus et qui s'épanouit comme celle de la Léda antique, si tout ce corps plus beau qu'un songe, ainsi courbé, ainsi posé, forme le tableau le plus agaçant, le plus magnifique et le plus désirable qui se puisse admirer ; — la coquetterie n'y est pour rien, et si tout cela resplendit de toute beauté, c'est bien à son insu, — elle pleure! — Pourquoi pleurent les reines? pourquoi pleurent les courtisannes, ces reines d'un jour?

Son amant est là, mais elle ne le voit pas; elle n'a pas souffert depuis la veille qu'il lui dît un seul mot; elle lui a ordonné de se taire et il s'est tu. Il la dévore du regard ; — cette beauté est de celle qui sont toujours nouvelles, même pour un amant. — Il admire, il se tait, et, Dieu nous garde ! il est bien prêt de pleurer.

Alexandre avait eu raison, le marquis Andréa était fou de la Syrène. Quant à elle. elle avait bien cru avoir pour lui, la vélléité d'un désir , mais cela n'avait pas duré; l'impérieuse Syrène à qui peut-être un amour sévère avait fait un grand vide, était retombée dans son vague ennui, dans ses vagues tristesses, et il lui était arrivé plusieurs fois de pleurer. — Il eut fallu plaindre le marquis, car la Syrène n'était pas une femme qu'on aimât impunément, comme une heure d'amour, comme un caprice adorable, comme une capricieuse folie. Le nom qu'on lui donnait ne disait rien de trop; la gamme de la passion était en elle la plus séduisante et la plus dangereuse mélodie; son nom disait donc vrai.

C'était la tête de la Fornarina de Raphaël sur le corps ondoyant de la Madeleine du Corrège. C'était cette magnifique ampleur dans le relief, cette fierté du contour, cet épanouissement universel de la beauté dans chaque partie et dans toutes les parties, qui résultent de la richesse infinie du détail dans la riche harmonie de l'ensemble ; surprises ravissantes pour l'œil dans chaque ligne et dans chaque trait, fondu splendide et moelleux, sans sursaut ni violence, distingué, imprévu et, cependant, tellement limpide dans son accord, tellement d'accord dans sa variété, qu'on eût dit de chaque partie un chef-d'œuvre spécial rêvé par un poète né de Phidias et de la Muse, pour la perfection de sa Galathée ; un rêve de chair, une chair de marbre, telle était la Syrène. Sa nuque était puis-

sante, des cheveux follets, crépelés et charmans, ombraient de mobiles hachures les méplats transparens d'une peau azurée, et descendaient en imperceptibles réseaux, jusqu'à la naissance d'une épaule largement évasée, velouteuse, odorante et charnue ; sa gorge naissait un peu bas peut-être, mais c'est là un caractère magnifique et royal, quand le haut de la poitrine n'en souffre pas, qu'il n'a ni vide, ni maigreur, et que sa surface se bombe avec une majesté progressive et hardie ; l'allure en prend une dignité vivace, et je ne sais quoi d'insolemment beau, de fier dans l'impudence, que la sculpture paraîtra toujours avoir exagéré lors même qu'elle n'en aura donné que la vérité. Mais, la suprême valeur, la toute puissance de cette forme exquise, gisait dans la saillie des hanches, dans le développement magnifiquement ondé de la taille ; on sentait se dessiner sous la draperie quelque chose de précis et de superbe : le fini le plus gracieux dans le modelé le plus sévère ; du reste, les pieds et les mains, quoique d'une admirable élégance et d'une belle perfection, liés par les plus molles attaches, n'étaient pas de ces prodiges de délicatesse et de ténuité, grandes mignatures qu'on admire presque toujours, et qui, aux yeux de l'artiste unitaire et harmonien, jurent pourtant avec un riche ensemble. Comme on le voit, ce galbe marmoréen, cette beauté palpable, c'étaient la forme et la fierté payennes. L'art catholique, le spiritualisme pensif, sa raideur sublime et sa mystique maigreur, la grace mortuaire et claustrale de la statuaire des tombeaux n'avaient rien de commun avec cette magnificence passionnée et cette vigueur charnelle.

La limpidité dans la richesse, tel était donc le caractère le plus vrai d'un si rare caractère. — Comme tous ceux qui l'avaient vue l'avaient adorée ! — Le tour du marquis était venu, et on le sait déjà, peu s'en fallait qu'il ne dût en pleurer. Il se hasarda pourtant à la fin, et il fit observer à la belle rêveuse dont on avait dit qu'elle devait être la reine des caprices et le caprice des rois, il fit humblement observer que l'heure était avancée, que les invités se pressaient déjà dans les jardins, et que celle qui devait présider était encore dans son négligé intime. — La Syrène se leva nonchalante et boudeuse ; prit sans mot dire le bras du marquis, lequel pour un seul mot l'eût appelée marquise, et s'achemina vers ses appartemens, déjà fort ennuyée des convives qu'elle n'avait pas encore vus, de la fête qui commençait à peine, et surtout du marquis dont les assiduités lui agaçaient horriblement les nerfs.

La Syrène n'avait pas encore été vue ; les femmes se hâtaient donc de régner avant son arrivée, chacune d'elles étant bien sûre qu'il faudrait lui céder bientôt cette éphémère gloire d'avoir été la plus belle ; mais les hommes que les énivremens de l'heure et du lieu épanouissaient au désir, attendaient avec une impatiente avidité cette séduction proverbiale qui parfois avait tant fait souffrir. — Enfin, elle parut. — Elle se savait si belle qu'elle en oubliait pour un moment d'être triste. — Son front, du plus pur hellénisme, était entièrement découvert, et ses tempes s'ombraient mollement sous l'ondoiement de deux magnifiques torsades de cheveux chatains, tordus et ramassés vers l'oreille qui fléchissait au poids. Son œil vert de mer, cet œil inénarrable dont la fascination infaillible eût suffi pour lui conquérir son nom, rayonnait chaud, humide et doré sous l'arc grec de ses bruns sourcils, et semblait nager dans un vague et irrésistible sourire ; son nez, d'un jet charmant, aspirait à pleines et délicates narines les émanations voluptueuses et le balsamique encens de cette nuit en fleurs ; la bouche entrou-

verte aux baisers comme un odorant calice, semblait altérée des ineffables aspirations de l'amour, et le menton formait, par la courbe la plus harmonieuse, l'ovale fondant de cette incomparable figure. Les épaules étaient demi-nues encore, et le drap d'une robe de velours incarnat s'épandait royalement à plis abondans et faciles sur de splendides contours. Enfin la *distinction* était le sceau suprême de ce chef-d'œuvre de noblesse dans la simplicité. — De telle sorte qu'à côté de cette femme, les plus belles parurent, non pas laides, mais vulgaires.

Pour les hommes, ils trouvaient l'extase devant cette beauté exubérante et prodigue qui semblait s'irradier, darder et se répandre. C'est le propre de ces natures mixtes, ni blondes ni brunes, mais qui empruntent de la blonde le vague noyé du regard, la grace indécise, la suavité féline et sinueuse du mouvement, tandis qu'elles ont de la brune la vigueur du dessin et la force.

La Syrène avait traversé les flots capricieux du bal, et déjà lassée d'hommages, s'était échappée tout-à-coup dans un massif d'orangers. Là, cachée pour un instant, elle s'était assise sur une borne de mousse, en vue d'une des avenues de peupliers qui conduisait à la ville; elle regardait tristement le chemin ; elle attendait.— Qu'attendait-elle, et ne l'ignorait-elle pas elle-même?

Tout-à coup les hennissemens prolongés d'un cheval la tirèrent de sa rêveuse somnolence; puis, elle put bientôt distinguer le galop précipité de deux cavaliers, et sans savoir pourquoi, bondissante et le sein gonflé, elle s'élança vers une poterne masquée par des arbustes, et regarda passer comme l'éclair, et descendre au pied d'un des perrons de marbre, les deux nocturnes visiteurs. Alors, inquiète et heureuse elle remonta dans les salons qui avoisinaient le plus l'entrée, prodiguant sur ses pas l'ivresse de son sourire et le magnétisme de son regard. Jamais elle n'avait été plus belle, jamais elle n'avait paru si affable et si encourageante à tous les aveux, et jamais aussi elle n'avait été si indifférente à toutes les adorations, si étrangère à tous les efforts de ses adorateurs ; enfin, deux nouveaux arrivans se présentèrent et pénétrèrent jusqu'à elle pour la saluer.

— Alexandre de Rastain, qui nous ramène l'Ovulpaïo. — Ces mots circulèrent à l'instant, et des groupes nombreux, mais de femmes surtout, se pressèrent à les regarder avec une curiosité mystérieuse. — On savait que l'homme, qu'on nommait *le Vautour*, n'était désigné même par ses amis, et ne semblait connu que sous cette bizarre appellation. La Syrène ne l'avait jamais nommé autrement; et l'on savait aussi que, quelques mois avant, il avait soufflé de terribles orages dans la vie insoucieuse de cette reine de beauté. La belle Vénitienne, rude tyran jusque-là, était devenue esclave à son tour. Deux puissances égales dans ce qu'on était bien obligé d'appeler les fluides magnétiques, s'étaient rencontrées en ces deux étranges créatures. Les plus prodigieuses analogies existaient sans doute entre ces organisations exceptionnelles ; seulement, celle à qui l'habitude de la volonté était plus familière, celle de l'homme qui semblait trempée d'un acier unique, avait dû dominer. Alors des luttes bien nouvelles pour la Syrène qui se débattait sous un irrésistible empire, avaient éclaté dans leur passagère union ; une nature aussi vivace que celle-là n'avait pas plié sans résistance ; l'orgueil enfin, bien plutôt que l'amour, s'était forcé à rompre, quand ils avaient rompu. Ils s'étaient séparés un soir par une querelle d'un caractère nouveau pour eux, une querelle froide, ironique, presque décente, et l'on pourrait dire, — à l'aimable, — et ils allaient pour la première fois, dans un bal, se revoir et se parler.

La Syrène, on l'a compris sans doute, s'était trouvée surprise par ce vague et inquiet état de l'ame, où l'on ne démêle pas le regret dans l'ennui, et où, après les tourmens de la passion, à force de vouloir le croire, on peut se persuader qu'on est guéri d'amour. Mais tous ses efforts avaient mal réussi ; mais toutes les diversions l'avaient distraite à peine ; mais sans se l'avouer, elle ne comptait déjà plus sur aucune des tentatives dont cette fête nocturne était la plus récente. L'idée lui en était venue du marquis, et peut-être à cette cause, l'idée avait-elle été prise en dégoût avant l'exécution. La belle exigeante en voulait à ce pauvre et bien innocent amant, de ce qu'il ne prenait pas une place qu'elle déclarait et voulait croire libre, de ce qu'il ne savait pas mieux remplir une ame qui faisait tout elle-même pour se donner en dépossédant un souvenir ; de son côté, le marquis s'épuisait en inventions toutes mal accueillies, et tandis qu'il désespérait de vaincre ce fantôme du passé qui pesait si lourdement sur le présent, tandis que sa fatuité d'homme irrésistible et son impuissance en face de résistances infiniment trop opiniâtres, le forçaient dans des combats mutuels à de pénibles aveux ; — la Syrène désespérait aussi, n'avait plus foi en son propre vouloir, et s'abandonnant à son mélancolique et indolent dédain de toute chose, opposait une inertie toute passive à tout ce qu'on essayait pour elle de prévenances, d'hommages, de distractions, de fêtes et de plaisir.

Le Vautour, pour s'épargner les incertitudes, les demi-mesures, les demi-avances que suggère la passion avide de part et d'autre, ou de réconciliation ou de plus incisive rupture, était parti dès la querelle dont il a été parlé. Il était allé demander, pour son ame, à la mer ses orageuses joies ; et dans les nuits fiévreuses qu'il avait passées à veiller sur le pont d'un vaisseau, il lui avait bien fallu s'avouer que la seule image de femme persistante à passer au travers de ses songes, était celle de l'inexplicable Syrène.

Enfin, il était revenu, incertain de lui-même, dédaigneux du passé, insouciant de l'avenir, étrange et mystérieux comme on l'avait déjà connu, poète amer et fatal peut-être, qui prenait la vie pour son roman sinistre, et souvent la mer pour son poème sombre. Dans ses jours d'ennui, et à tout hasard, la Syrène avait fait remettre quelques insignifians *bonjours*, à l'hôtel de son Ovulpaïo ; c'est ainsi qu'en arrivant, le Vautour avait trouvé précisément et à point, l'engagement à la fête. — Si la Syrène ne s'était pas avoué qu'elle l'attendait sans y croire, et que lui seul pouvait être, pour elle, un événement dans le bal, toujours est-il, qu'elle fut vivement émue, et s'en voulut presque de ne savoir trop le déguiser, quand le Vautour s'approcha pour lui baiser la main. — C'est qu'il lui avait pris la main, négligemment et sans y regarder, tandis qu'il fouettait son front, et faisait ramper son œil troublé, sous l'éclair vibrant et acéré de ce regard qui n'était qu'à lui ; du reste il l'avait saluée avec cette courtoisie respectueuse qui est une bienséance devant toutes les femmes, et un acte de suprême bon gout devant celles de qui on est censé n'avoir plus rien à obtenir.

—Ben, ben venuto, lui dit-elle avec toute sa grace.—Et lui, alors, s'apprivoisant à sourire : — La beauté est meilleure pour vous, que vous sans doute pour vos amans, elle vous est toujours fidèle. — Ma fidélité !... Vous, du moins, vous ne sauriez vous en plaindre ; les autres.... tous les autres. —Merci de cela, dit-il en la regardant fixement, et merci d'avoir songé à moi quand vous réunissiez vos amis, j'en suis, et du fond du cœur. — Ton cœur ? Vautour ! lui dit-elle tout

bas. Elle le regarda avec une ironie grave et presque douloureuse, et puis elle ajouta, comme voulant se reprendre et paraître insouciante : — Vous êtes si aimable qu'il faut bien avoir pour vous l'amitié quand on n'a plus l'amour.

Le marquis s'était rapproché. La Syrène le désigna d'un rapide coup d'œil au Vautour, en disant : — Il vago *.

CHARLES CALEMARD DE LAFAYETTE.

(*La suite à la livraison prochaine*).

Théâtres.

On cause beaucoup à l'heure qu'il est, dans le monde dramatique, mais on ne travaille guère. Ce ne sont partout que bruits de foyer et secrets de comédie. A l'Académie-Royale, M. Léon Pillet, qui avait fondé toutes ses espérances sur un ballet, et hypothéqué toutes ses recettes sur les tibias de Mlle Pauline Leroux, a failli voir, ces jours derniers, ses espérances, ses recettes et les tibias convalescens de Mlle Pauline Leroux s'engloutir dans une trappe. En vérité! *le Diable* s'en mêle et ne se soucie pas d'être *amoureux*. C'est probablement à cause de cela que M. Léon Pillet, maître des requêtes et membre de la Société des gens de lettres, s'est décidé à écrire un petit acte, *l'OEil de verre*, que nous avons vu l'un de ces derniers soirs voltiger et se brûler au gaz du Vaudeville comme un papillon. Ce serait peut-être ici le cas de parler de toutes les tristes comédies qui, çà et là sur différentes scènes, s'éteignent avec le lustre, de tous ces accablans vaudevilles qui se cassent le nez sur la rampe, mais une causerie de théâtre ne doit jamais dégénérer en oraison funèbre.

Mme Gras-Dorus vient encore de prendre un congé, et voici, jusque vers le milieu du mois prochain, l'Opéra réduit à chanter faux au moins deux fois par semaine. — Fanny Elssler est, dit-on, à Munich, et ne tardera pas à reparaître au milieu de nous. M. Pillet a bien besoin de *la Cracovienne* et de *la Cachucha* pour se refaire les mollets qui lui manquent. — Aux Bouffes, qui seront encore cette année à l'Odéon, il est moins que jamais question de l'engagement de Mme Garcia-Viardot. La Grisi et une autre *prima* que l'on cherche feront les frais de la saison. — La restauration de la Comédie-Française ayant été exécutée sous les ordres immédiats de M. Fontaine, n'est pas une œuvre d'art et par conséquent ne saurait être appréciée d'une façon sérieuse. On parle de la représentation prochaine de *Toussaint Louverture*, le drame depuis si long-temps attendu de M. de Lamartine. — *L'Automate de Vaucanson* est un assez joli petit acte, où Mlle Darcier chante à ravir, et qui attire le monde à l'Opéra-Comique toutes les fois qu'il figure sur l'affiche à côté de l'*Opéra à la Cour* ou de *la Neige*. — La comédie de M. Lockroy, *le Chevalier du Guet*, remplit tous les soirs, depuis une semaine, la charmante salle des Variétés.

Et voilà tout ce que nous avons pu recueillir aujourd'hui pour les menus-plaisirs de vos boudoirs. ***

* L'amant.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



LA SYLPHIDE

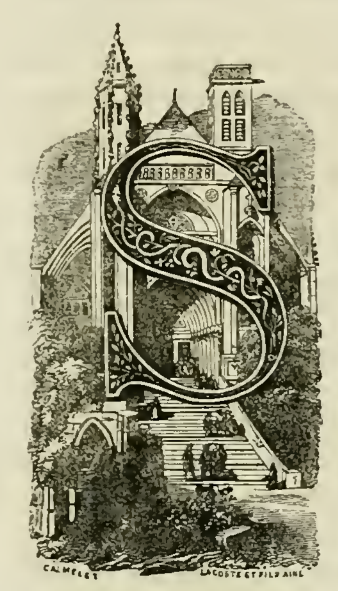
Chapeau de satin blanc orné d'un oiseau de (Mᵉ. Séguin) *Robe blanche des Indes avec boutons or, Robe rose ruché avec volant découpé de* (Mᵉ. Debaisieux) *Châle long velours noir impérial de* (Mᵉ. Delille)

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17



A Madame ***

26 septembre.



Si vous portiez une houlette, madame, je débuterais aujourd'hui en vous chantant ce vieux refrain : *Il pleut, il pleut, bergère !* car la pluie tombe par torrens, et on dirait que les cataractes du ciel se sont ouvertes sur nos têtes ; nous avons raffales sur raffales, ouragans sur ouragans, et si cela continue, force sera d'invoquer une seconde arche de Noé, pour nous sauver d'un second déluge. Cependant, ce temps, tel affreux qu'il soit, n'empêche pas bon nombre de nos provinciaux de venir à Paris, finir le temps des vacances, et si à cette époque les Parisiens fuient la ville, tout ce qui est hors la ville y rentre ; c'est, je vous assure, l'heure des apparitions grotesques et surprenantes. On rencontre, par les rues, de nouveaux débarqués qui portent le plan de Paris déployé comme une bannière, et cherchent à orienter leurs courses vagabondes. Le *Guide parisien* joue aussi un grand rôle entre les mains de tous ceux qui viennent de cent lieues de loin, et qui n'ont ici ni parent, ni ami pour leur servir de cicerone. Je joue dans ce moment le rôle de ce personnage près d'un couple de bons cousins qui s'avisent de venir ici d'Ajaccio pour ravitailler leur toilette ! Vous jugez qu'il doit y avoir beaucoup à faire ! aussi mon métier de pilote est loin d'être à son terme, et je m'en plaindrais fort peut-être, si cela ne me mettait à même de visiter tous nos magasins où je ferai amples provisions de remarques pour vous les transmettre ensuite. Voulez-vous savoir nos courses de ce jour : d'abord chez Mlle Laure Farcoz, où nous avons choisi, entre beaucoup d'autres, une capote en poult de soie violet évêque, ruchée de chicorée et doublée de couleur

paille ; puis un joli chapeau blanc, un peu évasé, avec une plume couchée blanche, frangée de bleu ; ces deux coiffures étaient fort élégantes.—De là nous sommes allés prendre deux bonnets chez Mme Leclère, qui, vous le savez, est remplie de goût : l'un en blonde à dessins égyptiens et orné d'une couronne de petites roses sans feuilles, qui forme bandeau sur le haut du front et se rejoint derrière la tête, au dessus du chignon ; ce bonnet est extrêmement gracieux ; l'autre est en dentelle, orné de marguerites aux feuillages de velours, et tous deux forment de charmantes coiffures. Nous nous sommes réservé de venir faire une commande de chapeaux à Mme Leclère dont le talent perce chaque jour davantage.—Après avoir paré la tête d'une manière irréprochable, nous avons été trouver la célèbre couturière Palmire, et la non moins élégante faiseuse Mme Debaisieux, pour la confection de plusieurs robes ; là j'ai vu quantité de manches plates, tout-à-fait justes ; le haut est généralement orné, soit d'un large pli en biais surmonté d'une gance, soit d'une frange ou d'un bouillon qui vient un peu déguiser la nudité du bras ; les jupes sont moins amples que l'année dernière, mais les garnitures qu'on leur applique presque à toutes dissimulent cette diminution dans l'ampleur qui n'est point perceptible à l'œil. Un genre de garniture, qui m'a semblé fort élégant, se ompose de deux larges plis en biais, alternés avec deux ruches chicorée ; cette garniture nécessite une taille assez élevée, ou bien il faut la faire dans des proportions plus minimes. Mme Debaisieux s'occupait de la façon d'une redingote de taffetas gris glacé de blanc, fermée sur le côté par deux rangées de coques contrariées de pose, qui était très gracieuse : le corsage montant était plat derrière, et le devant, à partir des épaules, plissé comme dans un peignoir ; les manches justes avec deux rangées de coques dans le haut. — Nous avons fait une charmante halte dans le ravissant parterre de Mme Lainné qui, à l'approche de la saison d'hiver, prépare les plus adorables créations ; avec la grace délicate qu'elle met dans toutes ses œuvres, Mme Lainné vient de composer de délicieuses guirlandes de soirées, en roses et rubans ; il n'est pas une femme qui, après avoir vu ces coiffures, n'en désire posséder une pour ses toilettes de spectacle ou de bals. Au reste, le succès de Mme Lainné est chose incontestable, et soit par le choix et la perfection de ses fleurs, soit par la bonne grace toute distinguée dont elle sait les offrir, elle est devenue une des plus aristocratiques fleuristes.

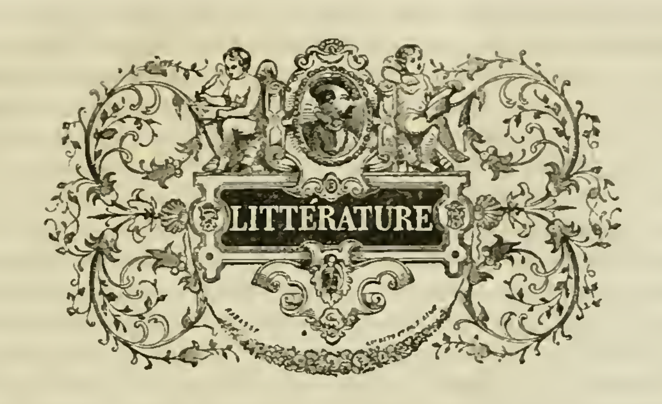
Pour réparer un peu les traces que la route avait laissées sur la figure de ma voyageuse, je l'ai conduite chez Guerlain, où nous avons bientôt trouvé le remède à appliquer au mal ; nous avons fait ample provision de ses merveilleuses lotions, si prisées même par les étrangers, de ses baumes rafraîchissans, et comme luxe, nous nous sommes munis de ses parfums aux suaves émanations qui remplissent un appartement de la plus douce senteur, sans que les

nerfs les plus délicats en souffrent le moindrement. — Nous avons été aussi faire une petite revue chez M. Clamorgam, maison en renommée pour les beaux éventails : la collection qu'il prépare pour cet hiver m'a paru des plus luxueuses : les plus belles et les plus fines peintures y sont encadrées dans l'ivoire incrusté d'or, dans la laque brillante et la nacre qui chatoie ; cette collection d'éventails, une des plus complètes qui soit à Paris, semble un musée en miniature et qui mérite les éloges des gens de goût qui savent apprécier l'art partout où il se trouve. Mon étrangère était tout ébahie à la vue de ces merveilles de différens genres que renferme notre capitale, et une invention qui ne l'a pas moins séduite que toutes les choses nouvelles, pour elle, que je venais de lui faire voir, a été les sous-jupes Oudinot et Delannoy ; en examinant les productions de ce dernier, elle a, avec son instinct de femme, compris qu'il n'y avait pas d'élégance et de tournure possibles sans cet accessoire de toilette ; aussi une de nos premières acquisitions a été une sous-jupe Delannoy, dont le succès ne peut plus être contesté. — Après ce prélude à la toilette féminine, il a fallu un peu nous occuper du costume masculin ; pour cela faire, nous nous sommes adressés à M. Blay-Lafitte, le digne successeur de l'ancienne maison Berchut. J'ai appris là que les paletots seraient encore en vogue cet hiver ; les plus élégans seront en drap *blanc-gris*, ou marron-clair ; la taille juste, les poches placées très bas et les boutons fort larges. Les habits noirs seront les plus distingués, la coupe des collets sera basse, les basques très larges, car nous tournons, autant que possible, autour de l'habit à la française. Les pantalons seront un peu moins étroits que l'année dernière, excepté les pantalons de bal. Pour la grande toilette, les gilets se porteront de nuances foncées, toujours la forme à châle. Il y a dans ce moment, pour les hommes, un grand luxe de cravates ; on les porte assez habituellement longues à cette époque, ce qui permet de les laisser voir dans presque toute leur étendue. Les fonds de satin noir, marron, gros vert, gros bleu, avec brochures blanches ou paille, dessins de bouquets détachés, mais rapprochés, sont les plus distingués et les mieux portés. Les chapeaux sont toujours *aussi laids* que de coutume, les rebords sont plats tout autour. — Dans nos emplettes, nous n'avons, comme vous pouvez bien le croire, point oublié M. Benoît, horloger, chez lequel *mon ménage* a trouvé d'abord les plus jolies et les plus élégantes montres possibles, puis des pendules dans ce style si recherché aujourd'hui et dont M. Benoît possède les plus beaux modèles. Mais tout cet extérieur séduisant des œuvres de M. Benoît n'aurait point fait seul sa réputation, s'il n'était parvenu à fabriquer ses mouvemens d'horlogerie d'une manière qui les rende supérieurs aux mouvemens de Genève. — Après avoir, comme vous le voyez, fait la bonne part à ma famille, je me suis occupée de votre commission et suis allée chez Mme Lejeay, dont le talent justifie bien votre prédi-

lection pour elle, vous choisir un ravissant chapeau en poult de soie paille, orné d'une branche d'*asters* lilas, posée avec un goût qui révèle toute la distinction des modes de Mme Lejeay, dont la maison compte depuis si long-temps une clientelle prise dans les femmes de la meilleure compagnie. Mme Lejeay prépare en ce moment les coiffures de la saison qui va s'ouvrir; je me réserve de vous en reparler plus tard, car au commencement d'octobre seulement *la fashion*, pour toute espèce de spécialité, sera fixée. Tout ce que je vous dirais aujourd'hui se bornerait à des *à peu près* sur lesquels il faudrait revenir; mieux vaut attendre et parler vrai. — Seulement je vous signalerai la maison de fourrures de M. Gon comme la première de toutes celles qui exercent cette spécialité à Paris. Les plus grands succès sont réservés à M. Gon pour cet hiver; grace à lui, le règne de la fourrure va recommencer.

Je ne terminerai pas cette lettre sans un peu de causerie et sans vous conter l'aventure arrivée à un de nos poètes, M. Antony D...., pendant nos dernières petites émeutes. Ce poète, que chacun admire pour ses œuvres si pleines de sensibilité et que chacun aime pour la bonté de son ame, s'en allait soigner un ami malade au faubourg Saint-Marceau, et pour cela faire était obligé de traverser des rues remplies d'ouvriers. Il cheminait en rêvant ou cherchant une rime peut-être, lorsqu'il alla se jeter au milieu d'un groupe qui discutait hautement sur ses intérêts. Comme cette hardiesse semblait ne pouvoir provenir que d'un des leurs, voilà les coalisés entourant, pressant le poète et le conjurant de devenir leur conseil, leur chef de harangue. Grand était l'embarras de M. D... Cependant il fallait prendre un parti et pour trancher la difficulté, le voilà, avec l'esprit philantropique qu'on lui connait, entamant un beau discours sur l'horreur des guerres civiles, encourageant ses auditeurs à aller bien plutôt combattre les Russes et les Anglais... Mais alors, ce furent des huées, des houras, des trépignemens : on siffla dans des clés, on cria *à l'espion*! et ce ne fut qu'à grand'peine que notre poète se tira sain et sauf des mains de *ces désappointés*. Comme il revenait chez lui le soir, il est rencontré par un *noble pair*, propriétaire d'un *grand journal* et qu'accompagnaient deux autres personnes d'une assez confortable allure. Comme on le pense bien, le poète n'eut rien de plus pressé que de conter son aventure. C'est égal, répétait-il, je suis content, j'ai fait mon devoir : je leur ai dit qu'il ne fallait se battre que contre ces *infâmes Russes et ces chiens d'Anglais*!...— Mon cher D..., dit alors le journaliste en désignant les deux personnes qui étaient à ses côtés, je vous présente M..., attaché à l'ambassade anglaise, et M..., attaché à l'ambassade russe ! Cette petite histoire dont je vous garantis toute l'authenticité, a beaucoup égayé, ici, notre grand monde.

Baronne MARIE DE L'******.



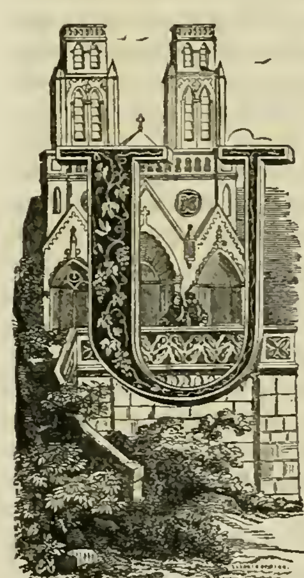
LA SYRÈNE.

FANTAISIE D'ART.

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE. *

III.

Les Cartes et les Dés.



UNE contraction légère fronça la bouche du Vautour, et il lui en resta sur les lèvres quelque chose comme un impertinent et imperceptible sourire. Il se retourna vers le marquis, en regardant la Syrène, et lui dit, mais le plus poliment du monde : — C'est vous, monsieur, qui êtes l'heureux possesseur de tant de charmes ; appréciez-la, monsieur, elle vaut de l'or. — Ce que je n'apprécie pas toujours, dit sèchement le marquis, ce sont les conseils du premier venu. — Le *premier venu* peut quelquefois en donner d'utiles au *dernier*, fit le Vautour ; puis il ajouta négligemment : et au demeurant, j'aime mieux avoir à donner un conseil qu'une leçon. — Reste à savoir, dit le marquis, si j'accepterais l'une plutôt que l'autre.

Alexandre de Rastain arrivait en ce moment près d'eux. — Eh ! bien, dit-il au Vautour, on te demandait tout à l'heure au jeu ; et tenez ! voilà une table inoccupée déjà. — Seigneur marquis, dit le Vautour en touchant du doigt le tapis vert ; nous essayons-nous *d'abord* sur ce terrain-là ? — C'est un avant-propos tout comme un autre, répondit le marquis. Et vraiment il n'eût pas été fâché de mettre dans l'embarras un homme dont on ne connaissait guère les res-

* Voir plus haut, page 145.

sources et avec lequel du reste il pouvait avoir d'un moment à l'autre une tout autre partie. Si l'Ovulpaïo devait perdre avec lui, s'il devait, entraîné par la furie de la passion, dépasser ce dont il pourrait s'acquitter immédiatement, le cas échéant d'un duel, la meilleure position se trouvait toute faite au marquis; l'Ovulpaïo aurait nécessairement l'air d'un débiteur qui se bat contre un homme qu'il ne peut pas payer. Pour lui, marquis, en admettant contre sa chance habituelle les plus funestes retours, il ne pouvait prévoir des pertes au dessus de sa position; il était donc charmé de l'offre ainsi faite. — Les deux rivaux prirent place; le Vautour tira d'un portefeuille une poignée de billets de banque et dit au marquis : — Votre jeu, seigneur?... — Sera le vôtre, fit le marquis. — Mon Dieu! ceci si vous le trouvez bon, dit le Vautour, en chiffonnant les billets entassés. — Le marquis fut quelque peu surpris; il y avait là une vingtaine de mille francs en papier d'Angleterre, de France ou d'Italie; c'était gros jeu pour commencer; mais son plan s'en trouvait mieux servi, et il tira un portefeuille de sa poche en disant : — Cela ira donc ainsi. — La Syrène s'était rapprochée des joueurs; elle se pencha sur le siége du Vautour, et lui dit, en jetant sur le tapis une charmante bourse pleine de florins d'or : — Je parie cela pour vous, seigneur Ovulpaïo. — Contre moi? dit le marquis avec reproche. — *Ben si vede* *, dit-elle, et elle s'éloigna. — Le Vautour perdit avec une promptitude étrange; ils recommencèrent à peu près sur le même enjeu; le Vautour perdit encore, et deux fois encore après, si bien qu'il était au jeu d'environ cent mille francs à la première demi-heure.

La Syrène était revenue, et avait encore parié pour le Vautour au dernier coup qu'il perdait. Mais elle avait cru voir que le portefeuille où il avait puisé jusque-là était vide; alors elle se pencha vers lui, et glissa sur ses genoux un petit souvenir. Le Vautour la comprit, mais il ne crut pas avoir besoin de ce secours. — Merci! lui dit-il tout bas; il feignit de ramasser le *souvenir* comme si elle l'eût laissé tomber sans s'en apercevoir, et le lui rendit en s'excusant de la mauvaise chance qu'il lui faisait partager. Du reste, il ne laissait paraître aucune émotion; c'est qu'il était au fond assez maître de lui; il avait assez jugé le jeu de son adversaire, et se trouvait trop supérieur pour n'être pas sûr de gagner quand il voudrait. Le marquis désirait surtout l'entraîner à jouer sur parole; pour en arriver là, lui voyant au doigt un énorme diamant : — Ce bijou, lui dit-il, vaut certainement notre enjeu, vous plaît-il de l'aventurer à la chance? — Non encore, dit le Vautour en souriant; mais tenez, et il tira de sa poche un poignard de la plus bizarre richesse; l'acier tordu comme une flamme ressemblait à un petit serpent ondulé, et une magnifique émeraude brillait à la monture comme la tête du serpent; voici un bijou contre lequel Elzéar, le Juif de Venise, échange volontiers mille ducats. — Je tiendrai le double de ce que prête le Juif, si vous le permettez? — Va, comme il est dit! reprit le Vautour; et le Vautour perdit de nouveau. — Voyons alors la bague, dit-il, et il la retira de son doigt. — La Syrène arrivait; elle pâlit et sembla souffrir en voyant cet enjeu; elle se pencha encore vers le Vautour; elle avait traversé la fête et elle revenait avec une seconde bourse; elle chercha à la lui remettre; mais il n'eut pas l'air de s'en douter, et ne s'y prêta pas. — Alors elle jeta sa bourse sur le tapis, en di-

* Il paraît bien.

sant avec humeur au marquis : — Je veux rattraper ce que vous me gagnez. — Le Vautour la regarda en souriant, tandis qu'elle lui disait tout bas en désignant la bague : — C'est bien mal !

Le marquis semblait examiner le bijou ; en le tournant, il pressa un ressort, la bague s'ouvrit, et il y vit des cheveux châtains ; il devint pâle ; la Syrène avait rougi. —Je la gagnerai, dit-il entre ses dents.—Nous verrons, répondit de même le Vautour ; et il prêta à son jeu une attention profonde qui lui avait manqué jusque-là. La veine changea, et il gagna cette partie aussi rapidement qu'il avait perdu les précédentes. La Syrène gagnait aussi. — Je vous jouerai maintenant ces deux enjeux, dit-elle au marquis, contre ce poignard que vous avez devant vous. — L'Ovulpaïo gagna encore ; la Syrène prit le poignard et le cacha aussitôt dans sa gorge en s'éloignant du jeu. Le marquis seul l'avait vue faire. — Dès ce moment, le malheureux marquis n'eut plus la pensée à la partie qu'il jouait, et il perdit avec une désespérante continuité. On quitta les cartes pour les dés, les dés pour les cartes, et on reprit les dés. Les enjeux s'augmentèrent ; bientôt le marquis perdit des sommes énormes ; il se trouvait dans la position qu'il avait voulu faire à son adversaire. Il doubla donc pour se racquitter, et il doubla encore. La danse avait cessé dans ce salon ; d'innombrables curieux se pressaient autour de cette table, où se jouait peut-être la vie d'un homme. Un silence mortuaire régnait, et l'on n'entendait dans cette vaste galerie que le mouvement des dés et le souffle des deux joueurs. Ils jouaient depuis long-temps sur parole. Une sueur livide couvrait le front du marquis, et les muscles de sa face marquaient par des contractions convulsives la mesure de la musique qu'on devinait au loin ; ses yeux étaient plus phosphorescens ; il ne regardait rien. En se penchant près de lui, on eût distingué peut-être les battemens de son cœur où se dilatait rapidement l'anévrisme. Le marquis était brave et c'était un homme d'honneur. L'orgueil de son nom lui semblait créer des devoirs. Au moment où il perdait sa fortune, il pensait à cela. Puis il voulait se venger de cet homme qu'il abhorrait d'instinct ; comment faire, s'il ne se racquittait pas ? — L'Ovulpaïo était impassible ; cependant, comme les pertes du marquis croissaient sans cesse, comme il le voyait violemment agité, il lui proposa de faire continuer la partie par deux de leurs amis respectifs.

— Nous continuerons si vous le voulez bien, dit le marquis.—Alors ce fut une perpétuelle série de revers toujours nouveaux dans son jeu. On étudiait son ame sur son visage, et son visage prenait insensiblement l'atonie du sommeil. Tout-à-coup, dans une partie où ils jouaient une fortune entière, après des alternatives à peu près égales, le marquis prit l'avance ; il respira et leva les yeux pour la première fois ; il n'y avait qu'un seul coup de dés qui pût faire gagner le Vautour : or, le Vautour agita nonchalamment la main ; tous les spectateurs avides se penchèrent en même temps ; ce mouvement n'avait pas même interrompu le bruit de la respiration des joueurs ; alors le marquis bondit et se dressa, plus blême que Lazarre ; un souffle anhélant sortit de toutes les poitrines, l'Ovulpaïo avait amené six et trois ; il avait gagné !

— Je n'ai plus rien, dit sourdement le marquis, en regardant son adversaire d'un œil hébété ; et il retomba sur son siége. — Monsieur... dit le Vautour. — Je n'ai plus rien, répéta le marquis. — Il passa sa main sur son front, sembla rattraper sa pensée, et dit au Vautour : — Demain, vous recevrez

les titres de tous mes biens et la cession de tous mes droits. — Monsieur, dit le Vautour à demi-voix, je puis vous offrir votre revanche... — Je n'ai plus rien, murmura le marquis. — Votre revanche, dit plus bas le Vautour... La Syrène s'était approchée du marquis, elle soutenait sa tête contre son sein, elle en avait pitié. Elle lui baisa le front. L'Ovulpaïo frissonna, puis sourit. Le marquis se ranima sous ce baiser de femme, et la tête ainsi renversée, il regarda le Vautour : il avait entendu le mot de revanche, mais il ne s'en rendait pas compte.

— Monsieur, votre revanche... dit-on encore, et on ajouta tout bas : Votre maîtresse contre ce que j'ai gagné !...

Les deux mains du marquis se crispèrent ; il se leva à moitié et avança ses deux bras vers l'Ovulpaïo comme s'il eût voulu l'étrangler ; la Syrène le serra contre sa poitrine et lui sourit du regard ; elle l'aimait presque en ce moment, ruiné ainsi, et ainsi furieux. Mais le marquis, en levant les yeux, rencontra ceux des spectateurs et puis ceux du Vautour : ceux des spectateurs n'avaient ni sympathie ni compassion ; il n'avait plus là-dedans un ami : on le croyait fou, le voyant se lever de la sorte ; ceux du Vautour étaient d'un froid d'acier, ils ne disaient rien, ne demandaient rien, ils attendaient. Le marquis retomba sur son siége. Il avait senti un tranchant de rasoir lui courir sur le front ; en se rappelant ce qu'il avait perdu, il se demandait s'il pouvait tout payer. Alors, avec la féroce humilité du désespoir, il dit au Vautour d'une voix basse et étouffée : — Vous dites, monsieur !... — La Syrène contre ce que vous perdez.

La Syrène seule avait entendu ; elle jeta au Vautour un regard de haine ; et quand le marquis dit d'une voix mourante : — Allons ! — elle le regarda dans les yeux, se recula de lui avec mépris, et alla tomber sur un fauteuil voisin, avec un cri d'indignation et de dégoût. — Les spectateurs gardaient le même silence ; ils ignoraient tous l'enjeu de cette partie, mais ils sentaient bien qu'il devait y avoir quelque chose de terrible et de mortel dans le secret de ces deux hommes. — La partie ne fut pas plus longue ni plus disputée que les autres ; en deux minutes le Vautour avait gagné. Alors, le marquis redevint gentilhomme. Il se leva avec le calme d'une résignation suprême ; les groupes se fendirent devant lui pour lui livrer passage, il avait la démarche assurée, le regard ferme ; il passa lentement. Je ne sais ce qu'il en eût été du Vautour s'il avait eu rang dans la foule, mais tous dans la foule baissèrent les yeux sous les yeux du marquis.

Quelques minutes après, le bal recommençait dans le salon même où venait de se jouer cette muette tragédie. Combien de mortelles douleurs une valse coudoie ou foule aux pieds dans une fête ! Après deux ou trois quadrilles, personne ne songeait au marquis, excepté la Syrène et le Vautour, peut-être. — Le Vautour était debout, adossé vers une croisée ; il semblait profondément occupé à examiner le tissu de la bourse que la Syrène avait laissée sur la table ; mais qui donc eût pu dire où fuyait sa pensée ? — La Syrène vint à passer. Le Vautour leva les yeux, chercha les siens, les trouva, les troubla. Alors il lui tendit la main ; elle hésita un instant et lui dit tout d'un coup : — Eh ! bien, oui ! à vous ! puisqu'*il* m'a jouée, lui, mon marquis... ou mon valet ; c'est bien ! Mais n'allez pas croire que je vous aime encore. — Ça, lui dit gravement le Vautour, jouons-nous donc, entre nous deux, les sottes farces de la vie ? Qui voulez-vous tromper ? As-tu donc oublié que je ne crois à rien, et moins à ce qu'on me dit qu'à tout autre chose ? Rien ne ment plus que l'apparence, si ce n'est la science ; rien

plus que la science, si ce n'est la parole humaine. Prends-toi donc en pitié, s'il faut pour ton bonheur que je croie un mot que tu auras dit. — Vautour! tu sonnes toujours plus creux qu'une tombe. — Et peut-être la tombe et moi disons-nous seuls le vrai. — Tu crois encore que je t'aime? — Non. — Tu le crois, et je ne t'aime plus; et je l'ai aimé, lui, je l'aimais tout à l'heure; m'as-tu vu l'embrasser? — Tais-toi. — Je ne t'aime plus; je n'aime plus rien; je n'aime rien sur terre; je ne t'aime pas!... — Le Vautour l'avait entraînée vers une terrasse ombragée, il la tenait par la taille, elle se cambrait sur son bras, et tandis qu'il inclinait lentement la tête sur le front de sa belle compagne, elle s'était laissée aller peu à peu à boire son souffle et à percevoir son regard; lorsque enfin elle en subit toute la puissance, quand la chaude lueur de la fascination pesa complètement sur elle, elle s'abandonna presque entièrement au bras qui la portait, et parlant à mots entrecoupés, de cette voix comme involontaire qui répond dans le somnambulisme : — Je ne t'aime pas... dit-elle; non, je ne t'aime pas.., mais c'est encore là tout ce que j'aime au monde!...

Le Vautour était arrivé près du kiosque qu'abritaient les bosquets. Les parfums, la nuit, cette poésie de la beauté, les musiques au loin, l'émanation fécondante et énergique de la nature, agaçaient en lui toutes les fibres humaines. La Syrène s'enveloppait aussi dans ce milieu, dans cette atmosphère qu'elle créait autour d'elle et dont elle s'enivrait la première. Ils s'étaient embrasés au même foyer, au même magnétisme impétueux; ils entrèrent. Puis elle s'assit près de lui sur un divan : — Oh! lui disait-elle, j'ai beau faire et j'ai beau mentir, je t'aime! je t'aime! Ovulpaïo, oui, je t'aime! Tiens, quand je t'ai revu, ton œil m'a pénétré jusqu'à l'ame. Mais qu'as-tu donc sur moi? grand Dieu! quel étrange empire vous ai-je laissé prendre, à vous, sans le vouloir, sans le savoir, qu'un mot de vous me fasse frissonner, et que vos regards traversent tout mon corps, comme une furieuse caresse, ou comme une vague terreur? Dois-je mourir pour vous? Ne puis-je vivre qu'en vous? Et pourquoi cela est-il ainsi? Vautour! tu me tiens dans ta serre, qui donc es-tu? — Ton esclave, enfant, et ton maître. — Ton maître et non pas le mien; car je t'aime aussi, entends-tu pas? et je ne veux pas t'aimer. — Il était grave et il ajouta : — Sur mon ame! je t'aime et je dois t'en plaindre. — Et elle : Ne m'en plains pas, j'en veux mourir! — Tout l'amour qui peut brûler une ame vibrait dans ces deux mots.

Le passé, l'idée du passé me ronge, dit-il lentement, et le présent n'est pas à moi; est-ce que je veux t'aimer? Tiens, vois-tu! la Syrène, l'heure est sombre comme un cœur de femme, et toute chose ment dans la nuit comme dans l'amour. Que te semble de la mort après avoir aimé? M'y voudrais-tu bien suivre? — Dans la mort, dans l'enfer! — Tu m'as donné ta fête, veux-tu venir voir la mienne? — Où, quand et comme tu l'auras voulu; sans que je demande : Pourquoi? sans que je dise : Assez!

. . . .

La première lueur de l'aurore les avait déjà salués; tout-à-coup la porte s'ouvrit brusquement et le marquis parut; sa face était livide; il alla au Vautour, lui remit un portefeuille, et lui dit d'une voix sourde : — Seigneur, voilà ma dette. — Il se retourna vers la Syrène, dont la bouche aspirait le souffle du Vautour. Il était blanc, il devint jaune; il marcha à elle, lui tendit la main; et comme elle était si émue qu'elle le reconnaissait à peine et semblait ne pas le voir, il la

saisit convulsivement par la taille, et colla un baiser de fantôme, un baiser aride et glacé sur cette bouche humide de sourire et d'amour. — Le Vautour rugit et bondit jusqu'à lui; mais il ne fut pas si prompt que le marquis n'eût le temps de prendre dans le sein de la Syrène le poignard qu'il y savait caché, et de s'en percer le cœur. — Le Vautour, de sa main de fer, ne saisit et ne fit crier que le bras d'un cadavre. Le cadavre tomba lourdement. Le Vautour ramassa le poignard, le serra sur son sein, souleva dans ses bras jusqu'à ses yeux la Syrène qui allait s'évanouir, sembla lui commander la force, et reprit : — Où, quand et comme tu l'auras voulu, me disais-tu tout-à-l'heure? — Tout-à-l'heure et toujours. — Alors, partons!

Il l'entraîna, en repoussant du pied le cadavre du marquis, qui barrait le passage.

IV.

La Mer.

Quand vint le soir, ils avaient atteint une plage déserte où le flot murmurait en mourant sur une mer de sable. — Vois, lui dit-il, vois là bas ma barque, frêle coquille où le vent de la tempête pourra bercer la mort. — Vas-tu vouloir m'y suivre? — Ovulpaïo, sois mon amant, moi, je serai ta servante ; je ne sais plus que t'obéir. — Et si j'allais t'aimer?.... Mon amour est comme le tien, la Syrène, on en meurt. — Aime-moi, fallût-il en mourir? — Ils se turent.

Lui semblait dévorer l'espace ; on eût dit que son regard fascinait un autre regard au fond de l'infini. Il était sombre et fier comme un vainqueur farouche, comme un dompteur superbe, et la mer écumait à ses pieds, et la rude cavale hérissait sa crinière blanche en piaffant sur les grèves. Bientôt la barque brune glissa comme un serpent marin sur la crête des flots, la Syrène était à demi-couchée sur un tapis des Indes, et debout, le Vautour agitant comme un balancier la barre du rameur, dont chaque extrémité s'élargissait en aile, à peine effleurait d'un mouvement rapide et régulier la surface clapotante des eaux. La barque étroite et légère semblait voler dans l'ombre. A voir de loin l'étrange silhouette de l'embarcation et l'oscillante ligne où le Vautour, debout, se dessinait en noir, on eût dit une apparition vague et fuyante, un fantôme des mers. Quand la rive fut loin, le Vautour fit de sa barre un mât, il y appendit une voile et le vent les poussa sur les flots. Alors le sombre amant se coucha près de l'amante, partageant entre elle et l'espace les profusions de son regard.

Le Vautour avait presque souri; il regardait la Syrène, et parcourait d'un œil complaisant tant de beauté plus belle encore de tant de passion. — La Syrène pleura.—Oh! parle, disait-elle, parle! je ne sais pas si je sais bien te comprendre, mais ta parole m'enivre, mais quand tu dis amour, mon cœur répond bonheur, mais j'aime et tout mon corps frémit quand je t'écoute! Ai-je besoin de comprendre autre chose? Que me faut-il de plus? et qu'ai-je à savoir davantage? Laisse-toi m'aimer... cela seul est divin... sais-tu! l'amour est dieu! — Elle se dressa vers lui, en lui offrant sa bouche où tremblait le désir. Il la repoussa doucement, leva aussi la tête, et se laissant lui-même aimer, oublier et vivre :

— Vois! lui dit-il, avec une harmonie d'accent qu'elle ne lui avait jamais connue, avec une musique plus douce que la parole humaine, et tandis qu'elle pleu-

rait d'amour : — Vois! là haut, la lune à demi-cachée sourit comme un œil amoureux sous l'humide paupière d'un nuage transparent; ici, sous les baisers des brises, la vague palpite et frissonne comme un sein qui se pâme ; loin, loin là bas, — la mer, de sa lèvre écumante, va mouiller le golfe qui l'invite, et, berçant sa plainte harmonieuse, se roule en murmurant sous lui ; le flot, comme une langue avide, lèche chaque contour de la rive embaumée, et la nuit, reine voilée, ouvrant pour les amans le splendide écrin du ciel, écoute chanter toute chose et soupirer dans les airs l'épithalame du monde. — Tout cela est donc le sourire de l'amour ; et puisque tout l'accueille et murmure son bruit, donne, donne-moi donc ta lèvre, ô la plus belle! donne-moi ton baiser, ô Syrène! et meure l'univers!

Les sons mourans, les rayons trembleurs, les étoiles dans la nue, leur reflet dans les eaux, tout charmait leur grand silence, et l'ombre prodiguait sur les flots ses plus divins enchantemens. — Ils aimèrent!

S'ils avaient souffert, ils n'en gardèrent pas un regret dans ces heures.

S'ils s'étaient voué de mutuelles haines, ils n'eurent des larmes que pour en pleurer. Ils pleurèrent; lui comme elle et pour elle.—Qu'on vante donc sa force, qu'on croie en soi, qu'on voue un culte à cette déesse douteuse et superbe : la Volonté! vienne alors une femme belle comme Judith, fière et puissante aussi; vienne la Syrène, et le Vautour s'agenouille devant une femme et mouille d'une larme plus rare encore ce sein à l'idéale perfection où bat un cœur gonflé.— Raconte-t-on ces heures, et comment les redire? qui donc, plus tard, s'en est bien souvenu?

Après le délire, ce furent les ivresses de l'amour; et elle lui disait tout ce que son ame avait eu de mystères. Long-temps elle parla; il écoutait. Tous deux semblaient heureux.— Oh! va, pas un autre que toi, lui dit-elle à la fin, je n'ai pu aimer que toi!... Folle que j'étais, j'ai voulu essayer, aimer ailleurs...—Le front du Vautour se rembrunit tout-à-coup. — Je le sais, dit-il amèrement, merci! — Oh! mais je ne pouvais pas, dit-elle avec toutes les graces de l'amour. — Je le sais encore; mais je ne dois pas vous en dire merci. — Mon Dieu! mon Dieu!... pourquoi ce nuage sur ton front?... N'as-tu pas oublié, dit-elle, avec un cri de déchirante terreur? Elle retombait de toutes les hauteurs de son rêve du ciel, sur l'angle aigu de la réalité. Son ame s'y brisa. La pauvre fille venait de retrouver le passé tout entier sur le front de son amant. Alors elle trembla comme la feuille, car il lui répondait: — Oublier? quoi?... Je n'oublie pas, moi.— Elle sanglotta: Déjà! déjà! Quoi! sitôt?... Que va-t-il faire de mon bonheur? — Je me ressouviens, te dis-je... je t'ai trop aimée tout à l'heure, et je suis jaloux du passé ; jaloux du passé, reprit-il lentement, c'est-à-dire des jours qui ne m'ont pas appartenu ; des nuits amoureuses où la lune a souri, comme tout à l'heure elle souriait; des parfums qui ont grisé les amans comme ils nous grisaient tout à l'heure ; des murmures, des chants, des harmonies, de ces mille enchantemens de la mer et des bois, des bosquets et des grottes, où mon souvenir fut baffoué, d'où mon nom fut chassé.—Oh! l'as-tu jamais pu croire?—Elle tremblait dans les convulsions de son vague effroi, sous l'œil désespéré du Vautour. — Et lui, toujours impitoyable, à voix sourde et comme se parlant à lui-même : Jaloux du passé, c'est-à-dire de ces hommes à qui vous avez déjà dit votre serment d'amour. — Non! non! je te le jure!—Lui ne la regardait déjà plus; son œil buvait la mer.

La mer roulait plus haut ses vagues; le ciel s'était fait noir; de lointaines rumeurs commencèrent à gronder. Alors, une joie étrange illumina la face du Vautour ; le sinistre poète avait flairé l'ouragan.

Tout-à-coup un long éclair jaillit, comme une épée d'archange, de son fourreau de nuages; le tranchant acéré sembla couper la face du Vautour, et le Vautour ne ferma même pas la paupière, son œil rendit éclair pour éclair; il souriait à demi, et long-temps il rêva. La Syrène était à ses pieds, pâle, immobile et n'osant lui parler. La grande voix du tonnerre bondit enfin au milieu du morne silence. L'Ovulpaïo se leva. La tempête l'avait grisé; il riait et rugissait dans sa farouche ivresse. Mais, soudain, au milieu d'un sourire, la Syrène le vit presser une main impatiente sur son front, comme s'il eût voulu secouer quelque idée importune. Un instant après, la même impression rapide sembla l'agiter encore : et enfin, d'une voix brève, inéluctable et fatale: —Je n'ai pu oublier cette femme, dit-il, — elle mourra !

Cette ame impitoyable s'était sentie vaincue, domptée, esclave; elle pressentait un maître, elle rêvait du sang. — Ployer sous une femme! l'orgueil se révoltait, il aimait mieux la tuer. Elle leva vers lui son œil plein de reproche et d'amour. Et lui, répondant brusquement aux questions de ce regard : — Ne me disais-tu pas que tu en voulais mourir?—Oui! oui! s'écria-t-elle, mais heureuse, aimée! Oui, mourir! Mais mourir au milieu du bonheur.—Eh! bien, viens! lui dit-il, et il mit dans ce cri une indicible puissance de passion, de force et de volonté.

Il l'attira de l'œil, la courba sous son regard, la fit ramper jusqu'à lui, et la reçut, demi-morte, amoureuse, sur son sein presque ému. Alors leurs lèvres se rapprochèrent dans une frénétique étreinte, aux étincelantes clartés de la foudre et aux fanfares furieuses du tonnerre; et, tandis que la Syrène pâle déjà comme une statue des tombes, s'anéantissait prête à défaillir, le Vautour releva la tête et murmura tout bas : Non! non! je l'aimerais encore et je ne veux pas l'aimer. Alors, saisissant son petit poignard, il entoura de son bras armé l'amante éperdue, la saisit sous le sein gauche, et, entre deux éclairs, la frappa raide au cœur.

La Syrène poussa à peine un cri, mordit par un dernier baiser la lèvre du Vautour et tomba aux pieds de son meurtrier en lui jetant, dans un regard humide, l'adieu d'amour et de pardon. — Le Vautour se pencha vers le cadavre, et, après quelques minutes d'une sombre contemplation, mêlant aux éclats de la foudre un hurlement terrible : — Oh! je l'aimais! s'écria-t-il d'une voix funèbre et pleine d'épouvante; et il s'élança dans les flots en repoussant du pied la barque qui sombra.

. . . .

Quand vint le jour, un homme était assis, mouillé encore et, à demi-vêtu, sur un rocher de la grève. Il contemplait la mer. C'était l'Ovulpaïo ; moitié nageant, moitié porté par la vague, il avait été jeté sur les galets du rivage ; de là il avait savouré la tempête en rugissant avec elle. Le calme vint avec le jour ; le premier rayon du soleil interrompit la rêverie sinistre. Alors, l'Ovulpaïo prit à son doigt un anneau qu'il regarda long-temps. Il chercha ensuite le portefeuille que lui avait remis le marquis; il l'ouvrit, ne s'arrêta pas à lire les papiers et les titres qu'il contenait, mais il fixa les yeux sur un billet où il trouva ces mots : « A la Syrène, — Adieu ! adieu! ô trop aimée. — Prends garde! et ne sache jamais par » *lui* qu'il est un amour dont on meurt : moi je le sais par toi. Andréa. »

Elle n'aurait pas oublié cet homme, j'ai bien fait, murmura le Vautour. — Syrène, ajouta-t-il, la nuit de tempête est mon symbole, comme la nuit de fête était le tien : à toutes deux il fallait un cadavre. Et, après une pause : — Oh ! je l'aimais, par la mort, je l'aimais ! — Dès ce jour, plus d'amour dans ma vie !.... Mer ! à toi le dernier ! Et il jeta sa bague à la mer ; puis il prit son poignard, qui suait humide encore dans son fourreau sanglant ; il l'essuya lentement — et partit.

CHARLES CALEMARD DE LAFAYETTE.



Académie Royale de Musique.

LE DIABLE AMOUREUX, ballet-pantomime en trois actes et huit tableaux, par MM. DE SAINT-GEORGES et MAZILIER, musique de MM. BENOIST et REBER, décors de MM. PHILASTRE et CAMBON. — Rentrée de Mademoiselle PAULINE LEROUX.



Un pauvre écrivain qui avait prédit la révolution de 93 et qui plus tard signa sa prédiction de son sang en portant sa tête sur l'échafaud, Cazotte, l'un des beaux esprits de la cour de Louis XV, a écrit un petit livre fantastique dans le genre de ceux de Mathurin, livre qui est encore à l'heure qu'il est un véritable chef-d'œuvre, que l'on relit avec plaisir, auquel on s'intéresse comme à une histoire authentique et touchante, et qui a pour titre *Le Diable Amoureux*. — La fantaisie de Cazotte a inspiré à M. de Saint-Georges l'idée de son ballet ; les principaux développemens s'y retrouvent, et ce n'est pas nous assurément qui ferons à M. de Saint-Georges un reproche de cet ingénieux plagiat. Ce n'est pas nous qui assimilerons une œuvre chorégraphique à une comédie ou à un drame : pourvu que les scènes se déroulent sans effort, qu'elles s'expliquent les unes les autres, que la grace et la variété dominent, toutes les conditions, toutes les règles du ballet sont rigoureusement observées ; à ce prix, il lui est loisible de choisir son sujet où bon lui semble, dans le roman ou l'histoire, dans la poésie ou le théâtre, et quand par hasard il le rencontre tout préparé comme dans la charmante rêverie de Cazotte, il aurait tort, très grand tort de ne pas mettre la main dessus. — C'est déjà un fort rare mérite, qu'on le croie bien, de savoir transporter l'intérêt d'un livre devant une rampe, et lorsqu'on y joint des dé-

tails heureux et des tableaux qui plaisent, lorsqu'on parvient à communiquer à la pantomine de l'intelligence et presque de l'esprit, on a accompli une tâche assez de fois manquée pour que l'on s'en félicite si, d'aventure, le succès vous tend les bras.

Qu'on imagine donc un pays quelconque : l'Italie, par exemple, et quelque chose qui ressemble à la palazzina Lazarini, si la palazzina Lazarini est aussi belle que M. Janin nous l'a faite ; c'est-à-dire de magnifiques couronnemens de verdure, des pavillons de pierres blanches, des nappes d'eau bleue, du soleil et du marbre, et au milieu de tout cela, une courtisanne qui fait semblant d'aimer un fils de famille, une façon de comte Ory. Quant à l'époque, prenez que ce soit le quinzième siècle, Jérôme de Prague ou Jean Huss, le bon temps des Bohémiens et des schismatiques brûlés vifs. Donc, notre fils de famille a toutes les vertus de son espèce : il est joueur, libertin, plein de caprices, mais en définitive il est vertueux. Il aime sa courtisanne, il aime une sœur de lait qu'il retrouve à l'heure où il y pensait le moins; puis, séparée de l'une et dédaignée par l'autre, il joue et perd tout ce qu'il a. C'est le cas d'appeler le diable à son aide. Le diable vient sous les apparences d'un page mignon qui dissimule à peine les adorables formes d'une femme. Et le diable fait femme tombe amoureux du mauvais sujet. A ce compte-là trois des plus ravissantes créatures perdent la tête pour lui ; on pourrait même y ajouter une petite paysanne à laquelle il fait la cour toutes les fois que l'occasion s'en présente et qui ne lui en veut pas pour cela. — Maintenant j'en aurais beaucoup trop à dire s'il me fallait raconter les merveilles de ces huit tableaux qui se succèdent pour faire triompher la vertu dans la triple individualité du fils de famille, de la sœur de lait et du diable. — Qu'il suffise de savoir que le diable, après avoir tout tenté pour détacher le don Juan de sa courtisanne et de sa sœur de lait, finit par se débarrasser de la première, dont il fait la favorite d'un vieil imbécile de visir à Ispahan, et par lui permettre de donner sa main à la seconde; après quoi il meurt d'amour. Alors purifié par cet amour et par le rosaire et la croix que la jeune fille a mis autour de son cou, alors redevenu belle et blanche femme, le diable abandonne à jamais les ténébreuses profondeurs de Beelsébuth et monte au paradis pour chanter avec les anges.

Encore une fois, cela n'est qu'un scénario très rapide et très imparfait du *Diable Amoureux* qu'il m'aurait fallu plusieurs pages pour raconter. — Mlle Pauline Leroux, cette charmante danseuse qu'un accident éloignait depuis plusieurs années de la scène de ses succès, a fait sa rentrée avec un éclat, un bonheur et une verve dont, certes, on gardera long-temps le souvenir. Il semble que l'absence, au lieu d'avoir été préjudiciable à Mlle Pauline Leroux, a augmenté, développé en elle, cette légèreté, cet aplomb et ces traditions précieuses de la noble école dont elle a toujours été l'un des plus gracieux interprètes. Tour à tour page et femme, amoureuse et bayadère, elle a su approprier à chaque scène le caractère qui lui convenait, sans rien perdre de sa délicate mignardise ; elle a su comprendre chaque travestissement et chaque rôle avec un à-propos et une finesse incomparable. Mlle Pauline Leroux est, en quelque sorte, tout le ballet, c'est le *Deus intersit* de l'action : c'est elle qui fait marcher la pièce, entrant dans une trappe, sortant par l'autre, d'homme se métamorphosant en femme dans l'intervalle d'une seconde, tantôt descendant dans l'enfer, tantôt montant au ciel, et belle et spirituelle, et partout et toujours. Car voici à la fin une danseuse fran-

çaise qui mime avec notre esprit, qui danse avec notre esprit, vive, pétulante, pleine d'agacerie et de malice, mais pleine surtout de désespoir et d'amour. Ici c'est le Chérubin de Beaumarchais qui lutine et se cache; plus loin c'est la fiévreuse Andalouse qui livre cours à ses transports dans une cachucha passionnée, et là-bas, devant les coupoles d'Ispahan qui s'arrondissent dans un ciel bleu et les minarets superbes qui se reflètent sur les eaux dorées du Bosphore, c'est la bayadère avec sa ceinture d'or, sa tunique de gaze et ses paillettes d'argent, qui s'oublie elle-même dans une étourdissante saltarelle. Parlerai-je de cette touchante scène d'amour, la première fois qu'elle voit son amant et qu'elle en est éprise? Essaierai-je de rendre l'effet produit par ce pas de deux diabolique où elle fascine la courtisanne? J'aime mieux dire qu'après la chute du rideau on a rappelé Mlle Pauline Leroux, qui par excès de modestie, sans doute, a beaucoup hésité à venir. Un bouquet est tombé à ses pieds, et ainsi, rien n'a manqué au triomphe de la danseuse. Elle a retrouvé du même coup tous les bravos et toutes les fleurs de ses beaux soirs, ce qui prouverait, au besoin, qu'à défaut d'autres vertus, on a la mémoire du cœur à l'Opéra.

Le Diable Amoureux a d'ailleurs été monté avec un luxe inoui et dont tout l'honneur doit revenir à M. Léon Pillet; car *le Diable Amoureux* appartient à sa direction, il ne lui provient pas d'un héritage. C'est M. Pillet qui a voulu que ces décors fussent si beaux, que ces comparses et ces coryphées fussent si splendidement vêtus; c'est par ses ordres que toutes les femmes du corps de ballet se sont partagées ces centaines d'aunes de satin et de gaze, ces magnifiques costumes de péris, de houris, d'almées, ces résilles de soie et d'or, toute cette profusion, tout ce luxe de l'Orient, réalisé, comme par défi, sur une des histoires que la belle Schéhérazaade contait si bien.—La villa du premier tableau, la chapelle avec le grand escalier taillé dans le roc, du quatrième, le bazar d'Ispahan au sixième, et, enfin, le dernier tableau, l'Enfer et la Terre, sont peut-être les plus remarquables décors qui aient été peints par MM. Philastre et Cambon, les décorateurs infatigables. — Quant à la musique, le premier et le dernier acte sont de M. Benoist; le second est de M. Réber; MM. Benoist et Réber sont, je crois, deux élèves du Conservatoire. Leur musique est généralement belle, souvent grandiose, toujours appropriée aux scènes qu'elle a mission d'expliquer ou de traduire. Comme il n'est guère possible à une première représentation de prêter une égale attention à tout, je ne saurais aujourd'hui entrer dans une appréciation plus complète de la musique de MM. Benoist et Réber. J'ai entendu quelques personnes lui reprocher de n'être pas assez fournie d'airs connus, de n'avoir pas mis à contribution M. Grisar et Mlle Loïsa Puget. Je crois, pour ma part, que ce qui manque en plagiats à MM. Réber et Benoist, ils l'ont amplement gagné en expression dramatique; sous ce rapport, je ne saurais trop les féliciter d'être entrés dans une voie d'art que la paresse avait, jusqu'à présent, fait déserter à beaucoup d'autres. — On reproche encore au *Diable Amoureux* d'offrir, çà et là, des réminiscences du *Diable Boiteux*, de *la Sylphide*. Cela n'a rien de surprenant, cela même doit être. Un exemple entre mille le prouvera : il n'y a, dans la pantomime, qu'une seule manière d'exprimer une scène d'amour; combien en compte-on dans le chant et dans la poésie, plus riche encore? Qu'importe donc que certaines parties d'une œuvre chorégraphique reportent la pensée sur un ballet précédent? Ce qui est nécessaire, avant tout, c'est que cette œuvre soit

bien conçue, bien conduite, bien comprise ; que les pas en soient originaux et hardiment dessinés ; que la légèreté et la grace soient partout : dans le corps de ballet, dans les coryphées, dans les premiers sujets. Tout cela se trouve-t-il dans *le Diable Boiteux*? Et si tout cela s'y trouve, comme il faut bien en convenir, n'est-ce pas là un des plus splendides succès chorégraphiques, le plus beau peut-être dont l'Académie-Royale ait, jusqu'à ce jour, offert l'exemple ?

G. GUÉNOT-LECOINTE.



On se souvient sans doute de cette belle représentation au bénéfice des Polonais qui fut donnée l'hiver dernier dans la salle Ventadour par la plus brillante aristocratie de la capitale. Le 17 de ce mois, au château de V*** près de Senlis, des ducs et des marquises se sont encore procuré les menus plaisirs d'une représentation dramatique. Tout ce que Senlis compte d'élégant et de distingué s'était donné rendez-vous au château de V*** ; le parc était encombré d'équipages aux riches armoiries, et la foule se pressait aux abords d'un théâtre beaucoup trop petit pour contenir autant de monde ; mais enfin, tant bien que mal, on a trouvé place, et le spectacle a commencé par *La Première Ride*, où une jeune et charmante marquise a développé un talent d'ingénue que la Comédie-Francaise envierait. Puis est venu le *Roman d'une Heure*, où deux nobles dames, que nous avons déjà applaudies à la Renaissance, remplissaient les rôles de Lucile et de Lisette. Mme A******, brune et ravissante femme dont la magnifique chevelure noire était retenue par un chaperon de roses, a été l'objet d'une adoration universelle ; et elle a chanté la romance de *Sara* d'une façon qui a enlevé tous les suffrages. *Les Femmes romantiques* ont terminé la fête. Le comte et la comtesse de J**** ont été inimitables sous les traits de Figeac et de Mlle de Vieille-Roche. — Quelques morceaux de musique instrumentale ont prolongé fort agréablement cette soirée à laquelle un ambigu délicieux a mis fin. La petite salle de spectacle était royalement éclairée, et au milieu de toutes les riches toilettes, les jolies femmes et les fraîches roses de notre beau pays de France, brillait de tout son éclat une fleur exotique, la ravissante comtesse de P**.

***

Dimanche, 27 septembre, Hurteaux donne une grande matinée vocale et instrumentale dans la belle salle de M. Henri Herz. On y entendra, en le comptant, Marié, Levasseur, Boulanger, et Mmes Thillon et Widemann. La partie instrumentale sera remplie par Mlle Venit et MM. Venit, Koken et Rignault. La composition de ce concert est un sûr garant de son succès.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



LA SYLPHIDE

Coiffure Sarmate *velours violet avec gland et perles blanches. Coiffure* Numide *avec résille à glands or et soie de* Maurice Beauvais, *façon de Robe, des boutons or, nous plus pour ouvrir la robe retenue par des agraffes d'or de* Mr Debaisieux *Etoffes de soie de la Maison* Thiebaud Guichard
Sous-Jupes Delannoy et Oudinot *Eventail de* Clamergam

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17.



A Madame ***

3 octobre.



FIDÈLE à ma promesse, madame, je vais continuer la *fashionable* énumération que j'avais commencée dans ma dernière lettre. Point n'est besoin de vous rappeler, je pense, que c'est en société de deux *barbares* que je fais mes excursions. Au reste, mes *barbares* ont des yeux, des cheveux et des dents qui feraient envie à plus d'un habitant éclos sur le sol parisien, et si ce n'est *la Faldetta* que regrette ma parente et le costume de *Fresc* après lequel soupire son mari, ils sont déjà l'un et l'autre acclimatés ici aussi bien que quiconque !

Vous savez que nous explorons les spécialités de tous les genres, celles en renom, bien entendu ; or, aujourd'hui nous avons commencé par les modistes, et nous nous sommes tout naturellement guidés, par instinct, chez Maurice Beauvais qui prépare pour cet hiver les plus délicieuses coiffures moyen-âge qui se puissent voir ; le velours, les dentelles d'or et d'argent, les perles et tout ce que l'art et la nature produisent de plus séduisant, vient s'assembler, se rapprocher, sous la baguette magique de Maurice Beauvais. Ces coiffures sont faites avec une entente de goût et de bonne compagnie qui ne peut échapper aux vrais connaisseurs. Toutes ces formes, prises d'après d'anciens dessins, sont ajustées aux goûts de nos jours avec un talent si réel que c'est à peine si on s'aperçoit des nuances qui les ont modifiées. Maurice Beauvais vient de composer des capotes plissées en velours, innovation qu'on n'avait point vu jusqu'à présent, et qui auront un grand succès parmi les femmes de la haute société. — Ensuite est venue Mme Dasse, la modiste aux manières suaves et distinguées ; ses modes portent le cachet de distinction qu'on

remarque dans toute sa personne ; nulle autre ne sait mieux qu'elle assortir les couleurs et poser les ornemens d'un chapeau ; elle a dans ce moment de charmantes capotes de satin dont la passe, entièrement doublée de points, forme autour du visage une transparente auréole qui sied à ravir ; puis d'autres chapeaux de satin blanc tout unis, d'une simplicité ravissante, et ornés d'une plume à plat posée avec une grace inimitable. — Je vous citerai à côté de ces deux noms, sur le mérite desquels on ne peut élever un doute, celui de Lucy Hocquet, dont la réputation est faite depuis long-temps. Il a dans ce moment la plus séduisante collection de capotes de ville qui se puisse voir, c'est un vrai musée *de fashion*. Chaque objet est le sujet d'un désir, il faut aller visiter les magasins de Lucy Hocquet pour s'imaginer la diversité des modes qu'il a su créer pour cette époque de transition où *ladite* mode est si difficile à saisir. — Mme Debaisieux a exécuté une partie des commandes que nous lui avions faites ; parmi elles se trouve une redingote de mousseline cachemire, couleur nankin, boutonnée sur le devant avec de larges boutons de passementerie noire ; le devant du corsage est orné de passementeries et de boutons qui sont disposés en éventails ; les manches, tout-à-fait justes, sont boutonnées jusqu'au coude, mais les boutons sont plus petits que ceux du corps de la robe. Une autre robe en *reps ottoman*, couleur *bois* et *blanc*, est garnie de deux rangs de *pinces* bouffantes, les manches à la *Françoise de Foix*, le corsage croisé, à plis fermés et arrêtés. Dans l'envoi de Mme Debaisieux se trouvait un spencer en velours gros-bleu, garni au bas de la taille d'un rang de franges torses ; un autre rang de franges posé à l'emmanchure et retombant sur la manche qui est juste à *l'Amadis* ; cette frange est haute de cinq doigts. A la fin de la saison d'été, rien n'est plus joli, pour les jeunes personnes surtout, que ces spencers sur des jupes de batiste d'Écosse très fines, garnies de cinq ou six larges plis ou d'un égal nombre de rangs de jours. Les jupes ornées d'accessoires transparens ont mille fois plus d'élégance depuis que les sous-jupes Oudinot et Delannoy ont été adoptées.

Delannoy, qui a trouvé le moyen de disposer ses corps de jupes de manière à ce que le bouffant ne remonte jamais, a aussi le talent de faire, que ne se rapprochant point des jambes, le bas de la jupe déplace dans toute son étendue le genre de garniture dont elle est ornée ; la bonne grace des toilettes a gagné cent pour cent depuis que l'on porte les sous-jupes Delannoy. Elles serviront aussi à faire apprécier encore mieux la magnificence des étoffes de la maison Delisle, qui, dès les premiers jours du mois d'octobre, ouvre la saison d'hiver par l'apparition des nouveautés les plus élégantes. Les dessins, les nuances et l'ensemble des soieries de Delisle, ont cette année une distinction et un charme qui ne le cèdera en rien à l'admiration qu'elles provoquent toujours chez les vrais connaisseurs. Cette maison, la première de Paris, sans

contredit, s'inspirant toujours de son créateur, nous montre une suite et une persévérance d'ingénieuses productions qui ne laissent aucun souhait à former. J'ai déjà remarqué dans ces belles galeries des écharpes de velours dont le fond est uni et les deux tiers écossais. Rien n'est plus joli que cette diversité de couleurs dans le rebuté de ces écharpes. La maison Delisle possède aussi à elle les châles longs en *velours impérial*, qui sont certes la plus belle chose que l'on ait vue depuis long-temps; avec les robes de soie, ce châle compose la toilette la plus distinguée qu'une femme puisse porter. Je n'ai point, dans mes excursions, négligé, comme vous le pensez bien, la maison pour deuil de Dufresne; j'ai voulu faire voir à l'étrangère, comment, à Paris, on pouvait en un instant et sur une simple commande, avoir le deuil le plus complet et même le plus élégant possible; nous savons combien toutes les étoffes pour deuil de Dufresne, soit en laine, soit en soie, sont belles et de bon goût; ses écharpes, ses châles, ne le cèdent point au reste, et nous sommes, comme toujours, sortis de ces magasins aussi satisfaits de ce qu'ils renferment que de ceux qui en font les honneurs.

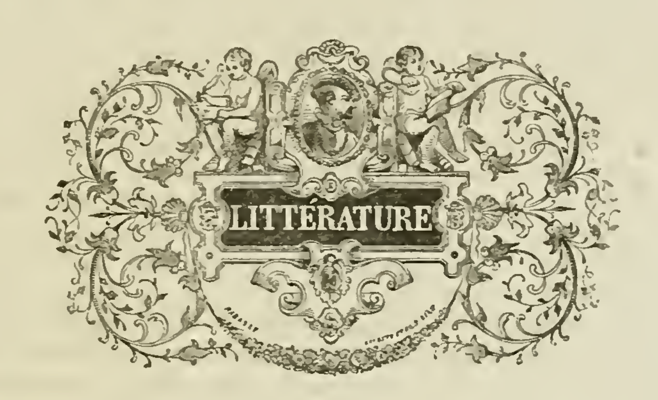
Une des choses qui, ici, a le plus émerveillé ma parente, est la perfection des corsets de Josselin! Elle est d'un pays où le corset est presque inconnu, même de nom, et l'admirable système de Josselin lui a paru un prodige. Il est vrai de dire que jamais l'art d'aider à la beauté de la taille, ou d'en cacher les défectuosités, n'a été porté plus loin que dans les corsets Josselin; les femmes ont trouvé en lui, non seulement un auxiliaire à leur beauté, mais encore à leur bien-être. A propos de bien-être, je ne passerai point sous silence la visite que nous avons faite à Gon qui s'occupe, avec la plus grande activité, de notre bien-être de l'hiver, c'est-à-dire de nos confortables enveloppes de fourrures; cette année, comme toutes les autres, Gon a les plus magnifiques fourrures, et je crois difficile à ses confrères de lutter avec lui pour la beauté du choix des peaux qu'il fait venir de toutes les parties du nord. Pour cet hiver, pendant lequel on portera beaucoup de bandes de fourrures au bas des jupes, Gon a une ample fourniture de garnitures de robes toutes plus belles les unes que les autres. Les mantilles, les pelisses, les écharpes et tout ce qui constitue le costume pour la sortie des bals, est chez lui d'une élégance remarquable, c'est à lui que nous devons la résurrection des calèches, objet si utile et si commode. Enfin, que vous dirai-je des magasins de Gon, si ce n'est qu'ils nous offrent, pour cet hiver, tant de belles et bonnes ressources contre le froid, qu'on a chaud rien qu'à les regarder.—Vous qui aimez tant à venir vous reposer, madame, dans les belles serres artificielles de nos fleuristes, combien vous vous trouveriez heureuse et à votre gré, dans les salons d'une fleuriste qui, s'élevant sous le patronage de Beaudrant, réalisera, je n'en doute pas, tous ces beaux rêves de fleurs dont je vous ai souvent

entendu parler. Constantin est un fleuriste de grand talent, toutes ses productions sont ravissantes de fraîcheur et de finesse dans le travail, c'est la fleur prise *sur le fait,* si je puis m'exprimer ainsi, et les papillons s'y tromperaient ; puis, toutes ces belles branches, on les va voir dans un prestigieux appartement qui semble encore les faire paraître plus belles, dans un appartement décoré par MM. Compagnon et Winter, qui poursuivent, à grands pas, leur carrière de succès, et ont laissé bien loin derrière eux Meurice et tous les autres tapissiers de la capitale ; un des beaux fleurons de leur couronne est l'arrangement de l'Opéra-Comique, dont l'élégance surpasse ce que nous avions vu jusqu'alors ; il ne se fera pas maintenant une belle salle de spectacle à Paris, que l'on n'appelle, pour y concourir, MM. Compagnon et Winter, dont le talent ne peut redouter aucuns rivaux. Cette dernière phrase, j'ai grande envie aussi de l'appliquer à Guerlain, le parfumeur par excellence, car loin d'*user* la réputation, comme il arrive souvent à certaines maisons en renom, Guerlain semble chaque jour ajouter un mérite de plus à la sienne.

Quoique les modes *masculines* ne soient peut-être pas tout-à-fait de ma compétence, j'ai ainsi que toute femme, je pense, un certain tact qui ne me trompe point sur ceux de ces messieurs qui savent se mettre avec plus ou moins d'élégance. Je trouve, par exemple, que les habits à larges basques et emboîtant la hanche sont mille fois plus élégans que les habits en *queue de morue* (pardon de la comparaison peu poétique), que l'on portait il y a quelque temps. Les habits d'aujourd'hui ont un certain air *bossu* qui sent son grand seigneur à faire plaisir, et enlève au costume masculin cette apparence chétive et nue qui faisait peine à voir. Oui, disons-le, les modes masculines s'améliorent et un des tailleurs de Paris qui contribuera le plus à les régénérer est Barde, dont l'incessante disposition tend à un progrès vers le bien qui lui mérite toute la reconnaissance de sa nombreuse et fashionable clientelle. Barde vient de faire, pour le parent que vous savez, un par-dessus blanc d'un genre tout nouveau et d'une richesse extrême : c'est un modèle qui fera époque et donnera suite à tous ceux que produit Barde. Il est depuis longtemps accoutumé à donner à la mode un élan et un cachet qui lui sont particuliers et qui font deviner à l'inspection seule de la tournure, qu'on se fait habiller chez lui ; avec un costume de Barde et une des belles cannes de Verdier, vous pouvez faire un *gentleman* du plus épais bourgeois de la cité. Recommandez donc Barde à ceux de nos *lions* qui ont besoin d'un peu d'aide pour plaire, et recommandez à nos *lionnes* qui tiennent à l'élégance de leurs mains, les gants ornés de Mayer ; sous cette fine et délicate enveloppe, il n'est pas de mains qui ne paraissent charmantes : on dirait, à voir toutes les plus élégantes femmes de Paris faire dès à présent chez lui leur provision d'hiver, qu'elles craignent de voir s'épuiser cette mine qui leur est si précieuse,

heureusement que le talent de Mayer est inépuisable et qu'il y en aura pour tout le monde.

Hélas! s'il en était ainsi de toutes choses, ce même monde murmurerait moins qu'il ne le fait! Mais chacun désire ce qu'il ne peut avoir, la femme blonde regrette de ne pouvoir porter du rose, la brune voudrait s'envelopper de bleu, les *campagnardes* rêvent la ville, et les *citadines* soupirent après un petit coin de gazon pour reposer leurs pieds endoloris par nos pavés! Dans un cercle plus étendu, les hommes ne sont pas plus satisfaits de leur position dans la vie; et qui voudrait être avocat, député, ministre, qui n'est que propriétaire, électeur ou poète... Baronne MARIE DE L'******.



LE TOUR DE FRANCE.*



CETTE fantaisie de voir du pays me prit un jour aussi. J'étais las de Paris, et d'ailleurs, par la littérature intime et pittoresque qui court, il n'était pas décent à un jeune homme bien né de n'avoir point contemplé les beautés du monde, au moins jusqu'à Corbeil ou à Arpajon. Je renvoyai long-temps mon projet, enchaîné par de tyranniques occupations; mais enfin, un beau jour, je rompis en visière à tous mes devoirs, c'était le seul moyen, et je partis muni de la malédiction de tous mes proches, ce qui ne peut jamais nuire en pareil cas. J'avais compté sur le bruit de la voiture et la pureté d'une soirée d'été pour étouffer mes scrupules, mais à peine la diligence avait-elle franchi le Pont-Neuf, que le ciel s'assombrit. Les nuages crevèrent, et le vent, la grêle, la pluie firent rage de telle sorte, qu'occupé comme je l'étais de la gravité de mon équipée, il me fut impossible de ne pas reconnaître dans cette tempête des signes terribles de la colère du ciel. Peu s'en fallut qu'en passant par devant les maisons du quai des Tournelles, qui semblaient

* Cet article étant la propriété de *la Sylphide*, ne pourra être reproduit.

pleurer mon départ de toutes leurs gouttières, je n'abandonnasse ma place pour regagner mon logis; mais le souvenir de mon bagage dûment enseveli sous la *vache* me traversa l'esprit, puis enfin une de ces résolutions subites qui décident des grands événemens me ranima tout à coup. Je fermai les yeux et je dis comme un héros antique : *Allons!*

C'ést qu'il ne s'agissait pas là d'une simple partie de campagne, d'un simple pélerinage à Montmorency, comme en font les littérateurs qui écrivent des voyages en Espagne et en Syrie. Je ne me proposais rien moins que mon tour de France, c'est-à-dire deux mois de voyage, deux mois loin du couvert paternel, dans des pays inconnus, avec des visages étrangers, livré sans défense à tous les coups du sort et sans beaucoup d'argent. On conviendra que c'était là une situation solennelle pour un brave garçon qui avait pour habitude de coucher le plus souvent chez lui, et qui n'avait traversé la France qu'une fois, tout enfant, dans une bonne chaise de poste et sur les genoux de sa mère. Tant y a que je me sentais prêt à pleurer, et que cette bonne ville de Paris, qui fuyait derrière nous, prenait à mes yeux une valeur que je ne lui avais jamais soupçonnée. Heureusement nous étions en pleine campagne, et le ciel était redevenu beau : nous passions près d'Alfort. En cet endroit, la route est bordée d'un magnifique rang d'ormeaux. L'eau de pluie ruisselait encore sur les feuilles, étincelant çà et là aux lueurs du soleil couchant, et les oiseaux réveillés, recommençaient à chanter sous les branches. L'air était plein de rayons humides, et je me laissai aller d'abord à ce spectacle, le nez au vent, les yeux au loin sur la plaine, dans le ciel sondant tous les horizons et m'enivrant aux bonnes senteurs des herbes mouillées. J'étais, je ne sais si je l'ai dit, juché sur l'impériale, et comme le couchant s'éteignait peu à peu, et que les deux rangées d'ormeaux, de plus en plus sombres, s'allongeaient avec quelque monotonie, je finis par m'apercevoir que j'étais assis entre le conducteur et un monsieur en redingote bleue. C'était le moment d'entrer en conversation. Je demandai au conducteur le nom d'un village de la route, et le monsieur en redingote bleue m'expliqua le but de son voyage, en sorte que je fus obligé de lui dire où j'allais. Nous allions ensemble jusqu'à Châlons. Le conducteur se mit à siffler un air de chasse, et le jour était tout-à-fait tombé, que nous entrions à Melun, la première ville que nous dussions rencontrer.

Il était neuf heures du soir. Le but studieux de mon voyage me revint en mémoire. Je pris machinalement un crayon dans ma poche, et j'écarquillai mes yeux en entrant dans la première allée de maisons qui faisait suite à la route et qui devait invariablement s'appeler *la Grand'Rue*. Je cherchais des monumens, je voulais saisir au passage la physionomie de l'endroit; mais, hélas! il était nuit close, les boutiques étaient fermées ou illuminées d'une chandelle derrière la vitre. Quelques jeunes filles causaient et riaient aux éclats, groupées devant leur porte, et des officiers de la garnison les lorgnaient au passage en se promenant à petits pas. Il y avait dans tout cela une bonne odeur de petite ville et de province qui ne me déplut pas. La diligence s'arrêta à une auberge qui devait certainement s'appeler *le Cheval Blanc* ou *le Lion d'Or*, et comme on n'y laissait pas le loisir de s'y arrêter long-temps, je ne pus considérer à mon aise que la boutique de pâtissier qui en décorait la devanture, en sorte que je n'observai rien de bien remarquable à Melun, si ce n'est une brioche monstrueuse surmontée d'une rose, et la pâtissière, dont le nez était extrêmement rouge.

A peine remontés en voiture, mon voisin en redingote bleue et le conducteur firent pour dormir ces préparatifs toujours si douloureux à ceux qui n'en ont pas envie. Dès lors, commencèrent pour moi ces mille tribulations qui feront toujours regretter à l'esprit le plus déterminé aux aventures, d'avoir quitté son chez soi. Imaginez que j'avais religieusement endossé l'équipage connu de l'artiste de vaudeville en voyage. J'avais la blouse exigée, la cravate *à la Colin*, et le simple, le trop simple pantalon de toile ; imaginez encore que j'avais compté sur une nuit pure, tiède, étoilée, et sur les lueurs mélancoliques de la lune pour défrayer poétiquement mes insomnies. Or, vers dix heures du soir, mon voisin, bien enveloppé dans son manteau, ronflait à perdre haleine, le conducteur s'éveillait juste aux relais, et la lune ayant absorbé tout ce que mon esprit pouvait lui fournir d'extases, mes yeux s'appesantirent, je me sentis glacé et subjugué par le sommeil. Je m'affaissai sur les coussins, mais une bise aiguë me soufflait au visage, la fraîcheur de la nuit me pénétrait jusqu'aux os, et je grelottais à faire pitié à tout autre qu'à des compagnons fourrés et endormis. La fatigue l'emporta enfin et je me laissai aller à un sommeil pénible qui n'éteignit pas, s'il m'en souvient, le sentiment d'un froid incisif. Je m'éveillai au point du jour, comme nous traversions Pont-sur-Yonne, devant l'un des plus ravissans paysages que j'aie vus de ma vie : c'était un petit bourg avec autant d'arbres que de maisons, jeté sur une rivière bordée de grands peupliers ; d'épaisses vapeurs condensées par l'air de la nuit, de larges rideaux de brouillard se dressaient sur l'eau, déchirant leurs pans, çà et là, aux branches des saules qui trempaient dans le courant comme des panaches, et laissant voir à travers des trouées, tantôt un petit toit de chaume penché sur la rivière, tantôt l'escalier de bois et la roue d'un moulin à eau ; ajoutez à cela l'azur pâle, le ciel limpide et la fraîcheur d'une matinée de la belle saison, bien accommodée à ce tableau délicieux, mais qui pourtant m'empêcha d'en goûter à fond toutes les beautés. J'étais moulu, morfondu et mouillé de rosée jusqu'à la moëlle.

Il ne le faut point nier, et je l'ai expérimenté bien des fois depuis, les facultés poétiques sont assujéties aux plus tristes instincts du corps. Les cordes de la lyre se taisent sous l'impression de la faim ou du froid, comme sous un archet sans colophane, et la première obligation d'un homme littéraire, qui se met en devoir de sentir les magnificences de la nature ou de chanter la mort d'un être chéri, est, sans contredit, un gilet de flanelle et un excellent repas. Dieu sait tout ce que les lettres et les sciences ont perdu, tout ce que nos voyageurs modernes ont oublié de sensations grandioses et de vénérables monumens, par suite d'un relai trop long temps désiré, et toutes les merveilles sauvages ou architecturales qui ont cédé le pas dans leurs impressions à un dîner de table-d'hôte ou à un lit bien bassiné.

Quant à moi, mon enthousiasme s'épanouit de rechef aux premiers rayons du soleil ; je descendis un moment sur la route et je me réchauffai, tout d'abord, en marchant à grands pas derrière la voiture. La journée allait être superbe, et, sur mon ame, en repassant à cette heure, au coin de mon feu, les souvenirs de ce beau chemin, je suis encore d'avis que les plus graves incommodités d'un voyage n'en balancent pas les jouissances.

Sans doute, il est cruel de marcher cinq ou six heures, de faire douze à quinze lieues sans avoir autre chose sous les yeux que des landes plates et dépouillées

qui se fondent à l'horizon avec un ciel gris; il est cruel de passer en revue, toute une journée, quinze à dix-huit cents pommiers ou noyers rangés le long du chemin et coupés de temps à autre par une borne milliaire en guise de chef de file. Sans doute, il est pénible d'en être réduit, pour unique point de vue, au nez barbouillé de tabac de son voisin, et d'avoir à méditer tout une après midi sur les poils qu'il a dans l'oreille et la clé de montre qui se berce sur son gousset; il est douloureux de l'entendre tousser, s'il est asthmatique, fredonner, s'il est officier, faire des calembourgs, s'il est commis voyageur, ronfler, s'il est marchand de bœufs; il est douloureux d'être éclaboussé par ses bribes s'il mange, et de le porter sur ses épaules s'il dort; il est monotone d'être encagé dans une lourde machine, tendrement accouplé à des êtres insociables, suant s'il fait chaud, gelant s'il fait froid, et cahoté nuit et jour sans sommeil et sans repos. Mais aussi, quand le pays est beau et que le soleil se met en fête sur votre passage, quand l'horizon se peuple d'accidens heureux, quelles extases à contempler les ondulations d'une vigne jaune, aux rayons de midi, sur la pente d'un coteau; les divers aspects d'une vallée qu'on embrasse d'un regard, et les tons verdoyans d'un pâturage qui se déploie semé de bouquets d'arbres! Quel charme à surprendre, au bord de la route, une petite maison en briques, avec sa porte verte, sa cheminée qui fume et sa fenêtre tapissée de jasmin où une grosse fille rit entre les feuilles à côté d'une cage de bouvreuils! Quelles douces rêveries à suivre au loin dans la plaine un homme qui marche pas à pas derrière sa charrue dans les sillons, quelques paysannes accroupies au lavoir, ou des bœufs à travers les luzernes avec un enfant demi-nu qui dort auprès!

Nous arrivâmes à cinq heures du matin à Sens où nous n'eûmes pas le temps d'admirer de larges boulevarts plantés d'ormeaux, de vieux remparts romains avec une porte à plein centre qui donnaient à la ville un bon air d'antiquité et la façade de la cathédrale retirée au fond d'une place. Comme je n'avais pas vu grand'chose à Melun parce qu'il faisait trop nuit, je ne vis rien de plus à Sens, parce qu'il ne faisait pas assez jour. Les maisons étaient fermées comme celles du reste de la chrétienté à cette heure, et les mœurs des habitans me parurent se réduire à colporter des tasses de lait le long des voitures. La grande rue où s'était arrêtée la diligence fut en un moment barrée par une vingtaine de femmes dans un appareil très matinal, avec une grande écuelle à la main dont on ne distinguait pas la forme tout d'abord, qui vantèrent à grands cris leur *lait chaud!* Si, pendant les vingt minutes qu'elles demeurèrent là avec nous au grand air, un malheureux voyageur, exténué, se laissait affriander, elles lui posaient d'abord cette jatte sur les bras et fouillaient dans la poche de leur tablier d'où elles retiraient deux ou trois morceaux de sucre mêlés à des mies de pain, des étuis et des coquilles de noix. Je trouvai l'usage barbare, et comme j'hésitais à user de ce cordial, le conducteur me frappa sur l'épaule et me fit signe de le suivre vers une boutique entr'ouverte avec un air de grande faveur. C'était un cabaret de pure souche. Rien n'y manquait : la haute cheminée, la lampe de nuit dans un coin, le plâtre de Napoléon sur le chambranle, le plancher de noires solives, la complainte du Juif Errant sur le mur, le lit blanc et bleu dans le fond, et les trois cantines rangées sur un comptoir gras. On nous versa un alcool rougeâtre. — Buvez-moi ça, dit le conducteur et vous serez remis, j'en réponds.—J'en avalai bravement la moitié d'un trait. Mais cet effroyable breuvage, en tombant dans

mon estomac libre, ébranla jusqu'à ma dernière fibre. Je dissimulai mes douleurs, et, comme par habitude, je versai le reste dans un verre d'eau pour en délayer l'âcreté. J'avais seulement compliqué mon martyre, et je ne saurais vous dire quel horrible goût me pénétra le corps avec cette eau glacée; je regagnai la voiture l'oreille basse, plus sérieux que jamais et avec des nausées atroces en surplus.

Une heure après nous galopions sur la grande route, et en cet endroit de mon Odyssée, le cœur et l'estomac noyés d'amertume, je me disais ce que le lecteur ne manquera pas de se dire aussi : que jusqu'alors je n'avais rien rencontré qui fût particulièrement remarquable, C'est une chose en effet qu'on ne se représente pas assez avant de partir pour de lointaines expéditions, que rien ne ressemble tant à une ville qu'une autre ville, et à une campagne qu'une autre campagne. Il est certain que tout ce que je voyais d'arbres, de prairies, de moissons, avait de grands rapports avec ce que j'avais déjà vu, et que toutes les magnificences champêtres que j'admirais au cœur de la Bourgogne, j'aurais pu les admirer pareillement dans la banlieue de Paris.

Après tout, le grand chemin où l'on me cahotait, simulait, à faire pitié, la route de Sceaux ou de Saint-Denis. Les rues de Sens m'avaient paru alignées dans les proportions exactes de la rue Mouffetard. Les maisons y étaient aussi sales et les femmes que j'avais vues aussi laides. L'eau-de-vie même de cette ville surpassait tout ce qu'on vend de plus exécrable dans ce genre à nos barrières. Les paysans de la contrée parlaient un aussi bon français que les épiciers de la rue aux Ours, et ce fut un cruel moment pour moi quand je vins à m'avouer qu'après avoir fait soixante lieues pour voir des pays et des usages nouveaux, il ne tenait qu'à moi de me croire encore à la barrière de la Cunette ou à Bagnolet. . . . .

EDOUARD OURLIAC.

Théâtre-Français.

LATRÉAUMONT, pièce en cinq actes et en prose, par MM. PROSPER DINAUX et EUGÈNE SUE.



La chasse, la pêche et tous les menus plaisirs de l'automne, nous faisaient depuis long-temps oublier la Comédie-Française qui pourtant s'agitait de mille manières afin d'attirer notre attention : un jour, remettant sa salle à neuf; un autre, nous rendant Rachel avec toutes les splendeurs de la tragédie classique; mais c'était en vain. On s'est occupé pendant assez de mois de MM. les comédiens ordinaires, de M. Buloz, et du décret de Moscou, il était donc tout naturel que jusqu'à nouvel ordre on laissât la discorde souffler toutes les chandelles derrière le rideau vert de la salle Richelieu. — Cependant il arriva qu'un soir M. Buloz, le Suisse qui, pour me servir de la pittoresque phrase de M. de Balzac, a compris la littérature en portier, se prit à réfléchir qu'il y avait urgence de frapper un grand coup pour ramener à la Co-

médie-Française ce public volage qui semblait prendre à tâche d'en éviter de plus en plus le chemin. Dans ce même temps, M. Eugène Sue, qui avait fait un assez mauvais drame avec un livre qui n'est pas excellent, était fort indécis de savoir où il le ferait jouer. *Latréaumont* avait été destiné d'abord à la Renaissance: la fortune ayant fermé sa porte à M. Anténor Joly, M. Joly dut à son tour fermer celle de son théâtre, et M. Eugène Sue, contre toute attente, ne fut pas infiniment chagriné de cette catastrophe. Son drame, composé pour la Renaissance, ne convenait pas moins à la Porte-Saint-Martin; mais au moment même où le glorieux romancier mettait le pied sous le péristyle, M. Harel partait pour la Syrie, pour la Grèce, je ne sais pour où, beaucoup plus chargé que feu Bias, car il emportait avec lui Mlle Georges et tous les accessoires de *la Tour de Nesle*.

Pour le coup, M Eugène Sue ne fut pas maître de son indignation; elle éclata dans un anathème qui ne saurait guère se comparer, à la différence près des sexes, qu'à celui de Camille dans *les Horaces*, et après avoir demandé au ciel la mort de l'art dramatique en France, il achevait, dans un douloureux soupir, son dernier vers :

Moi seul en être cause et mourir de plaisir !

Quand il se sentit frappé sur l'épaule, c'était M. Buloz, c'était le portier de la Comédie-Française qui venait offrir un asile à *Latréaumont* proscrit. Leurs deux ames se fondirent dans un embrassement sympathique; ils se traitèrent réciproquement de sauveur, eux qui ne devaient sauver personne, mais bien, faire sauver tout le monde; et le drame de M. Sue contraint, par force majeure, d'entrer au Théâtre-Français, puisque la Porte-Saint-Martin et la Renaissance n'étaient plus là pour le recevoir, fut mis en plein cours de répétition. Alors le Suisse qui tient l'emploi de commissaire royal dans cette distribution de rôles que MM. les comédiens ordinaires remplissent si mal, s'extasia sur les magnificences de ce chef-d'œuvre. Les éloges ne tarirent pas. C'est beau! c'est admirable! c'est sublime!... — Vint le soir de la première représentation, et ces oracles du goût, ces Mécènes de la littérature et du théâtre ne furent plus que de vrais niais. Ce qu'ils avaient trouvé beau, admirable, sublime, était affligeant, absurde, ridicule aux yeux de tous; et les sifflets qui déjà avaient préludé par quelques vagues accords au second acte, poursuivirent jusqu'au dernier une symphonie concertante du plus parfait ensemble. Telle est l'histoire de *Latréaumont* à laquelle pourtant il manque encore un chapitre.

Ce chapitre, le voici. La lourde chute de *Latréaumont* était un coup de grace pour la pauvre Comédie qui en a déjà tant reçu. M. Buloz sortit de sa loge de concierge et courut au domicile de tous les grands journaux auxquels il remit une réclame composée par M. Sue peut-être, à son défaut par un ami, et dans tous les cas, par un maladroit; cette réclame, qui voudrait être une apologie, n'est pas autre chose qu'une oraison funèbre. On y annonce que des coupures ont été faites, mais ces coupures ne rendent pas *Latréaumont* meilleur, elles abrègent seulement la durée du concert des sifflets. On y fait l'éloge de M. Beauvallet et de Mlle Doze; mais la grosse voix de M. Beauvallet ne donne pas à la pièce de M. Sue l'intérêt et le style qui lui manquent. Que M. Beauvallet soit superbe dans *Latréaumont*, c'est d'abord ce dont il est permis de douter à plus d'un titre; ensuite, cela n'empêche pas que ledit M. Beauvallet n'ait pris un rôle dont M. Monrose n'a pas voulu

et qui n'a été offert à ce même M. Monrose, que dans l'impossibilité de le donner à M. Frédérick Lemaître. Quant à Mlle Doze, ses dix-sept ans, ses grands yeux bleus et son adorable chevelure blonde ne sauraient dans aucun cas constituer un succès littéraire au profit de M. Sue ; il se peut qu'on eût sifflé davantage si elle n'eût pas été là.

Après l'accueil un peu leste qui a été fait à l'œuvre de M. Eugène Sue, le détail le moins important est, à coup sûr, l'analyse. A quoi bon en effet raconter une histoire qui n'aura pas de lendemain?—La conspiration du colonel Latréaumont, sous Louis XIV, est, à quelques détails près, la conspiration contemporaine du général Mallet. Latréaumont était un adroit ambitieux qui circonvint un imbécille, fils d'un grand capitaine, le chevalier de Rohan, dont le nom est dissimulé dans la pièce sous celui de prince de Cherny. Il voulait réaliser pour les provinces du royaume de France, l'organisation des villes libres de la Hanse, et il prétendait commencer par la Normandie. Un projet aussi fou avorta, il ne pouvait en être autrement. Dans le drame de M. Sue, Latréaumont est trahi, tombe frappé de deux coups de feu et le prince de Cherny est fait prisonnier. Dans l'histoire, le chevalier de Rohan porta sa tête sur l'échafaud, et le colonel Latréaumont mourut courageusement sur le champ de bataille où son audace avait trouvé beau de lutter contre la grandeur et les soldats de Louis XIV.

Comme sujet et comme exécution, tout ceci assurément est fort triste ; il y a néanmoins quelque chose de plus triste encore : c'est que ce mauvais ouvrage qui aura le sort de *Cosima*, de *Japhet à la recherche d'un père*, et de toutes ces désolantes platitudes qui depuis quelque temps font les frais du répertoire de notre première scène; c'est, je le répète, que *Latréaumont* n'a été représenté au Théâtre-Français que faute de pouvoir l'être ailleurs. Le théâtre et les auteurs actuels sont un pis-aller pour M. Eugène Sue. Et quand un théâtre est tombé à ce point, quand pour y arriver, au lieu de monter il faut descendre, quand tous ceux qui pourraient, sinon lui rendre sa splendeur au moins l'empêcher de mourir, s'éloignent de lui et se taisent, quand au dedans et au dehors tout conspire sa ruine, lorsque les hommes et les choses se tournent contre lui, lorsque enfin les événemens et les fautes tour-à-tour le poursuivent et l'accablent avec une désespérante fatalité, on se demande s'il est bien possible que nous ayons encore une littérature dramatique en France, et si notre comédie et notre drame ne vont pas dormir d'un éternel sommeil sous le tardif monument que l'on élève à la mémoire de notre grand Molière? G. GUÉNOT-LECOINTE.

P. S. Depuis trois jours, Mlle Mars a officiellement notifié sa retraite à la Comédie-Française. Ainsi, au propre comme au figuré, tout s'éteint, tout meurt autour de ce malheureux théâtre !

Nous avons entendu, vendredi dernier, à l'Institut, la répétition de la grande scène dramatique de M. Bazin, le lauréat du Conservatoire. Cette scène, dont le dialogue plein de sentiment et de poésie a été composé par M. Emile Deschamps, et qui s'intitule à l'Institut, *Loïse de Montfort*, prendra, la semaine prochaine, sur l'affiche de l'Opéra, le titre d'*Une Nuit de la Ligue*, car M. Léon Pillet a eu l'excellente idée d'ouvrir les portes de l'Académie royale à M. Bazin, en lui per-

mettant d'y faire entendre l'ouvrage qui lui a valu sa couronne. Cette belle scène a pour interprêtes trois chanteurs distingués : Marié, Dérivis et Mme Stoltz. Nous dirons notre dernier mot sur l'œuvre remarquable de M. Bazin, quand le public aura été appelé à la connaître et, sans aucun doute, à l'applaudir.

Maintenant, continuons à nous enquérir de ce qui se passe à l'Opéra et ailleurs. On parle des prochains débuts sur notre première scène lyrique d'un ténor et d'une basse, M. Paulin et M. Baroilhet. Quelques fragmens de l'opéra nouveau de M. Donizetti, *l'Ange de Nisida* sont déjà distribués. Mlle de Rieux, que nous avons entendue il y a quelques mois, obtient, dit-on, les plus grands succès en Italie, surtout dans les opéras français ; cela ne prouve qu'une chose, c'est que les Italiens ne sont pas plus forts pour chanter nos opéras, que nous pour chanter les leurs. — Les Bouffes ont ouvert jeudi à l'Odéon avec *Lucia di Lamermoor*, Rubini, Tamburini et Mme Persiani.—L'Opéra-Comique réussit avec Mme Thillon et des reprises dans le nouveau et l'ancien répertoire, en attendant *Jeanne de Naples*, de MM. Monpou et Bordèse.— *Quitte ou Double*, du Vaudeville, est une de ces plates et absurdes pièces, remplies de dialogues pâteux et de marivaudage malsain, comme M. Ancelot sait si bien les faire. Pour sauver cette ennuyeuse farce, il a fallu tout l'esprit et la grace de Taigny et de sa femme. L'administration du Vaudeville, dans le but de faire expier à M. et Mme Taigny leurs succès dans les départemens, n'a rien trouvé de mieux que de les condamner à une comédie forcée de M. Ancelot, que le parterre a laissée passer à cause d'eux.—*Le Chevalier du Guet*, grace à Lafont, est la pièce à la mode ; tout le monde va aux Variétés. — Le Palais-Royal nous a rendu Déjazet, c'est-à-dire qu'il a rempli jusqu'aux combles sa salle qui jouit de l'heureux privilége de n'être jamais vide. — La Porte-Saint-Martin est fermée depuis six mois, tant mieux. Dans cet intervalle une demi-douzaine de directeurs, au moins, auraient trouvé moyen de s'y ruiner. La Porte-Saint-Martin peut être considérée comme le temple de Janus de la prospérité dramatique. — A la Gaîté, *la Chouette et la Colombe* sous les traits de Mmes Mélanie et Amy, attirent chaque soir le public du boulevart. — Samedi dernier, le Cirque a fait la réouverture de sa salle d'hiver par *le Mirliton enchanté*, pièce qui aura tout le succès des fameuses *Pilules du Diable*. — A l'Ambigu et aux Folies-Dramatiques qui viennent de donner une nouvelle pièce de MM. Cogniard, toujours foule, de même qu'à la Porte-Saint-Antoine. ***

Concerts Vivienne.

L'administration de ces concerts déploie une activité digne des plus grands éloges ; elle prépare en ce moment, pour la saison d'hiver, une salle avec une décoration nouvelle, qui est due au pinceau d'un de nos plus habiles peintres en décors. Toutes ces prévenances de l'administration, jointes à l'excellent orchestre de Fessy, ne peuvent manquer de conserver la foule aux Concerts Vivienne.

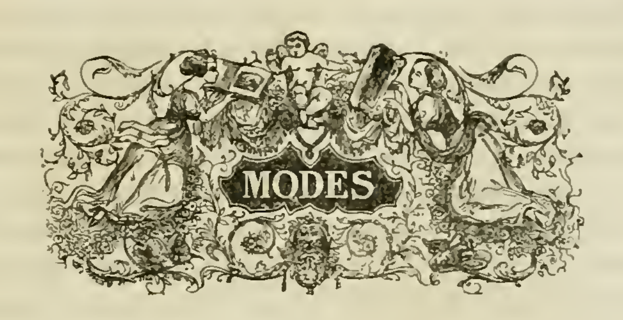
Le Directeur DE VILLEMESSANT.



LA SYLPHIDE

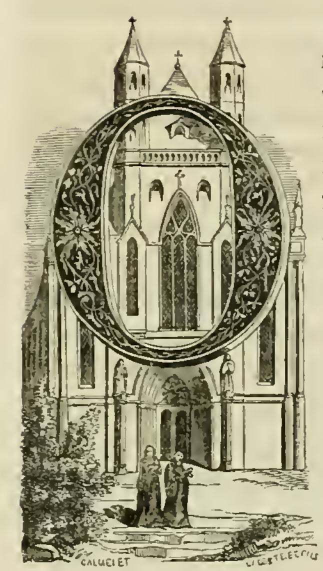
Bonnet de blonde écrue à fleurs et de rubans de la maison (Leclerc). *Toilette de dîner. Robe de soie garnie de deux effilés. Mantelle catalane de* (Mme Ferrière Penona) *Bte des cours de France et d'Angleterre*

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17.



A Madame ***

10 octobre.



ON ne peut plus se faire illusion, madame, voici venir l'hiver ! Malgré le soleil qui brille derrière nos vitres, la bise est arrivée. C'est donc le moment de visiter les magasins de Rosset, qui nous offre un choix si splendide de magnifiques cachemires, ces châles de transition entre l'été et l'hiver. Vous savez tout ce qu'ont de séduisant ceux de Rosset, avec leurs riches dessins sur ces fonds d'un tissu si fin et si moelleux ; on ne rencontre plus une femme distinguée qui ne pare ses épaules d'un des châles aristocratiques de Rosset, accessoire obligé des toilettes de promenade aux Tuileries. Bientôt viendront les mantelets à *capuchon*, charmante invention qui perpétuera les écharpes gracieuses que portaient les femmes cet été ; ces mantelets se font en satin, bordés de velours ; plus tard on les fera en velours bordés de fourrures : le capuchon, retombant sur les épaules comme celui des burnous, se termine de même par un gland ; les plus distingués sont en satin et velours de pareille nuance ; quelques femmes les portent en satin noir bordés de velours écossais.

Les fourrures, au reste, n'attendront pas long-temps leur tour ; je n'en veux pour preuve que l'activité avec laquelle Auprêtre se prépare à faire les honneurs de la saison. Non-seulement le succès l'oblige à agrandir ses beaux magasins rue Saint-Honoré, 261, mais encore il faut, pour satisfaire à tous les besoins de sa clientelle, qu'il établisse un dépôt rue Saint-Honoré, 55, chez Bougenaux, qui est lui-même un excellent fourreur. Ce qui recommande surtout Auprêtre à notre attention, ce sont moins ses riches pelleteries que les *manchons aérifères* pour lesquels il a obtenu un brevet. Qu'on se garde bien, toutefois, de

se méprendre sur cette dénomination de *manchons aérifères;* on n'en doit pas conclure que ce sont des manchons froids, et pour prévenir toute erreur, je me hâte d'en donner l'explication : Auprêtre a inventé des manchons aussi chauds et aussi douillets que tous ceux qu'on a inventés et que l'on inventera; mais ces manchons se garnissent avec de l'air au lieu de plumes ou de crin. Il en résulte plusieurs avantages : d'abord une plus grande légèreté, ensuite l'absence de tout affaissement, et, enfin, l'impossibilité pour ces mêmes manchons d'être la proie des mites et des vers. C'est là, on en conviendra, une invention utile autant qu'agréable, et dont on doit savoir un gré infini à Auprêtre.

Les étoffes de tissus et de dessins anciens seront très en vogue cet hiver; les *taffetas Pompadour, Fontanges, La Vallière* se reproduisent plus luxueux que jamais; ils se mélangent au crêpe *Rachel*, au crêpe de *Palestine*, au crêpe *ottoman*, aux *moirés*, et chaque jour maintenant ajoute un nom à cette nomenclature, que j'ai, pour mon compte, été puiser aujourd'hui chez Thiébaud-Guichard, dont la maison possède tous les objets que je viens de vous énumérer, d'une beauté qui ne laisse rien à reprendre. Il en est de même de la maison Delon, qui commence à étaler les richesses de l'hiver. Les soieries de la *Barbe-d'Or* n'ont plus besoin d'éloges; depuis long-temps leur renommée se soutient si fraîche, si vivace, que les femmes vont là les yeux fermés, sûres qu'en prenant au hasard, elles tomberont toujours sur ce qu'il y a de plus distingué. Avec les étoffes anciennes, les anciennes coiffures...., les unes ne peuvent aller sans les autres... C'est en comparant sans doute cette harmonie si désirable dans la toilette féminine, que Mme Séguin a préparé ses jolies coiffures *du temps passé* pour cet hiver. Le chapeau Louis XIV qu'elle a créé et qu'elle continue avec bonheur, ne peut manquer d'avoir un immense succès. On avait parlé un instant de reprendre très sérieusement les *paniers;* mais, Dieu merci! cette idée me semble abandonnée, et on se contentera des jupes bouffantes d'Oudinot et de Delannoy; ce dernier, dont le succès va toujours croissant, a été obligé, pour satisfaire sa nombreuse clientelle, d'établir un dépôt de ses sous-jupes rue Montmartre. Je me rappelle d'avoir été une des premières à vous parler de la vogue que prendraient les productions de Delannoy, dont le prix modéré et le mérite égal de ses sous-jupes lui donnent une supériorité incontestable sur les autres faiseurs. Ce mot de *faiseur* me rappelle Richard-Laurent, qui, comme faiseur pour la spécialité des gilets, jouit d'une renommée que personne ne peut lui disputer. Il sera de mode d'étaler cet hiver un grand luxe pour cette partie de la toilette masculine, et, dans cette prévision, Richard-Laurent prépare des gilets qui n'auront pas leurs pareils; il a surtout un assortiment de gilets en velours qui m'a semblé d'une beauté remarquable.

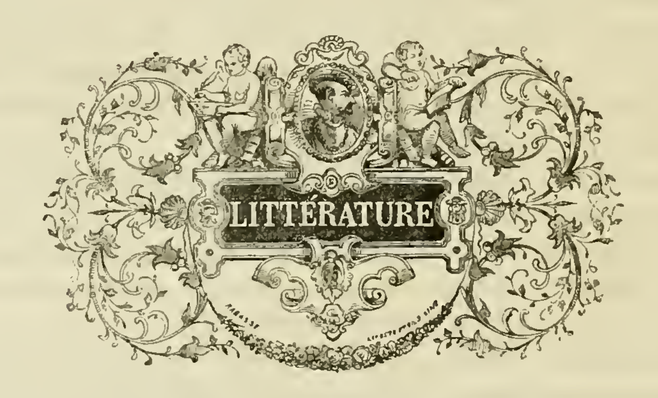
Il se livre un combat à outrance entre les manches larges et les manches

justes ; il serait encore difficile de prévoir auxquelles restera la victoire, car elles se relèvent et tombent chacune à leur tour. Ce qu'on peut dire de plus vrai aujourd'hui, c'est que les unes et les autres se portent également : même dans les manches courtes, cette balance existe. On voit beaucoup de manches courtes aux robes de soirées, qui sont bouillonnées de deux ou trois bouillons, lesquels sont partagés par des bracelets ou une rangée de petites rosettes en rubans ; d'autres, tout-à-fait justes, avec le sabot simplement relevé par un nœud de ruban ou une agrafe en camée ou pierreries. On pourrait prononcer à peu près le même jugement dans les garnitures des robes, car celles qui sont destinées aux courses à pied sont généralement dépourvues de volans, tandis que les robes habillées en ont toutes. On a fort sagement compris que des volans, dans une rue boueuse de l'hiver, serait chose aussi incommode que peu gracieuse à l'œil, et on les remplace par un large ourlet ou des plis en biais. Je ne puis m'empêcher de déplorer ici une tendance vers le *bariolé* qui me semble poindre terriblement grosse à l'horizon de la mode. Il est déjà à remarquer que bon nombre de capotes ont la doublure d'une autre nuance que le dessus ; passe encore pour les chapeaux, surtout lorsque l'on marie le rose et le noir, le violet et le paille, le blanc et le bleu ; mais j'ai vu de hideux assemblages qui m'ont fait frémir pour les suites, surtout si on les applique aux vêtemens et si l'on y mêle les couleurs tranchantes. Une mode charmante est celle des peignoirs du matin, dont les manches relevées à la *religieuse* dont vous devez vous rappeler que LA SYLPHIDE a donné le premier modèle, laissent voir des manches en batiste, gaufrées à la façon des *surplis*, serrées au bras par un petit poignet brodé et garni d'une valencienne.

Il est à remarquer, madame, que dans ce temps où les titres et les blasons semblent exercer une plus que minime influence dans la société, c'est à qui fera graver, broder, dessiner ses armoiries sur tous les objets en usage pour le service; il n'est pas jusqu'au plus petit bourgeois qui, à défaut d'écusson, ne mette aux quatre coins de ses mouchoirs, serviettes, etc., son chiffre en hasardant même quelquefois un petit bout de *couronne*. Au fait, Chapron a poussé à un point de perfection si incroyable la spécialité des mouchoirs, long-temps laissés en oubli, qu'il faut bien désormais que le mouchoir joue dans notre toilette un rôle aussi important que la dentelle ou le cachemire. En ouvrant de nouveaux magasins ou plutôt de splendides salons, rue de la Paix, 7, à la *Sublime Porte*, Chapron a voulu que dans sa maison tout marchât de pair avec le succès. Il n'y a pas en effet jusqu'à sa *Sublime Porte* qui ne lui ait valu un brevet. Cette porte s'ouvre d'elle-même : c'est une merveille qui sert de péristyle à une multitude d'autres merveilles de batiste, de mousseline, de dentelles et de broderies. Le mouchoir héraldique de Chapron est une belle chose entre toutes les belles choses dont aujourd'hui nous sommes

tières; ses mouchoirs brodés, garnis, ses chiffres, ses impressions, enfin toutes les variétés charmantes de sa spécialité, que Chapron a su mettre au niveau des coquetteries les plus modestes, lui assurent dans son genre une renommée que la concurrence aura pour l'avenir beaucoup de peine à égaler.

Les mouchoirs de Chapron me ramènent plus que jamais aux idées de blason et de noblesse qui m'étaient suggerées en visitant les magasins de Lahoche-Boin, qui a les plus délicieux services de table façon *vieux Sèvres* en porcelaine peinte et armoiriés qui se puissent voir. L'élégance et le luxe des objets qui se trouvent à *l'Escalier de cristal*, permettent de deviner tout ce que ces services doivent avoir de séduisant; aussi beaucoup de riches familles, en rentrant à Paris, en font-elles l'acquisition pour les soupers et grands dîners de l'hiver; on ne néglige pas non plus les mille accessoires de si bon goût qui se remarquent chez Lahoche, et dont les vrais amateurs de cristaux et de porcelaine aiment à orner leurs appartemens. Baronne MARIE DE L******



LES FOLLES AMOURS.

LIVRE PREMIER.

Madame de Nelcy.

I.



Sur la route de Bourges à Gien, à peu de distance du domaine de Fussy, lorsque l'on s'enfonce à droite dans les terres plates et silencieuses qui bordent le chemin et qui n'ont d'autre parure, aux plus beaux jours de l'été, que les sainfoins et les luzernes; derrière le clocher bleu d'un village dont on cherche vainement le nom sur la carte de France, et dont la généalogie n'est même pas précise dans le pays; on s'arrête devant des fossés qui n'ont plus d'eau, que tapissent pêle-mêle des ronces

et des boutons d'or, et que domine une grille continue dont la porte principale, bizarrement tourmentée à son sommet, conserve un certain aspect Louis XV qui fait plaisir à voir. Il y a bien encore au bas de cette porte une espèce de pont-levis rouillé sur ses gonds, et dont les planches se sont pourries sans changer de place. Doux souvenir! On avait des ponts-levis au temps joyeux de Philippe d'Orléans, non par nécessité, mais par étiquette. On s'en serait servi peut-être pour barrer le passage aux maris; mais comme les maris étaient alors fort bien élevés, les ponts-levis ne se levaient jamais : d'où il ne faut pas rigoureusement conclure que si le pont de Nelcy ne se remue pas davantage maintenant, ce soit pour la même cause.

Lorsqu'on traverse ce pont et cette porte indifféremment ouverts à tous les moutons, les touristes et les ânes du Berry, je ne sais quels suaves et calmes pensers vous descendent dans le cœur du haut des ombrages que çà et là percent à jour les tremblans rayons du soleil. Le luxe de cette verdure, le chant des oiseaux, les senteurs mélangées des chênes, des ormes, des peupliers et des acacias dilatent l'imagination et ouvrent l'ame. On devient poète à son insu. — Au bout de ce parc, il y a un jardin anglais, des tapis verts, des pelouses, des eaux murmurantes et un château qui n'a pas de tourelles, mais qui est tout fier de ses hautes fenêtres, de ses balcons qui font le ventre, de ses spacieux corridors et de ses salons Pompadour avec des dessus de porte de Boucher et des médaillons de M. Watteau.

Ce château avait pour hôtes durant les dernières années de la Restauration, ses nobles propriétaires : M. et Mme de Nelcy. M. de Nelcy, ami d'enfance de M. de Villèle, avait occupé un poste d'une importance très haute sous le long ministère de cet homme d'Etat; puis il avait en même temps que lui abandonné les affaires, s'était retiré dans son château et n'avait plus reparu aux Tuileries depuis l'avénement de Charles X. En quittant la politique, M. de Nelcy avait éprouvé l'irrésistible besoin de porter la somme de ses affections ailleurs, et il s'était marié. Doué d'un âge assez mûr et d'une fortune modeste, vivant à peu de chose près, depuis la perte de son emploi, des redevances de ses fermiers qui n'étaient pas lourdes, réalisant de tous points l'*aurea mediocritas* d'Horace, il fut très réservé dans son choix. M. de Nelcy, sur le conseil de quelques vieux camarades, serra les nœuds de l'hymen en homme de goût, tenant à ce que le mariage qui doit être un paradis ne soit pas un purgatoire. Il emprunta à un département voisin une demoiselle majeure qui lui appporta un beau nom, des souvenirs de famille qui dataient de Louis XIV, dans l'avenir, quelques espérances collatérales, et pour le présent, une dot qui consistait en un cabinet d'antiquités et une galerie de tableaux délaissés par feu M. le marquis de Rancé, son père. On devine ce qu'était la galerie formée par un gentilhomme de province : des pastiches barbouillés par des élèves de Greuze, des esquisses de gens inconnus, des scènes religieuses réparées par des marchands de couleur, des moutons du Berry attribués à Wouwermans et des enseignes de cabarets pompeusement signées Teniers ou Claude Lorrain. Quant aux antiquités, c'étaient des vases plus ou moins avariés, ramassés au coin des bornes peut-être, en grande partie dans des greniers féodaux, et dont, dans tous les cas, un fort petit nombre avait eu l'honneur de voir le jour à Herculanum, à Syracuse ou en Étrurie. — Mlle Anysie de Rancé transporta donc dans le domicile conjugal son bouquet de fleurs d'oranger et la

fortune de son père tristement métamorphosée en aunes de toiles et en morceaux de faïence; et ils firent tout leur possible pour vivre heureux.

M. et Mme de Nelcy en étaient là du roman de leur mariage, lorsqu'un matin on leur annonça la visite de M. Pierre Durand et de son fils. Ce Pierre Durand avait obtenu de M. de Nelcy, à l'époque de sa splendeur, une place dans la municipalité de sa ville et une bourse au collége pour son fils. Or, ce même fils venait d'achever ses études, et les principes de la latinité du beau siècle d'Auguste et de l'harmonieuse langue d'Homère que lui avaient successivement inculqués une demi-douzaine de pantins affublés de robes noires et coiffés du titre de professeur, avaient si bien profité chez lui, qu'il avait acquis un fort remarquable talent dans le dessin et qu'il venait de se faire recevoir bachelier pour être à même d'exercer avec plus de succès le métier de peintre. M. de Nelcy parla fort longuement de l'utilité des études classiques et des nombreux avantages qu'elles présentent pour la santé; M. Durand le laissa dire, sa position d'employé municipal ne lui permettant pas d'avoir une opinion. Mme de Nelcy remarqua que Tiburce, le fils Durand, avait des bas bleus qui n'étaient pas beaux, et Tiburce, se permettant à la dérobée un de ces regards de séminariste si fréquens chez les eunuques qui sortent du sérail universitaire, remarqua à son tour que Mme de Nelcy avait des yeux noirs qui brillaient beaucoup; puis, comme il était très embarrassé de ses mains et de ses regards, M. Tiburce, il se mit à passer en revue les innombrables croûtes du feu marquis de Rancé qui salissaient les murs du château de Nelcy. — Tandis que M. de Nelcy continuait à expliquer à Pierre Durand comme quoi les Lettres de Cicéron à Atticus étaient un excellent préservatif contre le danger des mauvaises connaissances et les chutes de cheval, Tiburce tomba en extase devant un portrait de femme à mi corps dont la carnation vive et espagnole, les belles lignes des épaules et du cou se dessinaient sur un fond noir auquel les tons vaguement rougeâtres du costume donnaient un magnifique relief. — M. de Nelcy avait terminé sa harangue et félicité Durand sur la vocation de son fils, que Tiburce était encore devant le portrait les yeux fixes et la bouche ouverte. Il fallut le tirer de son abrutissante contemplation, pour lui faire remplir les devoirs que la civilité puérile impose. Tiburce salua gauchement M. et Mme de Nelcy, renversa trois chaises sur son passage, déchira son pantalon à la rampe de l'escalier et arriva tout étourdi jusqu'au milieu du parc avec son père qui, finalement impatienté de toutes ses maladresses, lui dit en lui secouant le bras.

— Mais qu'as-tu donc, Tiburce?

— Elle a de bien beaux yeux noirs, papa!

Pierre Durand, auquel sa position d'employé municipal donnait des droits sur son fils, puiqu'elle lui permettait de subvenir aux frais de son voyage à Paris, voulut avoir l'explication de cette réponse. Mais toute son éloquence de père et d'employé municipal échoua. Tiburce prononçait des mots sans suite, parlait tantôt d'un portrait, tantôt d'une femme, dessinait dans l'air avec son doigt, se livrait à mille folies et quelquefois restait des heures entières à regarder un point dans l'espace. Cette surexcitation, tant soit peu anormale, n'avait d'ailleurs rien enlevé aux facultés intellectuelles de Tiburce, il buvait, dormait et mangeait comme à l'ordinaire. — Pierre Durand conduisit son fils à la diligence, persuadé que c'était la passion de la peinture qui lui dérangeait ainsi le cerveau. M. Durand embrassa son

fils avec une effusion patriarchale, lui recommanda de conjurer les accidens de Paris par la lecture des Lettres à Atticus, et l'aida à monter sur l'impériale : Tiburce voulait déjà voyager en artiste. Quelques minutes après, la diligence descendait au grand trot la rue d'Auron, tandis que Pierre Durand, cet excellent homme, souhaitait du geste, à son fils, du plus loin qu'il pouvait le voir, bonne fortune et bon courage, dans cette grande ville où lui-même il n'était jamais allé.

II.

Que dire de l'arrivée de Tiburce à Paris ? Elle ressemble à celle de tous les jeunes gens de son âge et de son caractère. Ce fut un niais, une véritable *queue rouge* pendant cinq ou six semaines. Il n'y a pas de langue pour exprimer les farces, déboires, les ignominies de tout genre dont il fut la victime dans l'atelier du peintre célèbre auquel l'avait adressé le beau-frère du préfet de son endroit ; tant qu'à la fin Tiburce releva la tête, et que ce sang généreux dont on a toujours quelques gouttes dans les veines aux premiers pas de la jeunesse, bouillonna vigoureusement en lui. Ce fut là l'heure suprême où il rejeta avec dégoût l'innocente défroque du collégien pour endosser à tout jamais la livrée monotone du monde. Il apprit qu'il fallait mentir avec les femmes et se vanter avec les hommes ; que la conscience bien plutôt que l'or était une chimère, la vertu un paradoxe, — et que les beaux yeux noirs étaient nombreux.

Cette crise une fois passée, la vie d'atelier fut douce à Tiburce ; la morale de convention qu'on y prêchait passa dans son esprit à l'état de dogme. Du moment qu'il ne se crut plus forcé de croire à rien, il fit bon marché de son cœur qui ne fut plus que son esclave et qui dut obéir à toutes ses fantaisies et ses passagères affections. De chaque chose, ici-bas, il ne vit plus que la forme ; il se garda de pénétrer au-delà de la surface. Il s'habitua avec une facilité infinie à ne plus vivre que de lendemains ; amis d'un jour, plaisirs, maîtresses d'un jour, il ne donna qu'un jour aux plus saintes occupations de ce monde. — Tiburce écrivit des lettres d'un épouvantable scepticisme, d'une moquerie désespérante à son pauvre père, qui, heureusement, ne les comprit pas. Cependant, il ne faut point que l'on s'y trompe, il y avait beaucoup de fanfaronnades dans la façon d'agir de Tiburce. Par instant, le remords, les indécisions vertueuses essayaient de prendre le dessus ; mais vite il appelait à son aide l'amour-propre et l'orgueil, et se punissait des péchés qu'il avait craint de commettre en en faisant de plus gros — Donc, Tiburce s'amusait beaucoup et ne travaillait guère ; pour ne pas perdre entièrement son temps, il se fit affilier à la société des *carbonari* ; il vanta Paul-Louis, qu'il ne connaissait pas, se fit un des plus fervens apôtres de Benjamin Constant et s'abonna au *National*. A l'atelier, il décerna l'ostracisme contre la peinture d'histoire et la peinture de genre, et il ne voulut plus faire que de la peinture politique. On lui offrit de dessiner un Marius, il préféra croquer un volontaire du Camp de la Lune. Tiburce était devenu féroce ; il conspuait la monarchie dans les estaminets, et voulait adresser une pétition à la chambre pour que l'on mît en opéras toutes les chansons de Bérenger. A l'inverse de M. de Nelcy, il déserta les femmes et se jeta à corps perdu dans les bras décharnés de la politique.

Tiburce *fit* la révolution de juillet ; c'est-à-dire, il se hasarda à mettre le nez

dans la rue le second jour. Ayant vu tomber à ses côtés un homme frappé à mort, et s'apercevant de plus qu'il faisait très chaud, cette double considération refroidit notablement son enthousiasme. Il remonta à son cinquième étage d'où il ne sortit plus que cinq jours après, sous prétexte qu'il était fort occupé à composer des Scènes populaires et philanthropiques du Directoire. Tiburce, pour avoir de la sorte sauvé la patrie et la charte, méritait bien une récompense : il la demanda ; on lui fit, par hasard, la justice de la lui refuser. Ce fut alors que le fils de Pierre Durand sentit l'impérieux besoin de respirer l'air natal.

Tiburce retourna dans son cher Berry ; mais que d'événemens, mon Dieu ! son père était devenu sous-préfet, et M. de Nelcy était mort ; oui, mort de peur, mort de la crainte de voir après juillet recommencer l'émigration dont l'avait tant effrayé son père. Ainsi placé entre la fortune et une tombe, un souvenir et un nom de femme revinrent, sur une brise embaumée du manoir de Nelcy, caresser le cœur de Tiburce.

Et le matin suivant il sonnait à la grille solitaire.

III.

Rêves d'amour ! qui jamais expliquera vos inconcevables influences ? Tiburce traverse le parc, et sur sa tête les peupliers agitent avec un doux murmure leurs feuilles chatoyantes, les acacias laissent pendre sur son front leurs grappes blanches et roses ; tant de fraîcheur, tant de solitude le régénère : il s'arrête, et presque malgré lui le voilà revenu à ses premiers beaux jours, à ses premières illusions ! Il réfléchit que son ame est fanée comme les pauvres feuilles que son pied foule ; il se demande avec effroi si son cœur est déjà mort aux amours ? Et pour toute réponse deux grosses larmes roulent dans ses yeux.

Ainsi affligé et rêveur, Tiburce s'avançait sur le perron du château, quand Mme de Nelcy vint à sa rencontre. Tiburce salua avec respect ; la châtelaine lui tendit sa blanche main. — Le veuvage n'avait aucunement altéré les traits de Mme de Nelcy, qui avait accepté avec une résignation évangélique la croix qu'il avait plu à Dieu de lui envoyer. Le deuil lui allait à ravir. Mme de Nelcy avait compté ses trente et un ans avec les feuilles que le vent de la dernière automne avait arrachées aux arbres de son parc ; c'était une belle nature ample et aristocratique, une figure pâle mais animée, encadrée dans des bandeaux de cheveux noirs, sur lesquels la lumière miroitait comme sur du satin. Si Tiburce avait pu ressembler par quelque endroit à Jean-Jacques, on comparerait volontiers Mme de Nelcy à Mme de Varens. Aussi, voyant tant de noblesse unie à tant de grace, Tiburce gardait un anxieux silence, et se laissait conduire comme un enfant. Mme de Nelcy jouissait de son trouble, et à dessein sans doute, elle l'amena dans son salon jusque devant le portrait qui l'avait si étrangement fasciné lors de sa dernière visite.

Levant les yeux, Tiburce reconnut cette toile et tressaillit. — C'est bien là, se disait-il, le pinceau de Mignard ; mais comment se fait-il qu'à plus d'un siècle et demi d'intervalle ce portrait ressemble autant à Mme de Nelcy ? — La belle veuve avait deviné, et, faisant asseoir Tiburce à côté d'elle, elle lui raconta, avec ce son de voix que les femmes savent si bien prendre lorsqu'il leur plaît de

séduire, comment cette admirable page de Mignard était le portrait d'une de ses aïeules, vicomtesse de Rancé, amie intime de Mme de Montbazon et presque aussi belle que cette reine de beauté du grand siècle. Les héritages et les révolutions avaient fait éprouver de nombreuses vicissitudes à ce portrait ; il était tombé, sans qu'on pût s'expliquer de quelle manière, entre les mains de Saint-Evremont qui en avait fait cadeau à Helvétius, fort bel homme et grand amateur de femmes, comme on sait; et enfin, le feu marquis de Rancé avait acheté, moyennant un prix fort modique, le portrait de sa parente au petit-fils d'un obscur encyclopédiste, devenu brocanteur par la faute de Voltaire et de Rousseau. — Mme de Nelcy se complaisait dans ces détails qui lui donnaient le temps d'examiner à loisir Tiburce, lequel, de son côté, lui accordait toute latitude. parce qu'il gagnait presque autant qu'elle à ce répit, et que peu à peu son intrépidité et son adresse prenaient le dessus.

Tiburce était d'ailleurs changé tout à son avantage : les bottes vernies avaient succédé aux bas bleus ; il avait toute la distinction et l'aisance d'un artiste qui n'a pas tourné le dos aux usages du beau monde, et de plus, Tiburce était blond : il ne réfléchissait pas à cet avantage qui était solennel, décisif, aux yeux de la veuve. ce qui sera facilement compris quand on saura que défunt M. de Nelcy était brun. Tiburce aurait été un homme complet s'il n'avait pas eu vingt-deux ans ; cinq ou six années de plus et on en aurait fait quelque chose. Néanmoins, Mme de Nelcy, avec cette charité touchante qui distingue son sexe depuis Antigone, se décida à lui trouver un emploi.

Mme de Nelcy n'avait guère pleuré son époux : d'abord parce que les pleurs font vieillir, et ensuite parce qu'on vieillit assez vite lorsqu'on est veuve et que l'on a trente et un ans. L'arrivée de Tiburce qui ne tenait pas beaucoup de place, combla, dès le premier jour, le vide, d'ailleurs assez minime, que la mort de M. de Nelcy avait laissé dans le cœur de sa compagne. Anysie de Nelcy avait glorieusement gagné ses grades sur le champ de bataille de la société : demoiselle, puis femme, puis veuve ; en devenant maîtresse d'elle-même, il lui était certes bien permis d'être la maîtresse de l'amant de son choix. Le monde n'avait rien à voir là dedans ; c'est rarement son approbation qui rend heureux.

Quant à Tiburce, jamais il n'avait été aussi bien servi par les circonstances : il tombait dans le manoir de Nelcy précisément à l'heure où les affections de la châtelaine étaient impatientes de rencontrer un objet auquel attacher leurs capricieuses lianes. Peut-être, sans la venue du jeune rapin, la descendante de la belle vicomtesse de Rancé, ainsi bannie dans ses terres et comme séquestrée du reste du monde, eût-elle commis la même faute que Mme de Varens, dont on parlait il y a un instant. Quelle barre ignominieuse sur le superbe blason de Nelcy ! Si l'on ajoute que la noble veuve n'avait vu Paris que fort jeune, à la dérobée pour ainsi dire, et sous le contrôle d'un vieux tuteur maussade, car Anysie était restée orpheline de bonne heure ; on s'expliquera sans peine les sympathies qui l'entraînaient vers Tiburce, qu'elle avait vu, même avant son entrée dans le monde, et sur lequel elle exerçait une certaine autorité morale, sans compter l'empire absolu de sa beauté. — Pour Tiburce, il avait entrevu dès le premier moment que la connaissance de Mme de Nelcy ne pouvait être pour lui la continuation du roman de ses fugitives amours, et que ce n'était pas en se donnant des manières de roué et des allures de mauvais sujet qu'il viendrait à

bout d'elle. Une fois remis de ses craintes, il sut, dans cette première visite, être timide et bavard à propos. Tiburce et Mme de Nelcy effleurèrent tous les sujets et ne s'arrêtèrent positivement à aucun. On sondait le terrain de part et d'autre ; on préludait par de petites escarmouches au grand combat de l'amour.

Quand Tiburce eut dit adieu à Mme de Nelcy, la châtelaine se prit à penser que Paris était un bien incomparable séjour, puisqu'il pouvait ainsi polir en quelques mois une nature aussi barbare qui l'était celle de Tiburce avant son départ du Berry; et Tiburce réfléchit en heurtant du pied les paquerettes blanches qui diapraient les gazons de la pelouse que les yeux noirs de Mme de Nelcy étaient encore plus beaux que les yeux noirs du portrait de Mignard.

Solitude de la province, paix ineffable du manoir, splendeurs du ciel, gazouillemens de la terre et des bois, magnificence étoilée des nuits, que vous fûtes douces à l'imagination de Tiburce! Quel beau livre il écrivit dans son cœur sous la dictée de ses émotions et de ses souvenirs! Il sentait bien que tôt ou tard Mme de Nelcy serait sa maîtresse ; mais soit raffinement, soit inquiétude, il reculait cette heure céleste afin de caresser plus long-temps sa chimère. Lui Tiburce, lui pauvre peintre, l'amant d'une grande dame! Il y avait là de quoi mourir de joie. — Et Tiburce voulait vivre. — Chaque jour donc il retournait au château; et chaque jour ses visites étaient plus longues, chaque jour il cueillait une fleur nouvelle dans le chemin parfumé des amours. — Il avait serré la main de Mme de Nelcy, puis il s'était hasardé à la baiser; de la main il avait gagné la taille, de la taille il avait atteint le front; un soir même il effleura de sa lèvre cet œil noir qui avait manqué à Mignard pour composer un chef-d'œuvre.

Trois mois se passèrent ainsi.

Il n'y avait plus de feuilles aux arbres, le givre faisait grelotter les branches. Mme de Nelcy et Tiburce prolongeaient leurs veillées sentimentales, plongés en de douillettes bergères, quelquefois assis sur la même méridienne, devant un bon feu de bois de chêne, qui pétillait dans la haute cheminée de marbre. Tous deux ils attendaient quelque chose, et bien souvent, sans oser se le dire, ils s'ennuiaient d'attendre!... Si bien qu'un soir Tiburce vint prendre place à côté de sa belle amie, tenant en main un livre qu'il avait trouvé sur un prie-dieu. C'était un roman de Crébillon fils : *Le Canapé*. Tiburce se mit à lire, de temps à autre Mme de Nelcy se penchait vers lui avec un ravissant abandon, tandis que sur le cadran de la pendule l'inflexible aiguille tournait toujours.

— J'aime ce roman, j'aime votre voix, j'aime..... lisez encore, Tiburce! disait Mme de Nelcy avec un indéfinissable accent.

Mais comme Tiburce pressentait que quelque chose d'étrange allait s'accomplir, son cœur se mit à battre avec violence, et l'idée du bonheur imprima à tous ses membres un tremblement si convulsif que le livre échappa de ses mains.

— La pendule marquait alors une heure du matin et la tête de Mme de Nelcy était appuyée sur l'épaule de Tiburce.

Tiburce tomba aux genoux de Mme de Nelcy.

Le lendemain, en entrant dans le salon avec sa souveraine, Tiburce trouva le livre par terre, à la même place que la veille.

— Achevons-nous ce roman?.... dit-il à Mme de Nelcy.

— Non, lui répondit la femme heureuse avec un doux sourire; je le sais maintenant par cœur! G. GUÉNOT-LECOINTE.

(La suite à la livraison prochaine.)





ENDANT la semaine qui vient de s'écouler, la politique a un instant tenté de faire invasion à l'Opéra : heureusement ce coup de main des claqueurs de la guerre à tout prix a cédé devant une demi-douzaine de gardes municipaux. On en sera quitte pour supprimer pendant quelques jours sur l'affiche de l'Académie Royale les opéras qui nous rendraient trop fiers d'être Français en regardant la colonne: *Guillaume Tell*, *la Muette*. M. de Rémusat ne saurait trop recommander la représentation des *Martyrs*, s'il veut que la foule n'aille pas rue Lepelletier. — Mercredi dernier, ainsi que nous l'avions dit, a eu lieu avec un plein succès la représentation de la scène lyrique de M. F. Bazin, *Loyse de Montfort*, couronnée quelques jours auparavant à l'Institut. M. Bazin a augmenté son œuvre pour le théâtre de quelques morceaux d'ensemble qui la complètent et en font un acte qui, chanté comme il l'est par Dérivis, Marié et Mme Stoltz, occupera une fort honorable place au répertoire. — D'ailleurs, *le Diable amoureux* et Mlle Pauline Leroux font toujours les beaux soirs de l'Opéra.

Mlle Mars est rentrée à la Comédie-Française; cette rentrée a achevé de mettre *Latréaumont* en oubli. On parle de différentes tragédies féminines qui sont à l'étude; à cela se bornent les nouvelles de la rue Richelieu. — A l'Odéon, on n'est pas sans quelque inquiétude sur la saison chantante que les Bouffes nous apprêtent; Rubini et Tamburini chantent un peu comme des grands seigneurs qui se soucient plus de la croix que des bravos; ils accordent au public une cavatine, un duo, un air *di bravura* par soirée, et pour le surplus ils s'en moquent, ou à peu près. Mme Persiani est un talent très inégal. L'autre soir une *diva* Mancini a débuté dans *la Norma* avec un assez douteux succès. Toutefois prenons patience et attendons.

Un M. Sainte-Foy a débuté à l'Opéra-Comique ; il n'y a pas grand'chose encore à en dire, et d'ailleurs l'Opéra-Comique n'a pas besoin de débutans pour remplir sa magnifique salle. Euzet, de la Renaissance, est, dit-on, engagé par M. Crosnier. — On n'entend parler partout que du théâtre des Variétés et du *Chevalier du guet*. — Volnys et sa femme sont rentrés au Gymnase dans *Clémence* et *la Grand'Mère*. — Le Palais-Royal répète un vaudeville de Bernard-Léon. Ce sera un succès si la pièce est aussi amusante que l'acteur. — Mme Ancelot dispute à son mari le droit de faire représenter de pitoyables pièces ; *Marguerite* est quelque chose de presque aussi ennuyeux que *Quitte ou double*. Assurément M. et Mme Ancelot sont des époux assortis pour fabriquer de mauvais vaudevilles. On répète tout bas que ce même M. Ancelot s'est associé dans la direction du Vaudeville avec MM. Trubert et Bouffé. Avec trois têtes pareilles le théâtre de la place de la Bourse n'a pas trois jours à vivre.

—Mais voici bien une autre nouvelle, la Porte-Saint-Martin va rouvrir d'ici à peu de jours, sous la direction de qui ? je vous le donne à deviner en mille. Ce sont les frères Cogniard qui vont gouverner les destinées de cette malheureuse scène. Ainsi, le théâtre dont les gens qui n'ont rien à dire réclamaient à grands cris l'ouverture dans l'intérêt du *drame littéraire* en France ; le théâtre où M. de Balzac se proposait de faire oublier la catastrophe de *Vautrin* est abandonné aux mains de deux membres de la société des auteurs dramatiques, qui n'ont jamais fait que des vaudevilles et des mélodrames à grand orchestre. Il est difficile de justifier une semblable inconséquence. De deux choses l'une : ou le besoin se faisait impérieusement sentir d'une scène digne des *Antony*, des *Térésa* et des *Ruy-Blas* futurs, et alors ce n'est pas à MM. Cogniard qu'il fallait la confier, car il n'est rien de commun entre MM. Cogniard et MM. Hugo et Dumas ; ou la Porte-Saint-Martin ne sera qu'une concurrence de l'Ambigu, de la Gaîté, des Folies-Dramatiques, voire même du Cirque, où les susdits MM. Cogniard ont obtenu de fort nombreux succès, mais pour lesquels MM. Hugo et Dumas n'ont jamais rien écrit que nous sachions, et dans ce cas, était-ce bien sincèrement la peine d'offrir de nouveaux débouchés aux produits déjà si exubérans de la basse littérature ?

Nous devons donc en conclure, d'une façon comme de l'autre, que le théâtre de la Porte-Saint-Martin ne ressuscite que pour mourir, selon toute apparence, le troisième jour, la troisième semaine ou, au plus tard, le troisième mois. Sans doute on nous accusera de ne pas plaider ici la cause des machinistes, des allumeurs de quinquets et de tous les rats plus ou moins blonds, plus ou moins jeunes qui vivent des coulisses. Nous répondrons qu'il n'y a rien d'aussi absurde à notre gré, qu'une philantropie mal comprise, et que nous ne trouvons pas moins ridicules les mauvaises raisons qui ont été mises en avant pour maintenir l'existence, ou plutôt pour perpétuer l'agonie de la Porte-Saint-Martin, que tous les axiomes vertueux dont cet honnête M. Bouilly a doté notre âge. Quoi qu'il arrive, nous sommes encore d'avis, et nous craignons trop, hélas ! que l'expérience ne vienne bientôt nous donner gain de cause, que la démolition de la Porte-Saint-Martin eût profité à tout le monde : aux théâtres voisins, au public et, par dessus tout, à la rue de Bondy, dont les abords eussent été de la sorte élargis et purifiés d'une façon entièrement convenable. ***

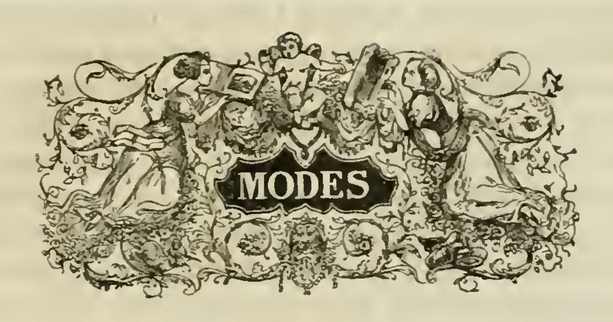
Le Directeur DE VILLEMESSANT.



2e Vol No 42

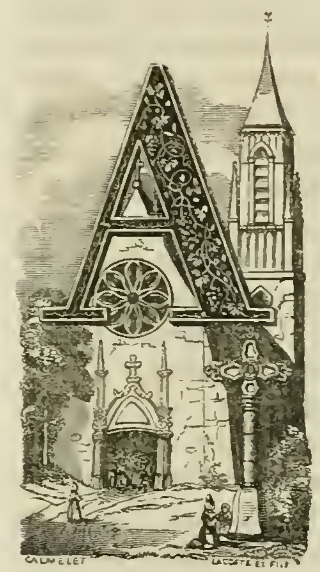
LA SYLPHIDE

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17.



A Madame ***

17 octobre.

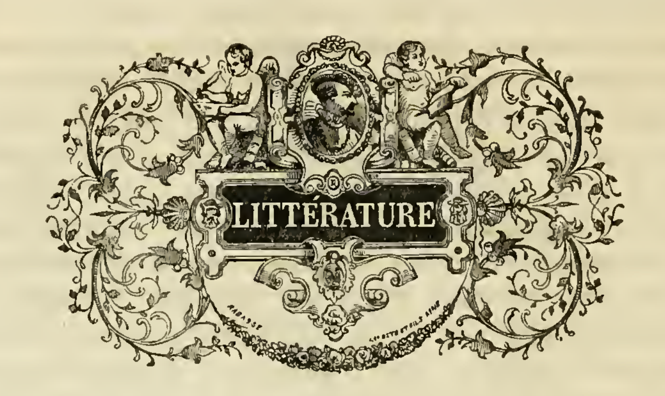


voir le beau soleil, qui se joue derrière mes rideaux, madame, on se croirait aux approches du printemps; mais, hélas! il n'en est rien. Ce ciel pur, ces légers nuages argentés, ces rayons lumineux, tout cela, c'est *le chant du cygne*, modulé par la nature, au moment où elle va revêtir ces crêpes sombres de l'hiver; au moment où tout ce luxe extérieur, bienfait de la Providence, va s'affaiblir et s'éteindre pour faire place aux artificielles décorations de l'intérieur. Quand les frais gazons des champs jauniront, les moelleux tapis d'Aubusson viendront semer de fleurs le passage des belles Parisiennes; aux brillans éclats du soleil succèdera le feu des lustres et des candélabres; au miroir mobile des ruisseaux, la limpidité des glaces de Saint-Gobin; et si le vent du Nord vient arracher une à une les feuilles de la haute charmille, réduit mystérieux des plus douces méditations, à l'abri derrière les riches portières de Tachy, de poétiques émotions viendront encore effleurer le cœur. Paris est le lieu du monde où on prend le mieux son parti sur la perte de l'été et du beau temps qu'il entraîne avec lui : tant de plaisirs viennent remplacer ceux que donne la verte saison, qu'en vérité ce serait dépenser ses regrets en pure perte que de ne se point consoler avec ce qui nous reste. Rien qu'à voir les préparatifs de nos sommités fashionables, il y a de quoi faire oublier toutes les prairies et tous les bocages de la terre. Comment croire qu'il y a quelque chose à regretter, lorsqu'on visite les beaux magasins de Lemonnier-Pelvey, et qu'une fois introduit dans son ravissant boudoir de satin, on se plaît à choisir parmi toutes ces créations *aristocratiques*, le chapeau, le bonnet qui

doit aller faire sensation aux Italiens ou à l'Opéra? Lemonnier-Pelvey a cette année, comme toutes les autres, fait preuve du goût qui a su attirer à sa maison une belle et noble clientelle. Il a dans ce moment des chapeaux en velours de la forme la plus gracieuse, sur lesquels est jeté d'une manière toute séduisante un bouquet de fleurs également en velours, où un coquet nœud de ruban en velours épinglé, qui se laisse voir à demi sous la voilette de blonde. Ses bonnets, de la forme la plus agaçante, viennent, ainsi que les coiffures de fantaisie, faire concurrence à ces charmans chapeaux. — Je viens de voir de si belles compositions chez Mme Ferrières-Penona, que je ne puis résister au désir de vous en parler; c'était toute une fashionable *cargaison* destinée pour la Russie; les robes de velours, de moire, de satin, de velours épinglé, brodées en soie et argent, et garnies de dentelles d'argent; des manteaux en velours, des châles burnous en satin brodés en chenille, des écharpes en velours, etc. Mme Penona, à laquelle nous devons déjà l'élégant manteau Louis XIV, semble ne pas devoir s'arrêter en si beau chemin. A cet envoi de toilettes vraiment royales étaient jointes des caisses toutes remplies des modes délicates et distinguées, sorties des mains de Mme Lejay. Vous savez combien Mme Lejay excelle dans l'art de donner une forme gracieuse à toutes ses modes; combien ses fleurs sont artistement posées; combien ses rubans sont heureusement choisis. Il y avait dans cet envoi beaucoup de chapeaux en velours, un grand nombre de capotes, dont une, entre autres, en satin vert-émeraude, doublée de satin blanc et ornée de pensées en velours, était une ravissante coiffure.— Palmire continue toujours la suite de ses succès; elle terminait hier une magnifique robe en satin bleu, broché couleur sur couleur, garnie d'un haut volant de dentelle de soie et ornée de pagodes et de berthes assortise. Sur ces dentelles, le travail le plus exquis représentait les armoiries de la noble femme à laquelle elles étaient destinées. Voilà un luxe vraiment princier. Palmire orne quelquefois le devant du jupon de ses redingotes en velours, de trois rangs de boutons faits en velours perlé; elle emploie en général assez volontiers les cordelières, les brandebourgs, les torsades et les franges; les cordelières et cordons dont se sert Palmire comme accessoires pour relever les larges manches pagodes, sont habituellement en soie et or ou argent. Sous toutes ces robes, cette couturière en renom exige les sous-jupes Oudinot, ou celles de Delannoy auxquelles elle donne la préférence; ces sous-jupes plus légères et plus souples donnent au jupon de dessous beaucoup plus de grace dans le tombant des plis, aussi cette préférence de Palmire emplit-elle les magasins de Delannoy (rue Montmartre, 182), des plus élégantes femmes de Paris. La célèbre faiseuse a aussi jeté le gant cette année à Gon, c'est là où elle vient prendre toutes ses fourrures; il est vrai de dire que Gon justifie pleinement la préférence qui lui est accordée; il possède les plus belles fourrures possibles, et un envoi de plus

de cent mille francs vient de lui être fait de Russie; ses martres zibelines sont admirables, ses hermines, renards bleu, etc., sont on ne peut plus remarquables; ses magasins offrent dans ce moment le plus bel assortiment de burnous, mantelets; ses pelisses de velours doublées de satin avec leur petit capuchon à gland d'or, sont la plus séduisante chose du monde; ses gants et ses pélerines de jeunes filles garnis de cygne dénotent le goût le plus exquis; Gon est donc, sans contredit, celui de nos fourreurs qui entend le mieux sa partie. J'en pourrais dire autant de Chapron pour la spécialité des mouchoirs, depuis le plus simple jusqu'au plus splendide, depuis le mouchoir de trois francs jusqu'à celui qui en coûte mille; Chapron a la plus belle collection de ces mouchoirs, dont la mode a fait maintenant un des objets les plus essentiels de la toilette d'une femme du monde : distinction de dessins, finesse de travail, beauté des dentelles, Chapron a tout compris et tout exécuté! En parlant de ces mouchoirs, je ne puis oublier leur accessoire obligé, je veux dire les parfums inimitables de Guerlain, suaves et pénétrantes odeurs qui se répandent en profusion sur la fine batiste et qu'ils imprègnent d'une senteur délicate et irrésistible. — Les montres, qui pendant quelque temps avaient été presque proscrites de la toilette et que l'on portait par utilité, plutôt que par élégance, reprennent une très remarquable faveur; on doit ce retour à la mode des montres, dont on peut faire un vrai bijou de toilette, à Benoît, horloger, dont le talent dans le mécanisme de l'horlogerie ne le cède en rien au bon goût des ornemens; nous avons de Benoît des modèles de montres et de pendules qui sont de vrais chefs-d'œuvre, et nous n'entendrons plus désormais célébrer l'horlogerie génevoise sans pouvoir sûrement lui opposer celle dont le travail assidu de Benoît a doté notre pays.

Chaque jour nous emmène ces belles et fraiches Anglaises qui paraient nos promenades : les dames parisiennes doivent donc redoubler de soin pour nous les faire oublier: elles doivent ne point négliger le grand réparateur des visages, Guerlain, et le grand conservateur des belles dents, Hattute, qui compte parmi sa clientelle toutes les nobles dames du faubourg Saint-Germain. Hattute est le dentiste à la mode et on peut affirmer que son talent ne fait jamais défaut à sa réputation. C'est un mérite aujourd'hui, alors que les coteries, la camaraderie viennent souvent louer ce qui est est fort peu louable. J'aurais, en littérature surtout, mille exemples pareils à vous citer, mais pourquoi découvrir la plaie de son voisin, l'amour du prochain est une belle chose, usons-en ; les belles choses sont si rares! Baronne MARIE DE L'******.



LES FOLLES AMOURS.

LIVRE PREMIER*.

Madame de Nelcy.

IV.



TIBURCE et Mme de Nelcy, tout entiers à leurs mutuels épanchemens, ne comptaient plus ni les jours ni les semaines, et l'hiver se passa de la sorte, plein du soleil et des fleurs de l'amour. Mme de Nelcy acheva son deuil dans la lune de miel de l'inclination, du caprice peut-être; on jettera néanmoins un voile épais sur les premiers temps qui suivirent la veillée dont un roman de Crébillon fils avait si bien occupé la première partie, et dont la seconde appartient au domaine des accidens qui se devinent beaucoup plus qu'ils ne se racontent.

Quand le calme fut un peu revenu dans l'ame de Mme de Nelcy et de Tiburce, les deux amans, comme c'est l'habitude, se firent leurs confidences réciproques. — Tiburce avoua à sa chère maîtresse qu'il avait emporté du Berry son image adorée; que son souvenir l'avait suivi au milieu de ses joies les plus turbulentes; que pour elle il avait abandonné Paris, que pour elle il vivrait éternellement en province et que son amour était d'autant plus violent qu'il l'avait vu entouré de plus d'impossibilités ou d'obstacles. — Il y avait presque autant de vérités que de mensonges dans les paroles de Tiburce. Les femmes sont, d'habitude, plus franches que nous en amour, surtout au point de vue des détails. Mme de Nelcy confessa donc à Tiburce, qu'elle l'avait trouvé un peu ridicule lors de sa visite avec son père; mais ensuite quand il était revenu seul, riche des beaux usages et des manières aisées qu'il avait été prendre à Paris, elle n'avait pas été maîtresse de son étonnement. L'étonnement s'était changé en émotion, l'émotion avait elle-même pris un autre caractère, la sym-

* Voir plus haut, page 184.

pathie, l'amitié, l'amour sans doute et *le Canapé* de Crébillon fils avait fait le reste. Pour dénoûment à tout ceci, Tiburce se jetait au cou de Mme de Nelcy. Il se figurait être certain de son bonheur, parce qu'il mentait à une femme qui avait l'innocence de le croire ou qui faisait semblant, et il ne voyait pas que cette femme, à son insu peut-être, abusait de lui et se trompait elle-même.

En cédant à l'amour de Tiburce, Mme de Nelcy s'était deux fois fait illusion : elle prisait Tiburce au-delà de sa valeur, tandis qu'elle ne s'estimait pas assez elle-même ; ne connaissant guère que la province, elle ignorait infiniment le monde, et réduite depuis longues années au triste et monotone entourage du manoir de Rancé et en dernier lieu, du château de Nelcy, ce n'étaient ni son vieux tuteur, ni les paysans, ni défunt son époux qui avaient pris à tâche de lui donner des notions complètes de la société et de ses mœurs. Mme de Nelcy, ainsi malade dans ses affections et ses vagues espérances, s'était adonnée à la lecture des romans avec une passion qui tenait du délire. Ces livres qui chaque jour et à chaque heure pour ainsi dire lui créaient un monde, des événemens et des amis nouveaux, avaient rempli son cerveau et son cœur des rêves les plus extravagans. Le roman était devenu pour elle une religion; à force de lire des contes, son ame impressionnable et trop long-temps retenue les avait transformés en autant d'histoires réelles. Elle avait pleuré un si grand nombre de femmes malheureuses et de jeunes filles sacrifiées; elle avait planté tant de croix sur les tombes des vierges trompées et des adultères vertueuses dont son oreille avait recueilli le dernier, soupir que son imagination était devenue une espèce de cimetière. Ce n'étaient pas là, du reste, les seules idées fausses que Mme de Nelcy eût puisées dans la lecture des romans; elle y avait encore appris que pour être méchant ou stupide, il faut être époux; que pour être beau et aimé il suffit de n'avoir pas de famille, pas d'argent et pas d'état ; que pour réussir il est nécessaire d'entrer le moins possible par les portes et de toujours sortir par les fenêtres; enfin, et c'était là surtout ce qui désolait Mme de Nelcy, elle avait peur d'elle-même, osait à peine se regarder et doutait de sa destinée et de ses rêves à force d'avoir tremblé sous les blasphèmes, les imprécations et les ignominies dont tout romancier contemporain se croit tenu de charger la tête de la femme de trente ans.

Depuis deux ans cet âge fatal avait fermé son cycle pour Mme de Nelcy, et depuis deux ans elle s'écoutait gémir, elle se plaignait aux bois, aux fleurs, aux mille beautés du jour et de la nuit de son mal imaginaire. Cependant, se disait-elle quelquefois, pour reprendre courage et battre le roman en appelant la poésie à son aide, quel âge avait donc la belle maîtresse du marquis de Racan lorsqu'il lui adressa ces vers si doux :

Tircis, il faut songer à prendre la retraite,
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort,
Il est temps de jouir des délices du port.

Il me semble, réfléchissait mélancoliquement Mme de Nelcy, que l'heure de midi n'a point encore sonné pour moi ; loin de me sentir mourir, j'éprouve au contraire un ineffable besoin de vivre, et comment rentrerais-je au port puisque je n'en suis pas encore sortie?... — Par malheur, comme tout s'enchaînait dans l'histoire intime de Mme de Nelcy, de même qu'elle éprouvait un charme indicible

à se persuader qu'un mari était un niais et un amant un aventurier adorable, il fallait bien qu'elle admît, sous peine de fouler aux pieds toutes les croyances qui dérivaient de la même source, que la femme de trente ans était à jamais morte pour les amours. Un miracle pouvait seul la sauver de l'arrêt de mort décerné contre ses trente-deux ans par la littérature moderne. Mme de Nelcy poussa la superstition jusqu'à penser que ce miracle c'était Tiburce. Et Tiburce se laissa faire.

Ce qui venait de se passer ressemblait pour lui à un songe : à peine de retour dans le Berry, la tête pleine de ses immondes amours d'atelier, beaucoup plus mauvais, usé et blasé qu'avant son départ, il sonne à une porte par fantaisie, par désœuvrement, et cette porte s'ouvre. Une femme le reçoit comme le Messie de son ame, le rédempteur de ses tribulations et de ses angoisses, l'être divin qui va la laver de toutes les souillures du mariage; et lui, trouvant une passion là où il ne venait chercher qu'un bonjour, surpris, confondu au point d'en devenir timide et persévérant dans cette timidité, vertu du hasard, du moment qu'il devine qu'elle lui sera d'un efficace concours, domine le faible cœur de Mme de Nelcy à force de ne point paraître ce qu'il est. — Au réveil, il se demande s'il est bien vrai qu'il soit l'amant heureux de cette grande dame, il s'admire, il se glorifie dans son œuvre. Voici un amour qui, du premier pas, efface toutes ses autres amours : il entre à peine dans la vie et le voilà maître souverain d'une femme de trente ans !

Ici commence entre Mme de Nelcy et Tiburce une lutte étrange. L'hiver s'était passé dans les amours , le printemps fleurit de même; Tiburce alla faire une rapide visite à son père M. le sous-préfet, et cette absence d'une semaine augmenta d'un nouveau feu les mutuelles ardeurs de Tiburce et de sa maîtresse. Mme de Staël a écrit quelque part que l'amour est de l'*égoïsme à deux ;* il paraît que Tiburce, qui était fort égoïste *à un*, n'approuva pas complètement la justesse de cette maxime. Peu à peu la solitude du manoir de Nelcy gagna son cœur, qui eut grande envie de devenir désert. C'étaient toujours les mêmes grappes aux acacias, les mêmes marguerites dans les gazons, et combien, mon Dieu ! en avait-il effeuillées de ces sympathiques fleurs avec Mme de Nelcy ! Quant au parc, ses allées, ses massifs et ses points de vue ne cessaient pas d'être les mêmes; à côté de lui, loin de lui, il entendait continuellement la voix de sa maîtresse dire : — Je t'aime !... — Cela devenait d'une monotonie désespérante. A moins de continuer les élégies de Catulle sur le petit oiseau de Lesbie, il fallait à Tiburce un changement de scène, sans quoi l'amour s'envolait à tire d'aile.

Tiburce proposa à sa chère maîtresse de faire un voyage à Paris. A cette proposition naturellement faite par Tiburce, qui n'y voyait aucune idée mauvaise, Mme de Nelcy faillit se trouver mal. Aller à Paris ! mais, pour une femme de trente-deux ans, c'était marcher à son propre supplice, c'était courir de gaîté d'ame à son ignominie et à sa perte. Mme de Nelcy était encore dans toute la virginité de ses impressions premières ; il y avait un certain nombre de mois que celles de Tiburce erraient par les carrefours. — La veuve résista donc de toute son énergie, cette résistance ne fit qu'enflammer les désirs impatiens de Tiburce. Déjà il se voyait à Paris affichant sa maîtresse, et, sous prétexte de la distraire, la conduisant dans tous les théâtres et les promenades publiques. Il évoquait les unes après les autres, devant lui, les ombres moqueuses de ses ca-

marades d'atelier pour leur montrer avec orgueil sa compagne, et leur demander s'il ne valait pas mieux qu'eux tous, lui qui avait eu assez de mérite pour attirer les regards et fixer les affections d'une femme comme Mme de Nelcy?

La guerre fut longue, acharnée et de part et d'autre implacable : après avoir épuisé tous les argumens et usé toutes ses caresses, Mme de Nelcy pleura ; Tiburce lui tourna le dos et en fit autant. Mme de Nelcy, qui avait toujours été d'avis qu'un mari boudeur était la pire chose du monde, eut l'insigne faiblesse de revenir la première à l'amant qui la délaissait.

— Tiburce, lui dit-elle en lui prenant la main, quel mal vous ai-je fait, mon ami, pour ainsi vouloir me jeter, malgré moi, dans ce tourbillon du monde que je ne puis aimer, puisque ce ne serait qu'en retranchant quelque chose aux tendres sentimens que je vous porte? Nous sommes si bien dans ce château! cette solitude se peuple et s'anime de nos souvenirs! Les bruits de la ville expirent à nos pieds pour ne laisser monter au ciel que les chants de bonheur qui débordent en nous. Ne vous rappelez-vous donc plus, Tiburce, nos saintes promenades, la nuit, lorsque nous n'entendions que le murmure des feuilles et de l'eau, lorsque les blanches étoiles tremblaient au dessus de nos têtes comme ma main dans votre main, quand vous me disiez : Toujours!....... et quand je vous répondais : Toujours!... Mon Dieu! Tiburce, est-ce que *toujours*! ce serait pour vous un hiver, un été, un rayon de soleil ou de lune, un caprice que la satisfaction efface?... Mais non! je sais que vous m'aimez; je suis aussi sûre de votre attachement que de moi-même; ainsi, Tiburce, que mes plaintes ne vous offensent point; revenez à la raison et à moi, et nous resterons dans ce vieux château, mon ami; nous y resterons pour mieux nous appartenir, et afin que les fausses joies du monde ne viennent pas se mêler à nos joies.

Tiburce ne répondait rien, et Mme de Nelcy, inquiète, l'interrogeait de mille manières, le pressait, le conjurait; Tiburce, alors, las de ces obsessions, prenait la parole :

— Pourquoi, madame, lui disait-il, remplir ainsi votre imagination de chimères? Loin de voir dans ce voyage à Paris, que je propose, une preuve nouvelle de mon affection et de ma confiance, vous y trouvez un motif de craintes puériles. Je ne veux pourtant pas qu'il soit dit, ô ma bien-aimée! que mon amour jaloux vous a condamnée à la retraite. Jeune et belle, il n'y a rien de commun entre la province et vous; et ici, vous n'êtes même pas dans la province, vous êtes dans un endroit qui peut à la rigueur s'appeler un château pendant deux ou trois semaines, mais qu'il faut bien nommer une prison ou un cloître si l'on y reste plus long-temps, et vous n'êtes faite ni pour la prison ni pour le cloître. Vos facultés si nobles, votre intelligence si haute, s'épuisent dans le néant et l'ennui. Aimer, c'est vivre! On vit ne qu'à Paris, madame!

La pauvre Mme de Nelcy ne savait que répondre à ces raisons spécieuses; elle se rejetait dans le passé, et toujours poursuivie par l'épouvantable cauchemar qui lui représentait comme un enfer, à cause de ses trente-deux ans, ce Paris où elle allait devenir vieille femme en y mettant le pied, elle suppliait Tiburce, par leurs amours de la veille, de ne point jeter au vent leurs amours du lendemain. — Tiburce fut inexorable. L'automne arrivait à grands pas, et l'amant de Mme de Nelcy, qui n'était plus exclusivement réchauffé par sa passion, eut une effroyable peur du froid. Il devint plus pressant, quelquefois

même il se hasarda jusqu'à la menace. Mme de Nelcy, que Dieu châtiait du peu d'amour qu'elle avait eu pour son mari, en la faisant l'esclave d'un enfant mal élevé, eut l'affreux courage de lui obéir. Une fois ou deux seulement elle objecta l'équivoque de la position dans laquelle ils allaient être à Paris : au château, on avait pu prendre Tiburce pour un hôte, et d'ailleurs les voisinages étaient si éloignés et les communications si rares, que la présence d'un étranger au manoir de Nelcy pouvait fort bien n'être connue que du jardinier et des serviteurs, gens auxquels on fait croire ce qu'on veut ; mais à Paris il était impossible que les choses restassent sur le même pied. — Tiburce répondit qu'il fallait passer outre devant une difficulté aussi peu importante, et qu'il se chargeait de concilier toutes les exigences.

Qu'il soit fait ainsi que vous le voulez !... murmura douloureusement Mme de Nelcy.

Quelques jours après les roues d'une chaise de poste, dans laquelle étaient Tiburce et sa pauvre maîtresse, broyaient avec un bruit sombre les feuilles mortes qui jonchaient la grande allée du parc de Nelcy. Lorsque la chaise de poste eut franchi le pont, Mme de Nelcy regarda une dernière fois le vieux castel où elle ne laissait qu'une tombe sans fleurs et sans souvenir, puis abaissant ses beaux yeux noirs sur Tiburce qui fredonnait un air d'opéra, elle lui dit au milieu de sanglots entrecoupés, et cachant sa figure dans son mouchoir :

— Tiburce, vous ne m'aimez plus !

V.

Combien elles furent tristes les premières lieues de ce voyage ! Malgré toute la vanité qu'éprouvait Tiburce de dominer de la sorte Mme de Nelcy, il luttait faiblement contre les remords que lui inspiraient sa conduite et la façon presque brutale dont il abusait de l'amour de sa maîtresse. La douleur de Mme de Nelcy jointe aux fatigues de la route la rendit assez sérieusement malade pour qu'il fût indispensable de faire une halte à Orléans. La chaise de poste s'arrêta devant le meilleur hôtel, on fit venir le premier médecin du lieu, et des soins promptement administrés ne tardèrent pas à être suivis d'un résultat heureux. Au bout de quelques jours Mme de Nelcy fut à même de continuer son voyage.

Cependant, on ne parlait alors dans la ville que d'une cantatrice de Paris, qui était venue y donner quelques représentations. La Démétria faisait revivre à Orléans les mœurs chevaleresques de Milan et de Venise ; chaque soir au théâtre on l'ensevelissait sous les couronnes, et toutes les voix et les guitares de la ville avaient été mises en réquisition pour l'honorer après le spectacle, sous les fenêtres de son hôtel, de sérénades, qu'en toute autre circonstance l'autorité aurait réprimées comme des charivaris. Les beaux esprits du lieu ne se firent pas non plus faute de madrigaux ni d'acrostiches, tant qu'à force de galanteries et de sérénades l'hospitalité des Orléanais devint fort lourde à l'esprit et aux oreilles de la Démétria. — Or, la Démétria habitait le même hôtel que Mme de Nelcy et une rencontre tout-à-fait fortuite fit renouveler entre la cantatrice et la veuve une connaissance qui datait de loin. En effet, la Démétria qui ne s'appelait d'abord dans le monde bourgeois où elle était née, qu'Eugénie Verneuil, était sortie du couvent l'année même où Mme de Nelcy y était entrée. Ces deux natures sympathisaient par des points, incomplets sans doute, mais néanmoins

très intimes, puisque dès lors, malgré l'incertitude des caractères et la différence des âges, elles se comprirent et s'aimèrent. — Cependant après les premières effusions de la rencontre les deux amies furent obligées de se séparer une seconde fois, mais non sans bien se promettre de se revoir. La Démétria ne pouvait distraire un jour de sa tournée, et Tiburce avait hâte d'être à Paris.

Cette seconde partie du voyage fut moins lugubre. Souvent le sourire errait sur les joues pâles de Mme de Nelcy. Elle réfléchissait peut-être à la Démétria qui, malgré ses quarante ans, était couronnée comme une jeune fille et fêtée comme une reine; ce qui lui était une occasion de conclure qu'il pourrait bien rester quelques hommages pour elle qui n'avait que trente-deux ans; mais presque aussitôt il lui venait à l'idée que le prestige qui entoure les artistes était pour beaucoup dans les triomphes de la Démétria, et alors l'argument était moins concluant, son front se chargeait de nuages et Tiburce la voyant triste lui disait :

— Amie, la voiture vous fatiguerait-elle ?

Cette prévenance produisait l'effet d'un remords dans le cœur de Mme de Nelcy qui ne répondait à Tiburce qu'en lui serrant la main et en le regardant avec tendresse.

Mme de Nelcy et Tiburce louèrent un appartement garni rue de Provence. Le système de distribution intérieure, usité dans les maisons parisiennes, sauve à ravir les apparences. Tiburce et Mme de Nelcy eurent chacun son *chez soi*, et le portier n'eut rien à y voir. L'allégresse de Tiburce ne saurait se peindre ; il était redevenu complaisant et amoureux; on le rencontrait partout avec Mme de Nelcy ; il abordait de force les gens qui, par discrétion, faisaient semblant de ne le pas voir. Il se vengeait des dédains de ceux-ci et des vanteries de ceux-là par les yeux noirs de sa maîtresse. Quelques uns de ses camarades, imbus encore des sots préjugés des commis-voyageurs, disaient bien : —C'est une femme de trente ans, fi donc ! — Mais, en général, Mme de Nelcy fut remarquée, et elle ne fut pas la dernière à s'apercevoir de l'effet qu'elle produisait. Bientôt elle fut aussi exagérée dans ses joies qu'elle l'avait été dans ses craintes ; toutefois, elle devina, sans que personne le lui apprît, que le premier devoir d'une femme était de concentrer soigneusement toutes ses impressions en elle et de ne leur donner cours qu'au fur et à mesure des circonstances et des besoins. — La première vertu que Mme de Nelcy dut au séjour de la capitale fut donc une dissimulation exquise ; elle écouta, observa, compara, rêva et n'en dit rien à personne ; son front ne réfléchit pas un seul instant les pensées vagabondes qui agitaient son cœur ; elle resta devant Tiburce, qui ne songeait guère à douter d'elle, tant le passé lui semblait un sûr garant de l'avenir, impassible et blanche comme un marbre. Mais sous cette cendre, que la main passionnée de Tiburce trouvait toujours chaude, couvait un brasier ardent.

Mme de Nelcy s'aperçut avec indignation que Tiburce la donnait en spectacle et que son amour-propre, beaucoup plus que son amour, était en jeu dans cette exhibition de toutes les heures. La connaissance de Tiburce la compromettait chaque jour davantage aux yeux du monde; la faute qu'elle commettait avec ce jeune homme était inexcusable ; avec lui elle n'avait rien à gagner et elle avait tout à perdre; Tiburce était un égoïste qui tenait à elle par orgueil autant que par paresse. Déjà au château de Nelcy elle avait quelquefois eu les mêmes idées,

mais comme alors Tiburce ne pouvait entrer en parallèle ni avec son jardinier, ni avec son garde champêtre, elle s'était étourdie sur ses défauts et avait demandé à l'amour de lui faire grace des regrets. A Paris la comparaison tua Tiburce. Quand Mme de Nelcy vit à ses côtés tant d'hommes qui valaient cent fois son amant et qu'un seul regard rendait heureux; quand elle vit se courber devant elle de fières intelligences, de nobles artistes, des gens enfin de l'attachement desquels elle pouvait tirer vanité, Tiburce se rapetissa de toute la grandeur des autres et, demi-dieu détrôné, tomba lourdement du piédestal qu'elle lui avait élevé dans son cœur. Ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas, Tiburce sans y prendre garde, amoncela griefs sur griefs, fautes sur fautes; il fit le valet à contretemps et le maître plus mal à propos; il pleura quand il aurait fallu rire; il arriva tout joyeux un jour où il aurait dû être triste. Ce n'est pas tout: il critiquait avec amertume ceux qui plaisaient à sa maîtresse, et en revanche il était de l'avis de tous ceux qui l'ennuiaient. Si bien que Mme de Nelcy se rappelant ses tyrannies et son odieuse conduite dans le Berry, ses violences et ses dédains, la scène de la chaise de poste et jusqu'à la loi qu'il lui avait imposée de venir à Paris, le prit en aversion profonde.

Il avait suffi de deux mois pour opérer ce revirement colossal dans les idées de Mme de Nelcy; il est vrai que la conduite de plus en plus extravagante de Tiburce, les assiduités de plus en plus courtoises de ses amis, et surtout l'atmosphère de Paris qui avait dilaté et étendu les fibres sensibles et la romanesque imagination de la belle veuve y furent pour beaucoup. Tiburce avait eu quelques instans d'adresse au château de Nelcy; à Paris il était impossible qu'il fût plus fort que ses maîtres : il succomba. —Et ce qu'il y a de pire en cette histoire, qui se rencontre trop souvent hélas! c'est qu'il fut lui-même l'artisan de ses malheurs, qu'il précipita hors mesure le dénoûment de son drame, et qu'il eut besoin d'une persévérance surhumaine pour vaincre le hasard qui s'obstinait à le favoriser. — Donc, tandis qu'il s'endormait dans une sécurité perfide, chaque heure détachait davantage de lui sa maîtresse. Tiburce s'épuisait à inventer de nouveaux plaisirs, et Mme de Nelcy à imaginer de nouvelles ruses. Son embarras, son chagrin n'étaient pas de ne plus aimer Tiburce, mais de le lui dire. Sur ces entrefaites la Démétria, qui était revenue de sa tournée en province, lui rendit visite. La conversation tomba par mégarde sur Tiburce, et la cantatrice, sans aucune idée méchante, le traita de *gamin*. Ce mot jeté à l'aventure fit rougir Mme de Nelcy : elle eut honte d'elle-même et de ses amours de la veille, et de cet instant fut prononcée dans son cœur la déchéance du malheureux Tiburce. Il ne s'agissait plus que de lui signifier son arrêt en évitant une scène pénible; ce fut l'affaire de vingt-quatre heures.

Un soir, en revenant de son atelier où il était resté plus tard que de coutume, Tiburce fut surpris du silence inaccoutumé qui régnait dans l'appartement de la rue de Provence. Il s'étonna que, contre son habitude, Mme de Nelcy n'accourût pas à sa rencontre. L'imagination s'effraie vite, et, sans se rendre compte de rien, Tiburce sentit un frisson glacial lui pénétrer tous les membres; en moins d'une seconde, son existence et ses amours passées lui revinrent à la mémoire avec le souvenir de son indifférence et de ses torts... — Si Mme de Nelcy l'avait abandonné pour le punir?... Oh! non, ce serait un crime...! —Tiburce ne put s'arrêter à cette idée, elle lui était insupportable. En traversant le salon, l'œil hagard

et la tête pleine de vertiges, il fut comme fasciné par un carré de papier blanc qui brillait d'un éclat affreux sur le marbre noir du guéridon, et l'on juge combien de fois les larmes obscurcirent ses yeux avant qu'il pût lire jusqu'au bout cette froide lettre :

A monsieur Tiburce Durand,

« Vous allez beaucoup m'en vouloir, mon ami, de la résolution extrême que j'ai prise, mais croyez bien qu'il m'en coûte autant qu'à vous-même de vous dire adieu. Long-temps j'ai combattu les impérieuses nécessités de ma position et de cette rupture, et et ce n'est pas sans verser d'abondantes larmes que je vous laisse ces tristes lignes.— Sans doute, mon pauvre Tiburce, vous allez être bien désespéré, mais cette raison, en vous si puissante et si haute, ne tardera pas à vous prêter son aide. — Vous réfléchirez à l'inégalité de nos âges et à celle non moins grande de nos caractères; vous comprendrez que votre avenir autant que le mien se perdait dans nos folles amours; vous m'oublierez au milieu de ce monde où de si beaux succès vous attendent, et moi, de près ou de loin, j'assisterai à l'édification de votre gloire, je la hâterai de mes prières et de mes vœux. — Maintenant, Tiburce, pour votre repos et pour le mien, ne cherchez pas à savoir ce que je suis devenue. Nous nous retrouverons un jour peut-être, lorsque l'amour se sera éteint entre nous, et qu'ayant effacé de votre cœur l'image de votre ancienne maîtresse, vous ne verrez plus en moi que votre meilleure amie,

« ANYSIE DE NELCY. »

Tiburce, qui était beaucoup moins un Werther qu'un Des Grieux, froissa violemment cette lettre; pourtant, il ne se fit pas sauter la cervelle, il ne sauta pas davantage par la fenêtre, il courut à la porte de la chambre à coucher de Mme de Nelcy : elle était fermée... Tiburce frappa en furieux, tant et si bien qu'à la fin la porte céda. Mais le portier était monté au bruit de ce tapage nocturne, et ce fut en présence de l'implacable concierge protestant qu'il ne savait rien de toute cette aventure, que Tiburce pénétra dans la demeure de sa maîtresse et la trouva vide. Pas un chapeau, pas une robe; tout avait disparu : il ne restait qu'un livre jeté dans un coin : *le Canapé*, de M. Joliot de Crébillon fils, dont Mme de Nelcy, dans sa précipitation, avait déchiré les dernières pages pour cacheter la lettre à Tiburce...

— Ainsi passe l'amour du monde!.... dit Tiburce en jetant un regard de désolation sur le roman mutilé.

Et il tomba presque évanoui dans un fauteuil. Le portier le mit au lit; il eut la fièvre trois jours de suite. Le quatrième, au matin, comme il entrait en convalescence et se préparait à battre tous les arrondissemens de Paris pour retrouver son infidèle, ce vampire de concierge lui remit une lettre qui exhalait une insupportable odeur d'ambre; la suscription était bien d'une écriture de femme, mais non pas de celle de Mme de Nelcy; le cachet représentait une crysalide entourée de cette devise : PLUS D'AMOURS QUE DE JOURS. Tiburce brisa la cire; il n'y avait pas de lettre sous l'enveloppe, mais seulement le coupon d'une stalle d'orchestre aux Italiens pour le jour suivant. — Tiburce, malade encore, se traîna le lendemain au théâtre. Il était à peine assis, qu'en promenant autour de lui ses yeux éteints, il reconnut, dans une baignoire d'avant-scène, Mme de Nelcy, qui causait avec un homme fort remarquable de manières et

d'extérieur. Tiburce bondit dans sa stalle ; ce mouvement le fit distinguer par Mme de Nelcy qui, aussitôt se cachant derrière son éventail, se hâta de quitter la loge. Elle était partie lorsque Tiburce, s'élançant dans le corridor, se présenta à la porte de la baignoire... Le pauvre amant fut bien forcé de conclure que ce n'était pas elle qui l'avait convié à cet exécrable rendez-vous. Mais alors qui donc était-ce?...— Tiburce, hors d'haleine, arriva sous le péristyle au moment où un élégant coupé partait au grand trot. — Tout est fini !... soupire-t-il; nos amours ont marché presque aussi vite.—Et, quand il eut perdu de vue la voiture qu'il lui était impossible de suivre, il regarda l'affiche.— On jouait ce soir-là *le Pirate* *.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Théâtres.

Nous avons entendu avec un grand plaisir la scène lyrique de M. Bazin à l'Opéra ; la presse entière a été unanime pour accorder au jeune lauréat les éloges qu'il mérite, et les chanteurs ont eu aussi leur part des bravos que d'ailleurs Dérivis et Mme Stoltz méritent à tous les égards. Dimanche, un jeune et élégant danseur a débuté dans *la Juive* par un pas de deux avec Mlle Blangy. M. Toussaint possède toutes les qualités et les ressources de son emploi : vigueur, légèreté, grace, souplesse, il a laissé deviner dès sa première apparition tout le parti que pourra tirer de son talent une administration aussi habile que celle de l'Académie royale. — Le beau monde revient de la campagne ; c'est surtout aux Bouffes qu'on s'en aperçoit. Voici bien décidément M. Dormoy qui déploie pour nos plaisirs une activité infatigable. La *Lucia* et la *Norma* avaient ouvert la saison ; jeudi devait avoir lieu la reprise de *I Puritani* avec la Grisi, Rubini, Tamburini et Lablache ; une indisposition l'a empêchée. — L'Opéra-Comique vient de donner *la Reine Jeanne*. N'ayant pu assister encore à la représentation de cet important ouvrage, nous remettons à la semaine prochaine notre analyse et notre jugement. — Il paraît que le théâtre de la Renaissance va s'ouvrir d'ici à peu de jours sous la direction de M. Anténor Joly, qui partagera le sceptre administratif avec Frédérick-Lemaître et Serres. Le chant sera rigoureusement banni de cette scène ressuscitée. Notons pour mémoire que le drame et le mélodrame qui se portaient fort mal avec deux théâtres de moins ne se porteront certainement pas mieux avec la Renaissance et la Porte-Saint-Martin de plus. — Il est difficile de parler d'une première représentation aux Variétés sans constater un succès ; c'est tout ce que nous pouvons dire du *Mendiant*, charmant vaudeville en deux actes de MM. Saintine, Duvert et Lauzane, qui est venu mercredi dernier demander au parterre une aumône que celui-ci lui a généreusement accordée — Au Palais-Royal, *Toby-le-Sorcier* fait beaucoup rire ; c'est la faute de Tousez.

***.

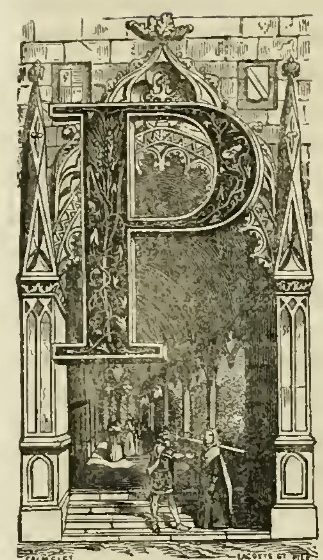
* Cette histoire de madame de Nelcy, au point où nous la laissons, forme un tout assez complet pour qu'il soit permis de n'en pas donner la suite. *Les Folles Amours* comprendront un volume qu'il serait impossible à *la Sylphide*, en raison de son cadre, de publier tout entier; plus tard, peut-être, en ferons-nous encore connaître quelques fragmens. NOTE DU DIR.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.



A Madame ***

22 octobre.



PUISQUE vous voilà toute décidée, madame, à prolonger indéfiniment votre rôle de châtelaine, je suis, moi, forcée de tailler ma plume de mon mieux, pour vous faire autant que possible oublier tous les plaisirs qui vous attendaient à Paris! Je me sens toute fière, je vous jure, d'être appelée *à la haute mission* de charmer vos longues veillées et d'amener, par mes histoires du grand monde, le sourire sur vos lèvres; j'aurai peut-être fort à faire pour cela, les jours où vous vous direz : — On s'amuse là bas sans moi..; on danse et je n'y suis pas...; au lieu du divin chant des Italiens, le bruit de la tourmente dans les montagnes...; à la place des girandoles et des décorations féeriques du grand Opéra, rien que la lune brillant sur le givre de la forêt!...— Vous vous direz tout cela, madame, et ma SYLPHIDE dans ces momens néfastes ne sera-t-elle pas de dépit jetée bien loin de vous? Mais vous la reprendrez vite, car vous êtes curieuse, comme nous le sommes toutes, et vous voudrez assister, au moins en imagination, à toutes les séduisantes réunions auxquelles ma messagère tâchera de vous initier. Vous désirerez voir par la pensée ces belles et resplendissantes toilettes de nos élégantes Parisiennes : car malgré les bruits de guerre, les questions d'Espagne, d'Orient, les fortifications et les assassinats, les préparatifs de l'hiver sont plus somptueux que jamais, et si Paris doit périr, comme on le dit, dans cette fameuse année 1840, ce sera englouti sous un déluge de gaze d'argent, de dentelles, de fleurs et de rubans...

En attendant cette fin du monde, qui n'a rien d'effrayant sous l'aspect où je vous la présente, je reviens non comme Sancho *à mes moutons*, mais *à mes*

chiffons. Je commence mon *fashionable* bulletin en vous parlant de la maison Richard et Ce, magnifique magasin qui vient d'ouvrir rue Richelieu, au premier, et où se trouvent en profusion les plus hautes nouveautés. Les soieries de cette maison sont admirables comme tissus et les dessins ont un genre de distinction tout particulier. On y confectionne dans le style le plus relevé les châles, burnous, robes de bals, mantelets, etc., etc. Les étoffes de fantaisie, les tissus de tous genres pour le négligé, les toilettes de ville, de promenade, de bal offrent un mélange et un ensemble des plus charmantes fantaisies. Je ne doute pas qu'en ouvrant sous de si heureux auspices, la maison Richard et Ce, dont l'élégance intérieure répond à la beauté des objets qu'elle renferme, ne soit appelée à un succès aussi prompt que durable. — On voit bien, madame, à la demande de fourrures que vous me faites, que vous allez être exposée à cette bise du nord que l'on ressent si violemment dans les campagnes, et nul doute que vous ne prévoyez quelques parties en traîneaux, quand la neige glacée sera venue recouvrir vos champs encore verts. Afin que rien ne manque à la beauté et à l'élégance de mon envoi, je me suis adressée à Auprêtre et Bougeneaux-Lolley, rue St-Honoré, 261, et même rue, 35 : ces messieurs, attendu leur nombreuse clientèle ayant deux magasins, quoique associés. Vous allez être ravie, je suis sûre, de tous les magnifiques vêtemens fourrés que je vous adresse, et entre autres objets des manchons *aériens*, vrais prodiges dont rien n'avait donné l'idée jusqu'alors. Légèreté, chaleur, distinction, tout est réuni dans ces manchons qui ne se trouvent que chez ces deux fourreurs.—Vous verrez que j'ai joint à ma caisse de fourrures, en manière de surprise, un charmant chapeau de Mme Leclère en velours brun orné de pareil et d'une fleur aussi en velours, modèle de perfection sortant des ateliers de Constantin ; et à propos de ce dernier, madame, permettez-moi de relever une erreur d'imprimerie faite dans la SYLPHIDE sur ce fleuriste ; j'ai dit que la maison de Constantin était dans *le voisinage* de Beaudrant et non sous *son patronage* ; un article sur lequel l'imprimerie n'a point fait d'erreur, c'est l'éloge des ouvrages de Constantin : ils ne laissent rien à désirer, et ses ravissans magasins décorés et tapissés par Compagnon et Winter sont le rendez-vous de la plus élégante partie des femmes à la mode.

La mode ! madame, ce mot est un prestigieux talisman qui vieillit les jeunes choses et rajeunit les plus vieilles ! Voyez plutôt les magasins d'antiquités du fameux Monbro ! Autrefois vous eussiez passé dédaigneuse devant ce que vous auriez nommé une pauvre boutique de *bric-à-brac* ; aujourd'hui, vous vous arrêtez ébahie, envieuse, désireuse de ces buffets gothiques, de ces crédences, de ces casiers contournés, de ces étagères aux colonnes torses, de ces bahuts que vous laissiez méprisés, couverts de poussière, dans le fond d'un grenier ! Avec son art régénérateur et créateur, Monbro étale à vos yeux tous ces ob-

jets, brillans comme au jour de leur première gloire, comme au temps où ils ornaient les hautes salles de nos aïeux! A cette époque de retour vers les meubles antiques, Monbro est devenu un véritable artiste dont on ne saurait trop louer le zèle et le talent, et de plus on est étonné des prix modérés qu'il affecte à chacun de ses meubles ; c'est à tort qu'on a accusé ce marchand d'antiquités d'être fort cher ; faisant tout réparer ou fabriquer dans ses ateliers, il a la facilité de donner à bien meilleur marché que tout autre.

Vous m'écrivez, madame, que vous craignez de n'avoir pas même l'avant-goût d'un bal pour cet hiver. Quoi! pas la moindre petite *sauterie* chez le sous-préfet de votre chef-lieu! pas la plus mince noce! Cela me paraît impossible, et cela ne doit pas être ainsi, car il faut bien que vous ayez le plaisir de voir votre jolie main sous un des merveilleux gants de bal de Mayer ; vous admirerez la bonne grace, l'élégance que ce célèbre gantier donne à la main, au poignet, au bras. Une fois que l'on a été ganté par Mayer, on ne peut plus l'être par un autre : aussi est-il bien avéré qu'il aura la vogue tout cet hiver.— Et Clamorgam, madame, êtes-vous aussi impitoyablement condamnée à ne point faire connaissance avec ces gracieux éventails, à contempler ces *mignonnes* et fines peintures encadrées dans la laque, la nacre et l'ivoire? Non, cela ne se peut, et vous danserez en dépit de tout. — Je suis aise que vous ayez fait comprendre à vos voisines de châteaux, qu'elles ne pouvaient s'habiller sans les sous-jupes Oudinot ou Delannoy. Ce dernier m'a dit avoir reçu une commande de province, qui venait de vos côtés, et qu'il vous doit sans doute : je suis d'avance sûre de son succès.

Voulez-vous, aujourd'hui que la mode paraît un peu moins incertaine, que je vous donne *en gros* quelques idées sur les toilettes à venir? D'abord, les robes de velours seront en grande vogue ; la guipure se portera dessus en ornemens avec beaucoup de succès. La *moire des Odalisques* est une superbe étoffe destinée aux robes de cour. La *conque marine* aux filets chatoyans fait de charmantes redingotes de promenade. Viennent aussi les tissus *flanassés*, *palmés*, *égyptiés*, *chinés*, *sablés* ou de *granit*, qui seront fort à la mode. Pour bal, on portera la mousseline de l'Inde brodée au crochet, coton et or, le crêpe brodé en soie plate et le tulle lamé. Les manches plates ont pris pied, mais seulement pour les robes négligées : pour les toilettes et les demi-toilettes, on fait des manches *façonnées* selon le goût de la couturière ; les manches à la *religieuse* sont, dans ce genre, les plus élégantes ; les manches bouillonnées demi-longues sont fort gracieuses. Les jupes sont longues et larges ; les corsages non habillés, plats et montans ; les corsages habillés, à pointes, drapés ou plats, très décolletés, pour recevoir une *berthe* de dentelle. Les châles de cachemire longs reprennent faveur et sont préférés aux châles carrés du même genre. Les châles de velours sont parfaitement bien portés, ainsi que les échar-

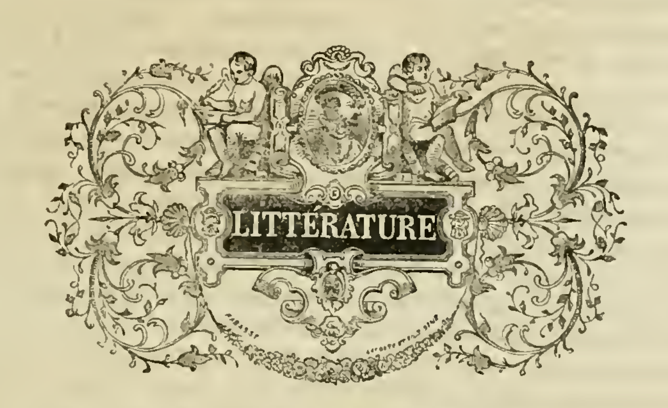
pes de même étoffe. Les chapeaux de satin, de gros d'Afrique, de velours, sont les plus en vogue : les capotes plissées sont les seules coiffures qui se doublent en nuances non pareilles au dessus. Les formes sont toujours basses, mais un peu plus grandes que cet été.

Voici, madame, l'avant-coureur d'un bulletin plus étendu, qui viendra quand la *fashion* le sera elle-même davantage. En attendant, permettez-moi de vous dire, non pas comme le disait à l'imprudente cigale l'égoïste fourmi : *dansez maintenant*; mais, puisque vous ne pouvez danser, au moins chantez!... Charmez vos loisirs, votre solitude par une suave et douce musique, et feuilletez à cet effet l'Album de M. Jean Machaëli, qui sera dédié à LA SYLPHIDE. Cet Album, qui se compose de six méditations, a un caractère musical varié qui rappelle la musique allemande et italienne. La première, *le Roi de Thulé*, est une espèce de récitatif brillant, suivi d'un air naïf et d'un chant accentué, comme dans les airs populaires. *Une Plainte* et *une Feuille* sont deux morceaux empreints de mélancolie et de douceur. *Madeleine* et *le Fils du Seigneur* ont plus de vivacité, mais moins de sentiment. *Douceur et Prière* est un grand et large morceau, fort dramatique, terminé par une prière d'une mélodie pleine de religiosité. Ces méditations musicales, chantées avec accompagnement de piano ou de harpe, instrument qui revient fort à la mode, seront du plus bel effet. Les paroles sont de MM. Pitre Chevalier, Henri Raynal et Samuel Roger.

J'avais mille choses à vous dire, madame, mille causeries à vous faire ; mais la matière première et fondamentale de cette lettre l'a emporté sur les détails de la vie parisienne, si accentuée et si mobile : à un autre jour les bruits de salon, dont, hélas! le son ne peut vous atteindre.

Baronne MARIE DE L'******.





LES CHEVEUX DU MARQUIS*.

PREMIÈRE PARTIE.

I.



Le marquis d'Arnouville, chez lequel j'ai chassé bien des fois en Picardie, était un drôle de corps. Il n'avait guère plus de soixante-douze ans quand il mourut; c'était déjà bien honnête pour un vieux fat qui avait la prétention de rester jeune. Il s'éteignit dans sa terre de Floxicourt, près d'Amiens, ayant encore du rouge aux pommettes et un fouet de Palmer entre les doigts : il avait chassé la veille avec M. de Clermont-Tonnerre pendant six heures, et ne mourut que de son médecin, qui le saigna très mal à propos.

Le marquis d'Arnouville était d'une des meilleures familles de Picardie; il avait vu les beaux jours du Directoire et aurait pu, au besoin, en écrire les fastes; il avait été surtout homme à bonnes fortunes, d'abord parce qu'on le jugeait beau et bien fait, puis parce qu'il n'épargnait en rien l'argent dès qu'il se trouvait en passe du moindre caprice. Il avait eu tour à tour des maîtresses, des chevaux et des antiques, des tableaux de Chardin, des vases de la Chine, des breloques de fruits rares, des jones fabuleux et diamantés, des tabatières qui faisaient envie. Il avait aidé Carle Vernet dans l'idée de ses *Incroyables*, il avait joué la comédie à Brévannes, et causé de l'art de la danse avec Vestris; j'ai su depuis que c'était même de lui que venait ce bel onyx dont

* Cette nouvelle étant inédite et appartenant à LA SYLPHIDE, ne pourra être reproduite.

Mme Tallien faisait montre à son index du pied gauche, quand la mode de porter des bagues aux doigts de pied était dans son paroxisme. Le marquis d'Arnouville, s'il faut le dire, fit enfin beaucoup de folies, mais principalement à Longchamps. Les jours de Longchamps, le marquis dépensait au moins quatre mille livres. Il avait un carrosse en porcelaine presque aussi beau que l'ancien carrosse de Mme de Valentinois, des jockeis vert-pomme et deux beaux nègres en livrée derrière l'équipage. Quant à ce qui se voyait dedans, cela pouvait consister d'ordinaire en trois ou quatre filles d'Opéra ou de la Comédie-Italienne, à qui M. le marquis cédait pour ce jour-là sa voiture. Ces déesses étaient tenues à le récompenser de ce sacrifice en le lorgnant tout le temps de la promenade, sans le quitter *d'une seconde*, de la lorgnette, pendant qu'il cavalcadait aux côtés du char. Il va sans dire que toutes les toilettes de ces créatures étaient payées, ainsi que leurs éventails et leurs bouquets, ce qui n'était pas la chose la moins coûteuse de l'équipement. La voiture du marquis offrait à l'extérieur la forme ordinaire de toutes les voitures, quoiqu'elle s'effilât légèrement en gondole : mais au dedans c'était un berceau miraculeux. Les côtés étaient treillissés en barreaux verts sur fond or, les fruits et les fleurs en porcelaine, les coussins garnis de sachets tout à l'entour. C'était un arôme, un écrin, un véritable paradis ! Le sellier Corsange, qui avait fait cette voiture incomparable, n'avait pu résister à sculpter son nom sur l'essieu. En 1830, quelques jours après juillet, un lord en racheta tous les panneaux pour les faire servir à son boudoir.

Le marquis porta quelque temps la poudre. Cela était dommage, en vérité, car la poudre, cette neige uniforme sous laquelle se pavanaient et se déguisaient même toutes les têtes, laissa ignorer long-temps chez le marquis les plus beaux cheveux du monde, des cheveux d'un blond fin que plus d'une femme lui aurait certes enviés. Quand le règne de la poudre eut cessé, les cheveux de M. d'Arnouville reparurent dans tout leur éclat. Ce n'est pas que le marquis fût jeune, non, ma foi, mais il semblait à peine avoir vieilli. La pommade qu'il employait pour dissimuler ses rides lui rendait la peau lisse et souple ; ses habits étaient toujours de la meilleure coupe, son linge du plus pur éclat. Il avait Humann pour tailleur. Il montait à cheval comme aux plus beaux temps de sa jeunesse ; il avait des correspondances amoureuses et familières. Il y a de ces natures heureuses et fortement trempées sur lesquelles la dent du temps ne peut rien ; elles fleurissent et rayonnent jusqu'à leur dernier beau jour. Ainsi était le marquis d'Arnouville ; et quand la déchéance de la poudre lui laissa, vers quarante-sept ans, cette belle chevelure blonde, on ne douta pas un seul instant qu'il n'eût hérité de quelque secret de sa mère, liée sans doute avec Cagliostro.

Il y en eut d'autres qui aimèrent mieux supposer tout placidement que c'était une perruque.

Les jeunes en furent jaloux, les vieux menacèrent leur coiffeur de le quitter s'il ne leur donnait, *sous huit jours*, une perruque semblable à celle du marquis.

Les coiffeurs qui n'y comprenaient rien s'arrachèrent les cheveux de désespoir.

Sur ces entrefaites, il y eut une dame d'un *certain âge* qui s'éprit violemment du marquis d'Arnouville...

C'était sous la Restauration; la dame donnait des bals, elle n'était plus belle, mais fort entourée dans le monde, elle conservait de vieux et jeunes soupirans, et représentait fort bien dans une loge d'Opéra. Le marquis se montra sensible à ses prévenances, il y a mieux, il y crut. Je ne comprendrai jamais comment il y a des femmes qui se jouent par coquetterie de certains visages et de certains hommes, ne doit-on pas respecter les ruines qui intéressent? L'art avec lequel le marquis avait calculé sa vie et tous les ressorts de sa machine, était, à coup sûr, un art fort intéressant; appliquez cet art à la politique ou à la diplomatie, le marquis d'Arnouville eût été un fort grand homme. Cependant la comtesse de V.... trouva plaisant de le mystifier en l'embarrassant, et voici ce qu'elle imagina :

Les cheveux du marquis déroutaient toutes les conjectures de son cercle. Elle résolut d'être assez tendre pour le faire tomber dans un piége amoureux, assez belle pour l'y retenir et lui demander une boucle de ses cheveux *incroyables*. Elle comptait peut-être de là les envoyer à l'Académie des Sciences, où il se trouve par hasard quelques chimistes et beaucoup de perruques.

Ceci une fois imaginé par la comtesse, elle l'exécuta de la façon la plus simple. D'abord elle se rendit justice, et mit un masque pour paraître belle, le masque est la beauté des femmes qui n'en ont plus ; la comtesse de V.... se *masqua*.

Les bals masqués de l'Opéra l'ennuyèrent bientôt, elle voulut essayer de la séduction du costume.

C'était le temps des bals costumés à la cour, elle eut soin d'aller trouver M. Duponchel, qui dessinait alors tous les costumes devant servir aux quadrilles du pavillon Marsan.

Elle choisit un costume du temps de Louis XIII, qui devait lui aller à ravir...

Le marquis, l'un des habitués les plus brillans de ces beaux quadrilles, prit un costume d'écuyer, sous lequel il ressemblait tant bien que mal à un ami de M. de Cinq-Mars.

Le bal de Mme la duchesse de Berry fut ce qu'il était toujours, ce fut un bal tout autre que ceux que donne aujourd'hui M. Rotschild. On n'y vit point de parapluies et de socques articulés attendant leurs propriétaires dans l'antichambre comme aux bals parlementaires de M. Dupin, et l'on y soupa mieux qu'à certains bals royaux où l'on sert pourtant du gigot à l'ail. La comtesse de V..... n'en fut pas moins une femme assez ridicule sous ses affiquets du temps passé ; elle avait, je crois, la prétention de représenter tout uniment Mlle d'Humières. On en rit beaucoup; mais, comme on lui savait de l'esprit, on n'osa pas en rire trop haut.

A ce bal, on put aussi distinguer la tournure originale de M. d'Arnouville..... Comme il se moquait assez ouvertement de tout ce qui n'était pas le dix-huitième siècle, il conserva audacieusement des bagues de toutes sortes à ses doigts, dans son costume à la Gondy ou à la Cinq-Mars, fit craquer magnifiquement sa tabatière, où figurait une fort belle personne peinte par Hallé, et ne songea pas même à échanger cette tabatière contre un drageoir.

Il lui était enjoint par la comtesse, qui pour cela lui avait écrit le matin la plus jolie épître du monde, de danser avec elle la première contredanse, de tenir son bouquet, son mouchoir, son éventail, et en général tout ce que tient au bal le cavalier-servant le moins douteux. Les cheveux frisés, la bouche vermeille

et le teint doucement épanoui, le marquis d'Arnouville parut aux danseuses et aux danseurs un véritable comte de Saint-Germain. Les lorgnons ne le quittaient plus, on ne causait que de sa chevelure mirobolante, qu'un poète des bonnes lettres compara ingénieusement à la queue de la comète. M. Bignan, de toutes les académies, applaudit à ce joli trait.

Le marquis essuya le feu de cette attention générale avec une belle résignation..... Il n'était pas si distrait par les yeux de la comtesse qu'il n'entendît de temps à autre certaines voix de femmes lui dévoiler les fils de la conspiration, tout en ne parlant qu'à demi-voix à la comtesse.... Le souper fini (et le marquis y avait été charmant), la vieille duchesse de G..... fut la première qui *entama* M. d'Arnouville; elle lui demanda quelle odeur il mettait à *ses* cheveux?

— Aucune, madame la duchesse, répondit-il sèchement, cela sent le teinturier.

Ce propos était d'autant plus cruel que la duchesse de G .... était connue pour se teindre depuis long-temps. C'était peut-être un propos de coquette à coquette, mais quoi qu'il en fût, il déconcerta les rieurs. Le marquis passa négligemment la main dans sa chevelure, et M. Bignan murmura : *Flavus Apollo.*

La comtesse fut la seule qui ne désespéra point du succès. Son orgueil, plus que son amour, y était engagé. Elle redoubla donc ses agaceries et finit par demander à M. d'Arnouville une faveur insigne, une boucle de ses cheveux.

— En voici une, madame, j'avais prévenu votre désir.....

Et sans répliquer une minute, M. d'Arnouville tira de sa poche un petit papier rose, cacheté de ses armes qu'il remit galamment à la comtesse.

En le recevant, elle n'y tint plus, et malgré le bal, malgré l'irrévérence de cet examen, la comtesse ouvrit le papier rose dans lequel elle trouva une boucle de cheveux blonds qu'elle compara bien vite avec ceux du marquis d'Arnouville. Ceux-ci ressemblaient à la boucle d'une façon triomphante.

Cependant le marquis demeura modeste sur le sopha; il parla d'autre chose et ne donna pas grande attention à ce manége. Quand il lui sembla convenable de se retirer, il offrit sa voiture à la comtesse de V... et accepta le triomphe qui suivit cette aventure plutôt qu'il ne le brusqua. Les marquis du dix-huitième siècle étaient glorieux; celui-ci se résigna à son bonheur.

L'aventure des cheveux ne tarda pas à faire du bruit; la comtesse de V... ne put tenir sa langue bien long-temps : le secret d'une femme heureuse devient trop souvent le secret de tout le monde. Les cheveux du marquis, conservés miraculeusement par lui à l'aide de quelque pommade inconnue, le mirent en vogue; il reçut des déclarations. Les femmes n'en pouvaient pas revenir, d'autant qu'il prenait plaisir à leur montrer lui-même des correspondances antérieures et plus de cinquante billets ainsi conçus :

« *Soyez assez gracieux, mon cher marquis, pour m'envoyer une boucle de vos cheveux; vous recevrez en échange une boucle des miens. Je pense que vous me devez cela; ainsi j'envoie chez vous, etc., etc.* »

Le marquis semblait avoir exaucé les vœux de ces dames (et de chacune encore!). La seule inspection des lettres de femmes qu'il possédait prouvait aux intéressées qu'il n'avait rien négligé dans le temps pour les contenter sur cet article. On trouvait dans son secrétaire (qui était, par parenthèse, en beau laque de Chine) des réponses semblables :



LA SYLPHIDE

DIRECTION RUE D'HANOVRE, 17.

« *Vous êtes divin ; vous avez souscrit à ma demande et pris en pitié mon enfantillage. Je tenais à ces cheveux* ; *ils ne me quitteront qu'avec la vie.* »

En suivant ce dossier de lettres par ordre chronologique (car, en homme rangé, le marquis les avait soigneusement numérotées et datées), on arrivait à quelques unes voisines, hélas! du dénoûment, et qui ne manquaient pas de parler encore des cheveux du marquis d'Arnouville.

« *Ingrat, perfide, vous m'abandonnez ; je ne veux rien garder qui vous ait appartenu ; ma femme de chambre a l'ordre de vous remettre ce coffret, où vous trouverez vos lettres et vos cheveux. Ayez soin de me renvoyer également mes lettres et ma natte blonde. Adieu pour la vie !*

Que prouvait cette étude de la vie d'un homme à bonnes fortunes? Qu'il avait su garder plus de cheveux que de maîtresses : c'est en ceci que M. d'Arnouville était un homme rare et incomparable. Il n'était pas fort bien dans ses affaires depuis quelque temps, et la perspective d'un amour commode et riche, peut-être même le profit d'un mariage intéressé, le déterminèrent à s'attacher au char de la comtesse. La terre de cette dame était en Picardie : on y jouait assez gros jeu et on y recevait beaucoup; on y chassait, et le marquis chassait encore; on y mangeait bien, et il était gros mangeur. On comprendra donc facilement que, malgré la bonne cinquantaine d'années que la comtesse de V... avait par devers elle, le marquis d'Arnouville vint s'établir à son château ; qu'il y prit ses aises et y mena bonne vie. La comtesse de V... le trouvait décidément fort aimable : il y avait des instans où elle songeait même à faire un jour la folie de l'épouser. Le marquis d'Arnouville avait bien compté là-dessus; il arriva donc à la campagne de Mme de V... avec Gédéon, son valet de chambre, attaché depuis trois ans à son service.

ROGER DE BEAUVOIR.

(*La suite à la livraison prochaine.*)

ARTISTES MODERNES.

XI.

Mlle Elisa Julian.



CHEZ toute personne appartenant au public, n'importe à quel titre, il y a deux côtés à considérer, le plus souvent très dissemblables ; en rapport, presque jamais : le côté du personnage, le côté de l'individu ; la personne publique, la personne privée. Poëte, orateur, artiste chacun présente cette double face, et si au théâtre, l'acteur est toujours par son extérieur en harmonie avec son rôle, et par son rôle en harmonie avec son extérieur, en revanche, dans la vie réelle, le contraste est pour ainsi dire perpétuel entre les individus et les rôles, et tel qui s'est créé d'avance un type d'après les écrits ou les actions d'un homme qu'il n'a pas vu, s'expose le plus souvent à de singuliers désappointemens et à de bizarres désillusions lorsqu'il vient à confronter son idéal avec la vérité.

Ce que je vous en dis, du reste, n'est que par façon de parler très générale, et

seulement pour vous faire comprendre en vertu de quelle division, ayant à vous parler de Mlle Elisa Julian, je veux commencer par vous raconter sa personne avant de vous entretenir de son talent.

Mlle Elisa Julian est de taille moyenne, mais bien prise, élégante et fort noble. Elle a eu peu de frais à faire pour s'incarner les délicieuses créations de la naïve Alice, de l'enthousiaste Rachel et de la tendre et héroïque Valentine. Rien d'aussi beau que les yeux de la jeune cantatrice, si ce n'est une magnifique chevelure noire comme l'aile d'un corbeau, et qui encadre délicieusement une figure ovale, dont le teint, par ses tons pâles et chauds, nous représente, dans tout son romanesque, un type complet de la beauté méridionale. Je ne puis mieux faire, au surplus, que de vous renvoyer, pour le complément de ma description, au portrait qui accompagne cette notice, portrait charmant comme le modèle et digne de l'habile crayon de notre ami Traviès. — Mlle Elisa Julian est née à Bordeaux, et cela est tout simple, car il n'y a rien dans ce monde que pour les méridionaux : talent, esprit, beauté et pouvoir ; si vous en doutiez, je vous renverrais à M. Thiers, qui le disait un jour à l'un de ses amis, méridional comme lui. On ne peut guère se dispenser de croire M. Thiers sur parole. Les parens de la jeune Elisa appartenaient au commerce, et son père, amateur fort distingué, put remarquer tout d'abord chez la future prima dona, un amour extrême de la musique joint à une intelligence assez remarquable pour que l'on ne pût se dispenser de la considérer comme une vocation. M. Julian fut donc le premier maître de sa fille, et lorsqu'il vint s'établir à Paris, il y a peu d'années, la jeune Elisa entra au Conservatoire. Elle fut dirigée d'abord par Martin ; puis, à la mort de ce dernier, MM. Bordogni et Michelot continuèrent à développer le talent naissant qui semblait tant promettre et qui a si bien su tenir. Le brillant résultat qu'ils ont obtenu prouve à la fois et la supériorité des maîtres et la distinction rare de l'élève. Mlle Julian eut tous les succès que l'on obtient au Conservatoire; prix de solfége d'abord; puis second et enfin premier prix de chant. Mais ce n'était point à la scène que se destinait la jeune fauvette bordelaise, et sans l'avis plein de goût et de sagesse dont nous devons remercier MM. Bordogni et Michelot, la carrière de l'enseignement eut enseveli un talent digne de la première scène lyrique du monde. La vie que je vous raconte fut simple, bien simple, et après l'avoir lue, vous admirerez comme moi la rare intelligence et l'inspiration véritable de la jeune artiste qui trouva dans son cœur seulement, et par une subite révélation les accens d'Alice, de Rachel et de Valentine. C'est par le premier de ces trois rôles, difficiles entre les plus difficiles, que débuta Mlle Elisa Julian, au mois de mai dernier. Essayer ses premiers pas sur la scène de l'Opéra, c'était se risquer sur un terrain glissant, c'était s'embarquer, comme disaient les poètes classiques, sur une mer féconde en naufrages. Mais sur cette mer-là, on fait naufrage surtout par la faute du navire, et Mlle Julian n'avait rien à craindre de ce côté; elle arriva donc à bon port, toutes voiles dehors et poussée par la brise embaumée du succès. Après le rôle d'Alice, dans *Robert*, ceux de Rachel, dans *la Juive*, et de Valentine, dans *les Huguenots*, furent courageusement abordés, et deux nouveaux succès vinrent couronner le premier. C'est ainsi que Mlle Julian sut, tout d'abord, prendre place parmi les talens que le public adopte et que la critique respecte.

Mais pour apprécier dignement un succès obtenu dans des rôles écrits par Halévy et Meyerbeer, il faut être soi-même quelque peu artiste et savoir l'im-

mense difficulté qu'ont à vaincre nos chanteurs pour nous faire comprendre et admirer le génie de l'un et le talent de l'autre. J'ai souvent entendu comparer les artistes français aux artistes italiens et vanter les seconds aux dépens des premiers, chose très logique chez une nation occupée exclusivement à exalter tout ce que ses voisins lui envoient. Pour ne pas s'exposer à prononcer et à répéter un jugement léger et injuste, il faudrait entendre les artistes italiens chanter de la musique allemande. Les maîtres d'au-delà des Alpes écrivent surtout pour la voix humaine; ils en ont étudié tous les secrets, toutes les ressources, et leurs mélodies, pleines d'une molle douceur et d'une élégante complaisance, semblent se placer d'elles-mêmes dans les inflexions et les mouvemens les plus naturels à leur instrument chéri. Les maîtres allemands, au contraire, attentifs surtout à leur propre pensée, curieux de combinaisons bizarres, ne font que de rares concessions à l'exécutant, et ce n'est que par une lutte obstinée, où plus d'un talent trouve sa ruine, que nos artistes peuvent s'emparer de ces mélodies âpres, sauvages, de mesure hachée et presque toujours dépourvues de ce balancement onduleux et de cette grace tout italienne dont le grand écueil est la fadeur. Pour chanter Rossini, Bellini, Donizetti, il faut être seulement un homme de talent; mais pour chanter Meyerbeer et Halévy, il faut être quelque peu sorcier. Gardez-vous de croire, du reste, que j'en aie moins d'admiration pour les deux hommes célèbres qui ont si dignement occupé notre scène lyrique et l'ont maintenue au premier rang dans le monde artistique de l'Europe; j'ai voulu seulement augmenter la petite dose de charité musicale dont il faut se munir en entrant dans la salle de la rue Lepelletier et vous faire adopter, comme jugement en dernier ressort sur la question, cette parole d'une femme de goût et d'esprit : « J'aime mieux entendre de la musique allemande, mais j'aime mieux chanter de la musique italienne. »

Après cette petite digression, qui cependant m'a paru nécessaire, revenons à Mlle Elisa Julian et disons à sa gloire qu'elle a su se rendre maîtresse des phrases musicales les plus rétives. Semblable à Roger, qui sut dompter l'hippogriffe, elle a transformé en esclaves soumises les trois créations aussi rebelles qu'admirables qu'on lui a confiées. Il est vrai que Mlle Julian a trouvé dans l'instrument que la nature lui a donné un auxiliaire digne de son talent. Sa voix est un soprano grave, participant dans les notes d'en bas de la sonorité d'un contralto et s'élevant jusqu'aux dernières limites de l'échelle vocale avec une sûreté, une justesse et un brillant qui peuvent être égalés, mais jamais dépassés. Le timbre de ce bel organe est ferme, éclatant, et les vocalisations les plus légères ne l'étonnent pas plus que les accens les plus dramatiques. A tous ces avantages, Mlle Julian en joint un autre bien précieux pour l'immense vaisseau de l'Opéra, celui de ne se fatiguer jamais et de pouvoir impunément pousser jusqu'à l'extrême le volume de sa voix. Quant à son jeu, il est dramatique et dénote une ame véritablement artiste et pourvue de cette sensibilité sympathique où se trouve le secret d'émouvoir.

Mais le moment est arrivé où, biographe et lecteur, il faut nous séparer de Mlle Elisa Julian. Que pourrions-nous lui souhaiter en la quittant, afin d'adoucir par quelque vœu bienveillant l'amertume de toute séparation? Sa personne est charmante, sa voix pénétrante et pure, son talent bien accueilli! Après avoir bien cherché, nous ne pourrons lui souhaiter qu'un rôle nouveau et qui nous permette de renouveler les fleurs de sa jeune couronne.

SAMUEL ROGER.

Théâtres.

Les bonnes nouvelles sont nombreuses à l'Opéra. On active les répétitions de *la Favorite*, qui n'est pas autre chose que *l'Ange de Nisida* de M. Donizetti qui, dit-on, a pris à cœur de nous faire oublier *les Martyrs* par un chef-d'œuvre. Malgré le succès toujours croissant du *Diable amoureux* et de Mlle Pauline Leroux, M. Léon Pillet n'en attend pas moins avec impatience le retour de Fanny Elssler, sur laquelle on compte d'un jour à l'autre. Meyerbeer a enfin promis son grand opéra, et l'Académie-Royale en a tressailli de joie jusque dans ses fondemens. Il est question pour le soir de la Toussaint d'un vrai concert allemand. M. Berlioz envahirait la scène de l'Opéra avec quatre ou cinq cents musiciens, et ferait exécuter cette musique olympique que vous savez. Cependant il paraît qu'il y a schisme dans l'orchestre et que parmi les musiciens tous ne sont pas d'accord; ce n'est pas la première fois que pareille chose arrive.

Mardi a eu lieu, aux Italiens, la première représentation de la reprise de *la Sonnambula* de Bellini, avec Rubini et Mme Persiani; ce nouveau chef-d'œuvre n'a pas été moins applaudi que *Norma*. Avec la reprise des *Puritains*, M. Dormoy, auquel on ne fera certainement pas le reproche de manquer ni d'activité, ni de zèle, nous annonce la première représentation d'un opéra nouveau *Lucrezia Borgia*. — Mme Damoreau est rentrée à l'Opéra-Comique.

P. S. Le manque d'espace nous oblige à remettre à la semaine prochaine l'article que nous avons consacré à la première représentation de *la Reine Jeanne*, à l'Opéra-Comique. Nous ne pouvons que constater aujourd'hui un très beau succès.

BIBLIOGRAPHIE.

Notre collaborateur, M. Stéphen de la Madelaine, vient de publier, sous le titre de PHYSIOLOGIE DU CHANT, un excellent volume où il a réuni toutes les observations qu'il a été à même de recueillir dans une carrière presque toujours consacrée à l'art théorique ou pratique. Ex-récitant à la chapelle royale et à la musique particulière de Charles X, M. Stéphen de la Madelaine était mieux en position que tout autre, par le monde dans lequel il a vécu, par les événemens qu'il a vu s'accomplir autour de lui, et surtout par les longues et consciencieuses études qu'il a faites, d'écrire la *Physiologie du chant*, ouvrage si indispensable dans une époque où les physiologies sont à la mode. Il faudrait plus de place qu'il ne nous en reste pour apprécier à sa juste valeur le livre de M. de la Madelaine, qui, tour à tour, traite avec un sentiment et un goût parfaits de l'enseignement public et particulier du chant, du mécanisme de la voix et des études transcendantes de la vocale, des divers caractères de la vocale, et enfin des compositeurs et de la critique. La partie didactique de cet ouvrage est habilement dissimulée sous les charmantes apparences de la causerie. M. Stéphen de la Madelaine, qui est avant tout un homme d'esprit, raconte bien plutôt qu'il n'enseigne, et presque à chaque page de la *Physiologie du chant*, ce sont des anecdotes, des histoires ou des souvenirs qui vous conduisent au dernier chapitre, pour ainsi dire sans qu'on s'en aperçoive. Aussi le volume de M. Stéphen de la Madelaine s'est-il du premier jour concilié toutes les faveurs, et sa *Physiologie* règnera encore en souveraine, quand beaucoup d'autres auront disparu.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

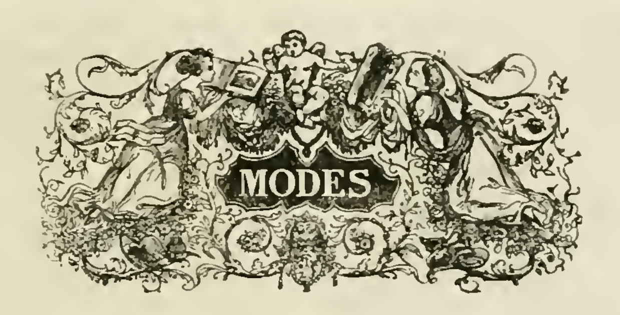


2e Vol. N° 44

LA SYLPHIDE

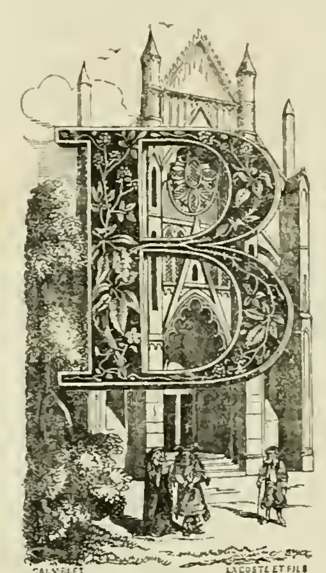
Robe velours garnie d'hermine de (Gou) 18. Ouvrante façon de (Palmire) Mandarin en cachemire de (Mr Jacob) Coiffures de (Paris) Sous-jupes (Delannoy) et (d'Oudinot) Gants ornés de (Mayer) éventail de (Clamorgam) Étoffes de (Delon) à la Barbe d'Or

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17



A Madame ***

31 octobre.



B**ORÉE**, madame, souffle sur nous toutes ses tempêtes et les froides pluies d'octobre sont venues éteindre les derniers rayons du soleil! Toute vie du dehors a cessé et c'est aux richesses de l'art à remplacer celles de la nature. Si les apparences ne sont point trompeuses, et si la politique nous tient un peu en joie, nous aurons un hiver brillant, les bonnes faiseuses telles que Palmire préparent de somptueuses toilettes, toilettes faites des belles étoffes de Delisle, chez lequel cette année plus que jamais un goût exquis a présidé au choix des assortimens; une innovation ou plutôt une résurrection tout élégante viendra encore cette année embellir et faire ressortir les soieries de Delisle, c'est l'adoption des fourrures pour garnitures de robes! Quoi de plus joli, de plus vraiment luxueux, qu'une haute bande d'hermine garnissant le bas d'une robe en velours gros bleu, vert ou grenat? quoi de plus riche que la marte avec ses longs poils soyeux et brillans se détachant sur le satin blanc, et le vaporeux chinchilla ondoyant avec ses nuances chatoyantes sur un satin couleur de rose ou bleu. J'ai déjà pu apprécier le mérite de la fourrure alliée aux soieries dans le magasin spécial de Gon, notre fashionable fourreur. Je crois pouvoir vous assurer que sa maison l'emporte cette année sur toutes les autres pour la confection des manteaux de cour, pelisses, burnous, *sorties de bal*, pélerines de satin brodées en chenilles et manches pareilles. Gon, qui s'est entièrement adonné à cette spécialité, ne peut manquer d'y réussir, on fait toujours bien quand on s'applique à un seul genre de choses, et c'est ce principe qui fait redouter pour Mmes Hermel et

Alexandrine un certain mélange de modes et de manteaux, deux genres qui se trouveront, je crois, fort mal ensemble et par conséquent courront risque de ne réussir ni l'un, ni l'autre. Du reste, ces dames ne vendent qu'à l'étranger, car l'aristocratie française a trop bon goût pour acheter chez Mmes Hermel et Alexandrine quand elles ont Palmire et Camille.

Les chapeaux et les capotes de Lemonnier-Pelvey sont à l'heure qu'il est l'objet de toutes les préférences. Lemonnier-Pelvey entend à merveille les coquettes et innombrables variations de la coiffure. Il a remplacé pour l'hiver ses capotes en dentelle de la belle saison par d'adorables chapeaux de velours ou de soie plus ou moins richement ornés, et surtout par ses capotes plissées, tranchant couleur sur couleur, qui sont bien en vérité la nouveauté la plus ingénieuse du moment. — Une autre nouveauté, qui n'obtient pas moins de vogue, est le burnous algérien de Mme Jacob; il est impossible d'allier plus de grace à plus de richesse, aussi les commandes arrivent-elles de toutes parts à Mme Jacob.

J'ai lieu de croire, madame, que vous avez été contente des deux chapeaux pris chez Laure Farcoz? Cette modiste a une simplicité gracieuse et cependant élégante qui doit vous plaire; comme femme de bon goût vous devez préférer ses modes à sa quasi homonyme Laure, du boulevart des Italiens, dont la clientelle peu choisie aime davantage les chapeaux voyans et de formes outrées. Si je n'étais jamais si heureuse que lorsque vous voulez bien me charger de vos envois, je vous dirais de vous adresser à la maison de *Commission parisienne* Giraud et Ce. Cette maison, de la probité et de l'exactitude la plus parfaite, est tenue par des gens d'un goût fort distingué; tous les objets de toilette, d'ameublemens, d'arts et même de science, sont expédiés aux risques et périls de Giraud. Déjà la province et l'étranger ont fait les plus heureux essais de ces envois, et vous ne sauriez croire l'extension qu'a prise cette industrie, si commode pour les personnes qui n'ont point de correspondans à Paris; j'ai vu des trousseaux entiers envoyés pour mariage par la maison Giraud, des caisses contenant de ravissantes toilettes de bal, depuis les bas de soie brodés jusqu'à la guirlande de fleurs, il n'y avait plus qu'à s'habiller; pour les femmes élégantes de province c'est une chose sans prix.

Il me prend envie, madame, de vous envoyer, par lettre, quelques uns des *modèles*, que vous devrez copier. Les jolies gravures de LA SYLPHIDE ne peuvent pas vous les offrir tous, permettez-moi de leur adjoindre un petit supplément pris en haut lieu : ce sont des modes qui ne seront portées que par des femmes vraiment élégantes.

Peignoir du matin en *crêpe Rachel* lie de vin, bordé de six rangs de velours noir de la largeur d'un doigt et espacé, ces velours doivent garnir le bas et les deux montans de la jupe; manches à la religieuse, très larges,

relevées jusqu'à la moitié du bras et laissant voir les manches de dessous en batiste gauffrée; petite collerette plate en batiste avec légère broderie et une valencienne très basse; cordelière algérienne en soie noire et lie de vin; pantoufles de velours noir brodées de cordonnet lie de vin et or; mouchoir batiste à petites vignettes, de chez Chapron; bonnet de mousseline brodé, sans aucuns rubans, orné de deux barbes en dentelle, relevées sur le sommet de la tête par une épingle d'or. — *Pour sortie du matin.* Douillette en satin marron, ornée sur le devant de la jupe et du corsage d'une passementerie à réseaux légers; manches larges et grand col pélerine, petit col et manchettes en grosse guipure; châle de velours noir doublé en satin blanc et bordé de marte, attaché au cou par une agraffe en or à glands; chapeau en velours vert plissé, orné d'une plume blanche plate couchée; bottines noires; gants paille lacés et garnis d'effilé; mouchoir garni de valencienne et ourlet plat; manchon *aérien* d'Auprêtre et Bougenaux-Lolley. — *Robe de dîner en ville. Tissu chatoyant* rose et violet garni de deux volans; corsage drapé devant et derrière à pointe; sur le bracelet du milieu de la poitrine, sept petites rosettes en velours violet; les manches plates avec de petits jockeis en velours violet; cordelière en chenille et glands violets; écharpe en velours violet; bonnet de blonde à dessins égyptiens avec une guirlande de petites roses, ceignant le haut du front et venant se rejoindre derrière la tête; mouchoir héraldique avec points d'Angleterre. — *Robe de soirée*, en satin rose garnie d'une haute bande de chinchilla; corsage plat décolleté à pointe, berthe en chinchilla, descendant en pointe sur le corsage au milieu de la poitrine et du dos, avec des nœuds de satin rose au bas de chaque pointe et sur les épaules. Manches courtes plates, bordées d'une bande de fourrure; chapeau Louis XV en velours rose avec marabouts blancs; gants blancs avec ornemens en perles. — *Robe de bal*, en crêpe abricot doublé de soie pareille, corsage à pointe à draperies arrêtées du haut; pour garniture un gros bouillon de crêpe coupé de distance en distance par des branches de feuillages en velours vert; manches courtes à bouillons, entre chaque bouillon, une branches de feuilles serrant le bras en bracelets; sur le devant du corsage, une branche de feuilles et une guirlande pareille dans les cheveux. Pour bijoux, l'agraffe, le collier, les bracelets en émeraudes. Voilà, madame, des modèles à suivre; les étoffes viennent de chez Delisle et les façons appartiennent à Palmire, point n'est besoin d'y ajouter d'autres éloges. Maintenant voulez-vous un peu de modes généralisées?

La lingerie a les cols russes brodés sur le devant de la poitrine avec de petites garnitures en dentelles; les cols d'amazones en batiste brodée; les robes de mousseline de l'Inde avec les volans brodés et d'admirables points à jour. Les broderies en chenilles sont fort en vogue sur étoffes de

soie ou crêpes; les passementeries se font d'une légèreté excessive et sont bien portées. Les châles, les écharpes en velours, ouattés avec hautes franges en chenilles, partagent la faveur avec les cachemires longs. Les burnous se portent fort courts, presque toujours doublés de nuances tranchantes avec le dessus; on les fait ornés tout autour d'un revers liseré de même nuance que la doublure; une rangée de gros boutons ferme le devant; ces boutons sont en passementerie et composés des deux nuances du dessus et de la doublure. Les manteaux, quoique plus longs que les burnous, sont cependant bien plus courts que les années précédentes; on en garnit le tour ainsi que le haut, d'un volant en étoffe pareille; ceux en satin se garnissent ainsi; ceux de velours ont une haute frange ou une dentelle; quand la médiocrité de la fortune force à porter le manteau en étoffe de laine, il faut le faire le plus simple possible. Les femmes d'une haute élégance portent pour sortie de bal ou de spectacle, des pelisses à capuchon en satin blanc, garnies d'une angleterre ou de belles fourrures. Les chapeaux en velours brun, gros vert ou gros bleu sont les plus distingués; on les orne de plumes posées à plat ou de fleurs en velours. Un charmant chapeau se fait en velours noir avec plume couleur de rose et doublure de satin de même nuance. Après le velours plain, le gros d'Afrique est ce que l'on peut porter de mieux. Quelques chapeaux ont la voilette en filet. On porte dans la chambre de jolis bonnets en chenille et rubans. Les bonnets *modistes* n'ont guère de forme arrêtée; les uns sont plats sur le front, tandis que d'autres, au contraire, sont surmontés d'un cône en blonde; d'autres ont la forme des cornettes de vieilles et sont échancrés en pointe, les papillons sont collés sur la joue et montent jusqu'au haut de l'échancrure en diminuant; ces bonnets ont habituellement le fond entouré d'une guirlande de fleurs et sont sans ornemens autour du visage; ils nécessitent absolument les cheveux en bandeaux, au reste cette coiffure semble la plus généralement adoptée. Les robes du matin ont toutes les manches flottantes, les robes demi-habillées les manches tout-à-fait plates, et les robes parées, lorsqu'elles ne sont pas à manches courtes, les ont à petits bouillons en travers ou en longueur du bras, froncées sur des gances. Avec les manches courtes, on porte des mitaines en peau de couleur, on les garnit de dentelles blanches ou noires, de franges de soie, de nattes de perles avec glands, de gance d'or et même de fourrures ou de petites couronnes de fleurs très pressées. Les camées et les turquoises sont les bijoux à la mode; les bracelets d'or parsemés d'une pluie de petites turquoises sont choisis par les femmes distinguées; le corail a beaucoup perdu de sa vogue et ne fait plus guère partie d'un écrin aristocratique. A propos d'écrin, il en est un rempli des plus fraîches et des plus suaves pierreries, c'est celui de la fleuriste en vogue, Mme Lainné; ses bijoux à elle sont de ceux que nous offre le parterre le mieux cultivé ou la prairie la plus émaillée; rien de plus

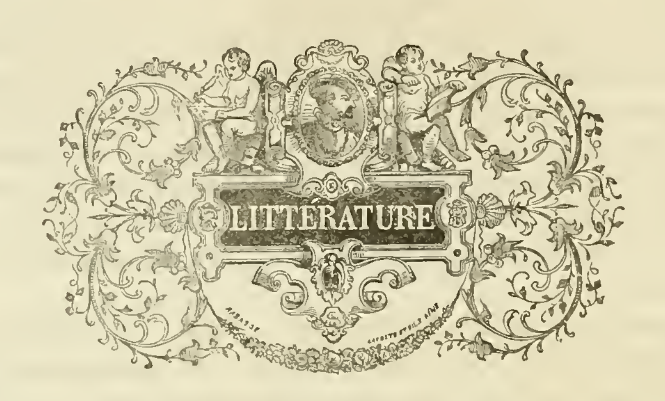
séduisant que ses fleurs se balançant sur leur tige comme au souffle d'un léger vent; rien de plus gracieux que ses couronnes de rosières, si jolies sur un front de jeune fille. Les œuvres de Mme Lainné auront certainement cet hiver les honneurs des plus belles fêtes, car leur imitation est la nature même.

Vous me demandez, madame, quelques mots sur les modes masculines, il n'y a en effet que quelques mots à dire sur ce sujet. Le paletot ou pardessus est à peu près le seul vêtement qui occupe aujourd'hui ces messieurs, dont un grand nombre n'ont point encore cessé la guerre contre les lièvres ou les lapins. Blay-Lafitte, successeur de Berchut, dont la maison est une des meilleures de Paris, a de charmans modèles de pardessus que nous fera voir LA SYLPHIDE dans son prochain numéro. Le bon goût et le talent de Blay-Lafitte sont trop connus de nos dandys pour que ses coupes ne soient pas adoptées comme type.

Nos causeries sont assez pâles, la guerre, l'Orient, les fortifications tiennent l'esprit tendu d'une façon fort peu joyeuse. Les femmes parlent politique et demandent la paix pour l'amour des marchandises anglaises, puis elles préfèrent le bruit des violons à celui du canon, ce qui n'est pas défendu. Les théâtres cherchent à se remonter, mais je ne sais où le bât les blesse, ils ne volent que d'une aile! Les sujets manquent, les amoureux sont assez laids, les amoureuses parlent du nez et serrent les dents; pour s'aimer et se le dire, même à la scène, il faut quelque chose de plus inspirateur. Cette pauvre Renaissance va donc relancer sa barque à la mer. Dieu la protége! M. Scribe donne un *verre d'eau* à la Comédie-Française, qui en a aussi grand besoin que le pauvre Quasimodo, le jour où le fit boire la gentille Esméralda! Point encore de soirées... Les salons sont solitaires... Le vendredi on voit assez bonne compagnie au concert Valentino, où l'excellente exécution des œuvres de Beethoven attire beaucoup de monde. La littérature est fort silencieuse, point de romans nouveaux... Ce ne sont pourtant point les écrivains qui manquent, mais les éditeurs qui déjà, il y a quelque temps, n'entendaient plus que d'une oreille, sont aujourd'hui totalement sourds à la voix du pauvre romancier! Les manuscrits dorment sur les rayons poudreux et attendent le jour de la résurrection de la librairie qui a sa vallée de Josaphat dans quelque coin sans doute. Le magnétisme est une des distractions à la mode du moment. De toutes les villes d'Europe, nous arrivent des magnétiseurs accompagnés de sybilles plus ou moins prophétiques; fort heureusement que le baquet de Mesmer ne fait plus partie du matériel *somnambulique*. Le charlatanisme a mis à profit d'une manière déplorable cette tendance de notre siècle au merveilleux, le magnétisme qui, bien dirigé, peut devenir, je crois, un puissant auxiliaire à la science de la médecine, est exploité aujourd'hui par de vrais jongleurs, auxquels il ne manque que des gobelets et une grosse caisse Avez-vous lu, madame *la Fin*

des temps de M. Bareste? Si vous aimez à connaître l'avenir, vous y trouverez du plaisir; mais hélas! vous n'y verrez pas que vous viendrez parmi nous rire et danser cet hiver, et que vous importe le reste?

Baronne MARIE DE L'******.



LES CHEVEUX DU MARQUIS.

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE *.

II

GÉDÉON mérite bien que nous en disions ici deux mots.

C'était un garçon dont la force musculaire égalait presque un taureau dans son enfance; mais comme il s'était livré de bonne heure aussi à des études particulières et suivies sur l'alcool, il en résultait qu'il était devenu aussi mince qu'une latte d'arlequin.

Gédéon jouait du violon et n'allait jamais à la Chambre : il ne lisait pas *le Moniteur* et fréquentait peu l'Opéra-Comique; il trouvait qu'on ne s'amusait décemment qu'au café des Aveugles.

Le café des Aveugles faisait rage en ce temps-là. Gédéon y volait de belle en belle et de petit verre en petit verre. Il était beau de stature sinon d'ampleur : on le prenait à la mise pour quelque valet de bonne maison.

Si le marquis d'Arnouville n'était pas mécontent de Gédéon ; son valet, en revanche, était fort content de son maître. Gédéon le trouvait commode en ce sens que le marquis était presque toujours dehors, habitant fort rarement son chez lui, comme tous

* Voir plus haut, page 209.

les célibataires jeunes ou vieux, barbons ou follets. Ce parti pris de sortir et de ne jamais rester comme un bas de laine au coin de sa cheminée allait à merveille à Gédéon. Il jouait du violon pendant ce temps-là ou continuait ses élucubrations scientifiques sur les liqueurs au café des Aveugles, où il soupait, buvant plus qu'il ne mangeait évidemment.

L'éthisie de Gédéon, ainsi que nous avons dit, n'en était pas moins une chose certaine. Le malheureux en était venu à mettre des escarpins pour des pantouflles, et les gilets du marquis lui auraient servi de redingotes.

Tel était l'état normal de Gédéon, quand il arriva à la terre de la comtesse de V..., la plus belle terre où, de mémoire d'homme, on ait pu chasser depuis Louis XIII jusqu'à nos jours.

En s'y installant, à la suite du marquis son maître, Gédéon, pareil au jeune homme de l'élégie, *triste et mourant à son aurore*, comptait beaucoup sur cet air pur et nouveau pour lui. Il se gazouillait intérieurement à lui-même mille pastorales plus charmantes les unes que les autres. Il se promettait de ne plus retomber dans ses erreurs bacchiques et alcooliques; il rêvait de bergères et de gazons. Ces gazons et ces bergères dont rêvait Gédéon n'étaient pas ceux et celles en carton peint du café des Aveugles; c'étaient les véritables pelouses du vrai pays de Gédéon, la Touraine. Je pourrais ici vous parler de la Touraine, que les poëtes et les courriers de malle-poste appellent le *jardin de la France*, mais j'aime mieux vous dire que Gédéon était parti de son pays, parce qu'il était amoureux.

Mon Dieu! oui, amoureux, comme on l'est toujours en quittant une résidence quelconque. Lisez Ovide, que Gédéon n'avait point lu, Ovide *de absentiâ*.

L'absence de Gédéon laissait sa cousine Javotte désespérée. Javotte avait spéculé peut-être sur les belles formes de Gédéon; elle se disait que plus tard, après leur hymen, il ferait un beau valet de chambre, et le maraud devenait valet de chambre avant l'hymen, il avait quitté la Touraine, Javotte, tout ce qu'il avait de joie, d'amour et d'espoir! Ingrat Gédéon!

Doublement ingrat, puisqu'au bout de huit jours il avait déjà oublié Javotte! Recommandé au marquis d'Arnouville par un vieux garde-chasse, il était entré à son service, et pour se distraire de ses chagrins, il avait eu recours à la fiole des consolations; il avait bu comme une éponge au café des Aveugles.

De sorte que peu à peu Gédéon avait pris l'absence de sa cousine en patience; il voltigeait, il papillonnait, et se donnait des bosses affreuses au restaurant, le tout en raison d'*un amour contrarié*. D'agréables bourgeons donnaient à son nez aquilin un brevet irrécusable de fils de Bacchus; il avait l'air le plus souvent d'un commis aux vivres qui ne sait plus retrouver sa route. Son maître le nourrissait à souhait. Excepté Javotte, qu'avait-il à désirer? Cependant son caractère était sombre... Il ne parlait que de lutins et de revenans.

On pensa d'abord qu'il était fou, mais comme un beau diable il persista dans ses dires. Gédéon, ainsi que tous les domestiques du château, demeurait sous les combles. Ce jour-là, plus que tout autre (on était au mois de juin), la chaleur s'y faisait sentir. Gédéon, en chemise, s'épongeait agréablement; il usait sur son propre chef l'huile à la vanille de son maître, et se lavait les mains sans trop de scrupules avec la pâte d'amandes de M. le marquis, selon l'usage immémorial des domestiques, quand, insensiblement, en se rapprochant de la glace, Gédéon s'a–

perçut d'un malheur horrible, en se tâtant le sinciput, et il s'écria : C'est cela, c'est mon fantôme !

Il se laissa retomber ensuite douloureusement sur son lit... D'autres domestiques entrèrent bientôt dans la chambre de Gédéon ; la nouvelle de cet évanouissement vint bien vite aux oreilles des maîtres du château, qui prenaient alors le frais sous un magnifique quinconce planté par Lenôtre. M. d'Arnouville parut plus affecté que tout autre, et il se dirigea vers cette chambre avec une sollicitude particulière, dès qu'on lui eut dit que Gédéon le demandait....... Ces dames trouvèrent le dévoûment du marquis admirable, mais elles demeurèrent...

Toutefois, en demeurant, elles n'avaient pas renoncé au marquis, qui leur racontait alors je ne sais plus quelle histoire, de sorte que trouvant son absence un peu trop prolongée, elles avisèrent qu'elles pourraient au moins écouter dans un petit grenier voisin de la chambre de Gédéon ce que le marquis pouvait y dire d'intéressant et d'agréable.

La comtesse de V...., on le pressent bien, n'avait pas voulu perdre sa part d'une si belle expédition. Elle était inquiète au suprême degré de cette absence.

— Ce cher marquis, disait-elle, il ne sait donc pas que nous avons ici des fièvres. S'exposer ainsi ! et cela pour un domestique ! On laisse ces gens-là crever comme des chiens, c est leur état.

— Il est certain, reprit Mme d'A...., assez belle femme, qui n'était pas fâchée de molester la comtesse, que l'empressement du marquis était visible... Que diable peuvent-ils se dire dans cette chambre?

— Attendez, mesdames ! dit le docteur B..., qui avait approché l'oreille de la cloison ; voici le marquis et son valet de chambre qui ont l'air de se quereller. Je ne me trompe pas, le marquis élève la voix. . Prêtez l'oreille comme moi, et surtout faites silence, si vous pouvez...

Pour comprendre l'altercation réelle dont le docteur B .. voulait parler, il faut se reporter à quelques minutes auparavant.

Le marquis venait d'entrer dans la chambre de son domestique. Il l'avait trouvé couché ou plutôt roulé dans un drap, l'infortuné Gédéon y maudissait sa cruelle destinée depuis un quart d'heure. Il regardait ses bras amaigris, et ne pouvait s'empêcher de les soulever hors la couverture ; il passait aussi de temps à autres sa main dans ses cheveux, avec des grimaces diaboliques.... Le marquis le prit d'abord pour un possédé.

Ces contorsions apaisées, Gédéon, qui avait par dessus le marché la face très rouge, finit par entamer avec le marquis le dialogue suivant, empreint de cette volubilité que donne la fièvre :

— Je vous en supplie, monsieur le marquis, donnez-moi mon congé !

— Et pourquoi cela, Gédéon?

— Pour deux raisons, monsieur le marquis : d'abord le dérangement de ma santé, et puis je ne saurais y suffire....

— A quoi ne saurais-tu suffire, Gédéon?

— Je ne veux plus m'en taire, monsieur le marquis, j'ai besoin de l'air natal.

— Tu as besoin de ne plus boire de l'eau-de-vie, ivrogne, et voilà tout.

— Écoutez, monsieur le marquis, j'ai une chose à vous apprendre. J'ai des lutins après moi.....

— Des lutins? Ah! ça, es-tu fou?

— Ma parole d'honneur! monsieur le marquis.

— Et qu'est-ce qu'ils te veulent ces lutins?

— Ils me veulent? ils veulent ma mort! monsieur le marquis. Imaginez-vous qu'à certaines époques et à certaines nuits ils viennent s'attaquer à moi avec des ciseaux..... Oh! Dieu de Dieu, j'entends encore le grincement du fer sur mon crâne....

Gédéon porta alors la main à sa tête comme par un geste instinctif, ayant l'air d'y chercher plusieurs touffes de cheveux qui manquaient.

— Ah! ça, Gédéon, reprit le marquis, explique-toi. Tu me dis avoir affaire à des esprits, je veux bien le croire; mais, par Dieu! que peuvent-ils t'enlever?

— Puisque vous voulez le savoir, monsieur le marquis, ils m'enlèvent mes cheveux. Cette nuit encore il m'en est parti une mèche, voyez plutôt....

Et Gédéon, pâle comme une feuille de papier Weynen, fit voir au marquis la trace du ciseau en ajoutant :

— C'est un sort, monsieur le marquis, il faut que je respire l'air natal, que je me délivre de cet affreux cauchemar..... Donnez-moi mon congé, je vous en prie.

— Monsieur Gédéon, reprit le marquis en affectant un air grave, je vous donne l'ordre de vous taire sur tout ceci. L'affaire me paraît de conséquence et j'en parlerai aux autorités; et, bien que vous m'affirmiez que pareilles visites de lutins vous aient été rendues également à Paris dans mon hôtel, je vous promets de les faire cesser.... Quant à votre congé.....

— Mon congé, monsieur le marquis, vous me l'accordez, n'est-ce pas que vous me l'accordez? D'abord, je ne vous ai fait qu'une confidence, mais je dois vous dire, monsieur le marquis, que j'aime Javotte. J'en suis éperdu.

— Ah ! tu aimes Javotte? Eh! bien, fit le marquis en lui donnant un rouleau de six louis qu'il avait gagné la veille au comte C...., voilà ce que je donne à Javotte....

La vue des louis rendit du cœur à Gédéon. Il fit au marquis mille protestations et en vint à lui dire :

— Monsieur le marquis, vous ne m'en voudrez pas de tout ceci, mais écoutez donc, je tiens à mes cheveux. C'est tout simple; après tout, Javotte m'aime avec cela. Tenez, voyez-vous, reprit Gédéon en s'enhardissant, il n'y a qu'à vous que je les céderais, monsieur le marquis.

— Et que veux-tu que j'en fasse, mon cher Gédéon?

— Parbleu ! ce qu'en fait le fantôme. Il les prend et les roule ensuite dans une jolie petite papillotte.... Celle de cette nuit était verte....

Des éclats de rire ébranlèrent en ce moment la cloison. On se roulait, on trépignait; le marquis et Gédéon distinguèrent pourtant ces mots : *L'infâme !* le *perfide!* prononcés par Mme d'A.... une des dernières victimes du marquis.

— Ecoute, Gédéon, dit le marquis en élevant exprès la voix, je t'ai donné six louis pour ta dot avec Javotte, maintenant je te donne ton congé; je t'ai pris assez de cheveux pour choisir une autre tête à mon service.

— Est-il possible, comment! vous étiez le lutin?

— Cela pourrait être. Apprends une chose, c'est que si un homme à bonnes fortunes donnait aux femmes tous les cheveux qu'on lui demande, il serait chauve

au bout de l'année. J'en connais un, mon cher Gédéon, qui a pour habitude de choisir un garçon soit de Normandie, soit du Poitou, l'œil à fleur de tête, les sourcils et les cheveux abondans. C'est là-dessus qu'il taille et coupe comme un tailleur sur son patron. Qu'en dis-tu? Peut-être, Gédéon, n'étais-tu pas assez fort pour te mettre au niveau de ce maître-là. Il lui a donc fallu user de ruse et te raser pendant ton sommeil. C'est la fable de Samson et de Dalhila.

— C'est votre histoire, infâme, cria la comtesse de V.... qui entra résolument dans la chambre. Ah! vous me trompiez!

— Vous nous trompiez, dit à son tour Mme d'A....

— Sauve qui peut! dit le marquis, elles ont entendu ma confession! Ce n'est pas bien, mesdames, je n'avais choisi que Gédéon pour confesseur!

ROGER DE BEAUVOIR.



Opéra-Comique.

LA REINE JEANNE, opéra-Comique en trois actes, paroles de MM. LEUVEN et BRUNSWICK, musique de MM. MONPOU et BORDÈSE.



[E]n fait d'opéras-comiques, il ne faut plus douter de rien, et il n'y a pas de raisons pour que MM. Leuven et Brunswick ne taillent un de ces jours un poëme dans la *Lucrèce Borgia*, de M. Hugo, ou la *Tour de Nesle*, de M. Dumas. Je ne chercherai pas à savoir combien il a fallu de persévérance et d'efforts pour découvrir un livret d'opéra-comique dans l'histoire de cette affreuse Jeanne de Naples qui s'abandonnait, vers la fin du moyen-âge, tantôt en Sicile, tantôt en Provence, à des loisirs pareils à ceux de Marguerite de Bourgogne. Jeanne assassina deux ou trois maris et se fit étouffer par le dernier. Il était temps. Ce n'est pas, on le pense bien, dans cet ordre d'idées et de faits que les auteurs ont été puiser leurs inspirations. Ils ont supposé que tandis que Jeanne s'oubliait dans les délices de la Provence, un de ses cousins, le prince Durazzo, aidé de l'hôtelier Lillo, chef des lazzaroni, soulevait les Napolitains dans le but de lui arracher la couronne. C'est au milieu de ces événemens que la reine Jeanne, déguisée en pélerine, arrive au château d'Aversa,

à quelques lieues de sa capitale. Vainement Jeanne se fait connaître, Durazzo ne s'émeut point et la fait garder à vue dans son propre palais; suivant toutes les apparences, Jeanne aurait cessé de vivre le soir même, si Durazzo ne trouvait là un noble, victime de la vengeance du dernier roi André et qu'il croit de son parti. Mais le prince de Tarente qui a failli passer toute sa vie en prison pour avoir osé ramasser une fleur tombée de la tête de la reine, est amoureux de Jeanne qui le paie de retour. Ils feignent donc de partir et de faire naufrage en route; puis ils rentrent secrètement à Naples. Tarente déguisé en improvisateur et Jeanne en bohémienne, tandis qu'un des fidèles de la reine a été chercher sa flotte en Provence. Il s'agit donc de retarder l'accomplissement des projets de Durazzo. On circonvient Lillo qui, à force de prédictions et de sortiléges se laisse persuader, fait jeter Durazzo en prison et proclamer la bohémienne reine de Sicile sous le nom de Thérésa Ire, avec l'espérance de partager le trône en devenant son mari. Cependant la flotte de Jeanne tarde à venir et Lillo est plus pressant que jamais; il oublie sa petite cousine Pépa et veut entrer en possession réelle auprès de la bohémienne. Seule avec le lazzaroni et ainsi forcée dans ses derniers retranchemens, la bohémienne le repousse avec mépris et le fait tomber à ses pieds en lui disant : — Je suis la reine Jeanne !... — En ce moment les chevaliers provençaux envahissent le palais et délivrent Jeanne qui promet tout son amour au prince de Tarente.

Il est difficile vraiment d'imaginer quelque chose de plus invraisemblable et de plus futile que cette intrigue ; mais MM. Monpou et Bordèse ont lutté avec bonheur contre l'ingratitude du poëme; leur musique est gracieuse, facile, dramatique très souvent, presque toujours appropriée au sentiment de la scène. On rencontre même çà et là quelques mélodies originales ; les chœurs n'abondent pas, mais les morceaux d'ensemble sont traités avec un soin tout spécial ; le trio de la bonne aventure, au second acte, est coupé d'une façon charmante. L'air de Pépa, au troisième acte, fort bien chanté par Mlle Darcier, ne manque ni de rhythme, ni de fraîcheur. Enfin, je vous le répète, toute cette musique est vive, animée, légère ; peu importe, après cela, qu'elle soit ou non féconde en réminiscences. On l'entend avec plaisir, on l'applaudit, le succès va grandissant toujours ; que demandent de plus MM. Monpou et Bordèse?

Toutefois, on ne peut se le dissimuler, Mme Eugénie Garcia n'est point encore parfaitement remise de sa maladie ; sa voix, dans quelques notes, n'a plus cet éclat et ce mordant des premières représentations d'*Eva*. Botelli tient bien la scène, chante avec goût, mais avec monotonie peut-être ; il me semble se plaire dans un *mezza voce*, qui produit à la longue l'effet d'un instrument dont on jouerait toujours dans le ton naturel. Mocker est fort occupé dans cet opéra ; il parle beaucoup, mange encore plus, chante un peu : somme toute, c'est un succès pour lui, car Mocker déploie dans le rôle de Lillo de l'intelligence et du comique. Quant à Mlle Darcier, nous savons peu d'actrice aussi gracieuse, aussi spirituelle et aussi pleine qu'elle de pétulance et de finesse. Mme Favart devait ressembler à Mlle Darcier par quelques points, si ce que nos pères et feu La Harpe nous ont raconté de cette dame est vrai.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

C'est bien décidément dimanche que l'Opéra nous donne son grand *festival*

que dirigera M. Hector Berlioz. Le schisme s'est apaisé parmi les musiciens; l'harmonie dont on avait si grand besoin pour pareille fête est revenue. Tant mieux. La scène et l'orchestre seront disposés de manière à recevoir les quatre cent cinquante exécutans, chanteurs et instrumentistes. Le futur festival de la Toussaint nous rappelle celui qui a dernièrement eu lieu à Birmingham, et dont Mme Gras-Dorus a été une des gloires. Notre habile cantatrice, sans prendre le temps d'épuiser ses triomphes en Angleterre, est venue les recommencer à Paris, et sa rentrée a eu lieu à l'Académie royale au milieu de ces applaudissemens dont elle a depuis long-temps contracté la douce habitude. — Il est question, et c'est avec la joie la plus sincère joie, que nous répétons ce bruit, de soirées d'art, d'élégance, de talent, de toutes les aristocraties enfin, que M. Léon Pillet a l'intention de donner très prochainement. Le directeur de l'Académie ouvrirait une fois la semaine ses salons au plus beau et au plus spirituel monde de Paris, au monde des grands artistes dans tous les genres.—Thérèse Elssler est de retour à Paris et nous fait espérer sous très peu de jours sa ravissante sœur Fanny. — Lucile Grahn est revenue des eaux de Bourbonne, et la triste et belle sylphide n'en est encore qu'à des espérances de rétablissement.

Dérivis a quitté Paris la semaine dernière pour se rendre à Lyon où l'attendent ses premiers succès. — Albert, le nouveau maître de ballet de l'Opéra, arrange les divertissemens de *la Favorite* et prépare *le Corsaire*, ballet dans lequel il remplira le principal rôle. On parle aussi des *Noces de Gamache*, avec Elie et Barrez. — Il ne serait pas impossible que M. Auber achevât en ce moment un opéra pour l'Académie-Royale. — *Les Puritains* ont obtenu aux Bouffes cet étourdissant triomphe qu'ils provoquent toujours. La semaine prochaine, sans doute, M. Dormoy nous donnera la première représentation de la *Lucrezia Borgia* de Donnizetti, dont on dit presque autant de bien que de la *Lucia*. — *Juliette*, aux Variétés, est un charmant petit drame que Mlle Eugénie Sauvage joue avec le sentiment le plus parfait.

Correspondance.

A Monsieur le directeur de LA SYLPHIDE.

Monsieur le directeur,

Le dernier numéro de votre estimable journal a bien voulu s'exprimer de la manière la plus flatteuse au sujet de l'*Album* de M. Jean Michaëli, dont je suis l'éditeur. Mais cependant, il s'est glissé dans la rédaction une double erreur que je vous prie de vouloir bien réparer. L'*Album* de M. Michaëli n'est point encore en vente et ne sera livré au public que dans le courant du mois de décembre. L'annoncer comme ayant déjà paru m'expose à des demandes auxquelles je ne suis point en mesure de satisfaire; quant à la dédicace de l'ouvrage, c'est par une confusion, qui n'a rien que de fort naturel, qu'elle a été attribuée à LA SYLPHIDE; ce n'est point *l'Album* de M. Michaëli, mais bien *les contredanses pyrriques* qui, ainsi que le journal *la Presse* l'a déjà annoncé, doivent être dédiées à LA SYLPHIDE et chantées à son concert du 10 décembre.

Agréez, etc.

THÉOPHILE AUBERT,
éditeur, rue Vivienne.

Le Directeur DE VILLEMESSANT.

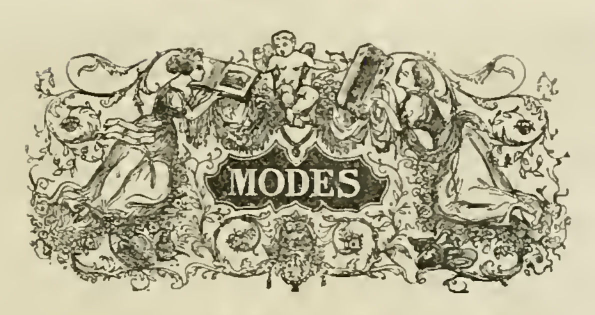


2e Vol. N°15

LA SYLPHIDE

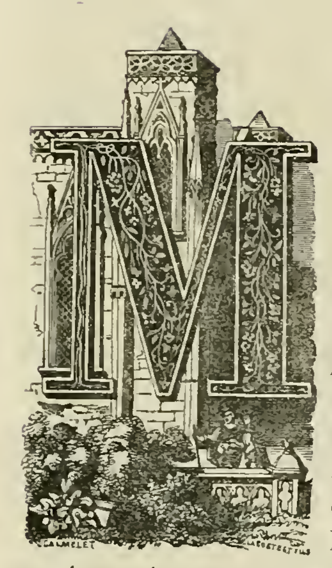
Costumes de (Blaz Lafitte) [illegible]

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17



A Madame ***.

Jeudi, 5 novembre.



Madame, vous m'avez demandé de la *mode critique*, mon Dieu que ne le faisiez-vous plus tôt !... Vous m'ouvrez là un beau champ, je vous jure ; et en le parcourant j'y ramasserai une ample moisson ! Le monde qui y laisse sans cesse tomber des épis nombreux me pardonnera cette récolte : car le monde a cela de bon, que chacun s'y croit toujours compris dans l'exception du mal ; c'est tout-à-fait l'homme de l'Évangile, qui voit *la paille dans l'œil de son voisin et n'aperçoit pas la poutre qui est dans le sien !* Que de gens à poutre, mon Dieu!... On ne rencontre que cela ! Aussi, puis-je marcher hardiment, sans crainte de froisser personne. Quand j'aurai dit que Mme *** est superbement ridicule avec ses cinquante ans et sa couronne rosière; que M***, qui se cambre dans un tilbury, en jouant le jeune *lion*, a soixante ans passés et des petites-filles à marier, personne ne se reconnaîtra au milieu de toutes ces étoiles. Mme dira :— Ah ! c'est ma voisine ! M *** s'écriera : — C'est mon voisin ! Douce quiétude, qui me permet d'aiguiser ma plume sur la meule de la vérité, sans crainte de me faire un ennemi de plus !

Avant d'arriver à la critique, qui est un chapitre envahissant, et qu'on arrête avec difficulté, permettez-moi, avec l'impartialité que vous me connaissez, de faire un petit chapitre sur *les bonnes choses*, car il y en a encore au milieu de tant de mauvaises qui nous environnent ! Au nombre des belles nouveautés que la saison d'hiver nous amène, une des plus remarquables sans contredit, est celle que nous offre Maurice-Beauvais dans ses chapeaux

résilles : figurez-vous un chapeau de satin blanc, rose, bleu ou violet, et d'une délicieuse forme, recouvert d'un réseau de soie passementé, d'une délicatesse et d'un travail dont je ne puis vous donner l'idée ; sur quelques uns de ces chapeaux, la *résille*, dépassant le bord de la passe, forme un entourage à jours qui sied au visage de la manière la plus merveilleuse. On orne ces chapeaux de plumes ou de marabouts noués. J'avoue que depuis long-temps je n'avais vu une mode aussi éminemment distinguée et aussi riche que celle-là. Nul doute que les femmes de la haute société ne s'emparent exclusivement de cette nouveauté, qui ne convient qu'à elles par l'entourage de toilette qu'elle réclame ; déjà la duchesse d'Orléans et la princesse Clémentine ont prouvé la vérité de mon assertion, en portant les premiers chapeaux *résilles* de Maurice-Beauvais. — Je ne sais si je vous ai déjà parlé des magasins de soieries de Richard ? En s'associant Mme Potier, dont vous connaissez depuis long-temps le talent, la maison Richard-Potier va résumer à elle seule le fond et la forme. Les nouveautés de Richard, dont le choix, la richesse et la variété ne laissent rien à désirer, deviendront sous la coupe habile de Mme Potier les vêtemens les plus élégans. Cette idée de joindre la confection à la vente des étoffes, est d'un rare avantage pour l'acheteur ; elle est prise aux Anglais, qui s'y entendent. Par l'élégance de ses salons, le bon ton qui y règne et la beauté des objets qui s'y trouvent, ce nouvel établissement ne peut manquer de devenir le rendez-vous de la meilleure compagnie.

A propos de bonne compagnie, vous ne sauriez croire combien elle apprécie et adopte les manchons aériens d'Auprêtre et de Bougenaux-Lolley ; les femmes distinguées n'en veulent point cette année porter d'autres, et comme ces maisons sont les seules où on les trouve, elles ont peine à suffire à leurs nombreuses demandes ; depuis long-temps je n'ai vu une vogue aussi complète, mais je dois ajouter que rien n'est plus gracieux, plus léger et en même temps plus chaud que ces manchons. Vous comprenez que de cet élégant accessoire de toilette, ne peut sortir qu'un mouchoir de Chapron ; tout adonné à cette spécialité, Chapron a réalisé dans ce genre ce qu'on pouvait imaginer de plus riche et de plus coquet ; il a dans ce moment de superbes mouchoirs aux armes de la duchesse de Berry ; ne trouvez-vous pas quelque chose de gracieusement ingénieux à avoir rappelé sur un mouchoir le souvenir de l'exilée ? N'est-ce pas le mouchoir qui recueille les larmes de celui qui abandonne son pays, et encore le mouchoir avec lequel on lui fait un dernier signe d'adieu ? — Toujours le même succès dans les magasins de deuil de Dufresne, parce qu'on y trouve toujours les mêmes belles et bonnes choses et les mêmes bonnes manières. Dufresne a dans ce moment pour la nouvelle saison, des pelisses, des burnous, des châles ouatés et tout ce qui concerne le deuil d'hiver du meilleur goût et des formes les plus variées ; comme il est des positions dans la

vie, où, même en deuil, on est obligé de se parer, le magasin du *Sablier* offre à sa nombreuse clientelle les plus riches comme les plus simples étoffes; le mot riche me rappelle que rien ne l'est plus que les magasins de Rosset, tout tendus qu'ils sont ainsi qu'une somptueuse tente orientale, de cachemires aux couleurs variées, avec leurs palmes, leurs dessins bigarrés de mille nuances brillantes, qui semblent un tissu de pierreries! Quoi qu'on dise, quoi qu'on invente, quoi qu'on fasse en velours, en soie, en peluche, les châles les plus élégans, ceux en cachemire, seront toujours le *nec plus ultrà* du bon goût et seront adoptés de préférence à tout par les femmes de l'aristocratie. M. Démidoff vient d'en mettre *trente* dans la corbeille de sa future. Vous voyez si leur règne s'efface. Plusieurs de ces châles sortaient de chez Rosset.—La bonne et ancienne maison de *la Barbe d'or* ne fait point défaut à sa réputation et ne craint pas de rivales; ses étoffes, dans lesquelles on retrouve toujours le bon goût et la distinction, se font remarquer par leurs nuances et leurs dessins si bien choisis. Les pékins de laine, *les taffetas satinés*, *nacrés*, *la moire des Odalisques*, *les tissus palmés*, *flammés*, *perlés* et *les velours* et *brocards* de Delon sont recherchés pour les toilettes les plus élégantes. Sous ces étoffes d'hiver plus lourdes que celles que l'on vient de quitter, les sous-jupes bouffantes d'Oudinot et de Delannoy sont plus indispensables que jamais, car aujourd'hui une femme dont les vêtemens tombent plats autour d'elle, semble tout-à-fait manquer de bonne grace et de tournure. C'est en se basant sur cette exigence du moment, que Delannoy a entrepris d'une manière toute spéciale la confection des jupes de dessous; j'ai vu, fabriqués par lui, des tissus charmans qui rappellent les piqués anglais et soutiennent parfaitement les robes. Le prix de ces jupes qui varie infiniment, leur laisse, dans la modicité, le même avantage.

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai d'une nouvelle invention de Delannoy, qui, certes, fera époque dans les fastes de la mode; on en parlera comme on parle des merveilles de Guerlain, de ses *philtres* de beauté, de ses parfums si doux, si suaves, qu'il n'est pas une femme, fût-elle la plus *nerveuse* du monde, qui ne puisse en porter, en mêler à l'air qu'elle respire. Il est des odeurs que les femmes de la société doivent éviter, parce qu'elles sont prohibées par la bonne compagnie; mais je suis d'avis que les parfums sont partie essentielle de la poésie qui environne une jolie femme. Rien ne provoque le souvenir comme les odeurs : en présence, elles enivrent; en l'absence, elles consolent. Les parfums ont, comme les sons, une signification qui leur appartient; il y a une langue des parfums comme une langue dans la musique. Les parfums sont donc une des expressions de la poésie, au moyen desquels les pensées se traduisent au dehors. Avant de clore cette série des *bonnes choses* qui ne veulent point de critique, je vous dirai tout le bien que je pense d'objets nécessaires aussi au

bagage d'une jolie femme. Ce sont les porcelaines et les cristaux de Lahoche-Boin. Quoi de plus joli que ces vases de forme antique, que ces coupes gracieuses, découpures d'or posées par la main des fées sur le cristal de nuances variées? Comment résister à un délicieux *tête-à-tête* en vieux Sèvres? à ces services peints et armoiriés comme les avaient nos anciens *pairs du royaume?* et à tous ces riens, légers ornemens qui font d'un appartement l'élégance et le bon goût? La renommée de l'*Escalier de cristal*, lequel fut une des premières merveilles dans son genre, non seulement se soutient immobile au milieu des adversaires qui s'élèvent de toutes parts à son imitation, mais les domine de toute sa supériorité. — Voilà bien des éloges, direz-vous, madame, pour un article de critique! Sans doute, mais à tout seigneur tout honneur, et il faut rendre justice à qui de droit. D'ailleurs, je n'ai point l'intention de faire de la personnalité, et je jetterai mon blâme bien plutôt aux choses qu'aux individus; les individus faisant les choses, chacun en prendra sa part. Je vous parlerai d'abord de certaines *alliances monstrueuses* que la mode tolère et dont le bon goût devrait faire justice. Le bleu et le rose sont affreux; le rose et le vert, la plus commune chose du monde; l'orange et le bleu, jurent étrangement, et cependant, chapeaux, châles, mantelets, burnous, offrent souvent ce désastreux mélange.

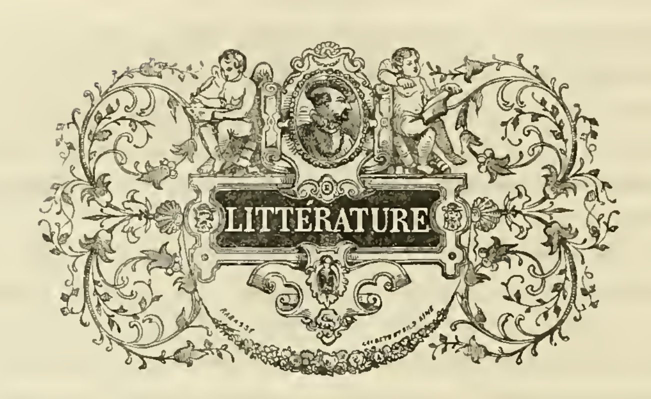
Parce que la mode nous prescrit cette année des nuances tranchées, il ne s'en suit pas que toutes peuvent s'allier ensemble. Mettez le citron et le violet, cerise et paille, vert et bois, enfin que toujours une des nuances, par sa douceur, atténue la vivacité de l'autre : le noir et le blanc s'harmonient avec toutes les couleurs, et il n'est pas besoin de rien signaler à cet égard. On porte beaucoup de manches plates, ce qui ne veut pas dire que toutes les femmes doivent en porter. Les beaux bras sont fort rares, les dos ressortans assez fréquens : habillez-moi une femme aux bras maigres, aux épaules voutées, avec des manches plates, et vous aurez le scarabé le plus *histoire naturelle* qui se soit vu. Il y a mille accessoires à ajouter aux manches, qui obvient à l'inconvénient que je viens de démontrer : bouillons, jockeis, sabots en pardessus, manches à la *religieuse*, tout cela est joli, élégant, et si ce n'est pas d'une actualité aussi immédiate que les *amadis*, c'est tout au moins beaucoup plus logique. Quoique l'on ne porte plus les chapeaux aussi étriqués que l'année dernière, cependant leur dimension est plutôt moindre que grande; eh! bien, j'ai remarqué que c'étaient surtout les femmes dont le visage était le plus fort qui portaient les plus petits chapeaux et se coiffaient le plus en arrière; il en résulte que le nez se trouve entièrement à découvert, et que rien n'est moins gracieux; j'engage les femmes qui ont de gros visages et des traits bien développés à se regarder dans leur miroir de manière à apprécier l'effet d'un nez isolé vu de profil. Les couturières, les modistes, n'osent point faire de semblables ré-

flexions aux femmes de leur clientelle; ce serait s'exposer à les perdre, et l'amour du beau ne peut pas les porter à ce point d'abnégation. Si l'heure ne me pressait pas, je vous développerais ici tout un système, sur le genre de contrôle que je voudrais voir exercer sur la toilette par un aréopage digne d'en juger : ce serait une *cour d'amour* d'un nouveau genre, et qui ne manquerait pas d'un certain mérite.

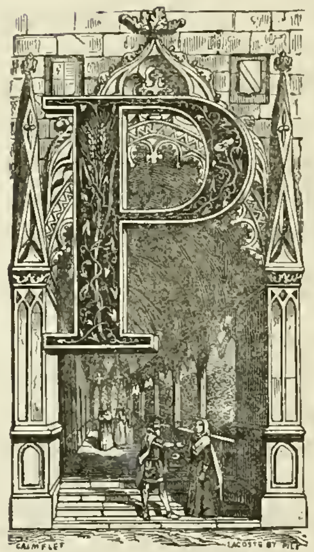
A propos de *cour d'amour*, on parle d'un salon présidé par un bas-bleu, et qui va s'ouvrir aux premières lueurs des soirées. On y fera des lectures et un ouvrage en commun, dont le prix est destiné au soulagement de quelque infortune littéraire, et Dieu sait s'il en manque par le temps qui court! Jamais siècle ne fut moins poétique, et jamais siècle ne produisit autant de poètes! Est-ce l'ambition ou la poésie qui les pousse? Je vous le demande; quant à moi, au chétif mérite de leurs œuvres, j'opinerais pour le premier de ces deux mobiles. Il y a cependant des exceptions à faire, et j'ai lu cette semaine des vers de deux jeunes auteurs qui m'ont un peu raccommodé avec la rime. M. Pessoneau, esprit à la poésie expansive et souffrante, ame religieuse qui aime à chanter le ciel et l'espoir qu'il envoie; puis M. Paul Juillerat, qui vient de publier *les Solitudes*, où on sent à chaque vers une verve brillante, un enthousiasme qui le mènera loin, mais qui aujourd'hui déborde comme le fleuve que l'orage a grossi; quand le calme est venu, le fleuve coule bleu et limpide, et reflète l'azur des cieux sans taches; encore un peu de temps, et M. Paul Juillerat en arrivera là.

Il n'est bruit que du Festival de l'Opéra, LA SYLPHIDE vous en parlera mieux que moi sans doute ; je ne sais ce que la jolie messagère en pense; j'y ai remarqué des baillemens très prolongés ; mais les baillemens sont une chose tellement communicative, qu'il suffit d'un mal intentionné pour faire bailler toute une salle, et qu'est-ce qui n'a pas un ennemi au milieu de deux mille personnes? Le fameux peintre sur porcelaine et émaux, Constantin, vient de quitter Paris pour retourner à Rome. Il était venu ici pour nous apporter un ouvrage fort intéressant sur *l'Art de la peinture en Italie* ; reçu par tous nos littérateurs avec la distinction due à son magnifique talent et à son noble caractère si bien connu, Constantin a trouvé dans notre beau Paris les plus sympathiques appréciations à son œuvre littéraire. C'est un livre indispensable aux artistes qui veulent aller étudier l'art en Italie, et agréable aux gens du monde, à la portée desquels l'auteur a eu le bon esprit de le mettre. Que dites-vous de cette longue lettre, madame, c'est une sorte de panorama, où je vous ai fait passer en revue des choses peut-être bien étonnées de se trouver ensemble, mais nous sommes à une époque où les spécialités ennuient, et où il faut faire un peu de tout : subissez-en les conséquences.

Baronne MARIE DE L'ÉPINAY.



LE BOUTON DE ROSE.



ARMI les auditeurs de l'un de ces concerts où l'on va pour tuer le temps, sous prétexte d'entendre de la musique qu'on se garderait bien d'écouter, était un jeune officier qui, à la scintillante lumière des lustres rêvait soleil et printemps, grace à un frais bouton de rose tombé d'une blanche main dans la sienne.

Etait-ce là tout ce qu'il avait obtenu? L'histoire n'en dit rien. — Etait-ce le souvenir ou l'espérance qui se mêlait à ce suave parfum pour énivrer notre héros? N'importe! avant de connaître ses secrets, il faut au moins savoir son nom. — Or, ce jeune *lion* était Arthur de Neubourg, depuis six mois à Paris, où il dépensait libéralement sa fortune et sa jeunesse.

Il fut tiré de sa voluptueuse rêverie par le son d'une voix timide et suppliante, d'une voix de femme qui disait: — Monsieur, j'ai une grace à vous demander. — C'était une femme de ce *certain âge* si peu avoué : une simplicité extrême était la seule chose remarquable en elle.

— Parlez sans crainte, Madame, que voulez-vous?

— Me donneriez-vous ce beau bouton de rose!

— C'est un vrai sacrifice que vous demandez-là, dit Arthur en souriant avec un peu de fatuité peut-être; —mais s'il vous fait tant de plaisir.....

— Merci! vous êtes bon, cela m'enhardit et m'encourage; oui, j'oserai vous demander de vouloir bien me reconduire chez moi. Ah! fit-elle d'un ton de dignité offensée; de la pitié, mais pas de mépris! Je suis si malheureuse. — Son émotion lui coupa la parole.

Arthur regarda sa montre; — j'ai une demi-heure à moi, cela vous suffit-il?

— Oui! suivez-moi, je passe la première pour *la* préparer à vous voir.

Elle l'introduisit peu de momens après dans une assez belle maison. Arrivés

au troisième étage, elle le pria d'attendre dans une antichambre, et revint un instant après lui ouvrir la porte d'un appartement dont l'ameublement annonçait une aisance qui ressemblait au luxe. Là, Arthur reconnut son bouton de rose entre les mains d'une jeune fille aussi fraîche, aussi belle que la fleur dont elle aspirait avec délices la douce odeur. Sa beauté avait un éclat saisissant, dont Arthur ressentit toute l'influence ; enfin, rompant ce charme fascinateur, il interrogea la mère du regard.

— Voilà, dit-elle, la personne pour laquelle je vous ai amené ici !

— Parlez donc, mademoiselle, dit Arthur, que puis-je pour votre service?

Elle ne répondit pas, et continua à respirer avec une joie naïve la délicieuse odeur de la belle rose.

— Mesdames, dit Arthur stupéfait, je commence à croire que vous voulez vous amuser à mes dépens, et m'intriguer sans masques; je trouve que cette plaisanterie s'est assez prolongée.... En achevant ces mots, il voulut se retirer, mais la jeune fille, qui n'avait pas encore parlé, fit un mouvement convulsif, et debout, les yeux enflammés, la contenance fière et impérieuse, elle lui fit signe de rester.

La mère se jeta en pleurant aux genoux d'Arthur : — Ce mouvement vous apprend ce que je n'osais dire, s'écria-t-elle ! le fatal secret vous est enfin connu ! ma pauvre fille, vous le voyez!... elle est folle !

Arthur frissonna.

La jeune fille, absorbée par la rose et l'aspect d'Arthur, semblait ne pas comprendre sa mère.

— Oui ! elle est folle! et c'est vous qui en êtes la cause involontaire. — Elle vous a vu souvent....... vous ne l'avez jamais remarquée, occupé que vous étiez de la personne chez laquelle ma pauvre fille vous rencontra tout un hiver. Elle ne vit que vous au milieu de la foule. Vous ne regardiez que la femme frivole dont la vanité jouissait de vos hommages, en proportion de la jalousie qu'ils pouvaient inspirer, et qui prenait plaisir à exalter sa froide imagination, en déchirant le cœur de ma fille, par le récit de vos assiduités et de vos soins. — Trop douloureusement frappée par ces funestes confidences, sa tête se troubla comme son cœur. De toutes ses facultés, elle n'a conservé que celle d'aimer. — J'ai d'abord ignoré son mal, j'aurais voulu pouvoir en douter toujours. — Monsieur ! comprenez-vous ce que c'est que le dévoûment d'une mère ! Eh ! bien, si vous savez comprendre cet immense, cet égoïste amour, vous concevrez peut-être que rien ne put me paraître impossible pour sauver ma fille ! Après avoir éprouvé l'insuffisance de tous les soins, de tous les secours, j'immolai toute dignité, tout scrupule, pour recourir au seul remède efficace ! Votre présence avait fait le mal, c'était votre présence qui seule pouvait le réparer ! Oh ! combien il m'en a coûté pour vaincre mes répugnances, cette réserve, cette délicatesse que l'instinct naturel et les habitudes de toute une vie m'avaient rendues inhérentes ! —Je les surmontai par amour maternel, et je me suis vouée dès lors à la plus étrange mission qu'ait jamais pu remplir une mère ! Je vous ai cherché ! je vous ai suivi ; je savais bien devoir vous rencontrer, et je n'ai osé vous demander d'abord que ce bouton de rose.

— Je ne comprends rien à tout ceci, dit Arthur, et ne puis guère y voir qu'une mystification !

— Ah! dit la mère avec véhémence, quel déplorable rôle aurais-je donc choisi? Quoi! vous supposeriez qu'il y ait au monde un autre intérêt que celui de la vie de son enfant, pour porter une mère à de telles démarches? mais j'aurais préféré mille fois me jeter au feu pour elle! Sacrifier toute dignité, perdre ma propre estime! Ah! il faut que la vie de ma fille en soit le prix!

Arthur, muet, immobile, se sentait fasciné par ces deux femmes. La beauté enchanteresse de la jeune folle, les énergiques paroles de l'amour maternel en délire, lui faisaient éprouver des impressions magnétiques dont il ne pouvait se rendre compte.

— Ne nous craignez pas! dit la mère, mais aimez-la, ou du moins qu'elle le croie; qu'elle vous voie et vous entende, cela suffira pour lui rendre un calme que nous mettrons à profit pour la ramener à la raison.

— Madame, dit Arthur ébranlé, et se défiant peut-être plus encore de lui-même que d'elle, la demi-heure est écoulée, on m'attend chez moi, il faut que je parte, et il jeta un regard de douce pitié sur la folle qui se jeta entre lui et la porte.

— Je reviendrai, je reviendrai bientôt, dit-il en s'esquivant, tandis que des sons plaintifs remplissaient l'appartement qu'il venait de quitter. Il se promit de ne parler à personne de cette bizarre aventure, déjà même il l'avait en partie oubliée, lorsqu'à huit jours d'intervalle, il fut encore abordé par la même femme dont la profonde tristesse le frappa sans le surprendre.

— Vous ne reviendrez pas, dit-elle, et ma fille mourra! et je mourrai aussi avec elle! Oh! personne ne survivra pour vous faire des reproches; votre conscience seule vous demandera compte d'une vie dont vous étiez l'arbitre.

— Madame, je dois vous avouer l'extrême perplexité où je suis : j'ai des sentimens qui ne me permettent ni d'être votre dupe, ni de vous tromper. Ma probité, mon honneur m'obligent à vous déclarer qui si j'évite la vue de votre fille, c'est parce qu'elle m'a fait une impression assez vive pour que j'en redoute les suites; je pourrais l'aimer, et cette passion serait fatale à tous deux; je tiens à remplir les vues de ma famille, et je dois faire un mariage de son choix.

—Ah! s'écria la mère avec désespoir, ce que je vous demande pour elle, si naïve et si pure dans sa funeste exaltation, ce n'est qu'une illusion du cœur, qu'un aliment à son imagination trop ardente. Si vous l'aviez vue vous regretter, vous attendre avec calme et confiance pendant quelques heures! si vous la voyiez à présent dans un désespoir morne et déchirant, qui me navre le cœur, vous en auriez pitié!

— Elle souffre donc réellement? dit Arthur. Je vous suis alors : advienne que pourra!

Quand la jeune fille vit entrer le bien-aimé qu'elle attendait sans l'espérer, sa physionomie s'illumina d'un vif rayon de bonheur. Ses yeux hagards se fixèrent avec une douceur angélique sur Arthur et elle jeta avec une grace enfantine le bouton de rose fané. — Il me portait malheur, s'écria-t-elle, il m'empêchait de vous voir.

—Mon Dieu! dit la mère, voilà depuis huit jours les premiers mots qu'elle a dit, sans pleurer!

Arthur, à l'aspect de cette charmante folle, oubliait toutes ses appréhensions; il jouissait de l'effet salutaire qu'il produisait sur elle. Après quelques

discours, d'abord incohérens, la jeune fille redevint calme; ses idées eurent une lucidité qui pouvait donner quelque illusion sur l'état de son esprit. Ses paroles étaient naïves, douces et affectueuses, empreintes d'une sorte d'originalité qui leur donnait un charme piquant et neuf. Arthur éprouvait pour elle un intérêt qui s'accroissait de momens en momens. Cette simple et malheureuse enfant avait autant de réserve dans les manières que d'abandon dans les sentimens, et cette sorte de sauvagerie instinctive repoussait en attirant. L'imagination dominait en elle toutes les autres facultés, et l'extase intellectuelle était une des plus puissantes sensations qu'elle pût éprouver. Arthur comprit dès lors que sa propre générosité ne serait pas l'unique sauve-garde de cette jeune fille.

—Arthur, disait-elle, les mains croisées, dans une attitude fervente ; Arthur! vous ne savez pas? j'aime bien ma mère, mais elle n'est près de moi qu'en votre absence ; et, quand vous êtes là, je ne la vois plus; au lieu que je vous vois toujours quand vous n'êtes plus là! On m'a dit qu'il fallait prier Dieu ; eh ! bien, j'ai demandé à Dieu la permission de vous adorer à sa place.

Ce langage mystique et exalté alarmait Arthur : vainement il voulut l'amener à des idées plus terrestres ; elle répondit : — Arthur, laissez-moi ! quand vous touchez ma main, cela me brûle et me fait mal ; il me semble que je ne vous vois plus ; laissez-moi ! vous m'empêchez de penser à vous.

Arthur la regardait avec un sentiment indéfinissable de pitié, d'admiration, de tendre sollicitude. Elle lui sourit ingénuement, et, s'asseyant près du jeune homme qui la laissa faire comme un oiseau qu'on craint d'effaroucher, elle lui parla avec calme ; la sérénité peinte sur cette céleste et fraîche figure lui donnait l'air d'un ange. Ce fut le tour d'Arthur de ne plus se croire sur la terre...—Cette divine enfant lui dévoilait avec candeur les replis de son ame innocente et pure ; elle lui disait la première impression qu'elle avait reçue en le voyant. C'était l'ère de ses souvenirs. Elle croyait n'avoir commencé à vivre que depuis qu'elle avait commencé à aimer et à souffrir. Enfin, sa mère profita de ce moment de trêve à son mal pour lui parler raison et obtenir d'elle quelques concessions relatives à sa guérison. Elle promit tout ce qui lui fut prescrit par Arthur, qui la quitta en lui jurant de revenir si elle était docile à sa mère.

Arthur avait bon cœur ; il s'intéressait à cette étrange bonne œuvre ; et puis il faut convenir que, pour un jeune homme, blasé sur bien des sensations, désenchanté de bien des sentimens, il y avait là quelque chose de frappant et d'extraordinaire qui pouvait l'attacher. Il se dévoua donc à aller faire assiduement ses visites comme médecin. Mais le seul salaire qu'il en retirât étaient les actions de grace de la mère reconnaissante, car la jeune fille, recouvrant chaque jour un degré de raison, devenait à la fois plus tendre et plus timide, et Arthur ressentit réellement ce respect qu'il s'était promis de témoigner.

La mère voulait que l'ascendant d'Arthur sur sa fille servît à sa guérison, et elle ne perdait pas de vue ce but un seul instant. Si elle la voyait parler sensément, elle lui disait : — Chère Ida, tu feras ce que je te demande, si tu ne veux pas lui faire de peine. — Et Ida, douce et soumise, promettait, en embrassant sa mère, de faire tout ce que voudrait Arthur. Et la mère, en reconduisant Arthur, lui disait avec effusion : —Vos visites charitables seront récompensées un jour par Dieu ! Je le prierai tant pour vous avec ma fille, quand elle sera tout-à-fait guérie!

Mais Arthur pensait, en s'en allant :

— Inconcevable et égoïste femme! Quand sa fille sera rétablie, elle n'aura plus pour moi que des prières, tandis que je me dévoue... que je me mets en grand danger d'aimer...

Il arriva une fois plus tard que de coutume, près d'Ida qu'il trouva seule, rêveuse, mais tout-à-fait calme. Elle le reçut avec un bonheur contenu, une tendresse réservée qui annonçaient des prémices de raison dont Arthur, étrange bizarrerie du cœur, fut presque mécontent : il sentit que son rôle touchait au dénoûment, et c'était au moment où l'intérêt était le plus vif. Un égoïsme barbare lui inspira des paroles passionnées, et des transports d'amour dont l'effet fut prompt et imprévu. Les idées d'Ida en devinrent plus claires et plus justes. — La femme reprit le dessus sur l'ange, elle sentit la crise sans chercher à l'éviter, voyant qu'elle avait tout à craindre, et craignant par dessus tout de ne plus le revoir; elle n'était ni aveuglée, ni enivrée, mais dévouée et soumise. — Cette abnégation, cet abandon volontaire, pénétrèrent l'ame d'Arthur. Sa loyale délicatesse s'alarma pour cette pauvre fille qui lui avait été donnée en proie, et dont il rougit de faire sa victime; il s'arracha brusquement d'auprès d'Ida surprise, mais non irritée. Pour la première fois, elle ne le retint pas; toutefois sa physionomie inquiète refléta une expression si touchante, qu'Arthur, par une réaction de nobles sentimens, fut heureux de lui voir cette lueur de raison qui l'éclairait sur leur position et lui faisait apprécier sa conduite.

Mais la peine avec laquelle il la quitta, lui fit connaître enfin son cœur. — Je crois, hélas! se dit-il, ne lui avoir rendu sa raison qu'aux dépens de la mienne!

. . . .

Par une mélancolique journée d'automne, Arthur de retour à Paris après une absence de deux ans, donnait le bras à une jeune femme fort élégante et peu jolie, blasée sur les plaisirs de Paris et fatiguée du bal de la veille.

— Que faire de nouveau aujourd'hui? disait-elle languissamment à Arthur. Où me mènerez-vous ?— Aux Tuileries, au bois de Boulogne ?

— Oh! c'est insipide, ennuyeux! toujours du monde, des toilettes, des voitures! Pourquoi n'irions-nous pas au Père-Lachaise, cela du moins ferait diversion. — Comme vous voudrez, on s'ennuie partout!

Arrivés à ce célèbre cimetière, ils examinèrent avec assez d'intérêt, d'abord cet Élysée où surgissent à chaque pas tant de souvenirs évoqués par des noms puissans. Le tombeau d'Héloïse et d'Abeilard frappa la jeune femme, mais comme *objet d'art*, comme *étude*.

— Eh! bien, on se lasse de tout! dit-elle. Voyez il y a encore ici de la monotonie! Mais voilà de bien superbes fleurs!

Arthur jeta des yeux distraits sur les touffes de roses qui s'élevaient à leurs pieds, et découvrit une pierre toute blanche sur laquelle on lisait un seul nom : IDA, et au dessous trois mots : VERTU ET AMOUR.

— Ce rosier vous a piqué? demanda sa compagne.— Oui, je me suis fait mal!

— L'emphase de toutes ces épitaphes me déplaît, continua la noble dame, mais j'aime le parfum de ces roses, j'aime cette pierre blanche et cette inscription si courte et si mélancolique; c'est la tombe d'une jeune fille sans doute?...

— Et peut-être, murmura Arthur en étouffant un gros soupir, il y a tout un roman derrière ces trois mots : VERTU ET AMOUR!

Comtesse FÉLICIE DE NARBONNE-PELET.

Revue des Beaux-Arts.

Le temps est à la pluie, au froid et à la brume ; le temps est maussade, malingre ; le temps est à tout ce que l'on veut, hormis aux beaux-arts. Pourtant bien des semaines se sont écoulées sans que nous ayons touché un mot de ce chapitre; nous avons laissé s'accomplir en silence une foule de petits événemens qui voulaient s'épanouir au soleil et qui sont tristement morts dans l'ombre ; et aujourd'hui, en jetant un regard sur ce passé qui devrait être si riche et qui se montre, hélas! si déguenillé, si honteux et si pauvre, c'est à peine si nous y trouvons de quoi faire les frais de quelques lignes et psalmodier un *De profundis* en l'honneur de tous ces vains bruits, ces nouvelles mesquines et ces gloires éteintes. — Pendant un mois, à peu près, l'École des Beaux-Arts nous a ennuyé avec ses concours, ses expositions et ses envois de Rome; elle a mis le comble à ses méfaits, par la séance solennelle, où M. Raoul Rochette, assez triste pédant de l'Institut, nous offre chaque année le touchant spectacle d'une institution nationale dévorée par le schisme, et ne se gênant pas pour blâmer grossièrement, rue des Petits-Augustins, ce que fait le directeur de son Académie à la Villa-Médici. Si nous n'avons rien dit des envois des élèves de M. Ingres, si nous nous sommes tù sur le concours et les expositions de peinture, de gravure, de sculpture et d'architecture pour les prix de Rome, c'est qu'en conscience il n'y avait pas de meilleur éloge à en faire.

Du moment que l'on veut aborder la critique au sujet de l'École des Beaux-Arts, il faut blâmer tout le monde, les professeurs et les élèves, tout jusqu'à l'institution. En effet, d'année en année, les résultats deviennent pires, c'est le *pejora prioribus* d'Horace, pris au pied de la lettre. Nous écrivions à ce sujet en 1839. — « Pourquoi, s'il vous plaît, depuis le commencement du dix-septième siècle, les élèves de l'Académie vont-ils invariablement à Rome et pas ailleurs? Il y aura deux-cent-cinquante ans bientôt qu'à la fin de chaque automne le lauréat de France s'achemine, par les glaces du Simplon ou du Saint-Gothard, vers la cité des apôtres, et qu'à Dom d'Ossola il ôte respectueusement sa casquette en l'honneur du laurier de Virgile dont il n'a que faire et des horizons rouges qu'il ne devine pas encore, mais dont plus tard il abusera tout à son aise. Il me semble pourtant que nous avons eu tout le loisir d'explorer les merveilles italiques, et qu'elles nous sont aujourd'hui assez connues. Qui de nous ignore le golfe bleu de Naples, et Chiaia sa promenade verte? Nous savons par cœur les palais de marbre de Venise et son lion ailé et ses gondoles noires; nous savons le doux nom de Cynthie, le murmure de l'Arno, les sept collines, le temple de la Fortune Virile, l'autel de Junon Matuta et le tombeau de Bibulus. Nous avons aimé dans la vallée de Tibur, nous avons vu les étoiles pâlir à travers des pleins-ceintres ébré-

chés et moussus du Colysée. Nous avons bu le vin de Falerne dans des amphores de Corinthe, et nous avons effeuillé sur la gorge de nos maîtresses toutes les roses de Pæstum. » — C'est-à-dire qu'en fait de beaux-arts nous n'en finissons pas avec le règne des vieilles choses , et que des abus de tout genre, abus de préjugés, d'entêtement et de routine dévorent une institution que ses tiraillemens intérieurs mettent à deux doigts de sa perte. Donc, comme il n'y avait que du mal à écrire cette année de l'Ecole des Beaux-Arts, par un scrupule tout-à-fait philantropique il nous a semblé bon de ne dire la vérité que le plus tard possible.

Si les envois de Rome sont détestables , en revanche, M. Ingres, qui a découvert de fort beaux restes de statuaire antique dans les jardins de la Villa-Médici , nous a envoyé sa *Stratonice*, qui a été achetée, comme l'on sait , par Monseigneur le duc d'Orléans. La *Stratonice* qui sera sans doute un des plus dignes ornemens, sinon le plus digne du prochain Salon, a été déposée au pavillon Marsan. Après le détail plein de sentiment et de goût qui a été donné de ce chef-d'œuvre, par M. Eugène Pelletan dans *la Presse*, il ne reste plus qu'à former des vœux pour que la *Stratonice* soit bientôt exposée aux regards et à l'admiration de tous. — Le monument élevé par la France à son enfant, Claude Gelée, dit *le Lorrain*, dans l'église de Saint-Louis-des-Français à Rome, est un de ces actes qui glorifient autant la mémoire de l'artiste qui en est l'objet, qu'ils honorent un grand peuple à l'étranger. — Mais hélas ! pourquoi faut-il quitter Claude Lorrain et M. Ingres pour nous heurter aux lourdes et épaisses inventions de M. Marochetti. Certes, autant que qui que ce soit, nous avons rendu justice à ce sculpteur. Mais en vérité, après tous ses essais infructueux pour sanctifier la mémoire de Napoléon, nous ne concevons pas comment le ministre s'acharne à ne point mettre le tombeau du grand empereur au concours; quoique le concours ne prouve pas grand'chose pour nous , attendu, entre autres motifs, que les glorieux chefs-d'œuvre de Raphaël et de Michel-Ange n'en sont pas le résultat. On se rappelle sans doute qu'un premier projet de M. Marochetti, édifié en planches et en carton sous la coupole des Invalides, fut démoli aussitôt que les ouvriers y eurent mis la dernière main ; ce projet absurde était cependant une modification considérablement revue et corrigée de celui dont on avait donné la description au public. Voici, à l'heure qu'il est, que M. Marochetti a permis à un lithographe de reproduire sa pensée dernière, et rien de plus grotesque, je vous jure , que ce Napoléon romain grimpé sur un piédestal cosmopolite, où la lourde architecture égyptienne donne des coups de poing à celle de Léon X.

Ainsi, en comptant bien, c'est la troisième fois que M. Marochetti commet une bévue énorme; malgré cela, c'est en partie pour lui que nous allons imaginer des fêtes olympiques, que nous allons dépasser la Grèce et ressuciter Homère : jetant un pont sur la Seine, dressant les statues colossales de nos rois de toutes les races dans l'avenue de Neuilly, afin de faire saluer par huit siècles de souverains, ce même capitaine immortel que quarante siècles ont contemplé du haut des Pyramides. Ainsi M. Marochetti qui est étranger, nous entraîne dans un sacrilège national et nous fait dépenser nos millions, démolir à moitié une église et renverser un maître-autel qui est un monument, pour mettre à sa place une caricature et nous rendre la risée du monde ! G. GUÉNOT-LECOINTE.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT.



A Madame *.**

7 octobre.



La Toussaint, avec son triste lendemain, madame, est venue clore la saison d'été. Maintenant, Paris reprendra peu à peu son air de fête à lui, c'est-à-dire que les salons vont s'illuminer, les parquets se couvrir de tapis et les escaliers se remplir de fleurs. Il y a bien encore quelques familles qui resteront dans leurs terres et ne reviendront qu'après avoir allumé la bûche de Noël, mais ces familles font exception, et bien plus tôt les affaires ou les plaisirs repeupleront la capitale. Ce retour à Paris est déjà visible lorsqu'on visite les belles galeries Sainte-Anne, où s'empressent de se rendre, aussitôt leur arrivée, nos femmes les plus élégantes, celles, par exemple, qui se font habiller chez Palmire et qui savent que la maison Delisle est toujours la première en nom inscrite dans les fastes de la Mode. Vous donnerai-je des détails sur quelques unes des étoffes que j'ai remarquées chez Delisle? Voilà déjà le *reps diamanté*, dont le fond est rose, lilas, bleu ou paille, et broché en blanc des petites fleurs les plus délicates. Le *reps de Jupiter*, les dessins ressemblent aux lignes serpentantes du tonnerre et sont couleur de feu, orange, flamme de punch, sur des fonds de nuances très foncées. L'*orientale*, étoffe moelleuse et légère, rayée d'un mélange de toutes nuances, rappelant les couleurs écossaises. Le *scarabée*, étoffe chatoyante, dans les nuances des ailes de l'animal dont elle porte le nom. L'étoffe *jardinière* m'a paru une des plus jolies nouveautés de l'année; elle rappelle absolument les jupes des jardinières de Watteau, rayées en toutes nuances avec des petits bouquets parsemés. Comme toujours, les *armures* brochées sont une étoffe tout-à-fait adoptée pour les demi-

toilettes. Les *velours mauresques*, les *satins égyptiens*, les *chinés nuancés*, les *reps argentés*, les *satins Pompadour*, les *petites sylphides*, les *gazes d'argent*, les *organdis brodés*, tout cela est d'un goût et d'une nouveauté exquise chez Delisle.

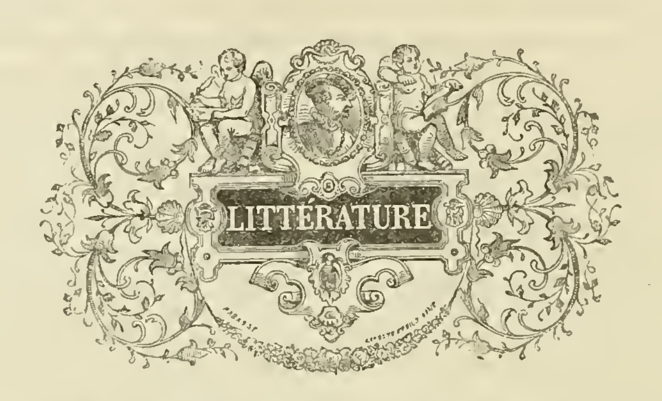
A propos de cette dernière étoffe, je vous citerai une charmante robe brodée en or, argent et soie plate de couleur, dont le haut volant était brodé et festonné de la même façon; je ne saurais vous dire combien cette robe légère, transparente, avec ses broderies brillantes et de diverses nuances, avait de prestige; on eût dit les ailes d'un papillon, on la nomme robe *féerique* et elle rappelle, en effet, la toilette des princesses des *Mille et une Nuits!* Je n'ai pas besoin de vous vanter la beauté des cachemires, l'élégance et le genre tout particulier des écharpes en soie ou en velours de Delisle, de *sa cape vénitienne*, mantelet de forme charmante. Le nom de Delisle offre toute sécurité, lorsqu'il s'agit de bon goût et de distinction, aussi est-ce pour cela qu'il a adopté pour ses étoffes si riches les fourrures de Gon, dont le succès va toujours croissant : l'art du fourreur n'est point un vain mot, et il y a dans l'arrangement, l'assemblage des pelleteries un certain *faire* qui dénote l'homme de bon goût ou simplement celui qui fait de l'industrie. On peut à juste titre placer Gon dans la première catégorie dont je viens de parler, et la nombreuse et fashionable clientelle qui afflue dans ses magasins, vient encore corroborer mon assertion. Si quelques gens sans talent en imposent quelquefois à la multitude, la multitude finit toujours par discerner le bon du mauvais : voyez plutôt comme elle a su, au préjudice de beaucoup d'autres fleuristes, prendre le chemin du joli et frais parterre de Mme Lainné, dont les manières élégantes, autant que la perfection des fleurs, lui attirent toutes les jolies femmes de Paris. Ce qui sort de chez Mme Lainné a un parfum de délicatesse et de bonne compagnie si remarquable qu'on ne peut s'y tromper. N'en est-il pas de même des modes de Mme Dasse, de ses chapeaux dont les coupes et les accessoires ne peuvent convenir qu'aux femmes les plus distinguées? Quoi de plus séduisant que les chapeaux de velours qu'elle a dans ce moment avec leurs torsades à glands d'or et leurs longues plumes tombantes? Ces chapeaux ont la passe assez petite, courte du front, très descendante sur les joues et échancrée des oreilles; la gance en or est tournée autour d'un rouleau de velours qui orne le fond du chapeau, les glands retombent à droite, la plume retombe sur le côté gauche. Les velours *gros bleu*, *vert*, *violet brun capucin*, sont employés de préférence par Mme Dasse, qui excelle à donner aux bonnets habillés une grace particulière. Je dois, avant de terminer ce paragraphe des coiffures, vous mentionner les charmantes capotes de Lucy Hocquet, dont la forme, les ornemens et les nuances assorties, ont pris une vogue très remarquable. On ne peut se passer maintenant d'une capote de Lucy Hocquet, pas plus que d'un mouchoir

de Chapron... *hors de là point de salut!* Si vous nous faites la description d'une toilette distinguée portée par Mme ***; si vous vantez la coupe, l'étoffe de sa robe, son chapeau : — Avait-elle un *Chapron?* vous demande-t-on. Malheur à sa réputation d'élégance si vous ne répondez pas : — Oui.

Les hommes qui ont pris à la campagne une douce et commode habitude *de deshabillé* reviennent avec peine aux vêtemens justes et serrés qu'impose la vie mondaine de Paris; aussi les voit-on conserver le plus tard possible dans la journée, la *comfortable* robe de chambre de Richard-Laurent, tailleur tout spécial pour ce genre de costume. Richard-Laurent emploie à cet effet les plus riches *damas de soie, les satins brochés* et les étoffes de laine en beaux tissus aussi variés de nuances que de dessins. Les gilets fort élégans sont *obligés* avec la robe de chambre, aussi les trouve-t-on dans la même maison parfaitement assortis et tous d'un choix fort distingué, avec ce costume qui permet de recevoir chez soi. Ce n'est guère que vers les quatre heures, pour aller faire des visites, que nos *dandys* revêtent les habits de ville; alors ils s'arment du jonc de Verdier, bijou indispensable dont la tête d'or indique de loin toute la distinction. Pour justifier la réputation de *lion*, il faut encore avoir, suspendue à une fine et délicate chaîne, une des merveilles de Benoit, une élégante et riche montre avec laquelle on ne craint jamais d'arriver trop tard au rendez-vous, car les montres de Benoit sont aussi bonnes que belles.

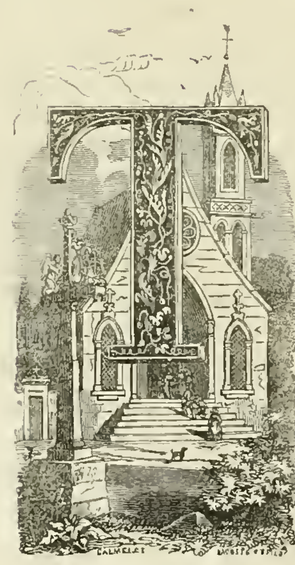
Il semblerait que les dentelles permettront cet hiver à d'autres fantaisies de reprendre un petit coin dans les fastes de la Mode. La gaze, dédaignée depuis long-temps, reparaît cette année avec sa gracieuse et diaphane apparence. On en voit déjà un grand nombre, sur le fond blanc desquelles sont brochées des raies ou lignes satinées, bleu, rose, paille; d'autres où se mêlent de légers fils d'or ou d'argent et qu'on appelle gazes *Diane* à cause de leur faible brillant qui rappelle les pâles rayons de la lune; on fera avec ces gazes de charmantes tuniques, sur des dessous de satin, et on les ornera de bouquets de fleurs, ou de franges en plumes, en chenille ou en effilé. On prépare beaucoup de *courts mantels* en velours, qui seront d'une grande élégance, et dont la petite dimension permettra de voir tout le bas de la robe; ils sont en velours de nuances aussi variées que le caprice, doublés de satin blanc ou assortis au dessus, bordés d'un galon d'or, de passementeries à jours et fermés par une cordelière également en or. Beaucoup de nos faiseurs emploient cette année la chenille en profusion, comme fleurs ou comme ornemens; on en fait des guirlandes entières; mêlée à l'or, aux perles, la chenille est d'un charmant effet dans les cheveux. A propos de cheveux, je vois avec plaisir que les chignons prennent une voie un peu ascendante, et que les femmes commencent à comprendre que les cheveux sont faits pour rester sur la tête et non pas pour reposer sur le cou. La bonne grace et l'élégance y gagneront du tout au tout. Voyez un peu,

vous, madame, qui aimez les formes antiques, comment, dans la Vénus de Médicis, on a placé les cheveux de derrière? N'est ce pas un modèle à suivre? Mais, hélas! nous sommes dans un temps d'exagération et non d'imitation. Ce sont les valets jouant aux grands seigneurs! Nos jeunes hommes, lorsqu'ils ont une pointe de barbe au menton, se croient tous des François Ier, et ils oublient que ce prince courtois et galant avait autre chose de courtois et de galant que la barbe! Baronne MARIE DE L'******.



UN BAISER SUR LA MAIN.

Galanterie du XIV siècle.



OUT le monde connait *Jeanne de Montfort*, l'héroïque duchesse de Bretagne. Il n'est pas permis à un Breton de supposer le contraire, encore moins à un auteur qui s'est fait l'historien de cette femme illustre. Tout le monde sait avec quel courage, si douloureusement renouvelé de nos jours, elle soutint les droits légitimes de son époux et de son fils, dans la célèbre querelle des comtes de Montfort et de Blois, sur la succession de la Bretagne. Mais, ce que tout le monde n'est peut-être pas obligé de savoir également, ce que les historiens et les poètes ont beaucoup trop négligé de nous dire, c'est que l'amazone armoricaine garda toutes les graces de son sexe en s'appropriant toutes les qualités du nôtre, et que, si elle devint le chevalier le plus intrépide de son armée, elle ne cessa jamais d'être la plus aimable dame de sa cour, Oui, la longue robe bordée d'hermine et le hennin de fine dentelle allaient à Jeanne de Montfort tout aussi bien que son armure historique; et lorsque les chevaliers bretons et anglais la voyaient

passer devant leurs rangs, son enfant sur ses bras et son page à ses côtés, ou bien s'asseoir au milieu d'eux, dans le château d'Hennebond, sa couronne d'or sur la tête et sa blanche levrette à ses genoux, ils ne la trouvaient pas moins charmante que les ravisseurs de son duché ne la trouvaient terrible, quand, montée sur son palefroi rapide, le casque au front et la lance au poing, *elle donnait*, comme dit messire d'Argentré, *au plus épais des escadrons de guerre.*»

Aussi la belle duchesse avait-elle autant d'adorateurs — style de l'époque — qu'elle pouvait compter de partisans, et faisait-elle autant de victimes autour d'elle avec ses grands yeux noirs et ses cheveux tressés à la Berthe, qu'elle abattait d'ennemis sur le champ de bataille avec la foudroyante épée de son mari. Toutefois, hâtons-nous de le dire à l'honneur de l'aimable héroïne, tous ces adorateurs en furent quittes pour les coups d'estoc et de taille donnés en son nom à ses adversaires, lesquels payèrent toujours seuls, de cette manière, les frais de ces innocentes galanteries.

Mais de tous ces nobles champions de la duchesse, quel était le plus amoureux et le plus vaillant? Quoique cela coûte à dire en français, il faut s'y résigner : c'était le chevalier Gauthier de Mauny, ce Clisson de la Grande-Bretagne !

Placé par son nom, comme par ses services, en première ligne auprès de Jeanne, Mauny l'avait d'autant plus promptement aimée, qu'il lui avait été permis de la mieux connaître. Le jour même de son arrivée à Hennebond, il avait adopté les couleurs de la duchesse; le lendemain, suivant l'usage de la chevalerie, il l'avait déclarée *la dame de ses pensées*, et chaque jour, il allait en son honneur rompre quelques lances contre les assiégeans. Du reste, il avait ses priviléges, et Dieu sait combien ils étaient doux ! Quand la comtesse se préparait à combattre, c'était Mauny qui éprouvait ses armes. Quand il y avait un coup à recevoir pour elle, c'était Mauny qui se trouvait là; et quand elle descendait de cheval après la bataille, c'était Mauny qui lui donnait la main ! Un soir même, bonheur inouï ! la guerrière ayant reçu une blessure que Mauny n'avait pas eu le temps de prévenir, elle était tombée évanouie dans ses bras, et il l'avait portée ainsi jusqu'au château !

Si quelquefois, encouragé par ces faveurs, le chevalier osait en réclamer de plus grandes, le nom du comte de Montfort — tant qu'il vécut —, et plus tard le crêpe qui flottait au casque de la veuve, rappelaient assez que la femme n'appartiendrait jamais qu'à son mari, que la mère n'appartiendrait jamais qu'à son enfant. Cependant l'histoire qu'on va lire prouvera que Mauny obtint un jour une récompense signalée ; et pour en apprécier toute la valeur, il faut se garder d'oublier une chose : c'est qu'il n'est pas question ici des mœurs de la cour de Louis XIV, mais bien des mœurs bretonnes au siècle de la chevalerie.

C'était par une matinée de juillet de l'an 1343, Jeanne préparait ses chevaliers au combat en leur donnant à dîner dans le château d'Hennebond. L'élite de son armée était là rassemblée autour d'elle; les seigneurs de Kergorlay, de Quélen, de Tinténiac, de Cadoudal, tous ces noms si bien portés encore, figuraient à droite de la duchesse, tandis que Gauthier de Mauny était assis à sa gauche, en tête de tous les seigneurs d'outre-mer.

Au moment de quitter la table, les chevaliers portaient des santés à leur souveraine, lorsqu'un écuyer entra tout effaré dans la salle.

— Qu'y a-t-il? demandèrent les convives d'une seule voix.

— Est-ce que les assiégeans ne nous attendent pas? dit Tinténiac.

— Ou Charles de Blois, ajouta Cadoudal, a-t-il déjà entendu ses quatre messes?

L'écuyer reprenait haleine et chacun le regardait avec impatience.

— Parlez, lui dit vivement la duchesse, parlez!

L'écuyer raconta en frémissant : qu'un bataillon fidèle, arrivant d'Auray, venait d'être surpris par don Luiz d'Espagne, que les trois chevaliers qui le commandaient étaient tombés au pouvoir du pirate, et qu'ils allaient être mis à mort devant les remparts, si la place ne se rendait avant une heure.

— Nos frères à mort! s'écrièrent les Bretons, effrayés pour la première fois, et se levant tous ensemble de table; car la condition mise au salut des captifs n'était à leurs yeux qu'une sanglante plaisanterie.

— A mort, mes trois chevaliers! répéta la duchesse en se levant à son tour. Et son regard enflammé alla demander au cœur de chacun :

— Est-il vrai que ces braves seront mis à mort?

— Non? s'écria, la première, une voix que le lecteur reconnaît; non, ils ne mourront pas, Madame! j'en jure par mon patron et par vous-même.

Mauny se tourna en même temps vers la duchesse, en tirant sa longue épée du fourreau. Tous les chevaliers l'imitèrent par un mouvement unanime; et un sourire doux et fier vint les remercier l'un après l'autre.

Mauny crut remarquer que ce sourire était plus tendre à son égard, et cette préférence l'anima du plus ardent espoir.

— Madame, dit-il à Jeanne, en lui jetant un regard plus éloquent que ses paroles, que donnerez-vous au chevalier qui sauvera les prisonniers de don Luiz?

Une légère rougeur effleura les joues de la duchesse; puis elle se tourna vers Mauny sans relever les yeux :

— Ce chevalier prendra devant tous un baiser sur ma main, répondit-elle avec un héroïque sourire.

— Ainsi donc, s'écria Mauny, l'épée haute; gloire au plus vaillant, messeigneurs!... Et Bretagne à la belle duchesse!

— Bretagne à la belle duchesse! répétèrent tous les chevaliers.

Et, s'élançant ensemble à ce cri de guerre, ils disparurent précipitamment de la salle...

Jeanne se pencha bientôt à une fenêtre, et elle regarda du côté de la plaine. Elle vit un escadron de cavaliers franchir les portes de la ville, galopant, bride abattue, vers le camp de Charles de Blois; et, à travers le tourbillon de poussière qui les enveloppait, elle distingua sa couleur au casque qui devançait les autres...

Pendant près d'une demi-heure, un de ces nuages qui portent la foudre sembla courir sur le camp de Charles de Blois. De moment en moment, les casques et les cuirasses, les épées et les haches d'armes, y jetaient de sinistres éclairs. Le désordre et l'effroi qui suivent une surprise paraissaient agiter l'armée ennemie. Des cris confus s'élevaient dans les airs, et arrivaient jusqu'aux remparts d'Hennebond, d'où partaient des cris d'un autre genre... Bientôt cette confusion, ce nuage, ces éclairs et ces clameurs se concentrèrent devant les tentes de Luiz d'Espagne; et là, la mêlée devint si épaisse, si noire et si terrible, qu'il fut impossible d'y rien distinguer pendant quelques minutes. Enfin un seul cri, un cri

de victoire, un seul bataillon, celui des chevaliers de Jeanne, jaillirent de tous ces bruits et de toute cette poussière; et les mêmes cavaliers qui avaient franchi la plaine, une heure auparavant, s'y élancèrent de nouveau, revenant vers le château d'Hennebond... Seulement les rangs de ces chevaliers semblaient fort éclaircis, et les regards amis qui hâtaient leur retour, les voix fidèles qui les appelaient de loin, se voilaient de crainte et d'inquiétude.....

— Combien de morts chez vous? leur demandèrent les gardes de la ville.

— Dix! répondit le premier qui passait.

— Et combien chez les Espagnols?...

— Tous! — Bretagne à la belle duchesse!

— Bretagne à la belle duchesse! reprirent toutes les voix ensemble.

Et l'escadron vainqueur continua de galoper vers le château.

Au moment où le pont-levis s'abaissait devant les chevaliers, la duchesse de Montfort y parut, les comptant d'un regard alarmé...

Le premier qu'elle reconnut fut Gauthier de Mauny, tout couvert de poussière et chancelant sur son cheval.

Il mit lentement pied à terre, fit ouvrir les rangs à ses compagnons, et montra les trois prisonniers encore chargés de chaînes.

— Frères, leur demanda-t-il d'une voix affaiblie, dites à Madame la duchesse qui vous a sauvés?

A peine avait-il achevé ces mots, que les trois captifs prononçaient son nom, répété par tous les chevaliers.

Alors Jeanne de Montfort fit un pas vers Gauthier de Mauny; il se mit respectueusement à genoux devant elle, et, en présence de tous ses compagnons, il lui baisa la main....

Mais, quand il voulut se relever, les forces lui manquèrent: il fit signe à son écuyer de le soutenir, car le sang jaillissait de dessous sa cuirasse....

— Grand Dieu! s'écria la duchesse, vous êtes blessé, messire!

Et, s'empressant de le soutenir elle-même, elle étancha le sang avec son écharpe.

— Ce n'est rien!... répondit Gauthier, qui retrouva aussitôt sa vigueur.

Puis, s'entourant avec bonheur de l'étoffe précieuse :

— Voici tout ce qu'il faut pour me guérir d'ici à demain! ajouta-t-il d'un ton chevaleresque; et après-demain, Madame, poursuivit-il avec feu, je sens que j'aurai la force de chasser tous vos ennemis d'Hennebond, *si vous voulez seulement m'octroyer sur la joue ce que vous venez de me bailler sur la main* (d'Argentré).

La duchesse répondit au chevalier par un sourire qui équivalait à une promesse; mais elle s'en dégagea dès le lendemain en allant de sa personne incendier le camp ennemi. Faute de pouvoir mériter davantage, Mauny se contenta donc de ce baiser sur la main, jusqu'au jour où il eut le bonheur de mourir pour Jeanne, et d'emporter dans la tombe une larme de ses yeux.

PITRE-CHEVALIER.

ARTISTES MODERNES.

XII.

Pauline Leroux.



Toute l'ambition de certains hommes de science est de retracer, le plus fidèlement possible, la vie, les aptitudes physiques, les mœurs, en un mot, la biographie de ces petits êtres charmans que l'on nomme *les papillons.*

Et quand la liste des sujets est épuisée pour eux, quand ils les ont classés selon leur beauté et selon leur couleur, et que nous venons à lire, par hasard, cette longue énumération, nous ne pouvons manquer de la trouver incomplète; car vous oubliez, monsieur le savant, vous oubliez de nous dépeindre toutes ces fées aux mille couleurs qui peuplent le monde ailé de l'Opéra. Ces papillons-là sont bien, avouez-le, aussi légers, aussi gracieux, aussi magnifiques que les vôtres.

L'Opéra, à l'heure qu'il est, ne ressemble plus à l'Olympe antique : il est devenu un paradis oriental. Vous n'y voyez plus que la svelte coupole des mosquées, ou les palanquins de l'Indoustan, ou l'aspect harmonieux des jardins de l'Arabie, où croissent le palmier, le myrte, et l'aloës. Les visions des *Mille et une Nuits* s'y retrouvent en action. On croit rêver, à une représentation du *Diable amoureux*, par exemple : derrière la rampe s'agite un autre monde que le monde réel. — L'héroïne de ce nouveau ballet, c'est Mlle Pauline Leroux.

Hélas! puisque la divine Taglioni s'est envolée sous d'autres cieux; puisque nous sommes condamnés à vivre une année tout entière sans revoir cette belliqueuse Azélie, qui commandait les charmantes révoltées du sérail, sans admirer cette voluptueuse Sylphide, notre patronne, que la terre semblait indigne de porter, — remercions Urielle, remercions-la mille et mille fois, car elle seule a su nous rappeler Taglioni. — Il faut bien que nous vous disions quelques mots sur Mlle Pauline Leroux, qui a donné tant de charmes au personnage d'Urielle.

Le goût de la danse était inné en elle. Étant encore tout enfant, elle sautillait, elle agitait ses jolis petits pieds, et cherchait déjà des poses gracieuses. Il était impossible que Mlle Pauline Leroux n'obéît pas à une vocation aussi prononcée. — On dirait qu'il y a une double voix providentielle qui s'adresse à chacun en particulier, à son entrée dans la vie. D'une part, cette voix lui cria :—Tu as tant de grace dans ta personne, tu as tant de souplesse dans les mouvemens, que tu dois un jour briller parmi ces fées terrestres, que le public inonde de bravos et de couronnes. —Puis, la même voix ajouta : —Il faut surmonter toutes les difficultés pour atteindre le but.

Et la petite Pauline entra aussitôt chez M. Coulon père, qui, par des leçons fort suivies, la mit à même d'avoir de brillans débuts à l'Opéra. Peu après, elle se rendit à Londres où elle créa les rôles de *la Somnambule*, et de Fénella, dans *la Muette de Portici*. Sa réputation croissait de jour en jour; mais, comme dit le poète :

Londres n'a que de l'or, Paris a le succès.



Challamel d'après Alophe — Imp d'Aubert & Cie — Challamel Editeur 4 R de l'Abbaye

LA SYLPHIDE.

Melle PAULINE LEROUX ET Mr ELIE,

dans la Scene de seduction (3me Acte) du *Diable Amoureux* (Ballet)

Direction, Boulevard des Italiens Cité des Italiens

Aussi la jeune danseuse revint-elle bien vite à Paris, qui devait ajouter de brillantes fleurs à sa couronne d'artiste. En l'absence de Mlle Taglioni, elle joua Azélie, dans *la Révolte au Sérail*; l'épreuve était difficile : personne, jusqu'alors, n'avait osé aborder un de ses rôles. Mlle Pauline Leroux triompha, et les applaudissemens lui apprirent qu'on lui savait gré de cette hardiesse, et qu'elle n'avait pas trop présumé de son talent.

Le Diable Boiteux continua le succès de Mlle Pauline Leroux. On lui avait confié tous les rôles de Mlle Taglioni. Mais un grave événement vint interrompre sa brillante carrière : elle devait jouer *la Fille du Danube*, lorsque, pendant une répétition de ce ballet, elle se blessa au tendon d'Achille. Mlle Pauline Leroux resta donc plus de deux ans éloignée de la scène, et même assez dangereusement malade. Elle était absente, mais on ne l'avait pas oubliée ; elle ressemblait à ces images animées qui apparaissent dans les songes et dont le souvenir poursuit jusqu'à une nouvelle apparition.

Sa rentrée a été une ovation. Grace à Mlle Pauline Leroux, *le Diable amoureux* a été adopté par le public. Vous en connaissez la fable; vous savez qu'Urielle a quitté l'enfer pour s'exposer aux tourmens amoureux, et que sa présence a quelque chose de magnétique, qui touche et soumet les cœurs de ceux qui l'approchent. Je ne vous rappellerai que la scène merveilleuse de séduction. Le pacha, rôle rendu avec une grande vérité par M. Elie, est venu au marché pour acheter une esclave : une seule lui a plu. Mais Urielle se présente. A sa vue le vieux pacha ne peut étouffer l'émotion qu'il éprouve; son cœur bat, son regard brille et s'anime ; il la contemple avec passion; il semble que les rides du vieillard s'effacent, et que la jeunesse revient dans ses membres engourdis par l'âge. Puis, au moment où il ne peut plus se contenir, au moment où ses bras veulent l'étreindre, voici qu'elle lui échappe par un de ces mouvemens qu'il est impossible de décrire, et qui tiennent des gestes gracieux d'une petite chatte. L'amour du pacha s'accroît de cette résistance : tout à l'heure il n'était que séduit ; maintenant il est amoureux éperdu. Comment supporter des regards si adorables! N'y a-t-il pas dans cette pose d'Urielle une volupté, chaste pour ainsi dire, et désespérante ! A peine laisse-t-elle deviner le sentiment qui l'anime. Tantôt elle sourit amoureusement ; tantôt le dédain erre sur ses lèvres ; tantôt son regard est triste et mélancolique. C'est la Coquetterie personnifiée. Il y a tout un poème dans cette scène de séduction.

Il fallait conserver le souvenir d'une pose aussi délicieuse. Le crayon reproduit plus éloquemment que ne le ferait la parole, ce combat muet de la passion ; car le dessin est aussi la pantomime de la pensée : il exprime extérieurement. En inspirant comme elle l'a fait, l'artiste, Mlle Pauline Leroux a ajouté une dernière fleur à sa couronne *.

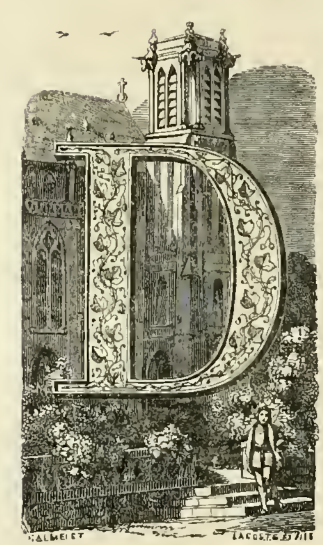
JULES ROBERT.

* M. Challamel, l'habile directeur de *la France littéraire*, a commencé avec bonheur la série de lithographies qu'il appelle l'*Album de l'Opéra*. En confiant à M. Alophe le soin de dessiner la *Scène de séduction*, il savait avec quelle perfection l'artiste s'en acquitterait. Il promet la principale scène de *la Favorite*, opéra de Donizetti, dans lequel Mme Stoltz remplira le premier rôle. LA SYLPHIDE, que M. de Villemessant a créée et à laquelle il a préparé un si bel avenir, ne pouvait mieux faire que d'emprunter à *la France littéraire* le double portrait de Mlle Pauline Leroux et d'Elie, dessin qui obtient le plus grand succès dans le monde artistique et fashionable.

NOTE DU RÉD.



LE FESTIVAL DE L'OPÉRA.



DIMANCHE, à l'Opéra, la réunion était nombreuse et brillante; la solennité musicale de ce grand jour avait attiré un auditoire sérieux et digne d'entendre la musique grave dont on avait à peu près exclusivement composé le concert. Glück, Haendel et Palestrina représentaient glorieusement la vieille école, et M. Berlioz, dont les ouvrages formaient à eux seuls les deux tiers du programme, était le digne champion de l'école moderne. Nous ne dirons rien de la musique des vieux maîtres; elle a conquis une place incontestée parmi ces chefs-d'œuvre à l'admiration desquels on est heureux de pouvoir s'abandonner sans réserve et sans analyse; nous craignons seulement que les oreilles du public n'aient pu trouver une complète sympathie pour un style si différent de celui qu'elles sont accoutumées d'entendre chaque jour, et qu'un petit nombre d'élus seulement ait entièrement compris et sincèrement applaudi l'architecture harmonieuse de Haendel et de Palestrina, et les phrases régulières et fortement rhythmées de l'*Iphigénie en Tauride*.—Nous nous étendrons plus longuement sur les compositions musicales de M. Berlioz. Il occupe dans l'estime publique un rang distingué et mérité, et c'est un devoir pour la critique que d'analyser sincèrement et sans autre considération que celle de la vérité, des œuvres de style élevé, et qui font véritablement honneur à l'école française. La musique religieuse de M. Berlioz est fort belle. Le *Dies iræ*, en particulier, est un morceau de premier ordre. L'impression de l'auditoire a été profonde et s'est manifestée par des applaudissemens sans restriction. Peut-être M. Berlioz a-t-il montré dans cette œuvre un peu trop de goût pour les effets de sonorité; mais nous n'osons lui en faire le reproche, car, s'il se permet de trop fréquentes excursions dans cette région de l'art musical, il y découvre des mines fécondes et avant lui inexplorées.

Nous admirons profondément le *Dies iræ* de M Berlioz ; mais, pour être fidèle à la vérité, nous sommes obligé de faire plus d'une réserve en parlant de la symphonie de *Roméo* et de la *marche funèbre* composée pour le cortége de juillet. Quelques uns peut-être nous trouveront sévère , mais nous espérons que le plus grand nombre ne nous trouvera que justes.

Il y a, selon nous, un défaut dans le génie musical de M. Berlioz; ce défaut c'est le manque d'abondance dans l'invention mélodique. Le style religieux n'est pas fort exigeant pour les mélodies ; il ne peut s'en passer entièrement bien entendu, et ne peut que gagner à leur présence, mais il n'en demande que de simples, de graves, de lentes, encore sont-elles tellement dissimulées et couvertes par l'harmonie, que la musique religieuse semble le plus souvent n'être qu'une combinaison de marches d'harmonie simultanées. Avec du mouvement, des modulations, toutes les ressources de l'ensemble et de la sonorité, on peut aller fort loin dans le domaine de la musique sacrée. Dans la musique libre, les exigences de l'oreille sont tout autres. L'invention mélodique, cette qualité sublime que Rossini possède à tel point qu'il s'en est souvent autorisé pour se dispenser des autres, est de rigueur et doit être féconde sous peine de fatiguer le public et de donner aux ouvrages d'un auteur les allures d'un perpétuel quatuor. En musique, comme dans les autres arts, il n'y a point d'intérêt sans unité; et si la musique sacrée qui a des lois à part, tire de l'absence même de la mélodie ou de son brisement perpétuel, un caractère vague et mystérieux, conforme à l'impression religieuse, il faut quelque chose de plus clair et de plus positif dans les autres compositions. Lorsque l'idée se transforme d'instans en instans, que les accompagnemens se renversent sans fin, que les instrumens se passent la mélodie les uns aux autres comme les joueurs de paume se renvoient la balle, il est impossible, à moins d'avoir l'oreille exercée d'un harmoniste, de suivre le compositeur dans ses allures tortueuses. Il est incompris, et doit l'être, car il sort de la loi générale imposée à l'art qui veut se faire aimer, même d'un public assez restreint.

La mélodie de M. Berlioz a l'haleine courte, elle s'essouffle au bout de peu d'instans et s'arrête; alors une autre prend la place et ne la conserve que pour la céder à une nouvelle sœur qui doit expirer le moment d'après. Peut-être est-ce seulement par système que M. Berlioz a adopté ce style bizarre. Nous le souhaitons sincèrement, car il pourrait le modifier, et s'il consentait à simplifier ses œuvres et à se donner moins de peine pour produire plus d'effet, nous le rangerions sans hésiter parmi nos plus grands compositeurs. Cependant, malgré les reproches que nous croyons devoir faire à certaines œuvres de M. Berlioz, on y rencontre des beautés, et si, dans le programme du Festival , les vivans avaient été plus hospitaliers pour les morts, la soirée n'aurait pas encouru le reproche d'un peu de longueur.

Quant à l'exécution, nous sommes heureux de pouvoir lui donner les éloges les plus complets. Mme Stoltz, Mme Widemann, et surtout Massol, ont prouvé une grande intelligence de Glück et l'ont traduit avec le cœur autant qu'avec la voix. L'immense orchestre a été dirigé avec beaucoup d'ensemble par M. Berlioz lui-même, et toutes ces grandes masses ont marché avec une perfection qui ne fait pas moins d'honneur à l'armée qu'au général. Les chœurs, bien conduits, ont chanté comme les chœurs chantent trop rarement à l'Opéra. En somme, cette soirée a été fort belle, et si de pareilles solennités revenaient plus souvent, le

goût du public pourrait acquérir une véritable éducation, et les intérêts de l'art musical seraient dignement administrés.

La *Lucrezia Borgia* de Donizetti obtient le plus brillant succès aux Italiens ; trois représentations viennent de se succéder sans en amortir le charme, et M. Dor i oy trouve, dans l'empressement du public, la meilleure récompense de son activité et de son zèle. — L'apparition de Duprez dans *Robert* est un événement d'une haute importance : nous ne pouvons aujourd'hui que constater son triomphe. SAMUEL ROGER.



E soleil, avant de disparaître, soulève parfois encore le sombre voile qui commence à le couvrir, et répand sur nous ses plus beaux rayons. Les feuilles jaunies essaient de revivre et se parent d'une teinte pleine de poésie, comme le dernier regard d'une jeune fille. Les routes, sillonnées en tous sens par les revenans, retentissent des piaffemens des chevaux et des clic-clac des postillons. Les chaises de poste encombrent les abords de Paris, et déversent chaque jour une foule de gens harassés, dont les formes disparaissent sous les bonnets et les vêtemens plus ou moins bizarres, qu'ils rapportent d'Espagne ou d'Italie, de Russie ou d'Allemagne.

Chacun d'eux a fait provision d'une foule d'aventures neuves, piquantes, originales, contenant la matière de plusieurs in-octavo déjà publiés. Il est du suprême bon goût d'arriver d'Orient, et l'insurgé du Liban est à prime en ce moment. Mais n'est pas insurgé du Liban qui veut! Un teint brûlé par le soleil, une barbe fanatiquement inculte, une profonde cicatrice quelque part, n'importe où, sont indispensables pour bien remplir l'emploi. Nous recommandons le comte de M***, comme le type le plus parfait en ce genre. Il pousse la perfection jusqu'à parler parfaitement une langue admirable, que personne ne comprend. Il est impossible d'être plus insurgé que lui.

En attendant, tout se prépare pour rendre l'hiver brillant et original. On se préoccupe vivement d'une concurrence que M. le comte de Castellane veut faire à l'Académie française. Son hôtel du faubourg Saint-Honoré, tout hérissé de statues qui lui donnent l'aspect d'un atelier de moulage, servira de palais à l'aréopage illustre! Douze célébrités littéraires et artistiques, du plus beau sexe, sont déjà choisies pour former la tige des immortelles. Des prix seront décernés, et les jeunes lauréats auront droit à l'immortalité aussitôt le décès des fondatrices. Les statuts de ce nouveau corps ne sont pas entièrement arrêtés, mais il est probable qu'avant peu, la France comptera une grande institution de plus. L'un des obstacles qui s'opposent encore à l'installation définitive de la nouvelle Académie, est la difficulté qu'on éprouve à lui donner une désignation convenable. M. de T....., qui se pose en successeur du marquis de Bièvre, désire qu'on inscrive sur le fronton du palais académique : *Bonneterie, Mercerie, etc.* Et quand on lui adresse le pourquoi obligé, il répond :—C'est qu'on y trouvera des bas bleus! D.........S.

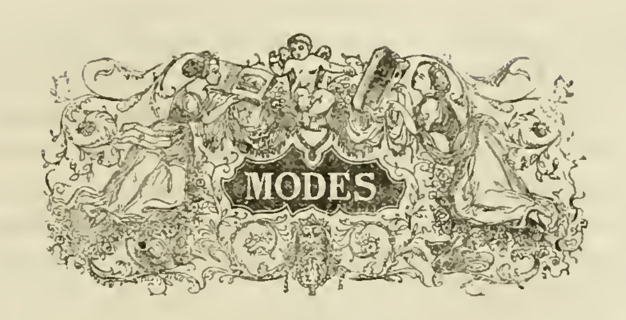
Le Directeur : DE VILLEMESSANT



LA SYLPHIDE

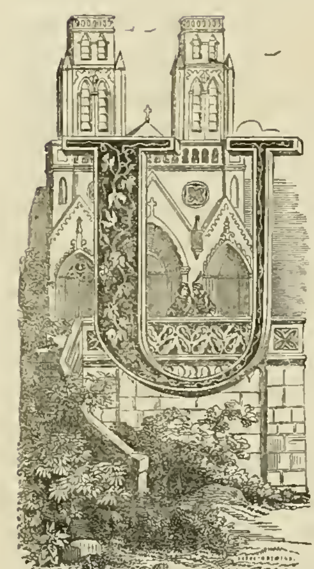
Chapeaux de (Me Huguenet Le Fay), *Robes et Manteau de* (Mlle Augustine), *Étoffes des Mons de* (Thiebaud Guichard), *Fourrures de* (Gon) 13, r. *Vivienne, Mouchoir de* (Chapron) *Sous-Jupes* (Delannoy et Oudinot)

DIRECTION, CITÉ DES ITALIENS, 1.



A Madame *.**

12 octobre.



N véritable miracle, madame, c'est de voir comme d'un jour à l'autre, les magasins de Paris s'emplissent ; on dirait que d'heure en heure le dieu de la mode, frappant la terre de son pied chaussé de satin rose, en fait surgir toutes les mille fantaisies qu'exige l'élégance. Aussi, après avoir fait, lorsque le temps le permet, deux ou trois tours de grande allée aux Tuileries, les femmes de la société s'en vont faire une *fashionable flânerie*, dans ces belles galeries où se déploient devant elles les séduisantes étoffes de la saison ; dans ces salons dorés où, derrière les panneaux de glace, sont déposées les gracieuses coiffures qui doivent les rendre plus belles. Voulez-vous que nous les suivions ensemble dans un de ces pélerinages, où l'on va sans gourde ni bâton, et d'où l'on rapporte plus que des coquilles?.... Nous voici d'abord chez Thiéband-Guichard, aux magasins des Italiens, où est étalée sur les comptoirs une si grande multitude d'étoffes de toutes sortes, de toutes nuances, que de loin on les dirait surchargés de fleurs. Parmi ces belles étoffes, nous choisirons quelques types particuliers pour les examiner davantage. Voilà déjà pour faire de charmantes robes de ville, *le reps cachemire*, violet, feutre, nankin ; *les pékins glacés* à carreaux brillans d'un si joli effet ; *les dauphines* avec leurs petits dessins brochés sur fonds croisés ; *l'albanaise*, étoffe pleine d'élégance, à rayures transversales, formée d'un seul filet noir ou de tout autre nuance foncée sur des fonds de satin. Pour robes de dîner, *le velours popeline*, violet, marron ; *le velours égyptien* formant des dessins bizarres. Pour robes

de soirée : *le pékin persan* à reflet d'or broché sur fond blanc, cerise, bleu, vert ; *le pékin renaissance*, *le barège diamanté* bleu de ciel et blanc, groseille et blanc, ponceau et blanc. Rien n'est d'un plus joli effet que ces points blancs semés sur les tissus où ils forment comme de petites pointes de diamans. *Le crêpe gaufré jardinière* avec ses petites colonnettes peintes de mille fleurs aux nuances variées dans le genre chinois ; *le satin spouliné*, riche et splendide étoffe brochée de bouquets de fleurs en soie plate, or et argent. Puis viendront en masse toutes les étoffes que la mode peut créer, avec des dessins appartenant en propre à la maison ; les velours pleins de toutes nuances dans les plus belles comme dans les moindres qualités ; de magnifiques cachemires français ; les écharpes, châles, burnous, mantelets aux formes les plus nouvelles. Vous voyez, d'après cette énumération, que la maison Thiébaud-Guichard est appelée aux plus grands succès, car rien n'y est négligé pour cela : on a pensé à tout, aux petites comme aux grandes fortunes ; la femme la plus simple comme la plus élégante y est également satisfaite. Si le contenu apporte avec lui cette perfectibilité, il en est de même du contenant ; les magasins ne laissent rien à désirer sous le rapport du luxe et du comfortable. Le cabinet destiné à juger de l'effet des étoffes à la lumière est une véritable *oasis* d'art et de bon goût ; de forme ronde, le plafond est en stuc avec filets d'or et les murs tendus d'étoffe blanche *Pompadour* ; ce petit sanctuaire, éclairé par des bougies, m'a paru d'une aristocratie et d'un goût exquis ; partout des calorifères qui répandent la plus douce chaleur. Enfin, rien ne manque à mon gré aux magasins des Italiens pour en faire cet hiver le rendez-vous de la meilleure compagnie.

Vous voyez, madame, à la longueur de ce paragraphe, que j'étais inspirée par mon sujet, et encore n'ai-je pas tout dit, mais il me faut bien réserver un peu de place pour d'autres noms qui méritent aussi les honneurs de quelques lignes, comme celui de Mme Debaisieux, l'élégante couturière à laquelle on ne saurait mieux faire que de confier les belles étoffes que je viens d'énumérer. Mme Debaisieux, vous le savez, a le génie le plus inventif du monde ; ses coupes ont une grace, un je ne sais quoi qui lui appartient et qui font que ses robes se devinent tout de suite ; son talent est *jeune*, si je puis m'exprimer ainsi, et convient aux femmes qui ne veulent point être mises comme *toutes*, mais veulent être distinguées parmi *toutes*.

Mme Debaisieux emploie beaucoup de fourrures, soit sur les robes de velours, soit sur les robes d'étoffes de soie, car décidément la fourrure et toujours la fourrure, voilà le grand luxe de l'année. Aussi y a-t-il foule chez Gon le fourreur en vogue, pour se munir dès à présent, de palatines, pelisses, pélerines de bal et, entre autres belles choses, de ses *manchons d'hermine*, d'une élégance et d'une distinction si remarquables, que Gon seul peut les avoir

ainsi, comme Chapron peut seul avoir ces admirables mouchoirs, objets de l'envie de toutes les femmes et qui sont autant désirés que l'étaient au commencement de l'année les broches avec miniature, devenues une vraie fureur. Heureusement, si on ne peut plus faire des portraits qui aient deux cents ans, le talent de Chapron est plein de vitalité, et son zèle veille à la satisfaction de toutes les élégantes que ses mouchoirs *empêchent de dormir*, et qu'elles voient dans leurs songes parfumés des senteurs de Guerlain. Nous nous arrêterons un instant chez trois de nos modistes, dont chacune a sans contredit droit à un petit examen. Mme Huguenet-Lejay, qui fait, pour soirées, de ravissans chapeaux, dont le fond est tressé en résille et sur lesquels se posent trois plumes nouées; ces chapeaux ont un grand cachet d'élégance et seront fort en vogue pour remplacer les petits bords dont on peut annoncer la décadence. Outre cette coiffure toute spéciale dans ses magasins, Mme Huguenet-Lejay a, comme toujours, le plus élégant choix de chapeaux, capotes, bonnets, modes qui ont depuis long-temps acquis une juste célébrité à sa maison. Les chapeaux en satin ornés sur le côté de pattes et boutons en velours sont une des plus jolies inventions de l'année. Il est juste aussi de s'occuper des modes élégantes et bien connues de Mme Séguin, dont les formes gracieuses et jeunes sont bien faites pour séduire. Personne mieux que Mme Séguin ne saisit avec habileté le genre convenable à chaque physionomie et ne sait mieux l'entente des couleurs : une femme est toujours jolie avec un chapeau de Mme Séguin. Il me reste à vous parler pour clore ce chapitre de modes, de Mme Leclère, qui a un talent remarquable pour la façon des bonnets et qui sait parfaitement *chiffonner* la gaze, la blonde, le tulle mélangés aux fleurs délicates, aux roses pompons. Elle a des bonnets qui me rappellent les formes *renaissance*, plats sur le front avec des *flots* de blondes partant du milieu de la joue; d'autres plats aussi, fermés de trois hautes bandes de dentelles posées à plat et légèrement soulevées vers le bas de la joue par des roses sans feuilles; deux de ces roses sont posées à droite, trois autres sont posées à gauche, une des roses retournant derrière le bonnet; pas un seul ruban. Ce bonnet était charmant et ces roses d'une délicatesse et d'une finesse extrêmes venaient des beaux magasins du fleuriste Constantin, dont le nom est tout artistique aujourd'hui pour sa spécialité. Constantin est un homme de talent, ses créations ont une fraîcheur et un naturel qui prouvent son entente et son habileté, non seulement comme fleuriste, mais comme botaniste, car on pourrait étudier la nature, sur les pétales, les étamines, les corolles de ses fleurs; ses guirlandes sont montées avec un goût remarquable et de chaque branche de fleurs, on croit sentir s'exhaler le parfum. J'arrive à deux spécialités qui se placent ensemble sous ma plume, car toutes deux me rappellent la bonne grace dans les poses du corps et l'élégance dans la tournure; je veux parler des corsets Josselin et des jupes Oudinot et

Delannoy. Josselin vient encore de perfectionner le mécanisme de ses ressorts et par là de mettre la dernière main à sa réputation européenne comme faiseur de corset ; il faut le dire, toutes les tailles prennent, sous les corsets de Josselin, la grace et la souplesse que leur enlèvent habituellement les autres corsets. Les personnes souffrantes y trouvent un énorme soulagement, et celles qui n'ont besoin que d'un simple soutien, un embellissement notable. Josselin a créé avec un égal bonheur le corset du matin, celui des grandes toilettes, et le corset de cheval pour lequel personne avant lui n'avait pu réussir.

Après les jupons crinoline d'Oudinot, voilà, grace à Delannoy, une invention qui fera époque : il s'agit d'une étoffe souple, légère, transparente, et cependant raide, bouffante, ferme, qui soutiendra merveilleusement les étoffes, ne se cassera pas dans les plis et leur laissera toujours cette ondulation si désirable. J'ai vu l'étoffe et ses effets, mais je ne vous dirai pas de quoi elle se compose, ceci étant le secret de Delannoy ; ce qu'il y a de positif, c'est que le mérite de ces jupes est réel et la matière précieuse, puisque chaque jupe vaut cent francs.

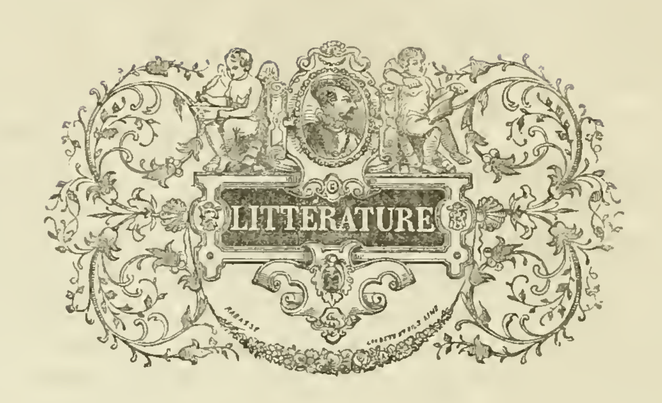
Vous voyez, madame, que chaque jour l'industrie est en progrès, et que l'esprit du siècle tend à la perfection ; il est curieux de rapprocher sur ce point les différentes époques, et le premier sujet pris au hasard nous en fournit le moyen. Vous vous rappelez, par exemple, d'avoir vu les papiers à tentures que l'on faisait il y a quarante ou cinquante ans? Combien la matière était grossière, et de quels affreux dessins n'étaient-ils pas surchargés? Voyez aujourd'hui le pas immense qu'a fait cette industrie, et arrêtons-nous un instant au passage Choiseul, devant les magasins de Prot, dont la maison est la première de Paris. Tous ces papiers, avec leurs fonds satinés, soyeux, chatoyans, ne sont-ils pas autant de *trompe l'œil*, qui nous représentent les plus belles tentures d'étoffes? ne croit-on pas que ces larges plis vont se mouvoir au plus léger vent, que ces draperies se soulèvent, que ces longues torsades de soie avec leurs riches glands vont s'agiter? tous ces dessins ne vous semblent-ils pas autant de riches broderies d'or ou d'argent, de peintures faites par les premiers maîtres? Quant à moi, je ne passe jamais devant les magasins de Prot sans m'y sentir retenue, par un sentiment d'admiration de cette imitation rare des belles choses, que je ne trouve nulle part aussi parfaite que chez lui. Aussi Prot est-il le fournisseur des plus aristocratiques maisons de Paris ; c'est le marchand de papiers de tenture *à la mode*.

A la mode, ce mot n'est-il point à Paris le plus précieux de tous les talismans, et ne faut-il pas que ce mot s'étende à toutes choses? On n'aime que la musique *à la mode*, l'acteur, l'auteur *à la mode*, le médecin *à la mode*, le dentiste *à la mode*... Hattute se trouve dans cette dernière catégorie, et

on va chez lui pour tout ce qui concerne la conservation et la beauté des dents, comme on allait chez le docteur Alibert, dès que la peau était altérée par la moindre irruption. Or, si le talent d'Alibert était le motif de sa vogue universelle, on peut en dire autant d'Hattute, auquel les plus élégantes femmes de Paris, les mères soigneuses de la beauté de leurs filles, accordent la plus honorable confiance. Je suis donc loin de me récrier contre la nécessité d'être *à la mode* pour réussir ; quand je vois comme dans Hattute, le talent justifier la vogue; je dis alors que c'est justice, et qu'il faudrait qu'il en fût ainsi de chaque chose. Malheureusement le monde n'est point ainsi fait, et il accorde souvent ses couronnes à qui ne les mérite guère. Les grands génies vivent la plupart du temps ignorés.... Beethoven ne fut reconnu grand qu'après sa mort! C'est un peu tard pour briller! — Il est fâcheux que la chose la plus passagère soit celle qui se passe le plus facilement de promesses pour être remarquée.... Je veux parler de la beauté : ce mérite a son langage à lui seul ; il est le plus éloquent de tous et le plus persuasif. Dernièrement à la sortie du Théâtre-Italien, je remarquai une femme grande, svelte, superbe, aux traits antiques ; sa robe en moire blanche, dont le corsage drapé était retenu par des agraffes en turquoises, laissait voir les plus belles épaules ; deux hauts volans de *points*, relevés de distance en distance par des choux en satin bleu, donnaient à sa taille une noblesse infinie ; sa tête majestueuse portait un de ces turbans comme les fait Maurice-Beauvais, en velours bleu avec de longs effilés d'or. Cette femme était superbe, personne ne la connaissait, personne ne pouvait dire son nom, elle était étrangère, mais chacun la louait, l'admirait, on la suivait à l'envi. Ne vous en étonnez pas ; la beauté est de tous les pays, de tous les goûts et de tous les âges.

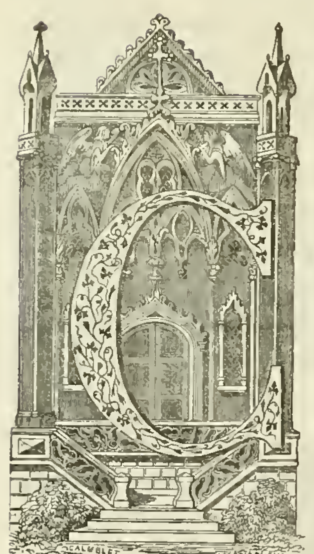
Baronne MARIE DE L'******.





LA LOGE DU MAËSTRO.

I.



INQ jeunes cavaliers suivaient la route qui conduit de Milan au lac Majeur. Le spectacle des magnificences de la nature semblait ne frapper ni leurs yeux, ni leur cœur; en vain, sur leur passage, les grands peupliers agitaient-ils des murailles mobiles de verdure, en vain les montagnes leur envoyaient-elles des bouffées de ces senteurs exquises qui ne se prodiguent qu'aux pâtres ignorans; ni le bruissement des eaux du lac, ni le doux tremblement des feuilles, ni les splendeurs d'un soleil d'or, planant dans les champs de l'azur, n'avaient le pouvoir de rendre à la douce sérénité de leur âge ces voyageurs qui gardaient un profond silence. Leur front mélancolique se penchait vers la terre, et leur main distraite oubliait d'activer la marche des chevaux, qui, vaincus par la chaleur du jour, paraissaient faire la sieste tout en cheminant.

Cependant, celui qui s'avançait le premier, reprenait parfois de l'énergie et excitait le pas de sa monture par une sorte de cri sauvage. Bientôt il était hors de la vue de ses compagnons, et puis il les attendait en gourmandant leur lenteur. Son impatience ne connut plus de bornes lorsqu'on fut arrivé à peu de distance d'une petite maison qui dressait avec grace ses tourelles aiguës et taillées en évidoir, sa galerie aérienne, couverte d'images de saints et d'arabesques. Des touffes de lauriers-roses, de faux ébéniers aux grappes d'or, des lilas, cachaient le pied de cette poétique habitation et montaient jusqu'aux fenêtres comme pour offrir à des êtres chéris le tribut charmant de leurs parfums.

Aucun mouvement ne régnait dans cette maison : ni bruit de voix sur le per-

ron de marbre, ni fumée au dessus de la terrasse, ni accords d'instrumens, ni aboiemens de levriers, rien de ce qui indique la vie et la richesse.

Le premier des cinq voyageurs tira un son faible mais prolongé d'un cor d'ivoire qu'une chaîne d'acier suspendait à son cou. Aussitôt s'ouvrit une porte étroite chargée de sculptures et hérissée de clous dorés. Un nègre, à la physionomie toute mystérieuse, vint prendre les chevaux, pendant qu'un vieux major-dome, aux cheveux blancs et au visage austère, introduisait les voyageurs dans une pièce qui ressemblait à une chapelle. En effet, des vitraux coloriés irisaient les rayons du soleil; une lampe d'argent, aux branches longues et tordues, descendait d'une des solives du plafond; de larges tapisseries, aux figures bizarres, cachaient les portes, et, dans le coin le plus sombre de cette salle, était un clavecin surmonté des rangées inégales d'un jeu d'orgues; un clavecin! ami qui peuple la solitude, voix harmonieuse, toujours prête à vibrer sous des doigts inspirés.

Une portière s'entr'ouvrit; un homme jeune encore, et dont le riche costume annonçait des habitudes de luxe, parut et fit de la main un salut protecteur. Embrassant d'un regard rapide le cercle qui l'entourait et le pressait de questions :

— Bonjour, Nobili, dit-il; bonjour, Veranza, mes deux maëstri, et toi Paulo, le brillant chanteur de la cathédrale, vous aussi Ortus et Fausto, soyez les bienvenus!

— Oh! s'écria Nobili, ce jeune homme fougueux qui avait témoigné tant d'impatience d'arriver : cher marquis Ascanio, ne nous parlez que de notre ami, de notre maître à tous, notre Ludovisi. Qu'avez-vous à nous apprendre?

— Rien de nouveau, mais je ne puis me le dissimuler, Ludovisi se meurt : tandis que son corps perd une partie des forces nécessaires à la vie, la flamme dévorante de son esprit continue à jeter une lueur aussi vive, et bientôt l'aliment lui manquera.

Les jeunes gens se consultèrent des yeux, la consternation se répandit sur leurs traits.

— Ah! dit le bouillant Nobili, je savais bien que nous serions ici trop tard. Il eût fallu ne pas le quitter, ne pas écouter ses prières...

— Après tout, reprit le marquis, le seul ennemi de notre maës ro, c'est lui-même. Les maux qui blessent son cœur partent de sa tête. Il n'avait qu'à vouloir être heureux. Cette maison que mon amitié lui prêtait, nos soins à tous, un sort garanti par son talent, n'était-ce pas assez pour le présent et pour l'avenir?

— Oui, répondit Veranza, mais vous ne parlez point du passé. Il est des douleurs âpres et tenaces qui prennent racine et n'ont pas disparu lors même qu'on croit les avoir arrachées. En vain le bonheur a-t-il lui sur le champ de la vie, ces douleurs enfouies au fond du sol poussent tout-à-coup de nouveaux rejetons et étouffent la moisson de la joie et de l'espérance. Ainsi les secousses de l'existence ont été quelquefois trop fortes, pour qu'on ose jamais se fier à la prospérité et prendre place à son propre banquet. Nous avons toujours ignoré les vingt premières années de Ludovisi : mais elles étaient écrites sur son front plissé, dans ses yeux fatigués, sur sa bouche pâlie, dans sa parole pleine à la fois de doute et de ferveur. Hélas! messires, cette noble intelligence s'éteindra avant l'heure...

Paulo qui venait de se retourner fit signe à Veranza de se taire : car en ce moment la tapisserie était soulevée par la main du nègre, et le jeune malade entrait

lentement, appuyé sur le bras de la comtesse Théana, sœur du marquis.

A voir le beau Ludovisi avec ses yeux bleus comme le ciel, avec ses longs cheveux blonds tombant en boucles irrégulières autour de son col amaigri, avec sa taille légèrement inclinée : à voir aussi la ravissante Théana avec son teint de cygne sous des cheveux noirs comme le plumage de l'aigle, avec sa taille petite et gracieuse et cette dignité affable que lui donnaient l'élévation de sa pensée et la bonté de son cœur, on se sentait saisi à la fois d'admiration et de respect. Ce malade était la réalisation vivante des martyrs d'autrefois, et sa protectrice rappelait les anges secourables qui, la palme verte à la main, venaient au moment de la défaillance assister les élus de Dieu. La comtesse n'eût pas eu des soins plus affectueux pour un enfant chéri. Forte par l'amitié, elle soutenait le pas vacillant de Ludovisi, elle lui disait de ces mots qu'une femme seule sait trouver, qui ne sentent pas l'exagération et raniment l'espérance. Il y avait tant de sérénité sur son beau front, qu'elle semblait avoir lu dans les pages de l'avenir et désarmé le sort par ses ferventes prières. Auprès d'elle enfin il n'eût pas été possible d'avoir peur.

Les amis de Ludovisi l'entourèrent et lui prodiguèrent des marques d'intérêt qui pouvaient, en frappant son imagination, devenir dangereuses. La comtesse Théana se chargea de répondre et de rassurer les jeunes gens sur l'état de leur frère ; mais un rire amer interrompit ses bienveillantes paroles. Ludovisi, agitant doucement la tête, dit d'une voix faible :

— Pardonnez-moi, madame, le doute que je viens d'exprimer, c'est qu'au moment où j'ai tant d'adieux à faire, je ne me suis pas senti le courage de laisser à mes amis une fausse illusion. J'ai trop peu de temps à les voir encore pour leur permettre de me parler d'avenir. Chaque minute qui s'écoule m'entraîne loin d'eux comme une victime liée au char du triomphateur. Il y a dans le Saint Livre un mot qui m'a toujours frappé ; ce mot, le voici : « Bientôt vous ne me verrez plus ! » Oh ! c'est ainsi ; on est parmi les siens, on sent, on respire ; soudain on a disparu, et chacun de son côté entre dans un tombeau, celui de l'Eternité, ou celui de la Douleur.... Après tout, il ne faut pas tant me plaindre, je ne laisse point derrière moi les inconsolables regrets d'une mère, ni la pâleur d'une fiancée ; ma vie s'est écoulée solitaire, et sans vos sympathies elle eût fini de même. Ne me pleurez pas ! enveloppé de ma robe de splendeur, je vais remonter, pauvre orphelin, vers mon père d'en haut ; je vais me trouver dans la grande famille des anges ! Musicien ignoré, les concerts célestes me livreront leurs enchantemens inconnus !.....

Nobili s'écria : — Songe que la jeunesse a toujours un reste de force.

Un regard affectueux fut la réponse de Ludovisi.

Se replongeant dans ses souvenirs, il reprit : — Oh ! comme la vie est lourde et fatigante lorsqu'on la commence dans l'isolement ! Mon enfance a été sevrée de baisers. Souffrant dès le berceau, j'ai eu tout de suite l'âge d'homme, celui du malheur ; ne me dites donc plus que je suis jeune ; vous ne me connaissez pas. Je vous ai donné mon cœur, mais je ne vous ai pas donné mon secret ; j'ai été parmi vous comme un voyageur qu'on aime, que l'on comble de soins, mais dont le nom et l'origine restent ignorés de ses hôtes ; et que je sois venu du Nord ou du Midi, j'aurai été de toutes manières un oiseau de passage. Il m'était doux cependant de vivre parmi vous, d'apporter un peu de miel à la ruche des travail-

leurs. Ames exaltées, intelligences au dessus des hommes, je vous remercie de m'avoir appelé votre frère, de m'avoir fait entrer dans le cercle lumineux qui vous entoure!.....

Sur un signe de la comtesse le nègre sortit et il reparut bientôt avec un coffret qu'il déposa aux pieds du maëstro. Une espèce de joie mêlée d'un rayon d'orgueil, anima les traits de Ludovisi. Recueillant ses forces et priant ses amis de s'approcher, il leur dit :

— Vous allez avoir le dernier mot de mon existence, je vais mettre entre vos mains le seul anneau qui me lie à ce monde. O Nobili, Veranza, Ortus, Paulo, Fausto! vous m'avez souvent reproché de dédaigner la postérité et de jeter au vent les improvisations rapides de mes heures inspirées ; n'est-ce pas qu'ils se trompaient, cher marquis? n'est-ce pas, madame, qu'ils me jugeaient mal? j'ai composé un opéra!...

— Un opéra? s'écrièrent les jeunes musiciens.

— Pardonnez-moi mon audace. Si je n'avais pas prévu ma fin prochaine, j'eusse attendu de longues années pour donner un corps, une forme à des rêveries, à des caprices. Mais il est si pénible de mourir tout entier! .... Possédé du besoin de la gloire au moment même où je devais le mieux en comprendre le néant, j'ai voulu me fonder un monument dont ma tombe sera le piédestal.

— Ludovisi, dit d'une voix émue la comtesse, écartez ces images lugubres et ne songez qu'au noble fruit de vos travaux.

L'enthousiasme se peignit sur les traits du maëstro. Lui qui tout à l'heure n'aspirait qu'à l'immortalité du ciel, il parut possédé du désir de gagner l'immortalité de la terre. Saisissant les manuscrits il les déroula successivement.

— Vous voici, mes chères pensées ; gracieuses fantaisies, harmonies sauvages, gamme de joie et de douleur, qui, avec ses tons différens, s'est chantée dans mon ame! Vous ai-je prêté la vie que je perds moi-même? Créature d'argile, ai-je taillé dans le marbre éternel?

— Ludovisi, dit avec inspiration la belle comtesse, je vous prophétise la gloire... et vous en savourerez la douceur.

Le musicien attacha sur Théana un regard que les assistans prirent pour l'expression de la reconnaissance, mais dans lequel on eût pu lire un autre sentiment.

— Me promettez-vous, amis, de recueillir mon œuvre, de braver pour elle les dédains insultans des hommes?

Tous s'écrièrent : — Nous en faisons le serment devant Dieu!

— D'ailleurs, ajouta le marquis, mon crédit seul t'ouvrirait les portes de la Scala.

— J'ai une dernière demande à vous adresser... celle-là est folle, mais quand l'ame s'en va, la raison peut la suivre. Jurez-moi de faire réserver, le jour de la première représentation, une loge pour moi, pour moi seul...

— Une loge! répéta chacun des assistans.

— Une loge! dit avec joie Théana... Vous espérez donc rester parmi nous? ..

— Ai-je parlé de cela? Non, je désire seulement que mes prérogatives d'auteur soient toutes respectées... Cette loge restera sombre et silencieuse, les rideaux en seront exactement fermés : il y fera nuit comme dans ma tombe... Eh! bien, qui sait? peut-être sera-t-il permis à mon ame de redevenir sensible

aux émotions de la terre... Peut-être, fantôme invisible, pourrai-je me détacher de mon nouveau séjour et reprendre place à côté des hommes ; ombre de moi-même, retrouver ma vie dans les chants animés qui rempliront l'enceinte, et à ma cendre réunir celle de la gloire d'ici-bas.

Tous les yeux étaient baignés de larmes, on n'avait pas la force de répondre. Ludovisi renouvela sa prière d'un ton chagrin ; rien comme les malades ne ressemble aux enfans avec leurs caprices.

Après avoir reçu de tous l'assurance qu'il serait fait selon ses désirs, le jeune maëstro parut retrouver des forces nouvelles. Il se leva de lui-même et se dirigea vers le clavecin, accompagné plutôt que soutenu par Théana.

— Madame la comtesse, j'ose invoquer le secours de votre belle voix.... daignez me donner un avant-goût des harmonies du ciel.

Théana passa la main sur son front, puis prenant le cahier que lui présentait Ludovisi, elle essaya un air d'une touchante simplicité.

A mesure que la voix sonore de la comtesse faisait vibrer les notes, une sorte d'extase s'emparait de l'assemblée. On eût dit une révélation de Dieu. Sous les doigts fiévreux du musicien, les touches du clavecin rendaient des sons magiques et inconnus ; tantôt la basse mugissante rappelait les roulemens du tonnerre, tantôt une pluie de petites notes venait rafraîchir le cœur, telle qu'une cascade avec ses myriades de gouttes d'eau, de perles humides. La musique remplissait toute la salle ; il semblait qu'elle agitât les tapisseries, qu'elle prêtât même la vie aux figurines de chêne sculptées sur les boiseries et aux saints coloriés sur les vitraux. Et toujours, toujours Ludovisi précipitait l'impétuosité de son jeu ; une force secrète animait ses mains ; toute la vie qui abandonnait son corps s'était portée sur ces interprètes fidèles de son inspiration. Et toujours, toujours Ludovisi parcourait le clavier retentissant...

Soudain il frappa un accord final et il retomba en arrière, les deux bras étendus, la tête renversée sur le dossier de son fauteuil : on se précipita.... pas assez tôt pour recevoir son dernier souffle.

II.

Trois mois s'étaient écoulés. Une foule immense se pressait sous les portiques et dans les loges de *la Scala*. Tout Milan était accouru pour entendre l'œuvre de Ludovisi, de même qu'autrefois les habitans de la Ville Éternelle inondaient les degrés de marbre du Cirque, lorsque la voix d'un empereur les convoquait au spectacle des Jeux. Jamais œuvre de maître célèbre ne causa une plus ardente curiosité. Les regards, fixés sur le rideau, cherchaient en quelque sorte à percer cette barrière mystérieuse afin de pénétrer plus tôt dans le monde enchanté où Ludovisi devait introduire les spectateurs. Le nom du jeune homme se posait sur toutes les lèvres ; ses infortunes attendrissaient tous les cœurs. On se montrait avec sympathie les jeunes amis du musicien, Nobili, Veranza, Fausto, Ortus et Paulo, qui, debout près de l'orchestre, et vêtus d'habits de deuil, portaient alternativement leurs yeux d'une loge où figurait seul le marquis Ascanio, à une autre loge dont les draperies de soie étaient exactement fermées : c'était *la loge du Maëstro*.... Ainsi étaient accomplies les volontés dernières de Ludovisi. On lui donnait, le même soir, l'éclat d'une représentation et le coin obscur qu'il avait réclamé : à la fois, le bruit et le silence, la lumière et l'ombre.

Ses amis ne pouvaient s'empêcher de contempler sans cesse cette loge ténébreuse, et cependant ils ne l'apercevaient qu'à travers les larmes qui leur brûlaient les paupières.

Le signal fut donné. Bientôt l'harmonie vint porter l'enthousiasme dans l'ame des auditeurs. C'étaient des frémissemens inconnus, puis des transports bruyans, et le nom de Ludovisi se mêlait à tous les bravos d'un peuple qui admire avec fanatisme, mais dont l'exaltation aime à changer d'objet.

Tout-à-coup les amis de Ludovisi se penchèrent les uns vers les autres avec une sorte de mouvement de surprise et même d'effroi.

— As-tu bien vu? demanda Nobili à Fausto?

— Oui, j'ai vu les rideaux s'agiter.

— Dans la loge du maëstro, n'est-ce pas? dit Paulo.

Ortus ajouta : —Peut-être n'est-ce qu'une erreur de nos yeux. D'ailleurs, le moindre souffle suffit pour mouvoir ce léger rideau.

— Un souffle! s'écria Nobili..... Et si notre cher Ludovisi s'était, selon son désir, détaché d'un autre monde pour revenir un instant sur la terre..... Si son ame avait repris son enveloppe mortelle.... S'il était là.... près de nous, lui que nous pleurons, entendant les applaudissemens que la foule prodigue à ses inspirations sublimes.... Regarde bien, Veranza, voyez tous; les rideaux se sont encore agités. Au moment où les acclamations retentissaient dans toute la salle, une main a saisi ce voile et l'a secoué vivement.

— Oui, répondit Veranza, c'est l'ame de notre ami, nous n'en saurions douter. Oh! l'opéra va se terminer; sortons, sortons. Frères, à la loge du maëstro!

Bientôt ils furent arrivés au couloir; les dernières mesures du finale étaient chantées par le chœur et accompagnées par l'orchestre et les bravos de trois mille spectateurs. Nul ne remarqua le trouble empreint sur les traits des cinq jeunes hommes. Nobili avait la clé de la loge; il la plaça dans la serrure. Cependant une sorte de terreur superstitieuse arrêta son bras.

— Ne craignez-vous pas, dit-il, que nous ne commettions un sacrilége? Si notre apparition allait troubler la dernière joie de Ludovisi?...

— Ouvre! notre présence ne saurait lui déplaire.

Nobili fit tourner la clé, la porte glissa doucement. Au même instant un cri étouffé retentit dans la loge. A travers la demi-obscurité, les jeunes artistes crurent voir un corps tomber à la renverse. Nobili s'élança : ses mains rencontrèrent une taille fine et frôlèrent une robe de satin.

— Des flambeaux, s'écria-t-il, des flambeaux!

Bientôt le couloir fut inondé de lumières. On reconnut alors la belle Théana, qui, s'étant procuré à prix d'or une clé de la loge du maëstro, avait voulu mourir en présence du triomphe de son bien-aimé et sous le souffle d'un fantôme chéri. Dieu l'avait exaucée en la rappelant à lui tout épuisée des émotions de cette glorieuse soirée. Les cinq amis se prosternèrent, et Nobili fit entendre ces paroles :

— Frères! nous ne nous étions pas trompés, l'ame d'un ange était ici et elle vient de s'envoler.

ALFRED DES ESSARTS.

Revue des Théâtres.

Le succès de la *Lucrezia Borgia* se consolide aux Italiens; il y a au premier acte deux chœurs qui obtiennent régulièrement les honneurs du *bis*. Le morceau capital du second acte est le trio entre Tamburini, Mario et Mlle Grisi que l'on fait répéter toujours. La romance de Mario au dernier acte a été pour lui l'occasion d'un véritable triomphe. Jamais nous ne l'avions entendu chanter avec autant de sentiment et de poésie. Mlle Grisi, Lablache et Tamburini soutiennent de toute leur puissance la partition de Donizetti; pour prononcer un jugement impartial sur le compte de Mlle Bianchi, il nous importe de l'entendre dans un autre opéra. La mise en scène, les décors et les costumes de *Lucrezia* ont été l'objet d'un luxe auquel jusqu'à ce jour les Italiens ne nous avaient pas habitué et dont tout l'honneur doit revenir à M. Dormoy.

Nous avons entendu dire l'autre soir au foyer de l'Opéra qu'on allait administrer, en guise de viatique à la Comédie-Française qui agonise, une pièce en cinq actes de M. Scribe. Pauvre Comédie! elle est dans le cas de mourir pendant l'opération. Une autre remarque que l'on ne manquera pas de consigner dans les annales dramatiques, c'est qu'on a choisi le moment où le Théâtre-Français allait le plus mal pour augmenter du double les appointemens du commissaire royal, M. Buloz. Où allons-nous, mon Dieu! si l'on encourage ainsi l'assassinat?

Des bruits d'une nature assez fâcheuse avaient couru sur le compte de l'Opéra-Comique; dans ces bruits on mêlait, avec assez peu de ménagemens, les noms de MM. Auber, Crosnier, et de Mmes Damoreau et Thillon. Nous nous sommes abstenu de prendre part à un débat qui ne nous paraissait pas suffisamment clair et nous avons bien fait. Il est évident aujourd'hui que ce n'est pas M. Auber qui a montré de l'ingratitude envers Mme Damoreau en accordant à son préjudice un rôle d'*ingénue* à Mme Thillon dans son opéra futur, mais que c'est tout simplement Mme Damoreau qui s'indigne de ce que M. Auber a osé trouver Mme Thillon plus jeune qu'elle. Sur quoi, Mme Damoreau a immédiatement pris sa retraite pour le mois d'avril prochain. Nous en félicitons Mme Damoreau pour son nom et pour sa gloire; les services qu'elle a rendus à l'art, ceux qu'elle peut lui rendre encore au Conservatoire, sont des titres suffisans à la gratitude publique et qu'il est inutile d'atténuer en chantant *Zanetta*, malgré la voix qui s'envole, et en jouant les ingénues en dépit de l'âge qui grimace. — M. Crosnier traite aussi, assure-t-on, pour la résiliation de l'engagement de Mme Eugénie Garcia que la voix, hélas! quitte avant la jeunesse; il ne s'agit plus que de fixer le dédit, et c'est là où l'on commence à ne pas s'entendre.

Théodore Hauman, notre grand, notre sublime violoniste, sublime et grand surtout depuis que Paganini est mort, se prépare à donner, dans la salle Vivienne, un concert qui ne pourra être que magnifique, puisque c'est lui qui en fera les honneurs. Selon toutes les apparences, c'est au commencement de la semaine prochaine que Théodore Hauman nous conviera à cette soirée artistique, où il y aura foule, nous n'en saurions douter, si tous les admirateurs de son beau talent s'y donnent rendez-vous.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT



LA SYLPHIDE

Coiffures de (Lemonnier Peloux), *Surtout de satin bordé de chinchilla, Manchon d'hermine* (Gonfourieu, 18 r. Vivienne), *Robes* (d'Augustine) *Étoffes de* (Thiébaud Guichard) *Gants* (Mayer) *Mouchoirs de* (Chaperon) *r. de la Paix, Sous Jupes* (Delannoy et Oudinot)

DIRECTION, RUE D'HANOVRE, 17.



A Madame *.**

14 octobre.



Il me souvient, madame, que dans ma dernière lettre nous avons effleuré quelques unes des merveilles de Thiébaud-Guichard ; mais comme chaque jour cette maison nous offre de nouvelles matières à explorer, avec votre permission nous ferons encore une station dans les élégans et comfortables magasins des *Italiens*, où nous sommes en trop bonne compagnie pour ne point nous plaire. Je vous désignerai pour peignoir du matin *l'alpaga broché* avec ses fonds gris parsemés de petites palmes cachemire, puis *les mérinos chinés et palmés*. Pour robes de ville : *le jaspé, fond blanc, vert* ou *marron*, broché d'une petite fleur ponceau. Pour robes parées, *la moire orientale, la conque marine*, dont les reflets rappellent ceux de la nacre ; enfin ce que la soie mélangée à l'or, à l'argent, à la laine, peut offrir de plus beau, se trouve chez Thiébaud-Guichard, et sa maison est, aristocratiquement parlant, une des plus en vogue de Paris. On peut placer au même rang celle de Mme Ferrières-Penona, à laquelle s'adressent les femmes les plus élégantes, lorsqu'il faut choisir manteaux, pelisses, robes de cour, toilettes de velours que l'on veut enrichir des plus beaux points d'Alençon ; Mme Penona a l'entente du goût de chacune de ses belles clientes ; elle sait ce qui convient à chaque femme comme ce qui convient à chaque pays, aussi est-elle tout autant recherchée à l'étranger qu'à Paris. A propos d'étranger, j'ai eu l'occasion de voir un envoi qu'y faisait Lemonnier-Pelvey, le modiste en vogue, et dont le passé répond du présent et de l'avenir ; j'ai remarqué, entre autres jolies choses, un petit chapeau en velours blanc, orné

d'une touffe de marabouts, noués de fils d'or, qui était la plus jolie coiffure de soirée qu'on puisse voir. Un autre, moins habillé, en velours vert doublé de velours blanc, avec une plume verte couchée ; ce chapeau était plein de distinction.

Les coiffures de soirées et les bonnets de Lemonnier n'ont pas moins de bonne grace et d'élégance que ses chapeaux. Personne ne sait mieux que lui *chiffonner* un turban et mélanger avec plus de talent le tulle, la gaze, la blonde aux fleurs et aux plumes. Il me semble, madame, qu'il y a long-temps que je ne vous ai dit un mot de Mayer, aujourd'hui le gantier européen, car de partout lui arrivent des demandes, et quiconque a vu ses gants n'en veut plus porter d'autres. Il n'y a sortes de jolies inventions que Mayer ne crée pour rendre ses gants de la plus exquise élégance, et si l'on disait autrefois : — Il n'est pas de femme parfaitement mise si elle n'est bien gantée... ! maintenant il faut ajouter : — Si elle n'est gantée par Mayer ! — Certes, on ne pourra faire à une femme un plus agréable présent en étrennes que de lui donner un des charmans sachets de Tachy, rempli de gants assortis par Mayer. Si vous saviez, à propos de Tachy, madame, le délicieux magasin que le sien? C'est à n'en point sortir lorsqu'on y est entré. On trouve là, en ouvrages de femmes, tout ce qui est fait et tout ce qui est à faire ; on vous enseigne avec une bonne grace si encourageante, que les plus paresseuses s'y laissent prendre. Tachy, avec un goût parfait, est descendu aux plus petits détails, comme il a su s'élever aux plus riches choses ; et l'enfant qui veut faire pour sa mère un modeste travail, trouve à s'y satisfaire, comme la femme qui médite un somptueux ouvrage pour décorer son appartement intime ; c'est donc là où il faut envoyer aux approches du jour de l'an, les travailleuses qui font véritablement elles-mêmes leurs offrandes, et celles qui veulent passer pour de *laborieuses donneuses* : Tachy a bien fait de placer sa maison sous le patronage du *Père de Famille*, il en a toute la prévoyance. Les maris aiment à envoyer chez lui leurs femmes, tandis qu'eux vont choisir chez Monbro de délicieux meubles *à serrer l'ouvrage*, tels qu'en avait autrefois la reine Mathilde lorsqu'elle faisait ces fameuses tapisseries destinées à perpétuer la gloire de son époux.

On s'imagine difficilement à quelles recherches artistiques a dû se livrer Monbro pour réunir autant de meubles anciens, et qui font de ses magasins un musée d'histoire. Malgré la magnificence des dorures, de l'ébène incrusté et des marqueteries de Monbro, on est étonné du bon marché dont il se contente, et vous pensez que ce désir de gain raisonnable, joint à la beauté et à l'élégance tout historique des objets, attire les amateurs de ces sortes de choses qui sont aujourd'hui plus en vogue que jamais. Ce qui distingue la véritable aristocratie, c'est la tendance à revenir vers le goût de ses pères. Mais Monbro n'est pas le seul à attirer vers lui l'élite de la société parisienne,

il faut aussi mentionner Vacher fils, d'ancienne et bonne mémoire, dont les meubles ont acquis cette réputation de véritable élégance que rien ne peut venir leur enlever.

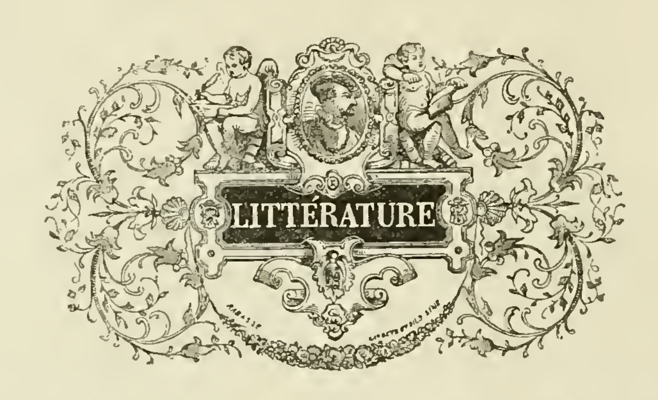
Chiffonnons un peu, madame, si vous le voulez bien, et parlons modes, *pures modes*, comme les femmes aiment à le faire lorsqu'on leur laisse un moment de loisir, les pieds appuyés sur les chenets. Vous m'avez demandé si les spencers étaient toujours en faveur? Je vous répondrai que plus que jamais on les a adoptés, en velours noir, gros vert, gros bleu; ils sont charmans, faits à l'*amazone* avec deux rangs de boutons sur la poitrine, les manches plates boutonnées jusqu'au coude, et cette manche s'arrondissant en pate sur le dessus de la main, comme étaient autrefois les *mitons*. Les spencers ont été et sont une fantaisie charmante, mais je ne les conseille que de nuances foncées et sur des robes blanches et transparentes: avec les jupes de couleur ils cessent d'être distingués. Je dirai aussi que pour être portée avec un spencer, la jupe doit être dépourvue de garnitures saillantes et bouffantes, parce que le corps se trouve alors coupé en trois parties distinctes, et qu'il faut être colossalement grande pour supporter cela. Les bouillons, les volans doivent donc être proscrits, et l'on doit porter, au bas de la jupe, des entre-deux à jours, des broderies faisant le tour du jupon ou montant en dessinant la tunique.

Je ne saurais vous dire la multiplicité de genres de garnitures qui vont apparaître cet hiver, c'est un champ vaste que la mode a ouvert aux couturières, et elles en profitent, je vous jure. Les étoffes, les plumes, les fleurs, les perles, elles s'emparent de tout: gare aux femmes qui ne sauront pas choisir une bonne faiseuse! car la forme des robes ayant à peine changé, toute la nouveauté et la distinction du costume féminin se sont réfugiées dans les garnitures. On portera cet hiver beaucoup de *coiffures modistes*, ce qui diffère des bonnets; ces coiffures sont une écharpe, une pointe, des bandes de blonde ou de dentelles, des morceaux de velours jetés au hasard où viennent se mêler des fleurs, des plumes, des cordons et des franges en or ou des rubans; en cela comme dans les garnitures, le talent du faiseur fait tout, car il faut une main habile. Ces coiffures doivent être spéciales, selon les figures auxquelles elles sont destinées. Pour obvier aux désagrémens qu'ont les manches plates pour certaines femmes, qui cependant veulent en porter envers et contre tout, même en grande toilette, on y ajoute des crévées, soit en velours, soit en satin, quelquefois on fait ces crévées en étoffes transparentes, mais alors il faut se décider à ne les porter qu'une fois, car du moment qu'elles sont amollies, elles deviennent affreuses et donnent l'air vieux à la robe la plus neuve.

On fait de fort jolis manteaux garnis d'une petite bande de fourrures, auxquels sont attachés des mantelets au lieu de collets; ces mantelets ont des plis arrêtés sur les épaules et la poitrine, et tombent par devant jusqu'aux genoux:

c'est jusqu'à présent la plus jolie forme que j'aie encore vue. On porte immensément de bijoux ; les femmes se surchargent les bras, comme le font *les Indiennes*, de rangs de perles blanches, de grains de corail, de perles d'or, de chaînes ; enfin, on ne s'en tient plus au bracelet *classique*, tout sert à en faire ; il y a de l'élégance et de la richesse dans cette mode, mais il faut pour cela de jolis bras ; avec le contraire, on est parfaitement ridicule.

Baronne MARIE DE L'******.



UN DÉBUT DANS LA DIPLOMATIE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'HOMME propose et Dieu dispose, dit le proverbe ; et le proverbe a parfaitement raison. Quand je songe par quelle singulière aventure je fus poussé dans la carrière diplomatique, je ne puis m'empêcher de penser que la Providence agit beaucoup plus directement que nous-mêmes sur nos destinées.

Je venais d'entrer dans ma vingt-deuxième année et de rompre avec une maîtresse infidèle dont j'avais été amoureux fou durant six grands mois. Après quelques jours donnés au regret de mes illusions et à la tristesse, je m'étais juré, un beau matin, d'éviter désormais toute occasion d'attachement sérieux, de fuir comme la peste jusqu'aux apparences de la passion. Courir les bals, les théâtres, les maisons de jeu ; monter à cheval, tirer le pistolet, ou me griser, accompagné de mes amis, en quelque club, en quelque taverne, là se bornèrent mes plans d'avenir. Un héritage assez considérable que je venais de faire, me permettant de me livrer à mon goût naturel pour la dépense, je pus bientôt mettre mes nouveaux projets à exécution. — Dès le matin, les yeux à moitié fermés encore, il me fallait prêter l'oreille au récit des milles prouesses accomplies la

veille par mes compagnons de débauche, puis, le cigarre à la bouche, m'occuper avec eux du moyen le plus convenable de tuer la journée. A midi, raisonnablement gris déjà, nous allions arpenter à cheval Regent-Street ou Hyde-Park trois ou quatre heures durant, après quoi, ayant repris nos forces dans quelques flacons du meilleur vin de France, nous quittions la table pour King's-Théâtre ou Covent-Garden : nos nuits, il n'est pas besoin que j'en parle; on devine où, les trois quarts du temps, nous les passions.

Je menais cette folle existence depuis déjà un certain temps, lorsque je rencontrai dans le monde lady Buckelgar, femme de lord Buckelgar, ambassadeur en congé. Pour que l'on puisse comprendre la révolution que cette femme opéra en moi, il est nécessaire que je la dépeigne. Lydia, tel était son nom de baptême, avait plutôt trente ans que vingt-cinq, bien qu'elle parût en avoir vingt-cinq à peine. C'était une magnifique créature, grande, admirablement bien faite, sérieuse et froide comme un marbre. Ses pieds ni ses mains n'ont jamais eu leurs pareils, je le soupçonne. Tous les traits de son visage, d'une régularité divine, défiaient la critique la plus exercée. Un front blanc, élevé et calme, surmonté d'une forêt de cheveux noirs, luisans comme du satin; des yeux démesurément longs, fiers, ardens quoique humides; un nez mince et éfilé, avec deux narines transparentes et mobiles commes des ailes d'oiseau; des lèvres pures et vermeilles, légèrement épaisses, toujours sévères; que dirais-je encore? Une Vénus antique et une vierge moderne réunies. On était frappé d'abord, près de lady Buckelgar, par un air de hauteur que je ne saurais rendre, et qui faisait qu'on ne la regardait qu'en tremblant. L'idée ne venait pas de lui adresser de ces fades complimens dont on abuse avec les autres femmes, car elle avait une manière de parler si glaciale, que c'est à peine si ceux à qui elle s'adressait, conservaient assez de forces pour lui répondre. Du reste, elle n'ouvrait la bouche que rarement. J'avouerai, sans plus tarder, qu'à peine eus-je vu Lydia, j'éprouvai ce que l'on éprouve au début de toutes les passions sérieuses et profondes, un grand vide et un inexplicable ennui. Mes amis me devinrent tout-à-coup insupportables, et je pris le parti de ne les plus voir. Ne leur donnant plus de dîners, ne tenant plus mes chevaux ni ma bourse à leur service, je fus bientôt débarrassé d'eux. Libre, alors, j'évitai de fréquenter les lieux publics ou les salons qu'ils fréquentaient eux-mêmes. Je changeai de logement et me créai de nouvelles habitudes. Je fis tout ce qui était nécessaire enfin pour rompre le cercle dans lequel j'avais récemment enfermé ma vie. L'image de Lydia, cependant, me poursuivait sans pitié. Ainsi que cela m'était déjà arrivé dans ma passion précédente, j'étais sous le poids d'une infernale obsession. Je voyais Lydia en quelque lieu que je fusse. Quand je lisais, entre le livre et mes yeux, Lydia passait calme et hautaine, me jetant à peine un regard. Quand j'écrivais, le nom de Lydia tombait de ma plume. Mon œil distinct errait-il vaguement sur quelque tableau accroché à la muraille, ce tableau m'offrait le visage de Lydia? Il y avait en ceci beaucoup de ma faute : car, dès après ma réforme, mon seul plaisir et mon occupation unique avaient été de suivre Lydia de maison en maison, comme un chien qui va où va son maître. M'étant fait présenter successivement dans toutes les réunions où j'espérais de rencontrer la jeune femme, je ne manquais pas un jour de réception. Pendant ce temps-là, chacun s'étonnait de mon changement de conduite; mille versions différentes couraient à ce sujet : les uns affirmaient que ma santé, détériorée,

exigeait impérieusement un régime; d'autres soutenaient que c'était, de ma part, originalité pure, envie de faire parler de moi, ingénieux procédé pour entretenir la curiosité publique. Les plus habiles donnaient à entendre que j'étais ruiné. On ne sera pas surpris, du reste, que j'eusse réussi à cacher le motif véritable de ma conversion à une vie plus régulière, quand on saura qu'après six mois du manège dont je viens de parler, je n'avais pas encore adressé une seule fois la parole à lady Buckelgar. Pourquoi cela? parce que le souvenir de ma dernière mésaventure me faisait peur, et que je répugnais à une nouvelle épreuve. — Aime Lydia en silence, me disais-je. Si elle doit t'aimer un jour, elle devinera bien ce qui se passe dans ton ame, et quelque chose vous poussera fatalement l'un vers l'autre. — Je m'étais persuadé, d'ailleurs, que, quoi qu'on fasse, la durée d'un amour ne saurait dépasser certaines limites. Chaque jour qui s'écoulait sans que je me fusse déclaré me semblait véritablement un jour de gagné pour mon amour.

Grace à ce beau raisonnement, je ne cherchais donc pas à causer avec Lydia; bien mieux, j'en évitais les occasions. Pendant que tout le monde, autour de moi, remuait et s'agitait, ceux-ci pour le jeu, ceux-là pour la danse, moi, assis dans un coin, je suivais du regard le moindre mouvement de Lydia. J'étais heureux de la voir ôter son gant pour passer sa belle main sur son front, ou effeuiller le bouquet de fleurs qui dormait sur ses genoux, ou se détourner fièrement à quelque parole prononcée tout-à-coup d'une voix trop haute, ou pencher sa noble tête sur son épaule avec un air rêveur. — Un jour, cependant, à un regard presque irrité qu'elle lança vers moi, ayant compris que j'étais deviné, je pris sur-le-champ la résolution de ne plus aller dans le monde. — Il y a mille autres moyens de voir Lydia, pensais-je. Puisque ma discrète assiduité lui déplaît, poussons à bout le rôle d'abnégation que je me suis imposé. Évitons de me montrer à ses yeux. En persistant dans une conduite qui la blesse, je risquerais de mériter sa haine : tâchons qu'il n'en soit point ainsi. Qu'elle ignore, désormais, si j'existe; que ses beaux yeux n'aient plus à s'enflammer de colère en rencontrant les miens.

Dès ce jour, je cessai complètement toute visite ; je me mis à vivre tout-à-fait seul, dans un perpétuel tête-à-tête avec l'image de Lydia. Mes journées se passaient à lui écrire des lettres brûlantes que je me lisais à moi-même tout en larmes, et que je déchirais ensuite en mille petits morceaux ; ou bien, m'imaginant que Lydia consentait à m'écrire, je composais moi-même ses réponses, tantôt railleuses et impitoyables, tantôt compatissantes et bonnes, mais arrivant toujours à une désespérante conclusion. Je m'agenouillais alors devant une forme imaginaire, qui m'offrait les traits de Lydia, et je lui jurais, malgré ses rigueurs, un attachement éternel. Le soir venu, j'allais courir les théâtres jusqu'à ce que je me fusse assuré que Lydia s'y trouvait ou non. Quand ma bonne étoile me la faisait rencontrer, je m'asseyais à une des places vers lesquelles son regard pouvait le moins aisément se diriger, et jusqu'à l'instant de son départ, je ne bougeais non plus qu'une statue. Le printemps venu, ce n'est plus au spectacle que je rencontrais Lydia, mais aux environs de Londres, sur la grande route de Brighton, sa promenade favorite. Vers neuf à dix heures du soir, elle allait ordinairement respirer, en calèche découverte, la fraîcheur de cette belle campagne. Pour jouir lentement de sa promenade, sans doute, Lydia ordonnait toujours à

son cocher d'aller au pas. Elle était presque toujours seule dans sa voiture. Moi, qui savais son habitude, je ne manquais jamais de me rendre à cheval, à l'heure susdite, sur le chemin de Brighton. Du plus loin que j'apercevais sa voiture, que j'aurais reconnue entre mille autres, je m'engageais dans quelque sentier voisin pour lui laisser prendre les devants; puis, revenant sur mes pas, et réglant l'allure de mon cheval sur la vitesse ou la lenteur des siens, je la suivais, en proie à un délire que je ne saurais exprimer. A la distance où je me tenais, je ne voyais guère de Lydia que son voile soulevé par la brise; mais combien cette seule vue me comblait d'aise! Ève, notre charmante mère, ne tressaillit certainement pas d'une joie plus vive quand elle mordit au fruit défendu.

Une quinzaine de jours s'étaient écoulés sans autres événemens dans mon amour que des scènes pareilles à celle-ci, lorsqu'un soir, après avoir, comme d'ordinaire, écouté Lydia faire de la musique, la fantaisie me prit de m'asseoir au bord de la Tamise pour jouir quelques heures encore de la beauté de la nuit. En songeant à la situation étrange où je me trouvais, je me demandais s'il n'y avait pas folie à aimer ainsi d'un amour muet une femme dont je n'obtiendrais jamais rien, pas même un regard compatissant, et quel parti me restait à prendre; je ne pouvais me dissimuler qu'il était trop tard pour retourner en arrière, que ma passion avait dans mon cœur des racines trop profondes pour que je pusse espérer de l'en arracher. Mille projets divers se présentèrent à ma pensée, qui tous vinrent se briser, l'un après l'autre, contre l'idée du suicide. Oui, le suicide, en ce moment, m'apparut comme le seul dénoûment possible de ma passion. — Eh! bien, soit, m'écriai-je; j'aimerai Lydia tant que j'aurai la force de souffrir. Le jour où la souffrance l'emportera sur mes forces, j'irai droit à Lydia, je lui avouerai mon amour pour elle, et si elle me repousse, je me tuerai.

Comme je me disposais à me lever, j'entendis un bruit dans l'herbe, tout près de moi. J'écartai doucement les branches d'un saule qui m'enveloppaient, et je vis lady Buckelgar à quelques pas de moi. Elle était vêtue de noir, sa figure grave et sérieuse respirait un mortel ennui. Une de ses mains virilement posée sur sa hanche, et l'autre main pendante, elle s'avançait lentement, l'œil attaché à la terre, les cheveux épars; à quoi pensait-elle? Quel rêve occupait cette ame orgueilleuse? Je ne sais. En la voyant approcher, je sentis un frisson rapide courir par tout mon corps, et une sueur froide m'inonda. Il y eut un moment où Lydia s'arrêta, sans toutefois changer d'attitude. Le désir me vint tout-à-coup de profiter d'une occasion si belle, de me jeter à ses pieds et de lui ouvrir mon ame, sauf à me précipiter dans la Tamise si mon aveu était mal reçu. Je faisais déjà un mouvement pour exécuter ma résolution désespérée; mais Lydia, tirée de sa rêverie par le bruit des branches, leva les yeux vers le saule sous lequel j'étais couché. — Qui est là? dit-elle d'une voix ferme. — Mon courage m'abandonna. Tremblant comme si j'eusse été un malfaiteur, je serrai mes lèvres l'une contre l'autre afin de ne pas donner passage au souffle de ma poitrine, et je fermai les yeux. — Qui est là? répéta Lydia en avançant avec hardiesse. — Nulle réponse ne lui arrivant, elle crut sans doute que le vent seul avait agité les feuilles du saule, et elle continua sa promenade d'un pas aussi calme qu'auparavant. Quant à moi, épouvanté du sang-froid de cette femme, je me hâtai de fuir à toutes jambes, dès qu'elle fut assez éloignée pour ne me point entendre. Et quelques heures après, tout tremblant encore, j'étais sur la route de Londres.

A dater de cette scène, je menai durant deux grands mois, c'est-à-dire jusqu'à l'entrée de l'hiver, l'existence la plus déplorable. Je ne vis personne que mes domestiques, et encore avaient-ils l'ordre exprès, sous peine d'être chassés, de n'entrer chez moi qu'à l'appel de la sonnette. Bref, ne mangeant pas, ne dormant pas, j'arrivai promptement à un état de démoralisation voisin de la folie. Un jour, cependant, averti de la saison par le froid, j'ordonnai à mon valet de chambre de faire du feu dans mon cabinet et d'aller ensuite s'informer, d'une façon adroite, si lady Buckelgar était revenue de la campagne. Un quart-d'heure après, j'appris en effet que Lydia était de retour à Londres depuis quelques jours, et une heure ne s'était pas écoulée encore que j'étais dans son antichambre.

— Milady ne peut recevoir, monsieur, me dit un de ses gens.

Je mis la main à la poche et en tirai deux guinées que je glissai dans la main du drôle pour toute réponse. Le coquin se hâta de fuir, sans doute pour être en état de prouver son alibi, en cas de reproches de sa maîtresse. — Alors, j'ouvris résolument la porte d'un boudoir que, tout en s'éloignant, le valet m'avait indiqué du doigt comme le lieu où je trouverais milady.

Lydia était à son piano quand j'entrai. J. CHAUDES-AIGUES.

(La fin à la livraison prochaine.)

LE VILLAGE DE SILVIO.

FRAGMENT.

. . . .
Dieu, toi dont la splendeur fait l'éclat de nos jours,
Source toujours féconde en eaux vives d'amours,
Par des bourgeons nouveaux, rends sa sève à la branche,
Dirige un rayon d'or vers ce beau lys qui penche,
Et des parfums de grace, au monde éparpillés,
Fais refleurir, Seigneur, nos rameaux dépouillés!....
Voici ta croix.... voici, de l'église rustique,
Le clocher qui bourdonne un chant mélancolique;
Et du sein des brouillards que perce le soleil,
Le coq, dont la voix claire à l'heure du réveil,
Prosterne aux pieds du Christ le disciple parjure!
L'exilé se reproche, hélas! la même injure.
Il prie! il est ému par ces simples concerts.....
Ses regards, par-delà vingt clos de halliers verts,
Tout au fond du val sombre ont reconnu la ferme
Où des fatalités il croit toucher le terme;
Où sa mère, en veillant, pour lui verse des pleurs;
Où peut-être elle dort sous un tertre de fleurs,
Près du lit de martyre où son fils prit naissance!
L'aspect de son berceau lui rend son innocence;
Et dans l'extase ardente, avec charme arrêté,
Il verse, en frémissant, des pleurs de volupté.
Joyeuse d'être enfin au sépulcre ravie,
Son ame, qui retourne aux sources de la vie,

Court sur l'onde qui roule à travers les roseaux,
Suit dans leur clair miroir des triangles d'oiseaux,
Dont l'escadron léger plonge à perte de vue
Sous les vagues du fleuve, en volant vers la nue.
L'astre dont l'orbe monte en un vaste horizon,
Dore aux flancs des coteaux les bois en floraison;
Et, criblant tout le val de ses flèches sans nombre,
Du village endormi par degrés chasse l'ombre.
L'exilé s'agenouille, il n'est plus orphelin!
Les tic-tacs mesurés et sourds du vieux moulin,
Les madriers en croix sur sa face crayeuse,
Sa lucarne encor sombre où tremble une veilleuse,
Son toit de chaume hostile aux froids des longs hivers,
Et, comme un tabernacle isolé dans les airs,
Grace aux doubles étais de sa lourde charpente,
Son corps de logement où la vigne serpente
En thyrses de raisins mêlés à des lilas
Dont les pampres émus groupent leurs entrelacs;
Que de charme en ce cadre où l'air n'a plus de borne!
Mais sans le vieux moulin tout lui semblerait morne;
Et de son bruit vulgaire il se sent attendri,
Car ce rhythme au berceau calma son premier cri!...
Au cylindre en rumeur d'où l'eau coule et ruisselle,
D'éclairs multipliés le moulin étincelle;
Il baigne son visage au courant, dont les plis
Qu'entrechoque la vague ou que l'air a polis
Sous les moires de l'onde au souffle d'un caprice
Bouleversent les traits de la frivole esquisse.
De sveltes peupliers aux quatre angles du mur
Fiers d'élancer leur cime au donjon dans l'azur,
Planent royalement sur la campagne entière!
C'est un Berghem sorti d'un pinceau de lumière.

RAYMOND BRUCKER.

Revue des Théâtres, des Arts et de la Littérature.

Un événement grave à l'Académie royale, c'est l'apparition de Duprez dans *Robert*. Quand il fut question, dans le public, du désir qu'avait notre grand chanteur d'aborder un rôle si peu fait pour lui, les uns ne voulurent pas y croire, les autres affirmèrent qu'il ne réussirait pas; ces derniers, et c'étaient les plus raisonnables, furent d'avis que puisque Duprez, qui se connaissait un peu en chant et en musique, se décidait à prendre ce rôle après avoir aussi long-temps attendu, c'est qu'il était sûr du succès. Telle était notre pensée à nous-même, telles étaient nos espérances. Nous doutons que Duprez persiste à considérer comme un triomphe l'accueil qu'il reçoit dans *Robert le Diable*; mais

c'est pour nous un devoir de faire l'aveu, qu'en ce qui concerne l'opinion que nous nous étions formée de lui, nous nous sommes trompé. Duprez lutte contre deux obstacles qui, pour tout autre, seraient insurmontables : la musique du maître, qui semble se plaire presqu'à chaque note à contrarier sa voix, et les habitudes traditionnelles du public qui, cent fois et plus, ayant entendu chanter ce rôle par Nourrit, ne souffre pas qu'on y introduise la plus légère modification, fût-elle même un progrès ou une beauté nouvelle. La plupart des effets produits par Nourrit, au moyen de la voix de tête, sont rendus à l'aide de la voix de poitrine par Duprez, qui ne s'estime pas davantage tenu de reproduire avec une fidélité scrupuleuse les transitions et les points d'orgue de son prédécesseur. Il est certain, par exemple, que la sicilienne de Nourrit n'est pas celle de Duprez ; que Nourrit chantait tout autrement que Duprez le fameux *Des chevaliers de ma patrie*, et le duo qui suit avec Bertram. Je me demande aussi pourquoi Duprez a passé le duo du second acte : *Avec bonté voyez ma peine* ; est-ce à cause de lui ou de la cantatrice? — Mais, d'un autre côté, il faut bien convenir qu'il est impossible de mieux phraser que Duprez; il nous a fait découvrir des richesses jusqu'alors inconnues dans les récitatifs de Meyerbeer; il a été très beau dans le trio sans accompagnement du troisième acte ; très beau encore dans son entrée au quatrième : *Du magique rameau qui s'abaisse sur eux*, et dans la cantilène : *Quelle est belle!* Enfin, le chef-d'œuvre de la puissance de la voix humaine est, sans contredit, son invocation : *Isabelle! Isabelle!*

Dans le duo et le trio du dernier acte, Duprez a eu des momens sublimes. Mais, encore une fois, ces manifestations éparses de l'incontestable talent d'un homme ne constituent pas un succès tel qu'il en faut un à Duprez; elles ne compensent pas ses inégalités, ses transpositions et surtout les efforts immenses qu'il est obligé de faire pour ne pas rendre un rôle tel qu'il nous le faut depuis que Nourrit nous l'a appris par cœur. *Robert le Diable* est pour Duprez un tour de force qui dure cinq heures!... Nous, qui sommes au nombre de ses admirateurs les plus sincères, nous ne lui souhaitons pas deux autres triomphes pareils; outre que sa voix pourrait s'y trouver gravement compromise, il nous semble probable que le parterre ne lui continuerait pas les ovations qu'il mérite si bien dans *les Huguenots* et dans *la Juive*. — Que d'autres, donc, crient au succès; que d'autres rappellent Duprez ; nous, nous voyons avec peine cet admirable chanteur entre les mains duquel reposent toutes les destinées de l'Académie royale, immoler ses moyens, sa renommée, peut-être, à une vaine question d'amour-propre. — Mme Dorus a été cette inimitable Alice que l'on connaît. Mlle Dobrée qui remplaçait Mlle Nau, avec laquelle, dit-on, l'administration est en train de rompre, a un beau timbre de voix, des notes magnifiques, mais on s'aperçoit à la scène qu'elle n'a pas encore complètement oublié son Conservatoire. — On parle d'une restauration générale de la troupe, que M. Léon Pillet veut faire à la fin de l'année théâtrale : on comprend dans l'ostracisme qui sera décerné contre les médiocrités sans nombre qui encombrent l'Opéra, des talens assez élevés et assez utiles pour que, jusqu'à nouvel ordre, nous refusions d'y croire.

Maintenant, s'il faut une fois par hasard dire la vérité sur ce qui se passe, il nous semble que les destinées de l'art dramatique sont tant soit peu aventurées en France. Dans ce naufrage général de la tragédie, du drame, de la comédie et du vaudeville, le chant seul paraissait avoir quelques chances de salut, et voici que

tout le monde peut signaler dans le chant les symptômes d'une agonie prochaine. Il y a un bouleversement universel des genres : l'Opéra-Comique débute au grand Opéra dans la personne de Marié ; Mme Eugénie Garcia, dont la place était fixée à l'Académie royale, a préféré le théâtre de la place de la Bourse d'abord, et ensuite la salle Favart. Les Italiens prennent à tâche de chanter en français, et les Français de chanter en italien; nous avons déjà dit que M. Botelli de l'Opéra-Comique s'appelle tout bonnement Bouteiller; et tandis qu'on annonce l'apparition future à l'Opéra d'un Anglais qui a ajouté un *i* à son nom, pour en faire Burdini, une jeune Italienne de la Chaussée-d'Antin ou du faubourg Poissonnière vient de débuter aux Bouffes sous le nom de Bianchi. Ainsi, confusion de genres, confusion de noms, confusion de personnes; nous avons tous les contrastes et toutes les anomalies en fait de chant, et certes il faut croire que les temps de l'Apocalypse sont venus. On parle de nouveaux talens qui doivent surgir, l'Académie royale va bientôt nous faire entendre M. Baroilhet, M. Burdini, M. Paulin, Mlle Loeve, Mlle Hadingua Heinefetter? En attendant les jeunes qui doivent venir, les vieux s'en vont; Gardel, l'ancien maître de ballet impérial a rendu l'ame. M. Dormoy ne se dispose guère à en faire autant, à en juger par l'activité qu'il déploie dans sa direction des Italiens ; car sans donner au succès de *Lucrezia* le temps d'être confirmé par tous les dilettantes, il a fait reprendre cette semaine l'*Elisir d'amore*.

L'admission à la Chambre de M. de Mesgrigny, inspecteur général des haras de France, occupait beaucoup lundi soir le respectable corps des rats à l'Académie royale. — Un camarade d'enfance de M. de Mesgrigny qui a fait avec lui ses premières armes aux petits soupers de Trianon et aux nuits d'Helvetius, m'a dit que l'on apprêtait, dans un ouvrage dont le titre est encore un mystère, un double rôle de cantatrice et de danseuse à Mlle Nathalie Fitz-James. — En attendant que M. Meyerbeer mette son opéra à l'étude, il veut bien nous en dire le nom; ce chef-d'œuvre sera intitulé *les Anabaptistes*.—Fanny Elssler est de retour et nous comptons avant peu vous en donner de bonnes nouvelles.—Quoi qu'il en soit, Mlle Révilly ne débute plus à l'Opéra, c'est à l'Opéra-Comique qu'elle va se faire entendre, par suite de cette indécision désespérante dont nous causions tout à l'heure. — On s'est beaucoup occupé cette semaine de la messe en musique chantée dimanche dernier dans la cathédrale de Versailles, par Rubini, son neveu Gallinari, compositeur distingué, Mussalti et le baron Lariss, et de la bénédiction pontificale qui a été accordée à ces artistes par monseigneur l'évêque. — Deux pièces nouvelles maintiennent la vogue aux deux théâtres de vaudevilles qui la méritent le mieux ; les Variétés remplissent leur salle tous les soirs avec le *Flagrant délit*, et le Palais-Royal fait de même avec *l'Amour en commandite*.

Bien qu'aucune dépêche télégraphique n'annonce encore le retour de la *Belle-Poule*, les préparatifs pour la réception des cendres de Napoléon se poursuivent avec une activité remarquable. Les trente-deux statues qui doivent orner à droite et à gauche, sur l'esplanade des Invalides, le passage du char impérial, ont été commencées hier. Elles se font en grande partie sur place. Avec le piédestal, chacune de ces statues aura près de sept mètres de hauteur. Voici, parmi les rois et généraux, les personnages qu'on a choisis, et leur ordre de placement : Rang de droite, en sortant des Invalides, Clovis, Charles-Martel, Philippe-Auguste, Charles V, Jeanne d'Arc, Louis XII, Bayard, Louis XIV, Turenne, Duguay-Trouin,

Hoche, Latour-d'Auvergne, Kellerman, Ney, Jourdan et Lobau. Rang de gauche, en sortant également de la grille des Invalides, Charlemagne, Huges-Capet, Vauban, Marceau, Desaix, Kléber, Lannes, Masséna, Mortier et Macdonald, duc de Tarente. Les artistes nommés pour modeler tous ces grands sujets d'histoire sont MM. Bosio neveu, Maindron, Brion, Husson, Lanneau, Robinet, Armand Toussaint, Juley, Lévêque, Jouffroy, Cavelier, Simart, Brun, Klagmann, Garaud, Briant aîné, Schey, Etex et Dantan.

Par jugement arbitral, Alphonse Karr est aujourd'hui dépossédé de ce titre des GUÊPES qu'il a rendu si populaire à force de raison, d'indépendance et d'esprit. Quelques personnes avaient paru craindre que ces petits livres, si mordans et si fins, ne fussent désormais des livres sans nom; Alphonse Karr a écrit le sien sur la première page, et dès-lors toutes les inquiétudes ont cessé. Pour un titre mort, une belle gloire littéraire apparaît! Nous gagnons trop au stupide jugement de MM. les arbitres pour avoir le droit de nous plaindre. Il n'y a donc rien de changé que le titre dans la publication si originale d'Alphonse Karr. Ce seront toujours, comme par le passé, de petits in-trente-deux bien gais, bien impartiaux, bien satyriques. Encore une fois, MM. les arbitres, il n'y a d'éconduits en cette affaire que vous et le marchand que vous nommez un éditeur.

Puisque nous voilà sans y penser au chapitre de la littérature, nous nous garderons bien d'oublier les deux volumes que M. Édouard Ourliac vient de publier sous les titres de *Suzanne* et la *Confession de Nazarille*. M. Ourliac est un jeune écrivain plein de sentiment et d'esprit, plein à la fois, ce qui est rare, de passion et de gaîté. L'histoire de Susanne est une bien simple et bien touchante histoire qui fait pleurer presque sans le vouloir, qui intéresse et qui attache sans se donner de peine pour cela; *Suzanne* enfin est un roman de la bonne école qui emprunte toutes ses ressources à un ordre d'idées naturel et vrai, qui évite le double écueil du sentimentalisme niais ou du mélodrame brutal. Suzanne est une jeune et belle cantatrice qui, entraînée par cette fatalité dont tant de femmes, hélas! sont victimes, dédaigne un riche mariage pour devenir la maîtresse et ensuite la servante d'un bel esprit, ou, si on le préfère, d'un grand homme de province, qui la fait mourir dans un grenier. L'analyse qui a été faite de *Suzanne*, par M. de Balzac, dans sa *Revue parisienne*, cette analyse, malgré ses instans de mauvaise humeur et souvent même d'injustice, nous dispense de plus longs éloges. M. E. Ourliac a consacré le second volume de sa publication à des contes dans le goût de Voltaire, où il a jeté son esprit à pleine main: *Collinet* est un chef-d'œuvre, et *la Confession de Nazarille* respire d'un bout à l'autre la plus douce philosophie. G. GUÉNOT-LECOINTE.

Concert de Théodore Hauman.

Dans les premiers jours de la semaine où nous allons entrer, Théodore Hauman, dont le beau talent sur le violon n'a plus d'égal aujourd'hui, donnera, dans la salle des concerts Vivienne, une grande soirée musicale au profit des malheureux inondés de Lyon. L'initiative des bonnes actions a toujours appartenu aux grands artistes.

Le Directeur: DE VILLEMESSANT



LA SYLPHIDE

Journal de Modes

1, CITÉ DES ITALIENS



A Madame *.**

19 novembre.



DANS cette vie, il n'y a qu'heur et malheur, madame; les bruits de guerre, qui ont si fort effrayés les pauvres mères, ont réjoui un grand nombre de filles un peu attardées sur le chapitre du mariage, et j'en connais plusieurs qui viennent d'allumer le *flambeau de l'hymen*, ce à quoi elles avaient presque tristement renoncé, je vous jure! Aussi, est-ce un grand mouvement dans les familles, c'est à qui mettra en avant sa légion d'héritières : on les pare, on les pomponne de son mieux, et, dans chaque danseur, on croit voir un époux; les couturières ne suffisent point à faire toutes les robes qui leur sont commandées. Mlle de Moismont, la couturière aristocratique, excelle dans les toilettes de mariage qui, vous le savez, demandent un tact tout particulier, car il les faut noblement élégantes, sans apparence de colifichets. Au moyen du talent de Mlle de Moismont, cet écueil n'est point à redouter, car son excellent goût, si bien d'accord avec ses manières distinguées en ont fait la protégée de *la Mode*, journal qui a toutes les sympathies de LA SYLPHYDE, puisqu'il s'adresse au même cercle d'abonnés. J'ai vu sortir des ateliers de Mlle de Moismont, pour la future comtesse de M***, une robe en moire blanche, garnie de deux volans d'Angleterre qui remontaient sur le côté gauche de la jupe où ils étaient retenus par deux nœuds de velours blanc; le corsage plat, assez montant, était orné de barbes d'Angleterre légèrement froncées, qui descendaient en pointe derrière et devant jusqu'à la ceinture; les manches longues, plates, avaient sur le côté du bras, depuis le poignet jusqu'au coude, des crevées en dentelles, entre chaque crevée, la manche faisait patte, attachée par

des boutons en velours blanc; au lieu de châle une longue écharpe en dentelle doublée de moire et garnie de trois volans de dentelles; cette toilette était digne de celle qui devait la porter et de celle qui l'avait faite. On avait donné à la jeune comtesse la plus magnifique corbeille du monde, et je n'aurai jamais fini de vous en énumérer le contenu: j'y ai vu les éventails si recherchés de Clamorgam, avec leurs suaves peintures, que fait si bien renaître l'entourage du laque avec les figures d'or, l'ivoire, travaillé à jours comme les plus fines dentelles, rehaussé par des dessins dorés en bosses, d'autres incrustés de pierres précieuses, d'autres en nacre aux reflets chatoyans.

La renommée de Clamorgam ne peut que s'accroître encore cet hiver, car plus que jamais il a apporté à sa spécialité des éventails un soin et un goût irréprochables. Les fourrures en vogue n'avaient point, comme vous le pensez bien, été oubliées dans la liste des présens de noce; Auprêtre-Pellevrault et Bougenaux-Lolley avaient été mis à contribution: leur hermine, leur martre zibeline, chinchilla, renard bleu, etc., etc., pour garnitures de robes, et toutes leurs pelisses, mantelets-pélerines si gracieuses de formes et d'ornemens trônaient dans cette belle corbeille, avec le manchon *aérien*, devenu indispensable à toute femme élégante. Venaient ensuite les délicieux mouchoirs de Chapron et vous ne sauriez croire ce que dans toutes ces broderies, on avait trouvé moyen de mettre de délicats emblèmes. mêlés aux fleurs, aux blasons... Il y avait pour une journée à regarder la diversité de ces mouchoirs, dont aucun des dessins, soit broderies, soit vignettes ne se ressemblaient. Comme accompagnement obligé se trouvaient près de ces mouchoirs les essences de Guerlain, le parfumeur des femmes de la bonne compagnie, ses sachets parfumés et toutes les eaux précieuses de la toilette composées par lui, étaient en profusion et comme une chose dont on ne peut trop avoir. Beaucoup de coiffures comme on en portera cet hiver avaient été offertes à la jeune mariée, les unes en brocard or et vert, bleu et argent, les unes tournées en turbans, d'autres faites d'après des dessins gothiques; il y en avait aussi de plus légères en dentelles ou en blondes, ornées de roses en mousseline sans feuilles, ou de fleurs en velours et chenille. On prépare pour cet hiver, de hautes bordures en filet de chenille terminées par une frange qui seront d'un bel effet sur les robes de satin; j'ai vu une de ces bordures dont chaque maille était serrée par une perle avec des perles mêlées aux franges, qui m'a paru une riche et belle chose; elle était en chenille rose sur une robe de satin blanc; pour le haut du corsage et les manches on avait fait aussi de pareilles bordures beaucoup plus basses. La coiffure destinée à être portée avec cette robe était une guirlande de petites feuilles de vignes en velours rose et les grappes en perles.

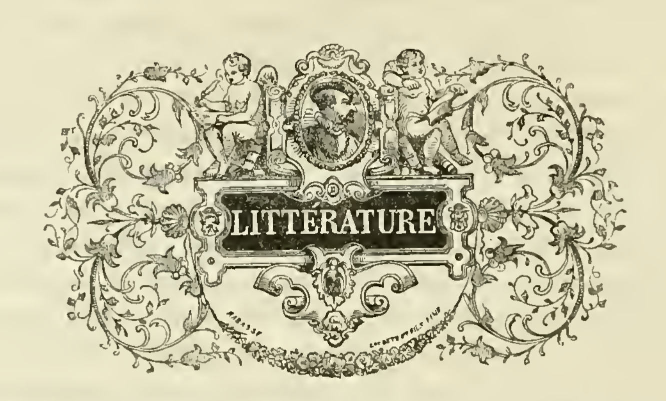
Il y aura aussi des bas de jupes de robes ou de tuniques en tulle, bordés en chenilles; quoique ce soit un peu lourd, c'est cependant joli, mais il faut choisir

de légers dessins et des fleurs dont les pétales ne soient pas rapprochés, afin qu'il y ait le plus de transparence possible. Depuis quelques années, la mode a laissé, selon moi, une grande licence s'introduire dans son code; je veux dire que les danseuses portent également des robes épaisses ou transparentes, et cela me paraît être un contre-sens et un manque de goût. La danse veut le plus de légèreté possible dans les vêtemens, et la plus riche étoffe, du moment qu'elle est compacte, ne convient qu'aux toilettes de femmes assises. Or, donc, pour le bal, le crêpe, le tulle, la gaze, l'organdi, les fleurs et les rubans; puis, pour les femmes *tapisseries*, celles qui parent le fond des salons, tout le luxe des soies et des brocards. Il en est de même de la coiffure; pour la danse, elle doit être composée de fleurs, de bijoux, tout se qui peut enfin se mélanger aux cheveux; mais les coiffures montées, les plumes qui s'agitent, les barbes qui pendent, sont des accessoires dénués de grace dans l'agitation d'un galop ou d'une valse de Strauss. A propos de danse, nous avons ici un professeur de piano logé dans le même palais que LA SYLPHIDE, et que protègeront sans doute ses ailes blanches. Ce professeur a découvert la méthode d'enseigner en trente leçons, à bien exécuter des quadrilles; avouons que c'est un talent précieux et que tout le monde voudra acquérir, puisqu'on n'est plus obligé d'y consacrer des années, comme cela était, alors que nous étions petites filles, et qu'avant de jouer *le bon roi Dagobert*, il nous fallait pâlir sur des gammes, pendant au moins un *lustre*.

Il circule ici dans le monde industriel, une nouvelle qui va intéresser au plus haut point la province, qui depuis quelque temps s'achemine à prendre des habitudes de toilettes parisiennes, qui exigent dans la capitale des mandataires aussi fidèles que complaisans. On parle d'une maison de commission qui fera trembler sur leurs bases celles établies jusqu'à présent, car par une entente nouvelle, elle expédiera ses marchandises aux acheteurs, au même prix que s'ils les tenaient de la première main *et avec la facture de la maison même où les achats auront été faits*. Vous comprenez l'immense bénéfice qui en résultera pour les personnes qui, désireuses, de se fournir à Paris, ont toujours, en sus, le droit de commission à payer. La personne qui a conçu le projet de cette maison et qui sera à sa tête, se recommande au public sous tous les rapports : délicatesse dans les marchés, distinction du goût dans le choix des objets, exactitude dans les envois, tout se trouvera compris dans cette nouvelle affaire. A peine connue, elle a déjà recueilli les sympathies et les encouragemens de l'aristocratie, qui prolongeant maintenant plus que jamais son séjour dans les châteaux, a un besoin extrême d'avoir ici des mandataires sur lesquels elle puisse compter en tout et pour tout. Cette maison sera tout-à-fait sous le patronage de LA SYLPHIDE. Je suis sûre, madame, que vous mettrez cette bonne occasion à profit et que bien vite vous allez me demander quand je lèverai le mys-

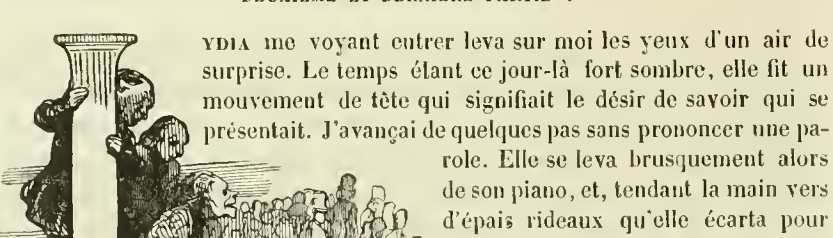
tère dont j'enveloppe encore ma nouvelle? Je vous promets de vous tenir au courant de ceci comme je le fais de toutes choses. Ne suis-je pas fidèle à mon mandat et se crée-t-il un *chiffon*, se pose-t-il une fleur dans ce beau Paris que vous regrettez si bien, que vous n'en soyez instruite ? Il serait ingrat à vous de ne pas au moins me reconnaître le mérite de l'exactitude.

Baronne MARIE DE L'******.



UN DÉBUT DANS LA DIPLOMATIE.

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE*.



LYDIA me voyant entrer leva sur moi les yeux d'un air de surprise. Le temps étant ce jour-là fort sombre, elle fit un mouvement de tête qui signifiait le désir de savoir qui se présentait. J'avançai de quelques pas sans prononcer une parole. Elle se leva brusquement alors de son piano, et, tendant la main vers d'épais rideaux qu'elle écarta pour laisser pénétrer le jour : — Qui est là ? dit-elle du même ton que le soir où j'étais caché sous le saule. — A ce mot, qui me rappela toute une succession d'impressions accablantes, je sentis mes jambes fléchir. Mais, exalté par la fièvre, je repris subitement un courage presque féroce.

— C'est moi ! m'écriai-je d'une voix vibrante ; moi qui souffre depuis un an à cause de vous, milady, et qui vais mourir.

— Ah ! c'est vous, monsieur ; que me voulez-vous ?

— Je viens vous demander la faveur d'un entretien, milady, qui sera le premier et le dernier.

Accoutumé enfin à l'obscurité de l'appartement dans lequel je me trouvais, mon regard put étudier la physionomie de Lydia : elle était grave, dédaigneuse,

* Voir plus haut page 268.

pleine d'une sécurité presque insolente. Ce sang-froid, loin de produire sur moi son effet ordinaire, m'irrita, et m'asseyant résolument dans un fauteuil, en face de la jeune femme qui fixait sur moi des yeux où perçait plus d'indifférence que de colère : — Je suis, lui dis-je, l'homme qui vous suivait comme votre ombre, il y a un an ; je suis l'homme qu'un regard sévère de vous a tenu volontairement depuis, à une respectueuse distance. Je suis un homme qui vous aime, milady, et qui sait qu'il n'a rien à espérer.

— Monsieur, me répondit Lydia sans se déconcerter le moins du monde, je m'étonne que vous osiez vous présenter devant moi d'une façon aussi inconvenante que vous le faites. On vous a dit probablement que je désirais ne recevoir personne ; vous n'attendrez donc pas, je pense, que je vous prie de sortir.— Parlant ainsi, elle levait le bras pour atteindre le cordon d'une sonnette ; je l'arrêtai à temps.

— Milady, lui répondis-je sans pouvoir contenir mes larmes ; ayez pitié de moi : ne viens-je pas de vous dire que je vais mourir?

— Comédie ou folie, reprit-elle, c'en est assez !

— Oh ! oui, milady, vous avez raison : je suis fou. Mais comment ne le serais-je pas ? Oh ! j'ai gardé le silence tant que j'ai pu ; mais aujourd'hui, me taire plus long-temps, serait au dessus de mes forces. Oui, continuai-je en me précipitant à ses genoux, je vous aime ! Et maintenant que je vous ai révélé mon secret, milady, je n'ai plus qu'à implorer mon pardon à mains jointes, et à me coucher dans le tombeau.

Lydia fit un geste d'impatience : — fou à lier ! murmura-t-elle. Et elle se remit paisiblement à son piano.

Rentré chez moi, j'écrivis deux lettres : l'une d'adieux, à lady Buckelgar ; l'autre à un ami, où j'établissais, comme raison de mon suicide, le dérangement de ma fortune, après quoi je me lâchai, dans la tête un coup de pistolet.

Fort heureusement, la balle, je ne sais trop de quelle façon, fit tout le tour de mon crâne et s'alla loger derrière ma tête sans me tuer. Un vieux médecin, ancien ami de ma famille, me donna ses soins en cette circonstance. La nature particulière de ma blessure mit sa science fort à l'épreuve. Il se tira très bien de l'épreuve toutefois, en me tirant d'affaire comme un habile homme qu'il était. Au bout de quinze jours, ma blessure étant tout-à-fait cicatrisée, l'image de Lydia me revint à l'esprit aussi nette, aussi saillante que jamais. Plusieurs fois même son nom s'échappa de ma bouche ; si bien que mon docteur, qui avait conçu quelques doutes sur ma détermination violente, me parla un jour ainsi : « — Vous voilà très bien quant à la santé du corps ; la fièvre a cédé, votre blessure est fermée le mieux du monde, et je ne désespère pas de vous mener au bal avant la fin de l'hiver. Mais, pour cela, il faut que vous ayez en moi une confiance entière, et que vous m'appreniez une foule de choses que j'ignore ; par exemple, comment vous vint la tragique idée qui a failli avoir pour vous des suites si funestes, et ce que c'est que cette Lydia dont, pendant votre maladie, vous murmuriez le nom si fréquemment. »

Ne pouvant résister à une demande ainsi formulée, je contai à mon docteur toute l'histoire de ma passion, depuis sa naissance jusqu'au moment de la catastrophe. Il m'écouta sans dire un seul mot, et évita depuis lors de remettre la conversation sur ce sujet. Seulement, un mois après ma confidence, il vint chez moi

d'assez bonne heure, et, me tendant une lettre : — Voici, dit-il, une invitation écrite que je vous apporte de la part de la duchesse de Newterford, qui donne ce soir même un grand bal masqué. La duchesse serait charmée de vous compter parmi ses danseurs : ce sont ses propres paroles que je vous rapporte. Tâchez donc de vous procurer un déguisement avant neuf heures, car, neuf heures sonnant, je reviendrai vous chercher.

Le docteur fut exact au rendez-vous.

En entrant dans les salons de la duchesse de Newterford, nous fûmes comme asphyxiés, tant la chaleur était extrême et la foule considérable. Je ne lâchais pas le bras de mon docteur qui, paraissant avoir les habitudes de la maison, me conduisit, après m'avoir fait traverser plusieurs pièces aussi encombrées de monde les unes que les autres à un petit boudoir fort élégamment meublé et donnant sur un jardin.

— Tout à l'heure, me dit-il, vous viendrez ici pour causer avec *elle*; vous serez plus à l'aise que partout ailleurs. — Avec qui causer, lui dis-je? — Avec la femme que je vous désignerai dans quelques minutes. Suivez-moi. Tout-à-coup le docteur s'arrêta en me serrant le bras avec force :

— Vous voyez cette femme déguisée en Vénitienne, me dit-il ; ne la perdez pas de vue jusqu'à ce que vous puissiez la trouver seule. Conduisez-la alors, sans qu'elle s'en doute, dans le boudoir d'où nous venons. Une fois là, faites tomber la conversation sur le chapitre des suicides, surtout des suicides par amour, et demandez-lui ce qu'elle en pense.

— Mais cette femme? dis-je vivement au docteur, qui donc est-elle?

Le docteur s'éloigna sans satisfaire ma curiosité sur ce point.

Après une grande heure d'allées et de venues, je me trouvai enfin tête-à-tête avec la femme inconnue, dans le lieu désigné par le docteur. J'avais réussi à mettre la conversation sur le chapitre des suicides, lorsque l'inconnue m'interrompit :

— Sot sujet de causerie que celui-là, me dit-elle; changeons en, s'il te plaît.

— Ma belle, lui répondis-je, est-ce donc à dire que tu n'as jamais inspiré de véritable passion?

— Tu n'es pas sorcier, reprit-elle en riant.

Je ripostai vivement; elle ne resta pas muette. Bref, les choses allèrent si loin, que ma Vénitienne, pour me donner, dit-elle, une opinion plus favorable de ses charmes, voulut me conter une anecdote qui allait m'apprendre tout leur pouvoir. Elle commençait à peine son récit, que je sentis un vertige me gagner le cerveau. Que l'on juge de ce que je devais éprouver : le suicide que racontait cette femme, c'était précisément le mien. Cette femme, par conséquent, ne pouvait être que lady Buckelgar.

— Comment trouves-tu cette histoire? fit-elle lorsqu'elle fut au bout.

— Milady, lui dis-je fort ému, est-ce que vous ne voyez pas quelquefois l'ombre de ce jeune homme dans vos rêves? L'eussiez-vous aimé s'il ne fût pas mort?

— Hélas ! soupira Lydia, peut-être !

J'arrachai mon masque.

— Répondez plus franchement, milady, car l'homme qui vous interroge est celui-là même qui a voulu se tuer par amour pour vous.

Lady Buckelgar resta un moment muette de suprise; puis, sans découvrir son visage :

— Taisez-vous, dit-elle, et suivez-moi.

Quelques minutes après, je me trouvais en face de lord Buckelgar, à qui sa femme me présenta en se démasquant.

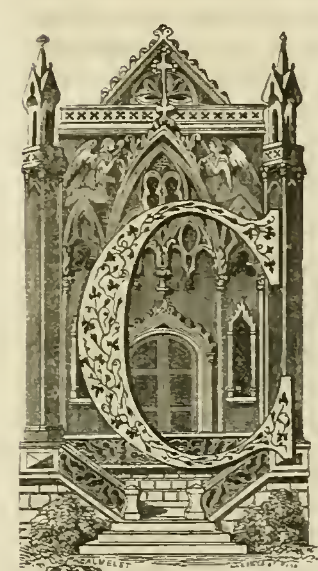
— Milord, lui dit-elle, le ministre vous a demandé de lui désigner vous-même quelqu'un qu'il pût nommer premier secrétaire de votre ambassade : voici monsieur, à qui le voyage de Saint-Pétersbourg ne fait pas peur; il me serait très agréable que votre choix s'arrêtât sur lui.

Lord Buckelgar s'inclina en signe d'assentiment, et le lendemain même je reçus ma nomination officielle au poste sollicité pour moi par Lydia. Singulière façon, n'est-il pas vrai, d'entrer dans la carrière diplomatique !

J. CHAUDES-AIGUES.

UN DIMANCHE AU THIERGARTEN.

Mœurs allemandes.



HAQUE nation s'amuse à sa manière. Le Français chante et bavarde ; il n'y a pas de plaisir pour lui, s'il ne peut causer, discuter; voire même se disputer. L'Anglais boit et mange ; il ne connait pas de délassement sans roastbeef et porter ; mais l'Allemand préfère les amusemens contemplatifs ; il aime à être assis bien tranquillement, un verre de bierre devant lui ; il aime à voir les autres s'amuser et à jouir de leur gaîté. Le mouvement et le bruit lui déplaisent ; il ne se donne aucune peine pour être aimable ; il déteste la coquetterie, les soupirs, les œillades et tous ces passetemps de l'amour, qui occupent une si grande place dans l'existence d'un Français.

Voulez-vous connaître les plaisirs des Berlinois ? Allez un dimanche au Thiergarten, grand parc destiné jadis à la chasse, et qui n'est plus qu'une promenade. Dès dix heures du matin, vous verrez des groupes de dames et de messieurs se diriger le long des *Linden*, vers la porte de Brandebourg, près de laquelle se trouve le bienheureux Thiergarten. C'est un immense jardin, très simple, sillonné de sentiers étroits, mais bien entretenus, et parsemé d'arbres centenaires, qui vous mettent parfaitement à l'abri du soleil ; on n'y voit ni monumens, ni grottes, ni hermitages, ni petits ponts. Sous chaque arbre, il y a une table entourée de chaises, prêtes à recevoir les familles d'honnêtes bourgeois qui viennent s'y délasser des travaux de la semaine. Des garçons de café bien mis circulent entre les tables et attendent les ordres des visiteurs.

A l'entrée du parc, où vous ne remarquez pas de voitures, vous êtes tenté de croire qu'il n'y a personne ; mais vous êtes détrompé bientôt ; il y a foule, et cette foule est venue modestement à pied, par économie. C'est ce qui donne à cette promenade un aspect original. Ici tout le monde est fatigué, tout le monde se repose, personne ne se promène. Chacun veut s'amuser sans faire de frais d'argent, d'amabilité, ni de force. C'est une méthode dont on ne saurait trop faire l'éloge.

Le Thiergarten offre un spectacle ravissant. Sous chaque arbre, derrière chaque table est installée une famille : père, mère, enfans. Comme ces tables sont très rapprochées, et que les figures des jeunes filles sont presque toutes d'une fraîcheur remarquable, on dirait une guirlande de roses vivantes. Mais que font tous ces braves gens? Ils boivent de la bière. Non seulement les hommes, mais les femmes, et même les petites filles ont chacune devant elle un énorme widerkomm, contenant le classique breuvage des Teutons, et elles ne se lassent pas d'appliquer à ses larges bords leurs lèvres rosées. Les yeux de ces dames quittent parfois le verre de bière pour errer sur les passans, mais c'est toujours en dessous et à la dérobée. Les femmes de Berlin sont en général belles, grandes, bien faites ; elles ont la peau blanche comme du lait, et leur teint est frais et animé. Quand on arrive de France ou d'Italie, où l'on n'a vu, pour ainsi dire, que des cheveux, des yeux noirs et des teints bruns, on est frappé du contraste, car ici on ne voit que tresses blondes, yeux bleus et visages blancs. Berlin offre un bien plus grand nombre de beautés régulières que Paris, où les femmes brillent plutôt par la grace, la vivacité et l'art de se bien mettre. Les Berlinoises seraient charmantes, si elles pouvaient se décider à se mouvoir et à parler d'après leur propre impulsion, au lieu de suivre toujours d'anciens préceptes, et de s'occuper éternellement des lois de la bienséance.

Au Thiergarten, on les voit s'asseoir de côté afin de pouvoir regarder les promeneurs sans en avoir l'air. Les hommes, pour se venger de cette pruderie, font de même et ne les regardent que par hasard. Elles s'en dédommagent en examinant les autres femmes de la tête au pieds. Aussitôt qu'une nouvelle famille vient chercher une table, les toilettes sont détaillées, critiquées ou louées sans gêne. J'étais avec un Parisien vêtu à la dernière mode, Humann s'était surpassé pour lui ; il fallait voir l'empressement avec lequel les dandys indigènes le suivaient, le regardaient, examinaient les moindres détails de sa toilette. Les élégans de Berlin ne savent pas se mettre ; ils ont toujours sur eux un mélange de couleurs, que tout homme de goût évite avec soin. Ils affectionnent les gilets rouges, les cravattes vertes, les habits bleu clair. Ils en est de même des femmes : elles portent des robes bigarrées, des ceintures et des souliers de couleur ; elles cachent leurs tailles sous d'amples châles, et leurs chapeaux sont de véritables parterres de fleurs. Les plus jolis visages sont écrasés par cette profusion d'ornemens. A Berlin on ignore totalement l'art de faire valoir une taille élégante. Une seule mode m'y a plu, c'est celle d'avoir les bras découverts, mais il faut être Allemande pour pouvoir s'y conformer. Toutes les jeunes femmes portent des manches courtes et des gants en peau jaune qui n'arrivent pas au coude. Il faut pour cela avoir, comme elle, le bras blanc, rond et fait à l'image de celui des statues grecques. Peut-être aussi, faut-il attribuer cette perfection à l'usage d'exposer cette partie du corps, dès l'enfance, au contact de l'air.

Je le répète, au premier abord, on croirait que la promenade du Thiergarten est monotone et ennuyeuse? mais il n'en est rien. De toutes parts une musique vive et brillante se fait entendre, à chaque instant de nouvelles figures arrivent, qui remplacent les premières ; au Thiergarten, on est comme au spectacle, isolé et cependant en société. Je suivis l'exemple général et me fis donner de la bière. Je trouvai que le voisinage de tous ces jolis yeux bleus et de ces beaux bras nus donnait une saveur toute particulière à mon breuvage que je dégustai avec lenteur et réflexion.

Vers neuf heures du soir, le parc commence à devenir désert ; la foule se dirige de nouveau vers la porte de Brandebourg et rentre en ville. Arrivé sous *les Tilleuls*, on commence à rire et à causer ; les promeneurs se racontent des anecdotes, se communiquent leurs remarques sur les petits événemens du jour. On dirait des écoliers sortant de la classe, ou des ouvriers rentrant chez eux.

Le Thiergarten est vide. Faites-en le tour, rien ne révèle la présence récente d'un millier de promeneurs. Les chaises ne sont pas déplacées, le gazon n'est pas foulé, les tables sont propres ; vous n'apercevez pas un chiffon de papier, pas une épingle sur les sentiers. Tel le jardin était le matin, tel il est le soir ; c'est que les Berlinois s'amusent avec ordre et tranquillité, ils n'oublient et ne perdent rien. L'exactitude allemande les suit jusque dans le sanctuaire de leurs amusemens, dans cet étrange Thiergarten, où l'on se rend sans un grand plaisir, où l'on reste sans éprouver une grande jouissance, et qu'on ne saurait cependant quitter sans regret.

Baronne SOPHIE CONRAD.

Revue des Théâtres et des Arts.



Nous avons entendu, il y a peu de jours, M. Marié dans *la Muette*, et nous devons avouer que ce chanteur, à l'égard duquel on nous avait pourtant reproché d'avoir été trop sévère dans le principe, au lieu de faire des progrès, baisse chaque jour davantage. Puisque nous sommes sur le chapitre des aveux, nous y ajouterons que nous avons été induit en erreur quand nous avons annoncé le retour de Fanny Elssler à Paris. Fanny est encore dans le Nouveau-Monde, elle vogue sur l'Océan, tantôt à droite, tantôt à gauche, héroïne d'une foule de romans, de contes, de puffs, que tour-à-tour les voyageurs ou la presse étrangère se font un vrai plaisir d'accréditer sur son compte. Tandis que M. Léon Pillet attend Fanny Elssler, le *Journal de Francfort* nous apprend qu'elle ne reviendra pas en Europe avant le printemps prochain et que les amateurs de la *Cachucha*, qui sont nombreux, à ce qu'il paraît, à la Havane, lui ont offert cent mille francs pour passer un mois avec eux.

Dans le courant de cette semaine, la Comédie-Française va donner une représentation au bénéfice de Cartigny l'un de ses anciens sociétaires en retraite. Cartigny est un des comédiens de la vieille école, c'est-à-dire de la bonne, qui aurait pu rendre encore de nombreux services à l'art et à ses camarades ; mais

comme depuis long-temps le théâtre de la rue Richelieu jouit presque sans partage du privilége des sottises, on s'est empressé, il y a sept ou huit ans, de remercier Cartigny. Or, il ne serait pas impossible aujourd'hui que cette tardive marque de reconnaissance donnée à l'ancien sociétaire ne fut un acheminement à sa rentrée au sein de la Comédie-Française. En effet, la maladie de Monrose, que l'on avait cru un instant en voie de convalescence, semble devoir l'arracher définitivement à la scène, et ce serait, sans aucun doute, un trop lourd fardeau pour Samson que de cumuler l'emploi de Monrose avec le sien. Cartigny profiterait donc de l'héritage, et le Théâtre-Français n'aurait peut-être pas à s'en plaindre. Nous avons connu Cartigny directeur du théâtre royal de Bruxelles, où il a laissé, en dépit de quelques fautes, d'assez beaux souvenirs d'administration. Comédien et administrateur, Cartigny pourrait peut-être donner d'excellens conseils à ses camarades s'ils consentent à l'écouter, mais c'est là une espérance à laquelle on ne doit s'abandonner qu'avec beaucoup de réserve.

La reprise de *Lestocq*, à l'Opéra-Comique continue pour ce charmant théâtre, la vogue qui ne l'a point quitté depuis son ouverture. Le succès de *Lestocq*, soutenu par les grâces de Mme Thillon, le chant et le jeu de Chollet, donne à l'administration le temps de préparer avec toute l'importance qu'elle y attache, les deux opéras d'Auber et d'Adam, à l'aide desquels elle compte moissonner l'or cet hiver. Mme Damoreau est toujours mécontente, M. Crosnier n'est pas très satisfait et M. Auber se plaint; tel est le dernier bulletin de cette campagne de cancans, dont nous avons déjà fait connaître les principales escarmouches.

Que dire de la Renaissance, hélas! qui ne renaît pas? On a donné tous les directeurs à ce pauvre théâtre de la place Ventadour, comme à la Comédie Française; mais il paraît que les directeurs ne sont pas plus viables que l'entreprise elle-même; ce devait être un second Théâtre-Français, c'est-à-dire, si je compte bien, un quatrième ou un cinquième, car la porte Saint-Martin, qui va ouvrir, l'Ambigu et la Gaîté, peuvent bien aussi revendiquer cet honneur, s'il a tant de charmes pour la Renaissance. Quoi qu'il en soit, le mélodrame avec ses cheveux mal peignés n'est point installé encore à la place Ventadour, que déjà on dresse le programme des saturnales carnavalesques qui doivent y avoir lieu. Que sortira-t-il de tout cela? — La porte Saint-Martin achève, sous la direction des frères Cogniard, la composition de sa troupe qui ne s'annonce pas sous de bien favorables augures : d'une part, les directeurs ont peu d'argent ou tiennent à économiser beaucoup; de l'autre, certains engagemens ont été imposés par le ministre, toujours un point de vue philantropique, le pire des points de vue dans les affaires d'art. Il en résulte que la troupe ainsi organisée ne présente qu'un ensemble assez douteux. Les meilleurs acteurs de l'ancienne troupe sont à l'étranger ou ont pris des engagemens dans d'autres théâtres de la capitale; il ne reste, à peu de chose près, que les sujets secondaires, ce qui explique pourquoi le maximum des appointemens fixés par la direction Cogniard n'excède pas deux mille francs. — Le Palais-Royal vient de représenter une petite bluette : *Je connais les Femmes*, qui n'a pas obtenu tout le succès de ses nouveautés précédentes; mais le Palais-Royal est assez riche de son propre fonds pour avoir le moyen d'essuyer en passant un petit échec. — La foule est toujours aux Variétés. — *Lazare le Pâtre* fait fortune à l'Ambigu, et le *Mirliton* est plus que jamais au boulevart du crime la pièce en faveur.

Çà et là, depuis quelque temps, les arts se manifestent par des essais qui, pour n'être pas entièrement heureux, n'en constituent pas moins une espérance pour l'avenir. Les fresques peintes dans une des chapelles de Saint-Germain-l'Auxerrois, par M. Victor Mottez, sont, à coup sûr, une des tentatives les plus hardies de l'époque. Pour ressusciter, après tant de travaux infructueux, un style que l'école vénitienne a porté à un si haut degré de splendeur, il a fallu plus que du talent, il a fallu de la persévérance et du courage. A ce titre, M. Victor Mottez ne saurait être trop encouragé. Sa composition, divisée en deux parties, et qui occupe tout un des pans du mur ogival de la chapelle, représente *la Charité.*

Je n'entrerai pas dans une description et une analyse qui me feraient dépasser les limites de cet article, je me bornerai à dire que l'œuvre de M. Mottez qui renferme des qualités éminentes, et qui sera désormais un excellent sujet d'étude, est encore une bonne et généreuse action. En effet, M. Mottez ne s'est pas contenté d'aborder un travail qui, d'avance, semblait promettre un résultat négatif, il a exécuté ses fresques à ses risques et périls, et dans ce dévoûment si honorable à l'église et à l'art, M. Victor Mottez, a été secondé par sa mère et par M. Lassus, l'intelligent réparateur des ruines de Saint-Germain-l'Auxerrois. — On ne dit pas autant de bien du baptistère peint par M. A. Roger dans l'église de Notre-Dame-de-Lorette, Sans doute, on ne saurait méconnaître le talent de M. Roger, pas plus que son intelligence et son goût ; cependant de l'aveu d'un grand nombre de personnes, son baptistère laisse beaucoup à reprendre, on lui reproche un ton indécis et terne, et, peut-être un sucroit de composition, d'ornemens et d'emblêmes. Au surplus, ce n'est pas la dernière fois que nous aurons à nous occuper de l'œuvre de M. Roger ; il y a tant de choses à dire encore sur Notre-Dame-de-Lorette, qu'il faudra bien revenir au baptistère de M. A. Roger, et nous ferons savoir alors si l'opinion publique a subi quelques modifications.

Il y a peu de jours, nous lisions dans les journaux les lignes suivantes :

» M. Blouet vient d'achever la composition d'après laquelle MM. Séchan. Feuchères et autres, décorateurs du Grand-Opéra, sont chargés d'exécuter les grands décors qui, à l'occasion de la translation des cendres de l'empereur Napoléon, doivent orner l'arc-de-triomphe de la barrière de l'Etoile. Voici le résumé exact de cette composition : L'empereur, vêtu en grand costume impérial comme au jour de son sacre, se tient debout devant son trône. A ses côtés sont deux génies qui lui présentent, l'un une épée, l'autre une palme. Ce groupe est posé sur un immense socle, orné de guirlandes et de trophées d'armes de toutes espèces, rappelant toutes les batailles et victoires de Napoléon, et surmonté ensuite d'un aigle à chaque angle. Puis, aux angles extrêmes du monument sont deux grandes renommées à cheval, représentant la gloire et la grandeur. Quant à l'ensemble de l'arc-de-triomphe, depuis la plate-forme jusqu'à terre, il sera décoré de trophées de drapeaux de toutes les nations conquises, de guirlandes et de festons, à la manière des anciens. La statue de l'empereur aura vingt-cinq pieds de hauteur. «

J'en conclus que si nous honorons la mémoire du grand empereur à force de charpentes, de bois, de cartons et de toiles peintes, nous ferons incontestablement du retour de ses cendres quelque chose qui ressemblera aux foires de Saint-Cloud ou des Loges. Et pourquoi donc cacher l'arc-de-triomphe au cata-

falque impérial? pourquoi mettre les festons et les astragales de Scudéry à la place des noms glorieux d'Austerlitz ou de Friedland? Toutes ces pompes déployées sur le passage du cortége funèbre ne seront donc que mensonge? Ici des colosses en plâtre que l'on démolira le lendemain ; là des allégories vulgaires grossièrement peintes sur de la toile d'emballage ; et puis encore dans la cour royale des Invalides la défroque de cet absurde temple égyptien des dernières fêtes de Juillet. En vérité, même avec nos morts les plus illustres, nous mettons le théâtre dans la rue.

L'épée du comte de Paris dont il fut tant question il y a quelques mois est terminée à l'heure qu'il est. C'est, assure-t-on, un chef-d'œvvre de composition et de ciselure; ce qui achève d'en faire un chef-d'œuvre, c'est qu'on a oublié au nombre de ses inscriptions la phrase fameuse de M. de Rambuteau je crois : — «Qu'il ne s'en serve jamais! » — On a remplacé ces mots par ceux qui suivent : « Au comte de Paris, sa ville natale. » — et par ceux-ci : — « *Urbs dedit, patriæ prosit*; la ville l'a donnée, qu'elle serve à la patrie. » — Mais, ô muses de la Seine, chantons de moins grandes choses ! Vous avez remarqué sans doute chez Susse, chez Giroux, dans tous ces musées en miniature, où l'art envoie de petits chefs-d'œuvre au jour le jour, une statuette dont la grace, la légèreté et la poésie sont inexprimables. En voici l'histoire. L'hymne chanté par tout Paris à la *cachucha* de Fanny Elssler réveilla un matin Marie Taglioni à Saint-Pétersbourg. Le soir elle parut sur le Théâtre-Royal dans un costume nouveau; sur son front tremblait le pâle croissant de Phœbé, sa tunique blanche qui descendait à peine jusqu'aux genoux, laissait voir la jambe et le pied le plus accompli de l'Olympe; dans sa main gauche, coquettement posée derrière sa taille, elle tenait son arc; de la droite elle jouait avec une flèche et son pied effleurait les roses sans les flétrir; Endymion l'eût adorée ainsi, car c'était Diane, la Diane de Virgile, la Diane chasseresse qui venait défier en passion et en volupté chaste la *cachucha* de Fanny.

L'empereur battit des mains, jeta des fleurs et des diamans à la sylphide, et voulut qu'une statuette rappelât éternellement à sa mémoire les charmes que lui avait fait éprouver le pas de Diane. Un artiste de vingt ans à peine, M. A. Maréchal, se chargea de cette tâche difficile : d'autant plus difficile que l'empereur et la danseuse voulaient que la statuette représentât Diane dans sa pose la plus légère, que cette pose offrît de frappantes analogies avec celle de la ravissante statuette de Barre, et qu'en outre Marie Taglioni exigeait que ce petit chef-d'œuvre fût son portrait fidèle. M. A. Maréchal, avec un bonheur et un talent dont on ne saurait trop le féliciter, a surmonté du premier coup tous ces obstacles: la statuette de Diane, image ravissante de Marie Taglioni, orne les appartemens de tous les princes et princesses de la famille impériale de Russie. C'est donc avec confiance que nous le disons; après un pareil succès, M. A. Maréchal ne saurait s'arrêter en si beau chemin, la statuaire compte sur lui, comme il a droit de compter sur elle et sur l'avenir.

G. GUÉNOT-LECOINTE.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT



LA SYLPHIDE

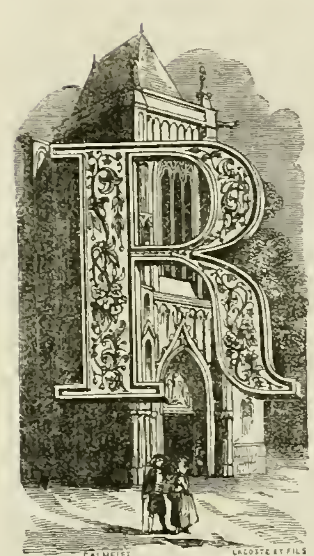
Coiffures Sévigné, Albanaise Marguerite de Valois (Maurice Beauvais) Étoffes de (Delisle) façons de (Camille) Fleurs de (Me. Lainné) Dentelles et Guipures de (Ferrières Lenoua)

1, CITÉ DES ITALIENS



*A Madame ***.*

21 novembre.



Rassurez-vous, je vous prie, madame, sur les funestes prédictions de 1840! Le temps s'écoule et chaque chose est encore à sa place, voire même le Rhône et la Saône qui ont fini par rentrer dans leur lit! Cependant, il y a encore de jolies peureuses à Paris, qui vivent dans une grande inquiétude des six semaines qui nous restent à subir de cette année néfaste; elles donneraient beaucoup pour avoir déjà entendu sonner la dernière heure du mois de décembre. Il y a pourtant lieu d'espérer que les émotions des étrennes chasseront toutes ces idées noires, et que l'agitation de l'attente *du grand jour* fera oublier les appréhensions de l'avenir. Pour ces surprises, qui valent tant de cajoleries aux maris, il est bon de signaler la maison Richard-Potier, riche magasin de soieries, où, dans l'espace d'une journée, on choisit, on achète et on fait confectionner la plus élégante robe du monde, ce qui est d'un inappréciable mérite, surtout lorsque, comme chez Richard-Potier, la bonté des étoffes est jointe au goût et à la distinction des coupes. Le nom de Mme Potier, connu depuis si long-temps, est le sûr garant de cette assertion. Là, vous trouverez le *reps impérial,* le *tissu de Smyrne*, le *tissu Zeila*, et tout ce que la soierie, le crêpe, la gaze, offrent de plus séduisant! Or, un mari qui veut donner ses étrennes en toilettes, doit s'adresser d'abord à Richard-Potier; puis de là, pour que rien ne manque à l'élégance du costume, se rendre chez le fashionnable modiste Lemonnier-Pelvey, car pour accompagner de si jolies robes, le chapeau, le bonnet, le turban, ne doivent pas rester en arrière de bonne grace et d'élégance. Les modes de Lemonnier con-

servent toujours le goût remarquable de sa maison ; elles n'appartiennent à personne et n'ont rien de cette banalité si commune aujourd'hui. Lui seul sait poser une plume ornée, tourner la torsade d'un turban de cette façon, poser une fleur avec cette délicatesse exquise. Puis, les petits bonnets, qui mieux que lui sait les *chiffonner* à l'air du visage? disposer les dentelles, les blondes de telle sorte que la tête semble auréolée d'une légère vapeur? Mais tout ce que je viens de décrire ne suffit pas, il faut encore à cette toilette son dernier cachet de bon goût, le mouchoir de Chapron..., avec ses blasons, ses chiffres brodés, avec ses rivières de jours, ses dessins gothiques, ses dentelles aristocratiques et ses délicates vignettes; car, je l'ai déjà dit, Chapron a découvert une mine inépuisable que les femmes distinguées sauront bien exploiter à leur profit.

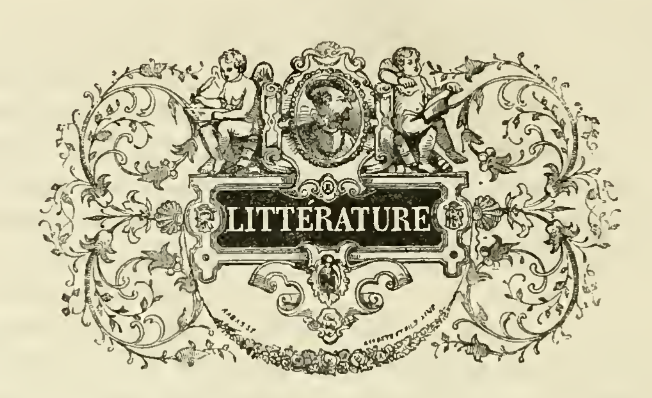
Vous m'avez, madame, chargée d'acquisitions pour le mois de janvier, et vous voudriez bien, dites-vous, avoir à offrir à chacune de vos voisines un souvenir venant tout droit de la capitale. Au milieu de la multitude de jolies choses que ce moment va faire surgir, je serai sans doute un peu embarrassée, cependant je ne m'en rendrai pas moins à votre désir, et pour cela faire, je redouble d'attention dans mes excursions. J'ai donc avisé, en visitant les magasins de l'*Escalier de cristal* certains objets qui pourront bien faire partie de mon envoi; de ces petits riens, qui sont beaucoup lorsqu'ils sortent de chez Lahoche-Boin. Vous connaissez le goût exquis qu'il déploie dans tout ce qui se trouve chez lui, depuis les plus beaux services peints en vieux Sèvres, les cabarets de forme si élégante, les vases de Chine, les superbes cornes de cristal à mille facettes montées sur bronze, les flacons à pointes de diamans, jusqu'aux délicieux petits porte-plumes en rocaille; Lahoche-Boin se reconnaît par son goût et la distinction de ses choix, et sa maison est sans contredit, pour les porcelaines et les cristaux, la première de Paris, comme l'est celle de Vacher fils pour les meubles. Notre célèbre comédienne Rachel a eu recours à ses talens pour la confection de son mobilier : l'héroïne de Racine ne pouvait se meubler comme une actrice de vaudeville; elle voulait dans les formes, dans le choix des étoffes, quelque chose de grave, de sérieux et de solennel comme son talent. Vacher a parfaitement compris toutes ces nuances, et le mobilier de Rachel est encore une preuve que la renommée du célèbre faiseur n'est point usurpée. J'ai grande envie, madame, de faire provision pour votre province des petites merveilles en papeterie que nous offre Marion. A Paris, où les jolies choses foisonnent, Marion a trouvé moyen d'étonner encore par les prodiges de ses papiers, et rien n'est plus délicieux que ses magasins, à l'heure où je vous parle. Si vous saviez que de douces choses on se sent l'envie d'écrire sur ces charmans papiers si joliment décorés, sur ces feuilles blanches et satinées qu'encadrent les plus fines dentelles! Quel plaisir de voir sa lettre

recouverte d'une de ces enveloppes gauffrées avec guirlande de fleurs et de feuillages, de la cacheter avec cette cire odorante et ces jolies camées qui jouent l'antique ! Il me semble que, sur le papier Marion, on ne doit lire que des paroles ce tendresse ou d'affection.

On commence à voir quelques parures à l'Opéra et aux Italiens. A une des dernières soirées des Bouffes, j'ai remarqué une femme en robe de *Pékin-Victoire*, dont le fond *capucine*, broché de petites fleurettes noires, était fort élégant; un haut volant en dentelle noire, surmonté d'un rang de coques en ruban de satin *capucine*, garnissait le bas du jupon; les manches courtes, plates, étaient garnies de sabots en dentelles noires, ornés de coques comme le volant; le corsage, drapé, était garni d'une petite dentelle debout, et une écharpe en satin *capucine*, recouverte de dentelle noire et garnie de trois volans de dentelle, complétait cette toilette de fort bon goût. Une coiffure en velours noir, perles et plumes blanches, prêtait un éclat particulier à tout ce costume, qui ne convient qu'à une femme fort grande et fort blanche. Une jeune personne charmante avait un spencer en velours violet assez décolleté, orné de passementeries d'un très fin travail, les manches plates, longues, étaient rattachées depuis le poignet jusqu'au coude par des passementeries qui laissaient entre les deux parties de la manche assez d'espace pour faire ressortir des crevées en organdi qui simulaient la manche de dessous; la jupe était en organdi blanc, garnie de trois ruches de tulle espacées, de moyenne grosseur; une longue ceinture flottante en velours violet serrait la taille; la coiffure en bandeaux, chignon à la grecque, orné de velours violet et d'épingles à têtes d'or guillochées mat et brillant. A la sortie du spectacle, on jeta sur les épaules de l'une de ces femmes une pelisse en satin blanc, doublée de satin rose et garnie de cygne; sur l'autre, une pelisse en satin noir doublée de cerise et garnie de chinchilla. Ce genre de pelisse est le plus distingué cet hiver, pour sortie de bal ou de spectacle. On parle de faire beaucoup de musique de salon, et les maîtresses de maison sont déjà en quête de musiciens et de bonne musique, ce qui est plus rare. Nul doute que parmi la musique qui sera chosie par les vrais amateurs, l'*Album* de Jean Michaeli n'ait le premier rang. Cet album, dont je vous ai déjà parlé, je crois, va être très prochainement publié. Le succès qu'ont obtenues les premières mélodies de M. Michaeli, ne vous laissera pas de doute sur la vogue qui attend celles-ci. L'auteur y a déployé une grande puissance de musique poétique et une originalité qui donne à chacune de ses compositions un cachet tout particulier que savent si bien apprécier les dilettanti. Suave et passionnée, selon le sentiment qu'elle veut exprimer, la musique de M. Michaeli a aussi le rhythme léger et prestigieux des airs de danse nationale. Vous n'avez pas oublié, j'en suis sûre, ces charmantes contredanses aux sons desquelles, dans nos beaux bals de l'hiver

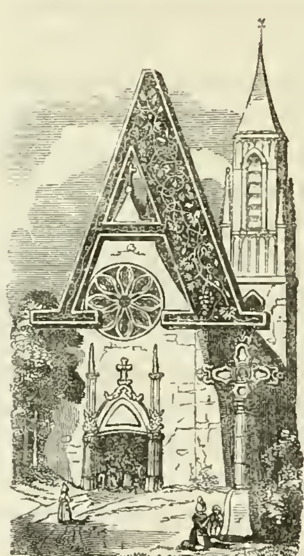
dernier, vous vous élanciez joyeuse et animée, et vous chanterez avec charme la belle musique de celui auquel vous devez la reconnaissance de nos plaisirs passés.

Baronne MARIE DE L'******.



LE SARMATE. (*)

PREMIÈRE PARTIE.



A l'extrémité de Paris, dans une rue solitaire, s'élève une maison exclusivement habitée par des peintres. Deux corps de logis séparés par une vaste cour la composent, chaque étage renferme cinq ou six ateliers dont la porte s'ouvre sur un corridor disposé en long comme dans les couvens du moyen-âge; toutes les écoles vivent fraternellement dans cette espèce de phalanstère bâti par un spéculateur intelligent. Les pinceaux ascétiques des disciples de M. Ingres, les palettes luxuriantes des imitateurs de Delacroix reposent en paix sous le même toit, échangeant des avis et des conseils mutuels. La vierge timide des premiers temps du christianisme essaie de donner quelques leçons de dessin à la courtisane vénitienne, tandis que celle-ci cherche à lui révéler l'art difficile des couleurs. C'est entre les deux systèmes, une réciprocité perpétuelle de bons procédés. Le paysage, les marines, les aquarelles, le genre, l'histoire ne sont séparés que par une cloison. Le moyen-âge, la renaissance, le dix-huitième siècle se serrent la main dans l'escalier, se font des visites et ne craignent pas de se dire les secrets de leur chevalet. Les hostilités ne commencent qu'à l'époque du Salon; alors la discussion est permise, le rigorisme des principes reparaît, l'intolérance

(*) Cette nouvelle étant inédite et appartenant à LA SYLPHIDE, ne pourra être reproduite.

est à l'ordre du jour, dans tous les ateliers; la maison des artistes est en proie à une affreuse guerre civile de sarcasmes et de quolibets, l'aile des Capulets n'a exposé que des omelettes encadrées, l'étage des Montaigus a rempli toute une travée de profils au gratin, et mille autres plaisanteries que la colère des partis qui agitent le monde des beaux-arts ont rendues banales aujourd'hui. Pendant deux mois, l'exaspération est à son comble; mais dès que l'exposition est fermée, l'ancienne fraternité revient, le calme renaît; le moyen-âge remet sa dague au fourreau, les petits abbés Pompadour font trève à leurs médisances, les peintres de marine disent à leurs flots irrités: Vous n'irez pas plus loin! Les inimitiés cessent et chacun observe scrupuleusement la trève du Louvre.

Malgré le mauvais vernis jeté sur les artistes de ce temps-ci par les vaudevilles et les romans, n'allez pas croire que cette maison soit plus bruyante qu'une autre; le plus paisible habitant du Marais pourrait en faire sa demeure. C'est à peine si, quelquefois dans la journée, le silence qui règne dans les corridors est troublé par la ritournelle d'une cavatine, souvenir du dernier opéra que le peintre fredonne avant de se mettre à l'ouvrage. L'édifice renferme plusieurs pianos; mais recouverts d'un tapis vert, surchargés de cartons, de portefeuilles, de boites à couleur, ils sont passés depuis long-temps à l'état de simples tables. Leurs touches disloquées n'ont plus fait entendre un son depuis la mort de Garat. La guitare est le seul instrument qui retentisse à de rares intervalles. Pour un peintre la guitare est presque un meuble indispensable. Un tableau napolitain ou espagnol peut-il être complet sans mandoline? Quelques artistes ne se contentent pas de faire poser leur guitare, ils en jouent pour ressembler à leurs héros, ou bien lorsque l'ennui d'une attente trop prolongée leur conseille la romance consolatrice: paradoxe innocent, délassement éphémère que la brise qui souffle de Montmartre emporte bientôt sur ses ailes complaisantes! Des marchands de couleurs, des éditeurs, un vieillard qui après avoir été doge, connétable, ou empereur, va oublier son règne d'une séance au cabaret voisin, des modèles d'un autre âge et d'un autre sexe, parfois une jeune femme au voile baissé, à la démarche furtive, timide Fornarine qui se glisse chez son Raphaël, voilà les seuls individus que l'on rencontre dans cette demeure. On se croirait dans un séminaire, si une vague odeur de Maryland, répandue à tous les étages, une gaze mobile, nuage imperceptible attaché à chaque plafond, ne trahissaient les occupations profanes des habitans.

Si jamais portier mérita le respect de ses locataires, c'est à coup sûr celui de cette maison. Le père Lambernier a près de soixante-dix ans; mais sa taille droite et élevée, son œil brillant, ses traits fortement caractérisés, sont loin d'annoncer la décrépitude.

Poli, sans affectation, tolérant, sans manquer de fermeté, connaissant les secrets les plus intimes de tous les ateliers, sans jamais abuser de ses propres découvertes ou des confidences qu'on est obligé de lui faire, Lambernier est chéri de tous ses administrés, car la maison étant une colonie, le concierge devient nécessairement administrateur. Sa loge est située au fond d'une cour peuplée de statues; de quelque côté qu'il jette les yeux, il ne rencontre que des Dieux ou des Déesses. Au nord son regard est borné par le Silence en plâtre élevant mystérieusement son doigt au niveau de sa bouche; au midi par le Courage, aiguisant un fer de lance sur une borne milliaire; à l'est par la Sagesse, formulée par une femme nue, et un hibou; à l'ouest par la Beauté, représentée aussi par une

femme nue sans hibou. Ce voisinage doit nécessairement prédisposer son ame à la pratique des hautes vertus et des nobles jouissances. Comme contrepoids à cet entourage mythologique, l'intérieur de la loge est tapissé de croquis et même de tableaux, témoignages irréfragables de sa bonne intelligence avec ses locataires. Des archers jouant leur âme aux dés, des haltes de Gitanos au milieu d'un carrefour, des anges déchus se rongeant les ongles, mille autres compositions bizarres forment ce musée de la reconnaissance, au milieu duquel on remarque certaines toiles qui ne sont pas sans valeur. Cependant ces peintures contrastent avec l'aspect général de l'ameublement. Le lit, les fauteuils, la pendule où une Amphytrite du directoire emporte les heures sur un cadran en conque marine, traîné par deux tritons, les fleurs passées contenues dans des vases d'albâtre, tout cela a un air de dignité et de grandeur déchue qui fait ressortir encore davantage la furie romantique de la galerie. C'est là que Lambernier et sa femme achèvent paisiblement leur carrière, renouvelant sous les yeux d'une génération insoucieuse l'histoire de Philémon et Baucis. Le dimanche, sur les quatre heures du soir, lorsque les deux époux libres de tout soin domestique s'acheminent, dans tout l'éclat d'un costume qui fut de mode il y a trente ans, vers le lieu de leur promenade hebdomadaire, on ne peut s'empêcher de les regarder avec attendrissement, et l'on éprouve involontairement le désir de connaître par quelle suite d'infortunes ce couple auguste était descendu à la condition où on le voit réduit.

Lucien Guérin habite cette maison : c'est un jeune peintre dont on aime le talent autant que le caractère. Ennemi des charges, ses plaisanteries sont toujours pleines d'esprit et de goût, chose rare, et surtout parmi les gens de sa profession. Sans autre défaut qu'une mobilité extrême, on n'éprouve aucune peine à le voir changer de sentiment, parce que toutes ces vicissitudes ont un cachet de vérité qui étonne. Son imagination facile n'est jamais en défaut pour embellir les objets de son admiration passagère. Comme tous les hommes bons, c'est surtout dans ses égaremens qu'on l'aime. Je frappais, il y a quelques jours, à la porte de son atelier. Après une assez longue attente, j'allais me retirer mécontent d'une course inutile, lorsqu'en me retournant, j'aperçus le père Lambernier qui, tranquillement appuyé sur son balai, semblait épier le résultat de mes tentatives.

— Frappez plus fort, me dit-il, votre ami, M. Lucien Guérin, est chez lui ; il y a un instant seulement que je viens de lui porter une lettre !

Je recommençai à carillonner de plus belle; Lambernier me regardait toujours. Des pas se firent entendre dans l'appartement de Lucien.

— Bon, le voilà qui vient vous ouvrir. Je commençais à craindre qu'il ne fût endormi ; c'est qu'alors, le réveiller n'aurait pas été chose facile. Resterez-vous long-temps chez M. Lucien ?

— Une heure ou deux, je pense, à moins que ce ne soit jusqu'à ce soir. Mais pourquoi me faites-vous cette question, père Lambernier ?

— Vous le saurez bientôt ; en attendant je cours donner le mot d'ordre à ma femme, afin que personne ne vienne vous déranger. Le vieillard s'éloigna en souriant mystérieusement. Je le suivis pendant quelque temps des yeux pour tâcher de me rendre compte des motifs d'une curiosité bien étonnante chez un portier aussi grave ; mais bientôt la voix de Lucien vint m'arracher à mon in–

fructueux examen. — Entrez donc, s'écriait-il ; est-ce que par hasard vous me tiendriez rancune de vous avoir fait attendre. Oublions le passé, mon ami, et venez consoler le plus malheureux des mortels. Lucien fit un geste comme pour se précipiter dans mes bras.

L'atelier dans lequel nous nous trouvions en ce moment offrait les traces d'un bouleversement général. Le chevalet était renversé, les morceaux d'une toile lacérée jonchaient le parquet, un trophée d'armes, chef-d'œuvre de patience architecturale, venait de s'écrouler sous les coups d'une main furibonde ; une guitare brisée témoignait, tristement penchée entre les bras d'un mannequin, de la violence du coup qui lui avait percé le cœur ; des fragmens de plâtre surgissaient çà et là au milieu de cet océan de débris. J'avais reconnu dans la toile déchirée l'esquisse d'un tableau dont Lucien, après plusieurs mois de sollicitations, de visites, de démarches de tous les genres, avait obtenu la commande ; d'un tableau dont il parlait sans cesse, dont il raffolait, auquel il travaillait sans relâche, et qui devait, disait-il, mettre le sceau à sa réputation. Consterné à la vue d'un si grand désastre, je n'osais interroger Lucien, et je brûlais d'avoir la clé de ce mystère.

— Vous ne me consolez pas, me dit enfin Lucien, après quelques minutes de silence, à quoi donc servent les amis ?

— Je ne demande pas mieux que de m'associer à toutes vos douleurs, mais encore faut-il savoir en quoi elles consistent ?

—Vous ne le devinez pas ?

— Ma foi non ! A moins que quelque rival jaloux ne se soit introduit ici en votre absence pour détruire le fruit de vos travaux, rien ne peut m'expliquer.....

— Eh ! bien, je m'en vais tout vous dire, et vous sentirez alors combien j'ai dû souffrir. Vous savez quel soin, quel amour, quelles espérances ont présidé à la composition de mon *Martyre de Sainte-Euphémie.* Depuis deux mois que j'ai la parole du ministre qu'un tableau me serait commandé, et qu'on m'en laisserait le sujet, tous mes personnages étaient esquissés, la tête de la sainte était achevée, jamais ma main n'avait été plus heureuse, je crayonnais des anges chargés de palmes, et il me semblait que ces palmes étaient pour moi ; j'étais sûr de faire un chef-d'œuvre quand j'ai reçu une lettre du ministre.

—Qui vous annonce probablement qu'il ne faut plus compter sur la commande promise.

— Vous n'y êtes pas.

— Ou bien qu'il faut songer à travailler sur un autre sujet !

— Encore moins.

— Alors expliquez-vous, car, en vérité, je commence à ne plus rien comprendre à votre colère.

— Cette lettre, reprit Lucien, au comble du désespoir, cette lettre que Lambernier m'a remise tout à l'heure, que j'ai brûlée, et dont j'ai jeté les cendres au vent, cette lettre m'annonce que mon tableau est destiné à l'église paroissiale de Barbezieux. Vous croyez travailler pour la postérité, pas du tout, c'est pour la Charente-Inférieure. Plutôt mille fois ne plus toucher un pinceau de ma vie !

—C'est que vous ne savez pas, continua Lucien, en se promenant à grands pas au milieu de l'atelier, tout ce qu'il y a de barbarie dans cette décision. Me priver de mon tableau; c'est comme si l'on séparait un amant de sa maîtresse. Cette sainte, dont j'ai retracé l'image, je ne me suis pas contenté de la peindre, j'en suis amou-

reux. Quand j'entreprendrai un autre ouvrage, j'irai demander l'inspiration à celui-ci, comme on puise une flamme nouvelle dans le souvenir de ses anciennes amours. Ne vous est-il jamais arrivé de tressaillir en rencontrant une femme que vous avez aimée autrefois ; ce tressaillement, ce sont nos premiers tableaux qui nous le donnent, à nous, artistes. Quand je voudrai éprouver cette émotion, il me faudra monter en diligence et courir à Barbezieux, où ma sainte sera reléguée au milieu de quelque église délabrée sans jour ni soleil. La lettre est formelle, c'est dans la grande nef, près du chœur, que mon martyr doit être placé : je succède à quelque vieille toile qui tombait en ruines. Consumez-vous donc à penser la nuit, et à travailler le jour, pour obtenir un pareil résultat. Je ne veux pas avoir, de mon vivant, les honneurs des catacombes, je ne veux point assister à mes propres funérailles ! Je renonce à la commande de l'État et à la sépulture de Barbezieux !

C'est en vain qu'on aurait tenté, en lui citant l'exemple de tous les grands peintres de l'époque, de faire sentir à Lucien la folie de sa colère. Toute remontrance aurait été inutile en ce moment. Ce nom de Barbezieux avait sonné à son oreille apportant avec lui comme un lointain et vague écho de Carpentras et de Brives-la-Gaillarde. Il fallait laisser au temps le soin d'effacer cette première impression. Sûr que le peintre exaspéré reviendrait à de meilleurs sentimens, et que la Charente-Inférieure ne serait pas privée d'un Lucien Guérin, je cherchai à le consoler en partageant son indignation. C'était le seul moyen de le ramener. Une espèce d'abattement avait succédé à sa fougue première. Quand nous eûmes réparé, autant que cela était possible, le dégât qu'il avait commis, nous restâmes pendant quelques minutes plongés dans le silence. Lucien devait éprouver au fond une certaine honte de la fureur assez ridicule qu'il venait de manifester, et aussi un remords d'avoir détruit d'un seul coup le travail de plus de deux mois ; son premier soin fut de donner à ses regrets une issue détournée ; il fit tous ses efforts pour se tromper lui-même. — Au surplus, me dit-il, je dois être content de la décision du ministre, car, de toute manière, je n'aurais pas achevé ce tableau. Avant de recevoir cette lettre, j'étais décidé à partir pour le Midi. Le climat de Paris me tue ; il me faut de l'air, du soleil, de la chaleur. Je serais sûr de tomber malade si je restais un mois de plus au milieu de ces brouillards.

— Et dans quelle ville fixerez-vous vos pénates ; est-ce à Nice ?

— Ma foi, non ; Nice offre tous les désagrémens d'un lieu d'asile. Les banqueroutiers, les faussaires, les escrocs du Midi s'y réfugient au milieu des jasmins et des orangers. C'est Bruxelles en serre chaude.

— Il vous reste alors Pise et Naples.

— Je me garderais bien de faire un pareil choix. Pise est une ville trop mélancolique ; ses rues désertes, ses palais inhabités, son cimetière monumental se dressent comme autant d'avertissemens muets qui apprennent au malade la fragilité de l'existence humaine. A défaut de la phthisie, c'est le spleen qui vous tue. Quant à Naples, cette ville offre de trop grandes distractions. Comment suivre un régime sous ce ciel pur, au milieu de cette population ardente, en face de cette mer parfumée A Naples on meurt à force de ne pas se croire malade. L'asile que j'ai choisi n'offre aucun de ces inconvéniens. Sur ce coin de terre perdu à l'une des extrémités de la France croissent les produits des latitudes les plus tempérées ; les rossignols chantent le soir entre les branches des grenadiers ; les jeunes filles

et les jeunes gens causent d'amour, tandis que des fleurs d'oranger, présage d'un mariage prochain, tombent sur leur tête du haut des arbres agités par la brise ; les moissonneurs, quand vient midi, trouvent un abri à l'ombre circulaire d'un palmier. Ce pays est une Italie en miniature ; une Espagne d'une lieue carrée ; quelques arpens empruntés à l'Afrique. La mer qui baigne cet Eden départemental n'a jamais de tempêtes; son ciel ne connaît pas les nuages ; il y pleut un peu moins qu'en Egypte, c'est-à-dire jamais ; le rude mistral s'enveloppe de gazes légères, et se déguise en zéphyr pour traverser cette terre privilégiée. Connaissez-vous cette contrée ? O mon ami, c'est là qu'il faut vivre, c'est là qu'il faut mourir.

— De toutes les villes de France, Hyères est la seule qui réponde au signalement de cette ballade; mais j'avoue que je ne désire nullement y vivre, et encore moins y mourir.

— C'est que, comme moi, vous n'avez pas passé trois mois à Hyères. Ah ! mon ami, c'est la plus heureuse époque de ma vie. Figurez-vous une ville dont la tranquillité n'est jamais troublée, si ce n'est quelquefois par l'écho lointain d'un coup de canon parti de Toulon. Un galérien s'est échappé du bagne. Les paysans des chaumières isolées ferment leur porte le soir, les enfans sentent leur cœur battre à la vue de chaque mendiant qui passe avec cet air sinistre qu'ont tous les pauvres sur un grand chemin. Le lendemain, le galérien est arrêté, et la cité rentre dans toute la béatitude de son calme. Les habitans reçoivent les malades chez eux à titre de pensionnaires ; aussi les femmes d'Hyères ont-elles la douceur et la modestie des religieuses, on les prendrait pour des sœurs de charité. Quand deux amies se rencontrent, elles se parlent à voix basse, comme si elles étaient devant les rideaux d'un moribond. Les bourgeois se racontent leurs petits bonheurs au cercle, le soir. L'un a reçu, la veille, une pulmonie arrivée dans une voiture à quatre chevaux, avec une suite nombreuse ; l'autre attend pour le lendemain une phthisie qui a retenu deux étages pour elle et toute sa famille. Tous ces honnêtes citadins ont vu mourir chez eux une foule d'individus de tout âge, de tout sexe, de toute position. Comment craindre la mort après cela? L'habitant d'Hyères finit d'ailleurs par se persuader qu'il n'y a que les étrangers qui puissent mourir dans son pays, et, protégé par le climat, doucement bercé par ce léger paradoxe, il succombe à quatre-vingt-dix ans, sans s'en douter et sans le croire. La Faculté ne devrait pas conseiller aux malades d'autre séjour que celui d'Hyères; ce n'est pas une ville, c'est une oasis de santé. Malgré votre air sceptique, c'est là que j'irai réparer mes forces épuisées, et oublier Barbezieux en contemplant la Méditerranée.

Les exagérations passionnées auxquelles Lucien s'était livré en apprenant la décision ministérielle cachaient une peine réelle. L'auteur du *Martyre de Sainte-Euphémie* s'était persuadé que son tableau ne pouvait être destiné qu'à une église de Paris ; en le reléguant à Barbezieux, on avait blessé son amour propre de la manière la plus sensible et la plus inattendue. A la colère avait succédé le désir de la solitude, sentiment naturel à tous ceux qui se croient victimes d'une injustice. Il eût été inutile et même dangereux de chicaner Lucien sur l'admiration toute nouvelle qu'il éprouvait pour la ville d'Hyères. En d'autres termes, il avait maudit ce pays et juré de n'y plus reparaître de sa vie ; mais le malheur lui avait fait oublier ce serment. Après le désespoir auquel il venait de se livrer, il lui fallait

un sujet quelconque d'enthousiasme ; le souvenir d'Hyères s'était présenté le premier à son esprit, et il s'était emparé de ce prétexte dont il menaçait de se servir pendant fort long-temps, si trois coups frappés directement à sa porte ne l'eussent interrompu au moment où il allait recommencer ses doléances sur sa santé, et ses hyperboliques tirades en faveur d'une ville dont la plus grande gloire est d'avoir donné naissance à Massillon. La manière dont on avait frappé me parut suspecte.

— Vous attendez quelqu'un, dis-je en souriant à Lucien, je me retire.

— Non restez, répondit celui-ci, après avoir jeté un regard sur sa pendule. Ce ne peut être qu'un importun, ou un.... mais puisque vous êtes le plus près de la porte, examinez à travers le trou de la serrure, et sans faire le moindre bruit, quelle est la physionomie du visiteur.

— Je n'aperçois qu'une redingote qui traîne jusqu'au talon et deux breloques, répondis-je après quelques minutes d'examen.

— Une redingote qui traîne jusqu'au talon. C'est un créancier ; maudit Lambernier, il a oublié la consigne !

En ce moment les trois coups résonnèrent de nouveau, accompagnés de la voix de Lambernier qui demandait à être introduit. Lucien poussa un soupir de soulagement.

Le vieillard était dans tout l'éclat de son costume dominical : une cravate de mousseline blanche s'arrondissait en rosette sur sa chemise dont une épingle en corail retenait les mille petits plis; les pans d'une de ces vastes redingotes appelées *faquines*, du sobriquet de ceux qui les portaient sous le directoire, cachaient à demi son pantalon café au lait; une chaîne d'or terminée par deux noix d'Amérique sortait de dessous un gilet blanc majestueusement ouvert. Après s'être excusé de venir ainsi troubler notre entretien, Lambernier nous prévint qu'il avait un petit service à nous demander.

— Parlez, s'écria Lucien, auquel la présence de Lambernier et la splendeur de sa toilette avaient fait oublier ses projets de voyage, mon épée et mes pinceaux sont à votre disposition, et si vous avez besoin d'une plume, voici mon ami qui écrit.

— Je le sais, répondit Lambernier en me regardant, et c'est pour cela que je suis monté ; j'ai une petite pétition à adresser au gouvernement ; si Monsieur voulait s'en charger, ce serait l'affaire d'un quart d'heure et je pourrais porter ce soir mon placet au concierge du ministre qui m'a promis de le lui remettre en personne.

— Comment, reprit Lucien, vous voulez nous quitter, et pourquoi cela, Lambernier, voyons, que manque-t-il à votre bonheur ? Tous vos locataires vous aiment, vous avez une loge entourée de statues, et peuplée de tableaux, vous possédez un Lucien Guérin, première manière, nous nous privons tous d'avoir des chiens parce que nous savons que votre femme ne les aime pas, et vous allez échanger cette position que tous les portiers vous envient, contre les graces incertaines du pouvoir ; vous briguez la faveur de tirer le cordon de la tyrannie ; prenez garde, Lambernier, votre ambition vous perdra ; vous sollicitez une place à Paris, sans doute, eh ! bien, le ministre vous nommera concierge du musée de Barbezieux !

— Ce ne serait pas un si grand malheur, reprit Lambernier qui ne savait trop

comment prendre cette apostrophe moitié sérieuse, moitié bouffonne; mais vous avez tort, monsieur Lucien, de me condamner sans m'entendre. La faveur que j'ambitionne n'est que temporaire, elle ne doit pas m'éloigner de la maison ; je ne serai employé du gouvernement que pendant un jour, peut-être même pendant deux ou trois heures ; ainsi vous voyez que mes désirs sont bien modestes.

— Voyons, apprenez-nous ce que vous voulez qu'on vous nomme ?

— Empereur d'Occident.

TAXILE DELORD.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Théâtre-Français.

LE VERRE D'EAU OU LES EFFETS ET LES CAUSES, comédie historique en cinq actes et en prose, par M. SCRIBE.



ENFIN la Comédie-Française vient de mettre la main sur un succès. Le *Verre d'Eau* de M. Scribe, est le verre d'eau de l'Évangile qui portera profit au centuple. La place nous manque pour apprécier, comme elle le mérite, la pièce nouvelle du plus fécond de nos vaudevillistes. Nous devons nous borner à dire que M. Scribe a emprunté son sujet au *Siècle de Louis XIV*, par Voltaire, et, certes, il aurait pu choisir une plus mauvaise source. Le règne du grand roi touchait à son déclin ; après ses glorieuses campagnes de Flandre, il s'était fait battre à Malplaquet, et insensiblement palissait ce soleil qui, d'abord, n'avait pas eu d'égal. L'influence de l'Angleterre était pour beaucoup dans tous ces revers; le duc de Marlborough, qui gouvernait la reine Anne, par sa femme, était notre ennemi le plus implacable; et il fallut pour amener le traité d'Utrecht et la paix avec la France que lord Brolingbroke renversât le désastreux pouvoir de Marlborough.

Comment Brolingbroke succéda-t-il à Marlborough, c'est là le nœud, le fond de la comédie de M. Scribe : une maladresse feinte ou involontaire de la duchesse qui répandit un verre d'eau sur la robe de la favorite qui devait lui succéder, verre d'eau que M. Scribe fait renverser sur le manteau même de la reine, amena cette importante révolution.

C'est sur cette donnée très sommaire que M. Scribe a basé son intrigue ; une

foule de petits incidens, de péripéties, de mots heureux et d'allusions s'y croisent depuis le premier acte jusqu'au dernier : l'attention et l'intérêt sont de la sorte constamment tenus en haleine; enfin, on y reconnaît d'un bout à l'autre la grande habileté scénique et l'esprit de l'auteur de *Bertrand et Raton*.—La manière dont est jouée la pièce suffirait d'ailleurs à en assurer le succès. M[lles] Mante, Plessis et Dose ont parfaitement compris et rendu leurs rôles. Menjaud, dans le personnage important et difficile de lord Bolingbroke, a fait preuve d'un rare talent de comédien; nous n'en dirons pas autant de Maillart, dont le physique jurait presque à chaque scène avec les intrigues amoureuses dont M. Scribe s'est plu à le rendre le fortuné héros.

Après d'aussi complets éloges du *Verre d'Eau*, on nous permettra peut-être de hasarder quelques légères remarques. — Quelle nécessité y avait-il pour M. Scribe de dire au public que sa comédie était historique? Ce n'est pas là, que je sache, ce qui fait le succès d'une pièce au théâtre; et, au surplus, sa comédie historique ment quelque peu à l'histoire, à laquelle elle n'a recours que pour autant que ses traditions ne la gênent pas. Ensuite pourquoi avoir ajouté ce second titre : *ou les Effets et les Causes?* Est-ce pour nous répéter ce que les Mathieu Lænsberg et les almanachs plus ou moins triples nous ont redit à satiété : que souvent on a vu de petites causes enfanter d'énormes résultats? — Mais encore une fois, ce ne sont là que des observations de détail d'une importance fort secondaire. — Ce qui est incontestable, c'est que le succès existe, succès d'argent, succès durable, succès, en un mot, comme il en faut un à la Comédie-Française, pour se survivre à elle-même, et pour nous faire croire qu'un premier Théâtre-Français est encore possible en France.

Encore un succès aux Italiens, *l'Elisir d'Amore*, quoique inférieur, selon nous, au *Philtre* d'Auber n'en est pas moins un tour de force, et presque un chef-d'œuvre, lorsque l'on songe que c'est la première tentative qu'ait faite M. Donizetti, dans la musique bouffe. Il n'y a au monde que M[me] Persiani, pour chanter la romance finale ; Mario est tout à fait à son aise avec cette musique douce et expressive qui lui va si bien ; quant à Tamburini et à Lablache, il y a longtemps qu'on a épuisé pour eux tous les éloges.

Concerts Vivienne.

L'administration, animée d'un zèle qui ne se dément pas, appelle dans les rangs de ses *solistes*, tous les lauréats du Conservatoire. Ainsi l'on a entendu, dans les derniers concerts, des artistes pleins de talent qui ont puissamment contribué à fixer le public et à maintenir la vogue de ce bel établissement. Parmi les derniers, on a surtout remarqué M. Schwœderlé qui, dans un concerto de Viotti, a rappelé les belles et larges méthodes de Kreutzer et de Baillot, et une qualité rare dans la nouvelle école. Les dillettanti ont accueilli, avec un empressement qui fait honneur au goût de l'époque, les concerts du jeudi dont la deuxième partie est entièrement consacrée à des morceaux de musique religieuse. On a surtout applaudi, jeudi dernier, un *Magnificat* à grand orchestre, par M. Miné, organiste de Saint-Roch, et un solo d'orgue-orchestre, exécuté par M. Alkan.

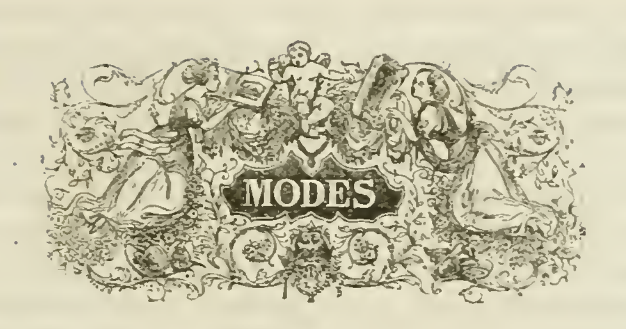
Le Directeur : DE VILLEMESSANT



LA SYLPHIDE

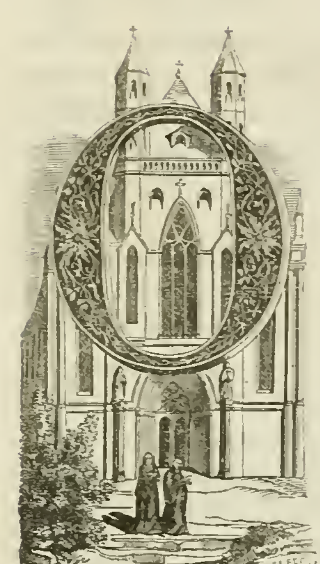
Chapeaux de (Maurice Beauvais) Façons de Robes (d'Augustine) Coiffures de (Richard Potier). Fourrures et Manchon [illegible] (d'Aupretre et de (Bougenaux Colley) Bas, tous types de (Delannoy et d'Oudinot) Mouchoir de (Chapron) Vase de Cristal avec pierre de couleur monté sur bronze de (Laboche Boin) écrin de cristal

1, CITÉ DES ITALIENS



A Madame *.**

26 novembre.



n commence à bien sentir le froid, madame, et je pense que vous n'êtes pas plus que nous, dans vos montagnes, exempte des incroyables déchaînemens du temps... Ici, les ouragans se succèdent dans une progression effrayante, et la pluie, le vent, la grèle se partagent les nuits et les jours. Nous sommes vraiment en plein hiver, quoiqu'en dise le calendrier, et les femmes sont peu disposées à attendre le 21 janvier pour prendre les fourrures et les vêtemens chauds que commande la rigueur de la saison. Cette année même, plutôt que de coutume, j'ai vu apparaître les manchons et je suis sûre que nous devons en partie cette adoption prématurée à la ravissante invention des *manchons aériens* d'Auprêtre-Pellevrault et Bougenaux-Lolley, auxquels pas une femme élégante n'a pu résister. Vous savez comment une mode prend à Paris : ou on la saisit avec fureur, ou on la délaisse avec dédain ; les *manchons aériens* se sont trouvés dans le premier cas, et c'était à qui en aurait la première. Au reste, cette invention est digne de la réputation de ses auteurs, dont LA SYLPHIDE, dans sa gravure d'aujourd'hui, nous montre toute l'élégance des fourrures. Nous devons donc des remercimens à Auprêtre-Pellevrault et Bougenaux-Lolley, car, grace à eux, nous sont rendues ces riches et belles fourrures qui ornaient avec un luxe si pompeux les costumes de velours du moyen âge, et, disons-le, rien n'est beau et ne sied aux femmes comme une toilette en velours et fourrures. — J'ai à vous parler très longuement aujourd'hui, madame, de la maison de commission Giroud de Gand.

dont je vous avais fait pressentir l'apparition dans une de mes dernières lettres; cette maison est destinée à rendre de si grands services aux provinces et aux pays étrangers, que je ne saurais trop vous en détailler l'utilité, à vous qui pendant long-temps encore devez vivre éloignée de Paris. C'est dans la *fashionable* rue Laffitte que la maison Giroud de Gand a élu domicile, pensant que le voisinage de cette élégante SYLPHIDE, que vous aimez tant, jetterait sur elle ce parfum de bonne compagnie qui s'échappe des blanches aîles de la jolie messagère. Le moment ne pouvait être mieux choisi que celui où nous nous trouvons aujourd'hui pour l'ouverture de cette nouvelle maison de commission. L'approche du jour de l'an fait naître mille besoins, mille désirs, mille exigences; pour soi et pour les autres, c'est un temps de renouvellement général. A cette époque, on veut parer sa maison, sa personne, ses amis; les grands dîners, les bals, les soirées, les présens.... que sais-je, moi? ce dont on se passait toute l'année devient une nécessité alors, et comme rien n'est beau, rien n'est complet que ce qui vient de Paris, c'est à Paris qu'il se faut adresser. Quel bonheur donc de trouver une maison dont la probité et la distinction marchent de pair, et qui se charge de nous expédier, sur un simple mot, tout ce qui peut nous complaire et nous être utile: meubles, bijoux, toilettes, modes.

La maison Giroud de Gand comprend tout; elle n'exige même pas de ces explications minutieuses qui rendent quelquefois les demandes par lettres si difficiles à exécuter. Si l'on veut faire un présent en toilette, en disant l'âge, et un peu de l'extérieur de la personne, on est sûr de voir arriver le costume le plus convenable et le plus distingué. Pour meubles, en désignant tel ou tel genre, il en est de même, et ainsi de suite. Vous conviendrez que rien ne peut être plus agréable aux gens éloignés de Paris, que ce système simplifié, mais qui avait besoin d'être mis en pratique par des personnes d'un goût et d'une capacité très reconnus. La maison Giroud de Gand ne se sert que chez les meilleurs faiseurs, et envoie à l'appui de toutes ses acquisitions les factures du marchand lui-même. Ainsi on ne peut, par ce moyen, douter que l'on ne soit coiffé par Beaudrant; qu'on n'ait reçu, en présent, une des délicieuses coiffures de Maurice-Beauvais, une des aristocratiques robes de Palmire! Il me semble qu'une des circonstances dans laquelle l'utilité d'une maison comme celle que je vous cite, deviendra incontestable, sera, par exemple, un mariage. Vous rappelez-vous les tourmens infinis que nous éprouvâmes lors du mariage de notre cousine L***, quand, de cinquante lieues de Paris, il nous fallut écrire aux différens marchands, qui devaient coopérer à la composition du trousseau et de la corbeille, c'était à en perdre la tête. Avec la ressource de la maison Giroud de Gand il suffira de dire : je veux mettre tant au trousseau, tant à la corbeille, et on sera sûr d'avoir chacune de ces spé-

cialités aussi complète et d'un choix aussi distingué que si chaque objet avait été choisi par soi-même. Je suis sûre que ma nouvelle, que je vous prie de propager, va réjouir toutes les mères qui marient leurs filles en province, tous les futurs qui ne savaient à quel saint se vouer pour leurs présens de noces, et toutes les jolies femmes auxquelles leurs maris donnent des étrennes. Ces messieurs n'auront plus d'excuses pour reculer devant les acquisitions parisiennes.

Quoique la plupart des salons de Paris ne soient point encore ouverts, cependant on a pu déjà juger, aux réceptions des ministres et des ambassadeurs, que les modes de l'hiver seront très brillantes et surtout très variées, car toutes les étoffes, soieries, laines, mousseline, crêpe, gaze, en feront partie: la lingerie même n'en sera pas exclue. Il y a des mantilles en organdi très fin brodé avec dentelles qui sont d'un charmant effet, les pagodes et les manchettes à garnitures retombantes pareilles, tout cela sera charmant sur les toilettes de soie. Les canezous très décolletés, dont les broderies et les dentelles forment brandebourgs sur la poitrine, sont un objet rempli d'élégance et seront parfaitement portés pour petites soirées. La broderie est tout-à-fait de mode cette année; on brode le crêpe en soie, le satin en chenille, l'organdi en laine de couleur, en coton, en or. Beaucoup de tuniques portées sur du satin ou du poult de soie blanc, ont le tour et le montant brodés; cette mode est charmante pour les petites femmes, auxquelles les garnitures bouffantes ne sient pas du tout.

La blonde reprend décidément faveur, et on doit s'en applaudir, car rien ne donne plus d'éclat à une toilette et même à une femme que ce brillant de la soie allié à la transparence du réseau. Les modistes en font déjà des coiffures, et Palmire en orne souvent les robes de satin de sa façon. La dentelle, pour cela, est loin d'être négligée, et même la guipure, dont la renommée avait faibli un instant, se relève pour mieux orner les robes de velours, sur lesquelles elle est toujours d'un si bel effet; il est donc à présumer qu'encore cet hiver la guipure fera partie des élégantes toilettes. Sur ces dernières, il est de bon goût, au théâtre et dans les réunions, de porter des écharpes de dentelles noires ou blanches; le bas de ces écharpes offre souvent des dessins *palmes-cachemire*, ou elles sont garnies de deux ou trois volans également en dentelle; quelquefois ces écharpes sont doublées de taffetas, mais on les porte également dans leur transparence. On a, en vérité, bien de la peine à préciser la mode, car jamais on ne lui laissa plus de latitude; excepté quelques genres tout-à-fait arrêtés, comme les tailles longues, les jupes très bouffantes, les chapeaux bas de forme, tout se porte, et le goût décide de la toilette d'une femme. Pour les coiffures en cheveux, par exemple, le chignon doit être placé très bas; mais une fois ce point posé, les cheveux du devant de la figure peuvent être en ban-

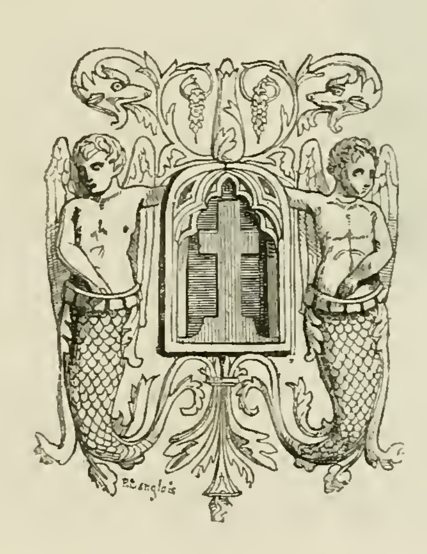
deaux, frisés à l'anglaise ou nattés en Berthe, sans que la mode la plus exigeante puisse y trouver à redire. Le bonnet ou le chapeau doit un peu influer sur l'arrangement des cheveux : avec les coiffures historiques de Maurice-Beauvais, les cheveux doivent être en Berthe ou bandeaux bouffans, parce que c'est la coiffure du temps ; avec les petits bonnets placés très en arrière de la tête, les anglaises sont très gracieuses, parce que l'on ramène dans les boucles quelques branches de fleurs, ce qui est toujours fort séyant ; avec les chapeaux rapprochés des joues, les bandeaux avec la féronnière sont ce que l'on peut peut porter de mieux. Pour ornemens de coiffures de bal, les fleurs en velours, chenille, soie, mousseline, se montent en branches détachées ou en couronne *Pompadour*, guirlandes *Cérès*. Il y a une jolie coiffure que l'on nomme coiffure *Hélène* ; elle est composée d'une résille en mailles d'or ; terminée sur le côté par deux glands d'or, elle enveloppe le derrière de la tête ; devant, un bouquet de marabout blanc retombe avec grace ; pour placer dans les chignons à la grecque, on fait de ravissantes petites aigrettes blanches et or, qui sont d'un charmant effet dans les cheveux noirs.

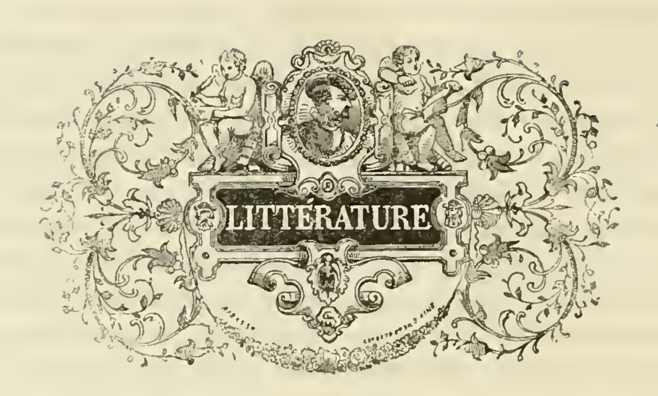
J'ajouterai à cette lettre, madame, quelques uns de ces *modèles*, dont vous m'avez dit aimer à recevoir l'envoi ; comme je prends mes détails chez Palmire, nous ne pouvons pas désirer puiser nos renseignemens à une source plus pure. Pour procéder par ordre, je vous montrerai d'abord une jolie paresseuse qui se trouve bien dans la robe de chambre et qui y reste le plus tard possible. Cette robe de chambre, aussi, est plus jolie que bien des grandes toilettes. Elle est en lévantine couleur *lie de vin*, toute garnie d'une bande de martre ; le dos est plat, le devant se serre à volonté, et tout le corsage est recouvert d'une pélerine qui forme mantelet et descend jusqu'au genou. Cette pélerine, également garnie en fourrure, peut se mettre à volonté par devant sous la cordelière de soie qui serre la taille, ou se laisser flottante ; les manches sont larges et ouvertes, rattachées de distance en distance par de petites ganses à glands ; sous cette robe, qui est ouverte, bien entendu, se laisse voir un jupon de mousseline enrichi des plus belles broderies et bordé d'une petite dentelle dentelée ; autour du cou une ruche *points d'esprit* ; un bonnet en dentelle forme paysanne, avec des ornemens en petits velours lie de vin. Cela s'appelle être chez soi *en bonnet de nuit !* — Pour sortie, une robe en satin noir, garnie de deux volans bordés de velours noir, manches plates, manchette *gantelet*, avec une dentelle retombant sur les mains ; corsage plat, à pointe, échancré en cœur ; rabat en angleterre, petite pointe en peluche écossaise ; chapeau de velours bleu avec plumes mouchetées ; burnous en lévantine *café brûlé*, doublé de satin bleu, tous les ornemens en velours bleu, boutonné par deux rangs de boutons en velours bleu. — Toilette de dîner : robe en *moire d'Orient*, fond *scabieuse*, brochée de petites fleurs bleues, formant ramage avec des feuillages

noirs ; la jupe ornée en tablier de dentelles noires et de nœuds de rubans bleus ; manches demi-courtes plates ; pagodes et Berthe en dentelles noires, retenues par des nœuds de ruban bleu ; coiffure en dentelles noires et scabieuses rattachée par des épingles en pierreries. — Toilette de soirée : robe en tissu *Dély*, fond blanc orangé, semée de bouquets orange ; la jupe garnie d'un haut volant de blonde remontant sur le côté avec une large agrafe en camée ; corsage drapé en pointe, avec mantille en blonde et orné de camées ; manches courtes formant un bouillon et ornées de blondes relevées par un camée ; coiffure en velours orange, mélangée de perles et de plumes blanches avec barbes en blondes. — Toilettes de bal : robe en crêpe citron ; la jupe garnie de trois rangs de ruches, alternativement composées de ruches en crêpe citron et lilas ; chaque ruche, dans sa nuance, doit avoir la longueur de la main ; les manches courtes, le corsage orné de petites ruches pareilles : rien n'est plus frais et plus jeune que cette toilette ; dans les cheveux, une couronne de violettes de Parme et de jonquilles ; une parure en perles blanches et un rang de perles dans le chignon, tourné à la grecque.

Voilà, j'espère, madame, un bulletin auquel il ne manquera rien quand j'y aurai ajouté un nouvel éloge de l'*Album* de Michaëli, que le nom seul de l'auteur fait déjà demander de toutes parts pour étrennes : ces six ravissantes Méditations musicales, avec leur belle reliure en velours, ou chagrin et or, forment certainement l'hommage le plus aristocratique qui se puisse offrir aux belles personnes qui vous ressemblent, madame.....

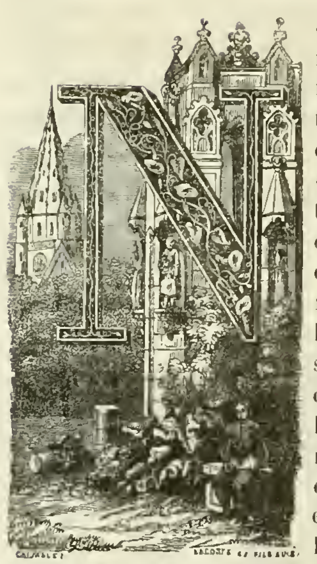
Baronne MARIE DE L'******.





LE SARMATE.

DEUXIÈME ET DERNIÈRE PARTIE*.



Nous partîmes tous les deux d'un violent éclat de rire, et la même idée traversa en même temps notre cerveau. Le pauvre Lambernier est devenu fou, voilà ce que nous pensâmes à la fois. Il était difficile d'expliquer autrement le singulier désir dont le vieillard demandait la réalisation au ministre. Cependant, il nous considérait attentivement, et avec un certain embarras, sans avoir l'air de comprendre d'où venait notre gaîté. Enfin, Lucien réussit à resaisir son sang-froid, et s'avançant vers le vieillard, il lui dit d'un ton aussi sérieux que possible : — Père Lambernier, votre demande est juste, et je m'y associe ; nul plus que vous n'est digne de la haute position que vous demandez, mais le ministre n'a rien à voir dans tout ceci : c'est le Pape que regardent ces sortes d'affaires. Allez à Rome, et si sa sainteté veut vous accorder l'investiture de l'empire d'Occident, je suis persuadé qu'elle fera un choix excellent. Partez donc et revenez-nous Empereur; vous pouvez même, par la même occasion, vous faire sacrer roi des Lombards, votre front est assez vaste pour supporter le poids de deux couronnes !

— Vous vous moquerez donc toujours de moi, reprit Lambernier; heureusement ce n'est pas à vous, M. Lucien, que je m'adresse, mais à votre ami. Tenez, dit-il en se tournant vers moi, voilà des certificats qui parlent en ma faveur, et si cela ne suffit pas, je vous ferai en peu de mots ma biographie : il y a dans ma vie bien des faits qui prouvent que je suis digne du rôle que je veux remplir.

* Voir plus haut page 292.

Rien ni dans la voix, ni dans les gestes, ni dans le regard de Lambernier n'annonçait la folie dont nous le supposions atteint. C'est là du reste un des caractères particuliers des monomanies de ce genre. Les Jésus-Christ, les Tamerlan, les César de toutes les maisons de santé sont les gens les plus raisonnables du monde ; ils ne pèchent que par un seul point, celui de se croire dieux, conquérans ou dictateurs. Lambernier nous sembla pouvoir être classé dans cette catégorie, et nous ne trouvâmes aucun inconvénient à le laisser parler. La proposition qu'il venait de nous faire contentait d'ailleurs trop bien chez nous une curiosité de vieille date, pour que nous ne nous empressions pas d'en profiter. J'assurai donc le père Lambernier du secours que je pourrais puiser pour rédiger sa pétition dans la connaissance de sa vie ; il me remercia de ma bonne volonté, et après s'être assis dans un fauteuil, sur l'invitation de Lucien, il commença en ces termes :

Je ne vous dirai rien de mes commencemens, ils ressemblent à tous ceux des gens de ma condition, avec cette différence qu'à vingt ans je savais lire et écrire. Je faisais partie de la maison du prince de Conti. Dans les premiers temps de la révolution, le prince fit des réformes, et renvoya plusieurs de ses gens. Je fus du nombre. Me voilà donc sur le pavé, avec quelques écus pour toute ressource. Après plusieurs jours inutilement employés à me pourvoir d'une place, je rentrais tristement chez moi, songeant au moment prochain où mes finances seraient totalement épuisées, lorsque je fus acosté par un de mes anciens camarades qui avait quitté la maison quelque temps avant moi, et qui, à en juger par sa mine prospère, avait assez bien réussi dans le monde.

C'était du reste un garçon fort intelligent, ayant beaucoup voyagé, surtout dans l'Orient où il avait accompagné le dernier ambassadeur en Perse, et ne se montrant jamais embarrassé de l'avenir. Il avait toujours été bienveillant pour moi, et il m'était resté attaché malgré l'éloignement, comme il le fit voir en cette circonstance. Après avoir échangé quelques confidences sur notre position mutuelle, je lui fis part de mon cas, en lui demandant s'il ne pourrait pas me procurer quelque bonne condition semblable à celle que je venais de perdre. Il n'y faut plus songer, me répondit Verdier,— tel était son nom, — la noblesse émigre, le temps des domestiques est passé; mais que cela ne t'inquiète pas, j'ai ton affaire. Tu sais, ou plutôt tu ne sais pas, car tu ne m'as pas l'air d'être au courant des affaires publiques, que l'assemblée nationale vient d'ordonner une grande fête pour célébrer la fédération de tous les départemens, le baron Anacharis Clootz, au nom de tous les peuples qui gémissent sous le joug de l'esclavage, a demandé que les étrangers fussent admis à cette fédération ; sa pétition a été accueillie, et en ce moment il cherche partout des peuples opprimés pour les conduire à la barre de l'assemblée nationale. On a réuni déjà des Grecs, des Polonais, des Egyptiens, des Romains, des Chaldéens, des Parthes, des Scythes, des Esclavons : comme j'ai vu la Perse, c'est moi qui représente le peuple Chaldéen, et comme je sais qu'il manque encore un Sarmate, je me charge de te faire agréer en cette qualité ; tu seras nourri tant que dureront les fêtes, et tu recevras deux assignats de cinq livres par jour : ce sera toujours quelque chose en attendant mieux. — Mais comment ferais-je pour parler sarmate ? demandai-je à Verdier. — Rassure-toi, on ne t'en demande pas tant; tu es blond et tu as cinq pieds six pouces, cela suffit; trouve toi ici demain matin, et je te présenterai au directeur des peuples opprimés.

Je n'eus garde de manquer au rendez-vous. Après un bon déjeûner qu'il paya, Verdier me conduisit chez un individu nommé Cuveilher, qui s'était chargé, moyennant un prix convenu, de fournir au baron Clootz tous les peuples opprimés dont il pourrait avoir besoin, et à leur apprendre à bien remplir leur rôle. Après être resté pendant quelques secondes à me considérer de la tête aux pieds, Cuveilher déclara que rien ne s'opposait à mon admission, que j'étais un peuple très présentable, et il me nomma Sarmate. En me congédiant, il me remit un petit livre qu'il me recommanda de lire attentivement. Méditez bien ceci, me dit-il en partant, tâchez de retenir ce que vous lirez, étudiez la nature, et vous serez un Sarmate parfait.

Rentré chez moi, je m'empressai d'ouvrir le livre de Cuveilher. J'y lus que les Sarmates étaient un peuple indomptable, qui habitait des climats glacés, s'habillait de peaux de tigres et se nourrissait de lait de jument aigri. Je méditai profondément sur tout cela, comme me l'avait recommandé Cuveilher, mais je ne savais comment faire pour étudier la nature. Je voulus me mettre au régime du lait de jument aigri, mais je ne pus m'en procurer. Quelques jours avant la cérémonie, Cuveilher me fit appeler. — Eh! bien, me dit-il, c'est bientôt le grand jour; êtes-vous au courant de votre affaire, avez-vous étudié la nature, est-ce un vrai Sarmate qui s'offre à ma vue, êtes-vous bien indomptable? Voyons, penchez votre tête sur l'épaule droite, regardez fièrement le ciel, levez le bras comme si vous vouliez frapper la tyrannie, rejetez votre corps en arrière, froncez les sourcils, c'est cela, vous y êtes, vous serez un des peuples opprimés qui me feront le plus d'honneur. Etudiez la nature, il n'y a que cela pour opérer des prodiges, voilà ce que je dis à chaque instant à mes élèves, et vous voyez bien que j'ai raison. En trois jours j'ai fait d'un Parisien un Sarmate. — J'appris plus tard que Cuveilher était professeur de pantomime et de déclamation.

Le jour de la fédération, nous nous rendîmes tous à l'assemblée nationale dans nos costumes respectifs. J'avais un tricot couleur de chair pour pantalon, une peau de tigre pour veste, et un arc à la main; Verdier, qui était à mon côté, portait une peau de mouton, un bonnet pointu, des brodequins rouges et un bâton de berger. En sa qualité de Chaldéen, il avait de plus une superbe barbe blanche, en commémoration des patriarches. Le baron Clootz marchait à notre tête en costume prussien. Arrivé devant la barre, il adressa une superbe harangue à l'assemblée, qui admit tous les peuples opprimés aux honneurs de la séance. Ces honneurs durèrent près de trois heures, pendant lesquelles je ne cessai pas d'être indomptable un seul instant.

Cuveilher me prit en amitié ainsi que Verdier; il nous promit de s'intéresser à nous. Comme il devint très influent dans l'organisation des fêtes de la république, il s'adressait à nous toutes les fois qu'il avait besoin d'acolytes. Quand il fallait un génie dans une cérémonie quelconque, j'étais toujours le premier sur la liste de Cuveilher. Verdier remplissait l'emploi des génies inférieurs, parce qu'il était plus laid que moi. C'est ainsi qu'à l'enterrement de Marat j'étais le génie du dévoûment, et Verdier celui de l'obscurantisme. Cette différence de position ne nuisait pas à nos relations amicales; d'ailleurs, la paie était la même. Le dévoûment et l'obscurantisme recevaient également un modeste assignat et un bon de deux livres de pain. Cela ne nous empêchait de servir la patrie avec dévoûment, et je puis dire, sans amour-propre, que Verdier et moi avons été les deux meilleurs génies de la république.

Je vécus ainsi jusqu'au consulat, soit en figurant dans les cérémonies publiques, soit dans les pièces de circonstance que l'on jouait presque chaque soir alors et qui nécessitaient toujours une augmentation dans le personnel. Dans ces drames où l'on représentait l'histoire de nos armées, ma bonne mine me fit toujours placer parmi les Français, j'ai du moins la consolation de ne m'être jamais battu contre mes compatriotes. C'est à cette époque que j'ai goûté pour la première fois les douceurs et les inquiétudes de l'amour. On représentait dans ce temps-là au Théâtre-de-la-Cité, dans le local où est situé le Prado, un mimodrame sur la bataille de Marengo ; au dernier acte, le génie de la France, tenant un flambeau à la main, montait dans une gloire, tandis qu'une foule de nations vaincues étaient prosternées à ses pieds. En ma qualité de génie de la France, j'étais obligé de jetter des regards pleins de fierté et de noblesse sur les victimes de mon triomphe ; le premier soir, je m'aperçus que la seconde nation de gauche levait timidement ses yeux inclinés vers la poussière pour me regarder. Il faut avouer que je méritais bien de fixer les regards de la beauté : un casque d'or brillait sur ma tête, une tunique semée de paillettes d'argent serrait étroitement ma taille, des pantalons collans dessinaient les contours harmonieux d'une jambe qui aurait pu poser devant David, et des cothurnes rouges complétaient le tableau. Ajoutez à cela un visage martial comme la France, des yeux pleins de feu, un sourire fier, et vous comprendrez que je n'étais pas indigne d'attirer l'attention d'une nation vaincue. De mon côté j'eus plus d'une fois l'occasion de considérer, du haut de ma gloire, les secrètes perfections de celle que je venais de conquérir. Je me hasardai un jour à demander au régisseur des renseignemens sur son compte : — Savez-vous, lui dis-je, en affectant un air dégagé, comment se nomme la seconde nation de gauche ?

— C'est l'Autriche, me répondit-il ?

— Et comment s'appelle l'Autriche.

— Catherine Fournier.

Je ne pus en savoir davantage ce soir là. Le lendemain, j'appris sa demeure, je lui écrivis ; elle me permit de venir la voir, et je lui promis de l'épouser après que le succès du mimodrame aurait été épuisé. Elle me promit de son côté de quitter le théâtre, et de renoncer aux chances périlleuses de sa profession.

Bella gerant alii, tu felix austria nube,

Murmura Lucien. C'est l'Autriche qui fait mon ménage, quel honneur pour moi !

— Jugez quelle devait être notre impatience, continua Lambernier, ce malheureux mimodrame eût cent cinquante représentations. Enfin notre union fut célébrée, non pas à Paris, mais dans la patrie de ma femme, à Barbezieux.

Lucien tressaillit.

Il me semble encore assister à cette heureuse cérémonie. Les églises venaient d'être rendues au culte, celle de Barbezieux s'ouvrait pour la première fois pour célébrer notre mariage, les cloches semblaient résonner plus joyeusement, les fleurs des autels répandaient un parfum plus doux, l'encens s'élevait plus rapidement au milieu de la nef. J'éprouvai comme une espèce de honte d'avoir assisté aux fêtes de la Déesse de la Raison, et d'y avoir joué un rôle. Depuis ce moment, l'église de Barbezieux n'est pas sortie un seul instant de ma mémoire.

Je crois toujours la voir avec les grands accacias qui répandent leurs fleurs jusques sur le parvis, avec le jour qui se glisse à travers ses fenêtres élevées, et le maître-autel illuminé. C'est, sans contredit, une des plus jolies églises de France. Je me rappellerai, tant que je vivrai, le tableau placé dans la grande nef près du chœur. Il y avait là une tête de vierge si bien éclairée, qu'on eût dit qu'elle allait sortir de son cadre et vous bénir de ses propres mains.

Je jetai involontairement un coup d'œil sur Lucien, et je l'aperçus contemplant, avec un regard de regret, la tête de Sainte-Euphémie qui, du parquet où elle était étendue, semblait lui sourire tristement.

— A mon retour à Paris, je trouvai mon ami le Chaldéen qui, graces à la protection de Cuveilher, avait obtenu une permission de crieur public, et qui exploitait les victoires de nos armées dans les rues. Il me conseilla d'aller voir notre protecteur; le professeur de déclamation devenu employé du Musée, se ressouvint du Sarmate, et graces à lui j'obtins une place au Louvre. A la Restauration, je fus renvoyé comme bonapartiste, et je m'estimai heureux de trouver pour asile cette loge, où, quoique vous en disiez, je compte mourir en paix, mais non pas sans acquitter ma dette envers la mémoire du grand homme auquel j'ai dû pendant si long-temps une existence honorable. Verdier qui a repris son ancien métier depuis la révolution de juillet, m'a appris l'autre jour qu'une grande cérémonie devait avoir lieu pour les funérailles de l'empereur. Le journal qu'il vendait annonçait la veille qu'on avait résolu de faire passer le cercueil de Napoléon à travers une haie de grands hommes, parmi lesquels figurait Charlemagne empereur d'Occident. C'est cette place que j'ai résolu de demander: vous savez maintenant si ma vie me donne quelques droits à cette faveur. Voici en outre des certificats qui attesteront que dans les peuples opprimés, dans les génies, ou les employés du Louvre, j'ai toujours mérité la confiance de mes chefs, et l'estime de mes concitoyens. D'ailleurs je ne demande aucun salaire, et vous pouvez annoncer au ministre, dans la pétition que je vous prie de me rédiger, mon intention inébranlable de consacrer ma paie de Charlemagne aux frais de la guerre, si elle a lieu. Trop heureux de pouvoir acquitter à la fois mes dettes envers l'empereur et envers la patrie!

Après cette péroraison, qui ne laissait pas d'avoir quelque chose de touchant, il ne nous restait qu'un devoir à remplir, celui d'absoudre Lambernier du reproche de folie, et de l'éclairer sur la nature de la cérémonie dont lui avait parlé Verdier. Mais nos efforts demeurèrent sans résultat; il ne voulut jamais croire que les grands hommes qui devaient recevoir l'empereur fussent des statues. Il se retira persuadé que nous voulions le mystifier, et que son ami seul disait la vérité. Pour ne pas incriminer la bonne foi du Chaldéen, nous sommes obligés de supposer qu'il était victime de la même erreur. — Eh! bien, dis-je à Lucien, quand l'heure de nous séparer fut venue, faut-il que je vous fasse mes adieux; partez-vous toujours?

— Non, me répondit-il en souriant, Lambernier m'a réconcilié avec Barbezieux. Je recommencerai mon tableau, il n'en sera pas plus mauvais pour cela, et au printemps prochain nous irons juger de l'effet qu'il produit, et de la vérité des descriptions de l'empereur d'Occident.

A l'heure qu'il est, le ministre a dû recevoir la fantastique pétition de Lambernier; car, au coin de la rue, je l'aperçus qui entrait dans l'échoppe d'un

écrivain public. Rien n'avait pu changer l'idée fixe du vieillard. Malgré nos assurances réitérées, il était resté indomptable. Ce que c'est que d'avoir été Sarmate une fois dans sa vie. TAXILE DELORD.



Revue des Théâtres.



Si quelque chose au monde peut adoucir les effroyables malheurs qui viennent de fondre sur nos départemens du Midi, c'est la promptitude, la simultanéité, le zèle avec lesquels, de toutes parts, les souscriptions s'organisent. La charité publique, ardente à se manifester, prend toutes sortes de formes : à Lyon n'avait-on pas été jusqu'à parler d'un bal au profit des inondés ! Mais où donc eussiez-vous dansé, miséricordieux philantropes? sur des bateaux ou sur les toits de vos maisons submergées. Quoi qu'il en soit, du moment que la bonne œuvre subsiste, il faut l'accueillir et en faire l'éloge ; et c'est avec une émotion bien douce que, chaque jour, nous sommes témoins des bonnes actions sans nombre qui s'accomplissent pour soulager ces incalculables infortunes. La direction de l'Opéra, on le pense bien, n'a pas été la dernière à vouloir porter sa part dans cette grande aumône publique. Déjà même, M. Léon Pillet s'apprêtait à annoncer une représentation au bénéfice des inondés, quand M. Boissy-d'Anglas et M. Chapuys de Montlaville, membres de la Chambre des députés et présidens de la commission des secours, accompagnés de M. Louis Viardot, sont venus lui demander ses principaux chanteurs pour un Festival, qui doit avoir lieu dans la salle Ventadour. Mme Pauline Garcia-Viardot, que depuis un an nous n'avons pas eu le plaisir d'entendre, figure en tête des artistes qui concourront à cette solennité importante ; on y entendra aussi Mme Gras-Dorus qui, sous le double rapport du talent et de la complaisance, ne l'a jamais cédé à personne.

Le festival de la salle Ventadour n'empêchera pas M. Léon Pillet de donner aussi à l'Académie royale une représentation extraordinaire. Les Italiens en donneront une dimanche, dans laquelle M. Dormoy a voulu qu'on entendît l'élite de sa troupe : on jouera *Lucrezia Borgia* et le troisième acte de la *Lucia*, avec

tous les chanteurs. Il est impossible aux Italiens de reconnaître plus noblement l'hospitalité qu'ils reçoivent chez nous. L'Opéra-Comique a payé son tribut la semaine dernière. Le premier dimanche du mois de décembre, Théodore Hauman, le prince des violons, se fera entendre, à la même intention, dans la salle Vivienne. Enfin, je vous le répète, et sans compter l'indemnité de cinq millions votée par les Chambres, le produit des souscriptions qui se forment partout jusqu'à l'étranger, jusque dans la ville de Bruxelles, tous les théâtres, tous les concerts se partageront glorieusement l'honneur de consoler nos pauvres inondés du Midi.

Maintenant, s'il vous plaît, revenons à l'Opéra et à ce qui s'y passe. Les danseuses débutent avant les cantatrices promises, mais Mme Guy-Stéphan n'empêche pas qu'on attende avec impatience l'apparition de Mlle Drouart et de Mlle Heineffetter ; Serda, dont on ne s'occupait guère, a rompu avec l'administration, à moins que l'administration n'ait rompu avec lui ; les rôles de son répertoire seront chantés par Inchindi. C'est un progrès. — On parle de la première représentation de la *Favorite* pour le 2 décembre. La nouvelle nous semble prématurée. — A l'Opéra-Comique, tandis que de lourds engagemens, entre autres celui de Mme Eugénie Garcia, se résilient, d'autres engagemens moins onéreux se contractent. Mlle Henri et Mlle Descot font définitivement partie de la troupe ; et quant à Mme Eugénie Garcia, depuis qu'elle n'est plus à l'Opéra-Comique, elle a, dit-on, retrouvé toute sa voix. C'est le moment ou jamais, pour l'Académie royale, de faire une tentative auprès d'elle. La *Rose de Péronne*, opéra de M. Adam, sera représentée dans les premiers jours du mois prochain. Les succès obtenus par Mlle Rossi à la Scala dans *il Pirata*, ont engagé, à ce qu'on assure, M. Auber à attendre le retour de cette cantatrice pour mettre son opéra à l'étude. Mme Anna Thillon va écrire avec un brillant sur la glace de sa loge :

Souvent Auber varie,
Bien folle est qui s'y fie !

A moins d'un nouvel ajournement, c'est le 28 du mois prochain que la Porte-Saint-Martin fera sa réouverture. Le succès de *Lazarre le Pâtre* continue à l'Ambigu qui s'occupe de monter une revue de l'année ayant pour titre, *les Guêpes de* 1840. — *L'Argent, la Gloire et les Femmes*, vaudeville à spectacle, est maintenant la pièce en vogue au théâtre des Folies-Dramatiques. — La Porte-Saint-Antoine promet à son public une grande féerie mêlée de couplets. ***

Concerts de MM. H. Herz et Labarre.

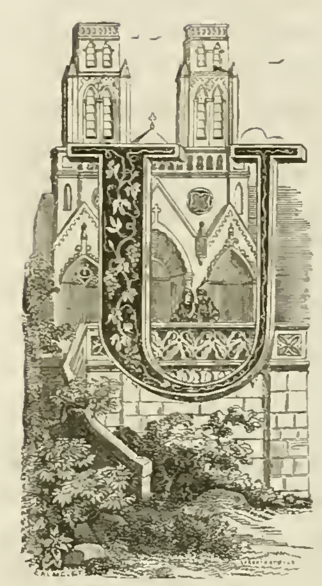
L'inauguration des *Concerts par abonnement*, dirigés par MM. H. Herz et Labarre, aura définitivement lieu dimanche prochain, à 2 heures précises. Mme Pauline Viardot-Garcia chantera trois fois ; on entendre en outre MM. Ponchard et Allard, et M. H. Herz exécutera le beau septuor de Hummel et sa nouvelle fantaisie sur l'*Elisir d'Amore*. — S'adresser pour les abonnemens et la location des stalles, à la manufacture de pianos de M. H. Herz, rue de la Victoire, 38, et chez les marchands de musique.

Le Directeur : DE VILLEMESSANT



A Madame *.**

28 novembre.



N temps des plus bizarres règne ici, madame : hier, la pluie par torrens, le vent par rafales; aujourd'hui, un ciel pur, un soleil radieux, qui nous apparaît entre deux eaux, comme le sourire d'une femme sous les larmes. Hier, la ville déserte; pas une ame dans les rues; aujourd'hui, les promenades, les boulevarts regorgeant de monde, de jolies femmes venant donner l'étrenne de leurs toilettes d'hiver. J'ai remarqué aux Tuileries quelques uns des chapeaux de Mme Seguin, faciles à reconnaître par leur forme élégante et leurs ornemens de bon goût : l'un en velours violet doublé de velours épinglé *paille* et orné d'une plume plate couchée, également de nuance paille : un autre en satin blanc, avec un bouquet de marabouts courts et touffus, placé très bas, sur le côté, et tout le chapeau si bien enveloppé dans sa voilette de blonde à barbes, que rien n'était plus gracieux à voir. Mme Seguin fait dans ce moment des coiffures en rubans de velours brodés d'or, avec de hautes franges, qui sont de la dernière éléganee; dans ses bonnets, elle place les fleurs de Mme Lainné, dont le nom est tout-à-fait devenu une autorité; aussi, que de jolies créations elle nous offre; comme toutes ces fleurs tremblent légèrement sur leurs branches! comme ces pétales sont légères! comme ce pistil est parfumé. Ne dirait-on pas la nature? Ces bouquets *La Vallière*, ces couronnes *Pompadour*, comme elles siéent bien à toutes les femmes, ainsi que ces petits panaches or et plumes blanches, une des dernières créations de Mme Lainné! Une des plus jolies femmes de Paris a imaginé de toujours porter

avec les fleurs de Mme Lainné, une essence de cette même fleur, prise chez Guerlain. Chaque fois qu'elle cueille une fleur à ce parterre artificiel, elle va chez le célèbre parfumeur pour assortir le parfum de ses fleurs. Cette idée a une entente de bonne compagnie qui aura certainement des imitatrices, surtout avec la suavité et la vérité des essences de Guerlain, qui laissent croire aux émanations de la fleur elle-même. C'est sur la fine batiste des mouchoirs Chapron que la belle *raffinée* dont je vous parle laisse tomber quelques gouttes de son flacon magique, sur ces mouchoirs dont les coins s'étalent dans tout leur luxe, sur les somptueuses robes de l'hiver dont le satin et le brillant font encore ressortir les merveilleuses broderies écussonnées avec la légende, et dont les jours le disputent à la plus délicate dentelle.

Comme je vous l'ai déjà dit, la chenille joue un grand rôle cet hiver; les robes en satin uni, en satin broché, en sont très souvent ornées, et rien n'est plus gracieux que deux volans de chenille, dont le haut, tressé en réseaux, laisse apercevoir le brillant du satin sur lequel, plus bas, la frange joue mollement; les pagodes, la berthe se font de même. On comprend que l'exigence des garnitures doit donner lieu à mille inventions nouvelles, et la forme des robes n'ayant, pour ainsi dire, pas changé, les couturières appliquent tout leur talent à varier le genre des garnitures. J'ai vu chez une de nos bonnes faiseuses une charmante robe en satin blanc, garnie de seize très petits rouleaux en velours orange; le corsage à pointe était bordé, à la taille, d'un rouleau orange et sur la poitrine et le dos se trouvaient plusieurs nervures pareilles; des pagodes et une berthe en dentelle complétaient cette toilette de bon goût, qui devait être portée avec une coiffure de velours orange, satin blanc et longs effilés argent. Il ne faut pas qu'à force de se mettre l'esprit à la torture pour trouver des garnitures nouvelles, on tombe dans l'exagération, et c'est ce qui arrivera si on n'y prend garde. J'ai remarqué, par exemple, des burnous bordés d'entre deux en passementerie à jour : cela n'a rien ni d'élégant, ni de joli, et ôte à ce vêtement l'aspect chaudement comfortable pour lequel il est créé; le transparent, dans cette saison, n'est admissible que pour le bal, et je le trouve ravissant sur une robe d'organdi, comme celle que vient de se faire faire la jeune duchesse de V***. La jupe est tout unie jusqu'au genou; mais là commence une série de rivières à jour encadrées d'or, surmontant deux volans également à jour et or, qui sont la plus ravissante chose du monde; le corsage et les manches courtes sont ornées de même; point de rubans, point de ceinture; seulement une magnifique chaîne d'or suspendue à une plaque d'or formant épingle et attachée sur la poitrine; cette chaîne est terminée par deux boules d'or, d'un travail précieux, qui contiennent des odeurs, ce bijou excentrique, et que l'on cherchera sans doute à imiter ici, vient de Perse.

Une invention anglaise, et que vient d'apporter à Paris lady S..., aura probablement aussi des imitateurs à Paris : ce sont des parures en porcelaine. Lady S... m'a montré deux de ces parures, l'une en petites roses ponpons, l'autre en *souvenir de moi*; cette dernière surtout était ravissante de délicatesse et de teinte; les feuilles, les tiges, sont en or, et tout cela est monté à charnière avec un goût particulier; ces parures ne sont, à la vérité, que des parures de fantaisie, mais elles sont charmantes. On assure que l'on portera cet hiver des souliers brodés : ce serait une chose très conséquente avec nos costumes de brocard et de velours brodés en or, car le soulier uni est tout-à-fait en désharmonie avec une pareille toilette et sent *le déshabillé*. La seule chose qui fera reculer sera peut-être que les souliers brodés, grossissant le pied, les femmes hésiteront à en porter. On voit quelques robes en drap, ce qui devait nécessairement arriver avec les manches justes et les corsages plats à *l'amazone*; sur ces robes, les passementeries adaptées au corsage et au devant de la jupe sont d'un très joli effet. Lorsque l'on trouve le drap trop lourd pour ce genre de robe, on le remplace par le mérinos qui est très en vogue cette année. L'*orange* et la nuance *capucine* ont remplacé le *ponceau* et le *cerise*, qui sont presque abandonnés : ce sont des couleurs dont il faut prendre garde de faire un abus et que l'on doit atténuer par beaucoup de blanc, car elles durcissent et noircissent la peau. — Le concert Saint-Honoré, dont la bonne musique attire le vendredi beaucoup de monde, est assez souvent visité par les femmes du faubourg Saint-Germain, et l'on y voit quelques toilettes de bon goût. La comtesse de M....y était vendredi avec une robe et un châle de velours noir doublé de satin blanc et le tout garni de chinchilla; son chapeau en velours noir était orné d'une plume blanche; son châle retenu par une agrafe en magnifiques diamans. Cette toilette demi habillée était de bon goût, madame, et telle que vous la porteriez en pareille occasion.

Baronne MARIE DE L'******.





LE RAJEUNISSEMENT DE PHARÈS.*

Un certain jour, qu'il n'avait rien à faire,
On m'a conté que Jupin vers la terre
Baissa les yeux : il vit que les mortels,
Jadis dévots, négligeaient ses autels ;
Ils priaient peu, leur offrande était rare,
Et d'encens même on se montrait avare.
De ces mépris fort offensé, Jupin
De son tonnerre armait déjà sa main,
Quand sur Memphis il a porté la vue ;
Il y découvre aux pieds de sa statue
Un citoyen humblement prosterné :
De ses présens l'autel était orné.
Là, chaque jour, par un pieux usage,
Aux immortels il offrait son hommage,
Et d'un cœur pur le tribut et les vœux.
Quoique Minerve et Cérès à ses yeux
Eussent là haut une sûre influence,
Qu'il connût Mars pour un dieu d'importance,
De leur crédit sans chercher le secours,
A Jupin seul il s'adressait toujours :
— Grand Jupiter, disait-il, mes années
Jusqu'à présent ont coulé fortunées ;
Long-temps admis dans le palais des rois,
J'ai partagé les trésors, les emplois ;
Et maintenant, dans un repos prospère,
Tranquillement j'achève ma carrière.
Soixante hivers ont blanchi mes cheveux ;
Mon seul regret, hélas! c'est d'être vieux ;
Que si j'étais!... inutile prière !
Ne formons point un souhait téméraire

(*) Ce petit conte à la façon de Voltaire, où l'on retrouve son tour heureux et de plus une morale douce dont le philosophe de Fernay n'avait guère contracté l'habitude, est l'œuvre d'un académicien de province, mort depuis quelques années et qui sans cela, peut-être, aurait occupé tout aussi solidement qu'un autre un fauteuil aux Quatre-Nations. La forme de ce conte a pu vieillir mais la grace des détails lui est toujours restée. NOTE DE LA RÉDACTION.

Qui des dieux même excède le pouvoir.
— Tout doucement! c'est ce qu'il faudra voir,
Dit Jupiter, au reproche sensible;
A ma puissance il n'est rien d'impossible.
Et dès demain tout Memphis le saura.
J'en fais serment : holà! Mercure, holà!..
Tiens, à genoux tu vois là-bas cet homme?
Va le trouver, c'est Pharès qu'on le nomme.
Tu lui diras qu'il n'a qu'à souhaiter,
Que quatre fois je veux le contenter;
Sa piété mérite récompense.
Prends ton bonnet, vole et fais diligence.
— Mercure entend, il part, il est rendu.
Devant Pharès, à son aspect ému,
Il se présente, et d'un riant visage,
En peu de mots il remplit son message.
— Que tes désirs soient fixés promptement :
Par quatre fois à ton commandement
Tu trouveras ma baguette docile;
Explique-toi. — La tâche est difficile,
Fils de Maïa; sachez que de ses jours
Pharès voudrait recommencer le cours.
— Rien que cela? — Sans doute. — Eh! bien, quel âge
Demandes-tu? — Sept ans; pas davantage,
Et ma raison par dessus le marché.
— Il dit. Mercure à peine l'a touché,
Sa taille s'est à l'instant abaissée,
De son menton la barbe est effacée :
Front ingénu, cheveux blonds et teint frais;
C'est un enfant, cet enfant est Pharès.
Chez ses amis il court, plein d'allégresse,
Faire briller les dons de sa jeunesse.
En le voyant, chacun rit aux éclats.
— Qui, vous! Pharès? vous vous moquez! — Non pas,
Mes bons amis, c'est bien lui, je vous jure.
Pour moi les dieux ont changé la nature;
Leur messager m'est venu rajeunir :
J'ai du passé gardé le souvenir,
Dans un corps neuf mon esprit est le même,
Mon cœur aussi, c'est toujours vous qu'il aime :
Embrassons-nous. — Mon ami, lui dit-on,
Jeune Pharès, si tel est votre nom,
Nous admirons votre métamorphose,
Et vous faisons compliment de la chose;
Mais croyez-moi, chaque âge a ses plaisirs,
Graves discours occupent nos loisirs;
Nous sommes vieux, notre mine est revêche;
Pour vos sept ans la morale est trop sèche.
— A ce discours, Pharès déconcerté,
Voulut répondre, et sur un ton flûté,
Fit éclater sa petite colère.
— Vous vous fâchez! le mauvais caractère!

Joli bambin, qui tranchez du Caton,
Apaisez-vous ; vous aurez du bonbon.
Comment ! encor ? Pharès ou non, qu'importe !
Vite, mettez cet enfant à la porte ;
Il est têtu, malin, hargneux, bavard,
Et valait mieux quand il était vieillard.

D'un tel accueil indigné, comme on pense,
Pharès s'éloigne et trouve que l'enfance
Peut-être à tort fut l'objet de son choix,
Et qu'il n'est bon d'être enfant qu'une fois.
Sans publier chez d'autres le prodige,
Vers sa maison sa marche se dirige ;
Nirza, sa nièce, y faisait son séjour :
— Je vais, dit-il, l'éprouver à mon tour ;
Nirza me plait, elle est jeune, elle est belle ;
Je la verrai; si je suis aimé d'elle,
Charmant espoir pour mon cœur soulagé,
De mes amis je serai bien vengé !
Jusqu'à sa nièce il parvient sans obstacle :
— Je suis Pharès ; le ciel, par un miracle,
Trompant la Parque et son triste ciseau,
Lui fait pour moi regarnir son fuseau.
Homme par l'ame, enfant par le visage,
De nouveaux jours vont être mon partage ;
Beauté charmante, ô vous que je chéris !
Acceptez-les, j'en connaitrai le prix ;
Dites un mot et demain l'hyménée
A votre sort joindra ma destinée.
— Quoi ! vous seriez Pharès ? — Assurément,
Et ce Pharès est le plus tendre amant.
— Ah ! dit Nirza, cessez ce badinage ;
D'un jeune enfant prenez mieux le langage.
Le mot d'amour à vos lèvres sied mal ;
Entre nous deux l'âge est trop inégal.
— Quel âge donc faudrait-il pour vous plaire?
Vingt ans. — Eh ! bien je les aurai, ma chère.

Pharès au temple arrive en quatre sauts,
Tombe à genoux, et baise les carreaux :
— Grand Jupiter, exaucez ma prière,
De mes sept ans la somme est trop légère,
J'ai réfléchi, j'en veux treize de plus,
Qui feront vingt... — Les vingt ans sont venus.
Il a senti s'allonger sa figure,
Dans un moment s'est accrue sa stature ;
Il sort du temple et retourne à Nirza.
Pour son malheur trop tard il arriva.
Un beau jeune homme, aux genoux de sa nièce,
Sollicitait l'aveu de sa tendresse ;
On l'écoutait, n'en soyons pas surpris,
Car il avait ses vingt ans accomplis.

Pharès, prudent, sut maîtriser sa rage ;
Tout se passa sans trouble et sans carnage.
— Je travaillais, dit-il, à mon malheur,
Quand à l'amour j'abandonnai mon cœur,
Je l'ai connu dans mon adolescence;
Séduit, hélas! par la douce espérance,
Ce qu'on obtient vaut-il ce que l'on perd?
J'ai peu joui, quand j'ai beaucoup souffert.
Peines, d'amour souvent sont le cortége ;
Trompeuses fleurs environnent le piége ;
Pour l'éviter il n'est qu'un moyen sûr.
Empressons-nous d'entrer dans l'âge mûr.
Deux fois vingt ans, c'est l'été de la vie ;
Soyons un homme et servons la patrie.

Au sein du temple il a porté ses pas :
Vers Jupiter lève aussitôt les bras,
Et Jupiter, sachant ce qui l'amène,
Laisse sur lui tomber la quarantaine.

Déjà le bruit du double changement
Dans la cité circule cependant.
Il sort du temple, on le suit, on s'attroupe,
Les envieux autour de lui font groupe,
Chacun se dit : Je l'aurais reconnu,
Oui, le voilà tel que nous l'avons vu.
Bref, en cent lieux diversement contée,
Jusques au roi la nouvelle est portée.
De ce prodige il voulut voir l'objet;
Pharès arrive : — Oui, je crois en effet
Que c'est lui-même ; approchez de mon trône,
Que j'examine un peu votre personne.
L'ayant toisé, le monarque lui dit :
— Ah! c'est donc vous, quand votre roi vieillit,
De rajeunir qui prenez la licence !
Peut-on plus loin pousser l'impertinence?
— C'est Jupiter. — Jupiter est un dieu,
Mais chacun doit commander en son lieu ;
Demain, Pharès, mettez-vous en voyage,
Et dès ce soir faites votre équipage ;
Je ne veux point qu'on voie en mes États
Des citoyens qui ne vieillissent pas.

Pharès sortit : vous soupçonnez sans doute
Que du saint temple il a repris la route.
A peine entré : — Tout puissant protecteur,
Grand Jupiter, rendez-moi le bonheur.
Je l'ai perdu ; tout me fuit, on m'oublie...
— Je vais combler, dit le dieu, ton envie ;
Tes jours heureux, Pharès, je te les rends ;
Sors de ce temple avec tes soixante ans!



LA CITÉ DES ITALIENS.

La critique architecturale, comme toutes les critiques, peut se faire à des points de vue très différens, et ses jugemens doivent varier nécessairement aussi souvent que ses points de vue. Si nous nous plaçons dans les régions élevées de l'esthétique et dans le domaine sans limites de l'absolu et du beau idéal, qui pourra trouver grace devant notre sévérité? A l'exception des chefs-d'œuvre des Grecs et de quelques ouvrages des Romains et des temps de la Renaissance, toutes les productions de l'architecture ne seront que des ébauches imparfaites d'une idée fautive, et le mépris dictera le plus souvent nos rigoureux arrêts. Mais si, plus justes, nous voulons tenir compte des exigences du temps, entrer dans la pensée de l'artiste, et surtout ne pas oublier que le génie de l'architecture, au lieu d'avoir, comme ses frères, un libre essor dans la région de la fantaisie, est asservi le plus souvent par les exigences nombreuses de l'utile et du comfortable, notre indulgence deviendra grande, nos jugemens seront plus vrais, et notre critique impartiale aura chance d'obtenir quelque crédit sur le petit nombre d'esprits entreprenans qui cherchent des routes nouvelles.

Pour appliquer ces idées générales aux ouvrages de notre époque, et spécialement à la grande construction de M. Victor Lemaire, examinons un peu quelles sont nos mœurs, l'état de nos fortunes, notre goût artistique, et enfin quelles considérations nombreuses ont dû influencer les plans d'un homme qui, le premier de nos jours, a tenté d'introduire dans un édifice, destiné à de simples particuliers, les magnificences d'une habitation princière. De nos jours, il est bien peu de familles, après toutes les épreuves des révolutions et l'effet continu de notre loi sur les partages, qui aient pu conserver assez de fortune pour habiter de vastes et somptueuses demeures; avec les existences, les habitations ont dû se



D'après une épreuve du Daguerréotype

Imp. J. Aubert & Cie

2e Volume N° 47

CITÉ DES ITALIENS, CONSTRUITE PAR VICTOR LEMAIRE.

LA SYLPHIDE

Journal de Mode, de Littérature et de Beaux-Arts

Direction Cité des Italiens N° 1

rétréeir, et comme le goût du comfortable et du luxe a grandi par l'effet de la civilisation, comme les exigences de l'esprit des hommes de nos jours sont augmentées, tandis que le pouvoir de les réaliser diminuait, il a fallu trouver, en architecture, une sorte de composition entre le goût du siècle pour le commode et le magnifique, et la situation moyenne de la plupart des fortunes. Cette composition, ce juste milieu architectural, si j'ose me servir de cette expression, vient d'être réalisée avec bonheur par l'habile architecte de la Cité des Italiens.

C'est à l'angle formé par la rue Laffitte et le boulevart que s'élève cette grande ruche dorée. Extérieurement, on peut distinguer trois façades très distinctes : l'une donnant à la fois sur le boulevart et sur la rue Laffitte, les deux autres sur la rue Laffitte seulement. Ces deux dernières sont plus élégantes que riches. Nous approuvons complètement le goût qui a présidé à leur construction. La maison du milieu, surtout, celle qui ouvre ses deux larges portes sur une cour vaste et bien aérée, se distingue par quatre statues de génies féminins où nous avons remarqué des beautés, et de charmantes colonnettes dans le goût de la Renaissance. Les fenêtres de chacun des trois étages sont encadrées par des ornemens légers, et deux petits génies gracieusement assis dans les frontons invitent à entrer dans cette riche demeure. Les voûtes de la double porte sont très ornées, sans avoir cependant rien d'affecté ni de lourd en aucune manière. La cour est fort belle, et offre à l'œil sept façades différentes. Au milieu de cette cour taillée en carré long s'élève une fontaine de marbre au dessus de laquelle une jeune nymphe couchée joue avec une chèvre suivie de son petit chevreau ; ce groupe en bronze, dû au talent de M. Garraud, est plein d'élégance et de légèreté.

Parlons maintenant de la maison du boulevart, pour laquelle ont été réunies toutes les somptuosités de l'art et du luxe. Depuis le rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes, l'or, le marbre et les sculptures se mêlent et se disputent l'attention. La partie véritablement remarquable de ce riche ensemble, c'est une frise qui se prolonge au dessus des fenêtres du rez-de-chaussée. MM. Lechesne frères dont le ciseau a taillé ce chef-d'œuvre d'élégance, ont su entremêler dans une guirlande de feuillages toutes sortes d'animaux et de fruits. On ne saurait s'imaginer combien il y a de mouvement et de vie dans cette arche de Noé d'un nouveau genre. Au dessus de la frise se trouvent des médaillons portés dans des cartouches où la richesse des ornemens n'a pas fait oublier le bon goût. En élevant la vue successivement, les balcons dorés, les fenêtres, autour desquelles courent des entourages de guirlandes légères, les mansardes, disposées en retraite et également ornées, tout enfin vous avertit qu'une même pensée règne dans ce somptueux ensemble, sans exclure la variété. A l'intérieur, ce grand édifice est divisé en un grand nombre d'appartemens commodément distribués ; les vestibules, les escaliers sont disposés de manière à satisfaire les exigences les plus difficiles, et nous croyons vraiment impossible de mieux concilier tous les goûts du public de nos jours.

N'y a t-il cependant rien à critiquer dans la création de M. Victor Lemaire ? Ne pourrait-on pas reprendre plus d'un défaut dans cette œuvre où la richesse a quelquefois envahi le domaine de l'art ? N'y a-t-il pas manque d'unité dans cette disposition de trois façades extérieurement, et de sept autres intérieurement ? Le style architectural est-il pur ? Nous sommes loin de le penser ; mais nous ne croyons point que ce soit au constructeur de la Cité des Italiens qu'il faille

adresser des reproches ; c'est à l'art tout entier tel qu'il s'est fait de nos jours ; c'est au goût du siècle, c'est, enfin, au plus puissant entrepreneur de notre temps, c'est à l'État qu'il faut s'en prendre de la corruption de notre style d'architecture. Reprocherons-nous le mélange des styles à la Cité des Italiens quand les palais des Beaux-Arts et du quai d'Orsay ont donné l'exemple ? Trouverons-nous l'emploi des dorures de mauvais goût quand la dorure a envahi la place de la Concorde, l'intérieur de la Madeleine, et s'est allé percher jusque sur la colonne de Juillet ! Plaignons-nous d'un siècle où tout est mélange de matériaux dissemblables et hétérogènes, dans l'art comme dans la politique et les mœurs ; plaignons-nous d'un siècle où chaque œuvre semble une collection d'échantillons d'œuvres différentes ! mais gardons-nous bien de faire le procès à la pensée d'un simple particulier quand il faudrait mettre en cause la pensée publique tout entière.

Pour conclure, nous croyons devoir un juste tribut d'éloges à la pensée de M. Lemaire et au talent distingué des artistes qui, guidés par lui, ont concouru à la réaliser. De semblables édifices ornent dignement notre grande cité, et l'art prendrait une grande place parmi nous si chaque construction nouvelle en appelait ainsi au ciseau de nos sculpteurs. Mais à quelle sorte d'habitans peut être destinée cette magnifique demeure, située au centre du mouvement parisien et voisine de tous les lieux de réunion pour la population élégante et riche. Nous la croyons tout-à-fait propre à devenir une sorte de temple du commerce, une espèce de rendez-vous universel pour la mode française, et où la riche exposition des produits de notre industrie complèterait dignement l'éclat de tout l'ensemble. Déjà le premier exemple a été donné, et nous ne croyons pas compromettre notre jugement en annonçant qu'il sera promptement suivi, et que la Cité des Italiens est destinée à devenir, en quelque sorte, par ses pompes industrielles, le palais de Versailles du commerce parisien.

SAMUEL ROGER.



C'est le 28 de ce mois qu'a lieu à la salle Ventadour le festival au bénéfice des inondés de Lyon, dont nous avons déjà parlé. La composition de la fête promet de piquer vivement la curiosité des dilletantes. M. de Bériot sur le violon, M. Labarre, sur la harpe , feront les prodiges qui leur sont habituels. Le chant sera représenté avec tout l'honneur qui lui convient par mesdames Pauline Viardot-

Garcia et Gras-Dorus. Outre le huitième psaume de Marcello, dans lequel Mme Pauline Viardot-Garcia s'est tant fait applaudir l'hiver dernier dans la salle de Herz, la célèbre diva chantera la *Voix de la Charité*, stances composées exprès pour la circonstance, par M. Alphonse de Lamartine, et dont la musique est de M. Auber. — Ainsi, toutes les chances heureuses se réunissent pour nous donner l'espoir que le festival de la Renaissance remplira noblement son but, et que le public ne manquera point au généreux appel de la Commission des secours et de nos premiers artistes.

Notre directeur a reçu une lettre de MM. Cogniard frères, par laquelle les futurs directeurs de la Porte-Saint-Martin signalent une erreur que nous avons commise en disant que le maximum des appointemens dans leur troupe s'élevait à deux mille francs. Nous sommes tout disposé à reconnaître notre erreur ; nous n'hésitons pas un instant à ajouter foi à la parole de MM. Cogniard de préférence au bruit dont nous nous étions fait l'écho ; mais en revanche, MM. Cogniard voudront bien convenir que si, dans tout ce que nous avons écrit sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, nous n'avons péché que par ce seul point, leur rectification partielle n'en laisse pas moins à nos raisons toute leur vérité désespérante. Au surplus, nous n'avons aucun motif d'être hostile à MM. Cogniard ; plus d'une fois nous nous sommes plu à constater leurs succès dramatiques, et si nous avons aventuré quelques réflexions préalables sur le théâtre qu'ils vont diriger, c'est uniquement dans l'intérêt de l'art. Maintenant, que la Porte-Saint-Martin ouvre et réussisse, ce sera un miracle ; mais, enfin, par l'époque dans laquelle nous vivons, on a vu des choses plus extraordinaires, et LA SYLPHIDE, MM. Cogniard peuvent en être certains, ne manquera pas de constater ce succès.

BIBLIOGRAPHIE.

La librairie est bien pauvre, hélas ! elle boude les écrivains qui lui gardent rancune, et c'est merveille, lorsque par hasard apparaissent à l'horizon des cabinets de lecture le titre d'un ouvrage nouveau et le nom d'un auteur aimé. Ce bonheur, de plus en plus rare, nous arrive aujourd'hui : M. Arsène Houssaye publie deux charmans volumes qu'il intitule : *les Onze Maîtresses délaissées* ; ce sont autant d'histoires pleines d'esprit et de passion, de mélancolie et de gaîté douce. Sterne, Hoffmann, Jules Janin, se rencontrent tour à tour sous la plume de M. Houssaye, qui a su s'approprier quelques unes des faces de ces ingénieux écrivains, sans abdiquer sa personnalité propre. Les femmes liront *les Onze Maîtresses délaissées* pour pleurer ces pauvres folles ; les hommes les liront aussi pour rire d'elles. — La prose poétique de M. Houssaye nous est une transition facile pour arriver aux *Premières Fleurs* de M. Jules de Gères : avant de l'avoir parcouru, on est d'abord flatté par le luxe aristocratique de ce recueil. M. Jules de Gères, avec une modestie peu commune, n'a pas cru devoir décorer son livre de la moindre préface larmoyante, de la plus mince auto-biographie. Seulement dans sa première pièce intitulée PROTERON, dérivé grec qui signifie, *Avant la moisson*, le poète prend la peine de nous instruire qu'il ne dit pas son dernier mot dans ce premier recueil et qu'il est capable de chanter des choses plus hautes et plus dignes que les bois et les fleurs, les regrets d'un

aimant ou les espérances d'une jeune fille. En effet, Virgile chanta Mœlibée et Tityre, Amaryllis et Ménalca, avant de faire résonner sur son luth le grand nom de Troie, les amours de Didon et les infortunes d'Énée. *Les premières fleurs* de M. Jules de Gères appartiennent donc à la poésie douce, fugitive et rêveuse. Le poète y marche un peu à l'aventure, sans trop savoir à quelle école il donnera la préférence. Ainsi, quelques unes de ses descriptions rappellent Delisle, tandis qu'ailleurs, par la forme ou le tour de la pensée on voit qu'il a lu Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve; comme toute œuvre de début, *les premières fleurs* se font remarquer par la superfétation, l'abondance. Il y a quelques mois, Victor Hugo nous disait à nous-même : — « En commençant, mon plus grand bonheur était de publier un livre; aujourd'hui, je ne m'y décide qu'à regret.» — Quoi qu'il en soit, M. Jules de Gères possède tout ce qu'il faut pour faire un poète : il est jeune, il a de la couleur, de l'imagination, des rhythmes heureux et souvent des pensées philosophiques que le vers exprime avec bonheur comme dans ces deux strophes :

Ce qu'il faut craindre, hélas! quand la vieillesse arrive
Ce n'est pas tant le front par les rides plissé;
C'est d'être venu seul du fond de son passé,
De n'avoir plus de feuille à son rameau glacé,
D'avoir, en descendant, oublié chaque rive!

Heureux l'arbre et le cœur qui savent retenir
Jusqu'aux froids de l'hiver, jusqu'aux glaces de l'âge,
Leur plus douce mémoire et leur plus frais ombrage,
Sans qu'ils aient à pleurer dans ce fatal voyage
L'un, une feuille morte, et l'autre, un souvenir.

Cette citation est le meilleur éloge que nous puissions faire de la forme et du fond des *Premières Fleurs*, de M. Jules de Gères. ***



OUR la seconde fois, nous venons remercier le public de l'encourageant accueil qu'il a bien voulu faire à notre SYLPHIDE; pour la seconde fois, jetant un regard sur notre passé, nous avons quelque droit peut-être d'en concevoir de l'orgueil. Plus que jamais les grands talens dans tous les genres se rapprochent de nous, et le volume qui va suivre celui-ci, prouvera, nous en avons l'espoir, que nous ne reculons devant aucune peine, devant aucune dépense pour justifier et pour augmenter, s'il est possible, notre succès.

Le Directeur,
DE VILLEMESSANT.

Paris, 28 novembre 1840.

FIN DU TOME DEUXIÈME.

